

Thèse présentée pour obtenir le grade de

**Docteur de l'Université Paris VIII**

Discipline : Sciences du langage

École doctorale Cognition, Langage, Interaction

Approche typologique des composants minimaux porteurs de sens dans plusieurs langues des signes (LS) se situant à divers degrés de communautarisation.  
Implications pour une typologie des LS et apports d'un premier examen phylogénétique des LS du Marajó.

Présentée et soutenue publiquement par

**Emmanuella Martinod**

Le 6 décembre 2019

**Directrice**

Brigitte Garcia, Professeure à l'Université Paris VIII

**Membres du jury**

Alexandre François, Directeur de recherche au CNRS, rapporteur

Victoria Nyst, Senior Lecturer à l'Université de Leiden, rapporteure

Marie-Anne Sallandre, Professeure à l'Université Paris VIII, présidente

Adam Schembri, Reader à l'Université de Birmingham, examinateur

Olivier Schetrit, Chercheur post-doctoral CNRS à l'EHESS, expert



## Résumé de la thèse

Cette thèse interroge la variation entre langues des signes (LS), initialement perçue comme bien moindre que celle existant entre langues vocales. Les études récentes en typologie des LS suggèrent cependant que les LS non institutionnelles, peu étudiées jusqu'ici, changent la donne. Selon notre cadre théorique, l'Approche Sémiologique, toutes les LS, ancrées dans une iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique, partagent des structures hautement iconiques, dites « de transfert ». Notre hypothèse est que cet invariant existe dès le niveau des composants de formation de ces structures, composants porteurs de sens et en partie communs à ceux des unités lexicales. Nous étudions l'un de ces composants iconiques, la configuration. L'analyse d'inventaires de telles configurations, identifiés dans la littérature pour 9 LS d'origines géographiques et de degrés de communautarisation divers, confirme l'existence d'un noyau commun d'unités forme-sens, usant en outre de mêmes procédés d'iconicisation. Ces résultats se retrouvent également dans l'étude princeps de LS en voie de communautarisation pratiquées à Soure (Marajó, Brésil), étude réalisée à partir d'un corpus que nous avons recueilli sur place. Menée dans une perspective phylogénétique, notre analyse de ce corpus de LS met de plus en évidence un lexique partagé et une hiérarchie de fréquence d'occurrence des structures de transfert semblable à celle identifiée pour des LS institutionnelles. Nous concluons sur l'apport de notre approche théorique pour une étude de l'invariant trans-LS.

The thesis examines the variation among sign languages (SLs), which was initially viewed as more limited than the range available in spoken languages (SpLs). This view is changing in light of recent studies in sign language typology that take into account non-institutional SLs, which have been rarely studied in the past. The theoretical framework adopted in this study, the Semiological Approach, argues that all SLs are rooted in iconicisation of perceptual-practical experience, and share highly-iconic constructions, termed Transfer Structures. We assume that the invariant aspect in SLs starts from the minimal meaning-bearing components, some of which are shared by lexical units. This study compares one of these iconic components, the handshape, through inventories from nine SLs from various geographical areas and with varying degrees of communitisation. The analysis of these inventories confirms the existence of a common nucleus of form-meaning units, following the same processes of iconicisation. Parallel results are found in the main study of the SL of Soure (Marajó, Brazil), a SL in the process of communitisation. The study is based on corpus data, collected on site in Soure. Taking a phylogenetic perspective, the proposed analysis highlights a shared lexicon and a frequency hierarchy of transfer structures similar to that identified in institutional SLs. Finally, we discuss the contribution of our theoretical approach to the study of cross-SL invariance.



# Remerciements

Je suis particulièrement reconnaissante pour toutes les personnes qui ont, d'une façon ou d'une autre, participé à la réussite de cette entreprise. Ces remerciements seront forcément non exhaustifs tant cette thèse aura été riche en partages.

Je tiens tout d'abord à remercier Brigitte Garcia, directrice exigeante et bienveillante sur qui j'ai pu compter depuis les débuts de ce travail. Elle m'a finement guidée à la fois dans l'élaboration de ma réflexion scientifique mais aussi dans mon évolution au sein du milieu académique et de ses codes. J'ai été au bénéfice de ses conseils lumineux et de sa force, bien au-delà de ce qui est exprimable ici en quelques mots.

Les enseignants du département de linguistique des langues des signes de l'Université Paris 8 ont également eu un rôle majeur dans mon cheminement : Ivani Fusellier, Marie Perini, Marie-Anne Sallandre et Brigitte Garcia. J'ai également eu la chance de faire partie de la dernière génération d'étudiants à participer aux séminaires de Christian Cuxac. Ce sont ces enseignements dispensés avec une passion sincère, et non moins scientifique, pour leur objet d'étude et leurs étudiants qui m'ont donné envie d'en apprendre plus sur ces langues qui m'étaient alors totalement étrangères.

Je remercie également mes professeurs de LSF ainsi que toutes les personnes qui ont participé à mon entrée dans le monde des Sourds en accueillant mes productions balbutiantes avec beaucoup de patience et d'indulgence.

Merci au laboratoire SFL et à l'ED CLI pour les financements accordés ainsi que le prêt de matériel. J'ai bien conscience du privilège que cela représente. J'ai une pensée bien sûr pour Sarra et Coralie pour leur assistance toujours efficace. Merci également à Georgie qui insufflait tant de gentillesse dans les couloirs de Pouchet, ainsi qu'à Jean-René et Thomas pour leur bonne humeur.

Cette thèse aura aussi été l'occasion de faire la connaissance de ce beau pays qu'est le Brésil et ses habitants. Pour commencer, ma profonde gratitude va aux locutrices sourdes : Araceli, Edilene, Erica, Lilia, Mariana, Raquel, Rosiani, Silvia et Suzana, et au locuteur sourd, Neilo, de mon corpus ainsi que leurs familles respectives qui ont fait preuve d'une authenticité et d'une ouverture d'esprit désarmantes.

Maria Luizete Carliez a très généreusement ouvert sa porte pour que je puisse effectuer mon terrain de recherche dans les meilleures conditions : qu'elle en soit infiniment remerciée ! Je me languis de pouvoir me rendre à nouveau à la *Pousada O Canto Do Francês*, que je recommande vivement aux visiteurs de passage à Soure.

Je suis également redevable à Claudio Gonçalves Pamplona qui a donné de son temps et de son énergie dans ma quête des Sourds de Soure.

Merci à Ellen Formigosa-Marie-Rose et Falk Soares Ramos Moreira pour la relecture des annotations de mes données des LS de Soure. Daniela Martos Morais a également eu un rôle important dans cette tâche d'interprétation de mes données : un grand merci pour ces fins de journées estivales passées ensemble à siroter un thé tout en décortiquant mon corpus !

Merci aux différentes personnes qui, lors de colloques ou de présentations diverses, m'ont éclairée par leurs idées ou simplement encouragée : les membres de l'équipe LSG, bien sûr, Benjamin

Anible, Penny Boyes-Braem, Franz Dotter †, Alexandre François, Marianne Gullberg, Olivier Le Guen, Ryan Lopic, Martial Meziani, Corinne Occhino, Roland Pfau, Adam Schembri, Virginia Volterra.

Merci au Bureau d'Annick Allaigre pour les sessions de travail certes intenses mais qui m'ont offert la possibilité de penser l'université et la recherche avec une perspective élargie. Merci de m'avoir fait confiance.

Merci aux étudiants du département de Sciences du langage avec qui j'ai fait mes premières armes en tant qu'enseignante. Je pense également à Eva et Dominique, toujours disponibles et agréables depuis tant d'années.

Merci aux doctorants SFL pour la bonne humeur et les soupirs de lassitude partagés en salle des doctorants. Un chaleureux merci à Yana, dont les sages encouragements ont été précieux, jusque dans les dernières heures de finalisation de cette thèse. Ces années auront fait naître une belle amitié.

Je ne peux pas ne pas mentionner Aurélia, ma soeur d'âme, toujours si proche de par la distance parcourue ensemble et malgré celle qui nous sépare désormais. Plus largement, merci aux fidèles amis (ils se reconnaîtront) qui m'ont véritablement portée tout au long du chemin. Merci aussi à ma douce Edith.

Toute ma gratitude va enfin à ma famille, en particulier à mes parents pour m'avoir toujours entourée. Un tendre merci à mon cher mari qui se démène au quotidien pour m'offrir un soutien sans faille et qui écrira sans doute un jour quelques rimes sur la vie avec une doctorante...

*Last but not least*, même si c'est quelque peu inhabituel, merci à Celui qui donne la vie, la vie en abondance !

*Aux Sourdes et Sourds de Soure...*

*À mes parents.*

Résumé de la thèse

Remerciements

Table des figures

Table des tableaux

Liste des abréviations

Introduction

Prémices de la réflexion .....	22
Le choix d'un ancrage théorique : l'Approche Sémiologique .....	24
Notre hypothèse : l'existence d'un noyau commun de composants forme-sens entre LS.....	27
Notre corpus .....	28
Les LS de Soure : l'importance des caractéristiques sociolinguistiques et de l'environnement culturel .....	29
Contenu et organisation de la thèse.....	30

Chapitre I. Typologie des langues, la mise en place des fondements d'une discipline

**1. Évolution de la réflexion sur la comparaison entre les langues en Occident .....33**

1.1 Des fondements qui remontent à l'Antiquité .....

*1.1.1 Élaboration des premiers modèles descriptifs pour le grec .....*

*1.1.2 Exportation de ces modèles pour la description du latin et utilisation dans son enseignement .....*

1.2 Transfert théorique des concepts du modèle gréco-latin et premières comparaisons de langues au Moyen-Âge .....

1.3 Regain d'intérêt pour le latin classique : conséquences sur la standardisation des langues et leur grammatisation.....

*1.3.1 Redécouverte du latin classique : une réactualisation de l'utilisation des catégories traditionnelles à l'échelle européenne .....*

*1.3.2 Influence du modèle du latin classique sur le processus de description de langues vernaculaires et prééminence de la norme de l'écrit .....*

*1.3.3 Une influence qui s'étend jusqu'aux descriptions de langues géographiquement éloignées du latin .....*

1.4 Dichotomie entre nationalismes et universalisme à la fin de la Renaissance .....

*1.4.1 Fiertés nationales : vers une classification scalaire des langues par rapport à leur proximité avec le latin .....*



1.4.2	<i>Approche universaliste des grammairiens de Port-Royal : les langues comme reflet des structures de la pensée humaine</i> .....	44
1.5	Aux XIXe et XXe siècles : vers une classification basée sur la recherche de parenté de structures versus parenté génétique.....	45
1.5.1	<i>Multiplication des descriptions linguistiques à visée utilitariste et premières classifications fondées sur l'étude des structures grammaticales</i> .....	46
1.5.2	<i>Persistence de jugements de valeurs entre les langues sous l'influence de considérations historico-politiques</i> .....	47
1.5.3	<i>Mise en avant des limites de la classification en types morphologiques et introduction de concepts sémantiques</i> .....	49
1.6	Développements récents (XIXe et XXe siècles).....	52
1.6.1	<i>Les débuts de la typologie syntaxique</i> .....	52
1.6.2	<i>La typologie comme science à part entière</i> .....	53
<b>2.</b>	<b>Approche typologique dans d'autres traditions linguistiques</b> .....	<b>54</b>
2.1	Quelques cas de traditions linguistiques développées en dehors de l'Occident .....	54
2.2	Fondements de la réflexion sur la diversité linguistique et influence de la structure des langues appréhendées : le cas de l'évolution de la typologie en Russie .....	56
<b>3.</b>	<b>Tendances actuelles</b> .....	<b>58</b>
3.1	Typologie et recherche d'universaux : de quels universaux parle-t-on ?.....	58
3.1.1	<i>Trois acceptions du même terme</i> .....	60
3.1.2	<i>Trois approches différentes concernant le lien entre typologie et recherche d'universaux</i> .....	60
3.2	Problèmes récents soulevés par la typologie.....	61
3.2.1	<i>Principaux problèmes méthodologiques</i> .....	61
3.2.2	<i>Problème épistémologique : la comparabilité inter-langues</i> .....	64
3.2.3	<i>Quels objectifs pour la typologie : décrire, comparer ou expliquer ?</i> .....	71
<b>4.</b>	<b>Que retenir de tout ceci ?</b> .....	<b>73</b>
 Chapitre II. Typologie des langues des signes. Où en est-on ?		
<b>1.</b>	<b>Un domaine d'émergence récente</b> .....	<b>77</b>
1.1	<i>Débuts de la recherche linguistique sur les langues des signes (années 1960 à 1980)</i> .....	77
1.2	<i>Développement des recherches sur les langues des signes (à partir des années 1980)</i> .....	82
1.3	<i>Synthèse</i> .....	91
<b>2.</b>	<b>Quels critères de classification ?</b> .....	<b>92</b>
2.1	Aspects ayant fait l'objet d'une comparaison entre LS.....	92

2.1.1 Lexique .....	93
2.1.2 Phonologie .....	94
2.1.3 Morphologie.....	94
2.1.4 Syntaxe .....	95
2.1.5 Liens historiques .....	99
2.1.6 Synthèse.....	100
2.2 Classification des langues des signes en termes de taille de la communauté.....	102
2.2.1 Les homesigns : importance de l'âge du locuteur sourd et de la communauté signante ? .....	103
2.2.2 Les « langues des signes émergentes » : la question de la transmission intergénérationnelle .....	108
2.2.3 « Langues des signes partagées » et « langues des signes villageoises » : les plus proches des langues des signes nationales ? .....	109
2.2.4 Synthèse .....	111

### **3. Langue des signes et gestualité humaine .....114**

3.1 Nature du lien supposé entre LS et gestualité humaine dans le cadre d'une typologie des langues des signes .....114

3.2 Mise en avant des différences entre homesigns, LS « établies » et gestualité entendante 117

3.2.1 Différences entre les homesigns et la gestualité entendante .....117

3.2.2 Un exemple de différence structurelle et fonctionnelle entre les différents types de homesigns et les LS « établies » .....118

3.2.3 Une différence notable entre homesigns, LS « établies » et gestualité entendante : le rôle des configurations manuelles .....119

3.3 Synthèse critique.....123

## Chapitre III. Catégorisation conceptuelle dans les langues. La question des liens entre cognition et perception

### **1. Le cas des classificateurs dans les langues vocales .....128**

1.1 Caractéristiques des classificateurs .....128

1.1.1 Difficultés d'identification d'un système de classificateurs .....128

1.1.2 Les différents types de classificateurs .....132

1.1.3 Les fonctions des classificateurs et leur interprétation à travers le prisme des projections occidentales.....135

1.1.4 Origine et évolution des classificateurs .....138

1.2 Variations quantitatives et qualitatives dans l'utilisation des classificateurs .....140

1.2.1 Entre locuteurs d'une même langue : variation dans l'utilisation des classificateurs et facteurs socio-économiques .....140

1.2.2	<i>Entre langues : variation du nombre et du type de classificateurs et facteur géographique .....</i>	<i>140</i>
1.2.3	<i>Entre les différents types de classificateurs : variation sémantique .....</i>	<i>142</i>
1.3	<b>Classificateurs, catégorisation conceptuelle et perception .....</b>	<b>144</b>
1.3.1	<i>Catégorisation humaine : les théories du prototype, des exemplaires et de l'essentialisme psychologique.....</i>	<i>145</i>
1.3.2	<i>Le rôle de la perception dans la catégorisation portée par les classificateurs .....</i>	<i>148</i>
1.3.3	<i>Mécanismes cognitifs en jeu dans la catégorisation.....</i>	<i>150</i>
1.4	<b>Synthèse .....</b>	<b>152</b>
<b>2.</b>	<b>Les constructions dites « à classificateur » dans les langues des signes .....</b>	<b>153</b>
2.1	<b>Caractéristiques des « classificateurs » dans les langues des signes.....</b>	<b>154</b>
2.1.1	<i>Évolution de l'analyse des composants paramétriques : le rôle spécifique de la configuration .....</i>	<i>154</i>
2.1.2	<i>Les questionnements actuels sur l'utilisation de la notion de classificateur pour les langues des signes .....</i>	<i>159</i>
2.2	<b>Liens entre constructions « à classificateurs » des langues des signes et représentation mentale .....</b>	<b>163</b>
2.3	<b>Synthèse .....</b>	<b>164</b>
<b>3.</b>	<b>Réflexion élargie sur le rôle de la perception dans la formation de la cognition. Apport des langues des signes appréhendées dans un cadre théorique adapté...165</b>	
3.1	<b>Théorisation récente d'une cognition incarnée : la réhabilitation du rôle de l'expérience .....</b>	<b>165</b>
3.1.1	<i>Contexte d'émergence des linguistiques cognitives et fondements théoriques communs à ces courants .....</i>	<i>165</i>
3.1.2	<i>La question du rôle de l'expérience .....</i>	<i>166</i>
3.1.3	<i>Au-delà de la dichotomie réalisme/objectivisme et idéalisme/subjectivisme : le paradigme de l'énaction .....</i>	<i>168</i>
3.2	<b>Synthèse et perspectives dans le cadre d'une étude des langues des signes .....</b>	<b>171</b>
3.3	<b>Positionnement théorique à la lumière de ces différentes réflexions : l'approche sémiologique ou la mise en exergue des spécificités des langues des signes .....</b>	<b>172</b>
<b>4.</b>	<b>Hypothèse et questions de recherche principales .....</b>	<b>182</b>
<b>Chapitre IV. Questionnements et méthodologie de recherche</b>		
	<b>Introduction .....</b>	<b>185</b>
	<b>1. Ancrage sociolinguistique des LS du Marajó.....</b>	<b>187</b>
1.1	<b>L'île de Marajó : un terrain en tous points « éloigné » .....</b>	<b>187</b>

1.1.1	<i>Contextualisation géographique et ethnographique</i> .....	188
1.1.2	<i>Les Sourds de l'île de Marajó : d'individus absents de la sphère publique vers la possibilité d'une communauté visible</i> .....	193
1.1.3	<i>La question de l'identité « liminaire » des Sourds du Marajó</i> .....	198
1.2	Conditions de l'enquête de terrain .....	199
1.2.1	<i>Circonstances de la venue sur le terrain, en deux temps (2015 et 2017)</i> .....	199
1.2.2	<i>Premiers contacts sur place : « Prendre ce que le terrain veut bien donner. »</i> .....	202
1.2.3	<i>Synthèse des conditions du terrain et outils théoriques utiles à sa description</i> .....	206
<b>2.</b>	<b>Méthodologie de recueil de données au Marajó</b> .....	<b>209</b>
2.1	Profil sociolinguistique des participants .....	209
2.2	Dispositif de captation vidéo, lieux de tournage et déroulement d'une séance .....	222
2.3	Stimuli utilisés (images, vidéos) et tâches .....	223
<b>3.</b>	<b>Méthodologie de l'analyse</b> .....	<b>225</b>
3.1	Analyse des inventaires de la littérature .....	225
3.1.1	<i>Trois difficultés méthodologiques</i> .....	225
3.1.2	<i>Inventaires utilisés</i> .....	226
3.1.3	<i>Homogénéisation des inventaires retenus</i> .....	227
3.2	Analyse des LS du Marajó .....	228
3.2.1	<i>Le corpus initial</i> .....	228
3.2.2	<i>Le choix des séquences à conserver pour l'analyse</i> .....	229
3.2.3	<i>L'annotation sous ELAN et le contrôle par des locuteurs de LS</i> .....	231
<b>4.</b>	<b>Synthèse et limites de l'étude</b> .....	<b>232</b>
 Chapitre V. Analyse à l'échelle des composants. L'existence d'un noyau de configurations porteuses de sens en transversal des LS		
<b>1.</b>	<b>Comparaison entre les inventaires de neuf LS</b> .....	<b>235</b>
1.1	Noyau commun de configurations porteuses de sens entre ces LS .....	235
1.2	À propos des hypothèses de la littérature sur le nombre et la variation des configurations porteuses de sens entre LS .....	239
1.3	Différentes possibilités gestuelles pour un même concept .....	244
<b>2.</b>	<b>Comparaison avec les données des LS du Marajó</b> .....	<b>245</b>
2.1	Noyau commun de configurations porteuses de sens .....	246
2.1.1	<i>Noyau commun entre locuteurs de Soure</i> .....	246

2.1.2 Spécificités des configurations porteuses de sens du noyau commun aux LS du Marajó et aux LS des inventaires .....	249
--	-----

2.2 À propos des hypothèses de la littérature sur le nombre et la variation des configurations porteuses de sens dans les LS micro-communautaires .....	255
---	-----

2.3 Les configurations porteuses de sens comme lieu d'observation de la variation intra- et inter-locuteurs du Marajó.....	257
--	-----

### **3. Apports des LS du Marajó à la question de recherche, et limites .....266**

3.1 Typologie des LS : éléments principaux dégagés à partir de nos données et propositions.....	266
---	-----

3.2 Remarques sur la méthodologie adoptée : difficultés et pistes d'amélioration.....	267
---	-----

3.3 Observations diverses spécifiques à nos données .....	268
---	-----

## Chapitre VI. Analyse à plus large échelle. Phylogénèse et ontogénèse des LS : le cas des LS pratiquées à Soure

### **1. Résultats de l'analyse des histoires élicitées .....272**

1.1 Lemmatisation et état d'avancement de la bifurcation dans les LS de Soure. Premiers éléments .....	272
--	-----

1.1.1 Des variations entre locuteurs : le nombre de lemmes et les types de structures de transfert utilisés.....	276
--	-----

1.1.2 Au-delà des variations entre locuteurs, les premiers contours d'un lexique partagé .....	280
--	-----

1.1.3 Synthèse.....	281
---------------------	-----

1.2 Examen des occurrences d'UL et d'UT .....	283
---	-----

1.2.1 Analyse par locuteur : la forte présence des UT .....	284
---	-----

1.2.2 Analyse par séquence : la reformulation comme propice à la production d'UL de Soure.....	285
--	-----

1.2.3 Synthèse.....	287
---------------------	-----

1.3 Exemple d'une UT possiblement en cours de stabilisation chez une locutrice .....	288
--	-----

### **2. Résultats de l'analyse d'une séquence de discours spontané .....291**

2.1 Lemmatisation et état d'avancement de la bifurcation des visées dans les LS de Soure..	292
--	-----

2.1.1 Variations entre locuteurs. Les « unités inclassables » et unités en cours de stabilisation .....	292
---	-----

2.1.2 Pour l'ensemble des locuteurs : un aperçu du lexique partagé. Intégration de la Libras et de la gestualité culturelle brésilienne .....	298
---	-----

2.1.3 Synthèse.....	305
---------------------	-----

2.2 UT et état d'avancement de la bifurcation des visées .....	305
--	-----

2.2.1 Proportion d'UT produites par locuteur .....	305
--	-----

2.2.2 Diversification des UT et état d'avancement de la bifurcation des visées.....	306
2.2.3 Synthèse.....	312

### **3. Apports de l'analyse de ces données .....312**

3.1 Observations diverses .....	313
3.1.1 Les différents pointages .....	313
3.1.2 La présence de « verbes directionnels » .....	314
3.1.3 La variation de configuration dans la production des chiffres .....	316
3.1.4 Des UT impliquant le bas du corps.....	316
3.2 Quelques réflexions théoriques .....	318
3.2.1 Fréquence d'occurrence des principales structures de transfert .....	318
3.2.2 La question de la stabilisation des unités .....	319
3.3 Synthèse et propositions concernant la typologie des LS .....	320

## **Chapitre VII. Le point sur le contexte sociolinguistique de Soure**

### **1. Idéologies linguistiques sur les LS développées à Soure .....323**

1.1 Retour sur l'histoire de la scolarisation des Sourds de Soure et constat de la situation actuelle. Le point de vue de l'un des acteurs principaux de Soure .....	324
1.2 Productions scientifiques de l'UFPA et prise en considération des LS locales.....	326
1.3 Le discours des familles entendantes de Sourds et des Sourds eux-mêmes. Conséquences sur les usages.....	326

### **2. LS et liminalité à Soure .....328**

2.1 Des individus en marge ?.....	329
2.1.1 Intégration des locuteurs dans les mythes locaux.....	329
2.1.2 Intégration des locuteurs dans la société et différences de genre .....	330
2.2 Des LS elles-mêmes situées dans la liminalité .....	331
2.2.1 Mise en commun des LS familiales .....	331
2.2.2 Libras et LS locales : des usages liminaires .....	331

2.3 Synthèse .....	332
--------------------	-----

### **3. Qu'est-ce qu'une communauté de locuteurs ? .....333**

3.1 Cartographie de Soure et emplacement des habitants sourds .....	333
3.2 Un questionnement actualisé par l'étude de terrains sans doute moins atypiques qu'on ne le pense.....	335
3.3 La notion de translanguaging et sa dimension explicative pour ce qui se joue à Soure ...	335

## **Conclusion générale**

# Bibliographie

## Annexes

<b>1. Formulaire d'autorisation de diffusion .....</b>	<b>378</b>
<b>2. Stimuli.....</b>	<b>379</b>
2.1 Histoires en images .....	379
2.1.1 <i>Le Cheval</i> .....	379
2.1.2 <i>Le taureau</i> .....	379
2.1.4 <i>Chico Bento : Courageux</i> .....	380
2.1.5 <i>Chico Bento : Attention danger</i> .....	381
2.1.6 <i>Chico Bento : Fleurs</i> .....	383
2.1.7 <i>Chico Bento : Le paon</i> .....	384
2.1.8 <i>Chico Bento : Le troc</i> .....	385
2.2 Images isolées .....	386
2.2.1 <i>Saisies diverses</i> .....	386
2.2.2 <i>Types de poursuites diverses</i> .....	387
2.2.3 <i>Objets culturellement inhabituels</i> .....	388
2.2.4 <i>Animaux</i> .....	389
2.2.5 <i>Lieux de Soure</i> .....	389
2.2.6 <i>Nourriture typique du Nord du Brésil</i> .....	392
2.2.7 <i>Images liées aux problématiques environnementales</i> .....	395
2.3 Extraits vidéo .....	396
2.3.1 <i>Tom et Jerry</i> .....	396
2.3.2 <i>Cendrillon</i> .....	396
<b>3. Tableau du contenu détaillé des données recueillies à Soure.....</b>	<b>397</b>
<b>4. Liste des 47 concepts de forme .....</b>	<b>399</b>
4.1 Formes globalement plates (5 concepts).....	399
4.2 Formes globalement arrondies (17 concepts) .....	399
4.3 Formes globalement triangulaires/pointues (3 concepts).....	399
4.4 Formes globalement rectangulaires (4 concepts).....	399
4.5 Formes globalement minces (11 concepts) .....	399
4.6 Formes munies de saillances (7 concepts) .....	400
<b>5. Inventaires de configurations .....</b>	<b>401</b>
5.1 Inventaires mis à niveau pour chaque LS .....	401

5.1.1 ASL.....	401
5.1.2 Auslan .....	406
5.1.3 BSL.....	407
5.1.4 IUR.....	408
5.1.5 LS familiales du Centre du Brésil .....	409
5.1.6 LSF .....	410
5.1.7 LSKK .....	411
5.1.8 NGT.....	412
5.1.9 TID .....	413
5.2 Inventaires de chacun des concepts de forme pour chaque LS.....	414
5.2.1 Formes globalement plates .....	414
5.2.2 Formes globalement arrondies .....	415
5.2.3 Formes globalement triangulaires .....	418
5.2.4 Formes globalement rectangulaires .....	419
5.2.5 Formes globalement minces .....	420
5.2.6 Formes globalement munies de saillances .....	423
5.3 Inventaires de chacun des concepts de forme pour les locuteurs de Soure.....	425
5.3.1 Formes globalement plates .....	425
5.3.2 Formes globalement arrondies .....	426
5.3.3 Formes globalement triangulaires .....	430
5.3.4 Formes globalement rectangulaires .....	431
5.3.5 Formes globalement minces .....	432
5.3.6 Formes globalement munies de saillances .....	436
5.4 Noyau commun.....	438
5.4.1 Noyau commun pour chaque LS .....	438
5.4.2 Noyau commun pour les locuteurs de Soure .....	440
<b>6. Les lemmes relevés dans la séquence de discours spontané .....</b>	<b>444</b>
<b>7. Glossaire du lexique partagé .....</b>	<b>449</b>
<b>8. Transcription résumée de l'entretien avec Miguel Bezerra.....</b>	<b>467</b>



## TABLE DES FIGURES

Figure 1 : Tronc commun cognitif et structurel des LS (tiré de Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010)....	91
Figure 2 : Aperçu des systèmes de classifications nominale pouvant exister dans les langues (d'après Grinevald 2003 : 93).....	129
Figure 3 : Tronc commun cognitif et structurel des LS (tiré de Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010) ..	174
Figure 4 : Un exemple de TP (Tom Jerry_Raquel, Unité 7) .....	175
Figure 5 : Un exemple de TP proforme (Tom Jerry_Raquel, Unité 19) .....	176
Figure 6 : Un exemple de TP prescriptif (Tom Jerry_Erica, Unité 48) .....	176
Figure 7 : Un exemple de semi-TP (Histoiresentrefemmes_Araceli, Unité 239).....	177
Figure 8 : Un exemple de stéréotype de TP (Hamac_Araceli, Unité 50) .....	178
Figure 9 : Un exemple de TP dr gest (Histoiresentrefemmes_Erica, Unité 469) .....	178
Figure 10 : Un exemple de TS (Histoiresentrefemmes_Erica, Unité 82).....	179
Figure 11 : Un exemple de TTF (Tom Jerry_Erica, Unité 29) .....	179
Figure 12 : Un exemple de DT (Hamac_Araceli, Unité 31) .....	180
Figure 13 : Un exemple de semi-DT (Histoiresentrefemmes_Silvia, Unité 180) .....	181
Figure 14 : Possible évolution phylogénétique et ontogénétique des LS (inspiré de Martinod et al. 2019).....	181
Figure 15 : Représentation schématisée de notre hypothèse de recherche principale .....	183
Figure 16 : Poteries traditionnelles réalisées à l'atelier Arte Mangue de Soure (Rue Decima Terceira, Traversa Vinte e Três) par l'artiste Ronaldo Guedes (photo de l'auteure) .....	188
Figure 17 : Le local de l'APADS (Segunda Rua, Traversa 15) à l'abandon (photos de l'auteure) ..	204
Figure 18 : Araceli Signe : 3 qui part du niveau de la joue et descend avec un mouvement de spirale. 210	
Figure 19 : Erica .....	211
Figure 20 : Edilene .....	213
Figure 21 : Lilia .....	214
Figure 22 : Mariana .....	215
Figure 23 : Neilo .....	216
Figure 24 : Raquel .....	217
Figure 25 : Rosiani .....	218
Figure 26 : Silvia .....	219
Figure 27 : Suzana .....	220
Figure 28 : Répartition géographique des LS examinées .....	227
Figure 29 : Représentation des corpus de 2015 et 2017 par type de données .....	229
Figure 30 : Template simplifié utilisé sous ELAN .....	231
Figure 31 : D associée à la valeur 'forme allongée et mince au bord coupant' ici un rasoir, dans une unité de transfert .....	253

Figure 32 : > associée à la valeur ‘forme abstraite pouvant être appréhendée comme ayant de multiples saillances’ ici le vent, dans une unité de transfert.....	254
Figure 33 : C associée à la valeur ‘forme allongée et légèrement curviligne’, ici une corne de taureau, dans une unité a priori stabilisée (à gauche) suivie d'une unité de transfert (à droite) .....	254
Figure 34 : associée à la valeur ‘forme allongée et légèrement curviligne’ ici un sourire dans une unité stabilisée .....	255
Figure 35 : ‘souris’ chez Erica (début et fin de signe), TS .....	258
Figure 36 : souris chez Erica .....	258
Figure 37 : chat chez Erica (début et fin de signe) .....	259
Figure 38 : chat chez Erica (début et fin de signe) .....	259
Figure 39 : Trois variantes de ‘chat’ chez Raquel faisant appel à deux iconon différents, deux TP	260
Figure 40 : hamacR chez Silvia .....	261
Figure 41 : hamacU/P-V chez Silvia .....	261
Figure 42 : taureau2J chez Silvia.....	262
Figure 43 : taureau2L chez Silvia .....	262
Figure 44 : Les différentes variantes de arbre/‘arbre’ chez Silvia .....	263
Figure 45 : homme chez Araceli.....	264
Figure 46 : ‘homme’ chez Araceli, dans le cadre d’un TS.....	264
Figure 47 : deux variantes de souris chez Raquel faisant appel au même iconon (les dents de la souris) .....	265
Figure 48 : chat chez Erica (début, milieu et fin de l’unité) .....	274
Figure 49 : ‘souris’ chez Erica (début, milieu et fin de l’unité) .....	275
Figure 50 : Répartition des unités produites par Erica (gauche) et Raquel (droite) .....	285
Figure 51 : ‘la bouteille de lait’, TTF .....	289
Figure 52 : ‘bouteille de lait’, TTF (?).....	289
Figure 53 et 54 : ‘on verse quelque chose dans la bouteille’, deux TP prescriptifs .....	290
Figure 55 : ‘on peut remplir sa tasse comme ceci et la poser avec la bouteille’, TP prescriptif .....	290
Figure 56 et 57 : ‘la bouteille de lait’, UL ? ; ‘on la prend, on la remplit’ ; ‘on verse comme ça’, TP prescriptifs .....	291
Figure 58 : bouteille de lait.....	291
Figure 59 : ‘je mets le drap comme ceci’, TP.....	294
Figure 60 : mettre le drap au-dessus de soi .....	294
Figure 61 : ‘ça devient plat sur le dessus’, TTF .....	295
Figure 62 : aplati.....	295
Figure 63 : ‘s’occuper d’un bébé’, SterTP .....	296
Figure 64 : ‘s’occuper d’un bébé’, SterTP/UL ? .....	296
Figure 65 : s’occuper d’un bébé .....	297
Figure 66 : être enceinte .....	297

Figure 67 : ‘je faisais cette taille, c’était il y a longtemps’, TTF.....	303
Figure 68 : allaiter un bébé.....	308
Figure 69 : ‘j’allaites ton bébé’, Semi-TP.....	308
Figure 70 : ‘je plaquais mes cheveux fréquemment’, Semi-TP.....	310
Figure 71, ‘le vélo s’est renversé’, UL ?.....	311
Figure 72, ‘le vélo s’est renversé’, TS.....	311
Figure 73, pointage labial.....	313
Figure 74, « je t’ai vue ».....	315
Figure 75, ‘j’étais sur mon vélo’, TP.....	317
Figure 76 : Proportion de chaque ST principale en fonction de la thématique du discours spontané.... 319	
Figure 77 : Répartition des habitants sourds de Soure.....	334

# TABLE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Exemples de configurations utilisées dans des signes produits par des homesigners, des locuteurs de NSL (cohortes 1 et 2) et des locuteurs de l'ASL. D'après la Figure 3 de Goldin-Meadow et al. (2015 : 25).....	120
Tableau 2 : Caractéristiques phonologiques des deux groupes de configurations constituant une classe à la fois morphologique et phonologique. D'après Coppola et Brentari (2014 : 4) et Brentari et Goldin-Meadow (2017 : 377).....	121
Tableau 3 : Types de classificateurs et zone géographique des langues où ils apparaissent.....	141
Tableau 4 : Comparaison entre les qualités primaires corporelles (Locke 1689) et les catégories sémantiques de classification observées dans une cinquantaine de langues (selon Allan 1977).....	149
Tableau 5 : Nature des données du corpus Carliez (2013), issu de Martinod (2013 : 57-58).....	200
Tableau 6 : Aperçu de la diversité de notations de la configuration B dans la littérature.....	226
Tableau 7 : Corpus utilisé pour l'analyse.....	230
Tableau 8 : Configurations porteuses de sens en transversal des LS et nombre de LS auxquelles elles sont communes.....	236
Tableau 9 : Configurations communes au plus grand nombre de LS du panel.....	239
Tableau 10 : Nombre d'entity classifiants pour chaque LS micro-communautaire de notre panel.....	240
Tableau 11 : Nombre d'entity classifiants pour chaque LS institutionnelle de notre panel.....	240
Tableau 12 : Configurations de saisies communes aux LS de notre panel.....	243
Tableau 13 : Nombre de handling classifiants pour chaque LS.....	244
Tableau 14 : Configurations porteuses de sens en transversal des locuteurs de Soure et nombre de locuteurs auxquelles elles sont communes.....	247
Tableau 15 : Comparaison des configurations communes au plus grand nombre de LS du panel et au plus grand nombre de locuteurs.....	250
Tableau 16 : Histoires élicitées analysées et conditions de production.....	273
Tableau 17 : Proportion de lemmes (issus de la Libras ou des LS de Soure) produits par chaque locuteur par rapport au nombre total de lemmes produits dans les histoires élicitées.....	277
Tableau 18 : Nombre et nature des différents types de ST observées chez chaque locuteur dans les histoires élicitées et classées par ordre décroissant de quantité.....	279
Tableau 19 : Unités a priori stabilisées partagées par plus d'un locuteur.....	281
Tableau 20 : Proportion d'UL par rapport au nombre total d'unités produites par chaque locuteur.....	284
Tableau 21 : Proportion d'unités a priori stabilisées pour chaque histoire élicitée.....	286
Tableau 22 : Part d'unités a priori stabilisées produites durant les passages de reformulation.....	287
Tableau 23 : Répartition des types d'unités par locuteur.....	292
Tableau 24 : Nombre de lemmes identifiés pour chaque locuteur, nombre d'occurrences par locuteur et unités dites « inclassables ».....	293
Tableau 25 : UL a priori stabilisées communes à plus d'un locuteur.....	302
Tableau 26 : Répartition des UL par locuteur.....	304
Tableau 27 : Proportion d'UT produites par locuteur (issu du Tableau 23).....	306
Tableau 28 : Types d'UT par locuteur en fonction du genre discursif.....	307

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

ABSL : *Al-Sayyid Bedouin Sign Language* (langue des signes bédouine d'Al-Sayyid)

ASL : *American Sign Language* (langue des signes américaine)

Auslan : *Australian Sign Language* (langue des signes australienne)

BSL : *British Sign Language* (langue des signes britannique)

DGS : *Deutsche Gebärdensprache* (langue des signes allemande)

DT : double transfert

IUR : *Inuit Ukturausingit* (langue des signes inuit)

LS : langue des signes

LV : langue vocale

Libras : *língua de sinais brasileira* (langue des signes brésilienne)

LIS : *lingua dei segni italiana* (langue des signes italienne)

LSCh : *lengua de señas chilena* (langue des signes chilienne)

LSF : langue des signes française

LSKK : *Kata Kolok Sign Language* (langue des signes de Kata Kolok)

LSR : langue des signes roumaine

NGT : *Nederlandse Gebarentaal* (langue des signes néerlandaise)

NS : *Nihon shuwa* (langue des signes japonaise)

SASL : *South African Sign Language* (langue des signes sud-africaine)

Semi-DT : semi-double transfert

Semi-TP : semi-transfert personnel

SterTP : stéréotype de transfert personnel

ST : structure de transfert

TID : *Türk İşaret Dili* (langue des signes turque)

TP : transfert personnel

TS : transfert situationnel

TTF : transfert de taille et de forme

UFPA : *Universidade Federal do Pará* (Université fédérale de l'État du Pará)

UL : unité lexicale

UT : unité de transfert

VGT : *Vlaamse Gebarentaal* (langue des signes flamande)

# INTRODUCTION

## **Prémices de la réflexion**

La question de la variation entre langues des signes (LS) a suscité notre intérêt dès nos premiers contacts avec la recherche linguistique sur ces langues et à mesure que nous pratiquions la LSF. Le paradoxe était alors le suivant : il existe différentes LS dans le monde *mais* lorsque des locuteurs sourds de LS différentes se rencontrent, même pour la première fois, ils parviennent à se comprendre en utilisant certaines structures propres aux LS. Il était en réalité davantage question d'invariant entre LS que de variation. Quelque chose échappait à l'entendante que nous sommes.

De façon presque concomitante, nous découvrons également dans le cadre de nos cours de Licence en sciences du langage de l'Université Paris 8<sup>1</sup> l'objet d'étude que sont les « langues des signes émergentes ». Ces LS, nous expliquait-on, se sont développées en dehors de tout cadre d'enseignement d'une LS institutionnelle (telle que la LSF) et sont le fruit du besoin de communication et de la capacité de création linguistique des individus sourds. Nos professeurs insistaient alors sur le fait que ces langues satisfont les besoins de communication des locuteurs qui les utilisent et partagent un certain nombre de structures avec les LS institutionnelles.

Au fil de notre parcours en linguistique théorique, ces deux questions — la variation entre LS et les LS émergentes — sont devenues de plus en plus centrales. Lors de notre Master de sciences du langage, nous découvrons qu'elles étaient appréhendées très différemment dans le champ, suivant l'approche théorique des chercheurs. Ainsi, d'après nos lectures de travaux ancrés dans les approches de type formaliste et selon la compréhension que nous en avons à cette période, la variation entre LS semblait globalement peu interrogée au profit de la variation entre LS et langues vocales (LV) que la majorité des auteurs inscrits dans ce courant estimait par ailleurs peu importante. D'autre part, nous apprenions que dans ce même courant, les LS dites émergentes étaient fréquemment considérées comme des systèmes qui ne seraient pas encore linguistiques à proprement parler. Était en cause, notamment, la nécessité pour ces auteurs que le système en question passe par une transmission intergénérationnelle, seule garante d'une nativisation propre à toute langue.

Nous faisons le constat suivant : soit nos questionnements n'étaient pas formulés comme tels, soit ils trouvaient des réponses radicalement différentes dans la confrontation des deux grands types d'approches théoriques qui nous ont accompagnée depuis les débuts de notre parcours en sciences du langage : le cadre formaliste, utilisé par la plupart des professeurs de l'Université Paris 8, puis de l'École Normale Supérieure ; l'Approche Sémiologique, conçue et développée au sein de l'équipe

---

<sup>1</sup> Il s'agit, à notre connaissance, de la seule université française qui proposait à cette époque des cours et séminaires sur ce sujet.

de linguistes des LS de l'Université Paris 8<sup>2</sup>. Notre formation, hybride du point de vue théorique, nous a rapidement poussée à adopter un recul épistémologique, qui n'était pas dispensé comme tel, face aux séminaires et aux lectures qui nous étaient proposés. En particulier, nos interrogations subsistaient :

- S'il existe plusieurs LS, sur quoi reposent les capacités exolingues des locuteurs sourds ? Quelle est la part de cet invariant entre LS ?
- Quel statut accorder aux LS émergentes ? Dans quelle mesure l'invariant entre LS s'observe-t-il également dans ces LS ?

Progressivement, les hypothèses qui sous-tendent l'Approche Sémiologique, basées sur la sémiologie du canal, nous semblaient les plus pertinentes pour tenter de répondre à ces deux questions et pour l'analyse des LS en général. Nous expliquons pour quelles raisons dans la section suivante.

En particulier, l'une de ces hypothèses, ayant largement guidé notre réflexion, est celle du statut des composants minimaux des unités des LS. Majoritairement considérés comme phonologiques dans la littérature sur les LS, l'Approche Sémiologique les appréhende au contraire comme des éléments porteurs de sens, y compris au sein des unités du lexique (voir Garcia 2010, Chapitre II et ci-dessous). Cet enjeu pour le champ a été longuement discuté avec Brigitte Garcia. Il a été l'un des aspects importants de notre mémoire de Master 2 (Martinod 2013), dirigé par cette dernière.

En parallèle de ces questionnements, nous aspirions à faire de la linguistique de terrain, afin de confronter nos présupposés théoriques aux données. C'est ici qu'intervient ce que nous appellerons une « heureuse convergence » puisque Brigitte Garcia accueillait dans le même temps en stage post-doctoral Maria Luizete Carliez, professeure à l'Université fédérale de l'État du Pará (UFPA, Nord du Brésil), désireuse, elle, de confronter sa connaissance d'un terrain qui n'est autre que celui de Soure, (île de Marajó, au Nord-Est du Brésil), à une approche théorique en linguistique des LS. Ce stage donnera lieu par la suite à un accord-cadre entre les deux universités (Université Paris 8 et UFPA) pour le développement d'autres collaborations de ce type. Le terrain de recherche pour notre future thèse était alors tout trouvé.

Avant de débiter cette recherche doctorale, mue par le désir de ne pas appréhender l'objet « LS » uniquement à travers le prisme de la linguistique, volonté qui caractérisait également l'équipe LSG sans que nous en ayons saisi la portée encore, nous avons fait le choix de compléter notre formation par une année d'étude en ethnologie et anthropologie sociale. En effectuant ce détour qui s'est avéré fructueux dans l'élaboration de notre méthodologie de recherche, notre objectif était d'être en

---

<sup>2</sup> Cette équipe est également rattachée au CNRS : ses membres font partie de l'UMR 7023 SFL (Équipe Langues des Signes et Gestualité, LSG).

mesure d'appréhender une (ou des) LS sur le terrain, en étant équipée d'outils théoriques et méthodologiques adaptés.

Finalement, notre sujet de recherche s'est construit autour des deux questions de départ. Nous avons d'une part fait le choix de nous intéresser à l'invariant entre LS, vaste sujet qui a été circonscrit à l'examen d'un composant en transversal de plusieurs LS : la configuration manuelle en tant qu'élément porteur de sens. D'autre part, notre intérêt pour les LS dites émergentes se retrouve dans notre sujet de thèse par le fait que nous nous intéressons aux configurations manuelles dans des LS se situant à différents degrés de communautarisation. En d'autres termes, nous examinons à la fois des LS institutionnelles, reconnues comme langues d'enseignement dans le pays où elles sont pratiquées, mais aussi des LS émergentes (désignées dans le cadre de cette thèse « micro-communautaires » afin d'éviter la polysémie qui existe aujourd'hui dans la littérature autour de ce terme) et, enfin, des LS pratiquées dans le cadre familial. Notre hypothèse est que la part d'invariant entre LS soit observable quel que soit le degré de communautarisation ou le contexte sociolinguistique dans lequel la LS est pratiquée.

### **Le choix d'un ancrage théorique : l'Approche Sémiologique**

Durant la préparation et l'élaboration de ce travail de thèse, notre compréhension des différentes approches théoriques existant dans le champ s'est bien sûr affinée. Concernant la variation entre LS, nous avons pris connaissance des travaux, récents ou non, sur la question. Jusque dans les années 1990, les travaux sur les LS supposaient implicitement que les LS présentaient de fortes similarités entre elles (Vermeerbergen 2006). Une nouvelle proposition a été formulée il y a une quinzaine d'années, alors qu'émergeait un nouveau champ de recherche, la typologie des LS (Zeshan 2008, Zeshan et De Vos 2012, De Vos et Pfau 2015). Cette proposition suggère que les LS non institutionnelles et/ou de zones géographiquement éloignées, peu ou moins étudiées jusqu'alors, présenteraient davantage de variation.

L'Approche Sémiologique considère la variation entre LS d'une façon différente. Cette approche a été développée depuis les années 1980<sup>3</sup> à partir de l'analyse de corpus longs de discours en LSF, appréhendés d'un point de vue fonctionnel. Cognitiviste, énonciativiste et fonctionnelle, cette approche fait l'hypothèse que toutes les LS partagent un scénario sémiogénétique similaire, ancré dans l'expérience perceptivo-pratique des locuteurs sourds. Ce scénario consiste, pour un individu sourd isolé dans un environnement entendant, à utiliser son corps afin de mettre en gestes ce qu'il perçoit et expérimente du monde qui l'entoure. Si son entourage se montre réceptif à ses premières

---

<sup>3</sup> Voir notamment Cuxac (1985, 1993, 1996, 2000, etc. ; Cuxac et Sallandre (2007) ; Cuxac et Antinoro Pizzuto (2010) ; Sallandre (2003, 2014) ; Sallandre et al. (2016) ; Fusellier-Souza (2004, 2006, 2012) ; Garcia (2010) ; Garcia et al. (2013) ; Garcia et Sallandre (2014) ; Garcia et Martinod (2017) ; Sennikova et Garcia (2018) ; Makouke (2019) ; Martinod, Garcia et Fusellier-Souza (*à paraître*).



productions et les utilise pour communiquer avec lui, le système se développera au fil des interactions. L'iconicité présente dès ces premières productions se structurera progressivement en structures linguistiques, les « structures de transfert » (voir Cuxac 1996, 2000 pour davantage de précisions). L'Approche Sémiologique en identifie trois principales : les transferts de personne (TP), dans lesquels le locuteur devient littéralement l'entité dont il parle et dont il donne ainsi à voir, comme en plan rapproché, les actions effectuées ou subies, ou les discours qu'il tient (Cuxac 2000 : 51-57) ; les transferts de taille et de forme (TTF), qui permettent de donner à voir la forme et/ou la taille d'une entité (Cuxac 2000 : 31-42) ; les transferts de situation (TS), qui montrent le déplacement d'un actant (main dominante) par rapport à un locatif stable (typiquement la main dominée), la scène étant figurée comme vue globalement, à distance (Cuxac 2000 : 43-50). Ces structures s'instancient en un nombre illimité d'unités multilinéaires le plus souvent simultanées, désignées comme « unités de transfert » (UT) dont le sens global se résume exactement à celui de la somme du sens des composants. Les structures de transfert sont identifiables grâce à une caractéristique formelle qu'elles partagent : la rupture du regard dirigé vers l'interlocuteur.

Ces structures correspondent à l'une des deux manières de *dire* possible en LS : le *dire en montrant*. L'autre manière de dire, le *dire sans montrer*, mobilise des unités lexicales (UL) des unités de pointage et des unités dites dactylologiques. Les UL peuvent également présenter un degré plus ou moins important d'iconicité mais leur sens global est purement conventionnel. Dans la perspective phylogénétique et ontogénétique du développement d'une LS, le processus au cours duquel chacune des deux visées (illustrative et non illustrative) se spécifie structurellement et fonctionnellement est nommé « bifurcation des visées » (Cuxac 2000 : 23-26).

L'originalité de cette approche est, à notre sens, de proposer d'une part une description de la LSF, et potentiellement de *toutes* les LS, au moyen d'outils descriptifs et d'une terminologie propres à cette langue, strictement élaborés à partir de la description minutieuse de corpus de discours de LSF. D'autre part, cette approche entraîne un véritable « changement épistémologique radical » (Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010 : 51). En effet, elle se fonde sur la sémiologie du canal des LS qui, en raison de leur monomodalité, ont développé les deux manières de dire que nous avons présentées ici et les différentes structures qu'elles mobilisent (Cuxac 2003, 2009). En ce sens, les LS sont simplement le résultat des *conditions d'émergence* qui sont les leurs, tout comme le sont les LV. Ces dernières devraient ainsi être considérées comme des systèmes contraints par l'utilisation de la modalité audio-phonatoire, qui présente des potentialités différentes de la modalité visuo-gestuelle et par la possibilité conjointe qu'ont les entendants de recourir à l'autre modalité, possibilité que n'ont pas les sourds. Par ailleurs, les LS ayant très massivement recours à la seule modalité visuo-gestuelle, elles sont appréhendées comme des systèmes moins marqués puisque ce canal leur permet de donner à voir les représentations mentales : moins de niveaux de mise en forme sont donc nécessaires pour l'expression linguistique dans ces langues (Cuxac 2003).

Concernant les deux thématiques qui nous intéressent : la part d'invariant entre LS et le statut des LS dites émergentes, l'Approche Sémiologique propose l'existence d'un tronc commun cognitif et structurel entre toutes les LS du monde. L'hypothèse est de considérer les structures de transfert comme le socle commun à toutes les LS en raison du processus d'iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique qui en est à l'origine. Ce tronc commun permet d'expliquer les fortes capacités exolingues que nous mentionnions au début de cette introduction et qui ont attiré notre attention. En effet, les être humains du monde entier font des expériences globalement proches (par exemple, le fait de se nourrir, de marcher, de tomber, de se blesser, d'être heureux, etc.). Ils possèdent, en outre, un corps lui aussi globalement similaire (deux jambes, deux bras, deux mains munies de dix doigts, etc.). Les possibilités pour exprimer gestuellement et iconiquement ces expériences sont, de fait, restreintes, ce qui expliquerait que ces réalisations gestuelles se retrouvent entre LS.

En revanche, les structures situées hors visée illustrative (notamment le lexique des LS — les UL — et la dactylogogie<sup>4</sup>) seraient ce qui change d'une LS à l'autre. Plusieurs études empiriques menées dans le cadre de l'AS semblent corroborer cette hypothèse d'un socle commun constitué des structures de transfert (Fusellier-Souza 2004, pour trois LS utilisées à l'échelle familiale et pratiquées dans le centre du Brésil ; Jirou 2008, pour la LS micro-communautaire de Mbour au Sénégal ; Pizzuto et al. 2008, pour la LIS, la LSF et l'ASL ; Sallandre et al. 2016b pour neuf LS institutionnelles : la LSF, la LIS, la VGT, la DGS, la LSR, la LSCh, la Libras, la NS et la SASL).

Concernant les LS dites émergentes, ce tronc commun cognitif et structurel vaut pour elles aussi puisqu'elles partagent cet ancrage dans l'expérience perceptivo-pratique au même titre que des LS institutionnelles telles que la LSF. En effet, l'Approche Sémiologique pose une absence de solution de continuité entre LS pratiquées par des communautés de tailles différentes. Ainsi, chaque LS utilisée au niveau familial pourrait potentiellement être utilisée à l'échelle d'une micro-communauté, de même qu'une LS micro-communautaire pourrait être utilisée au niveau institutionnel si elle venait à être reconnue comme langue d'enseignement. Nous précisons qu'il n'est pas question ici d'appréhender les LS micro-communautaires, par exemple, comme devant nécessairement atteindre le stade de LS institutionnelle. Simplement, elles sont considérées dans cette approche comme des objets d'étude qui ne sont pas à appréhender de façon déconnectée les uns des autres mais qui s'intègrent dans un même développement phylogénétique et ontogénétique possible des LS. Quoi qu'il en soit, les LS micro-communautaires sont donc reconnues en tant que langues et partagent des structures avec d'autres LS situées à un degré de communautarisation différent.

---

<sup>4</sup> Alphabet manuel.

## **Notre hypothèse : l'existence d'un noyau commun de composants forme-sens entre LS**

Dans cette thèse, nous proposons de préciser l'hypothèse de l'Approche Sémiologique à propos du socle commun entre LS constitué par les structures de transfert. Nous faisons l'hypothèse que cet invariant existe dès le niveau des composants de formation de ces structures<sup>5</sup>, composants en partie communs à ceux des unités lexicales. Nous le disions, l'une des caractéristiques des UT est le fait que leurs composants sont porteurs de sens et participent du sens global de la structure. Un examen de l'ensemble de ces composants étant une tâche dépassant le cadre d'une thèse, nous nous intéressons plus spécifiquement au composant de la configuration manuelle porteuse de sens. Nous faisons donc l'hypothèse d'un noyau commun de configurations porteuses de sens en transversal de plusieurs LS.

La configuration est ici considérée comme un élément constitutif des unités de transfert. Dans la perspective du processus d'iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique, nous l'appréhendons comme une primitive cognitive, ancrée dans cette expérience. Elle correspondrait à la réalisation gestuelle d'un concept de forme, lui-même développé à partir d'unités minimales de perception : un « percept » pour reprendre la terminologie utilisée par Arnheim (1976 [1969]), l'un des auteurs de référence de Cuxac. En effet, pour Arnheim « La formation des concepts commence par la perception de la forme. » (1976 [1969] : 35). Ces percepts/concepts seraient, en outre, façonnés non seulement par la perception mais également par la manipulation des formes, partie intégrante de l'expérience : « Les êtres humains [...] explorent et appréhendent par l'action et la manipulation plutôt que par la contemplation. » (1976 [1969] : 7).

En raison du fait que la configuration comme tous les composants de formation des unités de transfert, donne, par définition, à voir, dans l'Approche Sémiologique contrairement à bon nombre de travaux sur la question, elle est appréhendée non pas comme renvoyant à une classe de référents mais comme figurant une forme, qu'elle donne à voir comme telle. Elle est à ce titre nommée « proforme »<sup>6</sup> et est associée à un concept de forme, c'est-à-dire à une valeur de sens d'un haut degré de généralité (par exemple 'forme plate', 'forme tubulaire', etc.). En outre, cette mise en geste d'un percept/concept se fait au moyen de trois procédés d'iconicisation dégagés à partir de l'analyse de corpus de LSF : la reprise de forme (équivalent de ce qui est souvent nommé *entity classifier* dans la littérature), la saisie de forme (plus ou moins équivalente à un *handling classifier*) et la reprise de taille.

Dans cette thèse, nous examinons cet élément en transversal de plusieurs LS.

---

<sup>5</sup> Configuration, orientation, emplacement, mouvement pour les composants manuels ; mimique faciale, regard, labialisation, mouvement du visage et mouvement du buste pour les composants non manuels.

<sup>6</sup> Cuxac (2001).

## Notre corpus

Notre corpus comporte deux types de données :

- les inventaires de configurations porteuses de sens pour neuf LS, dont nous ne sommes pas l'auteur mais qui constituent un matériau brut que nous avons travaillé,
- les données de LS pratiquées à Soure (Île de Marajó, Nord-Est du Brésil), que nous avons recueillies sur place au cours de deux enquêtes de terrain en 2015 et en 2017. Nous utilisons le pluriel pour mentionner ces LS en raison du fait qu'elles sont encore en cours de communautarisation : chaque familiolecte *a priori* utilisé par chaque locuteur sourd est en effet ponctuellement mis en commun avec d'autres locuteurs sourds de Soure depuis une dizaine d'années. Initialement constitué d'une dizaine d'heures de vidéo de productions élicitées et de discours plus spontanés, nous avons circonscrit le corpus analysé dans ce travail de thèse à vingt-six minutes et cinquante secondes de données diverses (élicitées et spontanées).

Les données du premier type sont des inventaires de configurations pour les neuf LS suivantes : ASL, Auslan, BSL, LSF, NGT, TID, IUR, LSKK, LS du centre du Brésil. Ce panel de LS a été choisi suivant la disponibilité des données, mais aussi et surtout en fonction de la diversité des zones géographiques dans lesquelles elles sont pratiquées. Nous avons aussi prêté attention aux caractéristiques sociolinguistiques des communautés de signeurs de ces LS : l'objectif était de pouvoir comparer des LS institutionnelles et des LS micro-communautaires. Ainsi, l'ASL, l'Auslan, la BSL, la LSF, la NGT et la TID sont des LS institutionnelles tandis que l'IUR et la LSKK sont des LS micro-communautaires<sup>7</sup>. Enfin, les LS du centre du Brésil sont trois LS pratiquées au niveau familial. Chacun de ces inventaires ayant été élaboré par des auteurs différents, au moyen d'outils descriptifs qui sont les leurs, nous avons procédé à une harmonisation de ces différents travaux avant d'effectuer une comparaison de ces inventaires entre eux.

Les données recueillies sur le terrain, à Soure, nous ont permis d'établir un inventaire de configurations porteuses de sens dans ces LS. Nous avons procédé à l'annotation de ce corpus en vue d'identifier les différentes configurations utilisées dans les 2 122 unités<sup>8</sup> du corpus.

---

<sup>7</sup> L'IUR est une LS utilisée au Canada, dans la province du Nunavut, par au moins vingt locuteurs sourds (<https://www.ethnologue.com/language/iks>. Page consultée pour la dernière fois le 26 septembre 2019.). La LSKK est quant à elle utilisée en Indonésie, au nord de Bali, par environ 46 signeurs sourds et environ 1 500 signeurs entendants (De Vos 2012 : 26).

<sup>8</sup> Tous types d'unités confondus : Unités *a priori* stabilisées, UT, unités de pointage, unités de dactylogogie, unités phatiques, reprises de gestualité culturelle, hésitations des locuteurs et unités dont nous ne pouvons déterminer le type.

## **Les LS de Soure : l'importance des caractéristiques sociolinguistiques et de l'environnement culturel**

Les données recueillies à Soure ont nécessité une contextualisation spécifique en raison de la situation sociolinguistique dans laquelle les LS observées sont utilisées. En effet, l'une des grandes thématiques de la littérature sur les LS dites émergentes est la question de l'influence des caractéristiques sociolinguistiques sur les structures de la langue. Dans le cadre de l'Approche Sémiologique, nous faisons l'hypothèse qu'il existerait un invariant par-delà les différences de degré de communautarisation et, également, par-delà les différences sociolinguistiques et culturelles.

Nous nous sommes en outre intéressée à une phase décrite dans l'Approche Sémiologique comme essentielle dans le développement phylogénétique et ontogénétique d'une LS : la bifurcation des visées. Il s'agirait du processus au cours duquel l'iconicité des premières productions d'un individu sourd isolé en milieu entendant se structurent linguistiquement en une visée illustrative d'une part, ayant recours à des structures de transfert générant des unités de transfert et en une visée non illustrative d'autre part, ayant recours, notamment, à des unités lexicales. La question du degré d'avancement de cette bifurcation dans les LS pratiquées à Soure a donc été le second enjeu de notre travail de thèse. Pour tenter de répondre à cette question, nous avons procédé à l'identification et à la comptabilisation des UL, puis des lemmes, ainsi que des différentes UT de notre corpus. Concernant les UT, notre attention s'est portée sur les différentes structures de transfert produites (TP, TS, TTF mais également les structures plus complexes observées auparavant dans d'autres LS). Ces différentes quantifications ont été effectuées en prenant en compte à la fois les types de données (élicitées ou plus spontanées) et les locuteurs qui les produisent. Notre objectif était ainsi d'évaluer les éventuelles variations entre locuteurs ainsi que les variations induites par le type de données. Cet examen des LS dans une perspective phylogénétique et ontogénétique constitue une analyse à plus large échelle que celle des composants précédemment présentée.

Un autre pan de notre analyse, qui n'est pas du tout anecdotique pour nous, propose un décentrement encore plus large. Il s'agit de la description sociolinguistique et ethnographique de l'environnement de Soure. En effet, afin d'appréhender ces données pour ce qu'elles sont, il nous semblait insuffisant de nous arrêter aux métadonnées des locuteurs de notre corpus. Nous avons souhaité apporter un éclairage, aussi modeste soit-il pour la linguiste de formation que nous sommes, sur le contexte géographique et ethnographique de Soure. Cet apport s'est fait à la fois sur la base de lectures et de nos observations sur place. À partir d'entretiens menés sur le terrain, nous présentons également les représentations et les jugements portés sur les LS à Soure, chez les entendants comme les Sourds eux-mêmes.

Au-delà de cette thèse, cette dimension davantage ethnographique représente pour nous l'occasion de valoriser le riche patrimoine culturel et historique de l'île de Marajó que nous avons découvert

durant ce travail de thèse. Ainsi, outre le fait que le corpus de LS recueilli sur place ait été mis en ligne sur la plateforme Ortolang et fasse partie des annexes de cette thèse<sup>9</sup>, il constitue pour nous une ressource que nous voulons accessible à la fois à la communauté scientifique, mais aussi et surtout à la communauté des Sourds de Soure pour laquelle un retour, sous une forme qui reste encore à déterminer, sera effectué. Il s'agit en effet d'un pan du patrimoine linguistique de cette île.

## **Contenu et organisation de la thèse**

Cette thèse est composée de deux volumes : le corps de la thèse et les annexes (à la suite du corps de la thèse). Le corpus de la thèse (vidéos et fichiers d'annotations) est quant à lui accessible via la plateforme Ortolang (voir note numéro 9).

Le corps de la thèse s'organise comme suit :

- Les trois premiers chapitres (Chapitre I — *Typologie des langues, la mise en place des fondements d'une discipline* ; Chapitre II — *Typologie des langues des signes. Où en est-on ?* ; et Chapitre III — *Catégorisation conceptuelle dans les langues. La question des liens entre cognition et perception*) constituent l'état de la littérature. Nous les concevons comme autant de préalables justifiant à la fois le choix de notre ancrage théorique et la pertinence de nos questions de recherche.

Ainsi, le Chapitre I met l'accent sur l'ethnocentrisme présent depuis les origines de la typologie en tant que discipline et ce depuis l'Antiquité. À travers une synthèse critique des grandes étapes qui ont jalonné le développement de cette discipline, nous soulignons en effet l'impact qu'ont eues (et continuent d'avoir) les catégories descriptives élaborées initialement pour l'analyse du grec et du latin dans l'examen de langues typologiquement éloignées et découvertes au fil des siècles. Ce chapitre se clôt sur le problème épistémologique de la comparabilité entre les langues et la nécessité d'adopter des catégories descriptives pertinentes pour l'analyse de langues spécifiques d'une part, et des catégories descriptives adaptées à l'analyse comparative entre les langues d'autre part.

Le Chapitre II revient sur la façon dont s'est constituée la discipline récente qu'est la typologie des LS. Les objectifs de recherche principaux qui sous-tendent cette émergence sont explicités, notamment la recherche de similitudes entre LS et LV, y compris en ce qui concerne la variation entre langues — les LV présentant de fortes variations entre elles, les LS semblent considérées comme devant fortement varier, elles aussi. Les critères de classification utilisés dans les travaux actuels en typologie des LS sont détaillés et le fait qu'ils aient été élaborés à partir de l'analyse typologique de LV est mis en exergue. Enfin, concernant l'examen de LS non institutionnelles,

---

<sup>9</sup> Structures Formelles du Langage - UMR 7023 (SFL) (2019). Corpus-thèse [Corpus]. ORTOLANG (Open Resources and TOols for LANGuage) - [www.ortolang.fr](http://www.ortolang.fr), <https://hdl.handle.net/11403/corpus-these>.

est soulignée l'approche téléologique qui placerait, chez certains auteurs, les caractéristiques des LS institutionnelles comme un objectif à atteindre pour ces LS.

Le Chapitre III prend pour point de départ le cas des classificateurs, notion complexe dans les LV, ayant fait l'objet d'un transfert conceptuel peu adapté vers les LS. Compte tenu du fait que, dans les LS, ce transfert conceptuel a concerné les configurations manuelles au sein de constructions fortement iconiques (dites « à classificateur »), nous mettons en avant le caractère simplificateur de ce transfert et insistons toutefois sur le rôle de la perception de l'environnement dans l'expression linguistique des « classificateurs » dans les deux types de langue. Le chapitre se conclut sur l'apport de l'examen de LS dans le cadre d'une réflexion sur les liens entre ces structures dites « à classificateur », la perception de l'environnement et les représentations mentales. C'est l'occasion de présenter notre approche théorique qui valorise ces éléments pour décrire les LS dans toute leur spécificité, au moyen d'outils d'analyse, d'une méthodologie et d'une terminologie adaptés à ces langues. Nous exposons finalement nos questions de recherche.

- Le Chapitre IV rend compte de notre rapport à notre terrain de recherche : comment nous y sommes entrée et quels éléments de nature ethnographique nous semblent pertinents pour comprendre le contexte culturel de l'île. Nous détaillons notre méthodologie de recueil ainsi que la façon dont nos données ont été analysées.
- Les trois derniers chapitres (Chapitre V — *Analyse à l'échelle des composants. L'existence d'un noyau de configurations porteuses de sens en transversal des LS* ; Chapitre VI — *Analyse à plus large échelle. Phylogénèse et ontogénèse des LS : le cas des LS pratiquées à Soure* ; Chapitre VII — *Le point sur le contexte sociolinguistique de Soure*) présentent les résultats des analyses.

Le Chapitre V se focalise sur le niveau des composants, plus particulièrement celui des configurations, et montre le résultat de la comparaison des inventaires de configurations porteuses de sens de la littérature pour les neuf LS. Cette comparaison est ensuite complétée par l'examen de l'inventaire que nous avons élaboré pour les LS de Soure. Nous nous intéressons par ailleurs à un certain nombre d'hypothèses formulées dans la littérature à propos des configurations porteuses de sens à la lumière de nos données.

Le Chapitre VI propose une analyse au niveau des unités de la langue. Au moyen de la quantification des unités *a priori* stabilisées dans les LS de Soure, des lemmes, et des UT, nous établissons les profils de chaque locuteur en termes de degré d'avancement de la bifurcation des visées. Nous montrons comment ces éléments constituent des indicateurs de ce degré d'avancement tout en restant prudente face à ces données sans doute lacunaires par rapport aux capacités expressives réelles des locuteurs.

Le Chapitre VII met en avant le contexte sociolinguistique et culturel de Soure à travers l'examen des idéologies linguistiques développées sur ce terrain. Nous tentons ainsi de comprendre dans quelle mesure les Sourds de Soure sont, ou non, en marge de la société

marajoara. Une autre question à laquelle nous tentons d'apporter des éléments de réponse compte tenu des résultats d'analyses précédents, est de savoir si l'on peut finalement parler à leur sujet de « communauté linguistique » à part entière.

- Les Annexes comportent les éléments suivants : formulaires d'autorisation de diffusion (section 1), les stimuli utilisés lors de nos enquêtes de terrain (section 2), le tableau détaillant le contenu détaillé du corpus total recueilli sur place (section 3), la liste complète des concepts de forme que nous avons utilisés lors de l'analyse (section 4), les documents de travail concernant les inventaires issus de la littérature (section 5), les tableaux complets de nos résultats (section 6), le glossaire du lexique partagé par les locuteurs de notre corpus de Soure (section 7) et la transcription d'un entretien (section 8).



# Chapitre I. Typologie des langues, la mise en place des fondements d'une discipline

La typologie des langues des signes (LS), entendue de façon générale comme l'examen d'une part, des éléments pouvant ou non varier d'une LS à une autre et, d'autre part, de la recherche des facteurs expliquant ces possibles variations, est une discipline qui, nous le verrons, est encore très jeune. De fait, l'intégration des LS dans le domaine de la typologie questionne les fondements mêmes de ce champ de recherche. C'est pour cette raison que nous proposons dans un premier temps une vue d'ensemble de l'évolution de la réflexion sur la diversité linguistique. Au sein des différentes étapes qui ont nourri l'histoire de la typologie et à l'aide de l'histoire des idées de la linguistique, nous accorderons une attention particulière au rôle du latin, qui a longtemps servi de modèle pour la description linguistique d'autres langues et qui continue par ailleurs d'influencer les descriptions actuelles. Ceci nous amènera à dresser un parallèle singulier avec le fréquent recours aux langues vocales (LV) dans les analyses linguistiques portant sur les LS. Nous verrons en effet qu'à l'instar du latin érigé comme moule pour les premières descriptions des autres langues, certaines LV ont également joué ce rôle structurant, voire réducteur, pour la plupart des études sur les LS.

## 1. Évolution de la réflexion sur la comparaison entre les langues en Occident

Les langues du monde offrent une diversité très riche en termes de systèmes phonologiques, d'organisation morphologique et de types de structures sémantico-syntaxiques. Cependant malgré ce foisonnement apparent de variations possibles, il est possible d'identifier des éléments similaires. Le défi du linguiste qui s'intéresse à la variation entre les langues est de mettre à jour ce qui leur est commun en évitant, autant que faire se peut, de tomber dans la facilité du glottocentrisme ou de la sur-généralisation des phénomènes observés. Ces deux écueils représentent deux difficultés auxquelles doit faire face la typologie actuelle, à savoir : la comparabilité entre langues dont les catégories peuvent être propres à chacune et la représentativité des échantillons de langue analysés. Avant de nous pencher sur ces deux obstacles majeurs et sur les propositions actuelles pour y remédier, voyons comment la typologie a appréhendé la diversité linguistique au cours de l'histoire avant de finalement laisser émerger la pluralité théorique actuelle.

### 1.1 Des fondements qui remontent à l'Antiquité

#### 1.1.1 Élaboration des premiers modèles descriptifs pour le grec

Dans l'Antiquité classique, le langage est source d'intérêt chez les philosophes grecs (voir particulièrement le *Cratyle* de Platon ou encore les *Catégories d'Aristote*). Cependant, le langage n'est pas encore abordé dans une perspective comparatiste. Ainsi, aucune réflexion méthodologique prenant en considération le statut des catégories ou la validité des concepts linguistiques utilisés et transposés d'une langue à l'autre n'est encore envisagée. Pourtant, cette période mérite pleinement sa place au sein de l'histoire du questionnement sur la typologie des langues puisqu'elle voit naître les premiers modèles de description linguistique occidentaux et l'analyse en catégories linguistiques qui est encore utilisée actuellement.

Pour Ramat (2010), le terme grec *grammatiké* (apparu au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) qui est utilisé par les auteurs grecs, réfère à ce que l'on désignerait aujourd'hui à la fois par la philologie, la critique littéraire et la rhétorique. Il faut savoir que la philosophie antique nourrit la réflexion sur le langage et que, dans ce cadre, le questionnement sur les relations sémantiques entre les mots (synonymie, antonymie, paronymie, etc.) se fait très présent. La *grammatiké* est fondée sur la *lexis* (l'expression du sens des mots, décrit par Aristote dans *Poétiques*) et se distingue en cela de la « dialectique » qui a pour objet d'étude l'aspect logique des contenus propositionnels. La *grammatiké* fait partie intégrante de l'étude du discours. Ainsi, comme le rapportent Swiggers et Wouters (2001), Denys d'Halicarnasse (seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), dans un traité sur les éléments du discours, aborde l'étude grammaticale en tant qu'ensemble de moyens permettant de réaliser des combinaisons éloquentes et harmonieuses. La partie la plus noble de l'analyse demeure selon lui l'étude de compositions littéraires mais l'étude des éléments du discours y participe également. Dans son traité, il quantifie ces éléments du discours, explique leur nature et tente de les classer. Cette méthode donne lieu à des catégories, appelées « parties du discours » (verbe, nom, pronom, adverbe, etc.) ou encore « classes de mots ». Ce découpage de la langue en catégories constitue la contribution la plus importante de la *grammatiké* grecque.

Platon, dans *Sophiste*, participe à la distinction entre le verbe et le nom, tout comme Aristote qui fournit les propriétés caractéristiques pour distinguer les classes de mots dans *Peri Hermeneias*. Pour reprendre la terminologie de Swiggers et Wouters (1990, 2001), il s'agit d'un modèle descriptif de type « word-and-paradigm », l'unité de description étant alors le mot et non les morphèmes ou les syntagmes. Les mots sont ainsi catégorisés en fonction de traits formels et sémantiques dans des séries paradigmatiques. Chaque catégorie linguistique possède donc des caractéristiques formelles (singulier, duel, pluriel, masculin, présent, passé, etc.) et une/des valeur(s) sémantique(s). Par exemple, chez Platon, un verbe est « a composite significant sound with [an indication of] time, no part of which is significant in itself »<sup>10</sup> (Swiggers et Wouters 2002 : 113, citant Janko 1987). Cette indication de temps constitue une valeur sémantique possible pour la catégorie linguistique du verbe.

Ainsi, les premiers modèles descriptifs du grec puisent dans les apports de la philosophie pour se développer. L'évolution de ces modèles peut notamment être observée grâce aux remarques laissées

---

<sup>10</sup> « La combinaison significative d'un son ainsi que [d'un indice de] temps, aucun des deux n'étant porteur de sens en soi ». (Traduit par nos soins).

par les philologues alexandrins. En effet à partir du III<sup>e</sup> siècle, afin de créer un fonds pour la bibliothèque d'Alexandrie, de nombreux textes littéraires célèbres de l'Antiquité grecque sont copiés et commentés par des philologues. Ces commentaires permettent de comprendre l'approche descriptive ayant cours à cette époque. D'après l'examen de ces dits commentaires, Swiggers et Wouters (1990) concluent que le modèle d'analyse linguistique utilisé à cette époque fait appel à huit classes de mots : le nom, le verbe, le participe, l'article, le pronom, la préposition, l'adverbe et la conjonction. Comme nous le verrons, ces mêmes catégories continuent d'être utilisées au-delà de l'étude du grec.

### 1.1.2 Exportation de ces modèles pour la description du latin et utilisation dans son enseignement

Selon Ramat (2010), la forte influence culturelle grecque sur la partie Est de la Méditerranée a ceci pour conséquence : lorsque Rome entre en contact avec la Grèce, les Romains tentent d'adapter la *grammatiké* grecque — notamment, les travaux de Dionysios Thrax au II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. ou ceux d'Apollonius Dyscole au II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. — au latin. Dans la tradition latine, l'emprunt du mot *grammatiké* réfère à la fois à l'enseignement des formes correctes, à la critique littéraire, à la rhétorique (par exemple chez Donatus, IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.) et à la dialectique (Augustin, IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.). D'autre part, un intérêt pour le « véritable » sens des mots se développe chez les Latins (Isidor, VI-VII<sup>e</sup> siècles apr. J.-C.).

Cette adaptation se déroule selon Ramat (2010) en deux phases. Il s'agit dans un premier temps d'un transfert de certaines réflexions d'ordre général. Ceci est attesté dans les écrits de Varro (106-127 av. J.-C.), le premier grammairien romain dont on ait conservé des écrits substantiels. Puis dans un second temps, on assiste à une réelle adoption et adaptation des modèles grammaticaux grecs structurés autour du schéma des parties du discours : cette phase débute au III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. En effet, le modèle des parties du discours est au coeur des manuels de grammaire que les Grecs transmettent aux grammairiens latins (Taylor 1991, citée par Swiggers et Wouters 2001). Ainsi, les parties du discours décrites par Dionysios Thrax ont-elles été reprises par les Romains avec peu de changements puisque le latin et le grec sont alors considérés comme morphosyntaxiquement proches.

Ensuite, le monde latin se distingue par la production foisonnante de manuels d'apprentissage de cette langue, ce qui conduira à sa diffusion dans les différentes régions de l'Empire par le développement d'un réseau d'écoles dans les territoires colonisés. Ces manuels visent l'éducation élémentaire et certains d'entre eux sont destinés à un public hellénophone. On note deux conséquences sur la description du latin dues à la mise en corrélation opérée entre les structures grecques et latines :

- la reconnaissance en latin de catégories linguistiques qui n'existent en réalité qu'en grec (par ex. : l'optatif) ;

- l'établissement de distinctions non pertinentes entre certaines formes latines afin de les faire correspondre aux distinctions du grec (par ex. : l'ablatif du latin est divisé en 'ablatif avec préposition' et 'ablatif sans préposition').

Dans l'Antiquité, les ouvrages portant sur la *grammatiké* qui se développent pour le grec ou le latin ne visent pas l'étude comparative de ces deux langues. Cependant, cette époque peut être considérée comme le point de départ de l'analyse typologique pour deux raisons : tout d'abord, l'approche morphosyntaxique, centrée premièrement sur le mot et avec un intérêt particulier pour le sens, y voit le jour et se développe pendant les siècles suivants ; ensuite, le métalangage actuellement utilisé dans la description linguistique trouve son fondement dans celui établissant les parties du discours élaboré durant cette période.

## 1.2 Transfert théorique des concepts du modèle gréco-latin et premières comparaisons de langues au Moyen-Âge

Pour Ramat (2010), c'est durant cette période caractérisée par son importante contribution à la réflexion sur le langage que sont réalisées les premières comparaisons entre langues. Dans un premier temps, les analyses logico-sémantiques du XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle (Petrus Abelard, Thomas d'Aquin, Duns Scotus, ou encore Wilhelm d'Okham) accroissent l'intérêt pour le sens des expressions de la langue latine. Les commentaires du traité de Priscien (par Martin de Dacia, 1304, et Michel de Marbais, XIII<sup>e</sup> siècle) abordent le sens dans une approche essentiellement philosophique et théorique du langage. Dans cette conception, connue sous le nom de « grammaire spéculative », l'intérêt réside non plus dans la signification en elle-même mais dans les règles de construction des énoncés. La grammaire y est perçue comme autonome par rapport au sens. Cette grammaire est construite à travers le prisme des « parties du discours » de la tradition gréco-latine.

L'utilisation de ces catégories grammaticales est remise en cause lorsque l'on tente de décrire de nouvelles langues pour lesquelles les catégories héritées du grec, puis du latin ne sont pas adaptées. Parmi ces langues : l'irlandais, l'islandais (« First Grammatical Treatise »<sup>11</sup>, seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, d'un auteur inconnu) ou le provençal (« Donatz Proensals », auteur anonyme, 1204). On rencontre d'abord des problèmes de transcription de certains sons de ces langues dans l'alphabet latin. Par exemple, les particularités du système phonétique de l'irlandais (la lénition de certaines consonnes par exemple) et celles des sons vocaliques islandais ne trouvent pas d'équivalent en latin. Ensuite, au niveau grammatical, le provençal affiche seulement deux cas, ce qui ne correspond pas du tout au système latin à six cas. C'est à ce stade que se pose, implicitement, la question de l'existence de différents systèmes linguistiques (Vineis et Maieru 1990 : 85-92).

Ce questionnement anime Dante Alighieri (1265-1321) dont l'oeuvre est marquée par la réflexion sur la langue, comme le montre par exemple l'introduction de passages dans des langues autres que

---

<sup>11</sup> « Premier traité de grammaire ». (Traduit par nos soins).

l'italien dit « vulgaire » dans la *Comédie*. Dans *De vulgari eloquentia*, outre l'argumentation visant à défendre l'utilisation des langues vulgaires par les artistes, Dante appréhende frontalement la question de la diversité. Il offre ainsi une présentation synchronique des langues indo-européennes où il distingue trois familles de langues (germanique, latine et grecque) et délimite dans la région romane les langues d'oc, d'oïl et si, à partir de la façon de dire « oui ». Il s'agit des premières étapes de classification des langues dans une approche comparative. Ce qui manque à l'analyse de Dante est la perspective diachronique. À cette époque, il est en effet difficilement concevable que les langues vulgaires puissent trouver leur origine dans le latin. Le latin est considéré comme la seule langue disposant d'une véritable grammaire du fait de son statut de *lingua franca*.

### 1.3 Regain d'intérêt pour le latin classique : conséquences sur la standardisation des langues et leur grammatisation

Selon Tavoni (1990 : 216, cité par Ramat 2010), la dimension de comparaison trans-linguistique émerge de façon concrète pendant la période de la Renaissance. Le point de départ de ce mouvement se situe dans le nord de l'Italie, au sein de la cour des Médicis et s'étend ensuite à la région romane. Habituellement située entre le milieu du XV<sup>e</sup> siècle et la fin du XVI<sup>e</sup>, la période de la Renaissance se caractérise par un enthousiasme intellectuel général et une curiosité inédite pour les cultures, pour les savoirs, les nouvelles architectures et les arts visuels (peinture et sculpture). Parallèlement, on voit naître un certain engouement pour la pensée des Anciens — philosophes de l'Antiquité — qui se serait perdue dans les multiples traductions et interprétations de leurs textes. Cette envie conduit d'une part à un retour aux langues anciennes au moyen de leur étude (grec, hébreu, latin classique, syriaque) et, d'autre part, à la recherche de manuscrits originaux dans tout le monde méditerranéen.

Cette recherche conjointe de nouveauté et de fondements passés façonne la réflexion sur les langues et permet le développement de thématiques de réflexion déjà présentes dans le *De vulgari eloquentia* (Dante, 1305) ou encore le *Novum organum scientiarum* (Bacon, 1620), poussant à aborder la comparaison entre les langues dans l'optique d'aboutir à des classifications de ces dernières. Ces classifications se font suivant différents critères mais, de façon générale, leur logique repose sur la structure des mots dans les langues — classification morphologique. Avant d'aborder cette période de comparaisons foisonnantes, examinons deux phénomènes qui vont marquer l'approche de la comparaison entre les langues :

- en redécouvrant le latin classique utilisé dans l'Antiquité, on s'aperçoit que le latin utilisé au XV<sup>e</sup> siècle pour le discours intellectuel est fortement différent ;
- on cherche à standardiser les langues vernaculaires et pour ce faire, il faut prendre en compte les dialectes et les formes linguistiques effectivement utilisées par les individus : on en vient ainsi à décrire ces langues.

### 1.3.1 Redécouverte du latin classique : une réactualisation de l'utilisation des catégories traditionnelles à l'échelle européenne

D'après Hüllen (2001), cette comparaison du latin classique avec celui du XV<sup>e</sup> siècle est étroitement liée à la prise de Constantinople en 1453 : de nombreux réfugiés arrivent en Occident suite à cet événement et apportent avec eux d'anciens manuscrits. Ces manuscrits permettent de redécouvrir des textes de l'Antiquité, rédigés pour certains en latin classique. Leur étude s'inscrit dans la recherche de la pensée originelle des Anciens et fournit une perspective différente sur l'historicité de cette langue. En effet, le latin observé dans ces manuscrits s'avère très différent de celui qui sert de *lingua franca* pendant la Renaissance. On accède alors aux possibilités d'évolution d'une langue et on en vient, de fait, à nuancer la vision du latin contemporain comme étant exempt de toute « impureté ». Ce constat donne lieu à de nouvelles façons d'enseigner et d'analyser le latin. Toutefois, les manuels majeurs<sup>12</sup> continuent généralement de s'articuler autour de huit classes de mots et d'un découpage des phrases en sujet (*suppositum*) et objet (*appositum*) situé à droite du verbe, ce qui suppose un ordre naturel des composants de la phrase. La relation entre le verbe et le nom est qualifiée en termes de *intransitio* ou *transitio*. Les verbes sont subdivisés en sous-classes suivant leur type sémantique (passif, actif ou neutre) et suivant le type de cas qu'ils gouvernent vers la droite. Ainsi, ces termes et concepts sont dédiés à l'analyse du latin et l'on ne peut penser la grammaire latine sans eux.

Colombat (2006 : 25) considère que les grammairiens de cette période (principalement Linacre, Scaliger, Ramus et Sanctius) retranscrivent surtout les travaux des Anciens sans réel apport personnel<sup>13</sup> avant que, peu à peu, certains de ces auteurs proposent leur propre terminologie. Le premier d'entre eux est, selon cet auteur, Guarino Veronese (1374-1460) avec son *Regulae grammaticales* (avant 1418) qui utilise les notions d'*agent* et *patient* au lieu de *suppositum* et *appositum*. De nombreuses grammaires sont écrites sous l'influence de Veronese : *Rudimenta grammatices* (1468) de Niccolo Peretto (1429-1480) par exemple. Julius Caesar Scaliger (1484-1558) publie quant à lui *De causis linguae Latinae libri tredecim* (1540). Pour lui, l'écriture de la grammaire du latin est une science et non un art. Il lui donne un cadre théorique utilisant des concepts hérités d'Aristote : on y retrouve la substance phonétique de la langue, le sens des mots ou encore la prononciation correcte. Cependant, il n'utilise pas le concept antique de 'parties du discours' (*partes orationis*), mais celui de *species dictionis* : 'espèces du mot'. Cette nouvelle terminologie répond finalement à un besoin de précision sans pour autant revenir sur le fond du concept : pour Scaliger, les mots sont considérés comme un genre dont les classes de mots sont les différentes espèces (Colombat 1999 : 177). Enfin, Franciscus Sanctius Brocensis (1523-1601), en plus de reprendre certaines des idées de Scaliger et d'un autre grammairien, Petrus Ramus

---

<sup>12</sup> *Ars minor* (Donatus, IV<sup>e</sup> siècle), *Doctrinale puerorum* (Alexandre de Viladei, 1170 av. J.-C.) ainsi qu'une compilation de Donatus et Priscian (VI<sup>e</sup> siècle) appelée *Ianua cum rudibus primam cupientibus artem* (probablement XIII<sup>e</sup> siècle).

<sup>13</sup> En ce sens, leur tâche s'apparente à celle d'un doxographe qui consistait à « dresser, sous une forme concise, un catalogue d'opinions (*doxai*) philosophiques ou scientifiques. » (Laks 1992 : 307). Laks souligne qu'étant donné que les oeuvres antiques ont bien souvent disparu aujourd'hui, ces catalogues constituent une source importante d'informations.

(1515-1572)<sup>14</sup>, n'utilise pas la notion de 'verbes intransitifs' mais émet plutôt l'idée selon laquelle ces derniers seraient en réalité des verbes transitifs dont l'objet aurait été supprimé. Selon Hüllen (2001) cet argument, parmi d'autres, est repris par la grammaire de Port Royal et aurait préparé le terrain pour les premières grammaires transformationnelles actuelles.

Ainsi, à cette période la grammaire devient une préoccupation pan-européenne impliquant des auteurs italiens, français, espagnols et anglais. Certains ont une influence limitée au cadre de leur propre pays mais d'autres, comme Despauterius (français) ou Ramus (anglais), ont une sphère d'influence élargie. Hüllen (2001 : 210) dresse une liste des points communs de ces travaux qui constituent ce que l'on nomme désormais la grammaticographie<sup>15</sup>. Il note que, de façon massive, le cœur de l'analyse réside toujours dans les classes de mots (*dictio*), définies grâce à des critères à la fois sémantiques et formels. La syntaxe est quant à elle encore peu développée. D'autre part, Perceival (1975 : 233-234, cité par Hüllen 2001) précise que la plupart des termes utilisés par ces grammaires ne sont pas définis, leur utilisation étant tenue pour acquise. Enfin, le latin est encore à cette époque *la* langue par excellence : aucun des auteurs cités ci-dessus ne semble envisager l'idée selon laquelle d'autres langues que le latin pourraient avoir leur propre grammaire et que l'on pourrait avoir des principes qui vaudraient pour une langue particulière et pas pour le latin. Toutefois, bien que les concepts utilisés soient implicitement considérés comme universels, on ne questionne pas cette prétendue universalité. Dans ce contexte, seul Francis Bacon (1561-1626) établit une distinction entre la grammaire philosophique et la grammaire littéraire : la première reposant sur une analogie entre les mots et les choses ou la pensée et la seconde ayant à voir avec les langues nationales. Chez les autres auteurs de cette époque, la distinction demeure floue.

Concernant l'objectif de la grammaire latine, certains grammairiens comme Lorenzo Valla (1407-1457) ou Erasmus (1466 ?-1536) estiment qu'elle n'était pas destinée à l'enseignement de la langue mais vise à expliquer les usages de son époque (*Elegantiarum linguae Latinae libri sex*, 1444). Scaliger ne partage pas cette vision et estime quant à lui que la grammaire ne suit pas l'usage mais constitue la norme.

### 1.3.2 Influence du modèle du latin classique sur le processus de description de langues vernaculaires et prééminence de la norme de l'écrit

L'environnement politique européen est en train de changer et ceci crée un besoin administratif et commercial d'uniformisation de la langue. Cette uniformisation ne peut être obtenue que par la mise au point d'une version normée des langues vernaculaires. En Italie, la cour florentine joue un rôle important dans ce processus. En Allemagne, c'est la Réforme qui a ce rôle, du moins dans la partie protestante du pays, par l'édition de la Bible traduite par Luther en 1534. Dans le même

---

<sup>14</sup> Ramus est, selon Hüllen (2001), connu pour avoir été le grammairien humaniste le moins aristotélien et pour avoir utilisé des critères formels pour définir les parties du discours de ses grammaires grecque, latine et française.

<sup>15</sup> Discipline qui cherche à promouvoir et à encadrer la description grammaticale des langues du monde (Baraby 2011).

temps, l'invention de l'imprimerie à lettres amovibles par Gutenberg facilite l'édition de livres à travers toute l'Europe, ce qui exige un consensus au moins sur l'orthographe. Tout ce processus engendre un nouvel intérêt pour les langues parlées par les peuples et accroît leur description et leur comparaison. Auroux (1994) parle de « tournant » pour désigner cette période marquée par cet intérêt. En effet, nous assistons durant la Renaissance à une grammatisation massive des vernaculaires européens, la grammatisation étant le processus de description d'une langue sur la base de la production d'une grammaire et d'un dictionnaire (Auroux 1994 : 122). Auparavant sporadique, elle devient alors plus fréquente à partir de cette volonté de standardisation linguistique. Hüllen (2001) estime que ce phénomène de standardisation des langues commence au milieu du XV<sup>e</sup> siècle en Italie alors que l'on cherche à savoir quel dialecte devrait être la langue standard du pays. Le toscan représente le candidat idéal puisqu'il s'agit du dialecte utilisé par Dante, Pétrarque et Boccace. D'autre part, en l'absence de pouvoir central officiel, la cour de Florence est devenue le centre d'influence. C'est ainsi que la première grammaire du toscan est achevée en 1443 par Palazzo Rucellai. L'objectif est alors de réguler son utilisation et de montrer qu'il est régi par des principes, comme l'est le latin. Le cadre de cette grammaire est celui de Priscien, grammairien latin, et reprend donc les mêmes termes et concepts. Des discussions sur les formes du toscan qu'il faudrait conserver ont alors lieu. Ainsi, la grammaire de Rucellai a pour objet d'étude le toscan contemporain mais d'autres grammairiens toscans (Giovanni Francesco Fortunio ou Pietro Bombo) estiment en revanche que la forme archaïque du toscan, utilisée dans les textes anciens de littérature héroïque, devait être le modèle à suivre. Ils privilégient ainsi un code écrit plutôt qu'oral et préconisent d'imiter la beauté du style écrit archaïque. À leur suite, d'autres grammairiens établissent un parallèle entre le toscan archaïque et le latin classique et s'attachent à standardiser leur langue afin de la débarrasser des influences de langues étrangères, la rendant ainsi proche de la pureté supposée du latin.

Il est assez révélateur d'observer d'autre part que la première grammaire du français est rédigée en latin (*In linguam Gallicam isagoge* 1531, Jacques Dubois). Lorsqu'elle est écrite en français par Jean Drosée en 1544 (*Grammaticae quadrilinguis partitiones*) il s'agit en réalité d'une grammaire décrivant les structures de trois autres langues : l'hébreu, le grec et...le latin. Elle vise d'ailleurs à montrer la pertinence des structures du latin pour décrire ces langues (Padley 1988 : 324, cité par Hüllen 2001). Il faut attendre Louis Meigret et son *Trehtë de la grammare françoëze* (1550) pour avoir une grammaire *du français en français*. Meigret disait explicitement vouloir s'intéresser au français utilisé quotidiennement à la Cour et confie à ses membres et aux personnes éduquées le soin de déterminer l'usage correct et le plus élégant, représentant pour lui le français standard. En d'autres termes, pour la première fois le standard est déterminé par des locuteurs — quoiqu'éminents — eux-mêmes et non plus par la proximité avec le latin (Schmidt 1998, également cité par Hüllen). Cependant, nous soulignons que Meigret s'appuie pour ce traité sur les jugements des locuteurs plutôt que sur leurs usages. Or, la norme implicite de ces jugements n'est autre que les usages *écrits*. Concernant l'anglais (Bullock 1586) et l'allemand (Ickelsamer 1534), les premières grammaires sont également rédigées en latin, en ayant recours aux catégories du latin.



Enfin, un autre exemple de grammaire vernaculaire ayant eu un rôle politique est celle du castillan rédigée par Antonio de Nebrija (1492). L'enjeu est, pour la consolidation de l'Etat, de parvenir à une langue nationale. Il faut ainsi mettre en avant la suprématie du castillan en soulignant sa proximité avec le latin. Le modèle utilisé par Nebrija est donc celui de Donatus et de Priscien. Il publie auparavant une grammaire du latin, *Introductiones latinae* (1481). Ce travail ne se fait pas sans difficultés, le castillan étant une langue sans déclinaisons. Pour s'en sortir, Nebrija finit par décrire cinq cas exprimés par des prépositions en castillan, ce qui lui permet de conserver le modèle du latin et, à par la même occasion, d'accomplir sa mission visant à unifier la langue nationale.

C'est également durant cette période que la création de grammaires à destination d'un public souhaitant apprendre une langue étrangère se développe. Il s'agit de personnes vivant dans des zones polyglottes ou des zones de contacts entre différentes langues. D'autre part, cette mise en œuvre peut servir des intérêts administratifs, commerciaux, politiques ou encore à codifier la littérature dans une langue donnée. À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, plusieurs langues disposent d'une grammaire mais les méthodes de description restent très similaires. Malgré certains apports personnels des auteurs, le modèle du latin classique demeure ancré en tant que système universel. Ce procédé est appliqué à d'autres langues : l'arménien, le géorgien, le vieux slave ou encore le syriaque (Aussant 2017 : 7). Soumettre une langue vernaculaire au système descriptif du latin est alors la seule voie d'accès à la standardisation et constitue un gage de prestige. Petrus Ramus et ses successeurs sont les rares auteurs n'adhérant pas à cette méthode.

### 1.3.3 Une influence qui s'étend jusqu'aux descriptions de langues géographiquement éloignées du latin

Le recours aux concepts et termes issus du latin pour les grammaires de cette époque peut dans une certaine mesure s'expliquer par leur adéquation pour décrire les langues européennes. En effet, avec le recul actuel nous savons que les langues concernées font partie des langues indo-européennes (à l'exception du basque, dont la première analyse parut en 1587<sup>16</sup>). Pourtant, des langues non européennes sont connues à cette époque et sont décrites de la même manière. Parmi elles, figure l'hébreu. À cette période, les grammairiens hébreux vivent dans la tradition juive, en Espagne principalement (Kukenheim 1951, Bacher 1974, Klijnsmit 1998), avant d'en être expulsés en 1492. L'hébreu étant l'une des trois langues sacrées, il attire la curiosité d'humanistes comme Johannes Reuchlin, qui écrit *De rudimentis Hebraica* (1506). Bien entendu, les grammairiens chrétiens de l'hébreu ont recours à la grammaire latine comme point de référence. En outre, les grammairiens juifs eux-mêmes utilisent des paradigmes latins : Baruch Spinoza dans *Compendiae grammaticaces lingvae Hebraeae* (1677).

---

<sup>16</sup> Il s'agit de Poça (1587), que nous n'avons pas pu consulter. Toutefois, selon Oyharçabal (1993 : 98), cette étude visait avant tout à défendre le statut de langue-mère du basque : nous pouvons donc supposer que l'analyse de Poça avait recours aux mêmes concepts issus du latin puisque c'était le procédé le plus répandu à cette époque. Quoi qu'il en soit, les grammaires suivantes du basque (Oihenart, 1638, Pouvreau, 1660 ou Larramendi, 1729) y ont recours. Oyharçabal parle à ce sujet d'« emprisonnement » (1993 : 105) dans un modèle descriptif donné.

Ensuite, en raison de grands voyages exploratoires effectués à cette époque, des langues pratiquées par les peuples conquis parviennent jusqu'en Europe. En effet, n'ayant bien souvent pas le temps d'apprendre ces langues, il n'est pas rare pour certains colons d'enlever des natifs et de les emmener en Europe afin de les rendre bilingues et pouvoir les utiliser ensuite comme interprètes (Salomon 1992, cité par Hüllen). La linguistique dite « missionnaire » commence ainsi à partir de 1550 à produire des descriptions grammaticales et des lexiques de langues sud-africaines, grâce notamment au travail de Bartholomé de Las Casas (1484-1566). Les rares travaux de cette époque qui ne restent pas secrets et sont publiés montrent que ce sont les grammaires latines de Emanuel Alvarez (1591) ou Antonio de Nebrija (1481) qui servent le plus souvent de modèle de description. Aucun des contacts avec d'autres langues ne conduit à l'élaboration d'un modèle de description différent. Bien au contraire, ces langues nouvellement découvertes doivent elles aussi passer par le prisme du modèle descriptif latin.

## 1.4 Dichotomie entre nationalismes et universalisme à la fin de la Renaissance

### 1.4.1 Fiertés nationales : vers une classification scalaire des langues par rapport à leur proximité avec le latin

Comme dit plus haut, la Renaissance est *la* période où les langues européennes sont standardisées : on discute de l'écart entre les langues habituellement valorisées et celles qui sont effectivement utilisées. Après avoir tenté de montrer le prestige d'une langue suivant la possibilité de la décrire en se basant sur le modèle du latin, on s'oriente ensuite vers une évaluation des langues entre elles en termes de supériorité. Dans cette quête, l'utilisation de l'imprimerie permet de comparer des écrits de langues utilisées sur des territoires différents. Là où le latin et le grec restent l'apanage des universités, l'augmentation des voyages et des commerces en tous genres encourage l'apprentissage de nouvelles langues. Les lettrés comparent donc les langues entre elles sans toutefois avoir recours à des outils scientifiques puisque ce sont avant tout des considérations politiques, idéologiques et religieuses qui régissent les discussions. Selon Hüllen (2001), les critères d'évaluation des langues sont donc fortement présents. Généralement, on défend sa propre langue en prônant sa plus grande proximité avec le latin, son caractère divin, sa précision ou encore son apprentissage facile.

De façon générale, Hüllen (2001) rapporte que les érudits romans cherchent à établir leur langue nationale en tant que descendante directe du latin. L'affinité du français, de l'italien et de l'espagnol avec le latin est de nouveau soulignée durant cette période (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles). Mais, comme nous l'avons vu en 1.3.1, avec la redécouverte de textes en latin classique, le latin est devenu une langue « étrangère » pour un nombre toujours croissant de savants, et ce malgré son influence apparente. L'objectif devient donc de prouver la valeur d'autres langues en s'affranchissant peu à peu du carcan gréco-latin.

La Bible étant considérée comme le récit de l'humanité, elle explique également les mouvements de population et donc, ceux du déploiement des langues. Le point essentiel est l'existence d'une langue

antérieure à l'épisode de Babel. Il faut donc trouver la langue qui s'en rapprocherait le plus. Pour cela, trois textes servent de référence : le livre de la Genèse, chapitre 2 — Adam nomme les animaux et les plantes, au moyen d'une langue dont les mots sont censés être en parfaite adéquation avec les référents —, le livre de la Genèse chapitre 9 et 10 — après le déluge, Noé envoie ses trois fils (Schem, Japhet et Cham) dans plusieurs directions avec l'ordre de procréer, ce qui fournit le modèle d'expansion des langues autour de la Méditerranée, de l'Europe centrale et de l'Asie centrale —, et enfin, le livre de la Genèse chapitre 11 — le fameux épisode de Babel, à l'origine de la création de la diversité des langues suite à la dispersion forcée du peuple.

Dans ce cadre, les raisonnements de certains semblent aujourd'hui relativement fallacieux : chacun revendique la supériorité de sa propre langue quelle que soit la validité de son argumentation. C'est notamment le cas d'humanistes français qui maintiennent que le français dérive de l'hébreu, la langue supposée être celle parlée par Adam et Eve, et est donc de ce fait la langue la plus proche de Dieu. De leur côté, les Florentins estiment que le toscan est l'héritier de l'étrusque, qui s'est répandu à partir de l'araméen (parlée par Noé après le déluge), tandis que les Flamands, à l'instar de Johann Goropius Becanus (1569), affirment que le dialecte d'Anvers (actuelle Belgique) est le plus ancien et donc le plus pur d'Europe étant donné que cette ville aurait été fondée par un descendant du fils aîné de Japhet (l'un des trois fils de Noé) — *Origines antverpianae*. Abraham Mylius (1612) utilise quant à lui une argumentation différente pour placer le belge comme étant le plus proche du grec et du latin, deux des trois langues dites sacrées. Le suédois Suédois Georg Stiernhielm estime pour sa part que le gothique, identique au scythe et qui aurait donné naissance au suédois, serait la langue la plus ancienne, non corrompue par l'épisode de Babel. Ceci devait ainsi corroborer la place de la Suède comme étant la mythique Atlantis et, entre autres choses, source de la culture européenne.

D'autres arguments tels que la précision de la langue à défendre ou encore sa facilité à être apprise sont également avancés. Ainsi de la proposition de Georg Philipp Harsdörffer (1644) pour qui l'allemand, par sa prétendue facilité en matière de création d'onomatopées, par définition fortement liées aux référents, aurait à ce titre été la langue utilisée par Adam dans le livre de la Genèse. L'allemand est également considéré par tout un pan de défenseurs, Justus Georgius Schottelius (1641) en tête, comme une langue présentant une plus grande richesse de mots que l'hébreu ou le grec. Ceci ferait d'elle une langue plus précise que le latin mais également plus poétique que le français. L'argument de la facilité d'apprentissage est, quant à lui, utilisé pour défendre l'anglais. L'anglais est peu connu sur le continent durant la Renaissance. Il fait son apparition dans des livres portant sur les langues vernaculaires en 1570 mais les anglais eux-mêmes ne sont pas particulièrement fiers de leur langue qu'ils trouvent grossière et basique (Jones 1963 : 7, cité par Hüllen 2001). La supériorité du latin et du grec étant à cette époque vécue comme une évidence, de nombreux auteurs (Sir Thomas Elyot, Robert Recorde, Roger Ascham) sont favorables à une amélioration de l'anglais par l'emprunt de mots latinisés, spécifiquement issus du français. C'est autour de 1575, alors que les langues vernaculaires commencent à acquérir leurs lettres de noblesse au moyen de la grammatisation, que l'attitude vis-à-vis de l'anglais commence à changer. La réputation des poètes élisabéthains n'y est sans doute pas étrangère. C'est finalement en 1614 dans

*The Excellency of the English Tongue* que Richard Carew vante la facilité d'apprentissage et la beauté de l'anglais.

Nous l'avons vu, le nationalisme linguistique caractéristique de cette période trouve parfois son fondement dans le recours au texte biblique. Cependant, là où la majorité des savants s'attachent à prouver que leur propre langue est la plus proche de celle d'Adam, il convient de mentionner une exception : Johannes Amos Comenius (1592- 1670). Ce dernier, tout en s'inspirant également de la théologie, aborde la question avec un regard tout à fait différent. Selon lui, toutes les langues du monde seraient égales puisqu'elles ont une même tâche : celle de promouvoir la connaissance en général et plus particulièrement la sagesse de Dieu (Privratska 1996, cité par Hüllen 2001). Par ailleurs, l'objectif ultime de Comenius est de créer une langue universelle qui permettrait la *pansophia*, la réflexion universelle. En cela, et sur d'autres points d'ordre pédagogique que nous ne développerons pas ici, il se rapproche de la pensée de l'école de Port-Royal, bien que son influence n'ait jamais été prouvée.

#### 1.4.2 Approche universaliste des grammairiens de Port-Royal : les langues comme reflet des structures de la pensée humaine

L'universalisme du XVII<sup>e</sup> siècle se développe dans le contexte de la pensée cartésienne. C'est à cette période que l'on commence à interroger l'universalisme prétendu des catégories du latin, qui n'a encore jamais été explicité. Trois livres symbolisent ce courant de pensée appliqué à l'étude des langues, selon Hüllen (2001). À cette période, chacun d'eux est traduit dans les principales langues européennes :

- *Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine*, Claude Lancelot, 1644 ;
- *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, Antoine Arnauld et Claude Lancelot, 1660 ;
- *La logique ou l'art de penser de Port-Royal*, Antoine Arnauld et Pierre Nicole, 1662.

D'après Raible (2001), pour Aristote la recherche d'universaux est ce qui différencie une science (*episteme*) d'une discipline basée sur des opinions (*doxa*). Pour lui, une science est en effet supposée avoir pour sujet le genre humain dans son ensemble et s'appuyer sur des principes qui vaudraient pour tous. C'est pour cette raison qu'aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, les intellectuels appelés Modistes — ou grammairiens spéculatifs<sup>17</sup> — ont, à partir de l'observation du latin, élaboré ce que l'on peut considérer comme la *grammatica universalis* (Raible 1987). Ils ont de cette façon introduit l'idée selon laquelle les structures du latin suivraient les structures de la pensée. Ainsi, les langues seraient identiques en substance, *i.e* dans ce qui fait leur essence. Les travaux de Port-Royal utilisent pour plusieurs langues des méthodes qui n'ont été appliquées qu'au latin par les Modistes. En particulier, concernant l'enseignement des langues, la grammaire d'Arnauld et Lancelot marque

---

<sup>17</sup> Il s'agit d'une école de grammaire développée notamment à l'Université de Paris. Son objectif était non seulement de décrire la grammaire mais également d'expliquer son fonctionnement. Pour ces grammairiens, la signification relève de la logique et ne les concerne pas. Ils s'intéressent en revanche aux règles de construction des énoncés. Le traité le plus marquant de cette école est celui de Thomas d'Erfurt : *Tractatus de modis significandi seu grammatica speculativa* (fin XIII<sup>e</sup> siècle). Il distingue les modes de signifier, l'étude des parties du discours et la syntaxe.

une étape importante puisqu'elle donne au français le statut de modèle grammatical réservé auparavant au latin.

Les idées qui ont cours par la suite au XVIII<sup>e</sup> siècle sont frappantes au regard des débats actuels qui traversent la linguistique théorique<sup>18</sup>. Par exemple, le concept de catégories pré-existant aux performances empiriques est déjà largement discuté dès cette époque. Nicolas Beauzée dans *Grammaire générale* (1767) explique ainsi que les principes de la « grammaire générale » précèdent le langage et sont immuables, le but des grammaires de langues particulières étant de relier l'usage aux principes généraux du langage (1767 : I, X). En revanche Condillac, dans *Cours d'études* (1775), questionne l'existence d'un système fixe de catégories logiques et ontologiques tel que défendu par Beauzée. Cependant, il n'exclut pas complètement l'idée de possibilités communes aux êtres humains actualisées dans les différentes langues naturelles. En ce sens, les langues seraient des outils d'analyse qui nous permettraient d'accéder au contenu mental. Pour reprendre les termes plus actuels de Formigari (2001) : « They allow us to move from the simultaneity of thought to the linearity of language. »<sup>19</sup>. Néanmoins, durant cette période, on n'observe pas de positions extrêmes comme celles que l'on connaît plus tard entre différents courants théoriques — tenants d'un universalisme des structures linguistiques versus relativismes linguistiques ; innéistes versus *behavioristes*. De fait, l'idée d'une existence de structures profondes antécédentes à la parole n'empêche pas le recours à une méthode inductive qui est d'ailleurs propre aux grammaires du XVIII<sup>e</sup> siècle. De façon générale, les philosophes et intellectuels de cette époque ne perçoivent pas l'unité et la diversité des langues naturelles comme une contradiction. L'une des raisons nous est fournie par Formigari (2001) qui estime que l'influence de la Bible avait en quelque sorte préparé les intellectuels à la conception d'une unité linguistique suivie d'une dispersion. L'homologie entre structures linguistiques et structures des idées est une notion centrale dans les études sur la grammaire au XVIII<sup>e</sup> siècle, les structures des idées étant considérées comme les caractéristiques virtuelles des langues, destinées à être instanciées empiriquement de diverses manières. Ainsi, Leibniz (1646-1716) cherche une caractéristique universelle, une sorte de métalangage algébrique pour tous les humains où chaque pensée pourrait être exprimée. Dans le même temps, il est convaincu que la diversité linguistique n'était pas due à la malédiction de Babel mais est une conséquence de la nature humaine et de ses différentes évolutions culturelles. Il étudie pour cela différents dialectes et effectue plusieurs recherches de terrain (voir Gensini 1990).

### 1.5 Aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : vers une classification basée sur la recherche de parenté de structures *versus* parenté génétique

Il est largement admis (Lemaréchal 2012 par exemple) que l'on peut parler de la typologie en tant que classification raisonnée des langues à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette approche a progressivement

---

<sup>18</sup> Pensons à l'opposition théorique entre courants générativiste et fonctionnaliste.

<sup>19</sup> « Elles nous permettent de passer de la simultanéité de la pensée à la linéarité du langage. » (Traduit par nos soins).

écarté l'hypothèse de la monogénèse des langues et, à cette époque, la question de fond est de savoir comment concilier l'idée d'une base homogène de toutes les langues comme expression de la pensée humaine, avec la diversité linguistique (section 1.5.1). Cependant, comme le note Jacquesson (2006), même si la réflexion humaniste alimente les discussions, on observe à cette époque la mise en place progressive d'une hiérarchie entre les langues visant à valoriser principalement les langues indo-germaniques (section 1.5.2). C'est à partir de Gabelentz (1901 [1891]), que cite Graffi 2010, que la question de la parenté génétique entre les langues devient nettement moins centrale et qu'une réflexion sur la parenté de structures (morphologiques ou sémantiques) se développe (section 1.5.3)<sup>20</sup>.

### 1.5.1 Multiplication des descriptions linguistiques à visée utilitariste et premières classifications fondées sur l'étude des structures grammaticales

Du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, poursuivant l'impulsion donnée à la Renaissance, l'expansion du colonialisme européen conduit à examiner davantage de langues jusqu'ici inconnues. D'une part, afin de permettre les échanges commerciaux, il faut pouvoir se comprendre et, d'autre part, la volonté de christianiser les peuples conquis nécessite également une compréhension accrue de ces langues « exotiques » afin de pouvoir leur transmettre le message divin. C'est ainsi que sont réalisées les premières descriptions de ces langues. Certaines de ces langues disparaissent après l'invasion européenne et ces descriptions sont les seuls documents témoignant de leur existence. Parallèlement, le constat de l'inadéquation des catégories héritées des grammaires traditionnelles pour décrire ces nouveaux objets d'étude se fait de plus en plus prégnant.

Également amorcée durant la fin de la Renaissance, l'idée que la diversité linguistique puisse être appréhendée comme une richesse puisqu'elle permettrait d'aboutir à une théorie générale du langage continue à faire son chemin. Pour cela, il faut encourager l'examen de données empiriques. Beauzée, dans son ouvrage *Grammaire générale ou exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues* (1767), expose ainsi la nécessité de connaître un grand nombre de langues dans le but d'élaborer une théorie générale et scientifique du langage (Ramet 2010). Dans ce texte, il mentionne d'ailleurs certaines langues peu étudiées à cette époque comme le quechua ou encore le chinois. Dans la même veine, Adelung (1782-1806) collecte un large échantillon de langues — presque cinq cents — afin d'en dresser une description large. Ce travail est édité après sa mort (1806) par Johan Severin Vater sous le titre *Mithridates, ou la science générale du langage*. Le double objectif de ce type d'étude est non seulement de décrire les nombreuses langues nouvellement découvertes à des fins pratiques comme nous l'avons mentionné, mais également d'aboutir à une connaissance de la nature réelle du langage humain, nature qui se trouverait cachée derrière cette diversité. Cette étude du langage guidée par la philosophie se retrouve chez Bopp dans *Conjugation System* (1816). Son but n'est pas de

---

<sup>20</sup> Nous noterons que parenté génétique et parenté structurelle ne s'opposent pas nécessairement : une proximité structurelle entre langues peut en effet être attribuée à une proximité génétique. « La similitude de structure ne s'oppose donc pas, mais se superpose à la « parenté originare » des langues. » (Jakobson, 1939, cité par Benveniste 1966 : 110).

reconstruire la forme originale d'une langue, mais bien de trouver la structure commune à toutes les langues. Ces réflexions donnent lieu à un nombre important de classifications typologiques à cette époque, la première étant attribuée à Friedrich Schlegel<sup>21</sup>.

L'intérêt de Friedrich Schlegel, d'origine allemande mais formé aux langues à Paris est, au départ du moins, mû par la recherche de la parenté génétique entre les langues. Cet intérêt se matérialise cependant par la comparaison des structures grammaticales des langues. Pour lui, il existe deux classes de langues, suivant que la grammaire est interne ou externe aux mots. Dans le premier cas, celui des langues à flexions, les informations sémantiques sont exprimées par une modification de la forme du mot. Dans le second cas, les langues à affixes, les informations sémantiques supplémentaires sont exprimées par l'addition d'un mot, comme en chinois. Cette classification est plus tard reprise par le frère de Friedrich, August Schlegel (1818) qui l'enrichit d'un troisième type : il parle ainsi de langues « sans structure grammaticale » pour désigner des langues sans affixes ni flexion, comme le chinois classique.

### 1.5.2 Persistance de jugements de valeurs entre les langues sous l'influence de considérations historico-politiques

L'idée de la supériorité de certaines langues sur d'autres est loin d'être anecdotique durant cette période puisque la métaphore sous-jacente à la typologie est celle de l'anatomie comparée qui propose des types humains hiérarchisés (voir notamment Blumenbach 1795 cité par Duvernoy-Bolens 1995 ; Cuvier 1817 cité par Grognet 2009). En effet, comme le souligne Jacquesson (2006), le terme « structure » renvoie initialement à l'architecture et a ensuite été appliqué en médecine à l'anatomie. Il est utilisé pour la première fois pour les langues par Philibert Monet, en 1629, afin de désigner les particules du français et du latin. Ce parallèle avec l'anatomie comparée influence l'approche classificatrice de cette période. En effet, les frères Schlegel sont certainement au fait de ces travaux. L'opposition ternaire proposée par August Schlegel dénote clairement une gradation qui repose implicitement sur le postulat d'un évolutionnisme des langues. C'est à lui que l'on doit également l'appellation de « langues organiques » pour désigner les langues à flexion, ainsi dénommées en raison de la prétendue vie intrinsèque qui en permettraient le développement, vie qui serait inexistante dans d'autres langues. Chez les deux frères Schlegel, l'approche scalaire des langues consiste à faire passer, dans le cours de l'évolution, de langues à affixes à langues flexionnelles. Chez Friedrich Schlegel (1808), cette approche paraît plus subtile puisqu'il vante par exemple les vertus de la simplicité prétendument parfaite du système chinois. Cependant, le contraste binaire entre langues à flexion et langues à affixes propose malgré tout de façon implicite une progression scalaire (passage supposé des langues à affixes vers les langues à flexion). De son côté, August Schlegel (1818) avec sa proposition d'une opposition ternaire, dénigre explicitement le système du chinois qu'il juge trop simpliste et susceptible d'entraver le développement intellectuel des locuteurs. La troisième classe, celle des langues à flexion, se subdivise en deux catégories :

---

<sup>21</sup> *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier* (1808). (Traduction : *Sur le langage et la sagesse des Indiens*).

langues synthétiques, comme le sanscrit, et langues analytiques, comme le persan.<sup>22</sup> Le second type correspond selon August Schlegel à une « dégradation » des langues synthétiques. L'ensemble de sa classification repose sur une progression en trois temps symbolisant la grammaticalisation des mots : ils seraient uniquement indépendants en chinois et deviendraient grammaticaux et combinables au cours de l'évolution. Néanmoins, A. Schlegel insiste peu sur les langues à affixes, correspondant à l'étape intermédiaire dans son approche, bien qu'il avoue lui-même qu'elles représentent les langues les plus nombreuses dans le monde.

En revanche, nous noterons qu'A. Schlegel adopte un discours très mélioratif concernant les langues indo-germaniques, étant par ailleurs lui-même d'origine allemande. Jacquesson (2006) parle ainsi à son propos d'une « hiérarchie de valeurs qui se substitue à la typologie ». Cet auteur précise également que la période située entre 1808 et 1818 était caractérisée par une volonté de valorisation de l'Histoire locale en Europe. Cet engouement aurait débuté en Allemagne après la chute de l'empire napoléonien en 1813, suite à la bataille opposant l'armée des princes allemands aux troupes de Napoléon. L'objectif qui se serait ensuite développé notamment autour du cercle d'Iéna, animé par les frères Schlegel, aurait été de donner ses lettres de noblesses à l'histoire allemande.

Francis Bopp écrit une critique des classifications des Schlegel en 1833. Il explique que les langues sémitiques avaient très souvent recours à la flexion interne, certainement plus souvent que les langues indo-européennes. Partant de ce constat, les propositions des Schlegel semblent relativement incohérentes. En effet, si le critère de classification repose majoritairement sur l'absence ou non de flexion dans les langues, ce qui semble être le cas dans les écrits de 1808 et 1818, alors ce sont les langues sémitiques qui devraient être considérées comme les plus développées, et non les langues indo-européennes. Bopp propose donc à son tour une classification en trois classes : langues sans racines véritables (sans composition possible et sans grammaire), langues avec racines monosyllabiques qui peuvent se combiner — la combinaison étant considérée comme le seul moyen d'exprimer la grammaire —, et langues avec racines verbales dissyllabiques. Dans sa façon de présenter cette classification, l'idée d'une gradation entre les langues est conservée et l'on comprend que les langues les plus développées sont celles appartenant au dernier groupe, *i.e* les langues indo-européennes, une fois de plus. En effet, ces dernières présenteraient le plus large panel de compléments grammaticaux possibles. En d'autres termes, après avoir défendu les langues sémitiques, il donne finalement une place de choix aux langues indo-européennes, comme l'avait fait A. Schlegel, en utilisant non pas le critère de la possibilité de flexion dans la langue mais celui de la diversité des compléments grammaticaux exprimés. Selon Jacquesson (2006), ce paradoxe s'expliquerait par le fait qu'à cette période, mettre en avant les Juifs par quelque moyen que ce soit est tout simplement impensable. D'ailleurs, F. Schlegel (1808) désigne

---

<sup>22</sup> Une langue synthétique est une langue où un élément linguistique peut correspondre à plusieurs éléments conceptuels et où les rapports grammaticaux sont marqués par des modifications internes. Une langue analytique est une langue qui utilise des mots distincts pour exprimer les rapports grammaticaux (tels que prépositions, pronoms ou auxiliaires). (Définitions issues du TLFi : Trésor de la langue Française informatisé, <http://www.atilf.fr/tlfi>, ATILF - CNRS & Université de Lorraine.)

Ce second type de langue (*i.e.* les langues analytiques) est aujourd'hui opposé aux langues synthétiques mais ce n'était pas le cas dans la classification de Schlegel.



les langues sémitiques par l'expression « l'arabe et les autres idiomes de la même famille » alors même que l'hébreu est bien mieux connu par ses lecteurs que l'arabe. À ce sujet, Auroux (1989b) souligne le rôle de la linguistique de cette époque dans la constitution du mythe aryen.

Plus tard, nous retrouvons cette notion de hiérarchie entre les langues dans l'une des propositions de Humboldt (1836) qui propose une classification allant des langues dites « incomplètes » aux langues dites « complètes ». Cette fois, les langues « incomplètes » sont les langues à particules comme les langues malayo-polynésiennes, tandis que les langues « complètes » sont à la fois les langues isolantes, comme le chinois, et les langues flexionnelles, les langues sémitiques et indo-européennes. Parmi les nombreuses classifications qui sont proposées à cette époque, (Steinthal 1850 ; Misteli 1893 ; Finck 1909 notamment) toutes sont caractérisées d'une part par l'importance accordée à la morphologie — avec des bases diverses : morphologie mêlée de syntaxe pour Misteli 1893, mot pour Finck 1909, racine pour Bopp ou Miller — et d'autre part façonnées par une approche scalaire. Finalement, un certain nombre d'entre elles (au moins dès F. Schlegel 1808) placent le sanscrit comme langue originelle, ou comme modèle des langues originelles. Ainsi, l'orientaliste William Jones écrit-il déjà en 1786 : « La langue sanskrite, quelque ancienne qu'elle puisse être, est d'une étonnante structure ; plus complète que le grec, plus riche que le latin, elle l'emporte, par son raffinement exquis, sur l'une et l'autre de ces langues, tout en ayant avec elles, tant dans les racines de mots que dans les formes grammaticales, une affinité trop forte pour qu'elle puisse être le produit d'un hasard » (1786). De façon générale, nous pouvons noter que les langues le plus souvent placées au sommet des évaluations scalaires sont les langues indo-européennes. Par ailleurs, le prototype de la 'famille linguistique', regroupant des langues qui partagent certaines caractéristiques, s'est fondé sur le modèle de la famille des langues indo-européennes. À ce sujet, Benveniste (1966 : 103) mentionne le fait que les langues regroupées sous l'appellation de la famille des « langues bantoues » présentent par exemple des caractéristiques nettement moins homogènes que les langues de la famille indo-européenne et ont été inégalement documentées.

Quoi qu'il en soit, nous soulignerons ici que ces langues indo-européennes considérées à cette époque comme les plus développées disposent d'une forme écrite et, hormis quelques exceptions, sont liées historiquement entre elles. Nous voyons finalement que des motifs politiques ou idéologiques marquent fortement la réflexion sur la comparaison entre les langues durant cette période des XVIII<sup>e</sup> -XIX<sup>e</sup> siècles. Ces motifs jouent un rôle prépondérant dans le statut que peut avoir une langue. Intéressons-nous à présent à la façon dont la classification basée sur les parentés structurelles entre les langues s'est développée par la suite.

### 1.5.3 Mise en avant des limites de la classification en types morphologiques et introduction de concepts sémantiques

Selon Ramat (2010), Gabelentz (1840-1893) est considéré comme le premier à établir de façon claire une distinction entre la classification des langues selon une quelconque parenté génétique et la classification des langues selon des types linguistiques. Il propose en 1891 (1901 [1891]) le terme « typologie » pour désigner la seconde classification (1901 [1891] : 481). Dans la même veine, et

contrairement à certains de ses prédécesseurs, il plaide en faveur d'une égalité entre les langues, aucune ne pouvant être évaluée comme supérieure à une autre.

Malgré cette distinction dans les critères de classification, il faut se rendre à l'évidence que les langues ne peuvent correspondre entièrement aux types exposés précédemment. Il arrive en effet bien souvent qu'une langue relève de plusieurs types à la fois. En d'autres termes, types et langues ne coïncident pas toujours. Pour les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, ce constat se fait progressivement.

La première critique du mode de classification en types est attribuée à Humboldt. Fervent admirateur de Bopp, il peut être vu comme faisant la jonction entre le rationalisme des Lumières et le romantisme de la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle (Ramat 2010). Son travail le plus important s'intitule *Sur la différence entre la structure linguistique humaine et son influence sur le développement intellectuel du genre humain* (1836). Cette œuvre atteste l'intérêt de Humboldt pour la diversité linguistique en ce que celle-ci constituerait un miroir des différences intellectuelles et de mentalités entre les cultures. Pour lui, les langues sont des reproductions de la capacité naturelle de l'homme à parler. Ainsi, le genre humain a une seule langue mais, dans le même temps, chaque être humain a sa langue particulière (1836 : 251). Dans la continuité de la pensée de Dante, ce sont les « différentes prédispositions de la nature », celles qui font varier les langues entre elles, qui intéressent Humboldt. Il fait donc l'hypothèse que les langues sont le produit des communautés de locuteurs et reflètent leur caractère. Pour cette raison, Humboldt est considéré comme le premier ethnolinguiste. Il propose également une classification typologique : il accepte largement la division de A. Schlegel mais apporte un quatrième type très différent des trois premiers. Il s'agit de celui des langues « incorporantes » qui présentent la caractéristique d'unifier en un seul mot plusieurs concepts tels que le verbe et l'objet, là où les langues européennes ont besoin de plusieurs mots. Ces langues dites « incorporantes » sont souvent des langues amérindiennes. Ce type incarne en quelque sorte le tournant à partir duquel la classification orientée vers la morphologie devient peu à peu une classification orientée vers la syntaxe et la sémantique.

On dépasse d'une certaine façon le cadre du mot qui semble guider les classifications précédentes, à de rares exceptions près. D'autre part, ce type nous montre l'approche adoptée par Humboldt, à savoir, les langues européennes comme point de départ de sa réflexion. En effet, ces langues désignées comme « incorporantes » le sont uniquement par rapport aux langues européennes qui sont posées comme l'outil de mesure. Enfin, Humboldt reconnaît qu'une langue n'appartient pas à un type unique. Il insiste en effet sur le fait qu'un type correspond à une construction idéale qui n'est jamais pleinement réalisée dans aucune langue. Toutefois, contrairement à Gabelentz, Humboldt conserve l'idée des types en tant qu'étapes dans l'évolution des langues qui iraient de l'emploi de mots isolés jusqu'aux formes flexionnelles (1933 : 158). Concernant la non-pertinence des types linguistiques, Steintal (1860) rejoint Humboldt. La position la plus extrême sur cette question est celle d'Antoine Meillet (1914), héritier des néogrammairiens<sup>23</sup> du XX<sup>e</sup> siècle, qui juge

---

<sup>23</sup> Courant comparatiste né à l'université de Leipzig dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et dont les travaux portaient sur les évolutions phonétiques (Sériot 2016).

la classification en types comme non scientifique et inutile (Ramat 2010). Pour lui, la linguistique historique prévaut pour la classification des langues.

La critique de la classification en types morphologiques et, plus largement, la distinction entre classification généalogique et classification des langues menée entre autres par Gabelentz, ainsi que la volonté de mettre sur un pied d'égalité les différentes langues en présence sont poursuivies par les travaux de Sapir (1884-1939). Sapir rejette la typologie scalaire et l'opposition entre « langues avec forme » et « langues sans forme » (Sapir 1921 : 125), concept inspiré par Humboldt et développé ensuite par Steintal<sup>24</sup>. Pour Sapir, on ne peut pas avoir recours aux types classiquement utilisés en raison de leur imprécision et du fait qu'une langue peut par exemple être à la fois agglutinante et flexionnelle. Autre point important selon lui : une langue peut changer de type (: 144), ce qui marque par ailleurs la différence entre classification généalogique et classification des langues. Pour ces raisons, Sapir estime qu'il faut se baser sur un autre critère : « the nature of the concepts expressed by the language »<sup>25</sup> (1921 : 136). Ces concepts propres à une langue sont répartis en quatre catégories :

a/ les concepts de base qui représentent les objets, les actions ou les qualités et sont exprimés par des mots indépendants,

b/ les concepts dérivationnels, moins concrets, qui sont des affixes d'éléments radicaux,

c/ les concepts relationnels concrets qui représentent le nombre, le genre, etc.,

d/ les concepts relationnels abstraits qui sont des relations purement formelles construisant la syntaxe (sujet, objet, etc.).

Sapir part du principe que seuls les concepts basiques (a) et les concepts relationnels abstraits (d) sont forcément exprimés dans chaque langue, les autres ne sont pas nécessaires. Suivant l'existence ou non de ces concepts dans une langue donnée, il propose quatre nouveaux types linguistiques :

- les langues avec a/ et d/ sont nommées « simple pure-relational languages »,
- les langues avec a/, b/ et d/ : « complex pure-relational languages »,
- les langues avec a/ et c/ (où les relations syntaxiques sont exprimées uniquement par des éléments concrets, sans affixation ou modification interne) : « simple mixed-relational languages »,
- les langues avec a/, b/ et c/ qui, à la différence du type précédent ont recours à l'affixation ou aux modifications internes : « complex mixed-relational languages ». Ce dernier type est celui de beaucoup de langues traditionnellement décrites comme flexionnelles et agglutinantes.

Ainsi, certaines notions de la typologie morphologique jusqu'alors présentées comme essentielles sont réduites à des dimensions secondaires de la classification des langues. En plus de ces types,

---

<sup>24</sup> Sapir (1921) ne cite pas d'auteurs académiques lui précédant. Pourtant, pour Graffi (2010), il réfère clairement aux écrits des frères Schlegel et à ceux de Steintal.

<sup>25</sup> « la nature des concepts exprimés par la langue ». (Traduit par nos soins).

Sapir propose de prendre en compte (i) le nombre de morphèmes dans les mots et (ii) le degré de fusion des morphèmes : analytique, synthétique ou polysynthétique<sup>26</sup>. Graffi (2010) qualifie cette typologie de « multidimensionnelle » en raison de la variété des critères pris en compte. En 1966, Benveniste présente la classification de Sapir comme la meilleure qu'il connaisse car la plus élaborée (1966 : 112). D'autre part, les types linguistiques proposés par Sapir (1921) sont d'emblée présentés comme étant une notion abstraite qu'aucune langue particulière ne peut instancier parfaitement, un type étant toujours combiné à d'autres caractéristiques. Ce raisonnement s'étend davantage dans les années suivantes.

## 1.6 Développements récents (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles)

Aujourd'hui il est largement admis qu'une langue ne peut appartenir à un seul type morphologique. Pour cette raison, on parle plutôt de « procédé morphologique dominant » — le procédé le plus courant parmi les langues du monde étant l'agglutination<sup>27</sup>, par rapport à la fusion<sup>28</sup> (Sörös 2008 : 14). Plus récemment, la notion de « cumulation » est apparue (Plank 1998, 1999, cités par Sörös) et correspond au degré d'autonomie des affixes. Certains morphologues comme Haspelmath (2002) ont plutôt recours à la triade « analytique, synthétique, polysynthétique ». Surtout, ce qui caractérise l'approche de la période contemporaine est d'une part son orientation massive vers la recherche de parentés syntaxiques plutôt que morphologiques (section 1.6.1) et, d'autre part, le statut de discipline à part entière qui est progressivement accordé à la typologie (section 1.6.2).

### 1.6.1 Les débuts de la typologie syntaxique

Au XX<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement dans les années 1960, la typologie connaît une nouvelle impulsion et se tourne encore davantage vers la recherche de parentés de structures entre les langues plutôt que vers la parenté génétique : « Par typologie linguistique on entend la détermination de catégories linguistiques générales en tant que base pour classer les langues selon des types, indépendamment de leur origine historique. » (Dressler 1973, cité par Ramat 1985). La voie est ouverte par Greenberg (1963, 1966) qui abandonne la notion de « concepts sémantiques » de Sapir (Greenberg 1954) et à qui l'on attribue le statut de pionnier pour son travail sur l'ordre des mots. Son objectif est alors de dégager l'ordre de prédilection dans les langues. Sa recherche s'appuie

---

<sup>26</sup> De fait, dans une langue analytique on observe peu de modifications morphologiques, voire aucune. Dans une langue synthétique en revanche, plusieurs morphèmes peuvent fusionner pour former un affixe, de sorte qu'il devient difficile d'identifier les différents morphèmes. Enfin, dans une langue polysynthétique, il existe un nombre élevé de morphèmes par mot, la frontière entre « langue synthétique » et « langue polysynthétique » étant par ailleurs floue.

<sup>27</sup> Procédé qui permet de marquer les traits grammaticaux au moyen de l'assemblage de morphèmes. Chaque morphème est alors associé à un trait sémantique (pluriel, singulier, etc.).

<sup>28</sup> Procédé qui permet de marquer les traits grammaticaux avec un haut degré de syncrétisme, de sorte que les mots sont bien souvent indécomposables. Par exemple, en français, l'article « une » renvoie à la fois à l'indéfini, au singulier et au féminin.

donc essentiellement sur des faits syntaxiques. Il met en évidence trois ordres majoritaires dans les langues du monde :

- Sujet, Objet, Verbe, qui vaut souvent pour les langues indo-européennes,
- Verbe, Sujet, Objet, que l'on retrouve dans les langues sémitiques,
- Sujet, Verbe, Objet, pour le coréen ou encore le japonais.

On lui doit également la théorisation des invariants implicationnels, suivant le schéma « Si X, alors Y. », censés faire de la typologie une science capable de prédire certains phénomènes linguistiques. Cette approche de la typologie par implications peut être due à une influence des travaux de Jakobson et des linguistes du Cercle de Prague qui amorcent ce type de réflexion (Rastier 1967 ; Salzman 2001 : 293).

Depuis, les travaux en typologie se sont diversifiés (voir entre autres l'une des étapes-clés : Tesnière 1959 pour sa classification des langues selon leurs structures d'actance). Lehmann (1993), cité par Ramat (2010), fait état d'une forte opposition entre le XIX<sup>e</sup> siècle caractérisé selon lui par des études centrées sur la morphologie et le XX<sup>e</sup> siècle où la syntaxe serait devenue le centre d'intérêt majeur. Certes, l'émergence puis le développement de la linguistique générative et l'hypothèse de catégories syntaxiques innées, considérées comme des matrices du langage, insufflent très certainement un regain d'intérêt pour ce niveau d'analyse. Toutefois, Ramat (2010) nous rappelle que chez les premiers chercheurs intéressés par la typologie (Humboldt, Bopp, Steinthal, etc.), la variation entre langues dans le domaine de la syntaxe constitue déjà un questionnement *per se*. La syntaxe était donc déjà incluse dans la réflexion comparativiste dès ses débuts. Nous pouvons en tout cas retenir que de façon générale, au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, la typologie s'est centrée principalement sur la morphosyntaxe, au détriment de la phonologie et de la sémantique.

### 1.6.2 La typologie comme science à part entière

La typologie est définie par Hjelmslev (1966 [1963] : 128) comme « la tâche la plus grande et la plus importante de la linguistique ». Elle n'est donc plus, pour cet auteur, une simple branche des sciences du langage mais constitue en réalité le cœur de la discipline en ce qu'elle offre la possibilité de faire de la linguistique une « véritable science », sur le modèle des sciences dites « dures ». Hjelmslev établit de fait un lien entre les constantes « interlangues » (universaux empiriques) recherchées par les typologues et les lois de la nature établies en biologie. D'autres linguistes semblent le rejoindre sur ce point. En effet pour Pottier (1968), cité par Ramat (1985), « L'étude typologique se situe au niveau le plus général de la description linguistique. Elle suppose une caractérisation de l'ensemble des phénomènes qui constituent une langue. Elle est en premier lieu descriptive, puis comparative. Elle tente de dégager les grandes lignes du comportement linguistique. ». Altmann et Lehfeldt (1973) (également cités par Ramat 1985) le rejoignent puisque, pour eux, la typologie est considérée comme la « science générale du langage », censée produire une classification et rendre compte des mécanismes de construction des langues.

En revanche, Ramat (1985 : 21) insiste sur le fait que la typologie reste une branche de la linguistique générale et est donc redevable d'une théorie globale du langage. Dans cette approche, la place de l'histoire dans la définition des propriétés linguistiques passe au second plan (voir les références citées par Ramat 1985). Cette tâche implique une recherche de rigueur constante, soulignée par Benveniste (1966 : 107-114). Notons cependant le scepticisme de certains vis-à-vis de cette émancipation naissante. Ramat (1985) rapporte ainsi par exemple que Scharzenidze (1960) estime qu'il est impossible de trouver un modèle unique pour toutes les langues du monde en raison de leur trop grande diversité.

Nous tenterons de rendre compte de la façon dont ces divergences préliminaires dans le champ en construction se sont matérialisées à notre époque (section 3). Avant cela, nous revenons sur l'existence de traditions linguistiques en dehors de l'Occident qui auraient pu façonner l'approche européenne (section 2). Nous mettrons également l'accent sur l'influence que peut exercer la langue environnante dominante des chercheurs (leur(s) langue(s) maternelle(s) ou les langues qu'ils connaissent) sur leur réflexion quant à la diversité linguistique.

## **2. Approche typologique dans d'autres traditions linguistiques**

### **2.1 Quelques cas de traditions linguistiques développées en dehors de l'Occident**

Des traditions linguistiques ont existé en dehors de l'Occident et font donc partie de l'évolution de la réflexion sur la diversité linguistique. À défaut d'un aboutissement à une classification typologique en tant que telle, ces traditions font état d'une réflexion trans-linguistique, notamment par le biais de listes de mots bilingues et de traductions de textes. Par exemple, dès le XI<sup>e</sup> siècle, des témoignages montrent l'existence d'écoles d'interprètes copte/arabe ainsi que certaines traductions en grec d'oeuvres coptes (*Hieroglyphica d'Horapollon*, IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle notamment).

Auroux (1994) et Itkonen (2001) dressent un état des lieux de quelques-unes de ces traditions qui sont parvenues jusqu'à nous : la sanscrite, l'arabe classique et la chinoise. Nous disposons malheureusement de peu de sources sur l'histoire de ces traditions et leur développement. Itkonen (2001) note cependant que chacune de ces traditions s'est focalisée sur la description d'une seule langue, même si certaines de ces traditions se sont développées dans un contexte où plusieurs langues étaient utilisées. De fait, aucune comparaison typologique n'a été observée dans ces traditions. Cependant, même si cette démarche n'a pas été explicitement mise en oeuvre, les descriptions linguistiques en question utilisaient un certain métalangage et ce dernier aurait pu être appliqué à l'analyse d'autres langues.

Pour le sanscrit, la grammaire élaborée par Panini (- 400 av. J-C) est encore considérée par bon nombre de chercheurs comme un travail particulièrement minutieux et précis (Sharma 1987 ;

Cardona 1988 ; Pinault 1989 ; Itkonen 1991 ; Kiparsky 1993 repris par Itkonen 2001). Dans cette grammaire, Panini prend pour point de départ les représentations sémantiques, articulées autour du concept de schéma actanciel, qui donnent ensuite lieu aux formes produites par les locuteurs. En cela, Kiparsky (1993) estime que cette grammaire pourrait être appliquée à d'autres langues même si nous n'avons pas de trace montrant qu'elle l'ait été.

Nous noterons à propos de cette grammaire qu'étant donné que le sanskrit est une langue à ordre libre, il n'est pas fait mention d'une catégorie équivalente à celle de 'sujet' ou 'objet'. En revanche, Panini utilise le concept d'action impliquant différents participants qui sont répartis en six catégories, suivant leurs rôles respectifs qui sera par ailleurs instancié par un affixe particulier.

Pour l'arabe classique, la grammaire de Sibawaihi (793) a quant à elle été établie à partir du Coran et de poésies bédouines anciennes. Même si l'auteur précise ne pas se préoccuper d'autres langues, la classification en classes de mots qu'il utilise n'est pas sans rappeler celle des auteurs latins et a pour cette raison été considérée comme universelle par certains auteurs (Versteegh 1995 : 26, 40 cité par Itkonen 2001). Par ailleurs, on sait que certains textes de philosophes grecs ont été traduits en arabe au X<sup>e</sup> siècle. Ceci a peut-être contribué au rapprochement des deux langues au niveau de leur description, bien que cela soit de l'ordre de l'hypothèse. Sur la base de la tradition arabe, certains auteurs issus de cette civilisation établissent par la suite des grammaires pour l'hébreu, le perse, le turc, le copte ainsi que le malais — ces langues étant parlées sur le territoire de l'empire musulman — (Nicolas 2017).

Enfin, pour le chinois (Confucius, 551-479, Mo Zi, 479-381, puis les représentants de l'école des noms *Ming Chia*), aucune comparaison typologique n'apparaît. Cependant, on y observe un attachement particulier pour la relation entre les mots et la réalité, phénomène qui a semblé pertinent pour ces auteurs.

En lien avec ces diverses traditions et ce que nous avons vu dans les sections précédentes, nous retiendrons trois éléments essentiels pour notre propos :

- le rôle de l'écriture dans l'apparition de la réflexion linguistique,
- la domination progressive et l'indépendance de la tradition gréco-latine sur les autres traditions existantes,
- les liens entre la structure d'une langue donnée et les outils conceptuels et descriptifs développés pour son analyse.

Commençons par le rôle de l'écrit dans l'émergence de ce type de réflexion. Pour Auroux (1994 : 33), le point de départ tiendrait au fait que l'écrit rend concrète l'altérité linguistique. Cette altérité aurait ainsi mis les locuteurs face aux changements dus à l'évolution d'une langue donnée ou face aux différences d'une langue autre. C'est en effet ce que nous observons dans les trois traditions mentionnées ci-dessus. Par ailleurs, c'est également en étant confrontés à des mots non autochtones que les égyptiens commencent à produire des listes lexicales — voir l'*Onomastique d'Aménopée*

par exemple, vers 1100 av. J.-C (1994 : 48). Auroux (1989a) souligne le fait que ces diverses traditions linguistiques apparaissent toujours après l'apparition de l'écriture.

Ensuite, le processus qui conduit la tradition gréco-latine à dominer les autres (processus politique jalonné de conquêtes territoriales et d'expansion commerciale principalement) se serait produit, à quelques exceptions près, avec relativement peu d'emprunts conceptuels aux autres traditions. Un exemple rare de ces emprunts cité par Auroux est la notion d'*affixe* qui aurait été construite par des grammairiens de l'hébreu et que la grammaire occidentale aurait ensuite empruntée durant la Renaissance. Bien entendu, il convient de rester prudent face à ce genre d'affirmation car nous manquons de sources entièrement fiables pour établir l'origine précise de tel ou tel concept. Néanmoins, rappelons que pour pouvoir aboutir à des emprunts théoriques, les auteurs occidentaux de grammaires doivent connaître parfaitement la tradition descriptive de la langue en question ainsi que sa culture environnante. Or, ce n'est pas toujours le cas : Auroux (1994 : 33) mentionne le cas du chinois que les Européens maîtrisent seulement au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. La tradition linguistique développée auparavant en Chine n'a donc *a priori* pas eu d'influence sur leur façon de décrire cette langue. Dans les cas où les missionnaires sur place s'imprègnent véritablement de l'environnement linguistique et culturel, les grammaires qu'ils produisent ensuite sont à destination d'un public européen et doivent donc reprendre les mêmes standards, ce qui, ici encore, réduit les possibilités d'emprunt théorique à une quelconque tradition descriptive existante.

Pour finir, nous noterons que ces traditions sont, au départ du moins, élaborées en fonction de la structure des langues à décrire. Ainsi, ces traditions descriptives sont globalement restées centrées sur la morphologie, en particulier la variation systématique des suffixes. Le cas du chinois, langue isolante, est à ce titre intéressant. En effet, la plupart des traditions linguistiques dont nous avons connaissance aujourd'hui avaient pour objet d'étude principal une langue flexionnelle : l'égyptien, l'arabe, le sanskrit, le grec ou le latin. Les systèmes descriptifs développés sont donc finalement assez proches de celui des parties du discours issu des descripteurs grecs. Or, rien de tel n'était *a priori* faisable pour le chinois. Sans surprise, ce concept n'apparaît pas dans les premiers travaux du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère cités ci-dessus. Par la suite, la première grammaire générale du chinois est publiée en 1898 par Ma. Ce dernier ayant été formé en Europe, sa grammaire utilise les parties du discours (Auroux 1994 : 32 ; Peverelli 1986 : 42). Cependant, dans les années 1930, un mouvement de grammairiens de Shanghai a entrepris de réformer la grammaire telle que présentée par Ma et ses successeurs, précisément parce qu'ils lui reprochent d'être une simple imitation du système occidental et de ne pas être adaptée au chinois (Chang 2011). Cet exemple illustre à la fois la façon dont la tradition linguistique développée autour d'une langue donnée est influencée par la structure de cette dernière et le rôle de la domination intellectuelle sur ce développement. Nous voyons un autre exemple de ce phénomène ci-dessous.

## 2.2 Fondements de la réflexion sur la diversité linguistique et influence de la structure des langues appréhendées : le cas de l'évolution de la typologie en Russie



Initialement basée sur les idées des typologues allemands du XIX<sup>e</sup> siècle puis par les travaux de Sapir et Greenberg, la classification morphologique en trois types prédomine chez les typologues russes du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, Sergej E. Jaxontov (1965 : 93), cité par Testelet (2001), écrit-il : « the traditional and most widespread morphological classification of languages, i.e. their division into flective, agglutinative and amorphous, still holds its scientific value »<sup>29</sup>. Plusieurs auteurs contribuent ensuite à affiner cette classification de départ.

Isaak S. Kozinsky (1947-1992), en revanche, travaille sur les universaux proposés par Greenberg et est arrivé à la conclusion que la différence entre universaux absolus et universaux statistiques est illusoire puisque tous les universaux de Greenberg sont en fait des universaux statistiques. Il souligne en effet avec justesse qu'affirmer qu'une proposition vaut dans toutes les langues du monde demeure impossible à vérifier puisque nous ne connaissons pas la totalité des langues existantes (Kozinsky 1979 : 17, cité par Testelet 2001 : 306). Kozinsky développe par la suite une méthodologie statistique pour tester la fiabilité des universaux corrélationnels (deux caractéristiques liées de façon non accidentelle) qui a une certaine influence sur la typologie russe de son époque. Mais, comme le mentionne Testelet (2001), en Russie, c'est la grammaire générative qui domine le champ jusque dans les années 1980 sans qu'il n'y ait jamais de véritable discussion méta-théorique.

C'est dans ce contexte qu'Aleksandr E. Kibrik (1939-2012), dont l'intérêt pour la typologie a été nourri par l'étude approfondie de langues non écrites de l'ex-URSS, est le premier à insister sur l'importance du cadre théorique. Pour lui, ce qui différencie une théorie linguistique d'une autre est ce qu'elle considère comme déterminant dans la structure de la langue. Il se tourne vers le fonctionnalisme suite à la lecture d'ouvrages traitant de la *Meaning-Text theory* (voir Mel'cuk et Zolkovskij, 1974), une théorie d'orientation formaliste dont l'objectif est d'explicitier les règles qui régissent les correspondances entre sons et sens. Cette dernière le déçoit puisqu'il estime que ce sont les circonstances d'utilisation des langues, traditionnellement peu voire non prises en compte par les formalistes, qui sont intéressantes à étudier étant donné que ce sont elles qui façonneraient la structure des langues. Les nombreux travaux de Kibrik (1979, 1980, 1983, 1984, 1985, 1989, 1990) contribuent ainsi largement à l'expansion du fonctionnalisme dans la typologie russe.

Dès lors, il apparaît que la typologie en Russie s'est développée autour de travaux au départ essentiellement morphologiques, ce qui peut notamment s'expliquer par le fait que le russe s'y prête puisqu'il s'agit d'une langue disposant d'un système riche d'affixes. Le même processus a été observé dans certaines traditions linguistiques établies hors Occident citées ci-dessus (2.1). Puis nous assistons à l'amorce d'une réflexion méta-théorique sur la diversité linguistique dans les années 1980 avec Kozinsky, puis surtout Kibrik. Il est intéressant de noter que ce dernier passe du temps sur le terrain, recueillant des informations concernant des langues peu parlées, notamment des langues sans écriture. Cette pratique a sans doute considérablement influencé ses travaux et mené par la suite la typologie russe à prendre progressivement un tournant largement fonctionnaliste.

---

<sup>29</sup> « la classification morphologique traditionnelle et la plus répandue, i.e. leur séparation en langues flexionnelles, agglutinantes et sans morphèmes, possède encore une valeur scientifique ». (Traduit par nos soins).

Finalement, ce regard critique sur l'histoire des systèmes de descriptions linguistiques, que nous ne prétendons pas être exhaustif, suggère de façon tout à fait significative que « l'architecture cognitive des traditions linguistiques n'est nullement indépendante de la structure des langues sur lesquelles elles s'appliquent. » (Auroux 1994 : 64).

### 3. Tendances actuelles

La typologie est aujourd'hui une discipline institutionnalisée qui a une association internationale<sup>30</sup> ainsi que des conférences régulières. Elle dispose également d'ouvrages considérés comme faisant référence — Ramat 1985 ; Whaley 1997 ; Comrie 1989 ; Haspelmath 2001 ; Song 2001 ; Croft 2003 ; Velupillai 2012<sup>31</sup> pour les principaux — et de revues dédiées telles que *Linguistic Typology* ou encore *STUF - Language Typology and Universals*. Loin d'être une discipline monolithique, elle se caractérise désormais par un faisceau d'approches théoriques qui se distinguent par leurs objectifs de recherche et par la définition de certains concepts.

La typologie basée sur les types morphologiques est tenue consensuellement comme ayant montré ses limites. En effet, quasiment « toutes les langues accusent des traits qui relèvent de plus d'un type à la fois » (Hagège 1982, cité par Lemaréchal 2001 ; Comrie 1988). On est passé de classements en types larges à des classements reposant sur des phénomènes précis tels que la position des affixes casuels ou le classement des possessifs (voir à ce sujet les nombreuses caractéristiques répertoriées dans le *World Atlas of Language Structures* (WALS)<sup>32</sup>).

L'accroissement du nombre de langues étudiées et les nouvelles technologies permettant de constituer de larges corpus de données amènent certains questionnements inédits. On voit par exemple émerger de nouvelles réflexions sur la méthodologie de recueil des données, sur lesquelles nous reviendrons en 3.2. Plus spécifiquement, ce qui nous intéressera ici est le fait que, depuis peu, les catégories utilisées dans l'analyse comparative sont ré-interrogées. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous tenterons de rendre compte de certains débats qui traversent actuellement le champ en exposant les différents points de vue et leurs enjeux.

#### 3.1 Typologie et recherche d'universaux : de quels universaux parle-t-on ?

Actuellement, deux objectifs sont généralement associés au terme « typologie » :

- l'établissement de types linguistiques parmi les phénomènes observés dans les langues,

---

<sup>30</sup> <http://www.linguistic-typology.org>.

<sup>31</sup> Velupillai (2012) est à notre connaissance le seul manuel de référence en typologie comportant des exemples issus de langues des signes.

<sup>32</sup> Haspelmath, Dryer et Comrie (2005). Accessible sur <http://wals.info/>.

- la quête d'universaux linguistiques (définis différemment en fonction des auteurs et sur lesquels nous revenons ci-dessous).

Partant de ce constat, nous serions tentée de considérer que les objectifs de la linguistique générative, visant à identifier les universaux linguistiques, et ceux de la typologie se rejoignent. Cette idée a commencé à être propagée par les travaux de Greenberg. Pourtant, bien que ces deux domaines de recherche aient finalement émergé à la même époque, ils ne définissent pas les « universaux linguistiques » de la même façon.

Un rappel succinct sur les origines respectives de la linguistique générative et de la typologie nous permet de mieux saisir ces différences. Pour commencer, la linguistique générative s'est en partie développée en réaction au courant *behavioriste* (Skinner, notamment, en psychologie puis Bloomfield et le courant distributionnaliste en linguistique) qui accordait une place importante aux facultés d'imitation des êtres humains. Cette approche soulignait le caractère non accessible des potentielles capacités mentales innées et universelles et considérait que le langage était acquis par l'apprentissage de schémas de type stimulus/réponse. L'argument principal de Chomsky (1980, Chomsky et Kihm 1985) pour contrer cette idée a été celui de la pauvreté du stimulus, *i.e* la capacité des enfants à acquérir une langue et à produire des phrases grammaticalement correctes sans pour autant avoir bénéficié d'un input complet. Cet argument a posé le fondement de la théorie de la *Grammaire universelle* (UG) qui postule ainsi l'existence de capacités innées qui contraignent l'acquisition du langage.

La typologie linguistique s'est quant à elle largement constituée en réponse aux travaux sur le relativisme anthropologique. Dans cette vision, particulièrement forte chez les linguistes étudiant les langues amérindiennes d'Amérique du Nord, la variation possible entre les langues du monde serait illimitée (« *Languages could differ from each other without limit and in unpredictable ways.* »<sup>33</sup> Martin Joos 1957 : 96 cité par Thomas 2002). Pour contrer cette position, Greenberg et ses successeurs se sont donné comme objectif de montrer, par une collecte systématique de données linguistiques, que la variation entre les langues est bel et bien contrainte.

Nous résumerons la situation actuelle en reprenant le propos de Croft (2003) et celui de Sörös (2008). Pour ces auteurs, la différence entre l'approche générativiste et l'approche typologique tient au type de raisonnement et à la méthode utilisés. En effet, la réflexion des tenants de UG se base sur la recherche d'éléments ou de phénomènes observés dans une langue donnée (le plus souvent, l'anglais) dans une autre langue. Le raisonnement est donc, au départ du moins, déductif. D'autre part, de façon générale, les travaux générativistes ont longtemps porté sur un faible nombre de langues différentes, la théorie s'étant construite essentiellement à partir de l'une d'elles, à savoir l'anglais<sup>34</sup>. Nous soulignons que ce constat est cependant à nuancer, bon nombre d'auteurs générativistes intégrant désormais une multiplicité de langues dans leurs études (voir par exemple Baker 2009 concernant l'approche *Formal Generative Typology*).

---

<sup>33</sup> « Les langues pourraient être différentes les unes des autres de façon illimitée et non prédictible. ». (Traduit par nos soins).

<sup>34</sup> Voir Bach (2004) sur l'influence de l'anglais dans l'élaboration de la théorie générative et Bjerva et al. (2019) pour une présentation de ce problème d'un point de vue générativiste.

Quoi qu'il en soit, les typologues adoptent en revanche un raisonnement inductif afin d'aboutir à des généralisations entre les langues. La démarche est avant tout empirique et il faudrait un nombre suffisant de langues pour qu'un universel soit considéré comme tel — ce qui pose, comme nous l'avons vu, la question du nombre minimum nécessaire de langues.

### 3.1.1 Trois acceptions du même terme

Dans la littérature, différentes acceptions de la notion d'universaux linguistiques co-existent et il convient de souligner leurs différences. François (2004), citant Abraham (1999) distingue les universaux dits de syntaxe et les principes cognitifs plus profonds déterminant les universaux linguistiques. Ceci semble rejoindre le propos d'Haspelmath (2001) dans l'avant-propos de *Language Typology and Language Universals* (ouvrage considéré comme une référence dans le champ) qui distingue quant à lui trois utilisations du terme, soulignant également que, les auteurs précisant rarement à laquelle de ces acceptions ils réfèrent, il faut bien souvent le déduire de leur analyse.

Selon Haspelmath il peut s'agir en premier lieu des *universaux linguistiques désignant les propriétés essentielles* du langage humain, qui ne subiraient aucune variation. Ceci renvoie par exemple à la capacité des enfants à apprendre une langue, au fait que les langues puissent subir des variations diachroniques ou encore des variations dues à des facteurs sociaux et stylistiques. Pour Haspelmath, le fait que les fonctions cognitives et communicatives propres à chaque être humain puissent être instanciées dans toute langue constitue également une propriété spécifique aux langues humaines.

Ensuite, les *universaux linguistiques désignant des propriétés structurales spécifiques* observables dans toutes les langues connues, même si ces propriétés sont, dans une certaine mesure seulement, contingentes. Le présupposé de cette définition est que, puisque nous ne connaissons pas toutes les langues du monde, cette hypothèse peut s'avérer fautive et demeure, en tout cas, à préciser. On parlera donc plutôt dans ce cas-ci de « tendances universelles ».

Enfin, nous trouvons la définition la plus restreinte, celle des *universaux comme des phénomènes qui découlent des propriétés innées de l'esprit humain* et sont attribuables au génotype de l'être humain.

### 3.1.2 Trois approches différentes concernant le lien entre typologie et recherche d'universaux

Seiler (2001) estime qu'il existe désormais trois approches différentes selon la conception des liens entre typologie et recherche d'universaux :

- une franche opposition chez des auteurs tels qu'Austerlitz (1974) ou Coseriu (1976). Pour ces auteurs, recherche des universaux et typologie poursuivent des objectifs diamétralement opposés : recherche des éléments et phénomènes communs à toutes les langues humaines pour le

premier et recherche de ce qui est spécifique à un groupe de langues voire à une seule langue donnée pour le second.

- une complémentarité sans frontière nette : déjà chez Greenberg (Greenberg 1974, Greenberg et al. 1978) qui, selon Seiler, utilise une « approche typologique des universaux » où la typologie se veut une méthode pour l'étude des universaux (Greenberg et al. 1978 :33 cité par Seiler 2000 : 26) sans définir clairement ce qu'il entend par *language universal*. Pour Seiler, la seule précision à ce propos pendant cette même période se trouve chez Lieb (1975) pour qui les universaux sont « *anything that should be attributed to languages by any theory of language* »<sup>35</sup> (1975 : 494 cité par Seiler 2000 : 26). Seiler retrouve cette absence d'explication claire de la distinction chez Comrie (1981, 1985 : 237) et chez la plupart des typologues actuels.
- une complémentarité affichée et clairement délimitée (Seiler lui-même), où les deux disciplines ne peuvent travailler de conserve mais sont néanmoins respectivement importantes dans leurs apports.

Un exemple de cette dernière approche est celle du laboratoire UNITYP (Université de Cologne), dirigé par Seiler depuis une vingtaine d'années. Une série de publications en est issue : *Language Universal Series*, en huit volumes. Seiler insiste sur la distinction entre les universaux linguistiques tels que lui les considère, dans leur définition la moins restreinte, et les universaux tels que définis par les linguistes générativistes (voir également Seiler 1991, François 2001). Dans le cadre développé par UNITYP, il s'agit davantage d'universaux empiriques, ou invariants, considérés comme des relations constantes qui peuvent être saisies à travers la diversité d'une multiplicité de langues. Les travaux de cette équipe de recherche soulignent en effet la traductibilité des langues entre elles. Ils considèrent par ailleurs les langues comme des représentations de la cognition et adoptent une méthode inductive.

La position adoptée quant à la nature des universaux est déterminante dans le travail du typologue. En effet, elle guidera toutes les étapes de son analyse : de la réflexion théorique en amont jusqu'au recueil des données linguistiques, et enfin jusqu'à leur traitement. La section suivante développe ces divers aspects.

## 3.2 Problèmes récents soulevés par la typologie

### 3.2.1 Principaux problèmes méthodologiques

#### 3.2.1.1 *Des langues encore méconnues des linguistes malgré des avancées technologiques importantes*

La méthodologie de recueil des données est progressivement devenue un objet d'étude à part entière dont on interroge les pratiques et les finalités (voir par exemple : Bouquiaux et Thomas 1976 ou

---

<sup>35</sup> « tout ce qui devrait être attribué aux langues par n'importe quelle théorie linguistique que ce soit ». (Traduit par nos soins).

Himmelmann 2006). Aujourd'hui, les avancées technologiques, notamment en termes de stockage informatique, permettent la constitution de larges bases de données typologiques. Bien entendu, ces dernières restent lacunaires au regard de la diversité linguistique du monde mais elles en donnent néanmoins un aperçu sans cesse enrichi. Ces bases permettent par ailleurs de croiser les propriétés typologiques des langues afin d'établir des corrélations (par exemple : « une langue qui a un duel a nécessairement un pluriel », « une langue qui a un triel a nécessairement un duel », etc.). De grands corpus oraux ont ainsi été constitués : CIEL-F, CFPP<sup>36</sup>, etc. Afin de les analyser, des logiciels de traitements des données sont relativement faciles d'accès et d'utilisation : PRAAT, R, Le Trameur, etc.<sup>37</sup>

D'autre part, plusieurs stratégies se sont développées afin de réduire le biais lié à la subjectivité du chercheur. Ainsi, la stratégie du *sampling* permet d'utiliser seulement certains échantillons de langues et d'inférer les propriétés récurrentes entre les différentes langues sur cette base. Il faut dans ce cas que les échantillons soient suffisamment larges et, si possible, constitués de familles de langues suffisamment éloignées pour que l'analyse soit considérée comme valable et que d'éventuelles similarités ne soient pas attribuables à un ancêtre linguistique commun. On voit également se développer des modèles mathématiques (par exemple Maslova 2000 ; Dunn et al. 2011 ; Bickel 2015) permettant d'établir des corrélations statistiques. Enfin, pour minimiser d'une part l'influence de la langue maternelle du chercheur et, d'autre part, sa familiarité avec l'écrit qui n'est pas nécessairement partagée par les locuteurs interrogés, l'utilisation de stimuli en images ou vidéo (Majid et al. 2008 par exemple) se développe également.

Malgré ces avancées, en France comme ailleurs, nous ne pouvons prétendre fournir une description linguistique pour toutes les langues existant dans le monde (Lazard 2006). Ensuite, les langues le plus souvent étudiées restent les langues occidentales. À ce jour, non seulement bon nombre de langues n'ont jamais fait l'objet d'une quelconque analyse mais l'on continue d'en découvrir de nouvelles (voir par exemple le koro, découvert en 2008 : Anderson et Murmu 2010 ou encore le jedek : Yager et Burenhult 2017). Par ailleurs, les corpus oraux et *in situ* sont trop peu nombreux alors même que l'analyse des langues dans leur contexte d'utilisation est fondamentale en linguistique fonctionnaliste.

En 2006, Lazard expliquait que « Les linguistes n'ont jamais été aussi nombreux en France ». De fait, d'après l'Annuaire publié par l'Association des Sciences du langage il y en avait plus de cinq cents au moment où l'article de Lazard fut publié, nombre auparavant jamais égalé. Lazard soulignait que, pourtant, la plupart de ces linguistes seraient spécialisés dans l'étude du français et auraient eu peu de contacts avec des langues étrangères au cours de leur formation. À ce titre, il

---

<sup>36</sup> CIEL-F : Corpus International Écologique de la Langue Française (Mondada, Gadet, Pfänder, Ludwig, Simon, 2018). <http://www.ciel-f.org/corpus.html> (Page consultée le 22 août 2019) ; CFPP : Corpus de Français Parlé Parisien des années 2000 (Branca-Rosoff, Fleury, Lefeuvre, Pires, DGLFLF, Ville de Paris, 2013). <https://cococon.huma-num.fr/exist/crdo/meta/cococon-8bc96a4e-9899-30e4-99be-c72d216eb38b> (Page consultée le 22 août 2019).

<sup>37</sup> Praat : Réalisation - Conception, réalisation et intégration graphique : Peter Mepa, Service Commun Audiovisuel et Multimédia de l'ENS LSH, Lyon. Hébergement et mise à jour du site : Daniel Valero (ICAR UMR 5191). Logiciel R : Ihaka, Gentleman (1996). Le Trameur : Fleury (2007), Söze-Duval (2008). CLESTHIA EA 7345, Université Sorbonne nouvelle Paris 3.

souligne à quel point la conscience pratique de la diversité des langues ouvre des perspectives innovantes, ignorées de ceux qui se confinent à l'examen d'une seule. Ce type de formation offrirait selon lui une réflexion plus globale des questionnements généraux liés à la recherche sur le langage. L'histoire de la typologie dans certains pays telle que nous l'avons vu pour la Russie par exemple (voir 2.2) va également dans ce sens. Ceci se retrouve par ailleurs dans les outils méthodologiques utilisés dans l'analyse des données.

### 3.2.1.2 Du glottocentrisme dans l'élaboration des gloses

Une fois le corpus constitué, l'analyse des données n'est pas exempte de problèmes. Au cours de cette analyse, et afin de rendre les données accessibles au lecteur, les chercheurs ont recours à la glose en tant que « Commentaire littéral effectué sur un texte d'un point de vue critique ou seulement explicatif. »<sup>38</sup>. Plus spécifiquement, la typologie s'étant très vite intéressée à la morphologie des langues, est apparu ce que l'on nomme aujourd'hui l'*Interlinear Morphemic Glossing* (IMG). Il s'agit de « a representation of a text in L1 by a string of elements taken from L2, where, ideally, each morph of the L1 text is rendered by a morpheme of L2 or a configuration of symbols representing its meaning, and where the sequence of the units of the gloss corresponds to the sequence of the morphs which they render »<sup>39</sup> (Lehmann, 2004 : 1). Lehmann propose des exemples de gloses qu'il faudrait selon lui cesser d'utiliser, et ce pour trois raisons. Premièrement, parce que certaines de ces gloses sont des catégories syntaxiques et non morphologiques (c'est le cas de ADV pour 'adverb'). Deuxièmement, certaines d'entre elles sont des catégories trop génériques (comme TNS pour 'tense'). Troisièmement, elles représentent des catégories traditionnelles européennes tandis que certaines langues présentent des morphèmes qui sortent de ce cadre. Il propose des alternatives aux gloses qu'il préconise de bannir mais précise toutefois qu'il n'existe pas de glose complète ou parfaitement adaptée à toutes les langues du monde.

Pour comprendre l'enjeu lié à ce problème, Lehmann (2004) nous fait remonter aux origines de ce procédé. On apprend ainsi que parmi les premiers systèmes de gloses utilisés, se trouve celui de Humboldt (1836 [1963]: 534). Humboldt numérotait chaque morphème de la langue étudiée et reprenait ensuite cette numérotation en l'associant cette fois aux morphèmes de l'allemand, sa langue maternelle. Lehmann (2004) précise que Finck (1909) utilisait sensiblement la même technique, sans la numérotation toutefois et en ajoutant une traduction libre. S'adressant à un public essentiellement germanophone, cette solution semblait convenir. Le problème survint lorsque des éléments de langue étudiée ne trouvaient pas d'équivalent dans la langue du public. Pour Gabelentz (1861 : 465) le problème était évacué par l'absence pure et simple de glose, laissant ainsi au lecteur le soin d'analyser les exemples cités, sans aucune explication. Gabelentz finira tout de même par avoir recours à une glose en allemand (1901), puis en latin.

---

<sup>38</sup> TLFi : Trésor de la langue Française informatisé, <http://www.atilf.fr/tlfi>, ATILF - CNRS & Université de Lorraine.

<sup>39</sup> « La représentation d'un texte dans la L1 au moyen d'une suite d'éléments issus de la L2 où, idéalement, chaque morphème du texte de la L1 est traduit par un morphème de la L2 ou une configuration de symboles correspondant à son sens, et où la suite d'unités de la glose correspond à la suite de morphèmes qu'ils traduisent. ». (Traduit par nos soins).

Ce problème de non-correspondance entre morphèmes de langues différentes est souligné pendant le siècle suivant, chez Bloomfield : « Some languages have here one word, regardless of gender, as Tagalog [kapa'tid]; 'our brother' corresponds to a Tagalog phrase [kapa'tid na la'la:ki], where the last word means 'male', and 'our sister' to [kapa'tid na ba'ba:ji], with the attribute 'female' »<sup>40</sup> (1933 : 278). Selon Lehmann, il faut attendre les années 1960-1980 pour que l'IMG devienne une norme dans les publications. C'est à cette période qu'elle s'impose pour toutes les langues (y compris des langues très étudiées auparavant comme le français, le latin ou le grec), à l'exception de l'anglais. Il s'agit pour Lehmann d'un phénomène que l'on peut aisément attribuer à l'hégémonie grandissante de cette langue. D'ailleurs, le type de glose qui se répand à partir de cette période se constitue finalement sur des catégories propres à l'anglais qui sont de fait notées de façon abrégée à partir du nom générique issu de l'anglais.

Plus récemment, les *Leipzig Glossing Rules* (Comrie, Haspelmath, Bickel 2008) ont été mises au point par le Max Planck Institute. Un lexique standard de catégories y est proposé mais il est néanmoins précisé que le chercheur est libre d'effectuer certaines modifications selon les besoins de la langue à décrire. De fait, ce problème dépasse le cadre méthodologique, il est avant tout un problème épistémologique crucial, qui perdure.

### 3.2.2 Problème épistémologique : la comparabilité inter-langues

#### 3.2.2.1 Positionnement du problème. Toutes les langues partagent-elles des catégories identiques ?

Même s'il a ouvert la voie à un certain type de réflexion, Greenberg a été critiqué pour son utilisation des catégories des grammaires occidentales. Il partait en effet du postulat que toutes les langues ont des constructions avec sujet, des classes de mots, des constructions génitives, etc. Or, récemment, on assiste chez plusieurs chercheurs à une prise de conscience consistant à considérer que « chaque langue a son propre système avec des catégories propres qui ne se recouvrent parfaitement avec aucune catégorie d'une autre langue » (Haspelmath 2009 : 18). Ce n'est en effet qu'à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que le transfert des catégories grammaticales du latin à d'autres langues étudiées, pratique jugée comme tout à fait légitime avant cette période, a commencé à être interrogé. À titre d'exemple, les six cas du latin ont cessé d'être appliqués au français puisqu'ils n'étaient pas pertinents pour cette langue.

Aujourd'hui, en dehors du cercle d'auteurs utilisant la notion d'universaux la plus restreinte, la question même de la validité de catégories inter-langues se pose (par exemple celle de sujet, objet, nom, verbe, etc.). En effet, dans ces notions grammaticales habituellement utilisées dans la description des langues, on retrouve finalement les parties du discours datant de l'Antiquité. Or, comme le souligne Depecker (2009), certaines langues utilisent le même élément dans des contextes et avec des fonctions différentes. Ainsi, le locuteur du wallisien aura-t-il recours au même mot pour exprimer le fait d'être malade, la personne malade ou la maladie elle-même. Comment, dans le

---

<sup>40</sup> « Certaines langues, comme le tagalog, possèdent pour ceci un seul mot peu importe le genre : [kapa'tid] en tagalog. « Notre frère » correspond en tagalog à la proposition [kapa'tid na la'la:ki], où le dernier mot signifie « masculin » et « notre soeur » correspond à [kapa'tid na ba'ba:ji], avec cette fois l'attribut « féminin » ». (Traduit par nos soins).



cadre des parties du discours, catégoriser cet élément ? Depecker souligne également que certaines langues établissent une distinction entre d'une part l'objet d'un verbe transitif ou l'argument nominal d'un verbe intransitif (souvent considéré à tort comme le sujet de ce verbe intransitif) et d'autre part le sujet d'un verbe transitif (ex. le cas ergatif en basque). Il note que d'autres langues indiqueront quant à elles que le patient est celui qui subira l'action. En d'autres termes, le marquage grammatical de certaines catégories varie d'une langue à l'autre. Le recours à une catégorie plus large telle que « intervenant » pourrait recouvrir les notions d'agent, de patient, de bénéficiaire, de détrimentaire ou encore d'expérient. Enfin, nous citerons également l'exemple des converbes<sup>41</sup> décrits dans plusieurs langues comme le coréen, le lituanien ou encore le diyari<sup>42</sup> qui, selon Haspelmath et König (1995) peinent à être reconnus dans le champ en raison de leur inexistence en latin ou en grec. Ils sont ainsi souvent confondus avec les gérondifs.

De fait, les « grandes » notions grammaticales semblent aller de soi jusqu'à ce qu'elles soient confrontées à des phénomènes de langues très diverses. Elles peuvent alors sembler imprécises voire inadaptées. Depecker (2009) estime à ce titre que nous sommes loin du temps où l'on pensait que les langues possédaient des catégories universelles, celles de la grammaire latine ou grecque. Il considère au contraire, à l'instar d'Haspelmath, que chaque langue devrait être analysée selon son système propre<sup>43</sup>. Cependant, la recherche contemporaine reste encore fortement influencée par les notions grammaticales traditionnelles utilisées pour décrire les langues. Ces notions peuvent certes servir de base pour comparer les langues, mais il s'agirait désormais de les affiner.

À ce propos, Lazard pointe le manque de définitions de ces catégories traditionnellement utilisées (2006). Il explique ainsi que les notions de sujet ou d'objet comportent des ambiguïtés et ne font pas l'objet d'un consensus entre grammairiens. À propos de la notion de 'sujet' dans les langues, il rappelle à quel point elle reste difficile à circonscrire car elle réunit un ensemble hétérogène de propriétés qui, dans certaines langues, se révèlent être très différentes de ce que nous connaissons dans les langues indo-européennes (Lazard 2003, 2009). À titre d'exemple, certaines langues comme le birman admettent des phrases sans sujet (2009 : 153) et d'autres comme le hindi ont

---

<sup>41</sup> Formes verbales non finies, se distinguant des formes conjuguées par l'absence de l'indice de personne, nécessairement coréférentes du verbe de la proposition matrice. Les converbes sont caractéristiques des langues à verbe final. Le maba (langue parlée à l'Est du Tchad) en est un exemple (Weiss 2009 : 251).

<sup>42</sup> Langue utilisée en Australie.

<sup>43</sup> Cette idée a été formulée pour la première fois par Boas dans son introduction au *Handbook of American Indian Languages* (1922 [1911]). Les catégories utilisées pour cette description de langues amérindiennes « depend entirely on the inner form of each language » (« dépendent entièrement de la forme profonde de chaque langue », Traduit par nos soins) et « [traditionnal] grammatical categories have been lost, and new ones have developed. » (« les catégories grammaticales [traditionnelles] ont été abandonnées et de nouvelles se sont développées », Traduit par nos soins) (: 81).

recours à des constructions différentes en fonction du sens du verbe<sup>44</sup>. Pourtant, c'est la notion de sujet qui est utilisée pour ces deux langues, en dépit des différences observées.

Faut-il pour autant renoncer à cette notion ? D'après Lazard, ces notions grammaticales ne sont pas inutiles. Nous l'avons vu, elles ont été élaborées dans un contexte intellectuel différent du nôtre, afin d'analyser les structures du grec classique et du latin. Elles ont ensuite été appliquées dans un premier temps aux langues européennes modernes puis, peu à peu, à toutes les langues devant faire l'objet d'une étude descriptive. Dans ce cadre, l'ethnocentrisme peut être considéré comme étant toujours présent au sein des travaux (Lemaréchal 2014) et certains rappellent que le latin ne doit plus être le modèle qui doit être appliqué pour la description d'autres langues (Ramat 2010).

De façon générale, Lazard critique l'imprécision de ces notions pourtant utilisées dans des travaux en typologie abondamment cités (Lazard 2006 : 24). Parmi elles, celle de 'sujet transitif', 'sujet intransitif' ou encore 'objet' (Lazard 1998 : 249-251), 'catégorie sémantique' chez DeLancey (1997) (cité par Lazard 2006) à propos du 'miratif', pour ne citer que celles-ci. Tout ceci contribuerait à une faiblesse théorique de la typologie. Pour Lazard, cette discipline devrait désormais avoir pour objectif de remettre en question les catégories traditionnelles et d'en définir de nouvelles qui soient plus pertinentes. Les langues que nous connaissons actuellement sont en cela très utiles puisqu'elles sont, pour une bonne partie d'entre elles, très différentes des langues à partir desquelles les notions traditionnelles ont été élaborées.

### 3.2.2.2 Propositions de la littérature. Catégories universelles et catégories spécifiques à chaque langue

En réponse à ces critiques, on observe aujourd'hui plusieurs tendances dans le champ, chacune reflétant une approche spécifique vis-à-vis des catégories prétendument trans-linguistiques héritées des grammaires traditionnelles. Pour Haspelmath (2009 : 19-34), trois solutions sont possibles :

- on admet que la typologie des langues est bel et bien impossible puisque les catégories sont toutes spécifiques à une langue donnée,
- on maintient que la typologie des langues est possible sur la base de catégories trans-linguistiques,
- on considère que la typologie des langues est possible sans catégories partagées par les langues.

La première position trouve son origine dans le structuralisme saussurien qui conçoit chaque langue comme un système à l'intérieur duquel l'espace des sons et des significations est catégorisé de façon différentielle, aucun système ne correspondant à l'autre. S'inscrivant dans cette première approche, Matthews (1997) (cité par Haspelmath 2009) distingue les études relevant d'un côté de la

---

<sup>44</sup> Nous n'entrerons pas ici dans le détail de la réflexion Lazard sur la question mais précisons néanmoins que cet auteur conclut à ce qu'il nomme une « bipartition des propriétés du sujet » (2009 : 157), certaines propriétés relevant de la prédication et d'autres de la co-référence. Pour plus de clarté, il propose de distinguer la notion de 'sujet de prédication' de celle de 'sujet de référence'. Pour plus d'information sur la complexité de la notion de sujet, nous renvoyons le lecteur aux deux références suivantes : Charles N. Li (ed.), *Subject and Topic*, New York, Academic Press, 303-333 et Merle, 2003. « Le sujet, présentation générale » in *Le Sujet*, Bibliothèque de Faits de Langues, Ophrys, 5-14, 2003.

typologie, pour lesquelles il existerait implicitement des catégories trans-linguistiques, et de l'autre les études de comparaison trans-linguistiques qui considèreraient davantage chaque langue comme un système individuel. Il reproche de fait aux typologues de ne pas suffisamment décrire les langues individuellement et de passer, à son sens, trop rapidement à la description inter-langues. Pour Haspelmath, la faiblesse de cette première position est qu'elle n'offre aucune solution théorique ou méthodologique au problème de départ. Il rappelle par ailleurs que Greenberg, dès 1974, reprochait déjà ce blocage théorique aux structuralistes américains, sans que la situation ait donné lieu à une quelconque solution en Europe.

La deuxième position possible (nommée dans la littérature « aprioristique », ou encore « universaliste ») adopte une vision très différente qui correspond à celle du générativisme. Selon cette théorie, il existerait des catégories présentes dès la naissance et qui seraient instanciées dans la langue maternelle de ces derniers. Ainsi, les catégories seraient définies « *independently of any particular language* »<sup>45</sup> (Chomsky 1957 : 50). Cet universalisme de départ sera quelque peu nuancé par la théorie des Principes et Paramètres (Chomsky, 1981), cadre qui dominera jusqu'au milieu des années 1990. Dans ce modèle, les différents systèmes grammaticaux existant dans le monde peuvent être réduits à un nombre limité de principes. Les paramètres constituent l'espace de variation possible, et très encadré, des principes universels. L'idée générale d'une diversité linguistique y est donc présentée en apparence seulement. La difficulté réside dans l'identification des catégories trans-linguistiques, démarche considérée comme prématurée y compris par certains linguistes d'orientation générativiste comme Newmeyer (1998) : « *Given the fact that we are unsure precisely what the inventory of categories for any language is, it is clearly premature to make sweeping claims* »<sup>46</sup> (1998 : 338). À ce propos, notons que l'influence de l'anglais dans l'élaboration de la théorie générative suggère que les fameuses catégories trans-linguistiques ont très certainement subi l'influence de cette langue également, au moins dans ses débuts.

La troisième position enfin, est défendue depuis une vingtaine d'années par différents typologues pour qui les catégories linguistiques sont des unités fonctionnant dans un système particulier : une langue. On ne peut donc pas assimiler des catégories issues de langues différentes et les utiliser pour comparer les langues. Ainsi une langue comme le tagalog<sup>47</sup> pour laquelle la notion de sujet n'est pas indispensable pourra-t-elle aisément être décrite sans avoir recours à cette catégorie<sup>48</sup>, qui est pourtant considérée comme trans-linguistique par les tenants de la deuxième position (Dryer 1997). Toutefois, si les catégories sont spécifiques à chaque langue, comment envisager une typologie des langues ? Quel serait dans ce cas le *tertium comparationis* ?

Une première solution consiste à employer des traits sémantiques communs pour comparer les catégories grammaticales de différentes langues (Croft 2003, Haspelmath 2007). Dryer (1992, 2005

---

<sup>45</sup> « indépendamment de toute langue particulière » (Traduit par nos soins).

<sup>46</sup> « Étant donné que nous ne sommes pas certains de ce que représente l'inventaire des catégories d'aucune langue que ce soit, il est clairement prématuré d'établir de quelconques généralisations ». (Traduit par nos soins).

<sup>47</sup> Langue utilisée aux Philippines.

<sup>48</sup> C'est d'ailleurs la démarche adoptée par Schachter et Otanes (1972) qui ont décrit le tagalog sur la base de ses propres concepts sans utiliser aucune des catégories traditionnelles issues du latin ou de l'anglais.

notamment) a recours à cette stratégie pour l'identification d'unités positionnelles habituellement assimilées aux catégories 'sujet', 'objet', 'verbe', 'nom', etc. Cependant, de nombreux concepts largement utilisés en typologie sont difficilement définissables uniquement au moyen de critères sémantiques (par exemple : 'genre'). Ceci justifie en quelque sorte la critique qui est faite par Newmeyer (2007 : 136-139), ce dernier estimant que le raisonnement initial des partisans de la troisième proposition est incohérent puisque des catégories trans-linguistiques sont finalement utilisées.

Une autre solution, que nous développerons ici davantage, consiste à établir une distinction nette entre les catégories spécifiques à une langue donnée et les catégories utilisées par le typologue pour la comparaison trans-linguistique. Les premières ne peuvent servir de base pour la comparaison typologique puisqu'elles sont spécifiques aux langues (Lazard 2005 : 7). Suivant cette idée, Lazard (2005, 2006, 2008) a introduit le concept des cadres conceptuels arbitraires (CCA). Pour lui, les CCA sont arbitraires car fondés sur l'intuition du typologue. Cependant, ils sont formulés de façon explicite et précise, en s'inspirant des expériences humaines (par exemple : 'la possession'). Ils portent sur des parties clairement délimitées des systèmes grammaticaux voire des champs sémantiques. Les CCA sont des instruments de recherche à concevoir comme des hypothèses susceptibles d'être infirmées. Leur valeur réside dans leur productivité et ils sont par ailleurs provisoires, pouvant être modifiés ou remplacés à la lumière des données. Ils demandent de fait de la rigueur de la part du typologue qui va les créer et les utiliser. Après l'étape de construction du CCA sur la base de l'intuition du chercheur, on identifiera les formes qui correspondent à ce cadre au moyen d'une démarche onomasiologique (*i.e* en partant du sens et en allant vers la forme). Les opérations ultérieures consisteront à comparer les formes des différents systèmes linguistiques, cette fois-ci grâce à la voie sémasiologique (*i.e* en partant de la forme et en allant vers le sens). Lazard précise que le contenu des CCA peut être lié à l'expérience du monde (par exemple : 'la notion d'action prototypique'). Il peut également provenir du domaine de la langue : 'diathèse', 'voix', 'passif', etc. De cette façon, le linguiste peut identifier dans chaque langue de son échantillon la forme ou la construction qui correspond à la définition (CCA) choisie. Cette forme devient le repère fixe qui rend possible la comparaison. Il peut alors, dans un second temps, confronter les portions pertinentes des différents systèmes linguistiques.

La solution proposée par Haspelmath (2007, 2010) est proche de celle de Lazard : il s'agit de l'utilisation des concepts comparatifs (*comparative concepts*) qui sont à distinguer des catégories descriptives (*descriptive categories*), ces dernières étant spécifiques à chaque langue. Les concepts comparatifs sont censés être universellement applicables puisque, à l'instar des CCA proposés par Lazard, ils sont surtout basés sur des concepts sémantiques. Chez Haspelmath, le besoin d'établir une distinction entre les deux types de catégories s'est fait sentir pendant le projet de *The Atlas of Pidgin and Creole Language Structures* (Michaelis et al. 2013). Il s'agit d'un projet similaire à celui du *World Atlas of Language Structures*, exception faite du mode de recueil des données qui s'est déroulé non pas à partir de sources publiées mais de questionnaires auxquels des experts de la langue en question ont répondu. Les éditeurs se sont ainsi retrouvés contraints de rendre explicite le fait que les concepts comparatifs utilisés dans les définitions de caractéristiques n'étaient pas égales

aux catégories descriptives propres aux langues avec lesquelles les contributeurs travaillaient habituellement. C'est donc dans la pratique, lorsque des experts de langues particulières ont collaboré avec des typologues, que le besoin de distinction entre les deux catégories de notions est devenu évident.

Concernant l'élaboration des concepts comparatifs, Haspelmath estime qu'elle est fonction des objectifs du chercheur ainsi que de la perspective comparative qu'il adopte. Ces concepts permettront de souligner des généralisations intéressantes et mettront en évidence des fonctionnements différents entre les langues. L'avantage de cette démarche réside dans le fait que, face à un phénomène jamais décrit auparavant, le chercheur sera libre de créer une catégorie descriptive propre à la langue qu'il étudie et, dans un second temps, d'ajuster ses concepts comparatifs (trans-linguistiques, eux) dans le but d'atteindre des comparaisons signifiantes qui n'effacent pas les différences inter-linguistiques.

La distinction entre les deux types de catégories est selon Haspelmath reconnue chez beaucoup d'auteurs, mais seulement implicitement. Ainsi, elle n'est pas présentée comme pouvant poser problème et par conséquent, aucune solution à ce problème n'est clairement formulée. Si l'on se réfère à l'état des lieux effectué sur ce sujet par Haspelmath (2010), ce serait le cas de Payne (1997), Whaley (1997), Tallerman (1998), Diessel (1999), Corbett (2000), Nedjalkow et Litvinov (1995) — dans le cadre de l'école de typologie de Saint Petersburg —, Van Vallin (2005) — dans le cadre de la *Role and Reference Grammar* —, Hengeveld et Mackenzie (2008) — dans le cadre de la Grammaire discursive fonctionnelle.

Par ailleurs, d'autres visions sont assez proches de la proposition de Haspelmath ou Lazard sans être aussi abouties. Parmi elles, on compte l'approche multifacteurs de Keenan (1976) qui envisage de définir chaque notion par une liste de propriétés (par exemple, la catégorie 'sujet' comporterait trente propriétés) devant chacune se retrouver dans toutes les langues examinées. Si ce n'était pas le cas pour une propriété donnée, il la retirerait alors des caractéristiques. Ainsi, le particulier est en quelque sorte séparé du trans-linguistique et sert à l'affiner. L'approche de Corbett établit également cette distinction, sans toutefois la rendre explicite. Il utilise en effet ce qu'il nomme des « concepts canoniques » (Corbett 2005), spécialement créés pour la typologie afin de rendre compte des conceptions des linguistes. Ces concepts sont considérés comme différents des catégories propres aux analyses empiriques des langues particulières. Enfin, Huddleston et Pullum (2002), auxquels renvoie Haspelmath, remarquent que certaines étiquettes grammaticales sont utilisées pour le niveau des langues particulières ainsi qu'à un niveau plus général inter-langues. Selon eux, ces niveaux devraient être distingués et abordés différemment. Les catégories propres aux langues particulières devraient ainsi

être définies formellement là où les concepts généraux contiendraient essentiellement des éléments sémantiques. Cependant, il semblerait que pour Huddleston et Pullum les deux niveaux ne puissent s'influencer mutuellement. Une catégorie appartenant à un niveau ne pourrait donc pas se retrouver ailleurs. Ceci rend difficile le travail typologique dans la mesure où, certes, les catégories descriptives d'une langue donnée ne sont pas nécessairement présentes au niveau trans-linguistique,

mais elles peuvent l'être dans une certaine mesure et il convient alors de rester attentif à cette possibilité.

La proposition de Ramat (1999, 2009) a attiré notre attention dans la mesure où elle considère les traditionnelles parties du discours comme toujours utiles et pertinentes dans la description typologique. Par exemple ceci conduit Ramat à parler, par assimilation, de « *nouniness* » et de « *verbiness* » pour l'analyse des langues qui ne présentent pas une distinction claire entre noms et verbes (voir Ramat 2009 ou encore Hopper et Thompson 1980, cité par Lazard 2006 à ce sujet). Cependant, malgré ce postulat de départ vraisemblablement universaliste, il est intéressant de noter que Ramat propose d'établir une distinction à trois niveaux de ces concepts traditionnels : (i) les catégories (ex. la diathèse), (ii) les caractéristiques de catégorie (ex. le verbe, étant donné que la diathèse s'applique à ces derniers), (iii) les valeurs de catégorie (ex. la réciprocité, forme particulière de diathèse, qui n'est exprimée que dans certaines langues). Cette répartition permet selon elle d'éviter de tomber dans la dichotomie « spécifique aux langues » versus « universel ». Finalement, même s'il n'est pas formulé de la sorte, ce procédé établit une distinction entre des concepts censés être présents trans-linguistiquement (les catégories et éventuellement les caractéristiques de catégorie) et d'autres, plus spécifiques à certaines langues (les valeurs de catégorie). Ramat précise d'ailleurs : « [...] *we have to distinguish between categories as theoretical concepts, which represent abstractions used by the linguist in his/her analysis, and practical, real implementations of these concepts. The former are universal and valid for the analysis of all languages [...]. The latter may be language-specific or shared only by a certain number of languages.* »<sup>49</sup> (2005 : 9, cité par Ramat 2009). Cependant, ici encore, cette réflexion ne semble pas aboutir à une proposition formalisée.

Enfin, dans la même veine que Ramat, nous mentionnons également Raible (2001). Même s'il se définit lui-même comme universaliste, il présente une réflexion qui se rapproche pourtant de celle des auteurs précédemment cités. Il est en effet conscient du fait que la typologie ajoute un degré d'abstraction à la description linguistique et s'interroge dans le même temps sur la validité d'une comparaison de phénomènes observés en français ou en anglais avec, par exemple, ceux du créole guyanais à base française. Finalement, Raible préconise de résoudre le problème de comparabilité entre les langues en examinant ces dernières non pas au niveau de la langue en elle-même mais au niveau des concepts. Il s'appuie pour ce faire sur la conception des Modistes (voir 1.4.2) qui transcendait finalement la séparation en parties du discours du latin pour s'intéresser à la relation entre structures linguistiques et structures de la pensée. C'est à eux que l'on doit la distinction entre *concepts* et *significations*<sup>50</sup>. Pour le dire en quelques mots seulement, les concepts sont supposés valables pour tous les êtres humains, là où les domaines de signification liés aux signes valent

---

<sup>49</sup> « [...] il faut distinguer les catégories en tant que concepts théoriques, qui représentent des abstractions utilisées par le linguiste dans son analyse, et les réalisations concrètes de ces concepts. Les premières sont universelles et valent pour l'analyse de toutes les langues [...]. Les secondes peuvent être spécifiques à certaines langues données ou partagées par un nombre particulier de langues seulement. » (Traduit par nos soins).

<sup>50</sup> Pour davantage de détails sur cette opposition, nous renvoyons le lecteur à Raible, 1987. « Comment intégrer la syntaxe dans la sémantique? La solution des grammairiens scolastiques. » LÜDI, Georges et STRICKER, Hans et WÜEST, Jakob, eds.: *Romania ingeniosa. Mélanges offerts à Gerold Hilty*. Bern/Frankfurt: Lang, 497-510.

uniquement pour une communauté de locuteurs de langues. Suite à ces idées, pour Raible, les seules catégories pertinentes pour la description inter-langues sont celles qui s'appuient sur des critères fonctionnels et cognitifs. Seiler (2001), dans le même ouvrage, le rejoint sur ce point puisqu'il estime que seul le niveau cognitivo-conceptuel est universel. Ce niveau est celui des domaines, des distinctions élémentaires et des principes opérationnels.

### 3.2.3 Quels objectifs pour la typologie : décrire, comparer ou expliquer ?

Les solutions proposées ci-dessus permettent de dépasser le problème théorique de base que nous avons mis en évidence, à savoir la possibilité, ou l'impossibilité, de la comparaison des langues entre elles. Mais finalement, la distinction entre les catégories spécifiques aux langues et les catégories trans-linguistiques pose la question des tâches qui incombent au linguiste descripteur de langues particulières et au typologue qui, lui, adopte une vision comparative. En effet, il peut bel et bien s'agir de domaines différents et à ce jour, deux visions opposées semblent co-exister concernant leurs places respectives.

Pour commencer, chez Lazard (2006) ou encore Pottier (1968) (cité par Ramat 1985), les tâches de description linguistique et de comparaison trans-linguistique sont bien délimitées :

- La description vise à décrire les langues en général afin de dégager des traits généraux, rechercher les articulations, les unités, les catégories et les structures propres à la langue qu'il étudie.
- La comparaison trans-linguistique, effectuée dans un second temps, a recours à une base de comparaison (CCA) et permet de confronter entre eux les systèmes découverts lors de la description, en vue d'y saisir des relations invariantes.

Haspelmath (2009 : 32) estime également que la typologie et la description doivent être séparées. Ainsi, le chercheur qui décrit une langue en particulier doit pouvoir utiliser des catégories appropriées pour la langue en question, sans se demander si ces catégories seraient valables à l'échelle trans-linguistique.

Les typologues de l'approche fonctionnelle-typologique (Imbert et Vallée 2012), faisant suite aux travaux des *West Coast Functionalists* durant les années 1970 (Givón 1970, 1984, 1995 ; DeLancey 1985, 1987 ; Grinevald<sup>51</sup> 1977, 1986, 2000 ; Li 1976, 1977 et Thompson 1978 notamment) sont quant à eux moins partisans de cette séparation des tâches. Ils considèrent en effet que la typologie permet de faire émerger des régularités qui ne peuvent apparaître lorsqu'on analyse les langues seules. De leur point de vue, les recherches descriptive et typologique doivent être menées dans une démarche d'aller et retour constants. Certains linguistes de ce mouvement né en réaction au formalisme chomskyen, avaient d'ailleurs été formés à la linguistique générativiste tout en étant

---

<sup>51</sup> Anciennement Colette Craig.

impliqués dans des études de terrain portant sur des langues peu décrites — le jacaltèque<sup>52</sup> pour Craig par exemple. Face à la difficulté d'appliquer les schémas générativistes, établis majoritairement à partir de l'anglais, à ces langues au fonctionnement si différent, ces chercheurs se sont tournés vers d'autres approches théoriques, notamment les travaux de Greenberg. Avec le temps, un courant fonctionnaliste typologique a été créé au sein duquel les structures linguistiques sont classées à partir de leur fonction (Givón 2001), se focalisant ainsi sur la variation entre les langues plutôt que sur leur uniformité.

D'un point de vue méthodologique, le cœur de cette démarche est de considérer que la description typologique des langues doit d'une part être faite sur la base de l'utilisation de données de première main et d'autre part, au moyen d'une interaction entre cadre théorique, connaissances typologiques et description des langues particulières. Cependant, l'apport majeur de ce courant est « d'exploiter systématiquement [la] valeur explicative et non uniquement descriptive [de la typologie] » (Imbert et Vallée 2012). À titre d'exemple, les linguistes typologues fonctionnalistes pointent dans les autres approches le manque de tentatives pour expliquer l'émergence et l'évolution des structures linguistiques.

L'idée initiale de Hjelmslev était que la typologie devait être la tâche la plus grande et la plus importante qui s'offrait à la linguistique, s'attachant à répondre aux questions suivantes : Quelles structures linguistiques sont possibles ? Pourquoi telles structures sont-elles possibles quand d'autres ne le sont pas ?

Finalement, on assiste aujourd'hui à cet essai d'articulation entre visée descriptive et explicative formulée par Hjelmslev. Ainsi, on tente d'expliquer les différences et les similarités observées à travers des langues non apparentées génétiquement. Plusieurs facteurs sont alors invoqués :

- des processus cognitifs communs aux locuteurs des langues en question (Hawkins 2007 ; Imbert et Vallée 2012 ; Marchello-Nizia 2006),
- des phénomènes de contact de langues entre systèmes géographiquement proches qui induisent l'utilisation de structures communes (typologie aréale),
- des processus d'évolution diachronique similaires.

L'une des conséquences, poussée à son paroxysme, de ce rapprochement entre démarche descriptive et démarche explicative se traduit par la volonté chez certains typologues de s'affranchir de tout cadre théorique : voir par exemple l'ouvrage *Framework-free Grammatical Theory* de Haspelmath, 2008 ou, avant lui, Givón, 1984<sup>53</sup>. Ces travaux s'inscrivent dans cette volonté de décrire chaque langue séparément pour elle-même étant donné que chacune d'elle dispose de structures différentes. Haspelmath (2008) cite deux études menées dans cette approche, sans qu'elle soit désignée explicitement comme telle : Schachter et Otnes (1972) pour le tagalog et Drach (1937) pour

---

<sup>52</sup> Langue maya utilisée notamment au Guatemala.

<sup>53</sup> Haspelmath (2008 : 18) précise toutefois que Givón n'a pas développé cette idée dans ses travaux ultérieurs.



l'allemand. Le caractère particulièrement visionnaire de Drach doit être souligné : dans son étude de 1937 il explique en effet vouloir tenter de décrire l'allemand sans présupposé extérieur et, surtout, sans passer par le prisme du latin (Drach 1937 : §4 et §16 cité par Haspelath 2008 : 5).

Haspelath estime que cette méthodologie exige non seulement de se séparer du cadre générativiste mais également de ce qu'il nomme le cadre « structuro-fonctionnel ». Selon lui, afin d'éviter tout biais méthodologique, il faudrait se concentrer sur les méthodes de terrain, faire l'expérience de langues non familières puis les décrire pour ce qu'elles sont et, enfin, élaborer des concepts comparatifs potentiellement communs à chacune d'elles.

#### **4. Que retenir de tout ceci ?**

« Malgré un accroissement considérable de nos connaissances sur les langues les plus diverses, le grand problème de la linguistique demeure celui de l'ethnocentrisme, ethnocentrisme des descriptions, ethnocentrisme des théories. » (Lemaréchal 2014 : 2).

L'état des lieux non exhaustif proposé ci-dessus a mis l'accent sur le glottocentrisme qui a marqué l'histoire de la typologie. Un regard critique sur cette histoire nous montre que, lorsqu'il était pris en considération, l'apport de langues plus « singulières », disons moins structurellement proches des langues indo-européennes, a conduit à un ébranlement des concepts établis et à une nécessité de changement dans la classification. En effet, la reprise des termes et concepts de la tradition gréco-latine a pu être problématique uniquement à partir du moment où ceux-ci ont été confrontés à des langues structurellement très différentes.

C'est très récemment, depuis une vingtaine d'années, que ce glottocentrisme a été mis en question. Désormais, la typologie s'interroge sur la possible inadéquation des catégories grammaticales traditionnelles dans la description des phénomènes de certaines langues. Ces catégories peuvent en effet empêcher le chercheur de remarquer certaines spécificités des langues qu'il compare. Certains chercheurs mettent donc l'accent sur l'importance de procéder en deux étapes distinctes : celle d'une description linguistique approfondie pour chaque langue spécifique et, ensuite seulement, celle d'une comparaison des langues entre elles au moyen de concepts qui soient valables au niveau trans-linguistique.

Dans la continuité de cette réflexion, nous pouvons nous interroger sur le statut et la légitimité des catégories traditionnelles dans le cas de langues d'une modalité autre que celle des langues sur lesquelles a essentiellement porté la typologie jusqu'à récemment, à savoir, les langues de modalité visuo-gestuelle que sont les langues des signes. Ces langues, nouvellement entrées dans le champ de la typologie nous le verrons dans la section suivante, ne disposent par ailleurs pas de forme écrite. Or, Auroux (1989a) nous rappelle qu'historiquement la réflexion linguistique a pu émerger grâce à l'écriture puisque cette dernière a eu pour effet d'objectiver l'altérité linguistique. En outre, toujours selon cet auteur, « l'élaboration occidentale du traitement des langues, tant européennes qu'extra-

européennes, présuppose que la décomposition du langage en *mots* est quelque chose de tout à fait essentiel » (1994 : 174).

Pour les LS, nous assistons à un cas d'exogrammatisation<sup>54</sup> (Auroux 1992, 1994) qui s'est largement ignoré comme tel. Ainsi, c'est l'écrit de la LV environnante qui a été utilisé depuis les premières études descriptives de ces langues (Garcia 2010 : 33 et Garcia 2016). Au même titre que ce mode opératoire a eu des incidences sur la description des langues dites « exotiques » lorsque le latin était le modèle d'élaboration des grammaires, il n'est pas non plus sans conséquence pour la description des LS.

Un autre élément décisif chez certains typologues de LV a été la confrontation avec des locuteurs-descripteurs de leur propre langue. En effet, le savoir épilinguistique de ces derniers ne se plie pas aux habituels concepts linguistiques bien connus des linguistes. Enfin, rappelons que la « grammatisation massive » (pour reprendre, ici encore, l'expression d'Auroux 1994 : 71) qui a eu lieu à partir de la Renaissance s'est faite sans véritable considération des traditions grammaticales autochtones existantes. L'extension de la culture occidentale qui a eu lieu à cette époque a en effet laissé peu de place aux concepts issus de ces grammaires développées localement. Les descripteurs ne se trouvaient pas dans une position de curiosité intellectuelle qui aurait consisté à chercher à comprendre ce que ces langues nouvelles auraient à apporter à la connaissance du langage humain. Leur objectif était principalement de les rendre accessibles au lecteur européen qui les utiliserait ensuite à des fins religieuses, commerciales ou politiques. Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que l'on a commencé à prendre en compte l'approche des locuteurs de ces langues. Concernant les LS, il n'y a pas eu de grammatisation réelle puisque l'on a systématiquement eu recours à l'écrit des LV. En outre, à l'instar de la grammatisation des vernaculaires européens en leur temps, l'exogrammatisation des LS a eu longtemps et le plus souvent comme principal objectif de souligner leur ressemblance avec cet autre groupe de langues que sont les LV. Il n'existe donc à ce jour aucune grammaire d'une quelconque LS qui ait été rédigée par des locuteurs d'une LS et *en* LS. On imagine donc aisément l'influence exercée par les catégories des LV d'une part dans la description de ces LS, et d'autre part dans la réflexion trans-linguistique entre LV et LS qui a été le point de départ du processus d'exogrammatisation, et enfin, de fait, dans la réflexion trans-linguistique entre LS. Par ailleurs, nous pouvons également souligner que les LS les plus étudiées actuellement sont les LS institutionnelles. Autrement dit, il s'agit de LS pratiquées dans un même environnement que *certaines* LV : des LV disposant d'un système écrit et elles-mêmes largement utilisées dans le monde. Ceci est particulièrement le cas pour la LV qu'est l'anglais, cohabitant avec la LS la plus étudiée et par laquelle le champ de la linguistique des LS a été fondé et même largement structuré : l'ASL.

Désormais, l'enjeu nous semble double. D'une part il s'agirait de considérer les LS à leur juste valeur en tant qu'elles peuvent représenter un apport de taille dans le cadre d'une réflexion sur la typologie des langues en général et ce, en raison de l'éloignement structural de ces langues par

---

<sup>54</sup> Pour rappel, la grammatisation représente « le processus qui conduit à décrire et à outiller une langue sur la base de deux technologies [...] : la grammaire et le dictionnaire » (Auroux 1994 : 122). Le même auteur parle d'« exogrammatisation » lorsque ce processus utilise une langue qui n'est pas celle décrite.

rapport aux LV ou si l'on ne partage pas ce point de vue, en raison du fait que, a minima, elles exploitent une autre modalité, la modalité visuo-gestuelle. Nous l'avons vu, la confrontation avec l'altérité a nourri les avancées et les questionnements de la typologie. Or, les LS sont actuellement les grandes absentes des travaux majeurs de typologie (Cormier et al. 2010). D'autre part, et peut-être en amont d'ailleurs, il faudrait qu'une typologie spécifique aux LS puisse se développer au moyen de concepts descriptifs propres à ces langues. Nous verrons dans le chapitre suivant de cette thèse que cet objectif n'est pas atteint malgré le nombre grandissant de travaux sur le sujet. Enfin, compte tenu de tout ce qui précède, le développement d'une typologie adaptée aux LS semble aller de pair avec une approche théorique qui mette en avant les spécificités des LS dès le niveau des langues particulières. Pour le dire rapidement, il serait question de s'affranchir du glottocentrisme pouvant affecter l'analyse des LS au niveau spécifique, puis au niveau trans-LS et enfin au niveau translinguistique (LV/LS).



# Chapitre II. Typologie des langues des signes. Où en est-on ?

La question de la variation entre LS est une thématique récente. Elle est pourtant pertinente pour quiconque s'intéresse à la typologie des langues de façon générale et à la structuration des langues visuo-gestuelles, plus spécifiquement. Ce sujet est progressivement devenu un centre d'intérêt grâce à l'augmentation du nombre de LS étudiées, allant de pair avec le constat croissant de leurs ressemblances structurales les unes avec les autres. Ceci a mis en avant diverses problématiques théoriques concernant les structures de ces langues.

Les LS sont des langues contraintes par l'utilisation d'une seule modalité, là où les LV peuvent avoir recours aux deux : audio-phonatoire en premier lieu mais également visuo-gestuelle par l'utilisation de la gestualité entendante, manuelle ou non manuelle. De ce fait, s'interroger sur la variation entre LS permettrait notamment de questionner l'influence de la modalité dans la structuration des unités linguistiques et dans leur variation. Ainsi, les éventuelles similitudes entre LS pourraient nous renseigner sur l'aptitude commune à tous les êtres humains à catégoriser le monde dont ils font l'expérience et à en rendre compte dans un système organisé et contraint par le recours à une modalité unique, en l'espèce la modalité visuo-gestuelle.

Dans ce chapitre sur la typologie des LS, nous tenterons de répondre aux deux grandes questions suivantes :

- Au regard de ce que nous savons de l'histoire de la typologie des LV (cf. chapitre précédent), sur quelle(s) base(s) s'est constituée la typologie des LS ?
- Le sujet de l'incidence de la modalité sur les structures est-il traité et quels sont les éléments de réponses apportés, notamment en termes d'invariant et de variation ?

Pour commencer, un examen de l'histoire des travaux en linguistique des LS nous permettra de comprendre comment s'est construit l'intérêt grandissant pour la variation entre les LS. Nous proposons d'en situer les grandes étapes, des années 1960 jusqu'à aujourd'hui. Nous verrons ainsi comment la problématique de la diversité entre LS est devenue un enjeu pour la recherche actuelle en linguistique des LS et en linguistique générale. Ce faisant, nous aborderons les critères utilisés pour classer les LS et verrons en quoi ces derniers peuvent être interrogés. Nous terminerons par un examen du rapprochement qui est opéré depuis quelques années entre LS et gestualité humaine et son incidence sur l'approche typologique des LS.

## 1. Un domaine d'émergence récente

### 1.1 Débuts de la recherche linguistique sur les langues des signes (années 1960 à 1980)

Les années 1960 à 1980 ont marqué un tournant dans la conception du langage humain. En effet, la linguistique s'était jusqu'ici intéressée aux seules LV et avait permis de dégager certaines caractéristiques supposément propres aux langues humaines. Ainsi, des travaux portant sur différentes LV avaient mis en évidence des propriétés structurales communes entre des langues pourtant non apparentées génétiquement les unes aux autres (Hockett 1960 ; Greenberg 1963 ; Chomsky 1965 pour ne citer que les principaux). D'autre part, des études tendaient à valoriser la parole vocale : bien que l'idée ne soit pas nouvelle, il était en effet largement admis que les langues devaient nécessairement être véhiculées par la parole vocale pour être considérées comme telles. Nous noterons par exemple les travaux de Geschwind et Levitsky (1968) ou encore Geschwind (1972) sur des patients atteints de lésions cérébrales entraînant la perte de la vocalité, mais pas des capacités motrices. Ceci suggérait l'existence de mécanismes neuronaux spécifiques à la parole vocale. Ce type de travaux délimitait très nettement ce qui pouvait être considéré comme un système linguistique : pour les linguistes de cette période, il fallait qu'il s'agisse d'un système utilisant la vocalité. Ce qui n'entrait pas dans ce cadre ne pouvait être une langue (voir également Neveu 2015 ou Garcia 2010 — Chapitre III). La LS ou encore la gestualité étaient donc exclues des études linguistiques.

### *1.1.1 Premiers travaux : à partir de l'ASL et dans un cadre générativiste*

C'est dans ce contexte qu'est paru l'article de Stokoe<sup>55</sup> (1960), réputé pour sa valeur quasi fondatrice de la linguistique des LS puisqu'il visait à montrer que l'ASL pouvait prétendre au statut de langue. Cette démarche n'aboutit pas immédiatement en raison du paysage scientifique d'alors qui, comme nous venons de le voir, plaçait la vocalité comme le seul canal possible pour les langues humaines. Ainsi, lors de la publication de son article, Stokoe (1960) n'a pas immédiatement reçu un accueil enthousiaste de la part de la communauté de linguistes.

Durant les années suivantes, d'autres travaux se sont développés, la plupart étant le fait de linguistes générativistes (Klima et Bellugi 1979 notamment). Pour ces auteurs, l'ASL représentait un nouvel enjeu permettant de corroborer l'hypothèse d'une grammaire universelle entraînant l'existence d'universaux du langage innés (Chomsky et Halle 1968). Cette hypothèse continuera d'être à la base de la majorité des travaux en linguistique des LS jusque dans les années 1980. Nous noterons que dans ce cadre, certaines caractéristiques spécifiques aux LS — sans équivalent dans les LV — ne pouvaient trouver leur place. L'iconicité en faisait partie et plusieurs auteurs soulignent en quoi celle-ci était reléguée dans les travaux de cette période inscrits dans cette approche (Cuxac 1996, Garcia 2000, Vermeerbergen 2006, Perniss 2007). Certes, elle était prise en considération dans certains travaux de ce courant majoritaire, mais en étant appréhendée comme vouée à s'amenuiser, jusqu'à disparaître (Frishberg 1975, Klima et Bellugi 1979 — Chapitre I). D'autre part, en raison de la nécessité de la création de dictionnaires de LS (à visée surtout éducative dans un premier temps), les signes étaient décrits à partir de leur mise en correspondance avec des mots de la LV. Ainsi, on cherchait avant tout à souligner que les signes seraient caractérisés par une correspondance forme-

---

<sup>55</sup> Professeur d'anglais de formation, puis linguiste structuraliste.

sens non iconique, comme les mots. Cette comparaison « signe-mot » a peu été remise en question bien qu'elle rende assez peu compte des phénomènes de la langue (voir Jouison 1995, Chapitre II et Garcia 2000, 2010, Chapitre II et III, 2016 pour une réflexion sur le sujet ; Bonnal 2005 pour la genèse de cette pratique, notamment chez Bébien 1825 qui en fait d'ailleurs lui-même une critique anticipée).

La majeure partie des travaux a d'abord été produite aux États-Unis et portait sur l'ASL mais d'autres études furent également menées en Europe du Nord à partir des années 1970 (Suède en 1972 sous la direction de Bergman, Danemark en 1974, Finlande en 1982, ou encore Norvège en 1983) et au Royaume-Uni à partir de 1971 — la BSL ayant été vraisemblablement la première LS européenne à être étudiée pendant cette période d'intérêt scientifique grandissant pour ces langues (McBurney 2012). Différentes équipes de recherches furent constituées durant ces années (Woll 2003). Ainsi, pendant les années 1970, un processus d'exo-grammatisation des LS fut entamé<sup>56</sup> et de nombreux dictionnaires de LS furent publiés aux États-Unis, dans différents pays d'Europe, d'Asie (Japon en 1973, Chine en 1977, Philippines en 1977) ou encore au Canada.

Dans les années 1980, les LS ont continué de susciter l'intérêt de pédagogues, avant d'intéresser linguistes et/ou anthropologues qui procédaient souvent en premier lieu à une documentation de la LS visant l'élaboration d'un dictionnaire. Ensuite, des centres de recherche ont parfois pu être créés : ce fut le cas au Brésil où les premières recherches débutèrent dans les années 1980 jusqu'à aboutir à une thèse en 1999 (Müller de Quadros 1999) et, dans le même temps, à la création d'un centre de recherche : le *Deaf Studies program*, à l'université de Florianópolis, dans l'État de Santa Catarina. En Amérique latine, notamment au Chili, le premier dictionnaire fut publié en 1991, puis ce fut le cas en Argentine en 1993. En Océanie, des recherches furent menées en Australie dès 1963 sur une LS aborigène, un dictionnaire de l'Auslan parut en 1989 (Johnston 1989a ; Johnston 1989b) et un centre de recherche fut créé en 1993 : le National Institute for Deaf Studies, à l'université de La Trobe, à Melbourne. En Afrique du Nord, les premiers dictionnaires avaient été élaborés dès 1984 pour la Libye et l'Égypte puis en 1987 pour le Maroc. En Afrique de l'Ouest, un dictionnaire de la langue des signes du Mali a été réalisé en 1999. Sur le reste du continent, nous pouvons noter la création du dictionnaire d'une LS du Congo en 1990 et celui d'une LS du Rwanda la même année. Enfin, un dictionnaire fut également produit en Tanzanie en 1993 et en Ouganda en 1998 (McBurney 2012).

Globalement, il faut surtout retenir de ces ouvrages leur objectif pratique : un signe est apposé à côté de ce qui est considéré comme son équivalent en LV (mise en correspondance mot-signé). Cette situation n'est pas sans rappeler la période de grammatisation massive des LV à partir de la Renaissance où les langues nouvellement décrites l'étaient en des termes fortement ancrés dans la tradition gréco-latine, même lorsque les concepts utilisés dans les grammaires occidentales n'étaient pas adaptés à ces langues, et où les premiers dictionnaires étaient fondés sur des entrées en latin.

---

<sup>56</sup> Ce processus avait débuté, comme mentionné, dès le XIX<sup>e</sup> siècle avec les travaux de Bébien (1825) suivis de ceux de Rémi-Valade (1854). Cependant, en raison de l'interdiction massive des LS en Europe, leur étude s'est raréfiée jusqu'aux années 1960.

Malgré ces projets épars de création de dictionnaires, c'est, selon McBurney (2012), la rencontre de la *Linguistic Society of America* de 1973-1974 aux États-Unis qui entérine l'acceptation des travaux sur la LS dans le domaine de la linguistique (McBurney 2012). En effet, lors de cet événement les communications sur la phonologie des LS auraient suscité l'admiration du public. La tenue de plusieurs événements dans les années suivantes atteste la professionnalisation de ce domaine : le *National Symposium on Sign Language Research and Training* (organisé à Chicago en 1977) ou encore l'*International Symposium on Sign Language Research* (ISSLR) (organisé à Stockholm en 1979 par Ahlgren et Bergman) et le *NATO Advanced Study Institute on Language and Cognition: Sign Language Research* (organisé à Copenhague par Lane, Battison et Grosjean en 1979). La même année, la publication de l'ouvrage de Klima et Bellugi (1979) a rencontré beaucoup d'écho et représente l'entrée de la LS dans le champ de la linguistique par le biais du modèle générativiste, modèle élaboré à partir des LV.

Durant cette période, certains (rares) travaux abordèrent les LS à travers un prisme différent. Ainsi, chez Friedman (1977 : xi) « *Our primary concern is to take a fresh look at manual/visual language without being bound by theories and models based on oral languages.* »<sup>57</sup>. De façon générale cependant, les linguistes des LS continuèrent, sur l'impulsion de Edward Klima et Ursula Bellugi (Université de Harvard), de se concentrer sur les similitudes pouvant exister entre LS et LV, occultant de fait la question des possibles différences. À ce stade, comparer les LS entre elles ne faisait pas partie des questionnements, notamment parce que peu de LS étaient décrites. En outre, les projets de dictionnaires n'incluaient pas nécessairement un objectif de recherche en linguistique et restaient circonscrits à une LS donnée. Toutefois, la création de centres de recherches continuait de s'étendre dans différents pays — occidentaux majoritairement — de façon concomitante au développement des travaux sur d'autres LS que l'ASL (Woll 2003).

À partir de cette période, nous pouvons considérer que les LS ont commencé à être contraintes d'entrer dans le moule des LV de façon notable. Ceci s'est produit à la fois dans les premiers travaux académiques pour lesquels le modèle théorique majoritaire s'était construit sur la base de certaines LV, et sur le terrain, par le besoin d'élaboration de dictionnaires, bien souvent à des fins didactiques visant l'enseignement de la LV environnante aux sourds.

### *1.1.2 Les langues des signes mises sur un pied d'égalité avec les langues vocales. À quel prix ?*

Les années 1960 à 1980, désignées comme l'« ère pré-linguistique des LS » (Newport et Supalla 2000) ou encore la « période moderne » (Woll 2003), continuent de se caractériser par un focus de l'analyse sur les ressemblances (sous-jacentes ou apparentes) entre LV et LS. L'objectif consistait à montrer que LV et LS sont des langues structurées, acquises et traitées par les individus de façon similaire.

---

<sup>57</sup> « Ce qui nous intéresse est d'adopter un regard neuf sur les langues manuelles/visuelles sans être restreints par des théories et des modèles basés sur les langues orales. »



Dans le domaine de l'acquisition de la LS, Petitto et Marentette (1991) suggèrent que les premiers signes d'un enfant sourd grandissant avec des parents sourds signeurs sont produits à l'âge d'un an environ, ce qui correspond au moment des premières productions d'un enfant entendant dans un contexte où c'est la LV qui est utilisée en famille. De même, comme le rapportent Meier (2012 : 588), Chen Pichler (2012 : 661), Meier et Newport (1990), Newport et Meier (1985), Volterra et Iverson (1995) et Capirci et al. (2002) soulignent, malgré certaines divergences, le chemin développemental fortement similaire emprunté par les enfants sourds et les enfants entendants. Emmorey (1991) et Newport (1990), mettant également en avant le fait que les LS seraient structurées, acquises et traitées comme les LV. Il existerait toutefois une limite à cette ressemblance avec les LV : chez les sourds signeurs pour lesquels l'input d'ASL n'aurait pas été transmis suffisamment tôt, les compétences grammaticales et la fluidité de la LS serait altérée. Plus tard, cette situation a constitué un argument en faveur de l'existence d'un seuil critique au-delà duquel l'acquisition d'une langue serait fortement compromise (Newport, Bavelier et Neville 2001 ; Ducharme et Mayberry 2005). Dans le cas de l'acquisition de la langue maternelle, ce scénario ne peut avoir d'équivalent chez les enfants entendants puisque ces derniers sont forcément soumis à un input en LV quelle qu'elle soit et ce dès leur plus jeune âge (hormis dans le cas des fameux « enfants sauvages »).

Enfin, ajoutons le travail de Neville et al. (1995) et celui de Poizner, Klima et Bellugi (1990) qui visaient à montrer que la représentation de l'ASL chez les sujets sourds signeurs s'effectuait au même emplacement que la parole vocale chez les sujets entendants (i.e. dans l'hémisphère gauche). Ces différentes études suggéraient donc, de fait, que les capacités cognitives mises en oeuvre dans la langue étaient les mêmes que pour les LV. De ce point de vue, LV et LS ne paraissaient pas si éloignées les unes des autres.

Vermeerbergen (2006) propose une synthèse critique de cette première période de recherche sur les LS. Tout d'abord, elle insiste sur le fait que les premiers linguistes des LS n'étaient pas forcément signeurs eux-mêmes et que peu de sourds étaient impliqués dans les analyses. Les résultats obtenus étaient donc le fait de chercheurs non familiers d'une quelconque LS et, il faut le dire, formés à la linguistique des LV. Surtout, les LV qu'ils étaient habitués à analyser étaient des langues avec une longue tradition écrite, qui étaient par ailleurs utilisées dans l'éducation (par ex. l'anglais, le français, l'espagnol, etc.). Il ne s'agissait pas de LV à tradition orale qui auraient été structurellement plus proches des LS. Ensuite, comme nous avons tenté de le mettre en avant dans les sections qui précèdent, l'auteure souligne que certains chercheurs se sont intéressés à l'étude de LS dans le but de tester un certain modèle théorique. Les conséquences sur leurs travaux sont bien entendu à nuancer mais il est possible que certains éléments des LS aient été écartés de l'analyse (volontairement ou non) afin de légitimer certains concepts théoriques. Vermeerbergen cite à ce sujet la question de l'examen de l'ordre des mots dans la perspective générativiste, qui a tendance à diminuer l'importance de la simultanéité dans le discours en LS. Enfin, elle souligne les biais méthodologiques qui auraient également influencé l'appréhension de ce nouvel objet d'étude que sont les LS. Premièrement, le recours à des gloses constituées d'un mot (ou, plus rarement, d'une combinaison de mots) d'une LV qui partage plus ou moins le sens du signe glosé. Cette utilisation

dans la « transcription » des données de LS peut conduire le chercheur (généralement entendant et non signeur comme dit précédemment) à attribuer (ici encore, consciemment ou non) au signe en question les caractéristiques du mot de la LV<sup>58</sup>. Deuxièmement, les données sur lesquelles ont été effectuées les premières études étaient des phrases en anglais traduites en ASL par les informateurs au moyen d'une élicitation. Le travail énonciativo-fonctionnaliste de Cuxac est cité ici puisqu'en effet, l'étude qu'il a menée sur les productions d'un comédien sourd en performance directe se présente comme une méthodologie fortement différente. Pour Vermeerbergen, le choix des données exerce également une influence sur les résultats obtenus et dans le cadre d'une réflexion visant à rapprocher les structures des LS et celles des LV, ce choix méthodologique participe directement des conclusions des études<sup>59</sup>.

## 1.2 Développement des recherches sur les langues des signes (à partir des années 1980)

À partir des années 1980 et jusqu'aux années 2000, le statut linguistique des LS étant désormais acquis au moins dans les communautés concernées de près, la poursuite des travaux avait pour objectifs une meilleure compréhension des mécanismes d'acquisition des LS ainsi qu'une description plus précise de leur fonctionnement. Ici également, c'est bien souvent l'ASL qui fut l'objet d'étude de prédilection étant donné que c'est aux États-Unis que la réflexion linguistique sur les LS s'est d'abord, et le plus, développée. Dans différents domaines, les travaux continuaient de souligner les points communs avec des LV existantes, certaines de ces LV étant parfois typologiquement éloignées de l'anglais. Nous verrons quelles sont ces similitudes mais nous intéresserons également aux observations qui ont émané de cette période pendant laquelle le nombre de LS étudiées s'est accru et le réseau de chercheurs sur les LS s'est développé, aboutissant finalement à une réflexion sur la variation entre LS.

### *1.2.1 Différences avec les langues vocales et constat de fortes ressemblances entre langues des signes*

Durant cette période, nommée « période post-moderne » par Woll (2003), on tenta d'approfondir ce que l'on savait des structures des LS. Ceci se traduit par un examen des spécificités des LS dans plusieurs domaines d'analyse et notamment en ce qui concerne la morphologie spatiale, les éléments non manuels ou encore les constructions iconiques.

---

<sup>58</sup> Nous précisons que, bien entendu, l'utilisation de gloses dans le cas de l'analyse de LV peut conduire au même écueil. Nous renvoyons le lecteur au Chapitre I pour un état de l'art critique succinct sur ce sujet.

<sup>59</sup> À ce sujet, Garcia (2010 — Chapitre III, notamment : 208-211) insiste sur le fait que la « spécificité française » incarnée par Cuxac et Jouison va au-delà d'un choix de données différentes. En effet, ce qui est à l'origine de ce choix est avant tout la proximité avec le terrain de ces chercheurs. C'est ce qui leur aurait permis, très tôt, de saisir le décalage entre les modélisations issues des travaux américains et les structures de la LSF utilisées *in vivo*. En particulier, le fonctionnement dynamique et complémentaire des « productions les plus iconiques » avec les signes habituellement décrits a rapidement attiré leur attention.

Le nombre de LS (occidentales) étudiées continuait d'augmenter et certains travaux effectués au départ sur l'ASL furent étendus à d'autres LS. C'est le cas de l'étude menée par Padden (1983) sur les verbes de l'ASL qui a ensuite été reprise dans d'autres LS, avec le même type de résultats. L'auteure y fait état de trois types de verbes différents en ASL — *plain verbs*, *agreement verbs*, *spatial verbs* — avec une description particulièrement précise concernant le nombre d'arguments des *agreement verbs*. Ce type de verbe comporterait en effet au maximum deux arguments : le sujet et l'objet, l'objet étant le seul obligatoire. Cette organisation syntaxique se retrouverait en LS britannique (BSL) (Sutton-Spence et Woll 1999 ; Morgan et Woll 2002), en LS française (LSF) (Moody 1983), dans la LS israélienne (ISL) (Meir 1998, 1999), en LS danoise (DTS) (Engberg-Pedersen 1993) ainsi qu'en LIBRAS (Müller de Quadros 1999). Cette réflexion entre LS se poursuit autour d'un autre type de structures fréquentes dans les LS et dont le statut fit couler beaucoup d'encre. Il s'agit des structures fortement iconiques, nommées par Klima et Bellugi (1979) *mimetic depiction*. Elles furent mises en miroir avec les verbes à classificateurs de LV athabaskanés comme le navajo (Frishberg 1975 ; Kegl et Wilbur 1976 ; Supalla 1978). De nombreux auteurs ont par la suite soulevé le caractère problématique de cette comparaison en raison des propriétés des classificateurs des LV qui diffèrent des structures observées en LS (voir Schembri 2003 pour une revue de la littérature sur le sujet). Nous y reviendrons plus longuement dans la section III de notre état de l'art.

Ces structures sont sans équivalent dans les LV si l'on considère le travail critique de Cuxac (2000) dans le cadre théorique dont il est à l'origine. Ce dernier, développé à partir des années 1980, fait l'hypothèse que toutes les LS du monde suivent le même scénario sémiogénétique, à savoir celui d'un individu sourd (au moins) isolé et sans contact avec une LS institutionnelle, qui, mû par le besoin humain de dire, rend iconique son expérience perceptivo-pratique afin de communiquer avec ses pairs entendants. Pour ce faire, il utilise les moyens cognitifs et culturels dont il dispose et construit son processus de création sur les similarités qu'il perçoit dans le monde qui l'entoure. Ces éléments perceptuellement saillants sont ce qui l'aide à distinguer une entité d'une autre : ils sont à la base de ses premières catégorisations. N'ayant d'autre choix que de mobiliser la modalité visuo-gestuelle dans toutes ses potentialités iconiques, il l'utilisera de plus en plus, surtout en constatant son efficacité pour se faire comprendre. Cette « iconicité première », dès lors qu'elle devient délibérée (développement de la théorie de l'esprit) atteindrait peu à peu un niveau élevé de structuration, conduisant à ce que Cuxac nomme la « bifurcation des visées », c'est-à-dire à l'émergence de deux types de structures linguistiques, générant chacune des unités qui leur sont propres. Le premier type de ces structures, non conventionnelles et dont le sens est spécifique, est constitué des principales structures dites « structures de transfert » : transfert de taille et de forme (TTF — permettant de montrer la taille et/la forme d'une entité), transfert situationnel (TS — qui donne à voir le déplacement d'un actant par rapport à un locatif stable), et le transfert personnel (TP — où le locuteur incarne l'individu ou l'entité dont il est question). Il s'agit peu ou prou des

fameuses constructions décrites dans la littérature comme « fortement iconiques »<sup>60</sup> et dont le statut reste problématique pour certains auteurs mais qui sont pour Cuxac et les tenants de son approche, la conséquence de l'exploitation de la modalité visuo-gestuelle et de ce fait, l'élément représentatif du fonctionnement spécifique des LS.

Ailleurs dans la littérature, ces constructions ont été décrites sous diverses appellations : *classifier signs* (Bernal 1997 ; Branson et al. 1995), *classifier verbs, verbs of motion and location* (Supalla 1986, 1990), *classifier predicates* (Corazza 1990 ; Schick 1987 ; Smith 1990), *spatial-locative predicates* (Liddell et Johnson 1987), *polymorphemic predicates* (Collins-Ahlgren 1990 ; Wallin 1990), *polysynthetic signs* (Takkinen 1996 ; Wallin 1996, 1998), *productive signs* (Brennan 1992 ; Wallin 1998) ou encore *polymorphemic signs* (Engberg-Pedersen 1993). Nous retiendrons que, quelles que soient la terminologie et les modalités d'analyse utilisées, ces constructions ont été à ce jour observées dans plus de trente LS (Schembri 2003). Dès les années 1990, elles sont observées dans chaque LS étudiée (McDonald 1982, Supalla 1982, Schick 1990 pour l'ASL ; Brennan 1990, 1992, Deuchar 1984, Sutton-Spence et Woll 1999 pour la BSL ; Engberg-Pedersen 1993 pour la LS danoise ; Zwitserlood 1996 pour la NGT, pour ne citer que ces références)<sup>61</sup>.

Les études de cette période ont fait émerger certaines propriétés apparemment spécifiques à la modalité visuo-gestuelle. En parallèle, d'autres propriétés sont quant à elles présentées comme universelles et donc transmodales. Néanmoins, jusqu'à la fin des années 1990, les travaux demeurent encore nettement orientés vers une comparaison LV/LS et les analyses comparatives *explicites* entre différentes LS sont rares. Johnston (1989a) et Woll (1983) soulignent cependant une similarité structurelle très forte entre LS ne partageant pas de lien historique ou culturel. Vermeerbergen (2006 : 14) souligne à ce sujet un phénomène assez parlant : « [...] in many studies from the nineties, we see the authors comparing their own interpretation of a specific grammatical mechanism in sign language A with the interpretation of another researcher studying the same mechanism in sign language B. »<sup>62</sup>. Pour elle, ceci montre qu'implicitement ces chercheurs considéraient d'emblée que les LS avaient un haut degré de similarité les unes avec les autres, sans que ceci ait été explicitement mentionné. Surtout, c'est tjrs l'ASL qui est pris comme référence ultime.

Il fallut attendre les travaux respectifs de Newport et Supalla (2000) et de Meier (2000, 2002) pour que cette observation soit davantage prise en considération et mise en regard avec la diversité des LV : on parlera de « *Variation hypothesis* »<sup>63</sup>, que Meier (2000 : 1965) résume comme suit : « *The*

---

<sup>60</sup> Dans la littérature, les *classifier constructions* (ou autre terminologie citée ci-après) n'incluent pas les constructions modélisées comme TP par Cuxac dès 1985. Ces constructions sont généralement dénommées *role shifts* ou *constructing actions*. Pour plus de détail sur cette terminologie et ce qu'elle recouvre, voir Garcia et Sallandre (2014) et Chapitre III du présent travail.

<sup>61</sup> Nous renvoyons le lecteur à Schembri (2003 : 28) pour consulter la totalité des références concernées.

<sup>62</sup> « Dans bon nombre d'études datant des années 1990, nous observons que les auteurs comparent leur propre interprétation d'un mécanisme grammatical spécifique dans la LS A avec l'interprétation d'un autre chercheur qui travaille sur le même mécanisme dans la LS B. ». (Traduction de la doctorante).

<sup>63</sup> « L'hypothèse de la variation ».

*relative uniformity of signed languages, in contrast to the typological diversity of spoken languages, may be due to the differing resources available to sign and speech, as well as to the differing perceptual and articulatory constraints imposed by the visual-gestural and oral-aural channels* »<sup>64</sup> (Meier 2000 : 1965). En d'autres termes, ce qu'il faut retenir ici est d'une part que peu de LS étaient étudiées à cette période et, d'autre part, que la faible diversité observée entre ces LS était largement expliquée par les propriétés de la modalité visuo-gestuelle, prétendument peu propice à la variation.

Trois ouvrages représentatifs des tendances dans le champ furent publiés à partir des années 2000. Ils dressent le bilan de quelque quarante années de recherche sur les LS et formulent de nouvelles perspectives pour la discipline :

- *Sign Language and Linguistic Universals* (Sandler et Lillo-Martin 2006),
- *Modality and Structure in Signed and Spoken Languages* (Meier, Cormier, Quinto-Pozos 2002),
- *Visible Variation, Comparative Studies on Sign Language Structure* (Perniss, Pfau et Steinbach 2007).

L'ouvrage de Sandler et Lillo-Martin (2006) s'inscrit explicitement dans une perspective générativiste et affiche sa volonté de poursuivre les comparaisons entre langues des deux modalités dans le but de mettre en évidence leurs similarités structurelles. Étant donné que ces similarités seraient la conséquence de la grammaire universelle (UG), les LS et les LV partageraient nécessairement certaines propriétés quelle que soit la modalité utilisée. À ce titre, les objectifs de recherche énoncés dans ces ouvrages se placent dans la continuité de ceux de la première période de la linguistique des LS puisqu'ils appartiennent au même cadre théorique. Ils sont par ailleurs encore actuels pour ces auteurs (voir notamment Lillo-Martin et Gajewski 2014).

Les auteures dressent une liste non exhaustive des caractéristiques partagées par LV et LS (: 477), soulignant l'organisation hiérarchique commune entre LS et LV à tous les niveaux d'analyse — phonologique, morphologique et syntaxique. D'autre part, elles revendiquent l'utilisation des mêmes outils de description pour les LS que ceux utilisés dans l'analyse des LV, ces derniers ayant été élaborés durant des décennies de recherche auraient ainsi prouvé leur utilité. Reprenant les travaux de Aronoff et al. (2000, 2005) sur la morphologie, Sandler et Lillo-Martin rappellent que les LS sont des langues jeunes et que la linguistique des LS est une discipline récente également. De ce fait, nous ne disposerions pas encore des outils nécessaires pour traiter efficacement les données trans-LS (: xvii).

Concernant la question de la variation entre LS, il faut noter que l'ouvrage présente essentiellement des données provenant de l'ASL mais que ces dernières semblent généralisées à l'ensemble des LS. Les auteures mentionnent en effet que « *Work on one sign language often reveals properties common to sign languages in general.* »<sup>65</sup> (: xvii). Sandler et Lillo-Martin expliquent cependant à ce

---

<sup>64</sup> « L'uniformité relative des LS comparée à la diversité typologique des langues parlées pourrait s'expliquer par la différences des ressources disponibles pour les signes et pour la parole, mais également par les contraintes perceptuelles et articulatoires propres à la modalité visuo-gestuelle et audio-phonatoire ». (Traduction de la doctorante).

<sup>65</sup> « Les études portant sur une LS révèlent souvent des propriétés communes aux LS en général. »

sujet que le nombre croissant de LS étudiées a mis en évidence un noyau commun de structures qui s'expliquerait selon elles par la modalité commune à ces langues. Un chapitre est par ailleurs consacré à ces effets de la modalité : ils sont notamment présents dans l'utilisation syntaxique de l'espace même si, selon les auteures, les propriétés formelles syntaxiques ne seraient pas affectées par cette utilisation. En d'autres termes, rien de ce qui ne pourrait être observé en LS ne viendrait contredire les universaux du langage décrits jusqu'à présent.

L'ouvrage de Meier et al. (2002) présente davantage d'études portant sur des LS différentes. Ces auteurs se situent cependant dans la même approche que Sandler et Lillo-Martin au niveau théorique et indiquent ainsi que, hormis les propriétés inhérentes aux articulateurs, toute règle qui vaut dans les LS est également une règle possible pour une LV et inversement (: 4). Cependant, nous retrouvons dans cet ouvrage une liste d'éléments qui semblent communs à toutes les LS (mais ne sont pas communs à toutes les LV). Parmi ces éléments nous avons le fait que les LS sont des langues à *topic* qui ont recours aux expressions faciales pour distinguer différents types de phrases ainsi que des mouvements répétés comme marque aspectuelle de l'itération. Enfin, l'accord des verbes s'effectue généralement par association du sujet ou de l'objet à certains emplacements spécifiques.

Meier et al. (2002), comme par ailleurs Perniss et al. (2007), mettent en avant l'homogénéité typologique des LS qui paraît plus importante que celle des LV. Ils expliquent toutefois ceci notamment par l'hypothèse de la jeunesse des LS. Pour, en effet, rendre compte de la faible variation entre LS par rapport à la forte variation entre LV, cinq facteurs explicatifs sont mentionnés :

- les propriétés des articulateurs des LS : ceux-ci ayant une taille plus importante que ceux utilisés en LV, il en résulte que la production de signes est plus longue que la production de mots — même si, rappellent-ils, la production d'une proposition en LS serait assez comparable à celle d'une proposition en LV (Bellugi et Fischer 1972 ; Klima et Bellugi 1979). Selon les auteurs de ces deux références, cette différence empêcherait la morphologie concaténative en LS, au profit d'une morphologie simultanée, plus efficace en termes de production.
- les propriétés du système perceptuel utilisé pour les LS : les trois dimensions disponibles rendent l'espace signifiant. Ceci n'est pas sans avoir de conséquences sur la structure des unités linguistiques, bien que ces conséquences restent encore à déterminer d'après les auteurs.
- les possibilités liées à la modalité visuo-gestuelle d'élaborer des représentations iconiques et/ou indexicales. Les auteurs soulignent que selon Goldin-Meadow et McNeill (1999 : 155) les deux modalités seraient à égalité lorsqu'il s'agit de segmenter et combiner les unités linguistiques mais que lorsqu'il s'agit de faire ressemblant, la modalité visuo-gestuelle est bien plus efficace.
- la jeunesse des LS : selon Meier (2002) (également repris par Perniss et al. 2007), les LS ne seraient pas nées avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'ASL pourrait à la rigueur faire figure d'exception puisqu'il est admis qu'il puise son origine dans la LS de l'île de Martha's Vineyard, au XVII<sup>e</sup> siècle. La plus jeune LS existant à ce jour serait celle du Nicaragua, formée à partir des années

1970 lors de la création d'une école pour enfants sourds dans la capitale (Kegl, Senghas et Coppola 1999 ; Polich 2000). Peu d'enfants sourds naissant de parents sourds signeurs, un nombre restreint d'entre eux auraient accès à un modèle adulte signeur dès les premiers mois. Toutefois, bon nombre de créations gestuelles ont été observées dans des situations qualifiées de « variées » par Meier (: 12). Il distingue en effet quatre situations différentes : le cas des homesigns (Goldin-Meadow et Feldman 1977 ; Goldin-Meadow et Mylander 1990), le cas d'enfants sourds dont l'input provient de parents sourds mais apprenants tardifs de l'ASL (Singleton et Newport 2004), le cas d'enfants sourds dont l'input est constitué d'anglais signé (Supalla 1991) et enfin, le cas de LS comme la LS nicaraguayenne qui s'est formée au minimum sur trois générations (Kegl et al. 1999). Compte tenu de tout ceci, un parallèle est établi avec d'autres langues considérées comme jeunes : les créoles. Meier cite Bickerton (1984) qui suggère que les créoles sont, à l'instar des LS, structurellement uniformes.

- l'ancrage des LS dans la gestualité : à la différence des créoles qui se sont construits sur certaines LV (substrats) et ont subi l'influence d'autres LV environnantes (superstrats), les LS pourraient avoir puisé dans les gestes partagés entre un enfant sourd et sa famille entendante — gestes qui évolueraient parfois vers la création d'un homesign — ainsi que les gestes co-verbaux des entendants. Cet ancrage similaire entre LS ainsi que les possibilités de la modalité visuo-gestuelle précédemment évoquées contribueraient à une faible variation des LS.

Selon Meier, la jeunesse des LS constitue l'explication la plus importante. Perniss et al. (2007) ainsi que Sandler et Lillo-Martin (2006) mettent également l'accent sur ce point en particulier. De façon concrète, selon ces auteurs les signes et les structures des LS pourraient être amenés à changer au fil du temps, voyant leur iconicité diminuer. Le cas de la morphologie de la LS d'Al-Sayyid (ABSL) (Aronoff et al. 2005 ; Sandler et al. 2005) qui représenterait le cas d'une LS communautaire particulièrement jeune, constituerait un argument supplémentaire. Les données de cette LS suggéreraient en effet que l'accord verbal et l'apparition d'un système stable de classificateurs sont des éléments qui mettent du temps avant d'arriver à maturation dans une LS donnée. En ASL, le recours aux classificateurs serait plus systématisé et l'utilisation du corps dans son ensemble, notamment dans l'utilisation de prises de rôles du locuteur, serait nettement moins fréquente. Il faudrait donc prendre en compte à la fois l'influence de la modalité et l'âge des LS pour comprendre leur organisation morphologique, en partant du principe que l'âge de la LS aura une incidence sur son organisation. Les LS les plus jeunes (c'est-à-dire les LS micro-communautaires) seraient selon ces auteurs les moins « formées ». La proposition qui semble se dégager de cette idée selon laquelle l'organisation des LS évolueraient vers une diminution de l'exploitation de l'iconicité est que l'uniformité structurale entre LS observée par bon nombre de chercheurs pourrait, elle aussi, évoluer. Ce changement, et c'est là le point crucial, se ferait a priori vers davantage de différences entre LS, à l'instar de ce qu'il en est pour les LV.

L'approche sémiologique considère quant à elle tout autrement les LS émergentes au niveau individuel et les LS micro-communautaires. En effet, elles seraient ancrées dans le même scénario

sémiogénétique que les LS institutionnelles, à savoir, l'iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique sur la base d'éléments visuellement saillants, ainsi que nous l'avons précisé plus haut dans cette section. À ce titre, ces LS seraient des systèmes satisfaisant les besoins de communication des locuteurs qui l'utilisent et seraient, ni plus ni moins que toute autre langue, en constante évolution afin de répondre au mieux à ces besoins. L'hypothèse d'un lien phylogénétique et ontogénétique est également faite entre ces LS et les LS institutionnelles, ces dernières ayant progressivement acquis ce statut en raison d'un contexte sociolinguistique propice (échanges favorisés et encouragés par un regard positif sur les signes, large communauté de signeurs et enfin, reconnaissance institutionnelle, voir Fusellier-Souza 2004). Nous pourrions citer à ce titre le cas de la LSF dont l'histoire institutionnelle a commencé à partir de l'expérience éducative menée par l'abbé de l'Épée au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette expérience eut pour conséquence la mise en commun des différentes LS développées par les jeunes sourds auparavant isolés et communiquant avec leur famille le plus souvent entendante (Cuxac 1983, 1996, Bonnal 2005). Selon ce schéma, chaque homesign pourrait éventuellement entrer en contact avec d'autres homesigns sur une base régulière, donnant ainsi lieu à une LS micro-communautaire pouvant elle-même potentiellement devenir une LS institutionnelle si les conditions sont réunies. Dans ce cadre, l'hypothèse d'un lien ontogénétique amène l'idée selon laquelle un même individu pourrait, au cours de sa vie, passer d'un homesign à une LS micro-communautaire et, éventuellement, à une LS institutionnelle en fonction des interlocuteurs qu'il fréquente (Fusellier-Souza 2004). Dans cette approche, les LS micro-communautaires sont considérées avant tout en tant que systèmes fonctionnels de communication : elles ne sont pas analysées à l'aune de leur comparaison avec les structures des LV.

Un autre domaine où Meier et al. (2002) estiment que les LS varient peu entre elles est le lexique. Les premières études en typologie des LS ayant fréquemment porté sur le lexique, la comparaison du lexique des LS a de fait constitué l'un des domaines d'investigation principaux de cette discipline naissante (Woll 1983, 1987 ; Kyle et Woll 1985 ; Johnston 1989a ; Starck Smith 1990 cités par Currie et al. 2002). Malgré les premières observations consistant à souligner les différences entre lexiques de LS différentes (Meier 2002 : 19 notamment), il a été rapporté que ces lexiques montraient un degré de similarité exceptionnellement élevé par rapport à ce qui a été observé entre des LV. Ainsi, Currie et al. (2002 : 224-236), lors d'une étude comparant des échantillons de lexique de la LS mexicaine avec celui de la LSF, de la LS espagnole et de la LS japonaise, étaient parvenus au constat qu'il existerait 38% de ressemblance lexicale entre deux LS historiquement liées (LS mexicaine et LSF) et 23% de ressemblance entre le lexique de deux LS non historiquement ou culturellement liées (LS mexicaine et LS japonaise). Les auteurs se sont basés sur une méthode précédemment développée par McKee et Kennedy (2000) et reprise également par Al-Fityani et Padden (2010), Kastner et al. (2014), où la ressemblance lexicale correspondait pour les auteurs au pourcentage de signes partageant le même sens et la même valeur en utilisant au moins deux des trois paramètres considérés par ces auteurs comme les plus importants : la configuration, le mouvement et l'emplacement. Cependant, actuellement ce sujet n'a pas encore été examiné à plus large échelle.



De façon générale, le propos de Sandler et Lillo-Martin, Meier et al. et celui de Perniss et al. consiste à ne pas s'attarder sur l'apparente faible variation entre LS, même si elle est malgré tout détaillée dans ces ouvrages, mais à s'intéresser à davantage de LS, notamment non occidentales (Perniss et al.). Pour ces auteurs, les LS les moins étudiées seraient peut-être *le* lieu où la variation au sein de la modalité visuo-gestuelle serait la plus importante. Nous pouvons ici encore nous interroger sur cette supposition. En effet, estimer que les fortes similarités entre LS observées dans plusieurs domaines seraient dues à leur proximité géographique semble ne pas prendre en compte que pour des LV, même géographiquement proches et historiquement apparentées, un taux de similarité aussi fort serait surprenant. À titre d'exemple, pour la variation entre lexiques de LV, Kyle et al. (1988 : 168) mentionnent les résultats frappants de l'étude menée par Woll (1983) sur quinze LS non génétiquement liées pour certaines d'entre elles avec une méthodologie proche de celle utilisée par Currie et al. (2002). Malgré certaines réserves sur les limites d'une méthodologie basée sur l'élicitation de signes<sup>66</sup>, ils rappellent que le pourcentage moyen de similarité observée était de 30-40% entre des LS non apparentées et allait jusqu'à 80% entre des LS apparentées. Ce résultat est, selon les auteurs, nettement supérieur aux résultats concernant des LV, même apparentées.

### *1.2.2 Construction d'une réflexion typologique sur les langues des signes*

Les trois ouvrages cités ci-dessus encouragent l'examen de davantage de LS en prenant en compte leur âge, tout en poursuivant les investigations sur des LS déjà connues. Comme dit, l'hypothèse sous-jacente semble suggérer que l'accroissement du nombre de LS étudiées aboutira au constat de variations plus conséquentes entre LS. C'est à partir des années 2000 que cette approche se constitue comme un champ de recherche distinct (Schuit et al. 2011, De Vos et Pfau 2015). De nouveaux groupes de LS se sont en effet récemment ajoutés aux LS décrites auparavant. Nous y revenons plus en détail dans la section suivante. L'ensemble de ces LS constituerait ce que Zeshan (2008 : 675), dont les travaux sont majeurs dans le domaine, compare à une mosaïque qui se complexifie chaque fois qu'un nouveau « type » de LS est découvert. Les études suivantes qui s'inscrivent dans cet objectif de recherche visent donc à théoriser la variation entre LS et à fournir des explications fonctionnelles des similitudes et différences entre ces dernières (Zeshan 2008). On fait alors le constat que les LS sont bien souvent méconnues en typologie des LV : les travaux d'Evans et Levinson (2009), Majid et Levinson (2011) ou encore Velupillai (2012) constituent seulement quelques exceptions notables. Pour Zeshan (op. cit.) ce constat est regrettable puisque, dans l'optique de la recherche des universaux, les langues visuo-gestuelles ont nécessairement des éléments à apporter sur notre compréhension du langage et des langues humaines. Cependant, selon elle les linguistes des LS auraient également conduit à ce résultat puisqu'ils délaissent encore trop souvent la perspective typologique dans l'analyse de leurs données.

---

<sup>66</sup> Les auteurs citent par exemple le cas de MARCHER en BSL et en ASL. Si les deux signes obtenus dans le cadre de l'étude sont différents, les auteurs notent qu'en discours, les locuteurs de la BSL ont recours à un signe différent, similaire à celui produit par les locuteurs de l'ASL lors de l'élicitation.

Zeshan déplore à ce sujet l'inexistence d'outils méthodologiques et conceptuels communs sur lesquels pourraient s'appuyer les chercheurs. Comparer les résultats de travaux sur une LS donnée avec une autre relève pour elle de la gageure puisque les outils et méthodologies employés sont rarement les mêmes. Par exemple, les typologues des LV ont bien souvent recours à des grammaires de référence afin de comparer les langues décrites entre elles. Il faudrait selon elle (Zeshan 2006, 2008) que l'on puisse désormais être en mesure de répondre à un certain nombre de questions sur plusieurs LS : par quel(s) moyen(s) exprime-t-on le pluriel ? Existe-t-il une forme non marquée pour le nombre ? Comment exprime-t-on la possession ? La négation ? etc. Nous disposerions ainsi de davantage d'informations concernant la variation entre LS et pourrions tenter de déterminer quels sont les paramètres qui varient, jusqu'à quel degré et comment.

Face à ces questionnements, une autre proposition liée à la réflexion sur la comparaison entre les LS fut entamée à partir des années 1980 en France — et principalement en français, ce qui explique sa faible propagation à l'international. Il s'agit de celle de Cuxac (1996, 2000) et Cuxac et Antinoro Pizzuto (2010 : 48) qui s'insère dans le cadre plus général de l'approche sémiologique dont Cuxac est le concepteur. Ce cadre cognitivo-fonctionnaliste a été élaboré à partir de l'analyse fine de données discursives de la LSF depuis les années 1980-1990. Nous nous attardons ici sur la proposition qui y est faite concernant la variation entre LS. Comme mentionné précédemment, ce modèle fait l'hypothèse de l'existence de trois grands types de structures, dites « structures de transfert », dans les LS. Ces structures sont centrales dans cette conception car elles sont considérées comme directement issues des potentialités iconiques de la modalité visuo-gestuelle utilisée dans les LS ainsi qu'aux conditions d'émergence spécifiques des LS. Plusieurs auteurs ont par ailleurs observé, fût-ce au travers de découpages et de cadres théoriques différents, que certaines de ces structures sont présentes dans toutes les LS étudiées (Schembri 2003 entre autres). Mobilisant des paramètres manuels et non manuels, elles permettent de générer un nombre illimité d'« unités de transfert », dont chacun des composants est iconique. Ces unités co-existent dans les LS avec les unités lexicales, unités qui sont souvent rapprochées des mots des LV.

L'hypothèse de cette approche quant à la typologie des LS est que ces structures de transfert seraient communes à toutes les LS et en constitueraient le tronc commun cognitif et structurel (Cuxac 1996, 2000, Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010) (voir figure 1. ci-après). De fait, certaines études situées dans cette approche ont souligné la présence de ces structures de transfert dans plusieurs LS dont certaines ne sont pas apparentées comme la DGS (voir Russo 2005, Pizzuto et al. 2008, Fusellier-Souza 2004, Sallandre 2014, Sallandre et al. 2016a et 2016b). Le lexique serait quant à lui, l'élément qui varierait d'une LS à l'autre.

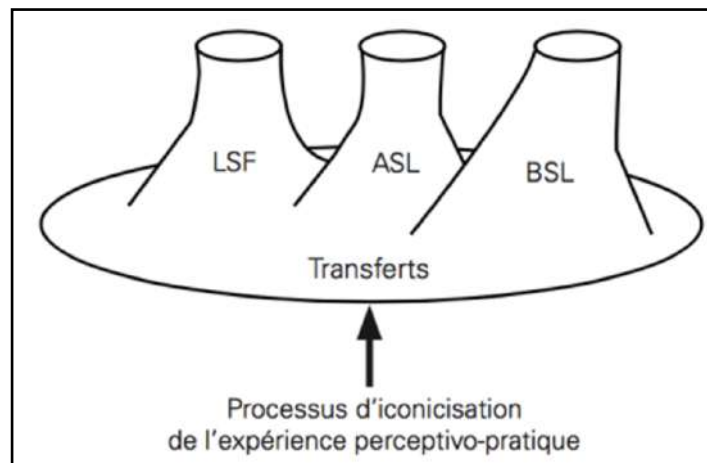


Figure 1 : Tronc commun cognitif et structurel des LS (tiré de Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010)

### 1.3 Synthèse

Ce bref récapitulatif de la façon dont le champ de la typologie des LS s'est constitué à partir des travaux en linguistique des LS est intéressant sur plusieurs aspects. Tout d'abord, il nous montre que le contexte scientifique, théorique et épistémologique, dans lequel les premières études sur les LS se sont développées a fortement contraint la réflexion sur ces langues. La première LS à être décrite a été l'ASL et cette langue a été rapprochée de la LV environnante (l'anglais). En outre, le modèle théorique dominant qui encadrait ces premières études était le générativisme : en d'autres termes, un cadre qui a pour objectif de souligner les universaux du langage partagés par *toutes* les langues, quelle que soit leur modalité. Ce procédé apparaissait comme nécessaire pour légitimer le statut linguistique des LS et ces études ont par ailleurs contribué à une prise de conscience sociale des droits des citoyens sourds. Cependant, la façon dont les LS ont été appréhendées dès lors qu'elles sont devenues des objets d'étude pour la linguistique n'est pas anodin pour notre propos.

Par la suite, malgré le développement des études sur différentes LS, l'ASL et plus largement les LS occidentales sont restées les plus étudiées. Il était fréquent de voir les conclusions de certaines études portant sur ces LS être présentées comme généralisables à d'autres LS<sup>67</sup>. Certes, cette généralisation était précisément rendue possible par les fortes similarités observées dès le milieu des années 1980. En effet, à mesure que le nombre de travaux en linguistique des LS croissait, le constat de la faible variation entre LS s'est progressivement imposé et a commencé à interroger les chercheurs. Les deux principales explications qui ont été fournies pour expliquer ce phénomène sans commune mesure semble-t-il avec la forte diversité des LV, ont été :

<sup>67</sup> Les exemples de ce type sont nombreux dans les travaux de la fin des années 1980 et jusqu'au milieu des années 1990. À titre d'exemple, voir l'introduction de Kyle et al. (1988) où le terme « sign language » est utilisé à plusieurs reprises, là où les exemples de l'ouvrage (et a priori, les connaissances des auteurs) concernent seulement la BSL. Nous avons vu que certains auteurs plus récents semblaient s'appuyer sur ce raisonnement, faute de disponibilité de données de LS diverses (Sandler et Lillo-Martin 2006 : xvii).

- le jeune âge supposé des LS, ce qui laisserait entendre qu'elles seraient vouées à évoluer, éventuellement vers davantage de variation entre elles,
- le focus sur les LS occidentales depuis le début des recherches, ce qui conduit à penser que des études portant sur d'autres LS géographiquement éloignées pourrait montrer davantage de variation.

Il est vrai que les recherches ont essentiellement porté sur un certain groupe de LS et les LS utilisées dans d'autres zones géographiques méritent d'être considérées comme des objets d'étude à part entière et doivent par ailleurs être préservées. Néanmoins, cette deuxième proposition semble quelque peu minimiser le fait que comparativement, entre des LV — mêmes issues de la même famille de langues et utilisées dans des zones proches — la similarité structurale est loin d'équivaloir à celle des LS. Ceci a d'ailleurs été confirmé par les premières études typologiques intégrant des LS non occidentales. En effet, selon Vermeerbergen (2006), le premier projet typologique de grande envergure fut celui mené par Zeshan en 2004, portant sur l'interrogation et la négation dans trente-cinq LS différentes, dont des LS non occidentales et des LS micro-communautaires (voir Zeshan 2004 : 3 pour la liste complète de ces LS). Or, nous notons avec Vermeerbergen (2006) que les similarités observées entre LS sur ce sujet restent très importantes, même entre des LS historiquement non apparentées.

## **2. Quels critères de classification ?**

### **2.1 Aspects ayant fait l'objet d'une comparaison entre LS**

Après nous être intéressée aux conditions d'émergence de la typologie des LS, venons-en à son développement récent. Comme dit dans le Chapitre I, certains typologues des LV considèrent que l'objectif de leur discipline est d'appréhender dans un premier temps chaque langue de façon spécifique afin d'utiliser des concepts et une terminologie qui lui correspondent. D'autre part, il est largement admis que les classifications en types morphologiques dits « holistiques » sont souvent réducteurs. On a en effet pris conscience que le fonctionnement des langues n'est pas homogène : telle langue appartenant à un type morphologique donné pourra présenter tel phénomène mais une autre langue du même type ne présentera pas le même phénomène. Nous avons vu que, pour cette raison, différentes typologies se concentrant sur divers aspects des langues se sont développées.

En typologie des LS, des travaux de cette veine se développent également. L'apport des LS différentes de celles traditionnellement examinées semble effectivement précieux (nous y reviendrons dans la section 2.2). Plusieurs auteurs se sont ainsi intéressés à divers aspects de ces langues afin de mieux comprendre dans quelle mesure les LS varient entre elles. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous résumons ci-dessous les principaux aspects ayant fait l'objet d'une comparaison entre LS. Ces éléments-clés sont le plus souvent issus des bilans respectifs de Perniss et al. (2007) et Pfau et al. (2012), complétés par nos soins par les résultats de publications plus récentes. Ce survol nous permettra de réaliser à quel point les aspects considérés comme centraux dans les

études typologiques des LV guident ce qui sera examiné entre les LS.

### 2.1.1 Lexique

Souvent objet des premières études en linguistique des LS, le lexique a continué d'occuper une place centrale dans la typologie des LS naissante. En effet, il a cet avantage apparent d'être facilement accessible, pour peu que la LS dispose d'un dictionnaire. Ces dictionnaires, nous l'avons vu, sont généralement créés suivant le principe selon lequel un signe correspond à un mot de la LV environnante. De cette façon, les dictionnaires présentent le lexique des LS comme ayant une certaine proximité avec celui des LV, ce qui facilite leur analyse par les chercheurs, généralement majoritairement entendants. Nous noterons que le rapprochement avec les LV exerce donc une influence de taille dans ce domaine et n'est pas sans conséquence.

Plus spécifiquement, l'étude récente de domaines sémantiques particuliers (signes de parenté, de couleur, quantification ou encore numéraux) intégrant des LS non occidentales et/ou non institutionnelles a mis en évidence la variation qui peut exister entre LS (Sagara et Zeshan 2016 pour l'ensemble de ces domaines sémantiques et De Vos et Zeshan 2012 puis Dikyuva et al. 2012 ou encore Zeshan et al. 2013 pour le système numéral). Ainsi, pour les signes évoquant les liens de parenté par exemple, on observe une variation au niveau du sexe masculin et féminin (Sagara et Zeshan 2016 : 21). Il est ainsi intéressant de noter que la plupart des LS ont un signe différent pour MÈRE et PÈRE (qu'il s'agisse du même signe que HOMME/FEMME ou qu'il s'agisse d'un signe dédié). Les auteurs rapportent le cas d'une seule LS ayant recours à un équivalent d'affixe séquentiel pour signifier la différence entre MÈRE et PÈRE : il s'agit de la LS mexicaine. Entre autres exemples, certaines LS possèdent un signe différent pour FRÈRE ou SOEUR suivant qu'il s'agit d'un individu plus âgé que soi ou plus jeune : de façon séquentielle en LS indo-pakistanaise ou en TID (bien que la TID semble présenter un schéma différent puisque la précision n'intervient que pour les individus plus âgés que soi) et de façon simultanée en LS japonaise. Nous ajoutons tout de même une remarque concernant la méthodologie majoritairement utilisée dans ces études. Il semblerait en effet que ces dernières se basent essentiellement, pour chaque LS du panel, sur les réponses à des questionnaires écrits soumis à des informateurs le plus souvent sourds. Le plus souvent, ces questionnaires étaient traduits vers les signes internationaux (IS) pour permettre surtout aux informateurs sourds locuteurs de la LS en question — et de IS — de répondre. Bien que complétée par des données obtenues différemment (par des jeux notamment), cette façon de faire semble considérée comme adaptée (Palfreyman, Sagara et Zeshan 2014 : 181) et la possible influence de l'écrit ou de la LI n'y est pas interrogée.

En ce qui concerne la numération, plusieurs stratégies très différentes ont été observées entre LS (lexicale, additive, digitale, multiplicative, soustractive, spatiale)<sup>68</sup>. Que ce soit par le nombre de signes pour désigner les couleurs, ou par les stratégies utilisées dans le système numéral, il


---

<sup>68</sup> Nous ne détaillons pas ici ces stratégies. Le lecteur trouvera aisément ces informations chez Sagara et Zeshan (2016 : 30).

semblerait, comme le suggérait Meier et al. (2002), que la structure interne du lexique des LS varie plus qu'il n'y paraîtrait.

### 2.1.2 Phonologie

Les LS varieraient au niveau des composants paramétriques utilisés. Ces derniers, qualifiés de phonèmes par la majorité des auteurs, diffèreraient d'une LS à l'autre.

Les inventaires de configurations seraient ainsi différents même si certaines des configurations dites « non marquées » seraient observées dans toutes les LS connues (Sutton-Spence et Woll 1999 : 162). Il s'agit des configurations suivantes : . En revanche, plusieurs configurations qualifiées de « peu fréquentes » en raison de leur complexité articulatoire seraient utilisées dans certaines LS seulement (Sandler 1996). En outre, les LS utilisées par des communautés restreintes de locuteurs présenteraient un inventaire de configurations moins important (Nyst 2007) (voir section 2.2).

Certaines LS se distingueraient également par une utilisation différente des paramètres non manuels : mouvements de tête différents entre ASL et LS chinoise (Klima et Bellugi 1979), labialisations plus ou moins présentes (très présentes en ASL : Nadolske et Rosenstock 2007, mais très peu en DGS : Keller et Rech 1993), etc.




### 2.1.3 Morphologie

Les types morphologiques ont été un domaine important en typologie des LV et ce, dès les débuts de cette discipline. Comme mentionné en introduction de cette section, les types morphologiques holistiques des LV ont été délaissés au profit de travaux typologiques centrés sur des phénomènes particuliers. En LS, on observe cette tendance également (Palfreyman, Sagara et Zeshan 2014). Schuit et al. (2011) propose d'évaluer les LS comme étant des langues agglutinantes, un terme issu de la morphologie des LV qu'elle propose d'adapter aux LS. En effet, elle souhaite évaluer jusqu'à quel point les LS peuvent être agglutinantes et crée pour cela un index de simultanéité des LS afin de le déterminer. Cet index pourrait également être utilisé dans l'analyse de certaines LV.

Entre autres domaines d'investigation, Pfau et Steinbach (2006) ont examiné la pluralité dans une comparaison trans-modale. Il semblerait que la stratégie de la reduplication soit commune entre LS (voir aussi Hohenberger 2007). Il existerait cependant certaines contraintes différentes d'une LS à l'autre. Ainsi, comme le rapportent Perniss et al. (2007), en DGS, les signes nominaux ancrés sur le corps ne pourraient être redupliqués tandis qu'en ASL et NGT ceci ne poserait apparemment pas de problème. D'après Zeshan (2000) (cité par Perniss et al. 2007 : 11), en IPSL seul le signe ENFANT pourrait être redupliqué dans cette LS, tandis que l'expression du pluriel pour les autres signes n'entraînerait pas de modification morphologique. Ceci suggère que l'expression du pluriel pourrait être plus rare pour certaines LS.

Les pronoms pluriels seraient exprimés différemment en ASL et BSL (Cormier 2007). Le nombre de possessifs utilisés dans les LS peut également varier (Neidle et al. 2000 pour l'ASL ; Sutton-Spence et Woll 1999 pour la BSL ; Perniss et Zeshan 2008 pour la LSKK ; Zeshan et Perniss 2008 pour une comparaison trans-LS).

Concernant la dérivation en LS, il s'agirait d'un processus relativement rare, surtout pour la dérivation séquentielle (Aronoff et al. 2005). On a observé la stratégie de duplication de mouvement pour qu'un signe exprimant un concept verbal puisse exprimer un concept nominal, sans que des régularités consistantes aient pu être dégagées d'une LS à l'autre.

Enfin, la variation relative à ce qui est communément nommé « classificateurs » — à savoir, une configuration porteuse de sens (Schembri 2003 : 3), pouvant exprimer des informations à propos de la taille, la forme, la saisie, l'emplacement ou le mouvement de référents (Perniss et al. 2007 : 9) — a également été étudiée. Le Chapitre III reviendra sur les variations entre classificateurs de LS différentes. Nous noterons cependant qu'il semble que le fonctionnement des classificateurs soit similaire d'une LS à l'autre (Perniss et al. 2007). On décrit généralement au moins deux grands types de classificateurs dans toutes les LS étudiées jusqu'à présent : les *entity classifiers* et les *handling classifiers*. Parmi les *entity classifiers*, il semblerait que la correspondance entre la configuration porteuse de sens qui est employée et la propriété géométrique du référent soit conventionnelle. De ce fait, cette correspondance varierait d'une LS à l'autre : Perniss et al. (2007 : 10) citent à ce sujet les différents classificateurs employés pour la 'classe sémantique des véhicules' dans plusieurs LS :  en DGS,  en ASL et  en LIU (LS jordanienne). Cette variation concernerait donc essentiellement les *entity classifiers* et moins les *handling classifiers*. La raison invoquée est que ces derniers seraient plus « iconiques » et feraient donc partie d'un système moins grammaticalisé : « *In general there is more variation between entity classifiers across sign languages, as they tend to be more arbitrary, and more strongly conventionalized. Handling classifiers tend to be more iconic, representing the relevant action (i.e. the handling of the relevant object) more directly.* »<sup>69</sup> (Perniss et al. 2007: 10). En outre, si Perniss et al. (2007) rapportent que dans les LS occidentales, c'est souvent l'index qui sera utilisé pour représenter un individu, quel que soit son genre, dans les LS asiatiques en revanche, il semblerait que le genre doive être précisé, par des configurations différentes (McBurney 2002 ; Fischer et Osugi 2000, cités par Perniss et al.). Ainsi en NS (LS japonaise), le pouce levé renvoie à un individu de sexe masculin là où l'auriculaire renvoie à un individu de sexe féminin.

## 2.1.4 Syntaxe

### 2.1.4.1 L'ordre des signes

---

<sup>69</sup> « Il y a généralement plus de variation entre les classificateurs représentant une entité de plusieurs LS étant donné qu'ils ont tendance à être plus arbitraires and plus conventionnalisés. Les classificateurs représentant des saisies semblent plus iconiques puisqu'ils représentent plus directement une action précise (par exemple : la saisie de tel objet). » (Traduit par nos soins).

Perniss et al. (2007 : 4-14) ou encore Schuit (2014 : 5) estiment qu'il existerait deux ordres de base pour les LS : il s'agirait de SVO (pour l'ASL, la BSL, la LIBRAS, la HKSL ou encore la SSL<sup>70</sup> ou la LSKK) et SOV (pour la DGS, la NGT, la LIS, l'IPSL ou l'ABSL). Pour l'instant, aucune LS présentant un ordre VSO n'a été observée alors que cet ordre existe en LV (par exemple, le tagalog ou le gaélique irlandais).

D'autres linguistes sont plus prudents. Schuit (2014) rappelle ainsi que la question a été débattue depuis les années 1970-1980 et que, pour Brennan (1994) notamment, il s'agissait d'un thème complexe en raison de la syntaxe des LS qui est iconique, simultanée et organisée de façon pragmatique (voir également Kimmelman 2012). Schuit, reprenant Nadeau (1993) sur la LSQ, explique qu'une proposition contenant à la fois un sujet et un objet explicite<sup>71</sup> est assez rare en LS. Cette observation aurait d'ailleurs été corroborée par Johnston et al. (2007). Finalement, Schuit estime qu'il est délicat de déterminer quel est l'ordre de base dans une LS donnée et qu'il n'existe à ce jour aucune méthode permettant d'y remédier.

À l'instar de Brennan, d'autres linguistes s'inscrivant dans une approche fonctionnaliste ont davantage souligné les spécificités des LS liées à la modalité visuo-gestuelle. Ainsi, pour Friedman (1976 : 9) ou encore Edge et Herrmann (1977), la grammaire de l'ASL ne dépend pas d'un ordre fixe. La position de ces chercheurs peut être qualifiée de minoritaire dans le champ, surtout au moment de la publication de leurs travaux et elle continue toutefois de l'être. Plus récemment, nous pourrions citer Cuxac (2000 : 179-213) qui met en évidence l'iconicité diagrammatique régissant l'organisation structurale en LSF. Dans cette approche, c'est l'espace et la façon dont il relie les signes entre eux qui sont pertinents, que ce soit dans la construction de la référence spatiale ou dans l'expression de relations actanciennes. En outre, les principes de la logique de l'iconicité induisent un certain ordre des constituants.

Dans le contexte des études actuelles en typologie des LS, cette réflexion nous amène aux deux constats suivants : premièrement, la question de l'ordre des signes semble avoir occupé une place importante en typologie des LS, et dans la linguistique des LS, surtout en raison de sa pertinence pour les LV ; deuxièmement, les études portant sur cette thématique considèrent *de facto* les notions de 'sujet', 'verbe' ou encore 'objet' comme étant adaptées aux LS, et à toutes les langues en général. Concernant les LS, Cuxac (2001 : 13) rappelle qu'à la différence des LV, elles sont peut-être *le lieu* où peuvent être observées « des primitives d'interface cognitivo-sémantique », éventuellement en amont donc de ces concepts définis à partir de LV.

#### 2.1.4.2 La négation

---

<sup>70</sup> LS suédoise.

<sup>71</sup> Traduction de « an overt subject and an overt object » (Schuit 2014 : 7). Dans ce contexte, cela semble implicitement référer à « un sujet ou un objet exprimé de façon séquentielle », ce qui expliquerait que Nadeau (1993) n'ait trouvé que 11 phrases avec de tels éléments sur un corpus de 1300 phrases.



Pfau et Quer (2002), Quer (2012), Oomen et Pfau (2017) se sont notamment intéressés à ce domaine. Zeshan (2004, 2006) s'est également penchée sur les propositions négatives dans trente-huit LS différentes. Elle explique son intérêt par le fait qu'il s'agit d'un domaine qui est par ailleurs très étudié dans les LV et que l'on commence à disposer d'informations consistantes dans plusieurs LS pour pouvoir l'examiner. D'autre part, étant locutrice de la DGS et de l'IPSL, elle s'est aperçue des différences entre les deux LS. Zeshan (2004, 2006) compare donc trente-huit LS institutionnelles utilisées en milieu urbain (à l'exception de la LSKK). Comme pour Palfreyman, Sagara et Zeshan (2014), les données de ces LS ont été constituées par plusieurs chercheurs — certains d'entre eux étant des locuteurs de la LS en question —, sur la base de questionnaires écrits (vraisemblablement traduits en LSI) portant sur la négation (2004 : 2, 55). Les auteurs cités semblent s'accorder sur le fait que certaines LS présenteraient un pattern manuel dominant et d'autres un pattern non manuel dominant et auraient davantage recours aux éléments non manuels pour exprimer la négation : les éléments manuels et non manuels peuvent être produits de façon concomitante mais l'un des deux sera optionnel. Ainsi, la HKSL, la TID et la LIS présenteraient un pattern essentiellement manuel (Zeshan 2006). Parmi les éléments non manuels permettant d'exprimer la négation, certains vont de gauche à droite, tandis que d'autres vont plutôt de l'avant vers l'arrière (Zeshan 2004 pour plusieurs LS, Hendricks 2007 pour la LIU). Il s'agirait d'une variation due à l'influence de la gestualité culturelle environnante.

#### *2.1.4.3 Les propositions interrogatives*

La formation des interrogatives constitue également un objet traité ces dernières années. Comme pour la négation, des stratégies de marquage manuel et non manuel ont été observées (Petronio et Lillo-Martin 1997 et Neidle et al. 2000 pour l'ASL). Šarac et al. (2007) notent que les éléments non manuels sont assez variés. Certaines LS utilisent les deux simultanément (NGT : Coerts 1992), d'autres, seulement l'une ou l'autre. Dans plusieurs LS, il a été rapporté que la stratégie sera différente si l'interrogative est une interrogative globale ou partielle. Ainsi, en DGS, une question globale entraînera l'utilisation des sourcils levés, tandis qu'une question partielle entraînera l'utilisation de sourcils froncés.

#### *2.1.4.4 Les propositions relatives*

Partant une fois de plus du constat que ces propositions sont produites de diverses manières dans les LV et qu'elles constituent l'un des phénomènes syntaxiques les plus répandus parmi les langues du monde (Keenan 1985 ; Lehmann 1986 cités par Perniss et al. 2007), certains linguistes se sont penchés sur leurs équivalents en LS. Ces études sont encore assez peu répandues dans les LS puisque, à notre connaissance, ce type de proposition a été examiné pour les seules ASL (Liddell 1978), LIS (Cecchetto et al. 2006), DGS (Pfau et Steinbach 2005) et, récemment, LSF (Hauser et Geraci 2018). Ces auteurs concluent qu'à l'instar des LV, les LS pourraient utiliser des éléments variés : des propositions relatives en ASL, pronoms relatifs pour la LIS et la DGS ou aucun

marqueur manuel pour la LIBRAS (Perniss et al. 2007). L'ASL et la DGS semblent utiliser un marqueur non manuel mais il serait maintenu pendant la production manuelle de toute la proposition en ASL et seulement en même temps que la production du pronom relatif en DGS. Par ailleurs, Pfau et Steinbach (2005) et Cecchetto et al. (2006) observent que certaines LS seraient à tête externe et d'autres à tête interne suivant que l'antécédent est placé au sein de la proposition ou à l'extérieur.

#### 2.1.4.5 Les auxiliaires

Toujours dans l'objectif d'établir des correspondances entre les concepts issus de LV avec les phénomènes observés dans les LS, Steinbach et Pfau (2007) se sont intéressés à ce qu'ils décrivent comme des « auxiliaires » en LS. La forme de certains verbes des LS peut changer afin d'indiquer quels sont ses arguments (*agreement verbs*) alors que d'autres verbes ne changent pas de forme (*plain verbs*) (Padden 1988). Selon Steinbach et Pfau (2007), il semblerait que ce deuxième type de verbe entraînerait certaines LS à développer une stratégie alternative pour exprimer la relation grammaticale entre sujet et objet. Ces LS auraient recours à un signe comparable à un auxiliaire. D'après ce qui constitue, à notre connaissance, l'unique étude menée sur la question, la TSL, la DGS, la LSC, la LSA et la LS grecque utiliseraient ce type de signes, là où l'ASL, la HKSL et la BSL ne l'utiliseraient pas.

#### 2.1.4.6 L'utilisation signifiante de l'espace de signation

Pour finir, l'utilisation signifiante de l'espace de signation pourrait également différer d'une LS à l'autre. Définie par Engberg-Pedersen (1993 : 74) comme ce qu'il se produit lorsque « *the spatial relation between the locus of a referent A and the locus of a referent B reflects the location of A in relation to B in the described situation on an appropriate scale and leaving out irrelevant detail* »<sup>72</sup>.

Or, lorsqu'il représente un événement, le signeur peut utiliser deux points de vue différents : la perspective externe (*observer viewpoint*, Engberg-Pedersen 2015 reprenant les termes de McNeill 1992 portant sur la gestualité co-verbale<sup>73</sup>) et la perspective interne à l'événement, en prenant le rôle d'un participant de l'action (*character viewpoint*). Dans la littérature, plusieurs terminologies sont utilisées pour désigner ces deux perspectives : *depictive space* et *surrogate space* chez Liddell (2003), *fixed referential framework* et *shifted referential framework* chez Morgan (1999), *model spaces* et *real-world space* chez Schick (1990), *use of diagrammatic space* et *viewer space* chez Emmorey et Falgier (1999).

---

<sup>72</sup> « La relation spatiale entre le locus d'un référent A d'une part, et la relation entre le locus d'un référent B d'autre part, reflètent l'emplacement de A par rapport à B dans la situation décrite au moyen d'une échelle adaptée qui ne prend pas en compte les informations non pertinentes ». (Traduction de la doctorante).

<sup>73</sup> Cette terminologie est, à peu de choses près, également utilisée par Perniss et Özyürek (2008), notamment (*observer perspective* et *character perspective*).

Ici encore, plusieurs auteurs rapportent que ces deux points de vue sont utilisés dans toutes les LS décrites à ce jour (Meier 2002, Talmy 2003, Aronoff et al. 2005). Cependant, selon Perniss et al. (2007), il existe peu d'études sur la façon dont l'emplacement, le mouvement et l'action du référent sont représentés dans l'espace de signation. Le travail de Perniss et Özyürek (2008) veut ainsi ouvrir la voie vers ce genre d'analyse en comparatif de plusieurs LS. En examinant deux LS (la TID et la DGS), elles observent que ces dernières comportent des contraintes linguistiques et discursives différentes concernant l'utilisation de l'espace pour représenter l'emplacement, les mouvements et les actions d'un référent. Par exemple, les signeurs de la TID semblent avoir davantage recours à la perspective interne requérant par ailleurs l'utilisation de *handling classifiers*. Les signeurs de la DGS, quant à eux, utilisent très peu cette stratégie, lui préférant apparemment la perspective externe. Les auteures concluent ainsi que les effets de la modalité exercent une forte influence sur les LS puisque ces dernières semblent toutes avoir, malgré tout, recours aux deux types de perspectives. Cependant, ces effets de la modalité demeurent limités étant donné que les LS peuvent présenter des différences notoires.

#### 2.1.5 Liens historiques

La réflexion typologique sur les LS étant un domaine récent, notamment en raison de la faible disponibilité des données, la question des liens généalogiques entre LS a également été peu abordée. Zeshan et al. (2013) rapporte toutefois que des liens entre LS peuvent être établis, notamment à partir des traces de mises en place de systèmes éducatifs pour les sourds. En effet, lorsqu'une méthode d'éducation était importée, elle donnait lieu à des contacts de langue entre la LS déjà présente sur le territoire et celle qui était le vecteur de la méthode d'éducation, le cas le plus étudié à ce jour étant celui de l'influence de la LSF sur l'actuelle ASL, liée à la présence aux États-Unis de Laurent Clerc, formé à Paris et ayant participé à la création de la première école pour sourds américaine à Hartford.

Cependant, les liens généalogiques ainsi mis en évidence sont relativement anecdotiques puisqu'il existe peu de travaux de chercheurs sur la question (Fischer et al. 2015 dresse un bilan de l'histoire de l'ASL — citant Woodward 1978 —, de certaines LS européennes — citant Wittman 1991 — et de LS asiatiques).

D'autre part, comme le soulignent Zeshan et al. (2013) et Fischer et al. (2015), la notion de « familles de langues », notion provenant des LV (voire de *certaines* LV cf. chapitre précédent), s'applique très différemment pour les LS. En effet, leur relatif isolement les aurait contraintes à se développer bien souvent de façon indépendante, particulièrement lorsqu'aucune LS n'est véhiculée dans une école pour jeunes sourds (Fischer et al. 2015 : 446). Ceci rend difficile les contacts de langues tels que nous les connaissons entre LV et, contrairement aux LV, il est possible pour une LS d'émerger sans aucune influence d'une autre LS (Zeshan et al. 2013). Fischer et al. (2015) propose malgré tout une tentative de regroupement de LS en fonction de leurs liens historiques connus :

BSL — Auslan — NZSL

NS — TSL — SKSL

LSF — ASL — RSL — NGT (variante du nord des Pays-Bas) — VGT — LSQ (influences de la LSF et de l'ASL) — LS irlandaise — LIBRAS

DGS — probablement d'autres LS d'Europe et du Moyen-Orient comme la LS polonaise — LS israélienne

LS suédoise — LS finnoise

ASL - LS ougandaise — LS thaï — LS kenyane

LIS — LS argentine

LS chinoise — HKSL

Concernant la première famille (souvent nommée « BANZSL »), nous citerons la contribution de Johnston (2003) qui, après une étude lexicale comparée de ces trois LS (Auslan, BSL et NZSL), conclut que le degré de similarité entre elles est tel qu'il ne peut être seulement expliqué par des liens généalogiques. En effet, Schembri et al. (2009) sur le même sujet, mettent l'accent sur l'utilisation de l'iconicité des LS qui fausse la donne : certains signes similaires peuvent s'être développés sans aucun contact de langue.

Enfin, selon ces auteurs, certains signes seraient moins sujets au changement diachronique en raison de leur fréquence d'utilisation élevée (signes de parenté, actions de base, descriptions simples de taille et de forme, etc.). Ces signes ne seraient pas représentatifs du lexique total des LS et les études comparatives devraient les intégrer avec prudence. Le cas de Woll (1987) McKee et Kennedy (2000) et Johnston (2003) sont ainsi cités par Schembri et al. (2009) pour montrer que le fort taux d'items identiques rapporté entre l'Auslan et la BSL (90% chez Woll, 92% chez McKee et Kennedy et Johnston combinés)<sup>74</sup> s'explique par la part trop importante de ces signes dans les données analysées. Schembri et al. (2009) rappellent que McKee et Kennedy (2000) et Johnston (2003) intégraient une seconde analyse se basant cette fois sur des signes sélectionnés de façon aléatoire dans les dictionnaires respectifs de l'Auslan et de la BSL. Le taux de similarité s'abaissait cette fois à 64% entre ces deux LS. À titre de comparaison, pour les LV, on estime qu'un pourcentage de 81% de vocabulaire identique entre deux langues suffit pour les considérer comme des dialectes de la même langue (Crowley 1992, cité : 483). Pourtant, à notre connaissance, les études portant sur les LV ne comportent pas ce type de « restriction », à savoir, ne pas inclure certains items lexicaux enclins à être similaires d'une langue à l'autre.

## 2.1.6 Synthèse

---

<sup>74</sup> Nous prenons en compte ici les signes évalués par les auteurs comme strictement identiques (trois paramètres identiques). Nous aurions pu intégrer le pourcentage de signes désignés comme « similaires/liés » (deux paramètres identiques) mais ceci aurait faussé la comparaison avec les LV (Crowley 1992, cité par Schembri et al.) qui compare le pourcentage de vocabulaire strictement identique.

Les travaux cités ci-dessus tendent à montrer que les LS varieraient fortement entre elles sur plusieurs points. La méthode utilisée pour comparer les LS s'avère toutefois axée sur les concepts issus de LV et les domaines typologiquement importants pour ces dernières. En un sens, ces travaux semblent finalement renvoyer à l'idéologie de la première période de la linguistique des LS où, pour le dire très vite, des années 1960 aux années 1980, les linguistes se sont attachés à chercher des équivalences dans les LS avec les LV pour point de départ. Ce qui semble se passer désormais est la mise en avant des différences entre LS, dont la forte similarité observée jusqu'ici détonne face à la diversité des LV.

Pourtant, certains auteurs laissent entendre un changement de perspective. Ainsi, contrairement à Sandler et Lillo-Martin (2006) qui estiment qu'utiliser les critères élaborés pour les LV afin de classer les LS n'est aucunement problématique, Pfau (2012 : 519) s'interroge sur les possibles limites de l'application de critères hérités de la typologie des LV pour comparer les LS entre elles. Cependant, dans le même ouvrage, l'accent semble mis sur le fait que les interrogations pertinentes pour les LV devraient l'être pour les LS (Pfau et al. 2012). Schuit et al. (2011), elle-même étudiante de Pfau, propose également une utilisation modérée des critères de la typologie des LV. Selon elle, l'objectif serait de parvenir à élaborer de nouveaux critères spécifiques à la typologie des LS. Dans sa thèse (Schuit 2014), elle examine certains aspects de la LS inuit (IUR) : les signes de parenté, les signes de couleur, la négation, la marque du pluriel sur les noms, les verbes pouvant s'accorder (*agreement verbs*) et enfin les *entity classifiers*. Elle tente de développer deux nouveaux critères de classification spécifiques aux LS : le nombre des verbes pouvant s'accorder ainsi que le nombre et le type de classificateurs dans une LS donnée.

L'intérêt pour le premier critère semble s'expliquer par le fait que l'accord dans les LV présente des variations typologiques notables, entre systèmes d'accord dits simples (comme en allemand ou en néerlandais) et systèmes d'accord plus élaborés (comme les langues romanes telles l'espagnol) (2014 : 98-99). L'objectif serait donc de mettre en avant les différents systèmes d'accord observés entre LS, la tendance générale étant que les LS institutionnelles (urbaines) auraient un système plus complexe où un grand nombre de verbes pourraient s'accorder, là où certaines LS micro-communautaires n'en auraient que très peu (la LSKK par exemple). L'IUR se situerait entre les deux en termes de quantité de verbes pouvant s'accorder en fonction du sujet du verbe ou de son objet puisque dix-huit verbes accordés ont été observés dans le corpus analysé (2014 : 101-106).

Quant au second critère, le nombre et le type de classificateurs, l'accent est tout d'abord mis sur la variété de classificateurs décrits dans les LV (2014 : 121). L'auteure rappelle que parmi les LS également, il existe différents types de classificateurs. Plus spécifiquement, la comparaison qualitative et quantitative des classificateurs de plusieurs LS tend à souligner les différences entre les LS. En effet, on aboutit au constat que les LS urbaines ont davantage d'*entity classifiers* que les LS micro-communautaires. L'auteure considérant que ces classificateurs sont une forme d'accord verbal, les observations pour ce second critère rejoignent celles du premier, à savoir, que les LS institutionnelles présentent un système d'accord plus élaboré et complexe, là où celui des LS micro-communautaires semble moins systématisé et plus limité en termes de possibilités expressives. Par

ailleurs, les différences entre LS institutionnelles ou entre LS micro-communautaires sont également soulignées, mettant en avant la variation possible entre elles. Il semblerait donc que ces différences fassent écho à celles énumérées entre systèmes d'accord des LV (voir à ce propos Garcia et Balvet à *paraître* sur la complexité souvent négligée de ce phénomène pour les LV).

Il convient de souligner que le constat fait ici ne cherche aucunement à mettre en cause l'intégrité intellectuelle des linguistes dont il est question. Nous souhaitons simplement souligner le fait qu'une certaine approche théorique conduit à aborder un objet d'étude en ayant certains postulats de base, en utilisant certains concepts déjà orientés. En cela, cette période nous ramène à la situation décrite par Vermeerbergen (2006).

Quoi qu'il en soit, l'objectif général des travaux récents semble être le développement d'une typologie sur une base qualitative et quantitative prenant en compte les caractéristiques sociolinguistiques des différentes LS. L'idée selon laquelle l'accroissement du nombre de LS étudiées fait émerger la multiplicité des variables sociolinguistiques (Nyst 2007 : 31 ainsi que l'ouvrage collectif de Zeshan et de Vos 2012) continue de se développer.

## 2.2 Classification des langues des signes en termes de taille de la communauté

Nous l'avons vu, de récents travaux (Zeshan 2003, 2006, 2008, 2015 ; Zeshan et al. 2013 ; Nyst 2012 ; De Vos et Pfau 2015) estiment que le nombre croissant de LS décrites dans le monde est désormais suffisant pour qu'une typologie des LS soit envisagée. Puisque des données de LS non liées géographiquement ou génétiquement sont à présent disponibles pour l'analyse, il est temps, selon ces auteurs, que des études détaillées de LS diverses soient menées. Il faudrait ensuite que ces analyses soient conjuguées à une comparaison trans-LS avant de mettre en place, *in fine*, une comparaison trans-modalité. Dans les faits, comme nous le verrons, la comparaison entre langues de modalités différentes se fait à notre sens bien souvent en fonction de thématiques centrales dans les travaux sur les LV, ces dernières faisant d'office l'objet de questionnements pour les LS.

À propos de la faible variation entre LS, ces auteurs proposent un point de vue alternatif : elle serait un effet d'optique dû au fait que la plupart des LS étudiées jusqu'ici sont des LS institutionnelles d'une part, et majoritairement occidentales d'autre part. Les LS non occidentales, les *homesigns* et les LS micro-communautaires seraient susceptibles de présenter des différences importantes avec les LS institutionnelles (occidentales). Selon Kendon 1980, Sandler et al. 2005, Marsaja 2008, Kisch 2008, Nyst 2007, 2012, de Vos 2012, Schuit et al. 2011, repris par de Vos et Pfau 2015, ces LS non institutionnelles seraient caractérisées par les traits suivants :

- un espace de signation plus large,
- un système numéral atypique,

- un lexique plus restreint concernant certains domaines comme la famille ou les couleurs,
- une morphologie moins complexe,
- une préférence pour des cadres de références spatiales absolues,
- une faible utilisation de verbes spatiaux,
- une faible utilisation d'entity classifiers.

Le contexte sociolinguistique dans lequel les LS sont utilisées aurait donc une influence sur leur structuration linguistique (Meir et al. 2012). La terminologie communément utilisée, que nous détaillons ci-dessous, repose sur des catégories vouées à être précisées par davantage d'études (Zeshan 2006). Il est en effet peu aisé d'ordonner ce que Nyst (2012) désigne comme une « zone grise » (*grey area*), à savoir : ces LS situées entre les LS occidentales institutionnalisées et les homesigns. Zeshan (2011) a recours à l'expression générique de « homesigns communautaires » (*communal homesign*) qui désigne l'ensemble des situations intermédiaires entre les homesigns et les LS nationales. Elle indique toutefois que de nombreuses distinctions doivent être faites pour préciser le sens de cette expression (De Vos et Zeshan 2012). En effet, derrière l'étiquette, utilisée pour la première fois par Zeshan (2006 : 675), de « LS villageoises » (*village SLs*), se trouvent des LS aux caractéristiques sociolinguistiques très différentes. De façon générale, soulignons qu'il est peu aisé de délimiter précisément les frontières de l'utilisation d'une langue, quelle qu'elle soit, puisque ces frontières ne coïncident bien souvent pas avec les frontières géographiques, politiques ou ethniques.

Nous proposons ci-dessous un descriptif détaillé des terminologies actuellement utilisées dans la littérature, l'enjeu étant d'évaluer dans quelle mesure il est possible de dégager les critères définissant l'appartenance à tel ou tel « groupe » de LS, en vue de spécifier ultérieurement notre propre objet d'étude. Nous verrons que, pour chaque terme, le clivage théorique entre formalistes et fonctionnalistes peut donner lieu à des définitions très différentes voire incompatibles.

### 2.2.1 Les homesigns : importance de l'âge du locuteur sourd et de la communauté signante ?

L'utilisation du terme « homesign » renvoie à des définitions très éloignées les unes des autres dans la littérature. Pour commencer, les homesigns sont généralement définis comme un système de communication gestuelle ayant émergé à partir de l'interaction entre un individu sourd et son entourage entendant (Goldin-Meadow 2004, 2012 ; Brentari et al. 2012 : 6 ; également repris par De Vos et Pfau 2015 : 75). Chez certains linguistes, un homesign s'apparenterait à un système pré-linguistique (Haviland 2014).

Cependant, certains chercheurs se détachent de cette définition : pour Yau (1992), Cuxac (1996, 2000), Fusellier-Souza (2004, 2006), ces « homesigns » présentent les caractéristiques d'un système

---

<sup>75</sup> Brentari et Goldin-Meadow (2017) précisent que l'individu sourd en question ne lit ni n'écrit la LV environnante.

linguistique fonctionnel. Chez Fusellier-Souza, qui s'inscrit dans l'approche sémiologique, les homesigns correspondent au premier stade de la sémiogénèse. Ce processus sémiogénétique, dont Cuxac (1996, 2000) fait l'hypothèse, constituerait pour lui le point de départ de toute LS. Pour rappel, il s'agit du scénario selon lequel un individu sourd isolé dans un environnement entendant, mû par le désir de dire, mobilise son corps afin de mettre en gestes ce qu'il perçoit et expérimente du monde qui l'entoure. Si l'entourage répond favorablement à ces premières productions et les utilise à son tour, des interactions se créent et le système se développe. Ces LS peuvent ensuite, selon que le contexte s'y prête ou non, être utilisées par des communautés allant en s'élargissant, jusqu'à être institutionnalisées.

Dans une tout autre approche, Frishberg (1987), auteure de l'une des premières études sur les homesigns, énumérait quatre critères suivants (internes et externes) qui, selon elle, distinguent les homesigns des LS institutionnelles :

- l'absence de régularités symbole-sens
- un système non partagé par un groupe large
- l'absence de transmission intergénérationnelle
- un système qui n'est pas considéré comme identique au sein d'une communauté de signeurs.

Le premier de ces critères est infirmé par les travaux de Goldin-Meadow (2004) et de Fusellier-Souza (2004, 2006), ces auteures ayant mis en évidence le caractère symbolique systématique des unités gestuelles utilisées par certains locuteurs de homesigns. Nous observons que les trois autres critères perdurent chez les auteurs d'orientation générativiste.

Coppola (2002) en se focalisant sur une analyse syntaxique de trois homesigns qu'elle étudie de façon transversale, plaide en faveur de l'existence, dans ce qu'elle considère comme des proto-langues, de certaines catégories grammaticales telles que celle de 'sujet'<sup>76</sup>. S'intéressant à l'ordre des mots, domaine d'investigation souvent repris dans les études générativistes, elle explique également qu'un ordre des constituants stable est déjà observable, ce dernier permettant de distinguer les rôles sémantiques. Cependant, elle maintient que les homesigns ne sont pas pour autant des équivalents de langues. Deux critères seraient selon elle nécessaires pour accéder à ce statut, faisant écho aux deuxième et troisième critères énoncés depuis 1987 par Frishberg : l'existence d'une communauté de sourds signeurs et d'au moins une deuxième génération de locuteurs. Chez Meir et al. (2010) il faudrait d'ailleurs que cette communauté de signeurs soit large et composée de signeurs exclusivement sourds. Enfin, le processus de création langagière demeurerait incomplet si une deuxième cohorte d'enfants de moins de dix ans ne bénéficiait pas de l'input du homesign (Senghas 1995 ; Senghas et Coppola 2001).

Ici encore, nous pouvons discerner une influence de théories et de concepts issus d'une certaine linguistique des LV. En effet, cette affirmation de la nécessité d'avoir une transmission intergénérationnelle afin que le système soit complet provient des études sur les créoles menées

---

<sup>76</sup> Pour rappel, la notion de 'sujet' est l'objet de débats en typologie des LV, sa définition pouvant varier d'une langue à l'autre (voir Chapitre I). Concernant les LS, Cuxac (2000) a montré que certains concepts sont « superfétatoires », une analyse sémantique étant selon lui suffisante pour définir ce qu'il préfère nommer 'agent' pour la LSF.



notamment par Bickerton (1981, 1984, 1991). Son hypothèse d'un bio-programme linguistique (LBH)<sup>77</sup> s'appuie sur l'idée que l'étude de la création des créoles nous permettrait de mieux appréhender le développement du langage humain depuis sa genèse. La création des créoles ne serait pas le fait de la première génération d'esclaves (de langues maternelles diverses) déplacés dans la région des Caraïbes et du Pacifique, mais bien de leurs enfants. Ce sont ces derniers qui auraient modelé ce mode de communication initial (pidgin) en créole, alors devenu la langue maternelle d'une génération. Dans les années 2000, cette hypothèse a été débattue et il a notamment été proposé qu'il faille plutôt deux générations pour que le pidgin puisse être acquis et façonné en créole (Roberts 2000 cité par Veenstra 2008 : 232). Pour Roberts, l'hypothèse initiale de Bickerton fait peser deux processus distincts sur une même génération : la formation du créole (par l'intégration d'éléments grammaticaux au pidgin) et la nativisation (le processus par lequel une langue devient une langue maternelle). Pour Roberts, la nativisation interviendrait seulement pour la troisième génération.

L'hypothèse de Bickerton a été fortement critiquée, et ce dans plusieurs disciplines, cette hypothèse étant elle-même par essence trans-disciplinaire (voir Trudgill 1996 pour un aperçu de ces diverses critiques). Il nous semble que certains éléments méritent d'être soulignés ici. Premièrement, l'historicité des données utilisées par Bickerton a été remise en question par plusieurs auteurs (Goodman 1984, cité par Trudgill 1996, notamment). Véronique (2007), citant Hazaël-Massieux (1996) souligne également l'importance du contexte colonial de l'époque où les créoles se sont développés. Ainsi, le regard péjoratif alors porté sur les esclaves aurait par exemple conduit à ce que plus d'un siècle sépare le moment où les premiers énoncés ont été produits dans les Petites Antilles, en 1640, et leur désignation en tant que « langues distinctes du français » (Véronique 2007 : 174). Le fait que ces langues n'aient pas de forme écrite constitue pour Véronique un autre argument ayant contribué à cette faible considération. Ensuite, à propos du caractère simple des créoles, de leur jeunesse et de leur absence de morphologie, DeGraff (2001) (Véronique 2007 : 174) souligne également le poids de l'idéologie colonialiste dans ces raisonnements qu'il juge erronés. Mufwene (1984) (cité par Trudgill 1996) met quant à lui en avant le fait que les créoles étudiés par Bickerton sont essentiellement des créoles basés sur des langues indo-européennes, ce qui n'est pas du tout représentatif selon lui de tous les créoles. Thomason et Kaufman (1984), cités par Trudgill (1996), ou encore Chaudenson (1992, 2003), cités par Véronique (2007), insistent sur le fait que les travaux de Bickerton ne prennent pas en compte cette dimension socio-historique. Or pour ces auteurs, que nous rejoignons sur ce point, nous ne pouvons pas comprendre le fonctionnement de ces langues et leur émergence sans considérer ces aspects. Enfin, Fusellier-Souza (2004 : 354) souligne également que les travaux de Bickerton se concentrent surtout sur les éléments syntaxiques des productions de la deuxième génération de locuteurs, ce qui nous semble en effet tout à fait réducteur.

Plus récemment, nous retrouvons toujours cette importance accordée à la syntaxe chez des auteurs s'inscrivant également dans le courant générativiste, la syntaxe spatiale propre aux LS serait davantage exploitée chez les signeurs de la deuxième cohorte que chez ceux de la première.

---

<sup>77</sup> Voir Veenstra (2008) pour une explication de l'influence des travaux de Chomsky sur LBH.

Toutefois, même lorsque ces deux conditions sont remplies, certaines structures mettraient davantage de temps pour émerger. C'est le cas de la flexion morphologique, censée se rapprocher de celle des LV dans l'évolution diachronique des LS — i.e., une morphologie principalement concaténative —, ou encore de l'utilisation de propositions enchâssées (Meir et al. 2010). Ces éléments ne se développeraient qu'après plusieurs générations seulement, dans une communauté la plus large possible et grâce à des interactions fréquentes et variées.

Sur ce point, il nous semble qu'il y ait une approche téléologique : la flexion morphologique, par exemple, est considérée comme un objectif à atteindre. Ceci ne prend pas en compte le fait qu'une langue sans flexion peut tout à fait satisfaire les besoins de communication de ses locuteurs. Nous ne pouvons pas y voir, bien que ce rapprochement paraisse anachronique au premier abord, une résonance avec les classifications scalaires entre LV, auparavant établies au XIX<sup>e</sup> siècle. Comme dit dans le Chapitre I (section 1.5.2), ces classifications avaient tendance à accorder un meilleur statut aux langues à flexion, considérées comme plus évoluées.

Cependant, concernant la communauté, les critères énoncés à l'origine par Frishberg (1987) sont assez peu clairs. D'après cette dernière en effet, un homesign n'est pas partagé par un groupe large. Pourtant, dans les quatre critères distinctifs des homesigns qu'elle énumère, nous trouvons en quatrième position l'existence d'une potentielle communauté de signeurs utilisant des systèmes disparates. Il y aurait donc existence d'une communauté de petite taille mais pratiquant des systèmes différents. Si tel est le cas, nous pouvons poser les questions suivantes : (i) selon quels critères détermine-t-on qu'il y a « communauté » et (ii) si les systèmes sont idiosyncrasiques, quelle est alors cette « communauté » ?

Ces questions de la définition, du rôle et de la nature de la communauté s'avèrent centrales. Par voie de conséquence, une ambiguïté s'est développée dans la littérature autour du concept de *homesign*. Nyst et al. (2012) proposent une clarification. Ces auteurs remarquent en effet que le terme *homesign* est utilisé à la fois pour désigner des homesigns d'enfants sourds sans contact avec une LS institutionnelle (chez Goldin-Meadow 2004 par exemple) et pour désigner des homesigns d'adultes sourds (chez Yau 1992 ou Coppola et Newport 2005). Or, il s'agirait pour Nyst et al. (2012) de deux objets d'étude distincts, puisque, à la différence d'un homesign d'enfant, un homesign d'adulte pourrait être utilisé par une communauté de signeurs et pourrait même avoir fait l'objet d'une transmission entre générations (2012 : 269). Nyst parle donc de *oral homesigns* pour les homesigns d'enfants sourds dans un environnement entendant — l'utilisation du terme *oral* s'expliquant par le fait que, pour Nyst, ces homesigns seraient davantage influencés par la présence des langues vocales environnantes —, et de *rural homesigns* pour les homesigns d'adultes sourds en milieu rural. Selon elle, le second type de homesign devrait être reconnu comme étant une langue à part entière. En effet, outre la nécessaire incidence d'une maturité cognitive supérieure chez un locuteur adulte, un homesign d'adulte (*rural homesign*) bénéficierait, selon cette auteure, de l'inscription dans une communauté de signeurs. Même si le locuteur est le seul sourd de son entourage, il trouve dans celui-ci des interlocuteurs réguliers. En résumé, à la différence de Meir et al. (2010), Nyst met l'accent sur le fait qu'une communauté de signeurs peut être constituée de signeurs entendants. Ceci est un point original par rapport à la position dominante selon laquelle la

communauté semble devoir être exclusivement sourde, ce qui serait en quelque sorte le gage de la « pureté » de la LS<sup>78</sup>. Nyst cite à titre d'exemple le cas d'un sourd rencontré au Mali qui présente un degré de fluidité comparable à celui d'un locuteur d'une LS institutionnelle alors qu'il est le seul sourd de sa famille (Nyst et al. 2012). Ce critère du degré de fluidité ne dépendrait donc pas forcément du nombre de signeurs sourds mais peut-être seulement de l'interaction avec d'autres signeurs — entendants ou sourds.

Ce dernier point avait été également souligné auparavant par Fusellier-Souza (2004). En se basant sur les propriétés fonctionnelles et structurelles de trois LS individuelles d'adultes sourds brésiliens<sup>79</sup> qu'elle avait analysées (Fusellier-Souza 2004, 2006, 2012), elle considérait elle aussi que ces *rural homesigns* (qu'elle nomme pour sa part « LS émergentes ») devaient être considérés comme des langues à part entière. Cependant, Nyst ne semble pas considérer la possibilité d'une relation phylogénétique ou ontogénétique entre ce qu'elle nomme *oral homesigns* et *rural homesigns*. C'est là une différence majeure avec l'approche de Fusellier-Souza (2004 : 81-89) qui, dans le cadre de l'approche sémiologique, fait l'hypothèse de ce lien en raison de la sémiogenèse commune entre ces deux types de LS (Cuxac 2000), sémiogenèse ancrée dans l'expérience perceptivo-pratique des locuteurs. Ce processus partagé par toutes les LS, quel que soit leur stade de communautarisation, se base sur leur exploitation commune et quasi-exclusive de la modalité visuo-gestuelle. Surtout, c'est pour des raisons fonctionnelles que Cuxac comme Fusellier-Souza défendent l'idée qu'il s'agit de langues en ce qu'elles remplissent les fonctions d'une langue dans le contexte sociolinguistique dans lequel elles sont utilisées.

Le processus d'iconicisation de l'expérience permettant la transmission de l'information s'affine et se structure en fonction de l'utilisation de la LS. Cuxac fait l'hypothèse d'une bifurcation des visées sémiologiques, la visée illustrative, qui permet de dire en donnant à voir ce qui est dit et la visée non illustrative, qui vise seulement à dire. De la mise en oeuvre de l'intention délibérée de donner à voir auraient en effet résulté, peu à peu, les structures dites de « transfert », qui s'instancient en un nombre illimité de constructions dites « unités de transfert » (voir plus haut, sections 1.2.1 et 1.2.2). Hors visée illustrative, les structures exploitées sont dites « standard » et mobilisent des unités de type lexical mais aussi des unités de pointage et des unités dactylogiques. Dans le cas de LS décrites comme des *rural homesigns* par Nyst, l'hypothèse de Cuxac est que cette bifurcation s'est produite mais n'est pas encore aussi affinée fonctionnellement et structurellement que dans les LS dites « à histoire institutionnelle longue » telles que la LSF. L'intérêt des travaux de Fusellier-Souza a été de montrer que, dès ce stade, la bifurcation des visées semble avoir eu lieu ou, a minima, être en cours. Les stades du développement cognitif des locuteurs ainsi que l'utilisation fréquente de la

---

<sup>78</sup> Voir Garcia (2010 : 243) sur la question du « locuteur sourd natif », dont la centralité est majoritairement admise, alors qu'elle pose question pour les sourds : 95% des locuteurs sourds de LS institutionnelles étant nés de parents entendants, ils n'ont pas de LS comme langue maternelle. L'artefact de « communauté de sourds » semble être le pendant de cette approche, transposée à la situation des LS non institutionnelles. Il s'agit dans les deux cas d'appréhender les LS dans le cadre d'une pratique monolingue, à l'échelle d'un individu ou d'une communauté.

<sup>79</sup> Ces locuteurs n'avaient pas eu accès à la LIBRAS, LS nationale du Brésil. Notons que ceci n'est pas une situation rare au sein de pays en voie de développement.

LS dans un cadre propice aux échanges sont ensuite des éléments importants dans l'affinement de cette bifurcation.

Les trois LS que Fusellier-Souza (2004) analyse représentent dans la terminologie de Nyst des *rural homesigns* mais sont pour Fusellier-Souza, qui fait l'hypothèse explicite d'un lien phylogénétique et ontogénétique entre LS, d'anciens *oral homesigns*. Ceci est d'ailleurs corroboré par les parcours sociolinguistiques des trois locuteurs en question dont les LS, avant de s'étendre au milieu familial et au voisinage, ont été des homesigns utilisés par des enfants sourds au sein d'un environnement entendant. Cependant, un point important souligné par Fusellier-Souza (2004 : 161-167) concerne les différents profils des trois locuteurs. Elle met en effet en avant certaines caractéristiques sociolinguistiques de l'un d'entre eux, chez qui elle observe par ailleurs le nombre le plus important d'unités de sens. Ce locuteur (Ivaldo) est le plus âgé des trois locuteurs et le mieux intégré socialement, ce qui a sans doute contribué à la richesse expressive de son système linguistique.

Pour résumer, le critère essentiel qui différencierait les homesigns d'adultes des LS nationales semble dépendre largement de l'orientation théorique du chercheur. Tout d'abord, pour certains linguistes générativistes comme notamment Meir et al. (2010), l'absence de transmission intergénérationnelle reste un critère prépondérant, lié à l'absence de communauté. Pour ces auteurs, il faut plus d'un seul individu pour créer une langue et, surtout, un signeur potentiel doit être locuteur natif, c'est-à-dire avoir reçu le *homesign* en input linguistique dès sa naissance. Ceci les amène à considérer les homesigns comme un « stade antérieur » aux LS et pour lesquels le processus de maturation linguistique est encore en cours. En revanche, pour d'autres linguistes comme Nyst (2012, 2013), la présence de ce que l'on pourrait assimiler à une communauté de signeurs, sourds ou entendants, ainsi que l'âge adulte du locuteur sourd font qu'un homesign d'adulte (*rural homesign*) est comparable à une LS. Elle répond en cela aux imprécisions de Frishberg que nous soulignons plus haut concernant la définition d'une communauté de homesigners. Cependant, Nyst insiste sur la variation présente au sein de ces *homesigns* d'adultes puisque leurs contextes sociolinguistiques peuvent fortement varier (Nyst 2013). Enfin, les critères linguistiques qu'elle utilise tendent à souligner les différences de ces LS avec les LS institutionnelles : moins de configurations phonologiques, utilisation plus importante d'articulateurs non manuels dans la réalisation des signes, signes plus iconiques, peu d'accord verbal (i.e. de modification de la forme verbale dans le cas d'une flexion), etc. Face à cela, la position défendue par Fusellier-Souza consiste à considérer les équivalents de *rural homesigns* comme des LS à part entière qui sont liées phylogénétiquement et ontogénétiquement avec les LS institutionnelles telles que nous les connaissons. Nous détaillons dans la section suivante les arguments linguistiques venant appuyer cette hypothèse.

### 2.2.2 Les « langues des signes émergentes » : la question de la transmission intergénérationnelle

Le terme de LS émergente (*emerging SL*) peut être considéré comme étant dans la littérature le terme générique regroupant les systèmes situés entre les homesigns et les LS institutionnelles, i.e. à

partir de deux ou trois générations de signeurs (Padden 2010). Toutefois, nous observons que ce terme est principalement utilisé par les linguistes qui mettent l'accent sur l'absence de transmission intergénérationnelle. Comme mentionné *supra*, pour certains chercheurs comme Meir et al. (2010) ou encore de Vos et Pfau (2015), le critère du nombre de générations de locuteurs L1 joue un rôle prépondérant dans le statut de la langue. Il faut en effet que la LS en question soit utilisée depuis deux ou trois générations de locuteurs L1 pour que l'on puisse parler de LS émergente (Meir et al. 2010). Par ailleurs, ces auteurs distinguent deux types de LS émergentes :

- Les LS émergentes utilisées dans de petites communautés où la transmission s'effectue entre familles et qui s'apparenteraient aux LS dites « villageoises » (voir *infra* 2.2.3),
- Les LS émergentes pour lesquelles la transmission a lieu dans des contextes où les signeurs ne se connaissent pas antérieurement (école, association, etc.). Dans ce second cas, on aurait affaire à une LS dite « communautaire ».

Ces deux types de LS émergentes se situant entre les homesigns et les LS nationales, la question de savoir si l'une d'elle est plus proche de l'un ou l'autre extrême se résoudrait au cas par cas selon Meir et al. (2010), les contextes sociolinguistiques étant présumés très diversifiés.

Chez d'autres chercheurs, le terme de LS émergente est moins utilisé. Lorsqu'il l'est, il correspond aux *rural homesigns* tels que définis plus haut (Fusellier-Souza 2004, 2006, 2012). Dans cette approche, on insiste en effet sur les potentialités fonctionnelles de ces LS et le fait que ces dernières sont utilisées par des locuteurs sourds qui communiquent régulièrement avec leur entourage entendant. Ces productions sont ainsi considérées comme s'étant développées en un système linguistique et fonctionnel et ce, alors même qu'il a été utilisé dans un milieu exclusivement entendant (Fusellier-Souza 2004 : 38, 2006). En effet, l'analyse menée par Fusellier-Souza (2004) à plusieurs niveaux chez trois locuteurs sourds de ce type de LS montre les nombreux points communs fonctionnels et structurels avec une LS institutionnelle : débuts de bifurcation des visées avec rôle fonctionnel et structural en cours de spécification (: 211), utilisation du regard et de pointages dans la construction de références discursives avec notamment l'utilisation de la fragmentation de l'espace pour référer à des entités (à la fois dans la situation de l'énonciation et dans la situation de l'énoncé) (: 245), recours à la mimique faciale pour l'expression de la modalité (: 277), construction de références temporelles (: 293). Ces éléments suggèrent une expression fine et variée dans ces LS, dès lors qu'elles sont analysées en discours et dans une approche qui ne réduit pas les mécanismes qu'elle utilise à un ensemble de différences formelles avec les LS institutionnelles.

### 2.2.3 « Langues des signes partagées » et « langues des signes villageoises » : les plus proches des langues des signes nationales ?

Les deux expressions « langue des signes partagées » et « langue des signes villageoise » sont synonymes chez Meir, Sandler, Padden et Aronoff (2010) ainsi que chez Zeshan et De Vos (2012). Auparavant, on trouvait davantage l'expression « LS indigène » (*indigenous SL*), comme chez

Woodward (2003) et Nonaka (2009). C'est Kisch (2008) qui utilise pour la première fois l'expression « shared SL » afin d'insister sur le fait que la LS en question sert de moyen de communication au sein d'une communauté isolée.

Ces LS, partagées ou villageoises, désignent les LS développées sur une longue période par une communauté pouvant être constituée de sourds et d'entendants. Pour Nyst (2012 : 567), elles correspondent à un stade où les LS peuvent être considérées comme matures et fonctionnelles puisque les enfants, sourds comme entendants, l'acquerraient à partir de celle des adultes : il y aurait donc transmission intergénérationnelle. Nyst ajoute que ces LS constituent une preuve que toutes les LS n'évoluent pas nécessairement vers le schéma des LS institutionnelles avec une large communauté de signeurs.

En effet, selon cette auteure, ces LS diffèrent des LS nationales : d'une part par l'absence d'une communauté large de sourds qui partageraient des valeurs culturelles et, d'autre part, par la présence de nombreux signeurs entendants. Ceci, pour Nyst (2012), conduirait à des différences structurelles avec les LS nationales (telles une utilisation plus importante de mouvements labiaux), les locuteurs sourds ayant dans ce cas à s'adapter aux signeurs entendants.

Selon De Vos (2016), les contextes de ces LS varient entre eux sur les points suivants :

- la cause et l'incidence de la surdité,
- la proportion de signeurs entendants,
- la taille de la communauté,
- le regard socio-culturel sur la surdité.

Lorsque la LS est âgée de plusieurs décennies, elle est considérée par Sandler et al. (2005), De Vos et Pfau (2015 : 267) comme une LS rurale. Elle s'oppose ainsi de prime abord aux LS urbaines, caractérisées par la disponibilité d'une éducation en LS pour les sourds. Notons à ce sujet que contexte urbain ne rime pas forcément avec LS institutionnelle comme on pourrait intuitivement le penser. Nyst et al. (2012) ont en effet montré qu'une LS peut émerger en milieu urbain mais en dehors du contexte scolaire : c'est le cas de LaSiMa, une LS partagée (*shared SL*) utilisée à Bamako, la capitale du Mali. Nous pourrions également mentionner la LS utilisée par la communauté de sourds signants dont Desloges (1779) atteste l'existence à Paris et ce, avant l'initiative de regroupement des sourds menée par l'Abbé de L'Épée.

Cependant, on commence depuis peu à différencier les LS rurales plus finement. Schuit (2014) introduit une distinction entre les LS rurales et les LS dites « villageoises ». Pour elle, une LS villageoise est forcément rurale. En revanche, une LS rurale n'est pas nécessairement villageoise. En effet, une LS rurale peut présenter les caractéristiques sociolinguistiques d'une LS rurale (faible nombre de locuteurs et communauté mixte sourds/entendants suffisamment durable dans le temps) mais peut présenter des caractéristiques plus proches des LS nationales notamment en ce qui concerne l'étendue du territoire sur lequel la LS est utilisée.

#### 2.2.4 Synthèse

Ce survol non exhaustif de la terminologie utilisée dans la littérature nous permet de réaliser combien il est nécessaire de progresser dans l'identification et la description approfondie de LS relevant de contextes sociolinguistiques différents. Premièrement, nous avons vu que les différentes étiquettes actuelles sont en effet assez imprécises, voire redondantes pour certaines d'entre elles. Il convient donc d'être prudent avant d'établir des généralisations (comme le préconisent Nyst 2012 : 268 ou encore Kusters 2014). Deuxièmement, le positionnement théorique du chercheur l'amène à se concentrer sur des aspects différents de la langue : formels *versus* fonctionnels, pour le dire rapidement. Ceci conduit à une classification très différente qui utilise des concepts et des critères d'analyse également orientés. Ainsi, certains concepts semblent issus de la typologie des LV, quand d'autres semblent davantage développés à partir de (et pour) l'analyse des LS.

L'approche classificatoire consistant à associer un ensemble de critères sociolinguistiques à un certain « groupe » de LS est par ailleurs plus complexe qu'il n'y paraît. En effet, une LS peut présenter des caractéristiques sociolinguistiques habituellement associées à deux « groupes » différents de LS. C'est le cas notamment de l'analyse que fait Schuit (2014) de l'IUR, dans un cadre formaliste. Elle met en avant le fait que le phénomène d'accord verbal observé en IUR ainsi que le recours possible à un locus abstrait dans l'expression de référents spatiaux semblent constituer des caractéristiques propres aux LS institutionnelles. Cependant, l'IUR présente dans le même temps des caractéristiques sociolinguistiques proches de celles d'une LS rurale. Aujourd'hui de plus en plus répandue dans la littérature, cette catégorisation reposant à la fois sur le socioculturel et sur les propriétés linguistiques doit encore être considérablement affinée avant que l'on ne parvienne à une classification claire de ces diverses LS, en termes structurels, fonctionnels et sociolinguistiques.

Dans ce contexte, l'étude de LS utilisées dans des environnements sociolinguistiques inédits tels que celui des LS du Marajó présente un fort intérêt si l'on veut préciser davantage les catégorisations actuelles. De fait, la communauté utilisant ces LS est en cours de formation depuis quelques années seulement. On assiste donc à un début de mise en commun des homesigns individuels d'adultes utilisés jusqu'à présent. Cette situation ne correspond à aucune « étiquette » existante, bien qu'il s'agisse d'une situation faisant effectivement partie de cette « zone grise » encore assez peu spécifiée. Il s'agira donc de définir ces LS.

Le système de classification par critères sociolinguistiques des LS n'est cependant pas propre aux études en typologie des LS. En effet, certaines études portant sur des LV se sont intéressées à la possible influence de caractéristiques sociolinguistiques sur la structure des langues. Parmi ces études, nous citerons celle de Lupyan et Dale (2010) qui s'est intéressée à la corrélation entre le nombre de locuteurs d'une langue donnée et la complexité grammaticale de cette dernière, complexité notamment au niveau morphologique. Leur hypothèse étant que les structures des langues s'adaptent à l'environnement sociolinguistique dans lequel elles sont utilisées, ils ont examiné dans une approche statistique les caractéristiques socio-historiques (nombre d'utilisateurs de la langue, répartition géographique de ces utilisateurs ou encore contacts de langues) et

morphologiques de 2236 langues vocales<sup>80</sup>. Ainsi, Lupyán et Dale ont observé que les langues utilisées par de petites communautés de locuteurs (à l'instar de langues d'Afrique de l'Ouest, langues amérindiennes ou langues de Papouasie-Nouvelle-Guinée) présentent les morphologies les plus complexes, notamment en ce qui concerne l'expression de la temporalité ou encore des systèmes de cas. À l'inverse, plus une langue est utilisée par un grand nombre de locuteurs (comme l'anglais ou le mandarin), plus la morphologie de cette langue présenterait des caractéristiques linguistiques simples tels qu'un système de cas ou une complexité des conjugaisons redondants ou prédictibles. Deux explications majeures sont avancées par les auteurs pour expliquer ce constat, les deux concernant l'acquisition de la langue, qu'elle soit effectuée par les enfants qui acquièrent leur langue maternelle, ou par des adultes non natifs. La première explication s'intéresse aux langues utilisées par de larges communautés de locuteurs, langues à morphologie dite « simple » et bien souvent redondante. Les auteurs font l'hypothèse que cette redondance facilite l'acquisition de la langue par des adultes non natifs en diminuant les ambiguïtés et la nécessité d'un savoir extralinguistique partagé entre les locuteurs. En effet, ces langues impliquent généralement une dispersion géographique des locuteurs et entraîne, de fait, des expériences du monde qui peuvent beaucoup différer. La seconde explication concerne les langues utilisées par des groupes restreints de locuteurs, dont la morphologie est considérée comme étant plus complexe. Pour Lupyán et Dale, ces locuteurs auraient un attachement fort à leur langue, sa transmission dans toute sa complexité aux enfants serait faite avec une attention particulière.

Auparavant, d'autres études orientées vers le lien entre structure linguistique et facteurs externes (environnement sociolinguistique, géographique voire climatique entre autres) avaient été menées : voir Dahl (2004) pour une discussion générale sur l'influence des facteurs externes sur le changement linguistique et la question de la complexité linguistique ; Nettle (1996) et (1998) pour une approche écologique de la question ou McWhorter (2007) sur l'influence de l'apprentissage d'une langue par des non natifs<sup>81</sup>. Plus récemment, le travail de Trudgill (2011) dans le cadre d'une approche sociolinguistique de la typologie (des LV) a par ailleurs servi de point de départ à la réflexion de Schembri et al. (2018). Pour Trudgill (2011), les langues sont le résultat de l'influence des diverses situations sociolinguistiques dans lesquelles elles se sont développées. Rejoignant Lupyán et Dale (2010), il estime que ce qu'il définit comme la complexité morphologique se trouve essentiellement dans des langues utilisées par des communautés de faible taille. Il ajoute les caractéristiques suivantes :

- un réseau social dense,
- un savoir commun important partagé entre les locuteurs,
- une forte stabilité sociale,

---

<sup>80</sup> Données issues de WALS, évoqué dans le Chapitre I.

<sup>81</sup> Nous noterons que ces diverses études portaient sur des données limitées étant donné que les larges bases de données n'étaient pas encore développées de façon substantielle. Les conclusions proposées étaient donc elles-mêmes limitées.



- une situation de contacts linguistiques stables, notamment, sans contacts linguistiques à large échelle avec des apprenants L2.

Pour cet auteur, cette complexité morphologique est entendue comme caractérisée par :

- la présence de fréquentes irrégularités,
- une opacité morphologique,
- une redondance syntagmatique,
- un marquage morphologique de nombreuses catégories (comme le temps, le genre, la voix, etc.).

En prenant des exemples issus de cinq LS (trois LS institutionnelles : l'ASL, la BSL et l'Auslan ; deux LS micro-communautaires : la LSKK et l'ABSL), Schembri et al. (2018) montrent que, d'après ces critères, les LS seraient des langues à la morphologie globalement peu complexe.

Toutefois, concernant le lien fait par Trudgill (2011) et Lupyán et Dale (2010) entre une complexité morphologique importante et une langue utilisée dans une communauté de faible taille, il est intéressant de relever que, d'après la littérature récente en typologie des LS, la tendance serait à l'exact opposé de ce qui est observé dans les LV. Comme nous l'avons vu, un certain nombre d'éléments sont considérés comme différents dans les LS utilisées par des communautés restreintes de signeurs et ces différences impliquent souvent une moindre complexité, en particulier au niveau morphologique (pour mémoire, une faible utilisation de verbes modifiables spatialement, ou de *entity classifiers* par exemple). À l'inverse, les LS institutionnelles employées par de larges communautés de signeurs sont souvent considérées par les chercheurs comme les LS les plus complexes. Le premier point à souligner est bien sûr la différence des caractéristiques de la transmission d'une LV d'une part, qu'elle soit utilisée dans une communauté restreinte ou non, et d'une LS d'autre part, qu'elle soit micro-communautaire ou institutionnelle. De façon générale, la LV sera transmise aux enfants par les parents et aux adultes non natifs (dans le cadre d'une LV largement utilisée) par des locuteurs censés maîtriser cette langue. En revanche dans le cas d'une LS, si cette dernière est une LS institutionnelle, la majorité des locuteurs aura appris sa LS d'un individu autre que l'un de ses parents (les sourds naissant à 95% de parents entendants). Ensuite, dans le cas d'une LS micro-communautaire, le jeune individu sourd sera lui-même l'initiateur de la création de sa langue, qu'il partagera avec son entourage. On observe alors un schéma inhabituel dans les LV puisque ce sont les enfants sourds qui créent (au moins initialement) l'input de leur propre langue. L'autre possibilité pour une LS est la transmission entre pairs, auquel cas il s'agit également d'un processus différent de ce qu'il en est pour les LV.

Ces différences importantes peuvent expliquer le chiasme que l'on observe dans la corrélation 'taille de la communauté de locuteurs' et 'complexité linguistique' dans les LV et les LS. Toutefois, une autre question induite par cette réflexion est finalement la suivante : qu'est-ce que la complexité dans une LS ? En effet, nous soulignerons qu'une fois de plus la notion de complexité telle que définie par Trudgill (2011) a été élaborée à partir des seules LV. Et comment définir cette complexité sans considérer les LS institutionnelles comme un objectif nécessairement à atteindre (un « telos ») pour les LS de communautés restreintes ? Nyst (2012 : 566) parle à ce sujet

d'ethnocentrisme des linguistes des LS et considère que les LS institutionnelles ne sont pas le stade ultime de développement des LS. Cuxac (2000), Fusellier-Souza (2006), Cuxac et Antinoro Pizzuto (2010), et Garcia et Martinod (2017) la rejoignent sur ce point. Pour ces auteurs en effet, il n'existe pas de solution de continuité entre les différents « groupes » de LS précédemment énumérés. Chaque LS devrait être en premier lieu analysée pour ce qu'elle représente, i.e. un système de communication fonctionnel. D'un point de vue épistémologique, ceci n'est pas sans rappeler la position de Lazard (2005, 2006, 2008) qui, dans l'histoire de la typologie des LV, déplore le passage trop rapide vers une comparaison trans-linguistique, sans être au préalable passé par la description d'un système donné pour ce qu'il est, en ayant recours à des concepts descriptifs appropriés. Le fait est que les LS autres que les LS institutionnelles ont très vite été considérées comme étant le potentiel lieu de la variation entre LS. Hormis les premières descriptions, essentiellement effectuées par des anthropologues dans les années 1980, les études linguistiques visant à décrire ces LS dans leur spécificité sont encore trop rares.<sup>82</sup>

Dans la section suivante nous abordons les études récentes comparant gestualité silencieuse et homesigns. Nous verrons en quoi ces travaux peuvent apporter des éléments de réponse au sujet de la complexité dans les LS.

### **3. Langue des signes et gestualité humaine**

#### **3.1 Nature du lien supposé entre LS et gestualité humaine dans le cadre d'une typologie des langues des signes**

La perspective téléologique dont nous faisons mention *supra* peut également être observée dans le rapprochement qui est opéré par certains auteurs entre certains groupes de LS d'une part, et la gestualité entendante d'autre part. Pour les tenants de l'approche sémiologique, la question de l'influence de la gestualité n'est pas en soi le fruit de l'utilisation de la modalité visuo-gestuelle. Au même titre que les concepts de formes et de mouvements que les individus sourds élaborent à partir de leur perception du monde seront mis en gestes et conventionnalisés, ils pourront, bien sûr, également tirer parti de la gestualité entendante et la réutiliser si besoin. En d'autres termes, sourds et entendants, chacun de leur côté, en tant qu'ils sont des humains percevant et agissant sur le monde, élaborent des concepts à partir de cette perception et de cette action sur le monde et les mettent en gestes, sans qu'il soit nécessaire de supposer que la gestualité des LS « dérive » de celle des entendants.

Certains chercheurs accordent à la gestualité environnante une place quelque peu différente. Le fait

---

<sup>82</sup> À ce sujet, voir le document de présentation de l'*International Research Network (IRN) EURASIGN (2018-2022)* : « Comparative Approach on European Sign Languages Langues des signes européennes : une approche comparative » dirigé par B. Garcia et M-A. Sallandre, *unpublished manuscript*. Voir aussi <http://eurasign.cnrs.fr/>.

que les LS et la gestualité entendante partagent la même modalité a été souligné par certains auteurs comme l'un des facteurs pouvant expliquer la ressemblance des LS entre elles (Meier et al. 2002). Plus largement, une approche soulignant les liens entre LS et gestualité humaine a fait son chemin en linguistique des LS. Elle occupe désormais une place importante parmi les linguistes des LS d'orientation cognitivo-fonctionnaliste. Cette approche trouve son fondement d'une part dans l'approche de la grammaire cognitive développée aux États-Unis en réaction au générativisme (Langacker 1987, 1991, 1999, 2005 notamment) et d'autre part dans les travaux portant sur la gestualité entendante (Kendon 1980, 1988, 2000 ; McNeill 1992, 2000 ; etc.). Ces études mettaient en avant la multimodalité du langage humain. L'hypothèse qui en est issue, développée par Liddell (1995, 1998, 2003) à partir de travaux sur l'ASL, considère que les LS seraient constituées d'éléments gestuels et linguistiques (Liddell 2003). Liddell établit ainsi une distinction entre les éléments conventionnels, linguistiques (i.e. grammaticaux et symboliques), existant en nombre limité, et les éléments dits « gradient », gestuels et iconiques, que sont les *demonstrations*, *depictions*, et *pointings* (2003 : 357) (voir Wilbur 2013 pour une critique de cette proposition). Certaines constructions sont donc considérées comme un *blend* de linguistique et de gestuel (voir Garcia 2010 : 212-248 pour le détail de cette opposition chez Liddell). Cette idée fut reprise ensuite par plusieurs linguistes des LS (notamment, Johnston et Schembri 2007, 2010 avec l'appellation *partly-lexical signs* ; Cormier 2007 ; Cormier et al. 2010, 2015 ; Ferrara 2012) et fut utilisée non seulement dans la comparaison entre LS et gestualité mais également, et c'est bien là ce qui nous intéresse, dans la comparaison entre LS.

Ainsi, chez Schembri et al. (2005)<sup>83</sup>, bien que l'objectif typologique ne soit pas explicitement mentionné, nous trouvons un élément éclairant pour notre propos. L'hypothèse faite par les auteurs consiste en effet à présumer que les éléments *gestuels* des LS pourraient être identifiés puisqu'il s'agirait de ceux qui ne varient pas entre LS d'une part, et qui seraient similaires à la gestualité de non-signeurs d'autre part. La gestualité étant en effet censée être partagée par tous les êtres humains, les éléments communs aux LS et à la gestualité dite « silencieuse » (*silent gesture*) d'entendants non signeurs auraient donc le même statut « gestuel ». En revanche, ce qui varie entre les LS et la gestualité de non-signeurs constituerait donc le « linguistique » propre aux LS. Dans le cadre d'une typologie des LS, ceci reviendrait finalement à changer la base sur laquelle les LS seraient comparées entre elles. En effet, en suivant cette idée on ne comparerait que les éléments supposés « linguistiques » entre eux, apparemment les seuls susceptibles de varier, en vue d'évaluer les similitudes ou différences entre LS. On écarterait ainsi les éléments gestuels étant donné que ces derniers relèveraient de la gestualité humaine commune et, dans le même temps, on augmenterait de fait statistiquement les possibilités d'observer de la variation entre les LS.

Par ailleurs, les résultats obtenus par Schembri et al. (2005) montrent que, des trois paramètres examinés (configuration, mouvement et emplacement), seule la configuration utilisée pour désigner

---

<sup>83</sup> Nous précisons qu'au cours d'un échange récent avec l'un des auteurs de l'article, ce dernier nous a appris qu'il aurait écrit cet article très différemment aujourd'hui. Néanmoins, nous avons souhaité conserver ce passage en raison de son apport sur l'évolution de la réflexion sur les composants paramétriques en LS.

un référent donné<sup>84</sup> semble varier entre LS (ASL et TSL<sup>85</sup>). Elle varierait également en comparaison de la gestualité d'entendants non-signeurs. Ceci semble par ailleurs corroborer les résultats de Singleton, Morford et Goldin-Meadow (1993) qui avaient comparé les mêmes éléments entre les productions de signeurs de l'ASL et d'entendants anglophones non signeurs. Comme le résume Goldin-Meadow et al. (2015 : 24) et Goldin-Meadow et Brentari (2017), les entendants non signeurs à qui l'on demande d'utiliser la seule modalité visuo-gestuelle seraient en mesure d'inventer des gestes utilisant le mouvement et l'emplacement utilisés par les sourds signeurs d'une LS, mais ne pourraient pas utiliser spontanément les mêmes configurations.


Si seule la configuration est « linguistique » en raison de sa variation entre les diverses LS examinées et avec la gestualité silencieuse des entendants non signeurs, qu'en est-t-il en particulier pour les *handling classifiers* que nous avons précédemment évoqués (2.1.3) ? D'après la littérature, ce type de configuration semble en effet peu varier entre LS. Doit-on considérer ce cas comme une exception qui relève malgré tout de la gestualité plutôt que du linguistique ? Il nous semble que c'est ce vers quoi tendent implicitement les travaux récents sur la question (Perniss et al. 2007 notamment).

Dans l'approche sémiologique, ce sont les structures de transfert qui mobilisent en premier lieu les éléments dénommés « classificateurs » dans la littérature et qui sont nommés « proformes » dans cette approche puisqu'ils reprennent iconiquement une forme donnée. Les constructions ressortissant de ces structures de transfert (unités de transfert) sont considérées comme linguistiques puisqu'elles sont régies par certaines contraintes de compositionnalité (elles relèvent de structures linguistiques). Ainsi les trois principaux types de transfert : transfert de taille et de forme (TTF, permettant de montrer la taille et/la forme d'une entité), transfert situationnel (TS, qui donne à voir le déplacement d'un actant par rapport à un locatif stable), et le transfert personnel (TP, où le locuteur incarne l'individu ou l'entité dont il est question) requièrent une utilisation bien précise des composants paramétriques manuels et non manuels (voir Cuxac 2000 : 31-62 pour le détail des fonctions de ces paramètres), présumés par ailleurs relever de paradigmes finis. Attardons-nous un instant sur le paramètre de la configuration manuelle dans chacun de ces types de structures de transfert et, surtout, sur ses équivalences avec la terminologie majoritairement adoptée dans le champ. Dans le cas d'un TTF, la configuration peut indiquer une forme de base (: 32) — équivalent de *entity classifier* —. Dans un TS, la configuration des deux mains renvoie également à une forme de base (*entity classifier*) : généralement, la forme d'un actant en mouvement pour la main dominante et la forme d'un locatif stable pour la main dominée. Enfin, dans un TP, les mains du locuteur renvoient à celles de l'entité incarnée. Ses mains peuvent donc réaliser la saisie d'une autre entité (*handling classifier*) ou encore figurer la forme des membres de l'entité que le locuteur incarne : par exemple, les pattes d'un animal (*entity classifier*). Cependant, nous pouvons citer un type spécifique de TP, le pseudo-TP, dans lequel le locuteur effectue un TP visant non pas à incarner

---

<sup>84</sup> Nous reviendrons dans le Chapitre III sur la définition, selon nous discutable, utilisée pour les configurations communément désignées comme *classifiers*.

<sup>85</sup> Langue des signes de Taïwan.

directement une entité, mais à en représenter les traits caractéristiques. Nous pouvons voir l'exemple cité par Cuxac (2000 : 40, Figure 11), où le concept d'arbitre est décrit au moyen d'un pseudo-TP consistant à faire virevolter un sifflet autour d'une ficelle : *a priori* la configuration  constitue un *handling classifier* mais en réalité, le sens véhiculé par cette structure de transfert n'est pas celui d'une saisie à proprement parler. Il s'agit plutôt de représenter un arbitre en montrant que l'une des actions fréquemment observée dans ce métier est de tenir son sifflet et de le faire tourner. Il y a là un niveau d'interprétation qui ne peut être accessible qu'en prenant en compte un énoncé dans son ensemble. Ceci nous semble tout à fait important dans le cadre de l'examen de l'utilisation des configurations en LS. Ce cas n'est pas anecdotique et, dès lors que l'on travaille sur le discours en LS, la distinction entre *entity* et *handling classifiers* est loin d'être si nette.

Pour finir, passons à un obstacle d'ordre méthodologique. La gestualité des entendants avec laquelle est comparée la LS dans les études citées ci-dessus est une gestualité dite « silencieuse ». En d'autres termes, les entendants sont amenés à produire des gestes en réaction à un stimulus, sans utiliser le canal audio-phonatoire. Or, cette gestualité n'est pas du tout la gestualité entendante qu'ils sont habitués à produire lors d'interactions en LV, comme le soulignent d'ailleurs Goldin-Meadow et al. (2015 : 26-28) elles-mêmes. Par conséquent, comparer une LS avec la gestualité ainsi produite ne revient pas à comparer les LS aux LV dans leur aspect multimodal (i.e. utilisation conjointe de la modalité audio-phonatoire et de la modalité visuo-gestuelle). Entre autres problèmes, cette gestualité peut être influencée par les catégories de la LV des locuteurs entendants qui pourrait induire un certain découpage de leurs productions. Ainsi, la voie initialement préconisée par Liddell (2003) qui consistait à comparer les LS aux LV appréhendées dans leur multimodalité semble quelque peu mise à mal. Toutefois, comme nous le verrons dans la section suivante, cette confusion semble désormais moins fréquente dans les études récentes visant à examiner l'influence de la gestualité entendante sur l'élaboration des homesigns.

### 3.2 Mise en avant des différences entre *homesigns*, LS « établies » et gestualité entendante

#### 3.2.1 Différences entre les *homesigns* et la gestualité entendante

La gestualité entendante a plus particulièrement été considérée comme la base sur laquelle se seraient formés les homesigns étant donné leurs conditions d'émergence tout à fait spécifiques : absence d'input d'une quelconque LV en raison de la surdité des sujets et absence d'input d'une LS institutionnelle en raison de l'inexistence d'une éducation en LS dans la zone. Cependant, de nombreuses études tendent à montrer que les unités des homesigns diffèrent qualitativement et quantitativement des gestes produits par l'environnement entendant (Goldin-Meadow et Mylander 1983, 1984, 1998 ; Goldin-Meadow et al. 1995, 2007 ; Goldin-Meadow 2004 ; Hunsicker et Goldin-Meadow 2012). En outre, tout un pan d'études récentes met en avant les potentialités

supérieures des homesigns par rapport à la gestualité des entendants (Brentari et al. 2012, 2015 ; Goldin-Meadow et al. 2015 ; Ozyurek, Furman, Goldin-Meadow 2015 ; Brentari et Goldin-Meadow 2017). Nous reviendrons plus loin dans le détail sur ces différences (section 3.2.3).

Les auteurs, rejoignant en cela les travaux de l'approche sémiologique, expliquent cette différence de complexité notamment par le fait que les homesigns sont des systèmes dans lesquels la modalité visuo-gestuelle porte tout le poids de la communication, là où cette tâche est partagée entre deux modalités lorsqu'il s'agit de gestualité entendante venant accompagner la parole. À ce titre, ce qui ressort de ces études est que les homesigns semblent fonctionner comme des langues sur plusieurs aspects. Ce sont en effet des systèmes fonctionnels au moyen desquels on peut notamment exprimer des demandes, commenter le présent et le non-présent, raconter des histoires à propos d'événements réels ou imaginés, parler de soi voire parler de sa propre langue (registre métalinguistique) (Goldin-Meadow 2004 : 186 ; Brentari et Goldin-Meadow 2017 : 366).

### 3.2.2 Un exemple de différence structurelle et fonctionnelle entre les différents types de *homesigns* et les LS « établies »

Pour nuancer ce qui a été dit précédemment concernant les caractéristiques linguistiques des homesigns, il convient de noter qu'une certaine « instabilité lexicale » aurait été observée dans ces systèmes. Il semblerait en effet que pour un même référent, plusieurs signes soient utilisés par un individu donné, et ce dans les mêmes conditions (Richie et al. 2014 ; Goldin-Meadow et al. 2015). Cette variation s'observe notamment dans le choix des configurations (Richie et al. 2014).

Ces auteurs concluent qu'un vocabulaire stable constituerait une caractéristique susceptible d'émerger uniquement sous la pression d'une communauté de signeurs réguliers. Cette communauté engendrerait en effet un besoin d'efficacité dans la communication qui contribuerait à cette stabilisation (Brentari et Goldin-Meadow 2017 : 380). L'utilisateur sourd d'un homesign aura des interactions de type 'seul sourd face à plusieurs entendants', étant lui-même l'initiateur de son homesign et le seul à l'utiliser dans *toutes* ses interactions, là où son entourage entendant utilisera une LV dans d'autres interactions. En revanche, une LS utilisée au sein d'une communauté de sourds signeurs sera caractérisée par des interactions de type 'plusieurs sourds face à plusieurs sourds' et ce pour *toutes* les interactions de *tous* les locuteurs (Richie et al. 2014 : 188). Bien que cette analyse ne prenne pas en compte la question des productions et créations linguistiques des interlocuteurs entendants et leur rôle dans le développement des homesigns — sujet sur lequel nous avons généralement peu d'informations —, il n'en demeure pas moins que la distinction entre homesign et LS communautaire semble importante pour ces auteurs. L'emphase est ainsi mise d'une part sur l'existence ou non d'une communauté de signeurs *sourds*, la LS utilisée par une communauté composée de sourds et d'entendants étant qualifiée de « LS sans communauté », et d'autre part sur le caractère « natif » du homesign. Cette importance de la « nativisation » est illustrée par cette citation de Brentari et Goldin-Meadow :

« It may be that the properties of homesigns are waiting to appear in all of us, they simply may not have a chance to emerge because we use a learned system (either spoken or signed) as our primary means of communication »<sup>86</sup> (2017 : 382).

Or, comme nous l'avons vu, chez Nyst (2012), l'opposition pertinente se situe à la fois sur cette question de la communauté de sourds (composée de sourds comme d'entendants) et au niveau de l'âge du locuteur sourd (*homesigns* d'adultes *versus* *homesigns* d'enfants).

D'un côté l'accent est mis sur la « pureté » de la LS pratiquée de façon native par la communauté de signeurs, qui n'est pas sans rappeler l'importance accordée au fameux locuteur sourd signeur natif dans de précédentes études. De l'autre côté, on insiste plutôt sur l'âge du locuteur initiateur de la LS (en supposant qu'il n'y en ait qu'un seul) et le nombre de locuteurs qui pratiquent cette LS.

Il nous semble important de conceptualiser ce débat. Comme dit, Nyst (2012) rappelait l'importance de ne pas considérer les LS utilisées par de larges communautés (LS institutionnelles) comme l'élément de comparaison. Nous nous demandons également quel serait l'intérêt, pour de prochains travaux, d'inclure davantage de LS pratiquées dans des contextes sociolinguistiques différents, si la méthodologie pour les analyser consiste à les comparer négativement par rapport aux LS que nous connaissons le mieux ? Il nous paraît crucial de considérer ces LS pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des systèmes de communication fonctionnels dans le contexte d'utilisation qui est le leur. De cette façon, ce qui est décrit par certains auteurs comme une « instabilité lexicale » peut être pertinent pour étudier les potentialités expressives de la modalité visuo-gestuelle et les mécanismes diachroniques de sélection d'une unité par rapport à une autre<sup>87</sup>. Dans le cadre de l'approche sémiologique par exemple, ce type de phénomène est utile pour examiner où se situe une LS par rapport à la bifurcation des visées. Nous y reviendrons (section 3.3).

### 3.2.3 Une différence notable entre *homesigns*, LS « établies » et gestualité entendante : le rôle des configurations manuelles

L'une des différences notables observées entre homesign et gestualité entendante réside dans l'utilisation des configurations manuelles. Ces dernières, en nombre fini dans les homesigns, servent selon bon nombre d'auteurs à représenter des classes d'entités (« classifieurs »). Certaines études attestent par ailleurs l'existence d'une compositionnalité morphémique dans les homesigns puisque ces configurations se combinent entre elles et avec certains types de mouvements pour

---

<sup>86</sup> « Il se peut que les propriétés des homesigns soient dans l'attente de se développer chez chacun d'entre nous : elles n'auraient simplement pas l'opportunité d'émerger parce que nous utilisons un système que nous avons appris (qu'il soit parlé ou non) en tant que principal moyen de communication. ». (Traduction de la doctorante).

<sup>87</sup> Ceci est d'autant plus vrai qu'il en va largement de même dans les LS nationales et, par ailleurs, dans toute langue.

créer de nouveaux signes (Mylander et Goldin-Meadow 1991 ; Goldin-Meadow et al. 1995, 2007). Nous noterons que ceci différerait donc de la gestualité entendante où les unités gestuelles s'apparentent davantage à des ensembles non décomposables (Okrent 2002)<sup>88</sup>.

Ces dernières années, une autre distinction d'ordre morphosyntaxique est régulièrement mise en avant. Il s'agit de l'existence dans les homesigns d'une différenciation entre les noms et les prédicats. Basée sur l'idée que cette différenciation serait présente dans plusieurs LS institutionnelles (Schick 1990 et Benedicto et Brentari 2004 pour l'ASL ; Zwitserlood 2003, 2012 pour la NGT ; Mazzoni 2009 pour la LIS), elle a été examinée chez des locuteurs de l'ASL, des homesigners et des locuteurs de la NSL appartenant à la première et à la deuxième cohortes<sup>89</sup> (Goldin-Meadow et al. 2015). Dans cette étude, les auteures ont fait varier le stimulus : des images représentant un objet (ici, un stylo) dans une situation sans agent et le même objet cette fois manipulé par un agent.

















	Image sans agent		Image avec agent	
	Configuration en topic	Configuration en focus	Configuration en topic	Configuration en focus
Homesigner				
Locuteur NSL, 1ère cohorte				
Locuteur NSL, 2ème cohorte				
Locuteur ASL				

Tableau 1 : Exemples de configurations utilisées dans des signes produits par des homesigners, des locuteurs de NSL (cohortes 1 et 2) et des locuteurs de l'ASL.  
D'après la Figure 3 de Goldin-Meadow et al. (2015 : 25).


Pour les auteurs, la différence dans l'utilisation des configurations en topic et en focus, qu'il y ait présence ou non d'un agent, est interprétée comme une distinction dans la langue entre noms et prédicats qui serait présente dès le stade du homesign. En allant plus loin, cette distinction semble se retrouver au niveau phonologique puisque, à l'instar du pattern observé dans les LS institutionnelles (Brentari 1998 ; Sandler et Lillo-Martin 2006), les configurations des homesigns présenteraient également des caractéristiques phonologiques liées à la catégorie morphologique à

<sup>88</sup> La question de la compositionnalité de la gestualité co-verbale est néanmoins discutée, voir notamment Boutet et al. (2010) à propos du continuum de Kendon (1988, 2004).

<sup>89</sup> Pour rappel, les signeurs de la première cohorte sont considérés comme les créateurs des premières étapes de l'actuelle NSL. Il s'agit de la première génération d'enfants sourds à entrer dans l'école pour sourds créée à Managua. La deuxième cohorte est constituée par les enfants ayant bénéficié de l'input de la première cohorte.



laquelle elles appartiennent (Brentari et Eccarius 2010 ; Coppola et Brentari 2014). En effet, la classe morphologique des *object/entity handshapes* et celle des *handling handshapes* semblent correspondre à deux classes phonologiques distinctes puisqu'elles ne présentent pas de caractéristiques phonologiques communes.

Concernant la complexité des doigts sélectionnés : les configurations utilisant soit tous les doigts, soit seulement l'index sont considérées dans ce cadre comme les moins complexes. Ce sont celles qui seraient le plus présentes en transversal des LS (Hara 2003 ; Eccarius et Brentari 2007), les premières acquises par les signeurs natifs (Boyes-Braem 1981) et les premières utilisées par les homesigners (Goldin-Meadow et al. 1995). Les plus complexes sont les suivantes : . Concernant la complexité articulaire : les configurations n'utilisant aucune articulation ou les utilisant toutes à la fois sont considérées comme les moins complexes.



	Object handshape	Handling handshape
Caractéristique 1	Complexité des doigts sélectionnés qualifiée de élevée à moyennement élevée	Complexité des doigts sélectionnés qualifiée de faible
Caractéristique 2	Complexité articulaire qualifiée de peu élevée	Complexité articulaire qualifiée de moyenne à élevée
Exemples		

Tableau 2 : Caractéristiques phonologiques des deux groupes de configurations constituant une classe à la fois morphologique et phonologique. D'après Coppola et Brentari (2014 : 4) et Brentari et Goldin-Meadow (2017 : 377).

Afin de déterminer si ce pattern se retrouverait également chez des homesigners, Brentari et al. (2012) ont examiné les productions de quatre adultes homesigners nicaraguayens. Les résultats indiquent que trois d'entre eux utilisent des configurations ayant recours à la même distinction phonologique que celle précédemment décrite. En comparant ces productions avec la gestualité silencieuse d'individus entendants américains et italiens, Brentari et al. (2012) ont observé que ce pattern est inexistant chez ces derniers. Par la suite, Brentari et al. (2015) reproduisirent le même type d'expérience et aboutirent aux mêmes conclusions. Les auteurs en concluent :

- qu'une phonologie pourrait se développer sans lexique stable,
- qu'il ne s'agit pas d'un pattern dû à l'utilisation de la modalité visuo-gestuelle mais qu'il se développerait au cours de l'émergence d'une structuration linguistique.

En ce sens, l'utilisation de la modalité visuo-gestuelle n'expliquerait que partiellement les similarités entre LS puisqu'elle ne suffit pas à produire certaines caractéristiques morpho-phonologiques. À ce propos, nous pouvons arguer d'une part que contrairement à la gestualité entendante, les productions de *homesigners* ne subissent pas l'influence d'une LV qui serait

maîtrisée par le sujet et, d'autre part, que les locuteurs de *homesigns* utilisent la modalité visuo-gestuelle comme principal moyen de communication, ce qui pourrait tout à fait expliquer le développement de certaines caractéristiques que ne présenterait pas la gestualité entendante.

Ce qu'il faut retenir de ces études est la mise en avant de la complexité des homesigns à ce niveau d'analyse par rapport à la gestualité entendante. Ceci constitue en soi un changement puisque ces systèmes ont longtemps été considérés comme simplement « gestuels ».

Toutefois, ces analyses, fondées essentiellement sur des signes élicités hors contexte, qui ne reflètent pas les stratégies de communication régulières des locuteurs ainsi que leur possible variété, visent à mettre en avant la distinction nom/prédicat dans les LS et ses possibles prémices dans les *homesigns*. À ce sujet, le parallèle qui est fait entre l'opposition topic/focus et nom/prédicat nous semble une fois de plus très orienté par l'existence de cette distinction dans les LV les plus décrites (voir Chapitre I, section 3.2.3 pour une discussion sur la non-pertinence de certaines notions pour certaines LV). Le recours à des catégories descriptives propres aux LS pourrait être davantage pertinent pour appréhender le fonctionnement de ces langues. Ensuite, les études prônant une approche par classes morphophonologiques des configurations des LS et des *homesigns* conduisent les auteurs au constat que la morphologie pourrait émerger avant la phonologie dans les étapes de développement des LS (Brentari et Goldin-Meadow 2017). Nous voyons un parallèle entre cette conclusion et la proposition de Cuxac (2004) d'une « double articulation inversée », concernant la place du sens dans la structuration des LS :

« [...] en LSF, les éléments sémantiques minimaux contribuant à la construction générale du sens s'organisent à un niveau inférieur à la forme minimale de réalisation, c'est à dire au niveau où se règlent l'essentiel des problèmes posés par la forme. Il s'agit, si l'on veut, d'une phonétique entièrement dépendante d'une organisation morphosémantique qui lui préexiste en ce sens qu'elle intervient nécessairement (substantiellement) en aval dans le processus de stabilisation des formes minimales. On pourrait presque parler à propos de la LSF d'une double articulation inversée ; c'est pourquoi toute tentative d'exporter une organisation formelle phonologique valant pour les langues vocales à la LSF (aux langues des signes ?) me paraît non seulement passer à côté de l'objet mais contribuer à perturber en profondeur les relations cognitives et métacognitives des locuteurs sourds vis-à-vis de leur langue. » (2004 : 108).

Le travail de thèse de Boutora (2008) est également éclairant concernant la nature des caractéristiques d'une phonologie des LS et l'incidence de la modalité sur les structures linguistiques. Cette auteure met en effet en évidence le fait que la plupart des travaux en phonologie des LS peinent à rendre compte des phénomènes liés à la substance même des LS, comme l'iconicité, qui donne lieu à une dimension sémantique importante. La réflexion sur les liens entre les niveaux phonologique et morphologique en LS a également animé d'autres chercheurs dont

Stokoe (1991) (voir Boutora 2008 : 68-75) qui a finalement proposé une « phonologie sémantique » pour l'ASL. Un parallèle intéressant peut être fait ici avec la proposition d'Occhino (2016, 2017) d'une « phonologie cognitive incarnée ». Dans la continuité de la pensée de Langacker (1987) et des grammaires cognitives, Occhino considère le niveau dit « phonologique » des LS comme structuré autour d'unités forme-sens, au même titre que les autres niveaux de la langue. Cette proposition semble confirmée par l'analyse de certains composants habituellement considérés comme phonologiques de deux LS, nous y reviendrons dans le Chapitre III (section 2.1.1). Nous retiendrons ici, comme le souligne également Occhino (2017), que cette forte présence de la dimension morpho-sémantique dès le niveau des composants paramétriques des unités des LS n'est pas sans conséquence sur la phonologie des langues en général.

### 3.3 Synthèse critique

Comme pour les premières études à visée typologique des LS, nous pouvons constater que le lexique continue d'être un centre d'intérêt dans ce champ. Ainsi, Richie et al. (2014) et Goldin-Meadow et al. (2015) s'intéressent particulièrement à ce niveau d'analyse dans les homesigns. La méthodologie utilisée, similaire dans ces deux études, consiste à soumettre les locuteurs à des stimuli composés de vignettes d'images isolées. Nous voyons ici une faiblesse méthodologique évidente, à savoir la catégorisation surimposée par ce type de stimulus sur la LS des locuteurs. En effet, chaque langue découpant le réel à sa façon, cette méthodologie induit une certaine segmentation qui n'est pas nécessairement celle de la LS des locuteurs. Ensuite, la distinction qui est établie entre 'noms' et 'prédicats' dans ces systèmes nous paraît, elle aussi, problématique. Nous pensons notamment au procédé de création lexicale fréquemment utilisé en LSF qui consiste à montrer l'action qu'entraîne l'utilisation d'un objet, afin de parler de cet objet. Selon les auteurs cités, ce type de stratégie à l'origine de la formation du signe serait à analyser comme étant un prédicat. Or dans ces cas spécifiques, le locuteur aurait très bien pu viser l'expression d'un référent nominal, la subtilité étant qu'il l'effectuerait au moyen de la description d'une action. Il y a donc confusion des niveaux, entre le procédé sémiologique utilisé pour la création de l'unité et la valeur linguistique (la nature morphologique) de la forme étudiée. Cette façon de faire ne prend donc pas suffisamment en compte le contexte de production et se concentre seulement sur la recherche d'équivalence lexicale avec la vignette-stimulus. Le parallèle qui est supposé entre d'une part les *entity classifiers* et la catégorie 'noms' et, d'autre part, entre les *handling classifiers* et la catégorie 'prédicats' est ainsi problématique. Cette méthodologie peut sembler pertinente mais les résultats qu'elle permet d'obtenir devraient être confrontés avec des données issues de discours spontanés. Ceci permettrait d'évaluer l'utilisation contextualisée de ces éléments dont la signification ne peut être analysée qu'en discours.

Richie et al. (2014) et Goldin-Meadow et al. (2015) estiment que les homesigns d'adultes (LS sans communauté de sourds) sont caractérisées par un réseau social trop clairsemé et que ceci a une

incidence directe sur la stabilité du lexique des homesigns. De fait, les locuteurs en question vivent généralement dans le même environnement socioculturel et sur une zone géographique souvent peu étendue. Ils partagent donc un savoir spécifique et les contextes dans lesquels leurs interactions ont lieu sont souvent similaires. Ainsi, les ambiguïtés sont relativement rares et les besoins de communication seraient satisfaits malgré la présence d'une certaine variation lexicale inter-individus.

Enfin, l'autre point souligné par les auteurs de ces études est que, si une communauté de sourds signeurs est nécessaire afin de parvenir à une stabilisation du lexique des homesigns, cette communauté n'est pas indispensable pour qu'une morphologie fine émerge dans ces systèmes. Ici encore, ces conclusions sont le résultat d'une approche visant à placer le lexique des LS, une composante qui trouve aisément son pendant dans les LV, en tant qu'élément central de l'analyse linguistique. Comme Garcia (2010 : 157) l'explique, cette façon de faire révèle ce qui est considéré comme « la norme propre » de la langue décrite. Dans le cadre du modèle sémiologique, le lexique en LS est simplement considéré comme l'un des résultats de la bifurcation des visées et comme l'une des deux façons de dire possibles en LS. En outre, en discours, le lexique est toujours en interaction avec l'autre façon de dire (visée illustrative), à savoir, les unités de transfert. Un va-et-vient constant s'observe entre les deux et les composants des deux visées peuvent par ailleurs être utilisés dans la création lexicale (2010 : 173-180). De ce point de vue, l'observation du lexique des homesigns serait à examiner en termes de bifurcation des visées, c'est-à-dire à mettre en regard avec l'utilisation des structures de grande iconicité afin de prendre la mesure des différentes stratégies utilisées dans l'expression linguistique et dans quelle proportion. Cette façon de faire nous semble davantage prendre en compte les potentialités de la modalité visuo-gestuelle et les structures précédemment observées dans les LS, sans se focaliser sur un domaine à notre sens plus représentatif des similarités avec les LV que du fonctionnement des LS. En outre, il convient de rappeler que la variation dans l'expression de certains concepts ou entités n'est pas l'apanage des homesigns. Aucune langue, dont les LS institutionnelles elles-mêmes, n'en est exempte, qu'il s'agisse de variations diatopiques, d'ordre social ou liées au genre discursif.

De notre point de vue, certains auteurs qui se sont penchés sur la question des homesigns adoptent une vision téléologique. En effet, l'histoire de la linguistique des LS au sens large a d'abord été marquée par la perspective phonocentriste, cherchant à rapprocher structurellement les LS des LV. Ensuite, une fois que les LS eurent acquis leur statut d'objet d'étude à part entière, certains linguistes ont semblé — et semblent d'ailleurs toujours (voir notamment le constat de Dotter 2017<sup>90</sup>) — rester attachés à cette vision : la recherche des universaux entre modalités à partir d'une conception de la langue qui serait, par essence, elle-même amodale. Par-delà la question des différences de modalité, il semble désormais que les travaux portant sur des LS pratiquées dans des

---

<sup>90</sup> Conférence à ICLC, le 14 juillet 2017 : « *The spoken language-bias against sign languages* ». Intervention n'ayant à notre connaissance pas fait l'objet d'une publication.

contextes sociolinguistiques éloignés des LS institutionnelles occidentales habituellement étudiées<sup>91</sup> soient également marqués par une approche téléologique prenant pour point de départ non plus seulement les LV mais également les LS institutionnelles. En effet il nous semble que, hormis certains chercheurs que nous mentionnons, bon nombre de linguistes continuent d'évaluer ces LS par le manque, en comparaison avec les LS institutionnelles. Ce double ethnocentrisme a déjà été dénoncé par certains auteurs dans la littérature et nous ne pouvons qu'insister à nouveau sur ce constat. Un cadre théorique et une méthodologie considérant ces LS comme des systèmes fonctionnels à part entière nous paraît nécessaire afin d'équilibrer notre point de vue et de ne pas placer les LS institutionnelles comme le parangon de toute LS. En réalité, les études futures pourraient même mettre en évidence le caractère atypique des LS institutionnelles par rapport à toutes les LS existant à ce jour dans le monde.

Un autre exemple, précis, du biais théorique dont peut pâtir la linguistique des LS est la manière dont le concept de 'classificateurs' issu de certaines LV a été appliqué aux LS, par extrapolation. C'est le point de départ du Chapitre III qui suit.

---

<sup>91</sup> C'est-à-dire des LS micro-communautaires pratiquées le plus souvent dans un environnement rural, avec des interlocuteurs sourds voire entendants avec un degré variable de maîtrise de la LS, sans accès à une LS institutionnelle (ou avec peu de contacts avec une telle LS).



# Chapitre III. Catégorisation conceptuelle dans les langues. La question des liens entre cognition et perception

Le chapitre qui suit propose d'aborder une thématique à la fois large et dont nous ne prétendons pas être spécialiste : les liens entre cognition et perception et leurs retombées sur les catégories conceptuelles linguistiques. Néanmoins ce sujet nous a semblé indispensable dans le cadre de ce travail de thèse. Nous y entrons par le biais de ce qui est fréquemment nommé dans la littérature en linguistique des LS les « constructions à classificateurs » — à tort selon nous, comme nous allons le voir.

En lien avec les précédents chapitres de notre état de la littérature, cet objet d'étude présente ici une double utilité :

- il s'agit à la fois d'un cas concret d'ethnocentrisme dans l'histoire de la linguistique des LV par rapport à des LV non occidentales, mais également d'un exemple d'emprunt conceptuel de la linguistique des LS à la linguistique des LV,
- il souligne le rôle de la perception dans la constitution des unités linguistiques, rôle qui a été mis en avant dans les études sur les classificateurs des LV et qui, nous le verrons, n'est pas sans lien avec la structuration des LS telle que nous l'abordons.

Notre intérêt pour cette question s'explique par le fait que ce qui, dans les LS, a été rapproché des classificateurs des LV est avant tout la configuration (même si, de fait, d'autres composants lui sont inextricablement liés, comme l'orientation de la main). Nous verrons ce qui a justifié ce parallèle et tâcherons de rendre compte de l'évolution du traitement de ce dernier dans les différentes grandes périodes de l'histoire de la linguistique des LS. Nous retiendrons ce qui nous semble pertinent concernant nos questions de recherche inscrites dans le cadre théorique qui est le nôtre, à savoir, la question du rôle de la perception dans la façon dont l'esprit humain catégorise son environnement et les effets de cette catégorisation sur la structuration des unités de la langue.

Cette question nous amènera à considérer le cadre théorique des linguistiques cognitives et leur apport considérable dans la réflexion sur la formation de la cognition. Ceci aboutira au cadre théorique dans lequel nous avons fait le choix de nous inscrire, l'approche sémiologique, ce cadre reprenant à son compte d'une part l'apport des grammaires cognitives sur la compréhension de la cognition humaine et du langage et, d'autre part, mettant en avant une approche spécifique centrée sur le fonctionnement des LS. Nous terminerons ce chapitre par la présentation de nos hypothèses et

questions de recherche principales, dans la continuité de la réflexion menée dans cet état de la littérature (Chapitres I, II et celui-ci).

## **1. Le cas des classificateurs dans les langues vocales**

Avant de nous intéresser à ce qui est nommé dans la littérature sur les LS « construction à classificateur » et de tenter de mener une analyse critique de l'application de cette notion aux LS, attardons-nous sur la complexité du concept de classificateur dans les LV. Il existe en effet plusieurs types de classificateurs dans les langues vocales concernées, plusieurs types pouvant par ailleurs co-exister dans une même langue. D'autre part, les systèmes de classificateurs ne sont qu'un sous-ensemble des systèmes de catégorisation nominale possibles.

Nous verrons donc dans un premier temps quels sont les critères permettant de définir les divers types de classificateurs dans les LV, ce qui les distingue d'autres systèmes de catégorisation nominale et comment ils se forment (section 1.1). Nous aborderons ensuite les facteurs engendrant une variation dans leur utilisation au sein d'une même langue ainsi que la question de la répartition géographique des différents types de classificateurs entre les langues (section 1.2). Tout au long de cet examen, peut-être quelque peu rébarbatif pour le non spécialiste, nous tenterons de mettre en exergue la complexité bien souvent négligée de ce phénomène dans les LV et, lorsque cela s'y prête, nous soulignerons les différences entre ce phénomène et ce qui est ainsi nommé en LS. Pour terminer, nous nous intéresserons aux liens envisagés dans la littérature entre les classificateurs, la perception qu'ont les locuteurs de leur environnement et la catégorisation humaine (section 1.3).

### **1.1 Caractéristiques des classificateurs**

Les classificateurs sont des morphèmes appartenant à un système morphosyntaxique. Ils sont motivés sémantiquement (liés à des caractéristiques du référent auquel ils se rapportent) et varient en fonction du contexte discursif et pragmatique de l'énonciation (Grinevald 2001, Lucy 1992). Malgré cette définition souvent donnée comme référence dans le champ, de fréquentes confusions sont observées dans la littérature en raison de l'existence d'autres systèmes de classification nominale pouvant apparaître comme relativement similaires.

#### **1.1.1 Difficultés d'identification d'un système de classificateurs**

Dans une approche basée sur la morphosyntaxe et aujourd'hui largement utilisée dans la recherche sur ce domaine (voir notamment Kilarski 2014), Grinevald (2000, 2003) considère les systèmes de



classification nominale comme un continuum allant des systèmes de nature lexicale aux systèmes de nature grammaticale.

<b>Système lexical</b> .....	<b>Système lexico-grammatical</b> .....	<b>Système grammatical</b>
- termes de classes	- classificateurs	- classes de noms
- termes de mesures		- genre

Figure 2 : Aperçu des systèmes de classifications nominale pouvant exister dans les langues (d'après Grinevald 2003 : 93)

Grinevald précise que bon nombre de ces systèmes n'ont pas fait l'objet d'une description fine et que, bien souvent, les auteurs se limitent à la présentation de quelques exemples pour illustrer tel ou tel système sans véritable définition. Nous verrons qu'il existe beaucoup de confusions, les différents systèmes n'étant pas si aisément distinguables les uns des autres. Ainsi, les spécialistes de la question ne parviennent toujours pas à établir une taxinomie clairement définie des différents types de classification nominale utilisée dans les langues du monde (Fedden et Corbett 2017a : 171). De ce fait, il convient de préciser que, actuellement, l'approche majoritaire dans le champ appréhende les différents systèmes que nous présentons ci-dessous comme étant des prototypes aux limites floues et pouvant se chevaucher partiellement (Givón 1979, 2001 auxquels réfère Grinevald 2003 dans le cadre de la typologie fonctionnelle<sup>92</sup>). Nous tenterons cependant de rapporter de façon synthétique la définition la plus largement répandue pour chaque système. Étant consciente des débats existants entre spécialistes de ces sujets, nous rappelons que l'exposé ci-dessous vise principalement à souligner la complexité de la notion de « classificateurs » dans les LV.

#### *1.1.1.1 Les classificateurs : un système lexicogrammatical parfois difficile à identifier*

Dans l'approche par prototypes de Grinevald (1999, 2000, 2003) et Aikhenvald (2000, 2003), les classificateurs sont en effet considérés comme des systèmes prototypiques se situant exactement au centre du continuum dont Grinevald fait l'hypothèse : il s'agit donc de systèmes lexicogrammaticaux. Cette approche prenant en compte l'importance du dynamisme des langues, elle préserve la possibilité d'évolution diachronique de chaque système qui peut alors tendre vers l'une ou l'autre extrémité du continuum. Par exemple, selon Corbett (1991 : 310-312) ; Aikhenvald (2000 : 353-367) cités par Seifart (2010) ou encore Zavala (2000), les systèmes de classificateurs pourraient être issus d'une évolution diachronique de noms.

<sup>92</sup> Voir Chapitre I, section 3.2.3.

Cependant, face à certaines données de langues, il semble communément admis qu'il est difficile de déterminer de quel système de classification il s'agit (Grinevald 1999, 2000, 2003 ; Seifart 2010, Kilarski 2014)<sup>93</sup>, ce qui explique en partie l'existence de ces confusions largement répandues dans la littérature.

Pour clarifier la question, certains critères énoncés par Dixon (1982, 1986) (cités par Grinevald 2000) sont fréquemment repris lorsqu'il s'agit de distinguer les systèmes de classification grammaticaux des classificateurs. Parmi eux, on retrouve le fait que :

- les systèmes de classificateurs ne classifient pas *tous* les noms de la langue,
- il s'agit de systèmes indépendants : les classificateurs ne fusionnent pas avec les affixes de certaines catégories grammaticales (nombre ou cas par exemple),
- le nom qu'ils classifient peut être accompagné d'un classificateur différent suivant le contexte,
- il existe une variation dans l'utilisation des classificateurs parmi les locuteurs,
- il existe une variation selon les registres (formel ou informel par exemple).

En outre, deux critères sont présentés comme importants pour distinguer les systèmes de classificateurs des autres systèmes de catégorisation nominale (Grinevald 1999 : 104 ; Aikhenvald 2000 : 19 ; Seifart 2010 : 720) :

- la présence ou non d'accord entre l'élément classifiant et le nom qu'il accompagne,
- la position de l'élément classifiant.

Ainsi, en l'absence d'accord, il s'agirait d'un système de classificateurs et non d'un autre système de catégorisation nominale. Quant à l'emplacement, il indiquerait le type spécifique de classificateur dont il s'agit. Nous voyons ceci en détail dans la sous-section 1.1.2 puisque, au-delà de la complexité des systèmes de classification nominale, les classificateurs eux-mêmes se divisent en plusieurs sous-types que nous expliciterons ci-dessous.

Le fait est que les nombreuses langues examinées semblent parfois présenter des caractéristiques quelque peu différentes. Certes, il existe des éléments que l'on retrouve à large échelle, notamment le fait que la catégorisation nominale dans toutes les langues du monde serait basée sur certains paramètres sémantiques universels (tels que 'humain/non-humain', 'animé/non-animé') (Aikhenvald 2000 : 16). Mais il faudrait, idéalement, pouvoir établir des définitions susceptibles de correspondre plus précisément à chaque système linguistique. En effet, les principaux auteurs que nous citerons dans les sections suivantes (Grinevald, Dixon, Corbett, Aikhenvald, Seifart ou encore Fedden) se sont chacun intéressé de manière approfondie à des langues de familles différentes (langues amazoniennes, langues mayas, langues mixe-zoque, langues papoues, langues slaves, etc.)

---

<sup>93</sup> Nous noterons également le débat sur l'appartenance supposée des classificateurs du mandarin et cantonais à la catégorie des déterminants (Cheng et Sybesma 1999, 2005 et Wu et Bodomo 2009 pour les principaux arguments sémantiques, syntaxiques et fonctionnels).

et nous pouvons faire l'hypothèse que ceci les a conduits à formuler des critères définitoires quelque peu différents. Nous voyons dans les deux sous-sections suivantes quels sont les autres systèmes de classification nominale, situés à chacune des extrémités du continuum présenté dans la Figure 2, qui peuvent souvent être confondus avec des systèmes de classificateurs.

### *1.1.1.2 Un système de classificateurs diffère d'un système de classification nominale de nature grammaticale*

Les systèmes de classification nominale de nature grammaticale sont constitués des classes nominales et des systèmes de genre. Ces deux systèmes ont pour caractéristiques communes leur conventionnalité et leur absence de motivation sémantique. En effet, l'appartenance d'un nom à telle classe nominale ou à tel genre ne repose pas sur une quelconque motivation sémantique, contrairement aux systèmes de classificateurs. Pour finir, il est important de noter que dans le cas d'un système grammatical de classification nominale, tous les noms de la langue doivent être accompagnés d'un élément classifiant (Grinevald 1999, 2000 reprenant Dixon).

Le seul élément qui semble opposer les systèmes de classes nominales aux systèmes de genre est, au minimum, le trait sémantique de « sexe masculin ou féminin », qui serait propre aux systèmes de genre. Pour simplifier les choses pour le lecteur non spécialiste, nous retiendrons surtout l'idée que tout système qui présente un nombre de classes supérieur à deux est généralement considéré comme une classe nominale plutôt qu'un système de genre.

À ce propos, Grinevald (1999) constate qu'un bon nombre d'auteurs estiment que les systèmes de classes nominales et de genre appartiennent à un même type de classification nominale (voir Dixon 1986, Corbett 1991 et Creissels 1999, cités par Grinevald 1999 : 103, ainsi que Fedden et Corbett 2017a, b, en particulier pour des arguments en faveur d'un regroupement de ces deux systèmes). Sans entrer dans le détail ici, nous noterons que la notion de « classe nominale » n'est pas exempte de variation et que cette terminologie recouvre en réalité des phénomènes pouvant différer fortement qui ont régulièrement été soulignés. Ainsi, les langues bantoues sont souvent présentées comme les langues par excellence utilisant des systèmes de classes nominales mais il semblerait qu'au sein même des langues de cette famille, les caractéristiques divergent : variation quant à l'obligation ou non de l'utilisation de l'élément classifiant, divers emplacements possibles par rapport au nom, etc. En outre, les systèmes de classification nominale des langues de la famille bantoue auraient auparavant constitué un système motivé (Denny et Creider 1986, Givón 1970, Heine 1982, cités par Grinevald 1999).

Enfin, un autre élément important est le fait que les systèmes grammaticaux (classes nominales et systèmes de genre) impliquent un accord entre l'élément classifiant et les éléments liés au nom qu'il accompagne : un nom appartenant à une classe nominale donnée entraînera l'accord de l'adjectif qui l'accompagne et/ou du verbe qui s'y rapporte.

### 1.1.1.3 Un système de classificateurs diffère d'un système de classification nominale de nature lexicale

Parmi les systèmes de classification nominale de nature lexicale répertoriés se trouvent les termes de classes<sup>94</sup> et les termes de mesure. Les systèmes des termes de classes concernent la création d'items lexicaux ayant recours à des processus morphologiques tels que la dérivation ou la composition. Un exemple issu de l'anglais est le suivant : *mailman*, *policeman*, *garbage man* construits avec « man » qui est un nom (Grinevald 2003 : 95). Ici encore, certains termes de classe sont en effet souvent décrits comme des classificateurs. Ainsi, la langue rama<sup>95</sup> a longtemps été considérée comme une langue à classificateurs alors que les morphèmes concernés étaient en réalité des termes de classe, utilisés uniquement au niveau lexical et jamais dans une construction morphosyntaxique (Grinevald 1999 : 107). Les termes *patang-kat* (« mangrove »), *iibu-kat* (référant à un certain type d'arbre), *sumuu-kat* (« bananier »), *kiing-kat* (« cou » : « de tête » + « tronc »), *kwiika-kat* (« bras » : « de main » + « tronc ») sont par exemple construits avec « kat » (« arbre/tronc ») servant ici à qualifier des 'objets longs et rigides' (1999 : 108). Cet exemple permet a priori de considérer « kat » comme un classificateur. Or, un examen plus approfondi de la langue rama permet d'observer que « kat » est utilisé uniquement pour des noms. Il en est de même pour d'autres affixes, qui sont donc des termes de classe et non des classificateurs.

Ensuite, les termes de mesure sont des syntagmes nominaux qui dénotent quant à eux une quantité spécifique. Appliqués à un nom massif, ils permettent d'indiquer des unités particulières : *un litre de lait*, *une poignée de graines*, *une brassée de gerbes*, etc. S'il s'agit d'un nom comptable, les termes de mesure spécifient des quantités, voire certains arrangements d'entités dans l'espace : *un groupe d'individus*, *un empilement de vêtements*, *un rang d'oignons*. Ici encore, les termes de mesure sont souvent confondus avec des classificateurs et nous devons reconnaître qu'en tant que non spécialiste de ce domaine, la description fournie par Grinevald permet difficilement de comprendre pourquoi les termes de mesure ne sont pas des classificateurs. Nous retiendrons cependant que, dans une langue utilisant ce type de système, un terme de mesure ne catégorise pas le nom (comme le ferait un classificateur) mais « dénote la quantité de l'entité nommée par le nom » (Tai 1994 : 4 reprenant Tai et Wang 1990 : 38). En outre, dans des langues ayant à la fois des classificateurs (clairement identifiés comme tels) et des termes de mesure, il est évident pour Grinevald (1999, 2000) et Zavala (2000 : 129-131) que les termes de mesure ont un comportement différent des classificateurs. En effet, sur le plan sémantique, contrairement aux classificateurs, les termes de mesure expriment des propriétés qui ne sont pas intrinsèques au sens lexical des noms qu'ils accompagnent.

### 1.1.2 Les différents types de classificateurs

---

<sup>94</sup> Grinevald (1999 : 106) suggère cette appellation qui constitue une traduction de l'anglais *class terms*. Elle précise toutefois que d'autres auteurs utilisent davantage l'expression « marqueurs de catégorie » ou « marqueurs catégoriels » pour éviter une confusion avec les classes de noms, que nous avons évoquées ci-dessus.

<sup>95</sup> Langue parlée au Nicaragua. On estime le nombre de ses locuteurs à une cinquantaine au maximum (Craig et Hale 1987, puis Grinevald 2007).

Il existe différents types de classificateurs dans les LV et leur nombre varie en fonction des langues : certaines langues ont quelques-uns des types que nous présentons ci-après, là où d'autres en ont un seul. Ici encore, Grinevald (2003 : 91-93) met en garde quant à la généralisation du terme « classificateur » qui regroupe en réalité plusieurs sous-ensembles de systèmes lexicogrammaticaux. Chacun d'entre eux est défini par le contexte morphosyntaxique dans lequel il peut être utilisé (Seifart 2010 ; Kilarski 2014 : 35). Bien qu'ils se recouvrent parfois partiellement, on retient aujourd'hui quatre principaux types de classificateurs : les classificateurs numéraux, nominaux, possessifs et verbaux (retenus par Grinevald 1999, 2000, 2003 ; Aikhenvald 2000 ; Seifart 2010 : 721-724 ; Fedden et Corbett 2017b : 3).

Les classificateurs numéraux, les plus fréquents dans le monde, apparaissent dans les constructions à quantifieur<sup>96</sup>. Ils sont souvent adjacents au quantifieur numéral mais il arrive qu'ils soient plus proches d'un nom ou d'un démonstratif (Grinevald 1999 ; Aikhenvald 2000 : 99). Ils sont généralement répartis en deux sous-catégories : les classificateurs de tri qui catégorisent le référent par rapport à une caractéristique saillante (forme, matière, utilisation fonctionnelle, etc.) et les classificateurs de mesure (ou classificateurs quantitatifs). On retrouve fréquemment l'appellation de « vrais » classificateurs pour les classificateurs de tri étant donné que ce sont les plus intéressants du point de vue de l'analyse du phénomène de catégorisation : dans ce cas-ci, le choix du classificateur s'explique par la sémantique. Les classificateurs de mesure représentent quant à eux la dimension quantifiable du référent, qui constitue un aspect provisoire de ce dernier.

Les classificateurs nominaux quant à eux sont des morphèmes libres qui sont adjacents au nom et ne s'accordent pas avec ce dernier. Tous les noms d'une langue à classificateurs nominaux ne sont pas nécessairement accompagnés d'un classificateur nominal : il y a donc une sélection lexicale. L'une des difficultés d'identification des classificateurs nominaux est leur proximité morphosyntaxique avec les classes nominales. Nous y reviendrons en section 1.1.4 mais nous soulignerons simplement ici que ceci pourrait expliquer le fait que, les classes nominales peuvent parfois se développer à partir de classificateurs (Seifart 2010 : 722).

Les classificateurs possessifs (aussi nommés « relationnels » ou « génitifs ») apparaissent dans des constructions possessives, de façon adjacente à l'adjectif possessif. Ils sont plus rares mais il existe cependant différents systèmes de classificateurs possessifs dans le monde, suivant le type de relation entre le possesseur et l'entité possédée (voir Aikhenvald 2000 : 125-140 pour une description détaillée de ces différents types).

Les classificateurs verbaux, contrairement aux autres types de classificateurs, se manifestent dans la forme verbale. Il s'agit d'un morphème interne au verbe qui classifie, non pas le verbe, mais l'un de ses arguments en fonction de l'un de ses caractéristiques (forme, taille, consistance, position ou encore animacité). L'argument classifié est souvent le sujet d'un verbe intransitif ou l'objet d'un verbe transitif (Aikhenvald 2000 : 149). Cette classification est généralement limitée à un certain

---

<sup>96</sup> Les quantifieurs (ou « quantificateurs ») sont des déterminants indiquant la quantité par laquelle le nom est défini.

groupe de verbes dans une langue donnée. Elle ne doit pas être confondue avec la classification nominale effectuée par les racines verbales qui « correspond à un procédé lexical implicite de catégorisation commun à toutes les langues » (Grinevald 1999 : 115). Ainsi, *manger* en français permet techniquement de statuer sur la consistance de l'élément ingéré : un aliment plutôt solide.

À ces quatre types majeurs s'ajoutent les deux types dits « mineurs » (Grinevald 2000 : 68-69) que sont les classificateurs locatifs et déictiques (Fedden et Corbett 2017b, Senft 2007 : 685-686). Ces types sont assez peu étudiés en raison de leur rareté dans le monde et de leur présence dans des langues peu étudiées, notamment en Amérique du Sud. Les classificateurs locatifs sont produits au sein d'une proposition locative et sont souvent fusionnés avec une préposition ou post-position locative<sup>97</sup>. Ils catégorisent le nom par motivation sémantique. Il en est de même pour les classificateurs déictiques qui apparaissent quant à eux sur des éléments déictiques (article ou démonstratif d'un groupe nominal).



Pour finir, certaines langues utilisent plusieurs types de classificateurs, ce qui constitue pour Grinevald (2000 : 69-71) un bon argument pour avancer l'existence des types distincts de classificateurs que nous avons présentés ci-dessus. Il existe par ailleurs d'autres langues qui semblent utiliser les mêmes classificateurs dans des contextes morphosyntaxiques différents. Ceci suppose qu'un même classificateur peut relever de plusieurs types de classificateurs. Seifart (2010 : 724) nous en fournit un exemple avec le *tariana*<sup>98</sup> où les mêmes formes de classificateurs sont utilisées en tant que classificateurs démonstratifs, numériques, nominaux ou encore possessifs. Aikhenvald considère ce phénomène comme relevant d'un système de « classificateurs multiples » (2000 : 204) tandis que Grinevald et Seifart (2004) le considèrent davantage comme la manifestation de plusieurs systèmes de classes de noms plus ou moins grammaticalisés (2004 : 260-261). Grinevald et Seifart insistent cependant sur la difficulté de trancher sur cette question : rappelons les problèmes de frontières de chaque type de système de catégorisation nominale que nous évoquions plus haut. Ces auteurs soulignent également l'importance d'élaborer des descriptions de systèmes de langues particulières avant d'établir des généralisations (2004 : 261).

En ce qui concerne les LS, à ce jour les différents « types » de ces éléments nommés « classificateurs » peuvent s'apparenter à différents procédés d'iconisation. Autrement dit, il s'agit de la façon dont l'expérience perceptivo-pratique des locuteurs sourds sera mise en geste de façon iconique. Ces différents procédés sont catégorisés de façons très différentes entre linguistes des LS (voir Schembri 2003 : 10 pour un aperçu de la diversité de cette terminologie). Cependant nous pouvons regrouper ces différentes appellations sous les trois suivantes, issues de l'approche

---

<sup>97</sup> Il semblerait qu'Allan (1977) ait été le premier à mentionner ce type de classificateurs. Sa proposition initiale de 1977 comportait sept types différents, davantage basés sur la nature des propriétés saillantes du référent qui étaient classifiées (matériau, forme, consistance, taille, emplacement, arrangement et quantité).

<sup>98</sup> Langue arawak parlée au Brésil. Il s'agit d'une langue aujourd'hui menacée puisqu'elle est parlée par une centaine de personnes seulement.

sémiologique, que nous développons dans la section 3.3 de ce chapitre : reprise de forme, reprise de taille, reprise de saisie de forme. Ainsi,  peut correspondre à la fois à une reprise de forme ('forme sphérique' telle qu'une tête humaine) ou à une saisie de forme ('forme allongée et fine' telle qu'un volant de voiture).  correspond souvent à une reprise de taille. Ce qu'il faut retenir ici est qu'à notre connaissance, ces trois procédés ont été observés dans toutes les LS étudiées à ce jour.

### 1.1.3 Les fonctions des classificateurs et leur interprétation à travers le prisme des projections occidentales

#### 1.1.3.1 Des fonctions propres à tous les classificateurs

Bisang (1999) et Grinevald (1999) insistent sur le fait qu'il existe d'une part des fonctions propres aux systèmes de classificateurs qui les différencient des autres systèmes de classification nominale, justifiant ainsi leur existence en tant que systèmes à part entière (1999 : 118), d'autre part, des fonctions propres aux différents types de classificateurs, ce qui justifie également la typologie proposée par Grinevald (1999, 2000). Concernant les fonctions similaires à *tous* les types de classificateurs, Grinevald cite le processus d'individuation. Il s'agit du processus par lequel une entité est identifiée et est distinguée d'une autre. Selon elle, dans les langues à classificateurs, ce processus serait une contrainte puisque tout se passerait comme si les noms classifiables étaient par essence des noms conceptuels : ils renverraient à un concept donné mais présenteraient une sous-spécification intrinsèque que le classificateur viendrait préciser. Chez Bisang (1999), qui s'est particulièrement intéressé aux classificateurs en Asie du Sud et du Sud-Est, les noms expriment des concepts simples et ont besoin d'être spécifiés (: 114). Ainsi, pour lui les classificateurs remplissent les fonctions suivantes :

- ils modifient le nom en déterminant les propriétés sémantiques saillantes de ce à quoi il réfère,
- ils catégorisent et spécifient le référent associé au nom qu'ils accompagnent.



Enfin, les classificateurs constitueraient des dispositifs de marquage de la référence anaphorique, pouvant ainsi se substituer au nom (Downing 1986 : 345 ; Bisang 1999 : 147).

Pour résumer, il semblerait selon ces auteurs que les classificateurs servent deux fonctions grammaticales principales, à savoir :

- déterminer le nom (chaque type de classificateur permettant de catégoriser le nom de façon différente),
- constituer un pronom anaphorique.

Seifart (2010) se montre plus prudent concernant le premier point, à savoir le classificateur comme déterminant du nom voire comme reflet de propriétés saillantes différentes en fonction des besoins du discours. Pour lui, le fait que les classificateurs soient dépendants du contexte discursif conduit à

penser que ces derniers classent le référent ou le nom qui s'y rapporte selon certaines propriétés. Or, il insiste sur le lien de conventionnalité qui existe bien souvent entre un référent et le classificateur qui l'accompagne. À ce propos, il évoque dans ses données le cas d'un classificateur ayant le sens de 'oblong', habituellement associé au nom *banane*, qui sera utilisé même si la banane en question est, dans le contexte particulier de l'interaction, de forme plate et circulaire car elle a été écrasée.

Ici, nous soulignons à nouveau un lien intéressant avec ce qui est nommé « classificateurs » dans les LS, à savoir, des configurations porteuses de sens utilisées au sein de constructions fortement iconiques. Dans ce cas, et selon l'approche sémiologique dans laquelle nous nous inscrivons, un même référent sera représenté au moyen de traits saillants différents, incarnés par une (ou des) configuration(s) différente(s), en fonction de l'aspect que le locuteur souhaite mettre en avant. Par exemple, une femme qui est en train de marcher pourra, en LSF, être représentée au moyen de la configuration suivante : , renvoyant au trait saillant signifiant le concept de 'forme allongée et mince'. Elle pourra également être représentée au moyen de ces deux configurations : , si le locuteur souhaite mettre en avant le fait qu'elle se déplaçait en talons hauts pour les besoins de la narration.

Pour en revenir aux LV, face à ce désaccord apparent, Kilarski (2014) reprend de façon plus générique les fonctions énoncées par Bisang (1999), Grinevald (1999, 2000) et Seifart (2010). Pour lui, les classificateurs sont utilisés afin :

- d'étendre le pouvoir référentiel du lexique,
- de contribuer à l'organisation du discours.

Plus précisément, en ce qui concerne la première fonction présentée par Kilarski (2014) — l'extension du pouvoir référentiel du lexique —, ces classificateurs servent à différencier les référents (notamment en soulignant une propriété du référent qui semble pertinente au locuteur dans telle situation de communication) et à les individualiser (par exemple dans un contexte de comptage ou de référence déictique). En ce qui concerne la seconde fonction présentée — l'organisation discursive —, les classificateurs sont utiles dans l'identification référentielle (l'identification et le suivi du référent ainsi que la désambiguïsation, dans le cas où l'on aurait affaire à plusieurs antécédents nominaux potentiels) et la gestion référentielle (le changement du statut discursif du référent en termes de saillance thématique par exemple). Concernant l'organisation du discours, Kilarski souligne par ailleurs que dans certaines langues, les classificateurs constituent le dispositif principal permettant de créer des références anaphoriques. Nous mentionnerons simplement ici que c'est également le cas en LS (voir Meurant 2004 par exemple).

### *1.1.3.2 Interprétation des fonctions des classificateurs : entre ethnocentrisme et attrait pour « l'exotisme »*



Au début des travaux sur les classificateurs, certains linguistes, locuteurs natifs de langues indo-européennes et nouvellement confrontés à ce phénomène, ont souligné la redondance sémantique apparente de ces systèmes (voir par exemple, Denny 1976 « What are noun classifiers good for ? » cité par Grinevald 2000). En effet, de prime abord et pour le dire de façon triviale, il semblerait que dans les langues à classificateurs, les locuteurs doivent préciser qu'une orange est ronde ou encore qu'un stylo est rigide.

Pour François (1999), l'idée selon laquelle les classificateurs auraient une fonction catégorisante serait illusoire et probablement le fruit de l'attrait pour des systèmes n'ayant pas d'équivalent immédiat dans les langues indo-européennes. Pour lui, en effet, chaque signe linguistique opère une fonction de catégorisation. Par exemple, en français, un verbe tel que *manger* peut être considéré comme ayant un effet classifiant sur l'objet du verbe : on s'attend à ce qu'il s'agisse d'un élément solide. De même, *croquer* indique que l'élément croqué sera perçu comme dur et cassable. Ceci découle du sémantisme propre au verbe en question et François défend l'idée selon laquelle le même processus s'opérerait pour les classificateurs.

Désormais, certains auteurs mettent en question la vision, selon eux ethnocentrée, des premiers travaux portant sur les classificateurs (Grinevald 2003 : 99 ; Kilarski 2014 : 59). Kilarski souligne par exemple que l'utilisation de gloses en anglais — *i.e.* une langue sans classificateurs — a exercé une influence importante sur notre mécompréhension des systèmes de classificateurs. Kilarski cite ainsi Becker (1986) qui avait auparavant soulevé ce problème, mettant en avant le fait que le recours à l'anglais en tant que métalangage conduisait les linguistes anglophones à une fausse impression de proximité entre les données et leur propre langue maternelle (ou une langue qu'ils maîtrisent relativement bien). Ces gloses auraient eu selon Kilarski un effet largement déformant, notamment dans la réflexion sur les fonctions sémantiques et pragmatiques des classificateurs.

Une autre conséquence liée à l'ethnocentrisme de ces débuts consistait à considérer les systèmes de classificateurs comme exempts de variations discursives, sociolinguistiques ou stylistiques<sup>99</sup>. De fait, les classificateurs étaient souvent comparés aux systèmes de genre, réguliers et dénués de motivation sémantique, mieux connus des linguistes de langues maternelles indo-européennes. Or, Barz et Diller (1985), cités par Kilarski, ont insisté sur la dimension « communicative » des classificateurs. Ils permettraient en effet aux locuteurs de transmettre uniquement certaines nuances stylistiques (Barz et Diller 1985 : 167).

Il est vrai que les langues à classificateurs nous amènent à interroger comparativement le statut conceptuel des noms dans les langues sans classificateurs. Nous citons plus haut l'explication fournie par Grinevald (2000) consistant à envisager les noms classifiables comme étant sous-spécifiés sur certains aspects, nécessitant de fait la présence d'un classificateur. Pour illustrer cette idée, Grinevald compare les noms dans les langues à classificateurs aux *concept nouns* de l'anglais

---

<sup>99</sup> Ainsi, les noms pouvant être accompagnés de classificateurs différents en fonction de l'aspect que le locuteur veut mettre en avant ont auparavant été considérés comme différents homonymes sélectionnant des classificateurs différents. Pour Kilarski, cette stratégie visait surtout à éviter de prendre en compte la flexibilité possible dans l'utilisation des classificateurs.

(2000 : 75) qui doivent être précédés d'un adjectif pour être instanciés (*bread, furniture, etc.*). Cette approche semble rejoindre celle de Lucy (1992).

Pour terminer sur les différences entre les noms des langues sans classificateurs et les noms classifiables des langues avec classificateurs<sup>100</sup>, Kilarski (2014) nous renvoie également au travail de Quine (1960 : 51-57). À propos des catégories ontologiques dont disposent tous les êtres humains, Quine explique qu'un mot d'une langue donnée pourrait être traduit par *rabbit* en anglais mais que cette traduction serait directement biaisée par les catégories conceptuelles de l'anglais, là où un équivalent quelque peu différent aurait été plus proche de celles des locuteurs de cette langue, telle que *rabbithood* ou encore *rabbit stage*. En effet, dans le cas où, par exemple, les locuteurs de cette langue auraient une croyance en la ré-incarnation, l'état de *rabbit* serait envisagé comme provisoire et l'idée de *rabbit stage* serait plus appropriée.

#### 1.1.4 Origine et évolution des classificateurs

Il semble largement admis qu'un classificateur peut émerger dans une langue donnée à partir de deux sources :

- soit un élément existant dans la langue elle-même — item lexical, composé nominal ou terme de classe — (Corbett 1991 : 311 ; Aikhenvald 2000 : 310-312 ; Seifart 2010 : 727 ; Grinevald 2000 : 83-84, Grinevald 1999 : 108). Par exemple, en yanomami<sup>101</sup>, le morphème *ko* existe actuellement avec la fonction d'un nom signifiant 'coeur' et en tant que classificateur verbal signifiant que l'un des arguments du verbe est un objet rond<sup>102</sup> ;
- soit un élément existant dans une langue géographiquement proche, dans le cas d'un emprunt résultant d'une diffusion aréale (Seifart 2007, Hornborg et al. 2005, Grinevald 2000 : 83-84), c'est notamment le cas de classificateurs de la langue mam, issus d'une autre langue de la famille maya.

Dans les deux cas, un classificateur est le produit de l'évolution diachronique d'un élément existant.

La nature de cet élément-source dépend du type de classificateur mais plusieurs auteurs notent cependant qu'il s'agira le plus souvent de noms (Corbett 1991 : 310-312, Aikhenvald 2000 : 353, Senft 2000 : 229). Selon les travaux actuels sur l'origine des systèmes de classificateurs, les classificateurs nominaux ainsi que les classificateurs locatifs peuvent avoir comme source des noms exclusivement, qu'il s'agisse de noms génériques, noms de parenté, noms d'humains et d'animés (pour les classificateurs nominaux), ou de noms référant à des parties du corps (pour les

---

<sup>100</sup> À toutes fins utiles, rappelons que tous les noms d'une langue à classificateurs ne demandent pas forcément la présence d'un classificateur.

<sup>101</sup> Langue parlée au Nord-Ouest du Brésil et au Venezuela.

<sup>102</sup> Nous ne savons pas encore si l'usage de *ko* en tant que nom va disparaître ou non.

classificateurs locatifs). Les systèmes de classificateurs nominaux sont par ailleurs fréquemment l'objet d'emprunts entre les langues (Grinevald 2003). En revanche, les classificateurs verbaux peuvent avoir pour origine des noms ou des verbes (Aikhenvald 2000 : 362-364). Les classificateurs de possession peuvent quant à eux trouver leur origine dans des noms ou des verbes mais seulement si ces derniers sont des verbes de saisie, vraisemblablement en raison du lien entre cette action et la possession.

D'autre part, même si ceci ne semble pas obligatoire, les noms associés à des référents importants dans une culture donnée ont plus de chance d'être à l'origine de classificateurs de différents types et sont particulièrement présents dans les systèmes de classificateurs multiples (Aikhenvald 2000 : 412).

Nous retiendrons que le sens d'un classificateur devient plus générique que l'élément-source mais il conserve un lien de motivation sémantique avec cet élément de départ. Il peut cependant arriver que ce lien soit perdu en raison de l'intégration ancienne du classificateur, empêchant ainsi la reconstruction linguistique du processus (Grinevald 1999 : 104 cite ainsi Denny et Creider 1986 ou encore Givon 1970 pour des exemples dans des langues bantoues). Denny et Creider (1986 : 152) soulignent par ailleurs que cette motivation sémantique est n'est pas consciente chez les locuteurs : il y a donc bien conventionnalisation malgré cette motivation et les nouveaux apprenants n'intègrent que progressivement le système.

La nécessité de prendre en compte le dynamisme des langues indiquée par Grinevald a déjà été soulignée (voir section 1.1.1). Comme tout phénomène linguistique, les systèmes de classificateurs peuvent en effet évoluer et deux caractéristiques permettraient au linguiste de déterminer à quel stade de son évolution se situe un système de classificateurs : l'âge et la vitalité du système. Selon Grinevald, bien que pouvant potentiellement apporter des informations sur le système de classificateurs, ces deux paramètres sont indépendants l'un de l'autre. En effet, un système relativement ancien peut tout à fait être caractérisé par une ouverture aux changements et à une certaine adaptabilité à l'arrivée de nouveaux items donnant lieu à des néologismes dans la langue. Dans ce cas, des classificateurs seront rapidement attribués aux nouveaux noms, suivant les caractéristiques saillantes de leur référent, attestant ainsi leur vitalité<sup>103</sup>. En revanche, un système qualifié de « jeune » tel que celui des classificateurs nominaux du jacaltèque, peut être figé (apparemment depuis le XX<sup>e</sup> siècle) et ne pas attribuer de classificateur aux noms d'objets récemment entrés dans la langue qui sont fabriqués à partir de matériaux introduits depuis peu dans la culture jacaltèque.

Ce qui se passe en LS est différent de ce qui est rapporté ici. En effet, plusieurs auteurs ont auparavant souligné que les dénommés « classificateurs » de ces langues seraient à l'origine de la création de bon nombre de signes lexicaux (Cuxac 1985, 2000 ; Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010 ; Brennan 1990 ; Johnston et Schembri 1999, 2007, 2010 ; Garcia 2010 ; Zwitserlood 2012 ; etc.). En

---

<sup>103</sup> C'est ce que l'on observe par exemple pour les classificateurs numériques du thaï (2003 : 100).

outre, la possibilité, pour un composant paramétrique d'un signe lexical tel que la configuration, d'être produit dans le cadre d'une construction fortement iconique (reprenant ainsi son statut de prétendu « classificateur ») est par ailleurs fréquente dans le cadre du discours. Ceci ne semble pas avoir été observé à ce jour dans les LV et constituerait donc une différence de taille.

## 1.2 Variations quantitatives et qualitatives dans l'utilisation des classificateurs

### 1.2.1 Entre locuteurs d'une même langue : variation dans l'utilisation des classificateurs et facteurs socio-économiques

S'appuyant sur Downing (1986), Aikhenvald (2000 : 98, 106) souligne que dans une langue possédant un large ensemble de classificateurs, des variations entre les locuteurs sont observées. Dans une étude sur les classificateurs numéraux du japonais, Downing (1986 : 346-347) a en effet montré que le nombre de classificateurs utilisé par des locuteurs du japonais était de 30 à 80 items, là où les dictionnaires de cette langue en comptent 200 à 300. Au-delà du fait que les classificateurs effectivement utilisés par les locuteurs sont nettement moins nombreux que ceux figurant dans les dictionnaires, il semblerait d'après Downing que certains locuteurs utilisent davantage de classificateurs que d'autres. Selon Aikhenvald, ceci pourrait être dû à leur statut social ou à leur compétence dans la langue en question. Elle observe le même constat chez Zavala (1992) pour les locuteurs de l'akatek<sup>104</sup>. D'autre part, des différences générationnelles sont soulignées parmi les locuteurs du minangkabau<sup>105</sup> (2000 : 98) puisque les locuteurs les plus jeunes ne connaîtraient pas certains classificateurs.

Pour pallier ces différences de compétence, il a été rapporté dans certaines langues sinitiques (Chappell 2016<sup>106</sup>, Erbaugh 2006) l'utilisation de classificateurs dits « par défaut » de portée générale, lorsque le locuteur a oublié ou ne connaît pas le classificateur approprié. Nous ne savons pas toutefois si cet usage est courant dans les langues en question ni même s'il a été observé dans d'autres familles de langues.

### 1.2.2 Entre langues : variation du nombre et du type de classificateurs et facteur géographique

Aikhenvald (2000 : 84) nous rappelle que les classificateurs peuvent varier en nombre dans les langues. Elle prend pour exemple certaines langues qui possèdent une vingtaine de classificateurs

---

<sup>104</sup> Langue maya utilisée au Guatemala et au Mexique.

<sup>105</sup> Langue austronésienne parlée en Indonésie.

<sup>106</sup> *Sinitic languages, an areal perspective*. Cours dispensé lors de l'école européenne de typologie d'été « TypoLing2016 » (Labex EFL, CNRS, Fédération TUL, Université de Cologne et Université d'Amsterdam).

nominaux (le yidiny ou encore le mparntwe arrernte)<sup>107</sup> là où d'autres langues en ont seulement deux ou trois (l'emmi ou le patjtjamalh)<sup>108</sup>. Dans le même temps, certaines langues d'Asie du Sud-Est auraient plusieurs centaines de classificateurs.

Au-delà de cette variation en nombre, Aikhenvald (2000) ou encore Grinevald (1999, 2000, 2003) mentionnent également la variation qui existe entre les langues dans la distribution des types de classificateurs. Ainsi, en fonction de la zone géographique dans laquelle on se trouve, il semblerait que l'on soit davantage susceptible de rencontrer tel ou tel type de classificateur. Le tableau ci-dessous, inspiré d'Aikhenvald (2000) et Grinevald (1999, 2000, 2003), résume les zones où les différents types de classificateurs ont été observés.

Type de classificateurs	Zone géographique des langues où ce type a été observé
Nominal	Amérique centrale, Australie (où les classificateurs seraient plus dépendants du contexte)
Numéral	Asie du Sud-Est (ex. birman, thaï, chinois, japonais), Amérique centrale, Amérique du Sud, Océanie, Afrique : langues du Niger-Congo
Possessif	Océanie, tout le continent américain
Verbal	Tout le continent américain : langues amérindiennes, Australie, Papouasie-Nouvelle-Guinée
Locatif	Afrique du Sud (rare)
Déictique	Amérique du Nord : langues amérindiennes (rare)

Tableau 3 : Types de classificateurs et zone géographique des langues où ils apparaissent

Cet aperçu non exhaustif nous permet de prendre la mesure de la distribution des classificateurs dans le monde. Plusieurs types semblent en effet restreints à certaines zones géographiques. Le travail de Gil (2005) poursuit celui d'Aikhenvald (2000 : 122)<sup>109</sup>. Il vise à établir une cartographie précise des langues où les classificateurs numéraux sont utilisés et ce, suivant trois modalités : absence de classificateurs numéraux, utilisation optionnelle ou utilisation obligatoire. Les résultats

<sup>107</sup> Langues aborigènes utilisées en Australie.

<sup>108</sup> Idem.

<sup>109</sup> Voir Aikhenvald (2000 : 96) pour une cartographie de la distribution des classificateurs nominaux, Aikhenvald (2000 : 148) pour une cartographie de la distribution des classificateurs de possession et Aikhenvald (2000 : 170) pour une cartographie de la distribution des classificateurs verbaux.

vont également dans le sens d'une répartition géographique relativement bien délimitée. Ceci pourrait dès lors s'expliquer par le phénomène de contact de langues conduisant à une diffusion aréale de certains classificateurs (voir par exemple Seifart 2007 pour un exemple de diffusion aréale d'un système de classification nominale entre les langues witotoanes, langues amérindiennes utilisées en Amérique du Sud). Cependant, cette explication ne vaut pas pour toutes les similarités observées puisque bon nombre de systèmes de classificateurs semblent assez peu enclins à l'intégration d'emprunts étrangers (Grinevald 2003 : 100 entre autres).

Rappelons que, en LS, il ne semble pas exister de variation entre les différents procédés d'iconicisation possible (équivalents de ces différents types de classificateurs des LV) en fonction de la zone géographique où la LS est pratiquée. L'analyse menée dans le cadre de cette thèse contribuera à confirmer ou non cette idée.

### 1.2.3 Entre les différents types de classificateurs : variation sémantique

Les trois articles considérés comme fondateurs pour la réflexion sur les classificateurs dans les LV — Adams et Conklin (1973), Denny (1976) et Allan (1977) — évoquaient l'hypothèse de propriétés sémantiques universelles entre les systèmes de classificateurs existants.

Pour Allan (1977), les classificateurs dénotent un trait saillant perçu ou une caractéristique qui est imputée par les locuteurs à l'entité à laquelle réfère (ou peut référer) le nom qui leur est associé (1977 : 285)<sup>110</sup>. De fait, cette définition met d'emblée l'accent sur le lien sémantique qui existe entre un référent et le classificateur accompagnant le nom qui renvoie à ce référent.

Denny (1976 : 122) insiste quant à lui sur le lien entre les différents types de classificateurs et les interactions humaines qui sont pour lui de trois ordres : physique, fonctionnel et social. La dimension physique des interactions humaines renvoie à une classification des objets du monde selon leur nature et la façon dont on les manipule — cette dimension serait essentiellement liée à la forme des objets. La dimension fonctionnelle correspond à une classification qui suit l'utilisation des objets — vêtements, chasse, transport, etc. —. La dimension sociale a à voir avec la classification des entités animées en fonction de leur sexe, de leur rang social, de leur appartenance à un groupe de divinités, etc. Pour Denny, les différents types de classificateurs renverraient à l'une ou l'autre de ces dimensions.

Grinevald revient sur ces types d'interactions humaines afin de souligner la difficulté récurrente pour déterminer si tel classificateur est uniquement lié à des caractéristiques physiques ou fonctionnelles. En effet, certaines formes sont très liées à certaines fonctions de sorte que forme et fonction s'influencent mutuellement. Quoi qu'il en soit, il semblerait à ce jour que la forme soit considérée comme l'information présente dans toute classification observée dans les systèmes de

---

<sup>110</sup> Texte original : « [...] a classifier denotes some salient perceived or imputed characteristic of the entity to which an associated noun refers (or may refer) ».

classificateurs, la classification suivant le matériau/la texture et la taille des objets étant observée seulement dans des systèmes de classification plus complexes.

À ce sujet, Adams et Conklin (1973) ont observé l'existence de trois formes basiques parmi les systèmes de classificateurs numéraux de langues asiatiques. Ces formes sont, comme le rappelle Grinevald (2000 : 51) : 'forme plate longue et rigide', 'forme bi-dimensionnelle plate et flexible', 'forme tri-dimensionnelle ronde'. Selon Adams et Conklin, elles seraient basées sur le monde végétal, rappelant ainsi la forme du tronc d'un arbre ('forme longue et rigide'), celle d'une feuille ('forme bi-dimensionnelle plate et flexible') et celle d'un fruit ('forme tri-dimensionnelle ronde'). Ces formes ayant été présentes dans les communications quotidiennes, il est alors envisagé qu'il s'agisse de formes de base répandues dans la plupart des systèmes de classificateurs connus. C'est en partie suite à cette observation que les classifications nominales liées plus spécifiquement à la forme des référents ont rapidement intéressé les chercheurs travaillant sur les liens entre langue et environnement culturel. Il serait intéressant d'examiner si certaines « formes de base » existent également entre toutes les LS. Nous nous intéresserons en tout cas à cette question dans notre analyse de configurations porteuses de sens en transversal de plusieurs LS.

Poursuivant cette idée selon laquelle chaque type de classificateur correspondrait à un certain profil sémantique de classification des objets du monde, Grinevald (2000 : 71-74) propose des principes sémantiques de catégorisation inspirés de ceux de Denny (1976). Ces principes correspondent aux trois types de classificateurs les plus observés parmi les langues du monde. Ainsi, les classificateurs numéraux seraient davantage basés sur la forme des objets auxquels réfèrent les noms classifiés, tandis que la fonction serait l'élément dominant parmi les classificateurs de possession et le matériau parmi les classificateurs nominaux. Une étude non publiée mais citée par Grinevald, Olness (1991), portant sur les classificateurs de douze langues dont certaines utilisaient plusieurs types de classificateurs semble aller dans le sens de cette hypothèse.

Kilarski (2014) nous propose une revue de la littérature concernant les travaux sur les propriétés sémantiques des classificateurs. Les références qui suivent sont toutes issues de son travail. Il explique que les trois problématiques liées au sens des classificateurs qui ont le plus suscité d'interrogations sont les suivantes :

- le degré de motivation sémantique des systèmes de classificateurs,
- les principes régissant l'organisation sémantique de ces systèmes,
- le degré de prédictibilité des classificateurs.

Pour cet auteur, les premières études ont abordé ces thématiques avec des points de vue très différents. D'un côté, les analogies explicites ou non avec les systèmes de genre (Lyons 1968 entre autres) ont conduit certains linguistes générativistes à considérer les classificateurs comme des catégories formelles sémantiquement vides, simples pro-formes des noms qu'ils accompagnent. D'un autre côté, des linguistes s'appuyant sur les modèles de catégorisation cognitive ont davantage porté leur attention sur le fait que le choix des classificateurs était sémantiquement et

pragmatiquement motivé (Landar 1965 ; Basso 1968 ; Denny 1976). Dans les années 1980, certains auteurs ont relevé toutefois l'existence d'exceptions, minoritaires, à cette motivation inhérente aux systèmes de classificateurs (Lichtenberk 1983 ; Ahrens 1994 ; Rankin 2004) et parlent dans ces cas-ci de lexicalisation de certains classificateurs liée à une perte de la motivation.

Pour finir, Kilarski insiste sur le fait qu'à ce jour, les classificateurs sont toujours considérés comme des systèmes motivés reflétant des paramètres cognitifs universaux — l'animacité, le sexe, les propriétés physiques — mais également des spécificités, notamment culturelles — la fonction ou encore le statut social —, qu'il ne faut pas négliger. Depuis au moins une quarantaine d'années (voir Allan 1977 ; Lakoff 1984 ; Craig 1986), l'apport des systèmes de classificateurs dans la réflexion sur la catégorisation humaine en général a été souligné et continue de l'être (Kemmerer 2016). Nous pouvons nous demander à ce stade ce qu'il en est de ces « paramètres cognitifs universaux » décrits par Kilarski dans les langues visuo-gestuelles que sont les LS. Ces concepts qui semblent universels dans les LV le sont-ils également dans ces langues ?

Selon Lakoff (1984), comprendre le fonctionnement de la catégorisation dans les langues nous aiderait à comprendre les mécanismes à l'oeuvre dans la catégorisation humaine et le rôle joué par la cognition dans ce processus. Il est donc pertinent d'intégrer des langues typologiquement éloignées, telles que les LS, dans le cadre de cette réflexion.

### 1.3 Classificateurs, catégorisation conceptuelle et perception

Dans le cadre de la réflexion menée par Lakoff (1984), les classificateurs font partie intégrante des mécanismes cognitifs (Lakoff 1984 : 26-27). Il semblerait en effet qu'en raison de leurs propriétés sémantiques, les classificateurs reflètent les processus de catégorisation du réel opérés par les locuteurs de langues à classificateurs. Cette catégorisation étant ainsi observable, ces systèmes offriraient une « fenêtre unique sur la façon dont les humains construisent leurs représentations du monde et les encodent dans les langues »<sup>111</sup> (Lakoff 1984 ; Aikhenvald 2000 : 307). Ceci nous semble tout à fait pertinent concernant notre examen de LS dans une approche typologique. De fait, en raison de leur modalité, ces langues sont sans doute davantage que les LV à même de rendre visibles les mécanismes cognitifs humains et ainsi de nous renseigner sur les liens entre langage et perception (Cuxac 2000, 2003, et, plus récemment, Occhino 2016, 2017).

Nous proposons dans un premier temps de présenter les trois principaux modèles théoriques qui rendent compte de la catégorisation humaine — celui des prototypes, celui des exemplaires et celui de l'essentialisme psychologique — ainsi que certains des concepts utiles à leur compréhension (section 1.3.1). Nous aborderons ensuite de façon succincte l'apport du phénomène de la

---

<sup>111</sup> Texte original : « This is why it has often been argued that classifiers offer a 'unique window' into studying how humans construct representations of the world and encode them into their languages ».



catégorisation opérée plus spécifiquement par les classificateurs et mettrons en avant le rôle prépondérant de la perception dans ce processus (sections 1.3.2 et 1.3.3).

### 1.3.1 Catégorisation humaine : les théories du prototype, des exemplaires et de l'essentialisme psychologique

Traditionnellement, les catégories ont été appréhendées dans plusieurs disciplines comme des entités discrètes se distinguant par un ensemble de propriétés distinctes nécessairement partagées par les membres d'une même catégorie (Bruner, Goodnow et Austin 1956, cités par Gaillard et Urdapilleta 2013). En d'autres termes, ces propriétés sont considérées comme définitoires d'une catégorie donnée. Cette approche, dite « classique »<sup>112</sup>, était largement utilisée dans la plupart des domaines de recherche jusque dans les années 1970 (Gaillard et Urdapilleta 2013). Plusieurs critiques ont été formulées à son encontre, la principale étant celle de Rosch (1975) qui souligne le fait que certains objets semblent avoir un statut plus important que d'autres dans une catégorie donnée. Par exemple, comme le rapportent Gaillard et Urdapilleta (2013), une orange semble être un meilleur élément appartenant à la catégorie 'fruits' qu'une tomate.

La conception classique a donc été interrogée, notamment à partir des travaux de certains anthropologues sur l'étude des catégories linguistiques de couleurs dans différentes cultures (Berlin et Kay 1969, Kay et McDaniels 1978, cités par Craig 1986), de psychologues (Rosch 1975, 1978, Tversky et Hemenway 1984), linguistes (Lakoff 1987 entre autres) et philosophes (dont Wittgenstein 1961 [1953]). Ces travaux ont conduit à une nouvelle théorie de la catégorisation, désormais envisagée comme un processus fondé sur la notion de « prototype ». Dans cette approche, une catégorie serait articulée autour d'un prototype, qui serait en quelque sorte l'abstraction d'un modèle idéal de la catégorie en question. Les autres membres de la catégorie graviteraient autour de ce prototype et s'en approcheraient de façon graduelle.

Ainsi, là où dans la vision dite traditionnelle, la catégorie 'oiseau' serait constituée de caractéristiques définitoires telles que 'avoir un bec', 'avoir des ailes', etc. et où chaque membre devrait satisfaire ces critères, la théorie des prototypes propose que le merle soit un prototype de la catégorie 'oiseau' plutôt qu'une autruche ou un pingouin. Le merle représenterait dans ce cas-ci le membre central de la catégorie, incluant une image mentale d'un oiseau prototypique présente chez les individus d'une certaine culture. Pour Rosch et Mervis (1975), cette hypothèse s'appuie sur le fait que les membres centraux d'une catégorie sont reconnus plus rapidement par les sujets, sont appris plus tôt par les enfants et sont également utilisés plus fréquemment. Par ailleurs, à l'intérieur d'une catégorie il semblerait que certaines inférences soient possibles si elles ont comme point de départ les membres centraux, mais pas si le point de départ est un autre membre. En effet, une expérience menée par Rips et al. (1973) a montré que lorsque l'on expliquait à des sujets la situation suivante : « Sur une île coupée du reste du monde, tous les canards sont malades. Pensez-vous que

---

<sup>112</sup> Nous devons cette notion de « catégorie » à la réflexion héritée d'Aristote et énoncée dans *Catégories*.

les rouges-gorges de l'île puissent être contaminés ? »<sup>113</sup>, la plupart d'entre eux répondait par la négative. En revanche, dans le cas où ce sont les rouges-gorges qui sont malades, la plupart des sujets estiment que les canards ont en effet des chances d'être contaminés à leur tour.

Pour Lakoff (1984, 1986) et Rosch (1999 : 259), les catégories comporteraient une structure de base, qui distingue dans l'exemple cité ci-dessus les 'oiseaux' des 'non oiseaux', et une structure interne qui attribue des statuts cognitifs différents aux membres de la catégorie. Par ailleurs, Aikhenvald (2000) rapporte l'hypothèse de l'existence d'un « niveau basique de catégorisation » postulée par plusieurs auteurs, dont Rosch. Ce serait à ce niveau que les catégories les plus basiques mettent en exergue les différences les plus saillantes. Les catégories du niveau basique sont donc les plus porteuses d'information. Parmi ces catégories basiques, Aikhenvald cite la catégorie 'objets' ou encore 'humains' : les propriétés maximales saillantes des entités sont donc associées à ce niveau. Selon Aikhenvald (2003 : 87) les classificateurs fournissent un aperçu de la façon dont le monde est catégorisé en termes de paramètres sémantiques universaux tels que le caractère humain, le caractère animé, le genre, la forme, la consistance, l'orientation dans l'espace et les propriétés fonctionnelles des entités. Or, Erbaugh (1984) observe à ce sujet que, dans les systèmes de classificateurs de plusieurs langues, la forme semble être considérée comme une propriété plus saillante que la fonction.

Tai (1994) rappelle quant à lui la distinction entre des catégories de type nominal et des catégories de type naturel. Les catégories nominales correspondent par exemple aux termes relevant du domaine juridique (ex. *contrat, mariage, etc.*) ou encore mathématique (ex. *triangle, parallèle, etc.*). Ces termes sont autant de concepts ou techniques qui sont définis précisément au moyen de critères spécifiques, même s'il est tout à fait envisageable de considérer certains contrats ou triangles comme plus prototypiques que d'autres. En revanche, les catégories de type naturel telles que *chaise* ou *trousse* résultent davantage de l'expérience humaine et de l'interaction entre le corps humain et son environnement physique et culturel. Or, l'expérience est au cœur du procédé de la métaphore : celui-ci permet de comprendre un domaine d'expérience à l'aide de termes issus d'un autre domaine d'expérience (Lakoff et Johnson 2008 [1985] : 117). Lakoff et Johnson 2008 [1985] adoptent une vision mettant l'accent sur l'expérience dans le processus de la catégorisation puisque l'expérience est à l'origine des catégorisations opérées par l'esprit humain au moyen de métaphores.

Trois critiques ont néanmoins été adressées à l'approche par prototypes. Elles sont énumérées par Gaillard et Urdapilleta (2013 : 21-22) :

- l'importance fondamentale accordée à la « tendance centrale » (Murphy 2004). Ainsi, le prototype envisagé pour la catégorie 'pomme', par exemple, ne peut contenir les déclinaisons possibles de pommes (sucrées, acides, rouge, jaune, etc.),
- la non-prise en compte du contexte (Mandler 1983) : une propriété peut en effet être plus ou moins importante selon le contexte dans lequel apparaît l'élément à catégoriser,
- la faible prise en compte de l'aspect dynamique de la catégorisation. Cette approche ne

---

<sup>113</sup> Le canard représentant ici un membre non central et le rouge-gorge un membre plus central.

s'intéresserait pas à l'intégration de nouvelles connaissances.

Pour pallier ces failles, certains auteurs ont développé l'idée selon laquelle la catégorisation d'un nouvel objet se ferait non en comparaison avec un prototype catégoriel mais plutôt en comparaison avec des objets déjà mémorisés et considérés comme appartenant à telle catégorie. Il s'agit de la théorie dite « des exemplaires » (Medin et Shaffer 1978, Kruschke 1992, Estes 1994, cités par Gaillard et Urdapilleta 2013). Ainsi, un individu pourra être catégorisé comme 'grand' par rapport à sa similarité avec d'autres individus précédemment considérés comme 'grands' et non parce que l'idée de grandeur est définie par un prototype de grandeur (*i.e.* une « tendance centrale » de grandeur) d'une certaine taille (Medin et Shaffer 1978, chez Gaillard et Urdapilleta 2013 : 23). En d'autres termes, la catégorisation d'un nouvel élément ne dépend pas de la catégorie elle-même mais des informations précédemment récoltées concernant d'autres exemplaires de la catégorie, exemplaires rencontrés auparavant.

Dans cette approche, l'organisation catégorielle se fait à partir de traits (oppositions entre deux valeurs) et d'attributs (ensembles de valeurs exclusives composées de différents paramètres, par ex. la couleur). L'un des éléments-clés proposé par cette approche est la différence des niveaux d'abstraction. Les objets à catégoriser comporteraient en effet des propriétés alignables entre elles (les plus générales) et non alignables (les moins générales). Par exemple, comme l'expliquent Gaillard et Urdapilleta (2013), dans le cas d'un rond rouge et d'un carré vert, la couleur est une propriété alignable puisque les deux éléments disposent d'une couleur. En revanche, le rouge est une propriété non alignable puisque seul le rond est rouge. Ce qu'il faut retenir ici est qu'il y aurait une hiérarchie opérée lors de la catégorisation puisqu'en comparant deux objets à la recherche de leurs éventuelles similarités, on rechercherait d'abord le degré de similarité le plus général, c'est-à-dire l'alignement pour reprendre les termes utilisés par Markman et Gentner (1993) que citent Gaillard et Urdapilleta. La recherche de similarité ne se baserait donc pas seulement sur ce qui est *perçu* mais également sur ce qui est *conçu*. Par ailleurs, le contexte joue ici un rôle important dans la saillance des propriétés prises en compte (Markan et Gentner 1993, cité par Gaillard et Urdapilleta 2013 : 24, voir aussi Poitrenaud Richard et Tijus 2005 et Urdapilleta 2007 repris par Gaillard et Urdapilleta 2013 : 113-114). En effet, ce qui est mis en avant ici est le caractère différentiel de la catégorisation : c'est par opposition au rond rouge que le carré vert est catégorisé.

La principale critique formulée à l'encontre de ce modèle théorique des exemplaires est le coût en termes de ressources cognitives et attentionnelles qu'il suppose. En effet, la recherche des exemplaires stockés en mémoire avec lesquels comparer un nouvel élément à catégoriser peut être longue.

C'est pour cette raison que certains auteurs mettent en question ces deux modèles basés sur la recherche de similarités comme processus central de la catégorisation. Pour ces auteurs (Hampton, Estes et Simmons 2007, Rips 1989, 2001), ce sont surtout nos croyances, nos conceptions et nos connaissances du monde qui sont à la base de nos représentations mentales. Ceci a donné lieu aux différents courants dits de l'essentialisme psychologique (Medin et al. 1989) dont l'idée principale est la suivante : les individus ont des connaissances sur l'essence des objets. Sans entièrement mettre en cause la théorie du prototype ou la théorie des exemplaires, l'essentialisme psychologique

semble souligner la complexité des relations causales mises en place par l'individu dans le processus de catégorisation. Ainsi, un objet sera vraisemblablement catégorisé en fonction de propriétés qui ne sont pas nécessairement immédiatement perçues. Par exemple, un oiseau sera placé dans la catégorie des 'entités qui volent', à partir du simple fait qu'il a des ailes et ce même si l'individu n'a pas vu l'oiseau voler effectivement. Dans cette approche, les catégories sont également le reflet de nos connaissances et croyances acquises tout au long de nos expériences personnelles.

Finalement, la perception est fondamentale dans les différentes théories énoncées, ce sont les hypothèses concernant son organisation et les éléments la complétant qui diffèrent. Comme le mentionne Urdapilleta (2007 : 18) : « Il est aujourd'hui clairement admis que les catégories reflètent non seulement les propriétés de l'environnement mais aussi les représentations et conceptions des individus sur le monde ».

### 1.3.2 Le rôle de la perception dans la catégorisation portée par les classificateurs

Une fois le cadre théorique présenté, la question qui se pose est la suivante : dans quelle mesure les catégories reflétées par les classificateurs rendent-elles compte des mécanismes cognitifs humains ?

Allan (1977) nous fournit un premier élément de réponse : il considérait en effet les classificateurs comme des corrélats linguistiques de la perception (: 308) et envisageait donc cette dernière comme étant à l'origine de la catégorisation opérée.

Après avoir détaillé les sept catégories sémantiques des classificateurs qu'il a observées dans plus de cinquante langues<sup>114</sup>, il observe la similarité de ces dernières avec les « qualités primaires des corps »<sup>115</sup> énoncées par Locke (1689). Nous proposons ci-dessous un tableau résumant ces ressemblances, d'après les liens initialement établis par Allan lui-même (1977 : 298).

<b>Catégories sémantiques de classification (Allan 1977)</b>	<b>Qualités primaires des corps (Locke 1689)</b>
Matériau	Absence ou non de mouvement
Forme	Forme, Extension
Consistance	Solidité
Taille	Extension
Emplacement	-
Arrangement	-

<sup>114</sup> Nous noterons qu'Allan se montre prudent quant à la nature de ces données, puisqu'il s'agit de données de seconde main (Allan 1977 : 285, note 1). Par ailleurs, Grinevald (2000) met en garde sur les possibles confusions terminologiques liées à l'utilisation de ce type de données. Cependant, cet avertissement vise surtout la terminologie employée pour désigner les différents systèmes de catégorisation nominale et ne concerne pas directement les propriétés sémantiques présentées ici par Allan.

<sup>115</sup> *Primary qualities of bodies* dans le texte.

Quantité	Nombre
----------	--------

Tableau 4 : Comparaison entre les qualités primaires corporelles (Locke 1689) et les catégories sémantiques de classification observées dans une cinquantaine de langues (selon Allan 1977)

Selon Allan, les qualités primaires de Locke étaient celles qui sont « indissociables du corps, quel que soit l'état de ce dernier ». Locke les distinguait des qualités secondaires que sont la couleur, le goût, l'odeur et le son. Il soulignait par ailleurs que ces qualités secondaires peuvent être perçues par un seul des cinq sens seulement là où les qualités primaires peuvent quant à elles être perçues par plus d'un sens. D'autre part, les sens impliqués dans ces qualités primaires sont la vue et le toucher<sup>116</sup>.

Parmi les classificateurs qu'il a examinés dans plusieurs langues, Allan rapporte qu'aucun d'entre eux n'a à voir avec les qualités secondaires décrites par Locke. Ceci s'explique selon lui par le fait qu'une classification basée sur la couleur, par exemple, serait peu pertinente étant donnée que cette dernière peut varier en fonction de la lumière. Il note également que les pictogrammes utilisés dans nos sociétés occidentales contemporaines utilisent les formes des entités auxquelles ils renvoient mais jamais leur couleur (sauf exception, notamment pour enjoliver le pictogramme). En revanche, une tache de couleur sans aucune forme ne renvoie à aucune entité et ne pourrait être comprise que par l'ajout d'un autre élément. Enfin, Aikhenvald (2000) précise également que les qualités secondaires sont généralement temporaires ou transitoires.

De son côté, Bisang (1999 : 141) a observé que parmi les langues étudiées dans le monde, les systèmes de classificateurs ont tendance à suivre une certaine hiérarchie. Cet auteur observe en effet que ces systèmes établissent sans exception au moins une distinction entre les êtres animés (souvent apparentés aux êtres humains) et non animés, ainsi que des distinctions liées à la forme. Ceci vient faire écho au niveau basique de catégorisation énoncé par Rosch (voir 1.3.1) puisqu'il semble s'agir ici des catégorisations basiques, observables en transversal des langues. Pour Bisang, ce constat s'explique en grande partie par le fonctionnement de la vision humaine. Il évoque ainsi la théorie de la vision développée par Marr (1982). Dans cette approche, que nous ne développerons pas ici afin de ne pas perdre de vue le thème principal de cette section, l'identification visuelle se baserait sur trois étapes principales que sont l'ébauche primitive (*primal sketch*), l'ébauche (*sketch*) et la représentation en modèle trois dimensions (*3D model representation*). Ce qu'il faut retenir est que, parmi ces étapes, le rôle de la forme semble primer sur les autres éléments. La forme se construirait progressivement chez l'individu, depuis l'extraction des bordures, au regroupement des différents contours perçus. L'analyse de la profondeur viendrait ensuite avant d'être associée à celle du mouvement (voir également Witkin et Tenenbaum 1983 sur le lien entre organisation perceptuelle et premier niveau d'inférence). Ceci nous paraît tout à fait intéressant dans le cadre de l'examen de configurations porteuses de sens en LS puisque ces configurations reprennent souvent la forme de

<sup>116</sup> L'importance de la perception visuelle avait auparavant été soulignée chez Adams et Conklin (1973) ou encore Arnheim (1969) ainsi que chez Merleau-Ponty (1945).

référents ou de certaines parties de référents. Ces langues pourraient être à même de nous informer sur les formes « de base », c'est-à-dire celles qui seraient présentes d'une LS à l'autre.

### 1.3.3 Mécanismes cognitifs en jeu dans la catégorisation

L'expérience physique et, plus particulièrement, la perception visuelle que les locuteurs ont de cette expérience semblent donc centrales dans la catégorisation instanciée par les systèmes de classificateurs. Cependant le rôle de l'expérience perceptive des locuteurs n'est pas toujours évidente. Ainsi, il est intéressant d'observer que certains noms peuvent être accompagnés du même classificateur alors qu'ils semblent ne partager aucune propriété physique particulière de prime abord. C'est le cas notamment du classificateur *-hon* utilisé en japonais (Lakoff 1984, 1986) : il peut en effet accompagner des noms renvoyant à des objets longs, fins et rigides aussi bien qu'à des concours d'arts martiaux, des tirs au basketball ou au volleyball, des appels téléphoniques, des films ou encore à des piqûres médicales. Ces différentes entités ne semblent pas renvoyer à une quelconque expérience commune. Comment, donc, expliquer leur appartenance à une même catégorie ?

Selon plusieurs auteurs, ceci s'explique par le principe de l'enchaînement sémantique ayant notamment recours à la métaphore, à la métonymie et à des domaines d'expérience différents (voir Aikhenvald 2000 : 310 pour une explication plus détaillée de ces concepts initialement développés par Lakoff 1984 et 1986). Pour Lakoff, qui s'inspire de la théorie du prototype, le principe de l'enchaînement sémantique (1984 : 5) renvoie à l'idée suivante : les membres centraux (*i.e.* les prototypes) d'une catégorie sont reliés aux autres membres qui sont eux-mêmes liés à d'autres membres, etc. Dans le cas de *-hon* (Lakoff 1984 : 10, 1986 : 25), le membre central de la catégorie serait un objet conceptuel long, fin et rigide (comme une bougie, un stylo, un bâton, un arbre, etc.). Il s'agit en effet des noms avec lesquels les enfants utilisent le plus facilement le classificateur *-hon* et également ceux pour lequel l'utilisation de ce classificateur subit le moins de variation dialectale en fonction des régions du Japon. De façon assez prévisible, *-hon* peut donc accompagner un nom référant à un serpent mort ou encore à un poisson séché, les deux étant longs et rigides. Le sens de *-hon* aurait ensuite été étendu aux trajectoires rectilignes résultant du mouvement d'un objet solide, ce qui expliquerait son emploi avec les noms renvoyant aux tirs impliquant une balle (basketball, volleyball) et, par métaphore, aux appels téléphoniques. Enfin, son emploi pour les noms renvoyant aux films s'explique par le fait que ces derniers sont historiquement produits sous forme de bobines dont on peut dérouler la bande : ces bandes constituent également des objets longs et fins, quoiqu'assez peu rigides. De fait, différents types de chaînes sémantiques pourraient être mobilisés. Un autre exemple, fourni par Aikhenvald (2003 : 310), est celui du classificateur utilisé en garo<sup>117</sup> pour des objets ronds tels que des pierres, des balles, des yeux ou encore des fruits ronds. Il semblerait qu'il soit également appliqué aux fruits d'autres formes, comme une banane, en raison de la chaîne sémantique 'entité comestible' qui a été établie.

---

<sup>117</sup> Langue utilisée en Inde, dans l'État du Meghalaya (Nord-Est de l'Inde).

La métonymie entraîne le regroupement d'objets divers dans une même classe. Dans ce processus, une entité est utilisée pour référer à une autre qui lui est liée (Lakoff et Johnson 2008 [1985] : 35). Pour reprendre le cas de *-hon*, c'est un transfert métonymique qui permet de l'employer avec un nom référant à une piqûre puisque l'aiguille de la seringue, étant un objet long, fin et rigide, est en quelque sorte catégorisée pour l'objet entier.

Ensuite, les domaines d'expérience (Lakoff (1984 : 2) peuvent également entraîner des enchaînements catégoriels. Le principe consiste à considérer qu'au sein d'un domaine d'expérience donné, toutes les entités peuvent être considérées comme formant une catégorie à part entière. Ainsi, en dyirbal<sup>118</sup>, les poissons sont classifiés de la même façon que les hameçons parce que ces deux entités font partie d'un domaine d'expérience similaire : celui de la pêche. Il convient de noter que les domaines d'expérience sont souvent soumis aux éventuelles variations culturelles. Ceci rappelle que l'expérience socio-culturelle des locuteurs est également prépondérante dans la catégorisation qui s'opère. De fait, les mythes et croyances locales semblent exercer une forte influence dans la catégorisation de certaines langues. Par exemple, Aikhenvald rapporte qu'en palikur<sup>119</sup>, les éléments célestes (soleil, lune, étoiles, tonnerre, éclairs, etc.) appartiennent tous à la catégorie masculine car ils sont représentés par des hommes dans les mythes. L'exemple le plus souvent cité à ce sujet et qui est d'ailleurs à l'origine de la compréhension actuelle que nous avons des différents mécanismes à l'oeuvre dans la catégorisation est celui du dyirbal. Cette catégorisation peut en effet paraître assez inattendue pour le non initié puisque dans cette langue, les femmes font (entre autres) partie de la même catégorie que le soleil, et plus largement tout ce qui a à voir avec le feu, l'eau, les chiens, certains serpents, la plupart des oiseaux ou encore les scorpions (Lakoff 1984). *A priori*, rien ne justifie une telle catégorisation, à moins de prendre en compte le principe d'enchaînements sémantiques particuliers et de l'appartenance à des domaines d'expériences similaires. En effet, le soleil étant considéré dans les mythes comme l'épouse de la lune, ceci le place dans la catégorie 'féminin'. Ensuite, puisque le feu produit de la chaleur comme le soleil, le feu appartient de fait à la même catégorie. Le feu étant un élément dangereux, tout ce qui est dangereux entre dans la même catégorie (chiens et serpents). Le domaine d'expérience du feu implique qu'on doive le combattre avec de l'eau : l'eau et tout ce qui s'y rapporte entre donc dans la même catégorie. Enfin, les mythes représentent les oiseaux comme étant les esprits de femmes décédées, ce qui les place également dans cette catégorie, par métaphore. L'appartenance à cette catégorie est finalement motivée et suit des principes réguliers. Nous noterons cependant que cette appartenance n'est pas prévisible, à moins d'avoir une connaissance approfondie de la culture dyirbal. Nous retiendrons également que les locuteurs du dyirbal ne sont pas en mesure d'expliquer la motivation de ces catégories, le système ayant fait l'objet d'une conventionnalisation dont les principes ne sont pas nécessairement interrogés dans l'usage quotidien.

---

<sup>118</sup> Langue aborigène comptant moins de 5000 locuteurs et utilisée en Australie.

<sup>119</sup> Langue amérindienne appartenant à la famille des langues arawaks, parlée en Guyane française et au Brésil par environ 1000 locuteurs.

## 1.4 Synthèse

La revue non exhaustive des travaux portant sur les classificateurs a montré la diversité d'éléments linguistiques pouvant avoir été considérés comme des classificateurs dans les LV. Il en existe différents types, dont la répartition géographique peut varier. Par ailleurs, le facteur socio-culturel joue également dans les utilisations diverses des classificateurs que font les locuteurs d'une même langue.

Dans une réflexion générale sur les classificateurs, Kilarski (2014 : 68) insiste sur la nécessité d'examiner des données discursives, notamment afin d'appréhender au mieux les différences sémantiques entre les classificateurs étudiés. Il souligne en effet la ressource communicative que représentent les classificateurs et les potentielles nuances stylistiques qu'ils permettent d'apporter en discours. Cette méthodologie pourrait également permettre de se prémunir d'une approche trop ethnocentriste qui consisterait à aborder les classificateurs comme des éléments décontextualisés, ce qui pourrait favoriser des parallèles inadaptes avec des phénomènes de langues mieux connues des chercheurs.

Nous avons vu en effet que les travaux sur les classificateurs ont longtemps pâti de l'absence de ces systèmes dans les langues indo-européennes. Ils ont par exemple souvent été considérés comme des systèmes de genre, alors mieux connus des linguistes. L'utilisation généralisée de l'anglais comme métalangage de description et pour les traductions de certains concepts ne favorisaient pas non plus une compréhension précise du fonctionnement de ces systèmes. Craig (1986) mettait en avant les conséquences des différences de terminologie ou d'emprunts conceptuels inappropriés dans ces études, en prenant l'exemple de la différence de définitions entre les travaux d'Allan et ceux de Dixon. Notons que, concernant les LS — nous y venons dans la section suivante —, le concept de classificateur a également fait l'objet d'un emprunt que nous détaillerons.

Nous pouvons aussi retenir des études mentionnées ci-dessus que les classificateurs posent la question difficile de l'équivalence du statut conceptuel des noms entre les langues avec classificateurs — où certains aspects des référents semblent devoir être précisés, conduisant à l'idée de noms-substances — et les langues sans classificateurs.

Quoi qu'il en soit, les classificateurs reflètent linguistiquement les mécanismes de catégorisation opérés par les êtres humains, processus au sein duquel la perception semble avoir un rôle prépondérant. Malgré l'importance, que nous avons soulignée, de la variation parmi les classificateurs et l'existence d'éléments culturels spécifiques, certaines tendances universelles ont été dégagées. Ces tendances s'expliquent par le fait que, comme le souligne Lakoff (1984), notre système conceptuel est intimement lié à notre expérience physique. Allan (1977 : 309) notait ainsi que la comparaison des classificateurs entre bon nombre de langues montre que la façon dont les communautés linguistiques catégorisent leurs expériences sensorielles n'est finalement pas si diversifiée. Ainsi, dans ce processus, la vision est peut-être *le* sens le plus mobilisé. Il apparaît également que les formes sont les éléments les plus saillants par rapport aux mouvements par exemple.



Pour finir, Aikhenvald (2003) insiste sur le caractère inductif des hypothèses proposées pour expliquer l'influence culturelle, sociale et environnementale des systèmes de classificateurs des LV. En effet, pour elle, il est peu aisé de savoir quel élément environnemental perçu sera intégré dans la grammaire d'une langue. Ainsi, les langues australiennes utilisées par des sociétés de chasseurs-cueilleurs ont des classificateurs réservés à la nourriture végétale mais d'autres cultures de chasseurs-cueilleurs n'ont pas nécessairement ce type de classificateurs. De même, le système complexe de titres honorifiques présent au Japon ne se reflète pas dans le système de classificateurs du japonais, alors que c'est le cas en coréen. Ceci conduit Aikhenvald à conclure que, si les différentes populations accèdent aux propriétés physiques de leur environnement d'une façon similaire (*i.e.* au moyen de leurs sens), ces propriétés ne sont pas toutes encodées dans les langues ou bien elles ne le sont pas de la même façon<sup>120</sup> (2003 : 345).

Nous arrivons progressivement à l'utilisation de la notion de « classificateur » dans les LS. Il serait intéressant qu'à la lecture de la section suivante, le lecteur garde à l'esprit les deux éléments suivants que nous avons auparavant mentionnés :

- le fait que les classificateurs s'insèrent dans un contexte discursif et que l'on ne peut les comprendre en dehors de ce contexte ;
- le fait que, rétrospectivement, nous constatons aujourd'hui que les premiers linguistes (formés aux langues indo-européennes) ayant travaillé sur des systèmes de classificateurs en ont eu une compréhension partielle seulement, en raison des parallèles effectués avec les langues auxquelles ils étaient davantage habitués.

En outre, la prégnance du visuel dans la catégorisation du réel opérée par les classificateurs n'est pas anodine compte tenu du fait que les LS recourent à la modalité visuelle. De ce fait, elles montrent directement les formes là où, dans les LV, les classificateurs passent par plusieurs chaînes d'extension sémantique telles que celles décrites par Lakoff ci-dessus.

## **2. Les constructions dites « à classificateur » dans les langues des signes**

Intéressons-nous à présent à ce qui est nommé dans la littérature sur les LS « construction à classificateur ». Nous examinerons dans un premier temps (section 2.1.1) la façon dont ont été appréhendés les composants paramétriques des unités en LS et comment cette analyse a mené à cette appellation aujourd'hui largement répandue pour certaines constructions. Nous accorderons une attention particulière au composant de la configuration puisque c'est ce dernier qui est assimilé aux « classifiants » des LV — même si d'autres composants lui sont inextricablement liés, l'orientation par exemple (Schembri 2003 : 3 entre autres). Nous soulignerons dans un deuxième

---

<sup>120</sup> Le cas des variations dialectales entre classificateurs du chinois est à ce titre éclairant puisqu'il montre que les différents dialectes ont recours à des propriétés perceptuelles différentes pour classifier un même objet (Tai 1994). Pour cet auteur, ce phénomène souligne à la fois l'unité de la culture chinoise et les spécificités territoriales.

temps (section 2.1.2) les différences actuelles de positionnements théoriques sur l'emploi de la notion de classificateur pour les LS. Cet emploi est en effet jugé inapproprié par certains linguistes et nous verrons pour quelles raisons. Enfin, comme nous l'avons fait pour les classificateurs des LV, nous dresserons un bilan des possibles liens entre les supposés classificateurs des LS et la cognition/ représentation mentale et considérerons ce que les LS apportent à cette réflexion générale (section 2.2).

## 2.1 Caractéristiques des « classificateurs » dans les langues des signes

### 2.1.1 Évolution de l'analyse des composants paramétriques : le rôle spécifique de la configuration

Parallèlement au développement des recherches sur les LS que nous évoquions dans la section 1.2 du chapitre II portant sur la typologie des LS, nous pouvons observer qu'à chaque période de l'histoire de la linguistique des LS<sup>121</sup> correspond un certain type d'approche dans l'analyse des composants paramétriques des unités en LS.

#### 2.1.1.1 La période dite de l'« ère pré-linguistique des langues des signes » (1960-1980)

Durant cette période, la recherche se concentre en grande partie sur les ressemblances entre LV et LS. Il est intéressant de relever que, bien souvent, seuls les composants paramétriques des unités *du lexique* sont analysés. En effet, comme nous le soulignons plus haut (Chapitre II, section 1.1.2), les constructions considérées comme iconiques, ne trouvant pas d'équivalent avec les « mots » des LV, sont bien souvent écartées de l'analyse. Dans les unités lexicales, les composants retenus comme paramétriques sont à l'origine les suivants : emplacement, configuration et mouvement (Stokoe 1960). Chacun d'entre eux est alors considéré comme un équivalent de phonème (unité minimale distinctive), *chereme* chez Stokoe. C'est d'ailleurs le point central de cette étude visant à montrer l'existence d'une double articulation en ASL. Friedman (1977), Mandel (1977) et DeMatteo (1977) semblent être les rares auteurs à afficher une position différente. En effet, Friedman (1977) considère que la phonologie des LS ne peut s'appréhender comme la phonologie des LV (1977 : 54) et souligne les possibilités de la modalité visuo-gestuelle dans la formation des signes du lexique.

C'est dans les années 1970 que la question des classificateurs est introduite. En effet, comme le rapporte Schembri (2003 : 3), nous trouvons à ce moment-là les premières occurrences de ce parallèle entre certains composants de constructions impliquant une description visuelle (d'emplacement, de mouvement, de saisie ou géométrique)<sup>122</sup> et les morphèmes classificateurs de LV, chez plusieurs chercheurs travaillant sur l'ASL et particulièrement Frishberg (1975), Kegl et Wilbur (1976) puis, surtout, Supalla (1978). Ces premières comparaisons s'appuient sur les verbes classificateurs de langues athapascanes telles le navajo et sont le fait de linguistes d'obédience

---

<sup>121</sup> À savoir, l'ère pré-linguistique des LS, la période post-moderne et la période d'émergence d'une typologie des LS, (périodes présentées comme telles par Newport et Supalla 2000 ou encore Woll 2003).

<sup>122</sup> Ce sont ces constructions qui sont aujourd'hui largement désignées comme « constructions à classificateur ». Voir Schembri (2003 : 4) pour un descriptif des différentes terminologies utilisées pour les désigner.

généraliste qui, donc, visent à mettre en évidence les proximités structurelles entre LS et LV.

Dans les structures fortement iconiques impliquant une description visuelle, le composant décrit comme s'apparentant à ces morphèmes classificateurs est la configuration. Cet usage tend, dès lors, à se répandre parmi les chercheurs, ces constructions restant toutefois considérées comme marginales par la majorité des chercheurs. L'emphase est davantage mise sur le lexique des LS dont les composants sont, eux, décrits comme des phonèmes.

### 2.1.1.2 La période dite « post-moderne » (1980-1990)

À cette période, les études portant sur les LS se développent, accroissant de fait les connaissances sur le fonctionnement spécifique de ces langues. La recherche d'universaux entre modalités perdue et les outils théoriques de description utilisés dans ces travaux restent ceux hérités des LV, sans que ceci soit explicitement interrogé de façon significative. Par exemple, plusieurs modélisations phonologiques élaborées à partir de LV sont appliquées aux LS : décomposition des unités phonémiques en traits perceptifs et articulatoires (Stokoe 1960 ; Lane et al. 1976), phonologie séquentielle (Liddell et Johnson 1989) ou encore phonologie auto-segmentale (Sandler 1989).

Ensuite, dans la continuité de la période précédente, les composants minimaux des « prédicats à classificateurs » commencent à être analysés plus finement. L'appellation provient, comme dit plus haut, de linguistes comme Frishberg (1975), Kegl et Wilbur (1976) et Supalla (1978, 1982, 1986) pour qui les configurations utilisées dans ces productions sont appréhendées comme des morphèmes comparables aux classificateurs des LV (voir Supalla 1982 : 32-33, s'appuyant sur Allan 1977). En effet, chez Supalla, ces composants sont utilisés pour renvoyer aux référents nominaux impliqués dans un événement. Ces *verbs*, comme il les désigne, sont constitués d'une racine composée d'un mouvement se combinant avec un ou plusieurs classificateurs — équivalent d'affixe — (1982 : 23). Les caractéristiques exprimées par ces classificateurs sont généralement en lien avec la forme des référents.

Il définit ces « classificateurs » en LS comme étant :

- en nombre limité (« listables »)<sup>123</sup>,
- porteurs de sens,
- combinables à l'infini.

Ainsi, les configurations de ces « prédicats à classificateurs », sont considérées comme des morphèmes qui classifient les référents des noms qu'ils dénotent. Dès lors qu'elles sont produites dans le cadre d'un « signe figé »<sup>124</sup>, elles perdent ce statut et ce bien que le signe figé en question puisse par ailleurs être diachroniquement issu de cette construction<sup>125</sup>. Dans cette approche, chaque nom posséderait son propre inventaire de classificateurs possibles (1982 : 33).

---

<sup>123</sup> Le problème étant que ces listes ne sont pas fournies par cet auteur.

<sup>124</sup> « *frozen sign* », ou signe lexical.

<sup>125</sup> Texte original : « [...] *this handshape is a noun-classifying morpheme representing the category of two-legged animal; but this handshape is no longer morphemic in the conventional frozen sign [...]* The handshapes in frozen verbs are no longer independent morphemes, although they may derive historically from productive, morphemic noun agreement markers. Similar phenomena of morphological freezing of course occur in spoken languages. » (Supalla 1986 : 183).

L'approche de Mandel (1977) et DeMatteo (1977), à laquelle la proposition de Supalla (1982, 1986) a tenté de répondre, appréhende ces constructions dites « à classificateur » différemment, comme le rapporte Garcia (2010). Tout d'abord, là où chez certains auteurs l'analyse se focalise d'abord sur les configurations (l'un des composants paramétriques) avant de s'étendre à une étude plus globale des constructions dans lesquelles elles s'insèrent, Mandel et DeMatteo insistent pour leur part sur le fait que les composants prennent sens dans le contexte de ces constructions (Mandel 1977 : 90, DeMatteo 1977 : 116-121). Ensuite, ces auteurs tentent de mettre l'accent sur la spécificité de ce qui correspond pour eux à des structures représentant de façon analogique une imagerie mentale sous-jacente, mettant ainsi en avant leur iconicité. Ces représentations suivraient certains principes : il y aurait ainsi une sélection des éléments les plus pertinents et saillants d'une image mentale puis un transfert de ces éléments en une forme linguistique qui pourrait ensuite être modifiée, toujours en lien avec les modifications de l'image mentale elle-même. Il s'agit d'une vision qui s'oppose radicalement à celle de Supalla. Nous soulignons qu'elle est élaborée à partir d'une LS, l'ASL, et non d'une quelconque LV, et en insistant sur l'importance d'une méthodologie impliquant des productions naturelles pour le locuteur (DeMatteo 1977 : 120-121). En outre, cette vision met-elle en avant les potentialités de la modalité visuo-gestuelle, à une époque où cette proposition est relativement marginale puisque les transferts conceptuels issus de la linguistique des LV sont nombreux et où le courant théorique dominant (le générativisme) tend justement à minimiser l'impact de cette dernière sur la structuration des LS. Ceci explique sans doute que la proposition de Mandel et DeMatteo ait entraîné une réponse de la part de Supalla.

Enfin, nous noterons qu'à cette période la question du sens des composants minimaux des signes lexicaux interroge (Boyes-Braem 1981 ou encore Johnston 1989a<sup>126</sup>). Plusieurs auteurs soulignent par ailleurs le lien entre les composants du lexique et les composants des constructions dites « à classificateurs » et insistent notamment sur la productivité morphologique dans le lexique de certains éléments désignés comme classificateurs, alors même que les composants des unités lexicales continuent d'être qualifiés en termes de phonologie uniquement.

### 2.1.1.3 La période de « l'émergence d'une typologie des langues des signes » (1990 à aujourd'hui)

Dans la continuité du questionnement amorcé à la fin des années 1980, nous assistons à un essor de la réflexion sur les liens entre sémantique et phonologie. Stokoe l'évoque dès 1991 en proposant les prémises d'une « phonologie sémantique » au sein de laquelle les niveaux phonologique et sémantique sont étroitement liés en LS. Il les envisage ainsi métaphoriquement comme étant les deux faces d'un ruban de Möbius (Stokoe 1991 : 112). Cette pensée trouve une continuité chez d'autres auteurs (voir les auteurs cités par Boutora 2008 : Van der Kooij 2002 ; Van der Hulst et Van der Kooij 2006 ; Brentari 1998, 2002) qui, face à ce constat de la présence d'unités porteuses de sens dès les plus bas niveaux de la LS, tentent de résoudre le problème en intégrant une dimension iconique en tant que contrainte au niveau phonologique. Pour ce faire, ils s'appuient sur les modèles

---

<sup>126</sup> Par ailleurs, des linguistes dont l'approche générative les rapproche de Supalla admettraient même que *tout* le lexique de l'ASL contiendrait des classificateurs ou seraient dérivés de constructions à classificateurs : Kegl et Schley (1986), McDonald (1982), Shepard-Kegl (1985), cités par Schembri (2003). Cependant, chez eux, ceci ne remet pas en cause le statut phonologique des composants du lexique.

phonologiques des LV qui leur sont contemporains (comme celui de Van der Hulst 1993). Boutora (2008 : 5, 72) parle pour cette période d'un « renouveau dans la façon dont la dimension sémantique interfère avec les unités de bas niveau ». Cet ébranlement des niveaux d'analyse pourrait selon elle mettre en question la définition d'un niveau phonologique dans les LS. C'est en tout cas ce que pointe Cuxac (2004) lorsqu'il évoque l'idée quelque peu subversive d'une « inversion de la double articulation » pour les LS. Il s'agirait de considérer l'idée selon laquelle l'organisation morpho-sémantique surviendrait phylogénétiquement et ontogénétiquement en amont de la stabilisation phonologique des formes linguistiques minimales (« la morphologie propose, la phonologie dispose »).

Cependant une nouvelle approche a alors été développée, notamment pour les productions présentées comme « prédicats à classificateur ». À partir de 1995, Liddell publie en effet plusieurs travaux proposant une alternative d'une part à l'approche de Supalla et son analyse en morphèmes comparable aux structures de certaines LV, d'autre part à l'approche de Mandel et DeMatteo et leur analyse en structures basées sur l'imagerie mentale. Pour Liddell (1995, 1998, 2003 : 355-362 et 2003 in Emmorey : 201-208), la seule position tenable est de considérer ces constructions comme un mélange de deux types d'éléments : des éléments symboliques, discrets, morphémiques, tels que la configuration, et des éléments continus, non discrets (*gradient*) relevant de la gestualité, comme l'emplacement, le mouvement ou l'orientation. Ces derniers sont considérés comme simplement analogiques et, en raison de leur nature continue, ils ne peuvent être appréhendés comme des morphèmes, nécessairement discrets. Chez Liddell, ces productions sont désignées *depicting verbs* (ou *depicting constructions*), considérées comme des cas de dérivation de racines verbales, lexicalement spécifiées.

Il faut admettre que cette approche a constitué une étape marquante dans la linguistique des LS et a permis un regain d'intérêt pour les constructions fortement iconiques des LS. Cependant, pour Garcia (2010, *en révision*) bien qu'elle soit présentée comme novatrice par rapport à la proposition de Supalla, elle ne remet finalement pas en question l'opposition entre « gestuel » (ou « gradient ») et « linguistique » (ou « discret », « catégoriel » et « listable ») qui sous-tendait déjà l'approche formaliste. Pour le dire en quelques mots, chez Liddell, ces catégories sont basées sur l'analyse « élargie » des LV où la gestualité (*gradient*) qui accompagne la parole (qui serait analysable, elle, en unités discrètes) est prise en compte. La conséquence, comme l'explique Garcia, est que les productions fortement iconiques des LS restent, chez Liddell, des unités pour lesquelles, du fait de leur rejet au moins partiel dans le « gestuel » c'est-à-dire le non analysable linguistiquement, on ne propose pas de modélisation linguistique (2010 : 126)<sup>127</sup>.

Dans l'optique d'une approche des LS mettant en avant le sens dans l'analyse, Cuxac (1996, 2000) propose une telle modélisation. Il considère en effet le composant configuration des unités de transfert comme des proformes, c'est-à-dire la représentation en discours d'une forme (par exemple 'forme fine et allongée') : de valeur hautement générique, ce proforme prend un sens spécifique en contexte discursif. Ces proformes sont considérés comme le reflet de l'univers de l'imagerie

---

<sup>127</sup> Voir Garcia (2010, Chapitre III), pour une analyse critique détaillée de cette conception et ses implications pour ce qui est envisagé comme la norme dans les LS, et Garcia (*en révision*).

mentale des locuteurs, la représentation de percepts : ils constituent leur expression au moyen de la seule modalité visuo-gestuelle. Cette approche met en avant le fait que ces proformes peuvent également être présents dans le lexique (2000 : 138-178). Ils sont alors caractérisés par une iconicité dite « dormante » pouvant être « ré-activée » à tout moment en discours, lors du passage d'une visée à l'autre<sup>128</sup>. Certains travaux sur la structuration du lexique en LSF (Bonnal 2005 ; Garcia 2010 ; Sennikova et Garcia 2018 ; Garcia *en révision*) soulignent certaines des logiques qui y sont à l'oeuvre telles que la structuration en familles de signes (Garcia 2010 : 175). Le fait que les mêmes composants porteurs de sens se retrouvent à la fois dans les structures de transfert et dans les unités lexicales joue un rôle prépondérant dans la langue et en discours. Finalement, contrairement à ce qui a été présenté ci-dessus, cette approche ne part pas de critères établis à partir des LV (tels que « discret ») pour définir ce qui, en LS, sera à considérer comme linguistique. D'autre part, l'analyse est ici décentrée du lexique et prend en compte l'ensemble des unités utilisées en LS. Nous revenons plus en détail sur cette approche dans la section 3.3 de ce chapitre.


Cette approche demeure cependant assez minoritaire dans le champ. Par exemple, chez Schembri et al. (2005), Cormier et al. (2012), Ferrara (2012) ou encore chez Sevcikova (2013), Sehyr et Cormier (2016), dans la continuité des travaux de Liddell, la configuration continue d'être considérée comme ayant un statut à part du fait de son caractère discret. Une nuance est toutefois apportée pour les configurations de saisie, considérées comme étant les configurations les moins discrètes parmi celles des « *partially lexicalised signs/constructions* »<sup>129</sup>. En effet, ces configurations varient en termes de degré d'aperture<sup>130</sup> ce qui, pour ces auteurs, les rend différentes des *entity handshapes* mais aussi des configurations utilisées dans des signes lexicaux.

Dans le cadre de travaux comparant ces constructions *hautement iconiques* entre plusieurs LS et avec les productions gestuelles de non signeurs, certains travaux (Schembri 2002 ; Schembri et al. 2005) en viennent à la conclusion que tout ce qui est décodable ou encodable pour des non signeurs relève du domaine de la gestualité. Pour ces auteurs en effet, la similarité entre LS de certains éléments des constructions iconiques sont un argument supplémentaire pour considérer comme problématique leur analyse en tant que morphèmes<sup>131</sup>. Avec le recul, il nous semble que l'objectif de ces travaux, conduits par des auteurs explicitement inscrits dans une perspective cognitivo-fonctionnaliste, ait surtout été de s'opposer à la vision générativiste consistant à analyser ces constructions en des termes similaires à ceux des LV (voir Schembri et al. 2018). La stratégie pour ce faire aura été de rapprocher certains éléments des LS de la gestualité accompagnant les LV. Quoi qu'il en soit, d'après ces études, les configurations semblent avoir des propriétés spécifiques que n'ont pas les autres composants (notamment, leur caractère discret) et qui seraient propres aux

---

<sup>128</sup> Par ailleurs, nous précisons que ceci concerne tous les composants issus d'unités de transfert et non la seule configuration.

<sup>129</sup> Terme proposé par Johnston & Schembri (*e.g.* 2007) pour renvoyer entre autres aux *depicting verbs* de Liddell (2003). Nous noterons que l'appellation *partially lexicalised signs/constructions* semble renvoyer à l'idée que la finalité de ces constructions est leur lexicalisation. Ici encore, il nous semble que les unités lexicales sont perçues comme « la norme » des LS ou, du moins, comme un objectif (un *telos*) à atteindre.

<sup>130</sup> Par exemple, la configuration  peut être plus ou moins ouverte, son sens variant à proportion, de manière continue.

<sup>131</sup> Voir note 83 dans le Chapitre II.

productions des signeurs. D'autre part, elles seraient spécifiques à chaque LS. Ainsi, l'inventaire des configurations porteuses de sens utilisées dans ces constructions semble être un élément qui distinguerait les LS entre elles. Ceci constitue un point important de l'analyse menée dans notre travail de thèse puisque nous tentons d'évaluer dans quelle mesure cette hypothèse est vérifiée dans des données issues de plusieurs LS.

Des travaux très récents semblent apporter une vision différente à la fois de la structure sub-lexicale et de la dichotomie gestuel *versus* linguistique (Occhino 2016, 2017 ; Occhino et al. 2017). Cette auteure se situe à la fois dans le cadre de la « usage-based grammar » (Bybee 2001, 2006), et, plus largement, dans le cadre des grammaires cognitives (Langacker 1987 ; Lakoff et Johnson 1985). Dans le respect de cette perspective, elle conçoit le contenu phonologique des langues, et en l'occurrence des LS comme lié à un contenu sémantique, tout dans la langue s'analysant en termes de paires forme-sens, y compris au plus bas niveau. En outre, les différentes « unités formelles de la langue émergeraient à partir de l'extraction des points communs entre les événements d'usage »<sup>132</sup>. Occhino s'intéresse elle aussi particulièrement aux configurations et souligne ainsi que quatre configurations utilisées à la fois dans le lexique de l'ASL et de la Libras constituent en réalité des associations forme-sens régulières basées sur des *image schemas*, des « modèles d'images schématiques » — tels que des trajectoires ou des formes diverses — forgés à partir de l'expérience qui est faite du monde (Occhino 2016 : 117, référant à Lakoff et Johnson 1985). Ces modèles d'images schématiques sont autant d'outils sémantiques cognitifs qui permettent d'encoder des concepts dans la langue en se basant notamment sur les similarités entre forme et sens (Occhino 2017 : 91).

Comme le souligne Garcia (*en révision*), le propos d'Occhino est d'en appeler au fondement même de l'émergence des grammaires cognitives : Occhino et Wilcox (2017 : 37), reprenant Bod et al. (2003 : 1), soulignent ainsi que tout, dans la langue en usage présente du « gradient ». Ainsi, Occhino et Wilcox, citant Langacker (2003 : 13) mettent en avant cette idée-clé de la grammaire cognitive selon laquelle l'affirmation que les unités linguistiques devraient être discrètes et pourvues de frontières nettes aurait été surimposée aux langues par les linguistes plutôt qu'observable dans leur usage. Il y a là une réelle rupture avec la conception de Liddell et une forte proximité avec les idées défendues par l'approche sémiologique.

Toujours est-il que, depuis le début des travaux en linguistique des LS et jusqu'à aujourd'hui, le composant configuration, indéniablement plus stable que les autres composants de formation, se voit octroyer un statut différent de celui des autres composants. Nous avons vu que ce traitement spécifique a, au départ du moins, été une conséquence du rapprochement avec les classificateurs des LV. Voyons à présent comment ce parallèle est aujourd'hui appréhendé dans la littérature.

### 2.1.2 Les questionnements actuels sur l'utilisation de la notion de classificateur pour les langues des signes

---

<sup>132</sup> Texte original : « formal units of linguistic structure emerge from the extraction of commonalities across usage events », Occhino (2016).

### 2.1.2.1 Chez certains linguistes des langues vocales : rappel de la difficulté d'identification des systèmes de classificateurs

Depuis les années 1990, l'analyse des composants des constructions dites « à classificateur » interroge bon nombre de chercheurs. Pour les LV tout d'abord, comme nous l'avons vu dans ce chapitre (section 1.1.1), Grinevald (2000) souligne la difficulté de distinguer les différents systèmes de catégorisation nominale et cette difficulté subsiste actuellement (Fedden et Corbett 2017a : 171). Grinevald appelle à la prudence et préconise l'utilisation de données de première main, maîtrisées par le chercheur.

En 2003, bien que non spécialiste des LS elle semble au fait des recherches actuelles établissant un parallèle entre les structures de ces dernières et les classificateurs des LV, et reste sur une position dubitative. Parmi les éléments qu'elle met en exergue, nous trouvons notamment la question des stratégies de dénomination d'objets en LS. En effet, selon elle, les LS étant des langues iconiques, ceci conduit à une différence importante dans la structuration du lexique de ces langues et dans les processus de dénomination mis en oeuvre par les locuteurs. Ainsi, selon elle, les racines lexicales des LV sont non iconiques et les aspects visuels peu présents dans la catégorisation nominale (2003 : 101). En LS en revanche, l'information repose essentiellement sur la représentation de la perception visuelle des objets.

Grinevald (2003) insiste également sur l'importance de contextualiser l'analyse des unités des LS puisque les locuteurs peuvent recourir à différentes représentations pour un même objet, selon la perspective adoptée. Les LV possédant des racines lexicales stables, ce type de variation ne peut être observé puisque le choix d'un classificateur différent ne touchera pas la racine lexicale en elle-même. Elle donne l'exemple du choix de classificateurs numériques pour 'couteau' en birman, catégorisé suivant sa forme ('long-rigide') ou sa fonction ('instrument coupant' ou 'instrument servant à la chasse') mais où la racine reste, donc, identique (2003 : 103).

En outre, pour Grinevald, les éléments dénommés « classificateurs » dans les LS apparaissent dans ce que l'on considère comme des prédicats verbaux. Or, pour cette auteure, en raison de leur sens ils correspondent non pas aux classificateurs verbaux des LV, habituellement présents dans ce type de prédicat et relativement peu fréquents parmi les LV décrites à ce jour, mais plutôt à des classificateurs nominaux. Cependant, pour Aikhenvald (2003 : 89), les éléments observés en LS seraient bel et bien des classificateurs verbaux, plus précisément de saisie, de mouvement et d'emplacement. En outre, ces derniers semblent présents dans toutes les LS alors qu'en LV, ils concerneraient seulement certaines langues hautement polysynthétiques. Il faut préciser à ce propos que ce qui est considéré comme un classificateur verbal correspond à des cas de figure différents dans les LV. Ainsi, Passer (2016) a conduit une analyse sur treize LV considérées comme utilisant des classificateurs verbaux et montre que les diverses langues qu'il examine en font un usage différent : dans certaines langues, les classificateurs verbaux modifient le concept exprimé par le prédicat — et donc ne *classifient* pas un argument du verbe —, dans d'autres langues ils font office de simple marqueur de l'un des arguments du verbe — et ne classifient pas non plus cet argument. Pour Passer, ce qui est communément désigné comme « classificateur verbal » devrait peut-être être



considéré comme un classificateur nominal utilisé dans un environnement syntaxique particulier<sup>133</sup>. Quoiqu'il en soit, Grinevald (2003 : 103-108) et Aikhenvald (2003 : 89) suggèrent toutes deux d'examiner plus attentivement les données des LS, afin de préciser davantage les types de classificateurs présents en LS, dans le cas où l'utilisation de ce concept s'avèrerait pertinente pour ces langues. Elles préconisent surtout d'analyser des données discursives, en raison de l'importance du contexte quant au sens des classificateurs et quant à leur rôle dans le processus de suivi référentiel. Il serait selon elles pertinent d'analyser l'expression linguistique de référents de formes, tailles et textures variées.

Cet exposé succinct vise essentiellement à rappeler que le concept de classificateur est difficile à circonscrire dans les LV elles-mêmes. Son application aux LS a pour conséquence la mise en exergue de cette fragilité de départ, fragilité présentée comme telle par des linguistes non spécialistes de ces langues visuo-gestuelles qui se montrent eux-mêmes prudents sur ce sujet.

#### 2.1.2.2 Chez les linguistes des LS : scepticisme face à ce transfert conceptuel

Parmi les linguistes spécialistes des LS, et plus particulièrement ceux qui sont rattachés au courant cognitivo-fonctionnaliste, plusieurs contestent ou simplement questionnent l'utilisation de cette terminologie : Cogill (1999), Engberg-Pedersen (1993), Engberg-Pedersen et Pedersen (1985), Edmondson (1990), Brennan (1986), Deuchar (1987), Johnston (1991), Sutton-Spence et Woll (1999), tous cités par Schembri (2003) qui constitue à notre connaissance la synthèse la plus complète sur le sujet. Cette synthèse pose en outre le contexte académique de cette époque, à savoir que, malgré les critiques énoncées à l'encontre de ce transfert conceptuel dans les LS, les travaux qui l'utilisaient ont été largement repris dans le champ de la linguistique des LS. Aujourd'hui encore, ce concept est fréquemment utilisé comme s'il n'était aucunement problématique.

Dans cette synthèse (Schembri 2003), les principaux éléments qui posent problème sont repris. Schembri commence par souligner le fait que les classes de noms et termes de mesure dans les LV sont des sous-systèmes morphosyntaxiques motivés par des propriétés sémantiques comparables à celles utilisées dans les systèmes de classificateurs. Ceci met à nouveau en avant le problème de définition précédemment évoqué. Ensuite, l'auteur note que les langues athapascanes, LV dont les classificateurs verbaux sont vus comme l'exemple-type duquel les classificateurs des LS se rapprocheraient, auraient en fait recours à un type de classificateur qui n'est pas reconnu par tous les spécialistes. Il s'agit en effet de *verbes classificateurs* qui, pour Aikhenvald (2000) correspondent à un type de classificateurs verbaux, mais, comme dit plus haut, cet avis n'est pas partagé par Grinevald (2000) ou encore Croft (1994). Schembri rappelle que Engberg-Pedersen (1993) souligne également la mauvaise compréhension des données du navajo à cet égard. D'autre part, Schembri rappelle que lorsque Supalla explique que *chaque* nom a son propre inventaire de classificateurs<sup>134</sup>, ceci entre en contradiction avec ce que l'on sait du fonctionnement des classificateurs dans les LV. En effet, il n'est pas rare dans une langue à classificateurs que seuls



---


<sup>133</sup> Il semble toutefois que ce type de classificateur (« classificateur verbal ») subsiste largement dans les travaux sur cette thématique (Fedden et Corbett 2017b : 4).

<sup>134</sup> Texte original : « *So each noun has its own inventory of classifiers.* » (1982 : 33).

certains noms doivent être accompagnés d'un classificateur (voir par exemple Grinevald 2000 : 76). Un point faisant consensus parmi les spécialistes est le statut de morphème simple (*i.e.* non compositionnel) des classificateurs des LV. Or, pour Schembri (2003), cette question est loin d'être réglée dans les LS puisque ce que l'on y désigne comme l'équivalent de classificateurs est tantôt analysé comme un morphème compositionnel (Boyes-Braem 1981, Engberg-Pedersen 1993 ou encore Supalla 1982 pour qui chaque doigt de la main agirait en tant que morphème séparé), tantôt comme un morphème simple (Brennan 1990). Pour Schembri, les deux positions entraînent certaines interrogations selon lui encore restées sans réponse : si l'on admet que ces configurations fonctionnent comme un tout, comment expliquer le sens associé à certaines portions de la main<sup>135</sup> ? Mais, si l'on envisage ces configurations comme des morphèmes eux-mêmes compositionnels, sur quelle base devrait-on les segmenter<sup>136</sup> ? Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une différence structurelle importante entre les « classificateurs » des LS et ceux des LV puisque, selon ces auteurs, le problème ne se pose pas comme tel dans les LV.

Selon Schembri, plusieurs auteurs ont par ailleurs rendu compte du rôle des configurations de ces constructions dans la lexicogenèse (Brennan 1990 pour la BSL, Johnston et Schembri 1999 pour l'Aslan, Schick 1989 pour l'ASL). Ainsi, d'après Johnston et Schembri 1999, le lexique de l'Aslan contiendrait une part significative de signes qui seraient dérivés de ce type de constructions. Sur ce point encore, les LS fonctionneraient différemment des LV puisqu'il n'a jamais été observé que les classificateurs de ces langues pourraient avoir un rôle dans la lexicogenèse. Il s'agirait même du processus inverse : dans les LV, les classificateurs sont issus du lexique tandis que dans les LS les éléments désignés par certains auteurs comme « classificateurs » semblent au contraire être au cœur de la lexicogenèse.

Schembri poursuit son inventaire des différences élémentaires avec les classificateurs des LV en rappelant la distinction entre les constructions incluant les composants dont il est question : les verbes de mouvement et d'emplacement (*verbs of motion and location*), les verbes de saisie (*handling verbs*) et les verbes de description visuelle et géométrique (*verbs of visual-geometric description*). Si les premiers — verbes de mouvement et d'emplacement — ont recours à des configurations dont le rôle est sans doute le plus proche de celui que l'on peut observer dans les classificateurs des LV, on ne peut pas en dire autant des deux autres catégories. En effet, pour les verbes de saisie, Schembri souligne que le choix de la configuration sera effectué d'une part en fonction d'une *partie* seulement du référent qui est manipulé et, d'autre part, en fonction du type de la saisie : son objectif et la personne qui saisit (2003 : 23). Par exemple, s'agit-il d'un stylo saisi en vue d'une activité d'écriture ou bien afin de servir d'arme ? Le stylo est-il saisi par un humain, par un éléphant qui se sert de sa trompe ou bien par un aigle qui utilise ses serres ? Il existe par ailleurs des exemples de saisies en LS où la configuration utilisée semble référer simultanément à deux entités : à la fois à la forme de l'objet tenu et à la partie du corps de l'entité qui tient cet objet (l'auteur donne notamment les exemples du lancer d'un ballon de basketball et d'un frisbee où la configuration,  pour le lancer de ballon ou  pour le lancer de frisbee, correspond à la fois à l'objet

<sup>135</sup> Schembri donne l'exemple de la configuration  en LS suédoise, utilisée pour référer à un véhicule. Dans l'analyse en morphèmes séparés, une partie de la main renverrait au sens « arrière du véhicule », une autre au sens « avant du véhicule ». Voir aussi sur ce point Jouison (1995) et pour une proposition d'analyse Occhino (2016, 2017).

<sup>136</sup> En d'autres termes, en reprenant l'exemple de la LS suédoise évoqué ci-dessus, comment décide-t-on quelle partie de la main correspondra à l'« arrière du véhicule » et etc. ? (Voir, dans le même sens, Cuxac 2000).

et à la forme de la main de l'individu-agent). Bien entendu, ces considérations n'ont jamais été attestées dans les LV. Concernant les verbes de description visuelle et géométrique, Schembri insiste particulièrement sur le rôle conjoint de la configuration et du mouvement, ce dernier contribuant à renseigner sur la taille et la forme d'une entité, au moins tout autant que la configuration. Pour ce cas-ci, l'auteur met en avant le rôle descriptif de ce type de construction, s'apparentant pour lui à un « prédicat adjectival visuellement analogique » qui ne trouve aucun équivalent dans les LV (2003 : 24).

Tous ces éléments constituent l'essentiel de l'argumentation de Schembri visant à déconstruire la transposition du concept de classificateur dans les LS, encore très présente dans la littérature<sup>137</sup>. Il est, pour lui, important de saisir que les auteurs qui ont élaboré cette idée se sont majoritairement appuyés sur les données (de seconde main) et les conclusions présentées par Allan (1977), depuis largement remises en question par plusieurs chercheurs spécialisés.

Enfin, un dernier point, néanmoins crucial, mis en avant par les linguistes des LS critiques à cet égard (et auparavant énoncé par certains auteurs spécialistes des classificateurs dans les LV), est la nécessité d'analyser des données de nature discursive. Comme le précisent Slobin et al. (2003 : 272, 293), la fonction principale des « classificateurs »<sup>138</sup> des LS est avant tout de faciliter la compréhension du discours par l'identification et la désignation des référents<sup>139</sup>.

Ainsi, chez les linguistes formalistes, le rapprochement avec les classificateurs des LV a pu servir à montrer l'inexistence de spécificités structurelles propres aux LS et par là-même, à minimiser l'influence de la modalité dans le fonctionnement de ces langues. Chez les linguistes cognitivo-fonctionnalistes en revanche, l'accent a été mis sur le fait que les éléments en question prennent sens en discours et, dans l'approche sémiologique, qu'ils servent à donner à voir tel ou tel aspect de la forme du référent (« pro-forme »).

## 2.2 Liens entre constructions « à classificateurs » des langues des signes et représentation mentale

Rappelons que chez Liddell, les configurations sont désignées comme les seuls éléments symboliques et donc « linguistiques » faisant partie des constructions dites à classificateur. Dans la continuité de cette conception, ces configurations font partie de *surrogates*, c'est-à-dire de

---

<sup>137</sup> Un échange récent avec cet auteur lui a d'ailleurs permis de confirmer sa position sur ce sujet (voir aussi Johnston et Schembri 2007).

<sup>138</sup> Le terme est volontairement mis entre guillemets par les auteurs de l'article qui rejettent explicitement l'utilisation de cette notion pour les LS. Ils proposent de remplacer le terme *classifier* par *property marker*, jugé plus adapté aux phénomènes observés dans les LS. Cette proposition se rapproche de celle de « proforme » dans l'approche sémiologique puisque les *property markers* ne sont pas envisagés comme classifiant les référents mais plutôt comme les désignant dans un contexte spécifique en révélant l'une de leurs propriétés (Sallandre 2003 : 72).

<sup>139</sup> Nous noterons par ailleurs que, pour Slobin et al., ce constat constitue un argument supplémentaire pour distinguer les « classificateurs » des LS de ceux des LV. Or, comme nous l'avons vu en 1.1.3.1, les fonctions des classificateurs des LV ne se résument pas non plus à classifier les référents : ils assurent en effet également un rôle important dans la cohésion discursive.

« substituts de référents » (Liddell 2003 : 141-151), correspondant peu ou prou aux transferts personnels dans le cadre de l'approche sémiologique (voir les tableaux de correspondance chez Garcia 2010 : 233 et Garcia et Sallandre 2014 : 333). Cette hypothèse vaudrait dans le cas où les configurations renvoient à la saisie d'un référent ou bien lorsqu'elles représentent ce dernier (Schembri 2003 : 25 ; Aronoff et al. 2003).

Pour Engberg-Pedersen (1993), citée par Schembri (2003 : 25), le fait que les configurations soient visibles, en raison de leur nature visuo-gestuelle, constitue une autre différence de taille avec les classificateurs des langues vocales. Ainsi, en plus d'assumer une fonction pronominale et de suivi du référent, les configurations rendent visible le référent, ce qui n'est pas possible dans les LV. Schembri (2003), via Engberg-Pedersen (1993), nous rappelle en effet qu'il existe un lien fort entre les propriétés physiques des symboles que sont les configurations et les référents qu'elles représentent. Dans les termes et concepts utilisés par Liddell, ces configurations peuvent être manipulées dans le *real space*<sup>140</sup> du locuteur, représentant ainsi la conceptualisation du référent. Cette conceptualisation se réalise au moyen de ses caractéristiques saillantes (inhérentes ou perçues), son mouvement ou encore son orientation. Schembri souligne la correspondance cognitive robuste entre les propriétés physiques visibles des symboles que sont les configurations et les propriétés des référents qu'ils représentent. À ce titre, les configurations se comporteraient comme des substituts des référents. Le choix des configurations dépendrait à la fois des caractéristiques du référent et des situations dynamiques ou statiques que le signeur cherche à exprimer : cette approche est essentielle pour appréhender les configurations utilisées en structures de transfert, dites « proformes », dans le cadre du modèle sémiologique (Cuxac 2000, 2003). Nous y reviendrons dans la section 3.3. Pour certains chercheurs, dont Schembri (2003), cette « correspondance cognitive entre référents et configuration » laisserait peu de place à la variation entre LS. Pourtant, certains auteurs soulignent qu'il semble malgré tout exister des différences, au moins entre *entity classifiers* (voir par exemple Taub 2001 ou, plus récemment, Padden et al. 2013 ; Brentari et Eccarius 2010 ; Brentari, Di Renzo et al. 2015).

Cet aperçu montre que certains travaux se sont penchés sur les liens entre la représentation mentale et les configurations de ces constructions dites « à classificateurs ». Nous verrons dans la section suivante (section 3) les spécificités de l'approche théorique dans laquelle nous nous situons, le modèle sémiologique, sur cette question et comment il aborde ces liens avec la cognition.

## 2.3 Synthèse

Depuis le début des recherches en linguistique des LS, l'évolution de l'analyse des composants paramétriques des unités en LS montre une différence de traitement entre la configuration et les autres composants, particulièrement dans le cas des constructions hautement iconiques, qui ont, dès le départ, posé problème aux analystes des LS. Initialement et rapidement présenté comme pouvant

---

<sup>140</sup> Le *real space* correspondrait à la conceptualisation que se fait un locuteur de son environnement en se basant sur son input sensoriel (Liddell 2003 : 82). Le cerveau humain considère ce *real space* comme étant la réalité (d'où cette appellation), mais il s'agit en réalité bel et bien d'une interface entre l'esprit humain et la réalité physique.

être un élément rapprochant structurellement les LS de certaines LV, à travers la notion de classificateur, ce parallèle a depuis été largement remis en question.

Notre exposé synthétique des différents points d'achoppement de ce transfert conceptuel invite à la prudence dans la manipulation de concepts initialement élaborés pour certaines langues, ici *certaines* LV, et dont les manifestations sont par ailleurs complexes. Cette prudence doit être de rigueur non seulement en amont d'une quelconque transposition conceptuelle, mais également dans la critique même de cette transposition.

En outre, si l'appellation « classificateur » ne semble pas pertinente pour désigner ces configurations, leur statut d'élément linguistique (« symbolique »), contrairement aux autres composants paramétriques tels que le mouvement ou l'emplacement, en font pour certains auteurs des candidats idéaux à examiner dans le cadre d'une typologie des LS (voir chapitre II). Ceci semble atténuer l'accent qui est fréquemment mis sur le lexique des LS, au profit des structures iconiques dans lesquelles ces « classificateurs » sont utilisés. Néanmoins, peut-on véritablement parler de changement de perspective si les parallèles avec les LV sont encore les guides des analyses des LS ? Par exemple, la question des liens entre les éléments composant les constructions dites « à classificateurs » et les unités du lexique a souvent été soulignée, et ce assez tôt dans l'histoire de la linguistique des LS. Toutefois, cette observation semble avoir peu intéressé hormis pour véhiculer l'idée selon laquelle les unités du lexique seraient l'aboutissement du processus ayant démarré par les constructions à classificateurs. Une fois de plus, au vu des principales propositions passées et actuelles de la littérature, la nécessité d'une approche avant tout élaborée pour les LS nous semble cruciale afin d'appréhender ces langues dans leur complexité et leur spécificité.

### **3. Réflexion élargie sur le rôle de la perception dans la formation de la cognition. Apport des langues des signes appréhendées dans un cadre théorique adapté**

#### 3.1 Théorisation récente d'une cognition incarnée : la réhabilitation du rôle de l'expérience

##### 3.1.1 Contexte d'émergence des linguistiques cognitives et fondements théoriques communs à ces courants

Les linguistiques cognitives sont nées dans les années 1980 sur la côte Ouest des États-Unis, en opposition au (et souvent en dissidence du) générativisme qui s'était développé à partir de la fin des années 1950 jusqu'à dominer largement le paysage depuis les années 1970. Par ailleurs, l'appellation « grammaires cognitives » est plus appropriée pour désigner ce mouvement afin d'éviter la confusion avec le « Programme cognitiviste » étendu notamment à partir de Cambridge puis de Dartmouth, et au fondement de la pensée chomskyenne. À l'origine de ce programme cognitiviste se trouve l'hypothèse fondatrice selon laquelle la cognition humaine pourrait se définir en termes de calculs (« computation »), à l'instar du fonctionnement d'une machine. Ces calculs correspondraient au traitement des différents types d'informations reçus par l'être humain. Plusieurs modèles formels furent développés à partir de cette période, tous ayant recours à une approche modulaire du langage (voir Fodor 1989), c'est-à-dire l'hypothèse selon laquelle le module 'langage' serait spécifique et autonome par rapport aux autres modules de la cognition. Ces modèles se

caractérisent également par une démarche hypothético-déductive où les exemples appuyant le raisonnement sont élaborés par le linguiste lui-même, sur la base de sa propre « compétence » (« introspection du sujet parlant »). Par ailleurs, ces modèles entretiennent des liens étroits avec la biologie moléculaire et la génétique. En effet, la grammaire universelle (UG) développée par Chomsky se présente comme un code génétique (un « bioprogramme ») transmis de génération en génération (Fuchs 2004).

Certains chercheurs se démarquent de cette approche générale sur plusieurs points et les grammaires cognitives voient ainsi le jour (Lakoff 1987 ; Langacker 1987, 1991, 2000 ; Talmy 2000). Selon Fuchs (2004), ces courants comportent certaines différences internes mais, globalement, ils se distinguent tous de l'approche chomskyenne par les éléments suivants :

- la démarche se veut plus inductive,
- la primauté de la syntaxe est rejetée : on a recours à l'approche interactionniste où le sémantique devient central en ce qu'il informe sur le fonctionnement de la syntaxe et du lexique. En ce sens, la syntaxe est elle-même porteuse de sens,
- l'hypothèse de la modularité est mise de côté au profit de mécanismes cognitifs généraux communs à la fois au langage, à la perception et à l'action. Le langage n'est pas vu comme une faculté autonome innée dont les propriétés seraient sans équivalent dans le reste du système cognitif (Victorri 2004). Par exemple, l'opposition fond/forme se retrouve à la fois au niveau de la perception et de la langue,
- le langage est davantage caractérisé par l'émergence que par la représentation. En d'autres termes, il est envisagé comme un instrument de communication et/ou un instrument de conceptualisation *active* du monde,
- les modélisations ont plutôt recours à la géométrie et aux systèmes dynamiques qu'à l'algèbre et à la logique mathématique,
- une importance majeure est accordée aux opérations de construction de la signification, notamment concernant les phénomènes tels que la polysémie ou les métaphores.

Finalement, les seuls aspects universels considérés dans ce cadre sont les mécanismes cognitifs généraux, envisagés comme étant à l'oeuvre et au fondement de toute langue. La prise en compte de ces mécanismes cognitifs généraux conduit à reconsidérer les liens entre cognition et langage. En effet, l'examen de certaines activités cognitives (telles que la perception) permet d'améliorer notre compréhension de l'organisation linguistique. Au même titre, l'étude du langage peut permettre de mieux comprendre le fonctionnement d'autres activités cognitives (Victorri 2004 : 4). Ainsi, l'étude des phénomènes linguistiques peut aider à appréhender le fonctionnement de l'esprit. Par exemple, le mécanisme de la métaphore n'est pas observable dans les langues uniquement : il s'agit d'un mécanisme cognitif avec une portée très générale, nous le verrons ci-dessous.

### 3.1.2 La question du rôle de l'expérience

La linguistique générative a considérablement diminué le rôle de l'expérience. En effet, Chomsky « s'inscrit en faux contre l'idée de la parole comme un système de pratiques conditionnées par des routines » (Bottineau 2010 : 4) : c'est l'argument de la pauvreté du stimulus conduisant dans cette approche à un « internalisme innéiste radical ». L'esprit humain serait un système fermé et les compétences linguistiques le produit de la grammaire universelle, formalisable au moyen de règles.

Même si le générativisme des années 1950 a évolué<sup>141</sup>, l'esprit humain y reste considéré comme globalement organisé de façon indépendante des « périphériques sensori-moteurs » (pour reprendre l'expression de Bottineau) qui assurent seulement la transmission des signaux (*input* et *output*). Dans ce cadre, l'expérience empirique est écartée, la GG se démarquant ainsi du courant béhavioriste (voir pour rappel le Chapitre I, section 3.1).

Face à cela, Guillaume, présenté comme « l'aïeul tutélaire de la linguistique cognitive à la française » (Rastier 1993 cité par Bottineau 2010), est parti de la même interrogation que Chomsky : si les productions linguistiques ne sont pas toutes la répétition mécanique d'énoncés reçus auparavant en input, quelles sont les conditions internes qui permettent de les produire ? Il y apporte une réponse radicalement différente, incluant l'expérience. Dans son approche, nommée psychomécanique du langage (que nous ne détaillerons pas ici de façon exhaustive), il considère en réalité deux types d'expérience : l'expérience phénoménale du monde sensible (« l'homme dans le monde ») et l'expérience mentale qui est une représentation intériorisée et mentale de cette même expérience (« le monde dans l'homme »). Ce second type d'expérience, en quelque sorte une réappropriation du premier type, serait selon Guillaume le fondement d'une mécanique pré-langagière qui interviendrait dans la genèse « non pas historique, mais systématique et instantanée » (Guillaume et al. 2003 : 82) de la langue. La morphologie observable dans les langues renverrait ainsi au résultat d'événements cognitifs dynamiques sous-jacents ayant pour points de départ ces expériences intériorisées par le sujet.

Dans l'histoire des idées, la mise à l'écart du rôle de l'expérience peut être considérée comme bien antérieure aux travaux de Chomsky et de la vision cognitiviste. En effet, la tradition philosophique (à laquelle Chomsky est d'ailleurs formé) a depuis longtemps créé une dichotomie entre le domaine du sensible (des sens) et celui de la pensée. Nous pouvons ainsi constater chez Aristote ou Platon ainsi que, bien plus tard, dans la pensée de Port-Royal dans laquelle s'inscrit explicitement Chomsky<sup>142</sup>, que la non-fiabilité de l'expérience sensorielle était mise en avant. Par exemple, l'objet qui s'éloigne semble plus petit alors que sa taille ne change pas en réalité. Plus tard, la méthode cartésienne, caractérisée par la mise en doute systématique des connaissances qui nous paraissent évidentes, participe également de cette dualité entre corps/sens et esprit. Les sens peuvent être trompeurs et il convient donc de ne pas se laisser piéger par eux.

Comme le souligne Arnheim<sup>143</sup> ([1969] 1976), encore aujourd'hui, l'éducation occidentale reste largement fondée sur l'utilisation des mots et des nombres, au détriment des arts fondés sur la perception. D'autres auteurs font le même constat dans le domaine des sciences cognitives, que nous aborderons dans la section suivante. En d'autres termes, d'un point de vue pratique comme scientifique, la perception est souvent écartée du domaine de l'intellect car elle ne ferait pas intervenir la pensée. Pourtant, « Les êtres humains et les animaux explorent et appréhendent par l'action et la manipulation plutôt que par la simple contemplation » (Arnheim [1969] 1976 : 7). La

---

<sup>141</sup> Par exemple, les règles formelles ont d'abord été génératives, puis transformationnelles et de diverses natures par la suite.

<sup>142</sup> Chomsky (1966), cité par Barman (2012).

<sup>143</sup> Théoricien de l'art et psychologue, Rudolf Arnheim a travaillé sur la perception humaine, concernant notamment les illusions d'optique. L'un de ses objectifs était d'appliquer la théorie de la *Gestalt* aux arts visuels. De façon générale, il tentait d'utiliser la science afin de mieux comprendre l'art. Pour lui, le savoir sensoriel est la seule voie d'accès vers la réalité.

pensée pourrait effectivement utiliser le matériau perceptuel qui aurait auparavant été rassemblé en types, en concepts. L'opposition entre perception et raisonnement serait donc infondée puisque l'information apportée par la vue serait ensuite traitée par la pensée. Il y aurait ainsi une différence entre la perception purement physique (l'image projetée sur la rétine) qui, elle, est immédiate, et la perception visuelle correspondant au « grasping of structural features found in, or impose upon, the stimulus material »<sup>144</sup> ([1969] 1976 : 27). Ainsi, « Perception consists in fitting the stimulus material with template of relatively simple shape, which I call visual concepts or visual categories »<sup>145</sup> (*Ibid.*). Dans ce processus, il s'agit également de déceler des similarités entre les formes, indépendamment de leur contexte. Arnheim précise cependant qu'il est très rare que le matériau-stimulus corresponde parfaitement au concept visuel. Par exemple, les objets que nous considérons comme « ronds » le sont rarement parfaitement, il s'agit d'approximations mises en oeuvre par le processus de la perception. Autre exemple de ce traitement de l'information visuelle brute : dans le cas d'un objet (prenons une voiture) qui s'éloigne, l'information visuelle est ensuite traitée grâce au contexte (celui d'une route et, donc, d'un éloignement entraînant une diminution de la taille *perçue* et non réelle de la voiture). Il y aurait ainsi, *a posteriori*, une structuration des faits de la perception. Tout ceci conduit Arnheim à considérer finalement que : « La pensée humaine se situe dans le domaine des sens. » ([1969] 1976 : 246).

Bien entendu, le rôle de l'expérience est également crucial dans la réflexion sur les théories de la catégorisation humaine que nous présentons (section 1.3.1). Par exemple, les prototypes d'une catégorie donnée sont en effet considérés comme tels par les sujets en raison des interactions entre ces derniers et le monde qui les entoure.

### 3.1.3 Au-delà de la dichotomie réalisme/objectivisme et idéalisme/subjectivisme : le paradigme de l'énaction

Le regain d'intérêt pour le rôle de l'expérience que nous avons illustré ci-dessus par le cas de l'approche psychomécanique guillaumienne trouve quant à lui son fondement dans la thèse du primat de la perception, formulée par le philosophe du XX<sup>e</sup> siècle, Maurice Merleau-Ponty (1908-1961). Dans deux ouvrages (*La Structure du comportement*, 1942 et *Phénoménologie de la perception*, 1945) Merleau-Ponty montre en quoi le corps est partie intégrante de l'expérience. La perception qui transite par ce corps permet une ouverture de l'individu sur le monde. Ce processus est vu comme actif puisque l'individu va donner forme à son environnement en même temps qu'il est façonné par lui : « Ainsi, la forme de l'excitant est créée par l'organisme lui-même, par sa manière propre de s'offrir aux actions du dehors [...] qui choisit dans le monde physique les stimuli auxquels il sera sensible » (Merleau-Ponty [1942] 1977 : 11-12).

Varela (biologiste de formation), s'inspirant de la phénoménologie de Merleau-Ponty, travaille dans un premier temps avec Maturana sur l'autopoïèse, c'est-à-dire la capacité pour un système de se produire lui-même et de s'auto-organiser. Initialement pensée pour l'organisation des cellules biologiques, cette réflexion s'étend jusqu'à aboutir à une théorie générale de la cognition. Son

---

<sup>144</sup> « La saisie des caractéristiques structurelles présentes dans, ou sur-imprimées sur, le stimulus matériel » (Traduction de la doctorante).

<sup>145</sup> « La perception consiste à faire correspondre le matériau-stimulus avec le gabarit d'une forme relativement simple, que je nomme « concept visuel » ou « catégorie visuelle » » (Traduction de la doctorante).



originalité se trouve dans le dépassement qu'elle met en avant de la dichotomie réalisme/objectivisme et idéalisme. En effet, selon Varela, il y aurait d'une part l'hypothèse objectiviste<sup>146</sup>, selon laquelle le monde réel comporterait des propriétés pré-données à partir desquelles nous nous formons, dans un second temps, « une représentation sophistiquée au moyen de notre cognition » (Varela et al. 1993 : 191) ; en face, l'alternative de l'hypothèse idéaliste, selon laquelle le système cognitif projetterait ses lois internes sur le monde environnant, ce dernier étant le simple produit de nos représentations. Dépassant cette dichotomie, Varela, Thompson et Rosh (1993) élaborent une troisième hypothèse. Plutôt que de postuler l'existence de catégories pré-existantes, soit dans le monde, soit au sein du système cognitif de l'individu, la « voie moyenne » proposée consiste, dans l'exacte filiation de Merleau-Ponty, à considérer le monde perçu et le sujet percevant comme se déterminant l'un l'autre (la *spécification mutuelle*). Les catégories seraient donc définies de façon dynamique et adaptative par la rencontre-même entre le sujet percevant et son environnement.

Cette approche est désignée par le terme d'*énaction*<sup>147</sup> afin de souligner l'idée selon laquelle la cognition est vue comme « l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire de diverses actions qu'accomplit un être dans le monde » (Varela et al. 1993 : 35). Cette cognition où le monde est donc envisagé comme dépendant de notre système perceptif et cognitif (et vice versa, cf. « l'inscription corporelle de l'esprit ») peut se définir comme une action incarnée (*embodied action*).

Pour autant, ce processus n'est pas (uniquement) de l'ordre du privé/de l'individuel. En effet, les schèmes corporels résultent également d'une inscription culturelle : l'individu fait partie d'une communauté qui contribuera à son interprétation et à la codification de ces schèmes (1993 : 211). Le cas des couleurs est un bon exemple de l'influence culturelle. Varela et al. (1993) rappellent en effet que la catégorisation des couleurs dépend certes de processus perceptifs et cognitifs humains mais aussi culturels. Le fait que, dans ce domaine, on observe des catégorisations différentes entre les langues montre selon les auteurs qu'il s'agit bien à la fois de processus expérientiels (« la cognition dépend des types d'expériences qui découlent du fait d'avoir un corps doté de diverses capacités sensori-motrices », 1993 : 234) mais que les capacités sensori-motrices individuelles sont également à replacer dans un certain contexte psychologique et culturel. L'approche de la cognition située (Hutchins 1995, Suchman 1987), présentée ici succinctement, met par ailleurs l'accent sur la cognition en tant que construction collective.

Arnheim ([1969] 1976) évoque également l'influence de la culture environnante sur la perception, c'est-à-dire selon lui sur la capacité à « saisir les caractéristiques structurelles de la forme » (forme perçue comme telle de façon brute ou modifiée par la perception). Cette différence de traitement se retrouve de façon très parlante dans le domaine des arts. Arnheim ([1969] 1976 : 55) mentionne ainsi la différence entre le courant des Symbolistes et celui des Impressionnistes. Là où les premiers avaient recours à des figures isolées pour donner à voir leur représentation du monde de façon morcelée, les seconds mettaient en avant les liens entre les éléments, produisant ainsi des « impressions d'ensemble ». Pour l'auteur, il s'agit ainsi de deux aspects du même processus qui

---

<sup>146</sup> Cette hypothèse se situe dans le prolongement du réalisme défendu notamment par Thomas d'Aquin. Chez Varela c'est d'ailleurs cette appellation qui est utilisée.

<sup>147</sup> Il s'agit d'un néologisme en anglais qui est néanmoins compréhensible en raison de son lien avec le verbe *to enact* (« susciter », « faire émerger »).

sont rendus visibles<sup>148</sup>.

Varela et al. (1993) intègrent les travaux sur la catégorisation de Rosch (1978, 1987 entre autres) selon lesquels il existerait différents niveaux de catégorisation. Comme nous l'avons précisé plus haut (voir section 1.3.1), le « niveau basique de la catégorisation » serait le plus générique. Ses membres réuniraient certaines propriétés dont celle d'être constitués de formes générales perçues comme similaires et pouvant être conçues en images (Varela et al. 1993 : 241). En des termes propres à l'approche énative, les auteurs considèrent que ce niveau le plus élémentaire de catégorisation correspond au point où la cognition et l'environnement sont énavés simultanément : l'objet apparaît à la perception de l'individu et ce dernier, grâce à cette perception, à son corps et à son esprit créera certaines catégories cognitives. Il semblerait alors que les propriétés de forme et de fonction, généralement analysées comme opposées<sup>149</sup> puissent finalement faire partie du même processus.

L'approche de l'énavion fait également écho à certaines propositions de Lakoff et Johnson (2008 [1985]) puisque ces derniers insistent sur l'ancrage dans l'expérience corporelle de métaphores qui structurent notre compréhension conceptuelle. Johnson (1987), cité par Varela et al., évoque en effet la notion de « schèmes-images » constitués à partir d'expériences (activités, interactions sensori-motrices). Voici quelques exemples de ces schèmes : « dedans », « dehors », « sur », « à travers », etc. (Leech et Svartvik 1994 cités par Lapaire 2017). Ces schèmes, obtenus par abstraction de l'expérience, fournissent une « structure préconceptuelle à notre expérience vécue » (Varela et al. 1993 : 242) et seraient également à l'origine de nos concepts. On parlera ainsi d' « archétypes conceptuels » (*conceptual archetypes*) ou encore de « primitives complexes » (*complex primitives*) (Langacker 2010). Nous retrouvons ici une idée également énoncée chez Arnheim : « In the perception of shape lie the beginnings of concept formations. » (1969 : 27), « There is, therefore, no difference in principle between percept and concept » (: 31) ou encore « Percepts are genuine concepts. »<sup>150</sup> (: 33). En d'autres termes, la genèse des concepts cognitifs se ferait par la perception, plus précisément par la perception des formes (: 35).

Ces concepts cognitifs de base, qui nous permettent de penser, font l'objet de « procédures de représentation métaphoriques et métonymiques » et ce processus peut être réitéré afin d'atteindre davantage d'abstraction (Lakoff et Johnson 2008 [1985]). Mais quoi qu'il advienne, ces métaphores et métonymies sont également issues de l'expérience corporelle. Les métaphores ontologiques sont décrites par Lakoff et Johnson de la façon suivante : « Les hommes ont besoin pour appréhender le monde d'imposer aux phénomènes physiques des limites artificielles qui les rendent aussi discrets que nous, *i.e.* en font des entités limitées par une surface. » (2008 [1985] : 35). Par exemple, la métaphore du contenant constituant une façon de poser des limites artificielles aux phénomènes physiques est un processus de la pensée humaine. Cette création d'entités limitées est effectuée par

---

<sup>148</sup> Dans le même ordre d'idée, nous pourrions également citer le travail en anthropologie de Descola, mettant en avant les différentes représentations du monde (animisme, totémisme, analogisme et naturalisme) et que l'on peut notamment observer à travers les traditions artistiques de différentes cultures (Descola, P., 2005 *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard).

<sup>149</sup> Par exemple, dans l'observation des classificateurs des LV, la forme semble être un critère davantage retenu que la fonction (voir *supra*).

<sup>150</sup> « La perception de la forme est le fondement du début de la formation des concepts. » ; « Ainsi, il n'existe pas de différence entre le percept et le concept. » ; « Les percepts sont d'authentiques concepts. » (Traductions de la doctorante).

l'esprit humain à partir de l'expérience afin d'appréhender des concepts dont on ne peut faire l'expérience physique directe. Ainsi, un discours pourra être rapproché métaphoriquement d'un contenant lorsque l'on parlera d' « arguments vides » ou encore du « cœur du raisonnement » (2008 [1985], chapitre 16). De fait, dans l'approche de Lakoff et Johnson, la métaphore en tant que « structuration partielle d'une expérience dans les termes d'une autre expérience » (2008 [1985], Chapitre 15) joue un rôle primordial au sein du système conceptuel humain, permettant notamment de construire et d'appréhender des concepts hautement abstraits et élaborés en des termes plus concrets. Ce processus trouve son point de départ dans des expériences distinctes et concrètes. Nous retiendrons également que les métaphores mettent en jeu certaines propriétés et en minimisent (voire en occultent) d'autres. C'est pour cette raison que différentes métaphores peuvent s'appliquer pour un même concept : un discours peut à la fois être comparé à un contenant ou à un cours d'eau (« un flot de paroles », « un discours-fleuve », etc.). Selon Lakoff et Johnson, une métaphore entièrement compatible avec le concept abstrait qu'elle vise à transmettre est très rare : il y a un processus de sélection de propriétés saillantes.

Finalement, les travaux de Varela et al. s'inscrivent dans cette démarche mettant en évidence les faiblesses de l'approche objectiviste. L'idée d'une cognition incarnée fait désormais l'objet de théorisations proposant une réelle alternative au modèle cognitiviste auparavant dominant (Clark 1999 ; Barsalou 2008 ; Casasanto et Gijssels 2015 ; Shapiro 2019). Cette approche peut avoir des applications dans plusieurs disciplines mais nous allons à présent nous concentrer sur notre objet d'étude, les LS.

### 3.2 Synthèse et perspectives dans le cadre d'une étude des langues des signes

Après avoir abordé la question de l'ethnocentrisme en linguistique des LV (chapitre I) puis en linguistique des LS (chapitre II), ce troisième chapitre aura mis l'accent sur un exemple particulier de transfert conceptuel entre LV et LS : la notion de classificateur. Nous avons vu dans un premier temps que, dans les LV, les classificateurs pouvaient être de types très variés. Cependant, ils sont tous fortement liés à l'expérience humaine, ce qui permet de dégager certaines tendances universelles parmi les classificateurs observés à ce jour dans le monde. On a ainsi observé que la vision serait le sens le plus fréquemment à l'origine des classificateurs. En dépit de ces éléments, nous avons vu également que l'encodage des propriétés physiques de l'expérience dépendrait largement de chaque langue et que l'on peut difficilement prévoir quelle propriété saillante d'un référent sera mise en oeuvre linguistiquement à travers les classificateurs.

Ensuite, nous avons insisté sur l'attitude prudente à adopter face à tout transfert conceptuel, y compris bien sûr celui dont il est question ici — les classificateurs de LV considérés comme tels dans les LS. L'utilisation de ce concept en LS reste en effet largement critiquée, que ce soit par des spécialistes des classificateurs dans les LV ou par des linguistes des LS et ce, notamment en raison du manque de prise en compte de la complexité et des spécificités de ce phénomène dans les LV.

En dehors de la pertinence ou non de l'appellation « classificateurs », les éléments appréhendés comme tels en LS (les configurations manuelles) sont depuis peu envisagés comparativement dans le cadre d'une typologie des LS. La forte correspondance entre les propriétés visuelles saillantes de

référents et les symboles utilisés pour les représenter a déjà été soulignée, certains auteurs parlant même de « substituts de référents ». Comme nous l'avons noté dans le chapitre II, certains chercheurs d'orientation formaliste considèrent davantage les *entity classifiers* dans une approche typologique et ce, en raison de leur apparente variation entre LS, contrairement aux *handling classifiers*. Ces derniers sont quant à eux souvent assimilés à de la « gestualité » (en tout cas à des éléments non discrets) et, de ce fait, considérés comme moins intéressants du point de vue de la variation entre LS. En effet, arguant de leur caractère non discret et de leur proximité avec certaines productions gestuelles d'entendants non-signeurs, certains chercheurs font l'hypothèse que ces éléments varieraient faiblement entre LS.

Or, nous l'avons vu, la distinction entre ces deux types de classificateurs (*entity* et *handling classifiers*), aujourd'hui largement acceptée dans la littérature, n'est pas si nette dès lors que l'on s'intéresse au sens qui est véhiculé à travers eux *en discours*. En outre, appréhender ces éléments dans un cadre théorique valorisant le rôle de l'expérience sur la structuration des unités linguistiques devrait conduire à de tout autres conclusions. Les grammaires cognitives, en effet, mettent en avant le rôle des schèmes visuels constitués à partir de l'expérience et leur rôle dans la structuration linguistique. Par ailleurs, comme ceci a déjà été souligné par plusieurs auteurs, les LS, parce qu'elles recourent au canal même de l'expérience perceptivo-pratique (la vue, le corps) rendent directement accessibles les processus cognitifs à l'oeuvre dans les langues. Selon Cuxac, la nature des LS fait qu'elles sont en mesure de rendre « verbal (organisé linguistiquement) l'univers neural de l'imagerie » (Cuxac 2013 : 69)<sup>151</sup>. En effet, une différence majeure entre LV et LS est que les unités des LS sont « visibles », très concrètement. Ensuite, dans ces langues, existe la possibilité de *dire en montrant*. Ainsi, ce qui est nommé « structures de transfert » dans l'approche sémiologique constituent les « traces structurales résultant de la mise en jeu d'une visée iconicisatrice » (Cuxac 2001 : 4) ou encore « des primitives d'interface cognitivo-sémantique » (: 13). Il s'agit, pour les tenants de cette approche, de véritables opérations cognitives permettant de transférer gestuellement des expériences (réelles ou imaginaires) dans l'espace de signation où sont réalisées les unités linguistiques. Pour Fusellier-Souza (2004 : 371), il s'agit spécifiquement de « processus cognitifs de traitement visuel de l'information ». L'hypothèse est celle d'un lien entre l'imagerie mentale — issue de l'interaction entre le sujet et son environnement — et la structuration de l'iconicité. En raison de cet ancrage dans l'expérience partagée par tous les êtres humains, ce modèle, bien qu'il ait été initialement élaboré pour et à partir de l'analyse de la LSF, « excède la seule LSF » comme le formule Garcia (2010 : 15).

Reprenant ce qui a été dit jusqu'ici, il apparaît que l'ancrage des LS dans l'expérience perceptivo-pratique conduise à la formation de concepts cognitifs et de l'imagerie mentale dans lesquelles s'ancrent les structures linguistiques. Les potentialités iconiques du canal visuo-gestuel offrant la possibilité de restituer au plus près ces concepts dans l'espace de signation, les LS représentent dès lors le « terrain » idéal pour observer la nature de ces concepts.

### 3.3 Positionnement théorique à la lumière de ces différentes réflexions : l'approche sémiologique ou la mise en exergue des spécificités des langues des signes

---

<sup>151</sup> Nous rappelons à ce sujet que l'approche sémiologique s'est reconnue dans les travaux de Langacker, d'une part, et dans ceux de Lakoff, d'autre part (voir Cuxac 2001 pour une liste des ancrages théoriques de ce modèle).

L'apport des LS dans le cadre d'études sur le rôle de la perception dans la structuration des unités ayant été souligné, nous ne pouvons qu'insister, dans la continuité des Chapitres I et II, sur la nécessité que ces langues soient appréhendées au moyen de concepts et d'une terminologie qui leur correspondent. Il se trouve ainsi que les LS sont des langues sans écriture. Or, l'histoire de la linguistique nous montre qu'elle a été fondée en grande partie sur l'écrit (Cuxac 2000 : 314 ; Garcia 2000, 2010, 2016), qui plus est, des formes écrites de LV occidentales (Auroux 1989a, 1994). Face à cela, le cadre théorique dans lequel nous faisons le choix de nous inscrire, le modèle sémiologique<sup>152</sup>, a ceci d'original qu'il propose un décentrement des LV afin d'aborder les LS en des termes et au moyen de concepts qui leur sont propres.

Plusieurs raisons justifient ce positionnement, pendant longtemps mineur dans le champ (avant les travaux de Liddell cités par Slobin (2008) du moins, qui s'inscrivaient déjà en faux contre cela), mais dont la pertinence est de plus en plus reconnue :

- l'impossibilité de recourir autrement que très ponctuellement à la modalité audio-phonatoire qui entraîne l'obligation d'exploiter maximale les potentialités du visuo-gestuel,
- l'acquisition atypique de ces langues qui sont pour 95% des locuteurs sourds acquises dans un autre cadre que celui de la famille (95% des sourds étant nés de parents entendants non signeurs), contrairement aux LV,
- le statut minoritaire de ces langues dans le monde, qui peut produire, au pire, un effacement ou une faible prise en compte dans le milieu académique mais aussi dans divers domaines de la société (éducation, vie citoyenne, accès à l'emploi, etc.), au mieux, une prise en compte affichée comme telle mais à partir de formes altérées ou rendues davantage conformes aux langues les plus largement connues ou décrites (LV signées par exemple).

Développé depuis une quarantaine d'années en France, autour des travaux de Cuxac puis des membres de l'équipe Langues des Signes et Gestualité (LSG)<sup>153</sup>, le modèle sémiologique est une approche énonciative, cognitive et fonctionnelle. Le décentrement des LV proposé ici consiste à considérer ces dernières comme résultant à leur tour des contraintes et des potentialités de la modalité audio-phonatoire mais aussi de la possibilité pour elles de recourir conjointement à la modalité visuo-gestuelle, là où les LS sont massivement et par la force des choses monomodales. Ainsi, concernant la notion de classificateurs, Cuxac (2001 : 13) considère que la présence de classificateurs dans certaines LV serait la conséquence de la nature du canal audio-phonatoire qui ne permettrait pas de reproduire iconiquement de façon massive les référents dans la langue.

En revanche, les LS ont recours essentiellement à la seule modalité visuo-gestuelle. Elles seraient de ce fait considérées comme structurellement moins marquées que les LV. En effet, moins de niveaux de mise en forme seraient nécessaires pour l'expression linguistique puisque les LS peuvent donner à voir les représentations mentales (Cuxac 2003). Les configurations utilisées en grande iconicité ou « proformes » donnent à voir certains concepts de forme associés aux référents

---

<sup>152</sup> Cuxac 1983, 1985, 1987, 1993, 1996, 2000, 2003, 2004, 2009 ; Cuxac et Sallandre 2007 ; Cuxac et Antinoro-Pizzuto 2010 ; Sallandre 2003, 2014 ; Fusellier-Souza 2004, 2006 ; Garcia 2010 ; Garcia et Derycke 2010 ; Garcia et al. 2013 ; Garcia et Sallandre 2014 ; Garcia 2016 pour citer les principales références.

<sup>153</sup> UMR 7023 — Université Paris 8 et CNRS.

(Cuxac 2000, 2003). Ceci serait simplement le fruit de l'iconicité rendue possible par le recours au visuo-gestuel : « La démarche inverse, partant des langues des signes, permet d'envisager la présence de certains classificateurs dans les langues orales [...] comme des traces d'opérations cognitives à visée similaire [à celles qui génèrent les configurations manuelles utilisées en grande iconicité] qui, en raison de la nature du canal, ne sont pas reproductibles iconiquement en langue. » (Cuxac 2001 : 13). Nous le soulignons à nouveau, cette démarche consistant à appréhender les LV à travers le prisme des LS constitue un « changement épistémologique radical » (Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010 : 51). En considérant le langage comme non modulaire, il s'agit de déplacer le focus de l'analyse des formes linguistiques possibles vers l'analyse des *conditions d'émergence* de ces mêmes formes. Dans ce cadre, les LV sont appréhendés comme des systèmes contraints par l'utilisation de la modalité audio-phonatoire.

L'approche sémiologique émet une hypothèse forte concernant la variation entre LS. Précédemment mentionnée dans le Chapitre II (section 1.2), elle a fait l'objet d'une illustration reproduite dans la Figure 3 ci-dessous :

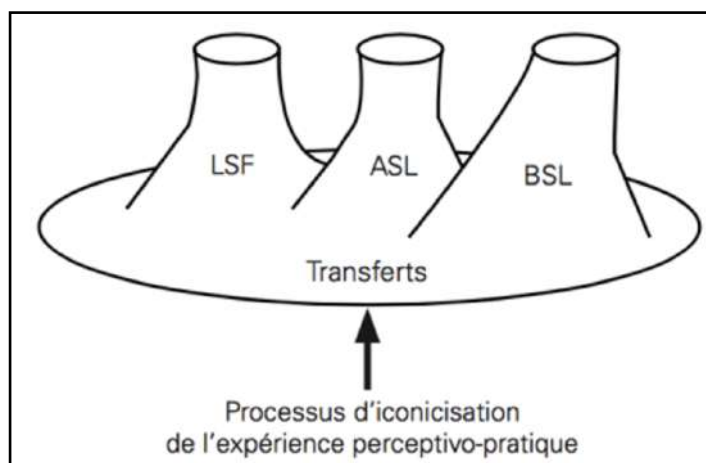


Figure 3 : Tronc commun cognitif et structurel des LS (tiré de Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010)

Cette hypothèse est que les structures de transfert, ces « primitives d'interface cognitivo-sémantique », pour reprendre les termes de Cuxac (2001), situées en bas de ce schéma, seraient partagées par toutes les LS du monde. Les « colonnes montantes » caractériseraient quant à elles les structures situées hors visée illustrative (celles qui mobilisent les UL, les pointages et la dactylogogie) propres à chaque LS (Cuxac et Antinoro Pizzuto 2010 : 49)<sup>154</sup>. Certaines au moins de ces unités lexicales utilisées seraient diachroniquement issues d'unités de transfert dans lesquelles la visée du dire en montrant serait « désactivée ». La partie intermédiaire située entre la base, commune aux LS, et les différentes colonnes, lieu de variation, représente des éléments communs

<sup>154</sup> Même si ces éléments sont présentés comme le lieu de la variation entre LS, il convient de préciser qu'il existerait des procédés de formation des UL et des logiques de structuration du lexique communes aux diverses LS. Ce type d'invariant reste encore à décrire (Garcia 2010 : 161).

entre différentes LS, tels que, probablement, l'organisation syntaxique régie par une autre forme d'iconicité, de type diagrammatique.

Les LS présenteraient donc une large part d'invariant observable dès le niveau des structures de transfert. Nous avons cité dans le chapitre II (section 1.2.2) des références d'études inscrites dans cette approche suggérant que cette hypothèse se vérifie largement dans plusieurs LS institutionnelles occidentales dont certaines non apparentées, mais également dans trois LS émergentes.

À ce jour, différentes structures de transfert ont été décrites (voir Sallandre 2014 pour une description détaillée de chacune d'entre elles). L'approche sémiologique décrit trois macro-structures de base que sont le transfert personnel (TP, où le locuteur incarne l'individu ou l'entité dont il est question), le transfert situationnel (TS, qui donne à voir le déplacement d'un actant par rapport à un locatif stable) et le transfert de taille et de forme (TTF, qui permet de montrer la taille et/la forme d'une entité). Ces trois structures principales peuvent se combiner entre elles et/ou avec d'autres types d'unités, donnant ainsi lieu à un panel de structures de transfert plus complexes et récurrentes en discours. Dans le cadre de la présente étude, nous nous intéresserons aux structures suivantes, en nous basant sur les critères définitoires énoncés chez Cuxac (2000) puis chez Sallandre (2003, 2014)<sup>155</sup> :

- Le TP classique

Dans cette structure, le locuteur incarne l'individu ou l'entité dont il est question. Il s'agit d'une prise de rôle dans laquelle l'ensemble des composants paramétriques, manuels et non manuels, sont investis (Sallandre 2003 : 139).

Dans la Figure 4, Raquel incarne le chat de l'histoire *Tom et Jerry* qui est en train de verser du lait.



Figure 4 : Un exemple de TP (TometJerry\_Raquel, Unité 7)

- Le TP proforme/maintien

Dans ce type spécifique de TP, le locuteur est investi dans une prise de rôle mais la configuration d'au moins une main est celle de l'unité lexicale correspondant à l'entité qu'il incarne. Cette configuration est considérée comme un proforme dans ce cas puisqu'il s'agit d'une configuration

---

<sup>155</sup> Ce choix se justifie *a posteriori* par les structures observées dans notre corpus. D'autre part, nous avons tenté de rester la plus consensuelle possible. Ainsi, le TS sans locatif, faisant débat, n'a pas été pris en compte.

produite sous visée illustrative (Sallandre 2003 : 142).

Dans la Figure 5, Raquel incarne la souris de l'histoire de Tom et Jerry qui est en train de s'enfuir, sa mimique faciale l'indique et elle effectue des mouvements de buste censés reproduire ceux de la souris. Ses deux mains reprennent la configuration d'une unité *a priori* stabilisée chez Raquel pour SOURIS. Ses yeux sont plissés et son regard furtif, reprenant celui de la souris.



Figure 5 : Un exemple de TP proforme (TometJerry\_Raquel, Unité 19)

- Le TP prescriptif

Ce type spécifique de TP (identifié par Sallandre 2003) a, comme son nom l'indique, une fonction de prescription : le locuteur montre comment s'effectue une action en la produisant lui-même. Ce TP est caractérisé par un regard vers l'interlocuteur, souvent en fin d'unité (contrairement au TP classique où le regard du locuteur ne croise pas celui de l'interlocuteur) (Sallandre 2003 : 141).

Dans la Figure 6, Erica montre l'action de verser du lait dans un contenant. Dans le contexte de cette séquence, son intention est de s'assurer que son interlocuteur a bien compris l'utilisation possible d'une bouteille de lait, et non de simplement nous montrer cette action en elle-même.



Figure 6 : Un exemple de TP prescriptif (TometJerry\_Erica, Unité 48)



- Le semi-TP (ou semi-TP proforme chez Sallandre 2014)

Dans ce type spécifique de TP, le locuteur produit une unité lexicale tout en réalisant un TP. Souvent, cette unité lexicale constitue un commentaire sur l'action qui est réalisée ou sur le sentiment du personnage transféré. C'est également une structure particulièrement économique puisqu'elle présente une densité d'information importante (Sallandre 2003 : 147).

Dans la Figure 7, Araceli incarne un enfant de son entourage en expliquant qu'il mange sans arrêt. Elle effectue à plusieurs reprises l'unité *a priori* stabilisée pour MANGER afin d'indiquer l'action du personnage qu'elle incarne.



Figure 7 : Un exemple de semi-TP (Histoiresentrefemmes\_Araceli, Unité 239)

- Le stéréotype de TP

Ce type spécifique de TP reprend une attitude culturellement associée à un certain état mental ou physique du personnage qui est transféré (Sallandre 2003 : 145).

Dans la Figure 8, Araceli incarne le même personnage de l'histoire *Le hamac*, qui est cette fois en train de dormir. Ses bras sont disposés dans une position habituellement associée au fait de dormir, sans que cela corresponde à la position *réelle* dans laquelle un individu dort et en l'occurrence, dans laquelle dort le personnage de l'histoire.



Figure 8 : Un exemple de stéréotype de TP (Hamac\_Araceli, Unité 50)

- Le TP en discours rapporté avec utilisation de la gestualité co-verbale (TP dr gest)  
Ce type spécifique de TP est réalisé dans le cadre d'un discours rapporté où le locuteur utilise un élément de la gestualité co-verbale de la culture environnante (Sallandre 2003 : 151).  
Dans la Figure 9, Erica est en discours rapporté : elle rejoue une scène où elle a fait une remontrance à une femme de son entourage qui lui confiait trop souvent son bébé à garder. Elle fait un geste autoritaire pour demander à cette femme de partir.



Figure 9 : Un exemple de TP dr gest (Histoiresentrefemmes\_Erica, Unité 469)

- Le TS  
Cette structure donne à voir le déplacement ou l'emplacement d'un actant (incarné par la main dominante) par rapport à un locatif stable (incarné par la main dominée). L'espace de signation est alors appréhendé comme une scène vue de loin et sur laquelle est donnée à voir l'évolution ou la position des différents actants de l'énoncé (Sallandre 2003 : 137).  
Dans la Figure 10, Erica représente le ventilateur situé dans sa chambre avec sa main dominante

et indique l'emplacement de son lit (locatif stable) au moyen de sa main dominée.



Figure 10 : Un exemple de TS (Histoiresentrefemmes\_Erica, Unité 82)

- Le TTF

Cette structure donne à voir une entité (un objet, une personne ou un lieu) au moyen de la description de sa taille et/ou de sa forme (Sallandre 2003 : 134).

Dans la Figure 11, Erica effectue un TTF de la bouteille de lait : elle donne ainsi à voir la forme tubulaire de la bouteille, au moyen de la configuration, ainsi que sa longueur, au moyen du mouvement.

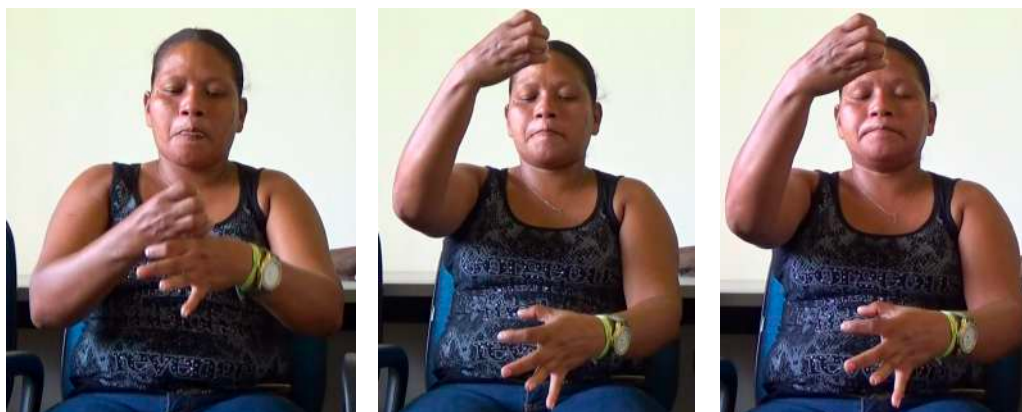


Figure 11 : Un exemple de TTF (TometyJerry\_Erica, Unité 29)

- Le DT

Cette structure est constituée à la fois d'un TS et d'un TP. Sallandre (2003 : 156) précise qu'elle

nécessite un morcellement corporel conséquent.

Dans la Figure 12, Araceli est en TP puisqu'elle incarne le personnage de l'histoire *Le hamac* qui se balance sur ledit hamac. Dans le même temps, ses mains représentent le hamac en question.



Figure 12 : Un exemple de DT (Hamac\_Araceli, Unité 31)

- Le semi-DT

Il s'agit dans ce cas d'une structure constituée d'un TS et d'un semi-TP. Généralement, la main dominante réalise la configuration d'une unité lexicale et la main dominée réalise le locatif du TS (Sallandre 2003 : 159).

Dans la Figure 13, Silvia réalise un semi-TP où elle incarne sa professeure qui l'observe attentivement, elle réalise dans le même temps l'unité *a priori* stabilisée pour VOIR. Sa main dominée représente un locatif stable, à savoir, la feuille sur laquelle elle écrivait ses devoirs.



Figure 13 : Un exemple de semi-DT (Histoiresentrefemmes\_Silvia, Unité 180)

Le modèle sémiologique fait également l'hypothèse d'une absence de solution de continuité entre LS pratiquées par des communautés de tailles différentes (voir chapitre II, section 2). En d'autres termes, toutes les LS s'ancrent dans l'expérience perceptivo-pratique des individus sourds. Ceci implique, d'une part, que chaque LS micro-communautaire pourrait potentiellement devenir une LS utilisée par une communauté plus étendue, jusqu'à éventuellement s'institutionnaliser et, d'autre part, que chacune des LS institutionnelle serait issue de la mise en commun de LS utilisées par des communautés plus restreintes, voire par des individus en interaction avec leur seul entourage.

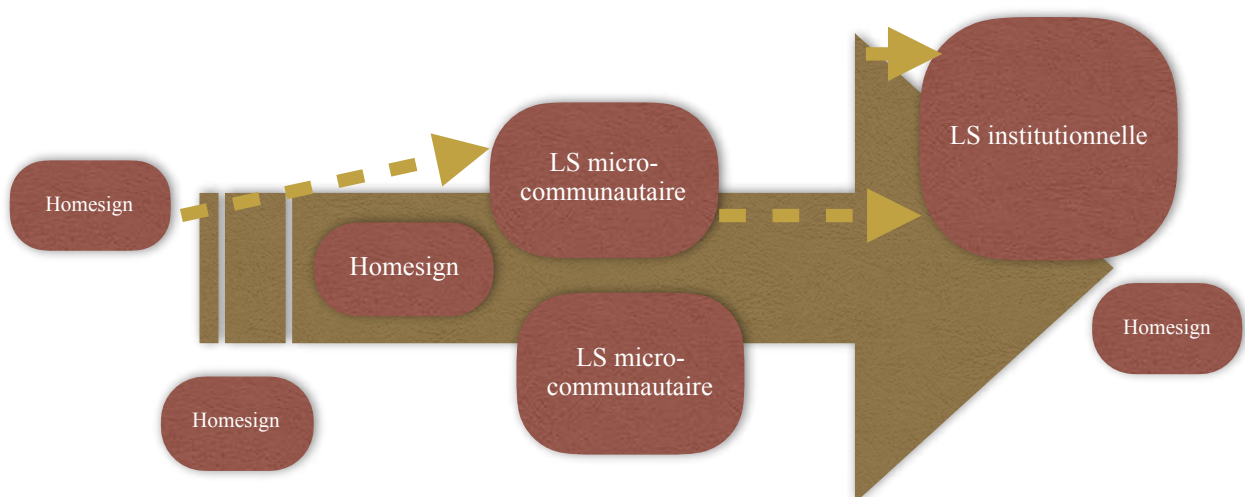


Figure 14 : Possible évolution phylogénétique et ontogénétique des LS (inspiré de Martinod et al. 2019)

#### 4. Hypothèse et questions de recherche principales

En considérant la figure 14 ci-dessus et à partir de l'observation empirique de LS différentes utilisées lors d'événements scientifiques internationaux par exemple, nous formulons l'hypothèse suivante :

La part d'invariant entre LS pourrait se situer non pas uniquement au niveau des structures de transfert mais également en amont. En d'autres termes, elle pourrait se situer dès le niveau des composants minimaux constitutifs des unités des LS, composants forme-sens qui sont par ailleurs en bonne partie communs aux UL et aux UT. Ainsi, l'ancrage dans l'expérience perceptivo-pratique de ces composants en ferait des primitives gestuelles, ancrées cognitivement. Il s'agirait du premier socle invariant commun aux LS.

Une partie de la littérature mentionne ces composants minimaux que nous nous proposons d'examiner en détail et dans une perspective typologique. Boyes-Braem parlait de *monomorphemic primes* et Brennan de *Visual metaphors* (voir Taub 2001 : 48 dans un ouvrage présentant un modèle défendu par l'auteure, *Analogie-building model*, centré sur l'iconicité dans les langues, LV et LS). Taub considère en effet les signes en LS comme le résultat d'un processus où une image prototypique est dégagée à partir d'un concept initial (par exemple, 'arbre') et est ensuite schématisée puis encodée et réalisée au moyen de catégories et d'outils iconiques propres à chaque langue. Ces outils sont composés d'un lien entre une catégorie sémantique donnée (par exemple 'plat', 'grand', etc.) et une forme gestuelle (par exemple pour l'ASL 'avant-bras' ou 'arrangement spatial horizontal', etc.). La différence avec notre approche repose essentiellement sur le fait que nous considérons les unités des LS en discours et non en tant que signes pris isolément (voir les critiques formulées à l'encontre du *Analogie-Building model* par Sallandre 2003 : 61-62).

Parmi les composants minimaux des unités, nous proposons d'examiner en particulier celui de la configuration. Ce choix s'explique, premièrement, en raison de sa relative stabilité qui en fait un élément plus aisé à appréhender que l'emplacement ou encore le mouvement et, deuxièmement, en raison de l'existence d'une littérature abondante sur ce composant notamment concernant le rapprochement fréquemment effectué avec les classificateurs des LV.

L'enjeu, dans une telle perspective, est que les LS apparaissent alors comme des objets d'étude particulièrement précieux : bien que minoritaires, elles constitueraient en quelque sorte des « fenêtres ouvertes sur la cognition humaine » (Cuxac 2000, 2003), particulièrement à même de nous éclairer sur les liens entre langage et perception. De ce fait, nous abordons ces liens comme cela est schématisé dans la Figure 15 ci-dessous.

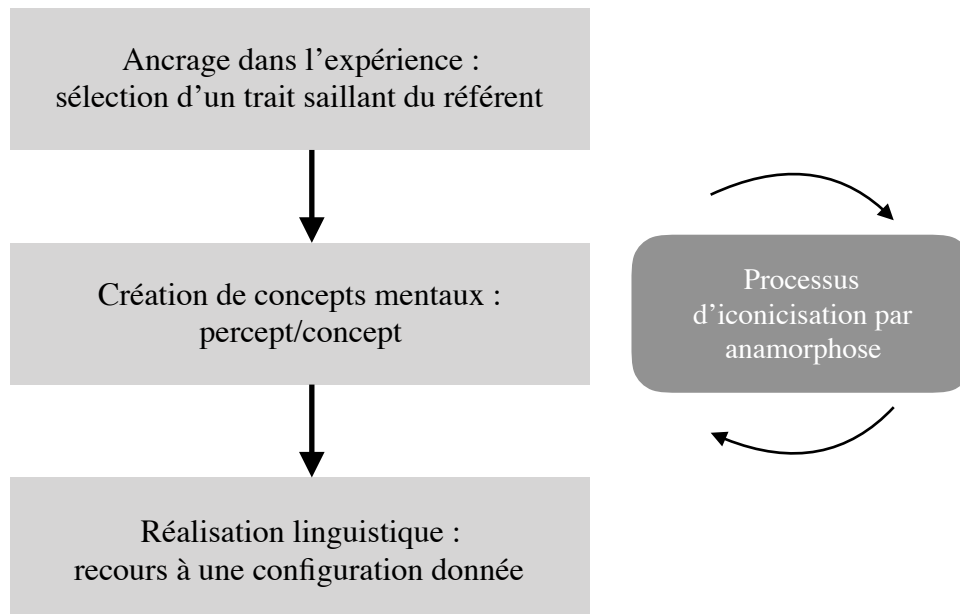


Figure 15 : Représentation schématisée de notre hypothèse de recherche principale

**Notre hypothèse principale donne lieu à deux questions de recherche :**

(i) Quelle est la part d'invariant observable entre LS parmi les configurations porteuses de sens ?

Nous précisons que les associations forme-sens (configuration-valeur sémantique) auxquelles nous nous intéressons sont le résultat de la nature iconique de ces composants. De ce fait, nous examinerons les configurations porteuses de sens dans des structures de transfert mais aussi au sein d'UL résultant d'UT routinisées, ou encore d'UL nouvellement créées pour lesquelles la configuration porteuse de sens semble mobilisée comme telle.

Dans les limites imposées par la nature de nos données (voir chapitre IV), est-il possible d'identifier un noyau commun de configurations porteuses de sens en transversal des LS étudiées ? Quelles sont-elles et peut-on expliquer leur présence plutôt que celle d'autres configurations ?

Dans la mise en oeuvre de cette réalisation gestuelle, existe-t-il des régularités entre LS dans le processus d'iconicisation utilisé ? Pour rappel, ceux décrits par Cuxac 2000 pour la LSF sont : reprise de forme, saisie de forme, reprise de taille. Au contraire, certaines LS font-elles davantage appel à un procédé plutôt qu'un autre ?

Afin de répondre à ces questions tout en considérant l'impact de l'expérience de cultures environnantes diverses ou de caractéristiques sociolinguistiques spécifiques, il nous faut pouvoir examiner les configurations utilisées dans des LS pratiquées dans des zones géographiques différentes et par des communautés de tailles différentes.

(ii) Quelle est la nature de la variation observable entre LS parmi les configurations porteuses de sens ?

La variation peut-elle s'expliquer par des facteurs culturels qui, par exemple, entraîneraient la réalisation d'un même percept/concept au moyen d'une configuration ou d'un processus

d'iconicisation différent ? Si tel est le cas, pourrait-on attribuer ces différences de choix à un emplacement géographique particulier ou à un stade de communautarisation spécifique ? Il est possible, et c'est ce dont nous faisons l'hypothèse, que nous observions au contraire qu'un même percept/concept soit systématiquement réalisé par une configuration identique, les possibilités gestuelles iconiques n'étant pas infinies. En effet, une configuration entretient seulement un certain nombre de liens iconiques avec un percept/concept.

Nous tenterons de répondre à ces questions en ayant en tête le contexte plus large de cette réflexion, c'est-à-dire la thématique de la variation entre LS et la nécessité de l'appréhender de façon adaptée aux langues visuo-gestuelles.

Dans le chapitre suivant, nous abordons la méthodologie mise en place afin de répondre à ces questions de recherche.



# Chapitre IV. Questionnements et Méthodologie de Recherche

## Introduction

L'objectif de cette thèse est d'identifier un éventuel noyau structurel commun de configurations porteuses de sens entre plusieurs LS caractérisées par des situations culturelles et socio-linguistiques différentes : situées à différents degrés de communautarisation mais également pratiquées dans des zones géographiques différentes. Pour rappel (voir section 4 du Chapitre IV), le modèle sémiologique fait l'hypothèse d'un lien entre UT (constituant le « tronc commun cognitif et structurel des LS ») et UL, ces dernières pouvant être créées à partir des UT. Dans le cadre de cette thèse, notre hypothèse principale est que la part d'invariant entre LS se situerait non pas uniquement au niveau des structures de transfert mais dès le niveau des composants de ces mêmes structures. En outre, ces composants seraient, pour une partie d'entre eux, communs aux UL. Il s'agirait d'un premier socle invariant entre LS qui reflète l'organisation spécifique de ces langues. Ces composants communs seraient en effet le résultat de l'ancrage dans l'expérience perceptivo-pratique propre aux LS et rendu visible par l'utilisation de la modalité visuo-gestuelle.

Pour tenter de répondre à cette question qui constitue l'enjeu principal de ce travail de thèse, nous avons dans un premier temps choisi de comparer les inventaires de configurations porteuses de sens de plusieurs LS. Comme dit, ces LS sont, d'une part, situées dans des zones géographiques différentes et, d'autre part, utilisées par des communautés de tailles différentes. Nous nous basons sur des inventaires disponibles pour neuf LS correspondant à ces critères. En effet, établir nous-même ce type d'inventaire pour différentes LS aurait représenté une tâche dépassant le cadre d'un travail de thèse. Nous avons donc choisi d'utiliser des inventaires disponibles dans la littérature.

Ensuite, nous avons établi également notre propre inventaire à partir de données recueillies par nos soins (Martinod 2015 ; Martinod 2017). Cet inventaire porte sur les LS pratiquées à Soure, sur l'île de Marajó, LS n'ayant pas été étudiées auparavant<sup>156</sup>. La constitution de cet inventaire met en avant les difficultés et l'importance des choix méthodologiques propres à cette démarche et permet l'examen de LS utilisées par une communauté actuellement en cours de communautarisation<sup>157</sup> qui subit par ailleurs l'influence d'une LS institutionnelle.

Au niveau des configurations porteuses de sens utilisées dans les LS de Soure, chaque locuteur a-t-il recours à un nombre similaire de configurations porteuses de sens et s'agit-il des mêmes configurations associées aux mêmes valeurs de sens ? Quel est le procédé iconique mis en oeuvre

---

<sup>156</sup> Le corpus de cette thèse et, à terme, le corpus total recueilli sur place sont accessibles en suivant ce lien :

<sup>157</sup> À notre connaissance, cette situation où la communautarisation est encore en cours n'a pas été décrite dans la littérature. Nous pouvons malgré tout citer le travail rétrospectif de Bonnal (2005) pour la LSF ou, plus récemment et dans une autre approche, celui de Supalla (2008) et Supalla et Clark (2014) pour l'ASL.

(reprise de forme, reprise de taille, saisie de forme) ? Concernant les éventuelles configurations porteuses de sens communes à plusieurs locuteurs : renvoient-elles à un même concept de forme ? Sur la base des productions précédemment citées, nous établissons dans un premier temps, par locuteur, un inventaire de configurations porteuses de sens afin d'établir cette comparaison. Puis nous élargissons notre réflexion aux configurations porteuses de sens d'autres LS. À notre sens, les LS utilisées sur l'île de Marajó constituent en quelque sorte un observatoire des variations gestuelles possibles pour une même valeur de sens. Mises en comparaison avec les éléments forme-sens (configuration et valeur de sens) utilisés dans d'autres LS, les données issues de ce terrain s'avèrent ainsi particulièrement précieuses.

En outre, la situation à Soure revêt un intérêt concernant la phylogénèse des LS. Notre état de la littérature concernant la typologie des LS met en effet en avant les différents « types » de LS qui sont aujourd'hui envisagés dans la majorité des travaux, types basés sur des caractéristiques telles que la taille de la communauté de signeurs ou le nombre de générations depuis lequel la LS est pratiquée. Face à cela, comme nous l'avons vu (Chapitre II, sections 2.2.1 et 3.3), le modèle sémiologique envisage ceci en termes de bifurcation des visées, où les deux façons de dire possibles en LS se spécifient structurellement et fonctionnellement. Or, les LS pratiquées à Soure n'ayant jamais été étudiées, nous ne savons pas ce qu'il en est sur ce point : la bifurcation des visées a-t-elle eu lieu dans ces LS et, si oui, dans quelle mesure ? Une autre question importante est celle de la variation entre locuteurs en termes de bifurcation. Chacun d'entre eux a en effet un parcours différent et si la bifurcation semble très avancée chez l'un, il n'en est pas forcément de même pour un autre locuteur. Afin de situer les LS de Soure, nous effectuons une comptabilisation claire des unités linguistiques en présence.

Au niveau de ces unités dégagées dans les LS de Soure, que nous peut apprendre leur nombre ? En termes de bifurcation des visées, plus on observe d'unités lexicales, plus nous pouvons considérer que la bifurcation se situe à un stade avancé dans ces LS. Le regard est un indice important permettant de déterminer si une unité est considérée comme lexicale (le regard est alors porté vers l'interlocuteur) ou s'il s'agit d'une unité de transfert (le regard est alors dirigé vers les mains ou vers un emplacement porteur de sens). En d'autres termes, le nombre d'unités ainsi que la direction du regard seraient des indicateurs de la spécification fonctionnelle des deux visées : visée illustrative pour le *dire en montrant*, visée non-illustrative pour le *dire sans montrer*.

Nous évaluons également le nombre d'unités par type et par locuteur. Il est en effet intéressant de comparer le nombre d'unités lexicales en fonction du parcours linguistique de chaque locuteur afin de déterminer ce qui aurait pu influencer ce résultat. En fonction de nos premières conclusions, nous nous intéresserons à la question des unités lexicales partagées entre plusieurs locuteurs. En effet, à Soure, chaque individu sourd met en commun sa LS familiale avec d'autres LS familiales. Or, le résultat de cette mise en commun, à ce stade de communautarisation, générerait-il davantage d'unités lexicales (chacun reprenant les unités de l'autre et les faisant siennes), ou au contraire

moins d'unités lexicales (chacun étant soumis aux unités d'autrui, chercherait à trouver un compromis qui nécessiterait de passer d'abord par une phase de « tâtonnement », plus instable) ?

Les données recueillies sur l'île de Marajó font donc l'objet d'une double analyse dans le présent travail : une analyse linguistique des configurations porteuses de sens (Chapitre V), d'une part, et un comptage des unités de sens afin de mieux situer ces LS d'un point de vue phylogénétique (Chapitre VI), d'autre part. Notre analyse porte à la fois sur des données élicitées et sur une séquence de discours spontané, le discours spontané étant à notre sens *le* lieu où se manifestent le mieux les capacités expressives des locuteurs.

Par ailleurs, comme dit, une autre question de recherche importante est celle de l'influence des caractéristiques sociolinguistiques sur les unités en LS (voir Chapitre II, section 2.2). À ce propos, le terrain du Marajó produit certains questionnements qui font l'objet d'une analyse davantage ethnographique, menée sur la base d'observations de terrain et d'entretiens. Nous nous concentrons ici de façon rétrospective sur le rôle des institutions de la région de Soure ainsi que les retombées dans les usages des actions et formations qu'elles ont mises en œuvre. Dans le chapitre VII, nous dressons un bilan *in situ* de la situation actuelle en termes d'utilisation des LS locales.

Avant toute chose, il nous semble nécessaire de commencer ce chapitre en présentant le terrain qu'est l'île de Marajó en mettant en avant certaines spécificités (section 1). Nous expliciterons ensuite les conditions de notre recueil de données sur place (section 2) avant d'aborder notre méthodologie d'analyse des inventaires de configurations (section 3.1) puis des LS du Marajó (section 3.2).

## **1. Ancrage sociolinguistique des LS du Marajó**

C'est le terrain qui confère un sens au cheminement scientifique parcouru dans une recherche de doctorat et au travail de thèse tout court. Benelli (2011)

Il est pour nous primordial de rendre compte de la situation de notre terrain, aussi précisément que possible. Les informations que nous avons choisi de présenter ci-dessous constituent, à notre sens, les données pertinentes afin de saisir la complexité de la situation et ses conséquences sur l'utilisation des LS.

### **1.1 L'île de Marajó : un terrain en tous points « éloigné »**

## 1.1.1 Contextualisation géographique et ethnographique

### 1.1.1.1 Éléments généraux

Située à 7 345 kilomètres de Paris, dans l'État du Pará (Nord-Est du Brésil), l'île de Marajó (littéralement, « bouclier des océans » en langue amérindienne) est à ce jour la plus grande île fluviale du monde. Les guides locaux expliquent que, selon la légende, les dieux auraient placé l'île à l'embouchure du fleuve Amazone dans le but de le protéger de la violence de la mer.

Cette île possède un patrimoine culturel très riche, comme l'attestent par exemple les poteries en céramique aux motifs géométriques dont la technique de fabrication remonte aux tribus indiennes habitant autrefois sur le territoire.



Figure 16 : Poteries traditionnelles réalisées à l'atelier Arte Mangue de Soure (*Rue Decima Terceira, Traversa Vinte e Três*) par l'artiste Ronaldo Guedes (photo de l'auteure)

La capitale, Soure (population estimée à 25 374 habitants<sup>158</sup>), est une région rurale où une grande partie de la population vit de la pêche, de l'agriculture et de l'élevage. Entre autres, l'élevage de buffles revêt une importance culturelle de taille puisque cet animal produit une viande localement appréciée ainsi que du lait, servant à la fabrication du fromage de buffle, spécialité marajoara connue dans tout le Nord du Brésil.

La population est principalement issue du métissage entre descendants d'amérindiens de la région du Nordeste et d'européens blancs. Le fruit de ce métissage est habituellement désigné par le terme *caboclos*<sup>159</sup> (Moran 1974 ; Parker 1982). Ce terme est sujet à débat dans le milieu académique en

---

<sup>158</sup> Institut brésilien de géographie et de statistiques (*Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística*). Voir <https://cidades.ibge.gov.br/brasil/pa/soure/panorama> (page consultée pour la dernière fois le 9 septembre 2019).

<sup>159</sup> Deux propositions d'étymologie semblent co-exister actuellement pour ce terme : chez Costa Pereira (1975) « caboclo » serait issu du mot tupi « caa-boc » (celui qui vient des bois), chez Ferreira (1971) et Parker (1985) « caboclo » proviendrait du mot tupi « kari-boka » (enfant de l'homme blanc) (Ayres 1992 : 23). Pour Tiphagne (2005 : 12), cette double étymologie participe elle-même de la polysémie du terme.

raison de sa non-appropriation par la population concernée<sup>160</sup> et des diverses réalités qu'il recouvre, nous y venons. Cependant, plusieurs auteurs dont Ayres (1992) ou Tiphagne (2005) estiment que, bien qu'elle ne fasse pas l'objet d'un consensus, l'appellation de *caboclo* reste un outil d'analyse pertinent. Nous nous permettons donc de l'utiliser et d'en présenter brièvement le caractère toutefois problématique, ceci afin de rendre compte de l'entrelacement identitaire qui caractérise la situation sociale du terrain sur lequel porte notre recherche.

### 1.1.1.2 La prégnance de l'identité *cabocla*

Le terme *caboclo* est couramment employé au Brésil avec des acceptions différentes (Ayres 1992 : 36). Ainsi, dans les médias et dans le cadre de discours politiques, il désigne simplement la population indigène rurale de l'Amazonie, de façon relativement objective. En revanche, dans la littérature de fiction et dans le savoir commun, il renvoie généralement à toute une déclinaison de stéréotypes plus ou moins négatifs autour de « l'homme amazonien typique », allant de la fainéantise à la connaissance ancestrale de la nature amazonienne. Cette définition versatile semble par ailleurs fortement liée à la façon d'appréhender l'Amazonie en elle-même puisque cette région est souvent décrite dans la littérature de fiction à la fois comme un « paradis tropical » et comme un « enfer de verdure » (Preto-Rodas 1974, cité par Ayres 1992 : 29). Un parallèle aurait ainsi été créé entre l'être humain et son environnement, parallèle qui est systématiquement péjoratif pour le *caboclo* : d'un côté, l'environnement foisonnant amazonien aurait été propice au développement d'un caractère peu enclin au travail, de l'autre, le cadre infernal de la forêt serait bien la preuve d'une incapacité des individus qui y vivent à le domestiquer et à le rentabiliser. Nous noterons avec Ayres (1992) que les auteurs de ces ouvrages sont tous des Brésiliens issus d'un milieu urbain : la population dite *cabocla* est ainsi décrite à partir d'un point de vue externe, ce qui n'est bien entendu pas anodin<sup>161</sup>. Enfin, d'autres utilisations courantes du terme peuvent désigner sans distinction un amérindien, un habitant d'une zone rurale ou bien un individu pauvre vivant dans une région urbaine.

Pour pallier ces imprécisions dans l'usage, Ayres souligne la spécification géographique qui est souvent ajoutée (1992 : 42). Ainsi, citant Salles et Isdeboki (1969), cette auteure mentionne les « caboclos from Marajó ». De leur côté, Martin et Decourt (2002 : 55) parlent de « ribeirinhos » (habitants des berges), terme également rapporté par Tiphagne (2005 : 65).

Ces éléments nous semblent primordiaux afin de tenter de comprendre le mode de vie au Marajó et afin de ne pas l'appréhender à travers le prisme de nos habitudes occidentales. Un exemple frappant de ceci, qui nous a marquée lors de notre première enquête, est le fait que les habitants de Soure travaillent de façon sporadique, bien souvent par choix. Le travail est en effet perçu comme un bon moyen de satisfaire les besoins de sa famille mais le fait d'être lié par des engagements

---

<sup>160</sup> À ce titre, il ne peut constituer un groupe ethnique *per se* puisque, comme le rapportent Grenand et Grenand (1990) et Ayres (1992), il faudrait d'après Barth (1965, 1969) que les caractéristiques définitives d'un groupe ethnique soient attribuées à la fois par les membres eux-mêmes et par des individus n'appartenant pas au groupe. Voir également Harris (1998) pour une critique élargie de l'utilisation de ce terme.

<sup>161</sup> Au moment où nous rédigeons cette thèse, nous ne savons pas s'il existe une littérature proprement *cabocla*.

professionnels peut être mal vécu. La liberté semble constituer une valeur importante dans la façon de vivre traditionnelle (Serre 2002). Ayres (1992) explique à ce sujet que certains individus *caboclos* considèreraient leur employeur davantage comme un client provisoire leur permettant simplement de subvenir à leurs besoins. Comme dit *supra*, les individus désignés comme *caboclos* ne se reconnaissent pas comme tels (Martin et Decourt 2002). En cause notamment, l'une des connotations négatives qui y serait associée au sein de la population rurale serait celle d'« amérindien domestiqué » (Ayres 1992 : 48). Nous comprenons donc aisément qu'en plus de refuser cette appellation, l'une des façons de lutter contre l'expansion de son utilisation serait logiquement de ne pas se plier à l'un des clichés qui y est rattaché (i.e. l'asservissement). Pourtant, ce détachement par rapport au travail a souvent été interprété comme un signe de paresse, le *caboclo* souffrant souvent de l'idée selon laquelle il serait pauvre par manque de volonté (Ayres 1992 : 44-45), stéréotype dont souffraient déjà les amérindiens.

### 1.1.1.3 Le caractère « liminaire » de l'identité *cabocla*, a fortiori au Marajó

Dans son travail de thèse portant sur les mythes et l'imaginaire marajoara, Tiphagne (2005) décrit l'île et l'identité des habitants du Marajó comme des espaces « liminaires ». Il s'agit d'un concept initialement développé par Van Gennep, en 1909, pour décrire les rites de passage (symboliques, sociaux ou encore spirituels) : accueil d'un étranger dans la communauté, grossesse, naissance, mariage, passage au statut d'adulte, deuil, passage à une nouvelle année, etc. Pour chaque rite de passage, manifesté par le franchissement d'un seuil symbolique, Van Gennep observait en premier lieu des rites dits *préliminaires*, synonymes de séparation de l'état ou du lieu antérieur ; venaient ensuite des rites *liminaires*, symbolisant un entre-deux, et venaient enfin les rites *postliminaires*, rites d'agrégation à un nouvel état (Van Gennep (1981 [1909] : 20). Chez les Masaï, par exemple, au moment de la puberté, les garçons âgés de douze ans environ sont rasés (phase préliminaire) puis circoncis, et doivent ensuite rester enfermés dans des huttes pendant quatre jours (phase liminaire). Après cela, ils sont rasés à nouveau et lorsque leurs cheveux repoussent, ils sont coiffés en tresses : c'est à ce moment que les jeunes hommes acquièrent finalement le statut de guerrier (phase postliminaire) (1981 [1909] : 95-96). Turner (1969) poursuit cette réflexion en précisant les caractéristiques propres aux individus se situant à cette étape liminaire. Pour lui, la « liminalité » se caractérise par le fait d'être dénué de statut, de n'appartenir alors à aucune catégorie sociale. En s'appuyant sur des études de cas (les Ndembu au Congo par exemple, 1969 : 361-363), Turner montre également que l'individu en situation de liminalité est effectivement celui qui est dénué de droits, qui n'a pas voix au chapitre, et dont l'individualité est niée.

Concernant les populations dites *caboclas* en général, compte tenu de la présentation succincte que nous en avons faite en 1.1.1.2, la considération de leur appartenance à un état liminaire est ici à souligner. L'idée n'est bien sûr pas nouvelle : à l'échelle du Brésil, Grenand et Grenand (1990) considèrent les *caboclos* comme se situant « entre déconstruction d'un monde amérindien et constitution inarticulée d'un monde métis ». Pour Kohler (2006 : 4), cette communauté constitue « un monde intermédiaire par essence, ensemble instable, en perpétuelle mutation ». Chez Martin et

Decourt (2002 : 55), le *caboclo* est toujours défini par le manque : « ils ne sont « ni... ni... », ou « plus vraiment... mais pas encore... » ». Ces auteurs parlent à ce propos d'une « liminalité permanente ».

Pour le Marajó, Tiphagne (2005) propose une analyse mettant en exergue les domaines précis pour lesquels ce territoire et sa population peuvent être considérés comme liminaires. Tout d'abord, s'intéressant à la ville de Soure, il souligne sa configuration qui, comme il en est pour beaucoup de villes amazoniennes, a été élaborée par rapport au fleuve situé à proximité. En effet, les neuf rues de Soure sont parallèles au fleuve Rio Paracauari et les vingt-six rues les coupant sont toutes perpendiculaires à ce dernier. Le centre de la ville est au bord du fleuve et à mesure que l'on s'en éloigne, c'est la végétation qui occupe l'espace. À ce titre, l'organisation même de la ville se caractérise par une forte proximité entre eau et terre, où l'homme et la nature sont imbriqués. Ensuite, de par sa nature d'île fluviale, eau douce et eau salée se retrouvent également mêlées dans les cours d'eau entourant l'île. Ces cours d'eau submergent d'ailleurs régulièrement le territoire puisque le climat se caractérise par l'alternance entre une saison sèche et une saison d'inondations. Ces différentes dualités sont par ailleurs confirmées par Prost et al. (2018), géographes s'intéressant à cette zone d'un point de vue géo-morphologique : citant Junk et al. (2013), ils indiquent que « [ces] zones humides sont des écosystèmes situés à l'interface entre les milieux aquatiques et terrestres (côtiers ou continentaux, naturels ou artificiels), inondés en permanence ou de façon temporaire par des eaux salines, saumâtres ou douces. Ils présentent une flore spécifique, adaptée aux différentes conditions hydro-géo-morphologiques des milieux. ». La faune et la flore de l'île sont en effet très riches au Marajó, ce qui en fait une destination de choix pour les adeptes de l'éco-tourisme. Or, cette nature luxuriante n'est jamais très éloignée des habitations, générant ainsi un autre domaine d'hybridité, entre l'homme et l'animal.

Tiphagne s'est beaucoup intéressé aux légendes panamazoniennes, et plus particulièrement à celles du Marajó. L'une d'elles a particulièrement retenu notre attention puisqu'elle a aussi été rapportée (sous des formes légèrement différentes) par deux de nos informateurs entendants de Soure, lors d'une conversation informelle : il s'agit de la légende du boto (Tiphagne 2005 : 188-196). Le boto est un animal réel évoluant dans l'Amazonie. Deux espèces y existent : le dauphin gris, qui est une aide précieuse pour les pêcheurs puisqu'il indique malgré lui les endroits propices à leurs activités, et le dauphin rose, plus massif. C'est cette seconde espèce qui est considérée par les *caboclos* comme le protagoniste principal de la légende dont il est question ici. Il se dit en effet sur l'île que le boto peut se transformer en être humain séducteur pouvant exercer ses charmes sur les humains qu'il attire sur les berges du fleuve. Décrit comme très différent des *caboclos* (blond et à la peau claire, il possède aussi beaucoup de richesses), la rencontre charnelle avec le boto pourrait donner lieu à certains malheurs tels que des enfants dont la vue ou l'ouïe est altérée<sup>162</sup>, la maladie voire la mort. Le poids de cette légende semble encore bien réel puisque certaines parties du corps du boto, animal incarnant le séducteur, sont encore vendues sur les marchés en tant que philtres d'amour censés aider à conquérir l'être aimé(e). Cette légende est vue par Tiphagne comme un autre élément

---

<sup>162</sup> Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre VII, section 2.

montrant la liminalité qui envahit également l'imaginaire des habitants : entre le fleuve et la terre, entre l'homme et l'animal.

Un dernier domaine de liminalité illustré par cette légende mais qui semble la transcender est celui de la liminalité temporelle entre présent et passé. En effet, les caractéristiques physiques et le statut social souvent attribués au boto sont pour certains habitants la représentation du colonisateur. Dans la continuité de ce propos, Tiphagne estime que la rencontre avec le boto pourrait symboliser la rencontre forcée des tribus amérindiennes avec « l'homme blanc » venu les déposséder de leurs terres et de leur statut. Il s'agirait peut-être d'une façon de dompter le récit colonial.

L'auteur mentionne également l'épisode de la Cabanagem<sup>163</sup> (*op. cit.* : 68-96), révolte sociale sanglante s'étant déroulée de 1835 à 1840 dans l'État du Pará. En cause, l'extrême pauvreté dans laquelle vivait la population et le sentiment d'abandon politique depuis l'indépendance du Brésil en 1822. Pour résumer la situation, durant cette période les amérindiens, métis et esclaves affranchis se révoltèrent contre la minorité blanche fortunée. Finalement, 30 000 habitants du Pará furent tués au cours de la répression de cette révolte et la ville de Belém fut détruite presque en totalité. Décrite comme « une guerre de libération nationale, peut-être la plus importante que le Brésil ait jamais connu » (Borges 1994 cité par Tiphagne *op.cit.* : 82), cette période de l'histoire semble pourtant ne pas faire partie de la mémoire nationale. Officiellement, elle est présentée comme une période de chaos, sans réelles revendications de la part de ses protagonistes et ne fait pas l'objet d'un enseignement scolaire. Finalement, elle constituerait en réalité un tabou social, y compris pour les *caboclos* eux-mêmes, chez qui elle est associée à un sentiment de honte. Tiphagne rapporte en effet qu'il semble ne pas y avoir de transmission au sein des familles de la part des membres les plus âgés. En outre, en l'absence de chronologie précise, la temporalité des événements semble floue. Par exemple, il semblerait qu'il y ait souvent confusion dans les mémoires entre la période de l'esclavage et l'épisode de la Cabanagem<sup>164</sup>. Pendant cette période et dans les années qui ont suivi, l'île de Marajó a été un lieu de refuge pour certains révoltés fuyant les répressions. À ce sujet, certains habitants estiment que la violence vécue sur le territoire a donné lieu aux nombreux mythes et légendes perdurant aujourd'hui (que nous ne rapportons pas ici par souci de concision<sup>165</sup>). Il s'agirait d'une façon d'exorciser les crimes, en l'absence de reconnaissance officielle.

Tiphagne conclut ainsi son travail : « Il n'est pas de tradition qui soit substantielle, préexistante et hors du temps historique mais une histoire faite de traditions inventées. » (*op. cit.* : 256). Il ajoute que la société cabocla semble être « une société de la marge, de la confrontation à l'altérité. » (*op. cit.* : 236). C'est dans ce contexte social, historique et géographique marqué par l'hybridité que vivent les individus sourds que nous avons rencontrés.

---

<sup>163</sup> Ce nom réfère initialement aux habitations des individus *caboclos* pauvres vivant sur les berges de cours d'eau.

<sup>164</sup> Ceci pourrait s'expliquer par le statut des populations *caboclas* qui, à l'époque de la Cabanagem, était proche de celui des esclaves : elles n'étaient pas reconnues en tant que citoyennes, ne pouvaient accéder à la propriété et n'étaient pas libres de leurs déplacements (2005 : 81, 86).

<sup>165</sup> Sur ce sujet, le lecteur peut se rapporter à Tiphagne (2005).



## 1.1.2 Les Sourds<sup>166</sup> de l'île de Marajó : d'individus absents de la sphère publique vers la possibilité d'une communauté visible

### 1.1.2.1 Cadre historique et législatif de la prise en compte de la surdité au Brésil

L'institutionnalisation de la LIBRAS remonte à la venue d'Edouard Huet, professeur sourd français, sur demande de l'Empereur D. Pedro I, probablement rendu conscient des besoins éducatifs des enfants sourds en raison de la surdité de son propre petit-fils. Huet fut le directeur de l'Institut des Sourds-Muets de Rio de 1857 à 1861 (Formigosa 2015). Durant le vingtième siècle, plusieurs missionnaires s'intéressèrent à l'éducation des sourds et publièrent des ouvrages et dictionnaires sur le sujet. En 1994, la *Déclaration de Salamanque et cadre d'action pour les besoins éducatifs spéciaux*<sup>167</sup> constitue une étape importante pour l'éducation des sourds au Brésil. Il s'agit du fruit du travail des représentants de 92 gouvernements et 25 organisations internationales aboutissant à des principes sur les politiques et pratiques en termes d'éducation pour les enfants avec « besoins éducatifs spéciaux ». Concernant les enfants sourds, la Déclaration de Salamanque préconise notamment que : « L'importance du langage des signes comme moyen de communication pour les sourds, par exemple, devra être reconnue, et il faudra assurer l'accès de tous les sourds à l'éducation au moyen de ce langage » (Article 21). Carliez et al. (2016) précisent que suite à ce texte, le pays a connu de nombreux autres textes législatifs, bien souvent restés inapplicables (ou difficilement applicables), sur certains territoires. Par exemple, le décret n° 5.626 de 2005 préconise ceci : « Pour les fins de ce Décret, l'on considère la personne sourde celle qui, par une perte d'audition, comprend et interagit avec le monde au travers des expériences visuelles, en manifestant sa culture principalement par l'usage de la Langue Brésilienne des Signes-Libras. » (Article 2)<sup>168</sup>. Carliez et al. (2016), soulignant la question de la culture de la personne sourde mentionnée ici et présentée comme étant en lien avec ses « expériences visuelles », s'interrogent sur la mise en œuvre de ces dernières dans les régions les moins favorisées. Nous pourrions également nous arrêter sur l'expression « perte d'audition » qui est également utilisée dans ce texte (« perda auditiva » dans le texte original en portugais), laissant entendre que les personnes nées sourdes ne seraient pas concernées par ce décret. Enfin, il nous semble pertinent de mentionner la circulaire CNE/CEB<sup>169</sup> parue en 2001, en faveur d'une éducation inclusive (Article 7 : « L'accueil des élèves à besoins éducatifs particuliers doit être réalisé dans les classes ordinaires de l'enseignement régulier commun, quels que soient les niveaux ou les modalités de l'éducation de base. » ; Article 2 : « Les systèmes d'enseignement doivent inscrire tous les élèves, et il revient aux écoles de s'organiser pour accueillir les élèves ayant des besoins particuliers, en assurant les conditions nécessaires pour

---

<sup>166</sup> Nous faisons le choix d'utiliser une majuscule afin de mettre en avant la réalité sociologique et linguistique dont il est ici question (Mottez 1996 : 110 ; Benvenuto 2004). Cependant, comme nous tâcherons de le montrer dans ce travail de thèse, la question de l'existence d'une communauté de Sourds au Marajó est plus complexe qu'il n'y paraît.

<sup>167</sup> Consultable ici : [https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000098427\\_fre](https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000098427_fre).

<sup>168</sup> Traduction de Carliez et al. (2016).

<sup>169</sup> CNE : *Conselho nacional de educação* (Conseil national de l'éducation) ; CEB : *Câmara de Educação Básica* (Chambre/Bureau de l'éducation fondamentale).

une éducation de qualité pour tous. »<sup>170</sup>).

Dans le cadre d'une recherche portant sur la mise en œuvre concrète des textes de lois, Carliez et al. (2016) — Université Paris 8 et Université fédérale du Pará<sup>171</sup> — se sont intéressés à la situation effective des sourds dans certaines régions isolées du Nord-Est du Brésil : dans l'état de Pará, sur l'île de Marajó ainsi qu'à Fortalezinha (île d'Algodoal) à partir de 2007, et dans l'état du Pernambouc, à Porto de Galinhas en 2011-2012. Les auteurs ont alors constaté qu'aucun des sourds rencontrés sur ces territoires n'avait eu accès à une éducation en LS.

De fait, ce constat doit à notre sens être mis en perspective avec le système éducatif brésilien en général, en particulier dans certains États plus défavorisés. En effet, un recensement effectué par l'IBGE<sup>172</sup> rapporte qu'en 2010, à Soure, 11 543 habitants sur les 24 488 n'avaient reçu aucune instruction et que, par ailleurs, seuls 2,07% des 18-24 ans étaient inscrits dans l'enseignement supérieur<sup>173</sup>. À plus large échelle, la grande région du Nordeste est par ailleurs la région avec le plus de personnes sans instruction (IBGE 2012 : 105)<sup>174</sup>.

Concernant la recherche en linguistique des LS, Carliez et al. (2016 : 130-131) rapportent que les premières recherches ont débuté vers le milieu des années 1990, à l'Université fédérale de Santa Catarina (UFSC). Ces travaux s'inscrivaient dans une approche formelle, écartant pendant longtemps les aspects sociolinguistiques de la LS. Ainsi, il se pourrait que le développement des recherches dans cet ancrage théorique ait contribué d'une part, certes, à légitimer l'utilisation de la LIBRAS mais, d'autre part, à mettre de côté les LS minoritaires qui étaient (et sont) pratiquées sur le territoire. La situation semble, selon les auteurs, en pleine évolution depuis quelques années. Entre autres, le corpus LIBRAS constitué par l'UFSC<sup>175</sup> à partir de 2010 inclut des questionnements liés à la variation de la LIBRAS.

Cependant, sur le terrain, Carliez et al. (2016) rapportent que la LIBRAS et le portugais continuent d'être considérés comme les seules langues à acquérir lorsque l'on est sourd. D'autre part, la non-consideration des LS locales semble s'étendre. Certaines régions rurales se trouvent alors en situation de diglossie entre LIBRAS et LS locales (Formigosa 2015). La LIBRAS correspond alors à la version haute de la langue, tandis que les LS locales — qui ne sont pas désignées ainsi mais plutôt comme une « gestuelle » ou une « mimique », etc. — correspondent à la version basse. Dans la section suivante, nous évoquons les débuts d'un projet au Marajó qui aurait pu participer de la mise en place institutionnalisée de cette domination linguistique, avant qu'un réel changement dans

---

<sup>170</sup> Traduction de Cury (2009). Les textes originaux sont consultables sur le site du ministère de l'Éducation du Brésil : <http://portal.mec.gov.br/>.

<sup>171</sup> UFPA.

<sup>172</sup> Voir <https://cidades.ibge.gov.br/brasil/pa/soure/pesquisa/23/22469> (page consultée pour la dernière fois le 17 mars 2019).

<sup>173</sup> Ce pourcentage est cependant en augmentation puisque 1,87% des 18-24 ans y étaient inscrits en 2000 et 0,53% en 1991.

<sup>174</sup> Publication bilingue de l'IBGE : *Brasil em números*, consultable ici : [https://biblioteca.ibge.gov.br/visualizacao/monografias/GEBIS%20-%20RJ/brasilnumeros/Brasil\\_numeros\\_v20\\_2012.pdf](https://biblioteca.ibge.gov.br/visualizacao/monografias/GEBIS%20-%20RJ/brasilnumeros/Brasil_numeros_v20_2012.pdf) (page consultée le 17 mars 2019).

<sup>175</sup> Consultable en ligne : <http://corpuslibras.ufsc.br/>.

l'approche théorique de référence ne conduise à poser un regard radicalement différent sur les LS locales.

### *1.1.2.2 Les débuts du projet « LIBRAS pour tous » au Marajó*

Les éléments qui vont suivre sont majoritairement issus du parcours de Maria Luizete Carliez, anciennement directrice du campus universitaire de Soure (annexe de l'UFPA). Ces informations reposent à la fois sur des échanges personnels avec la personne concernée ainsi que sur Carliez et Fusellier (2016). Nous ferons entendre d'autres voix sur l'Histoire des Sourds de Soure dans le Chapitre VII.

Comme dit précédemment, la mise en application des textes de lois concernant l'éducation des enfants à « besoins spécifiques » peut s'avérer complexe dans certaines régions du Brésil. Pour rappel, les décrets successivement établis préconisent pour les jeunes sourds un enseignement en LIBRAS et si possible en classe « ordinaire ». À Soure (Marajó), c'est en 2006 que l'on prend conscience de manquements, suite au mémoire d'une étudiante de l'UFPA : Thianny Brito (Brito 2006). Comme le soulignent Carliez et Fusellier (2016), ce travail met en effet en exergue l'absence de scolarisation adaptée pour la trentaine de sourds rencontrés par Brito. Maria Luizete Carliez, directrice du campus universitaire de Soure (UFPA) y découvre l'existence de ces individus sourds au moment de la présentation de ce mémoire. Il s'agit de son point de vue d'une nouvelle tout à fait inouïe étant donné que, même si aucun d'entre eux ne fréquente le campus, son entourage et elle-même attestent à cette période n'avoir jamais vu de sourds dans les rues de la ville, dans les endroits fréquentés et encore moins lors des manifestations culturelles rassemblant habituellement une grande partie des habitants<sup>176</sup>. De fait, ces individus étaient décrits par Brito comme isolés.

Il fallait remédier à cette situation étant donné que la mise en place de dispositifs d'accompagnement social fait partie des prérogatives des universités fédérales brésiliennes : il s'agit de « l'extension universitaire », un concept initialement développé au XIX<sup>e</sup> siècle en Angleterre (voir Panizzi 2003 ou Rubião 2013, cités par les auteurs). Ces dispositifs doivent être élaborés en partenariat avec la municipalité et peuvent concerner des domaines tels que l'éducation, la valorisation des cultures locales ou encore l'environnement, ceci dans le but d'articuler les actions de l'institution universitaire avec les problématiques de la société. Les étudiants sont fortement encouragés à participer à ce type de programme, leur implication étant considérée comme une activité académique à part entière.

Une équipe composée de membres de l'université (étudiants, professeurs et bénévoles) fut rapidement constituée pour aller sur le terrain à la recherche de ces sourds isolés. Une cinquantaine d'entre eux furent rencontrés et il s'avéra que sur ce nombre seules quatre femmes avaient été scolarisées, des années auparavant, dans une école de la ville (Dom Alonso), au sein de la même classe. Sur la cinquantaine de Sourds en question, aucun ne semblait rencontrer régulièrement

---

<sup>176</sup> Parmi ces dernières, nous noterons le *Cirio de Nazaré de Soure* : procession catholique ayant lieu le deuxième dimanche de novembre qui attire des milliers de personnes pour une marche traditionnelle colorée accompagnée de feux d'artifice.

d'autres sourds, chacun vivant avec sa famille entendante et entretenant visiblement peu de contacts avec l'extérieur. En 2003, une association d'aide à l'insertion sociale fut créée à Soure (« Amis Marajó »), dans le but de concrétiser les activités d'extension universitaire de l'UFPA. À partir de 2006, les sourds furent invités à participer aux activités de l'association. L'objectif principal était de leur permettre de sortir de leur isolement et d'entrer en contact les uns avec les autres. Les organisateurs entendants de ces premières rencontres rapportent que les échanges entre les personnes sourdes présentes se firent de façon très naturelle. Les entendants ne comprenaient pas ce qui se disait mais, quoi qu'il en soit, les sourds communiquaient gestuellement de façon très prolixe.

Rapidement, des cours de LIBRAS furent mis en place entre 2006 et 2007 avant de s'arrêter, par manque de disponibilité de la professeure. Afin d'inscrire ces événements dans une prise de conscience collective sur les politiques publiques d'éducation des enfants à besoins spécifiques, une première rencontre internationale fut organisée sur le campus de Soure<sup>177</sup>. L'objectif était de sensibiliser les enseignants à l'accueil de jeunes sourds. Maria Luizete Carliez y fait venir Jean-François Dutheil, alors directeur de l'INJS de Paris, qui, par hasard, devait se rendre à la même période à l'Institut national de l'éducation des sourds (INES) de Rio de Janeiro (établissement par ailleurs fondé par E. Huet mentionné ci-dessus).

À partir de cette période, Maria Luizete Carliez rapporte que sa réflexion sur les LS locales a suivi deux étapes : la première (à partir de 2008) a été caractérisée par la volonté de sortir les sourds de la région de Soure de leur isolement en leur apprenant la LIBRAS, la seconde (à partir de 2013) a été un temps d'apprentissage et de lectures théoriques intenses en lien avec un modèle théorique d'analyse des LS. Comme nous allons le voir, cette seconde étape a radicalement changé son approche et a par ailleurs été un moment déterminant pour notre propre travail.

Autour de 2008 donc, plusieurs événements se succèdent. Cette année, un premier accord de collaboration est signé entre l'INJS de Paris, l'INES de Rio de Janeiro et l'association « Amis Marajó ». L'INES envoya par la suite douze professionnels afin de former les enseignants du réseau public à l'éducation des sourds. Jusqu'en 2011, quatre rencontres au total furent organisées, en particulier sur la question de l'insertion des sourds dans la société. En 2009, l'UFPA de Soure embauche pour la première fois une professeure sourde de LIBRAS (Ellen Formigosa), puis une licence LIBRAS-Portugais L2 y est créée en 2010. Surtout, la même année Maria Luizete Carliez prend la responsabilité d'un projet financé par le Ministère de l'Éducation : « LIBRAS pour tous ». L'objectif de ce projet dont l'annexe de l'UFPA de Soure est le principal bénéficiaire, est de sensibiliser la population du Pará à l'éducation en LIBRAS des sourds. Pour ce faire, de nombreuses heures de formation en LIBRAS sont données aux volontaires (entendants) et un Laboratoire d'éducation inclusive est créé à l'UFPA. Ce laboratoire doit pouvoir permettre d'entrer en contact avec les sourds isolés de la région, leur soumettre des stimuli visuels afin d'éliciter le signe correspondant dans leur LS locale et leur apprendre immédiatement le signe « correct » de la

---

<sup>177</sup> « Forum International de discussion des politiques publiques pour l'insertion des personnes aveugles et sourdes de Marajó » en septembre 2007. Certaines recherches ont été menées concernant les personnes aveugles à Soure et, étant donné l'inexistence de cas d'aveugles isolés, les forums suivants n'ont pas comporté cette thématique.

LIBRAS, ainsi que le mot en portugais. À ce stade, et comme l'écrit sans détour Maria Luizete Carliez : « L'équipe de professeurs attachés à l'enseignement de la LIBRAS et du Portugais L2, ainsi comme les autres professionnels impliqués dans ce processus de construction des stratégies éducatives pour les sourds, ne considéraient pas la LS pratiquée par les sourds, soit en famille soit entre eux, en tant que langue à part entière et structurée. » (Carliez et Fusellier 2016 : 147). Tout avait été pensé pour tendre vers la LIBRAS : des interprètes de LIBRAS nouvellement formés à l'UFPA pouvaient participer à ce projet de recherche et aller dans les zones reculées apprendre cette LS aux sourds qu'ils rencontraient, sans se préoccuper des LS pratiquées avant leur arrivée. À cette période, l'équipe était dans une démarche d'action presque dans l'urgence et n'avait pas encore de rattachement théorique en linguistique ou didactique des LS qui orienterait ces efforts.

### *1.1.2.3 De la nécessité d'une prise en compte des LS locales*

C'est en 2012-2013 que la situation change puisque c'est à cette période que Maria Luizete Carliez se rend en France afin de se former à la linguistique des LS. Elle débute un stage post-doctoral à l'université Paris 8 sous la direction de Brigitte Garcia et assiste pendant cette période aux séminaires de recherche de l'équipe Langues des signes et gestualité (LSG). Ces événements constituent pour elle un apport de taille puisque le modèle sémiologique, modèle théorique développé et utilisé dans cette équipe, considère les LS locales telles que celles auxquelles Maria Luizete Carliez a eu affaire, comme des langues fonctionnelles. Ces langues auraient d'ailleurs recours aux mêmes structures qu'une LS institutionnelle telle que la LIBRAS. À ce titre, elles méritent d'être préservées, ou du moins considérées, avant d'envisager l'apprentissage d'une quelconque autre LS ou LV.

Cette nouvelle réflexion conduit à la mise en place d'une tout autre méthodologie de collecte des LS locales, avec un objectif bien différent : celui d'avoir un meilleur aperçu de la richesse linguistique de la région, de la préserver et de la valoriser dans l'optique d'un éventuel apprentissage de la LIBRAS. C'est ici que nous intervenons, quoique bien modestement, dans les actions entreprises au Marajó. En effet, l'année où Maria Luizete Carliez commençait son stage post-doctoral à l'université Paris 8, nous y effectuions notre Master 1 en Sciences du langage, supervisée par la même directrice. Mue par un désir de rédiger notre mémoire de Master 2 dans une approche de linguistique de terrain, cette concomitance s'avérait alors idéale. Nous avons donc participé à l'élaboration d'une nouvelle méthodologie de collecte de données que Maria Luizete Carliez allait mettre en œuvre à son retour à Soure (Carliez 2013). Cette méthodologie se basait davantage sur la valorisation de discours spontanés tels que des récits de vie entre individus sourds comme entendants ainsi que l'utilisation de stimuli imagés d'histoires. L'idée n'était donc pas de corriger la LS utilisée par les locuteurs mais, au contraire, d'encourager son utilisation. Les données ainsi obtenues ont ensuite fait l'objet d'une analyse linguistique de notre part mettant en avant les

structures linguistiques utilisées, l'existence d'unités lexicales *a priori* stabilisées<sup>178</sup> ou en cours de stabilisation chez certains locuteurs et la régularité de certains éléments compositionnels des unités de sens (Martinod 2013).

D'un point de vue institutionnel, les échanges entre l'université Paris 8 et l'UFPA ont continué, ceci afin d'ancrer durablement les apports théoriques de l'une et les possibilités de terrain de l'autre. De ce fait, nouvellement doctorante à l'université Paris 8, nous avons pu participer en 2015 aux « Premières journées d'études sur la linguistique des LS » ainsi qu'au « Séminaire international sur l'accessibilité et l'éducation spéciale »<sup>179</sup> qui furent organisés à l'UFPA de Belém (Pará) et où l'approche théorique développée à l'université Paris 8 a été présentée et interrogée à la lumière des données sociolinguistiques de cette région du Pará.

### 1.1.3 La question de l'identité « liminaire » des Sourds du Marajó

Comme nous l'avons souligné plus haut (section 1.1.1.2), la population *cabocla* est considérée comme par définition en marge de la société brésilienne et son identité reste complexe et difficilement saisissable. Les individus *caboclos* du Marajó, en plus d'être caractérisés par la liminalité évoquée plus haut (section 1.1.1.3), sont par ailleurs implantés sur un territoire également décrit comme hybride sur au moins deux aspects : géographique, si l'on considère l'entre-deux permanent dans lequel se trouvent le climat local et les différents espaces de l'île, et historique, lorsque l'on pense aux périodes marquantes de l'histoire de l'île qui ont laissé un héritage profond sur le mode de vie et les croyances actuelles.

La littérature sociologique portant sur les façons dont est appréhendé le handicap dans les sociétés peut nous apporter un éclairage supplémentaire sur la situation. En effet, Blanc (2010) considère également que, d'un point de vue sociologique, les personnes handicapées sont dans une situation de liminalité. S'appuyant sur les travaux de Murphy (1993) — anthropologue ayant perdu ses capacités motrices —, il explique que, selon l'opinion commune, les personnes handicapées sont généralement situées entre la catégorie des « bien-portants » et celle des « malades ». Ce terme n'est pas péjoratif du point de vue de cet auteur. Il décrit la façon dont la majorité de la population considère ces personnes en situation de handicap : ni comme bien-portants, ni comme malades, mais comme étant entre les deux. Murphy (1993) parle dans ce cas de « liminalité sans fin » qui, contrairement à ce que décrivait Van Genep, ne possède pas (*a priori*) de limite temporelle. Par ailleurs, Korff-Sausse (2010) nous rappelle que l'apport majeur du courant des *disability studies* a

---

<sup>178</sup> Nous devons cette expression d'« unité stabilisée » à Fusellier-Souza (2004) qui y a recours par rapport à la fois à l'« image stabilisée » dans l'esprit du locuteur à l'origine de la création du signe (2004 : 28) et à la terminologie de Monteillard (2002) qui renvoie à une « unité gestuelle minimale de réalisation de sens caractérisée par une visée généralisante/catégorisante des référents », citée par Fusellier-Souza (2004 : 31).

<sup>179</sup> « Primeiras Jornadas de Estudos Linguísticos sobre Língua de Sinais » (10-11 août 2015, UFPA, Belém) et « I Seminário Internacional sobre Acessibilidade e Educação Especial », (12-19 août 2015, UFPA, Belém et CCBEU, Belém).

été d'interroger cette opposition binaire entre « normal » et « pathologique ». Ceci met donc en avant le caractère liminaire des personnes en situation de handicap dans nos sociétés.

Par rapport à la question de la surdité, Korff-Sausse (2010) explique notamment que les préconisations de professionnels concernant le choix du bilinguisme français-LSF pour les enfants sourds semble être le plus cohérent mais que, néanmoins, ce choix engendre une forte résistance auprès des familles pour qui voir évoluer leur enfant dans cet « entre-deux linguistique et culturel » semble invivable. Blanc (2010) cite également l'exemple de personnes sourdes signantes non oralistes qui seraient peu familières avec l'écrit. Il parle à leur sujet de « socialisation introuvable » dans le sens où, dans l'immédiateté, l'altérité qu'elles incarnent s'avère selon lui « radicale » voire « inconvenante » puisqu'elle empêche l'interaction. Cette interprétation est bien sûr à considérer comme étant celle d'un individu entendant pour qui l'exemple en question sert simplement d'illustration. Il indique toutefois ce que peut susciter le statut liminaire d'individus sourds dans une société à majorité entendante. Blanc (2010) poursuit en indiquant que cette « socialisation introuvable » conduit à l'émergence d'une population en marge, « jamais exclue mais néanmoins éloignée du monde ».

Les réflexions de ces auteurs, ainsi que la tentative de rendre visibles les Sourds de Soure (section 1.1.2.2), nous amènent à aborder cette situation à travers le prisme de la liminalité mais dans un cadre culturel quelque peu différent de celui, occidental, étudié par Blanc (2010) et Korff-Sausse (2010). En effet, il nous semble qu'après avoir vécu dans une forme d'exclusion de la sphère publique, tout en étant bien intégrés dans la sphère familiale, les Sourds de Soure ont commencé à partir de 2007 à faire partie, progressivement, de la société. Du moins, on a tenté de les prendre en compte dans l'enseignement. Nous pouvons alors nous demander si, dans ce contexte *a priori* « doublement » liminaire (de par l'identité *cabocla* et de par la géo-morphologie du territoire marajoara), les Sourds seraient malgré tout considérés comme « à la marge » ? Plus concrètement, malgré les efforts institutionnels fournis, qu'en est-il de la considération des Sourds de Soure et de leurs LS ? En d'autres termes, la liminalité propre à la population *cabocla* et au territoire marajoara où l'identité est envisagée comme dynamique et multiple, a-t-elle été un facteur positif dans la façon dont ont été considérés les Sourds, une fois que leur existence a été mieux connue ?

## 1.2 Conditions de l'enquête de terrain

### 1.2.1 Circonstances de la venue sur le terrain, en deux temps (2015 et 2017)

Comme expliqué en 1.1.2.3, notre premier travail sur les LS du Marajó s'est effectué à distance. En effet, pour notre mémoire de Master 2, nous avons travaillé sur des données collectées à partir d'une méthodologie que nous avons établie mais que nous n'avons pas nous-même mise en œuvre sur le terrain. L'avantage de cette façon de faire était que nous pouvions tirer parti du fait que Maria Luizete Carliez connaissait très bien l'île et ses habitants, en raison de son activité professionnelle et

de son enfance passée dans cette région. Les données de six informateurs sourds et quatre entendants ont ainsi été recueillies pour ce corpus. Il s'agissait soit d'interactions sourd/entendant ou sourd/sourd, soit de monologues de type 'locuteur sourd en face caméra'. Le corpus (Carliez 2013) s'organisait comme suit :

Type de données	Locuteur(s)	Nature des données	Durée
Interaction sourd/entendant	Evandro (S) et sa soeur	Discussion sur la vie quotidienne	10 minutes
	Mariana (S), son fils et sa mère	Discussion sur la vie quotidienne	30 minutes environ
	Mariana (S) et son fils	Séance de jeux	30 minutes environ
	Silvia (S) et sa mère	Discussion sur la vie quotidienne	30 minutes environ
Interaction sourd/sourd	Joelson et Silvia	Discussion sur la vie quotidienne	30 minutes environ
	Raquel et Vanilson	Discussion sur la vie quotidienne	20 minutes environ
Monologue sourd	Evandro	Récit libre (enfance, scolarité, vie professionnelle)	10 minutes environ
	Raquel	Présentation	5 minutes environ
	Vanilson	Récit libre (enfance, scolarité, vie professionnelle)	30 minutes environ
Durée totale			3 heures 15 minutes (env.)

Tableau 5 : Nature des données du corpus Carliez (2013), issu de Martinod (2013 : 57-58)

Ce premier corpus met avant tout l'accent sur des récits semi-dirigés dans des contextes interactionnels différents. Dans notre mémoire de Master 2, nous avons fait le choix de nous concentrer sur l'analyse détaillée de plusieurs sections de ce corpus, particulièrement riches en termes d'expressivité. Ces sections incluaient chaque type d'interaction et représentaient au total 4 minutes et 8 secondes de vidéo.

Pour notre travail de thèse, l'idée était cette fois de travailler sur des données recueillies par nos soins sur le terrain. L'objectif était d'une part de partir sur de nouvelles données, plus propices à la vérification de nos hypothèses de recherche et, d'autre part, de pouvoir rendre compte de la situation sociolinguistique actuelle de Soure avec un regard extérieur. Nous étions à ce moment consciente du fait que, d'une part, nous ne parlions que très peu le portugais et, d'autre part, étions peu familière du Brésil et encore moins de régions rurales comme celles du Marajó. Néanmoins,



nous estimions avoir été à bonne école pour pouvoir appréhender ces LS d'un point de vue sociolinguistique pertinent et étions en quelque sorte déjà impliquée dans le processus de valorisation de ces LS en raison de notre travail de mémoire.

Avant notre départ, nous avons planifié le programme de chaque journée et commencé à élaborer les stimuli qui allaient être utilisés (section 2.3.3). Enrichie par une année passée en Master 2 Anthropologie et Ethnologie sociale, nous avons tenté de mettre en œuvre les techniques que nous y avons apprises. Ainsi, une fois sur place, nous avons tenu un journal de bord détaillé sur une base quotidienne et avons tenté, autant que possible dans les conditions qui étaient les nôtres, d'adopter la posture d'une chercheuse en observation participante<sup>180</sup>.

Le premier voyage a eu lieu en juillet-août 2015. Maria Luizete Carliez étant retenue à Belém durant cette période pour l'organisation des événements académiques mentionnés ci-dessus, elle avait informé Claudio Gonçalves Pamplona de notre venue et de nos objectifs de travail. Ce dernier a été formé à l'UFPA et est désormais interprète de LIBRAS. Il est en outre très à l'aise en français et connaît par ailleurs les Sourds de Soure puisqu'il avait lui-même participé à certaines activités organisées en 2007 par l'association « Amis Marajó ». Ceci fait de lui une personne qualifiée pour nous accompagner à la fois auprès de Sourds mais également de leurs familles entendants. Lors de ce premier voyage nous avons fait la rencontre des informatrices sourdes suivantes (les informatrices déjà présentes dans le corpus de Carliez 2013 — Tableau 5 ci-dessus — sont marquées d'un astérisque) : Erica, Raquel\*, Araceli, Silvia\*, Mariana\* et Lilia. Les métadonnées des participants sont explicitées en 2.1. Nous avons également eu l'occasion de nous entretenir avec la mère d'Erica et les grands-parents de Diego, seul jeune homme sourd que nous avons rencontré une unique fois mais qui a refusé de participer aux séances d'enregistrement de données en LS.

Le corpus recueilli en 2015 contenait environ 15 heures de vidéo (élicitations à partir d'histoires en images ou d'images isolées d'éléments culturellement pertinents et interactions spontanées). Malheureusement, certaines copies ayant été égarées<sup>181</sup>, le corpus restant se limite finalement à 3 heures, 29 minutes et 35 secondes.

Pour pallier la perte de ces données, garder le contact avec nos informateurs et également constater une éventuelle évolution de la situation, nous avons fait le choix d'effectuer un second voyage au Marajó, deux années plus tard (mars 2017). Au moment de notre venue, nous avons à nouveau pu enregistrer les productions de Raquel et Erica, les autres locutrices rencontrées en 2015 n'étant plus disponibles car retenues par des activités familiales (nous avons cependant pu échanger brièvement avec certaines d'entre elles). De nouveaux locuteurs se sont ajoutés à notre panel d'informateurs :

---

<sup>180</sup> Méthode développée initialement par Malinowski (notamment Malinowski 1922) et popularisée dans les années 1920-1930 par l'École de Chicago dont l'objectif était de décrire l'être humain tel qu'il évolue au quotidien, dans son environnement. Ceci permet à la fois de comprendre le fonctionnement d'un groupe social donné sans y surimposer les propres conceptions du chercheur et de faire la distinction entre le discours des informateurs et leurs pratiques réelles.

La durée totale de nos deux terrains de recherche étant relativement courte, nous sommes consciente que nous ne pouvons prétendre avoir pu effectuer une observation participante au sens propre du terme. Nous avons cependant tenté d'en adopter la démarche.

<sup>181</sup> Cet incident a probablement eu lieu durant notre trajet de retour. Le disque dur principal contenant l'intégralité de notre corpus n'ayant pas encore pu faire l'objet d'une sauvegarde totale sur un autre support, seules certaines séquences avaient été sauvegardées.

Edilene, Suzana et Neilo (voir métadonnées en 2.1). Le corpus recueilli en 2017 comprend le même type de données que celui de 2015 et a une durée totale de 4 heures, 58 minutes et 22 secondes. Le contenu précis du corpus total est exposé en annexes (section 3, page 397).

### 1.2.2 Premiers contacts sur place : « Prendre ce que le terrain veut bien donner. »

Cette phrase, prononcée par Frank Seifart lors d'un Atelier « Doculang, Linguistique de terrain et documentation » du SeDyL (UMR 8202), le 13 décembre 2016<sup>182</sup> (soit entre nos deux enquêtes de terrain) nous a offert un recul nécessaire sur la première vague de données obtenue en 2015. En effet, entrer sur son terrain de recherche afin d'en obtenir les éléments indispensables pour l'analyse n'est jamais chose aisée et il convient d'être conscient (et d'accepter, dans une certaine mesure) que les données obtenues sur le terrain sont souvent différentes de celles initialement escomptées.

#### *1.2.2.1 Trois difficultés méthodologiques propres à notre terrain de recherche*

Dans notre cas, la première difficulté était celle de la langue, ou plutôt *des* langues. En effet, non seulement nous maîtrisions uniquement les bases du portugais du Brésil mais, en outre, il nous fallait apprendre la (les ?) LS de nos locuteurs, en tentant de ne pas les influencer avec notre pratique de la LSF. Concernant le portugais, nous passions systématiquement par Claudio Gonçalves Pamplona pour interpréter en simultanément les échanges importants que nous pouvions avoir avec des entendants. Pour ce qui est des LS, nous avons opté pour la méthode suivante : durant les premières séances, nous tentions de ne pas communiquer en signant (hormis au moyen de quelques éléments de gestualité co-verbale tels que 'pouce levé' ou encore 'coucou'). Cependant, nous nous autorisons l'utilisation de structures de transfert, supposées communes à toutes les LS. De façon générale, la communication passait au départ essentiellement par Claudio Gonçalves Pamplona, certes interprète en LIBRAS mais qui, d'une part, travaille surtout avec la variété de LIBRAS de la région du Nordeste culturellement plus proche de celle du Marajó (voir Formigosa 2015 sur les différences régionales) et, d'autre part, avait fréquenté les Sourds de Soure (et continuait de le faire) avant de devenir interprète. Après les séances quotidiennes d'enregistrement, nous visionnions nos données (seule, pendant que le contexte nous était encore accessible, ou avec Claudio lorsque nous n'étions pas sûre du sens) afin de nous imprégner des signes utilisés par les informatrices. Progressivement, nous pouvions les employer à notre tour lors de nos séances, toujours avec beaucoup de prudence.

La seconde difficulté était liée à la situation rurale de la zone où se déroulait notre enquête. La simple explication d'un travail de thèse étant délicate à aborder, nous nous sommes présentée comme désireuse d'en apprendre davantage sur l'île de Marajó et sur les LS des Sourds qui y vivaient. En 2015, ceci a par ailleurs fini par générer des situations assez inattendues puisque l'une

---

<sup>182</sup> Le résumé de la séance est consultable ici : [https://www.vjf.cnrs.fr/sedyl/archives.php?etend=O&no\\_news=300&langue=en&m=12&y=2016](https://www.vjf.cnrs.fr/sedyl/archives.php?etend=O&no_news=300&langue=en&m=12&y=2016). Frank Seifart est actuellement chargé de recherche CNRS au laboratoire Dynamique du langage (UMR 5596).

des locutrices (Erica) a développé une envie particulière de nous apprendre sa LS, se mettant véritablement dans la peau d'une professeure de langue<sup>183</sup>. Pour autant, nos informateurs ont été très peu scolarisés (ils ont tous rapidement quitté l'école, voir métadonnées en 2.1). Or, les tâches que nous avons prévu de leur proposer s'apparentent beaucoup à des exercices scolaires auxquels nos informateurs n'étaient plus ou pas habitués. Ici également, il a fallu du temps pour que les consignes soient comprises et nous avons finalement adapté notre méthodologie suivant les locutrices. Par exemple, certaines d'entre elles n'étant pas à l'aise avec la mémorisation d'histoires en images, nous les avons laissé s'entraîner plusieurs fois et, lorsque c'était nécessaire, nous leur avons permis de garder le support à proximité.

Nous précisons que nous étions consciente de certaines de ces difficultés avant de commencer ce terrain et avons tenté d'y remédier autant que possible en amont, notamment en nous familiarisant davantage avec le portugais ou en réfléchissant à d'éventuelles explications pour justifier notre présence au Marajó.

La troisième difficulté, aussi triviale qu'elle puisse paraître, était de pouvoir rencontrer les Sourds de Soure. Le travail de mémoire de Brito (2006) ayant disparu dans un incendie à l'UFPA, il nous restait peu d'indications sur la localisation de ces derniers. Une fois sur place, nous avons rapidement compris qu'il n'existait plus de lieu de rencontre dédié : les deux associations jouant ce rôle étant abandonnées. La première, « Amis Marajó », a périclité lorsque sa présidente (qui n'était autre que Maria Luizete Carliez) a arrêté ses activités professionnelles à Soure. La seconde, l'APADS<sup>184</sup>, fondée en avril 2009, se trouvait en grande difficulté financière au moment de notre enquête et ses activités étaient donc à l'arrêt<sup>185</sup>. Finalement, cette absence de lieu de rencontre régulier nous a semblé être la difficulté la moins aisée à dépasser.

---

<sup>183</sup> Il semblerait que ce rôle lui ait donné une nouvelle vocation : en 2017, alors que des cours de LIBRAS sont à nouveau organisés à Soure, Erica semble souvent tacitement désignée comme assistante des deux professeurs de LIBRAS (venus de Belém) pour aider les apprenants entendants dans leurs exercices pratiques.

<sup>184</sup> APADS : *Associação de Pais e Amigos e Deficientes de Soure* (Association de parents et amis de personnes déficientes de Soure).

<sup>185</sup> Toutefois, l'association semble continuer d'exercer une certaine influence. Ainsi, en novembre 2017 et en septembre 2018 furent organisés les « Jeux scolaires des élèves handicapés de Soure » (*Jogos Escolares de Alunos com Deficiência de Soure*). Ces événements ont été lancés en 2012 à l'initiative de Marta Bezerra, Miguel Bezerra et Derci Silva, alors membres de l'APADS. Ils tentent de promouvoir le sport et l'éducation comme instruments d'inclusion. Voir <http://www.seel.pa.gov.br/noticia/alunos-com-defici%C3%Aancia-participam-de-jogos-em-soure> et <http://www.soure.pa.gov.br/portal-da-transparencia/agenda-do-prefeito/> (pages consultées le 11 mars 2019).



Figure 17 : Le local de l'APADS (*Segunda Rua, Traversa 15*) à l'abandon (photos de l'auteure)

### 1.2.2.2 À la recherche des Sourds de Soure

En 2015, dès notre arrivée, une première rencontre avait été organisée à distance par Maria Luizete Carliez : Claudio Gonçalves Pamplona — notre assistant de recherche, qui allait nous accompagner pendant nos deux voyages de terrain —, et quatre jeunes femmes sourdes (Erica, Raquel, Silvia, Araceli) nous attendaient pour une prise de contact. Certaines d'entre elles étaient familières de Maria Luizete Carliez puisqu'elles avaient participé au corpus réalisé en 2013 par cette dernière. Il s'agissait d'un début prometteur mais Brito (2006) faisait état d'une cinquantaine de Sourds à Soure. Or, nous ne savions pas où ils se trouvaient à présent. Parallèlement au déroulement quotidien de séances de familiarisation puis d'enregistrement des quatre locutrices, nous avons donc entrepris, avec Claudio Gonçalves Pamplona, de nous rendre au domicile d'autres personnes sourdes, en nous basant sur les souvenirs de ce dernier. À plusieurs reprises, nous réalisâmes que certaines familles avaient déménagé, le plus souvent pour aller chez des membres de leur famille habitant dans une autre ville du Marajó. Avec l'aide d'Erica et Raquel, nous sommes parvenus à entrer en contact avec deux autres femmes sourdes qui ont accepté de participer à notre collecte : Mariana (qui avait également fait partie des locutrices enregistrés par Maria Luizete Carliez) et Lilia. Chacune est la mère d'un enfant entendant que nous avons également invité à nos séances d'enregistrement (Juan-Hugo et Maria-Clara). Nous avons également été mise en contact avec un jeune homme sourd ayant été confié à ses grands-parents : Diego. Il s'agit d'un adolescent de 15 ans (en 2015), très ouvert lorsqu'il s'agit de jouer avec ses voisins. Il ne put toutefois participer à notre travail d'enregistrement : d'après sa grand-mère, il était scolarisé en journée dans une classe sans aucun dispositif d'accueil adapté à sa situation et avec des enfants beaucoup plus jeunes que lui. Le soir, espérant combler ses lacunes, il suivait des cours particuliers jusqu'à 21 heures.

En 2017, plusieurs facteurs nous ont permis de rencontrer quatre nouveaux locuteurs. Tout d'abord, nous avons gardé contact avec plusieurs locutrices rencontrées en 2015 et plus particulièrement avec l'une d'elle, Erica. Lorsque nous l'avons informée de notre arrivée à Soure, elle a tenu à venir à notre rencontre et était accompagnée de l'une de ses nouvelles amies : Edilene. Nous avons passé

un moment avec elles et avons proposé à Edilene de se joindre à nous pour de prochaines séances de tournage, ce qu'elle a accepté. Ensuite, grâce à Claudio Gonçalves Pamplona qui connaît certains professeurs, nous avons pu visiter l'école Dom Alonso, la seule école de la ville proposant depuis 2015 un « service spécial d'éducation » (*atendimento educacional especial* ou AEE)<sup>186</sup>. Cette visite nous a permis de nous entretenir avec la directrice de l'école, une interprète de LIBRAS alors en poste depuis une semaine et Miguel Nazareno da Cruz Bezerra, à ce moment-là professeur de l'AEE et antérieurement professeur dans des classes accueillant des élèves sourds en intégration. Il nous a dressé un état des lieux de la situation actuelle (cf. chapitre VII) mais, surtout, il nous a fourni une liste précise des Sourds de Soure qu'il connaît. Cette liste nous a servi de base, Claudio Gonçalves Pamplona et moi-même, pour continuer nos recherches. Finalement, peu de Sourds de cette liste ont été retrouvés mais en effectuant du porte-à-porte dans le quartier supposé de l'une des personnes de cette liste, nous avons rencontré Rosiani, femme d'une quarantaine d'années vivant totalement isolée avec sa famille. Elle ne figurait pas sur la liste de Miguel et, après avoir passé une après-midi à son domicile, elle a accepté de participer à notre collecte de données en LS. En outre, notre visite à l'école Dom Alonso nous a permis de faire la connaissance de Suzana, jeune fille de 15 ans scolarisée en intégration et qui connaissait bien la LIBRAS. Elle a également accepté de participer à notre collecte et a même demandé à son voisin sourd, Neilo, de l'accompagner.

Pour, finalement, le dire en quelques mots, trouver les locuteurs sourds de Soure a été une tâche ardue que nous ne pouvions pas effectuer autrement qu'en étant sur place. Il a fallu faire preuve de persévérance pour arpenter les rues de Soure sous une chaleur tropicale (ou en période d'inondations) et tenter de convaincre progressivement les familles, par le biais d'un interprète, dans un contexte où nous étions en quelque sorte en position de faiblesse<sup>187</sup>.

Nous avons au final été en contact avec onze sourds de Soure (dix ont participé à nos enregistrements) : ceci reste relativement peu comparativement à la cinquantaine de sourds dont faisait état Brito (2006) et aux trente sourds récemment décrits dans un travail de mémoire publié en 2015 à l'UFPA que nous avons pu consulter sur place<sup>188</sup>. Ce travail insiste par ailleurs sur le besoin urgent de professionnels formés à la LIBRAS à Soure, sans qu'il soit fait mention des LS utilisées par ces trente Sourds, présentés comme n'ayant pas de communauté. Enfin, nos rencontres avec deux familles de locuteurs sourds, de manière répétée et avec deux années d'écart, ont également

---

<sup>186</sup> Nous reviendrons dans le Chapitre VII sur la situation actuelle de Soure et sur les dispositifs institutionnels établis récemment. Nous retiendrons ici qu'une AEE se distingue d'une « classe spéciale » en ce qu'elle est seulement une classe de soutien pour les élèves en intégration dans une autre école de la ville. Depuis 2001, c'est en effet cette intégration en « classes ordinaires » qui est visée. Les classes spéciales, aujourd'hui inexistantes à Soure, accueilleraient tous les jours des élèves en situation de handicap. Si l'un d'eux était jugé « apte » à intégrer une classe ordinaire, il quittait la classe spéciale et l'AEE prenait le relais, en renfort, certains jours de semaine.

<sup>187</sup> Ce cheminement nous a d'ailleurs valu le surnom de « a menina teimosa » (la fille têtue), de la part de certains locaux. En effet, le fait qu'une jeune femme seule et étrangère effectue ce type de travail était pour eux incompréhensible et prêtait même à sourire.

<sup>188</sup> Elis Regina da Silva Neves (2015), *Contexto Socioeducacional dos Surdos de Soure*; Trabalho de Conclusão de Curso, Graduação em Letras Libras e Língua Portuguesa como segunda língua para surdos — Universidade Federal do Pará, sous la direction de Eder Barbosa Cruz.

été éclairantes du point de vue de la façon dont sont considérées ces LS locales dans la sphère familiale. Ceci vient s'ajouter à l'entretien mené à l'école Dom Alonso pour nous fournir un aperçu des représentations sur les LS pratiquées à Soure que nous développons dans le Chapitre VII.

### 1.2.3 Synthèse des conditions du terrain et outils théoriques utiles à sa description

#### 1.2.3.1 Rappel des événements principaux à Soure

Nous résumons ci-dessous les étapes-clés ayant abouti à la situation de Soure lors de notre arrivée en 2015 :

- 2006 : Suite au travail d'une étudiante, une équipe de l'UFPA fait le constat alarmant de la présence d'une cinquantaine de personnes sourdes, de leur non-scolarisation et, de façon générale, de leur absence de la sphère publique.
- 2007-2009 : Par le biais d'actions associatives, l'objectif est de favoriser les rencontres des Sourds de Soure. À ce stade, le présupposé est que les pratiques gestuelles des sourds isolés ne sont pas linguistiques.
- 2010 : Sur cette base, une politique d'éducation inclusive en collaboration avec le Ministère de l'Éducation (décret n° 5.626 du 22.12.05) est mise en place, il s'agit du projet « LIBRAS pour tous ».
- 2012-2014 : Maria Luizete Carliez, alors responsable du campus UFPA à Soure et du projet « LIBRAS pour tous » effectue un stage post-doctoral à l'université Paris 8. Elle se familiarise alors avec les hypothèses et la méthodologie du modèle sémiologique, modèle théorique qui y est utilisé et développé. S'en suit un changement d'orientation, que nous avons accompagné par la participation à l'élaboration d'une méthodologie de recueil de données en LS. L'objectif est désormais de valoriser les LS locales et de les considérer en tant que langue 1 des sourds isolés. En tant que telles, elles devraient, à terme, être prises en compte dans le parcours scolaire des Sourds : la LIBRAS serait pour eux une langue 2 et le portugais écrit une langue 3.

Comme nous le montre ce résumé, les différentes étapes se sont succédé très rapidement : en huit années, la ville de Soure a pris conscience de l'existence de personnes sourdes déscolarisées sur son territoire et plusieurs actions au niveau universitaire ont été instaurées pour tenter de répondre à ce besoin de scolarisation adaptée. Parmi ces actions, un cursus de formation dédié à la pédagogie dite « inclusive » a été créé de toutes pièces à l'UFPA, avec toutes les contraintes pédagogiques et administratives que l'on suppose. L'aboutissement majeur de ce processus semble être la reconnaissance des LS pratiquées sur le territoire et leur mise en commun, conduisant *a priori* à l'émergence d'une LS micro-communautaire. Cependant nous pouvons nous demander comment cette tentative de valorisation émanant d'une institution de l'enseignement supérieur est perçue sur le terrain. En d'autres termes, quels sont les discours et représentations sur les LS à Soure ? Par LS,

nous entendons à la fois les LS locales mais aussi la LIBRAS puisqu'en effet, dans un cas comme dans l'autre, ces langues sont entrées de façon relativement brusque dans le paysage marajoara. Pour cela, dans notre analyse nous envisagerons les LS du Marajó à partir de deux concepts : celui d'idéologie linguistique et celui de diglossie.

### *1.2.3.2 Les concepts d'idéologie linguistique et de diglossie*

C'est depuis une trentaine d'années que des travaux du domaine de l'anthropologie linguistique traitent spécifiquement des idéologies linguistiques. Souvent associées à la notion de « représentation collective », ces idéologies correspondent à « tout ensemble de croyances sur le langage articulé par les utilisateurs en tant que rationalisation ou justification de la langue perçue et de ses usages » (Silverstein 1979). Pour Jaffe (2008), les idéologies correspondent à plusieurs phénomènes dont :

- les « croyances, souvent inconscientes, concernant ce qui définit une langue comme une langue »,
- les « notions collectives » autour du bon ou du mauvais usage de registres discursifs particuliers,
- des « convictions — voire des certitudes — concernant le lien (culturel ou politique) entre langue et identité » (identité personnelle comme citoyenne).

Le moyen d'appréhender ces idéologies est de s'intéresser aux discours métalinguistiques produits mais également aux pratiques, ces dernières étant ancrées dans les idéologies linguistiques. Bien entendu, tout comme les pratiques sont susceptibles d'évoluer, les idéologies le sont également (Jaffe 2008 ; Blommaert et Rampton 2011). D'autre part, et c'est également un point important, ces idéologies sont liées aux structures et processus sociaux (Irvine et Gal 2000). Ainsi, examiner les idéologies linguistiques revient à examiner la « façon dont les individus construisent leur rôle linguistique dans le social et le culturel et comment ces constructions sont positionnées socialement » (Irvine 2012). Ces éléments seraient donc susceptibles de nous renseigner sur l'organisation sociale des Sourds de Soure : sont-ils perçus comme une communauté linguistique à proprement parler, comme un regroupement d'individus isolés ou ne partagent-ils aucune identité commune du point de vue des autres ? Pour répondre à ces questions, nous examinerons dans le Chapitre VII les discours métalinguistiques de Sourds de Soure et d'entendants proches.

Concernant le concept de diglossie, il a été défini de diverses manières en fonction des courants de la sociolinguistique mais également des situations analysées. Vosghanian (2007 : 130-141) nous dresse un état des lieux pertinent et succinct de la question. Nous le reprendrons ici de façon plus succincte encore.

(i) Le concept de diglossie apparaît tout d'abord dans le courant de la sociolinguistique nord-américaine, notamment chez Ferguson (1959). S'agissant dans ce cas de décrire des situations

observées par exemple en Grèce ou à Haïti, le constat était le suivant : il existerait dans ces contextes deux variétés distinctes, l'une employée dans les situations formelles ou publiques (variété dite « haute »), l'autre employée dans la vie quotidienne et à l'oral (variété dite « basse »). Pour Ferguson, il existe un rapport de pouvoir entre les deux variétés. En outre, chez lui ces variétés doivent appartenir à la même langue tandis que chez Fishman (1971), par exemple, il peut s'agir de deux langues différentes. C'est également Fishman (1971) qui introduit certaines distinctions, notamment entre les cas de « diglossie et bilinguisme » où l'usage en distribution fonctionnelle des deux langues (ou variétés de la même langue) est partagé par l'ensemble du groupe social, ou « diglossie sans bilinguisme » où certains locuteurs ne connaissent pas la variété haute utilisée dans les contextes formels.

(ii) Les sociolinguistes s'étant intéressés à la Suisse, pays officiellement quadrilingue, parlent également de diglossie. Ainsi, la Suisse alémanique constitue une situation de diglossie dans laquelle la répartition des fonctions est relativement claire : suisse allemand pour la vie quotidienne, allemand standard pour l'écrit et quelques situations très formelles. Pour ces auteurs (Vosghanian cite par exemple Lüdi et Py 1986) en revanche, la notion de hiérarchie n'est pas pertinente dans ce cas.

(iii) Les sociolinguistes ayant travaillé sur le catalan insistent quant à eux sur la notion de « conflit linguistique » (voir par exemple chez Aracil 1965) qui engendre forcément une instabilité pouvant même donner lieu à une « dynamique linguicide » sur le long terme (Vosghanian 2007 : 140).

Nous voyons à quel point le terrain et les langues qui y sont utilisées peuvent influencer la définition et l'élaboration de certains concepts : pour les sociolinguistes du catalan, langue minoritaire autour de laquelle existe une forte mobilisation, il semblait inévitable de mettre en avant la notion de conflit, là où, en revanche, les sociolinguistes travaillant sur la Suisse évoquent surtout la possibilité de situations de diglossie sans conflit. Nous tenterons dans notre analyse de prendre en compte la possibilité de ces divers scénarii même si, dans le cas de Soure, il semble peu probable que l'on n'observe pas de domination linguistique, voire de conflit (même non explicite).

En effet, à notre connaissance, et d'après ce que rapporte Vosghanian (2007), les définitions ci-dessus ont été établies à partir de situations concernant des langues vocales. Il faut cependant noter que dans la grande majorité des cas, la diglossie est également présente dès lors qu'il s'agit d'une LS. Nous relevons dans ce cas plusieurs rapports de diglossie : entre LV signée et LS (Stokoe 1970, Markowicz 1979, Cuxac 1993), entre LV et LS (Sabria 2003 notamment). Des cas de diglossie entre LS dominante et LS dominée ont également été décrits :

- Schmaling (2001) rapporte qu'au Nord du Nigeria, dans l'état de Kano, la LS Hausa (HSL) est utilisée dans le village de Maganar Hannu pour communiquer entre sourds et entendants tandis que c'est la LS nigériane (LS fortement basée sur l'ASL) qui est utilisée dans les écoles pour sourds de la région, ce qui semble influencer fortement la HSL ;
- Kamei (2006) décrit l'utilisation de LS également influencées par l'ASL et la LSF dans certains pays d'Afrique francophone comme le Mali, en parallèle de « signes locaux » ;



- Nyst (2008) décrit également le rapport qu'entretiennent la LaSiMa (la LS malienne utilisée spécifiquement à Bamako, la capitale) et l'ASL : la LaSiMa est en effet perçue comme la LS des personnes non éduquées puisque c'est l'ASL qui est utilisé dans les deux écoles pour sourds de la ville.

Force est de constater que toutes ces situations où il est question de LS révèlent une hiérarchie très nette entre langues. Il semblerait qu'à chaque fois, la LS soit constamment considérée comme une langue moins prestigieuse qu'une autre, que ce soit la LV environnante ou une autre LS (généralement occidentale). Nous verrons ce qu'il en est à Soure dans le Chapitre VII.

## **2. Méthodologie de recueil de données au Marajó**

Nous souhaitons éviter de tomber dans la facilité d'une « délimitation manichéenne chercheur-terrain » (Copans 2008). Selon cet auteur, ceci conduirait à dénigrer les variations entre les individus pour souligner une unicité idéalisée du terrain. Il nous semble au contraire que la richesse de ce terrain se trouve justement dans les variations observables entre les individus (cf. *supra*, en introduction de ce chapitre). Notre méthodologie de recueil s'est attachée, en ce sens, à rendre compte de ces variations. Nous présentons ci-dessous la diversité des profils linguistiques des Sourds que nous avons rencontrés (section 2.1) et précisons les différentes situations de production des données enregistrées (dialogique, monologique, discours semi-élicitée, élicitée ou spontanée) et selon quelles consignes (sections 2.2 et 2.3).

### **2.1 Profil sociolinguistique des participants**

Sur les onze Sourds rencontrés à Soure, dix ont accepté de participer à nos séances d'enregistrement. Tous se présentent comme sourds de naissance mais l'âge du diagnostic de la surdité varie selon chacun. Nous n'avons pu accéder aux dossiers médicaux des informateurs et ne disposons donc pas d'informations concernant leur degré de surdité. Néanmoins, nous pouvons supposer que dans cette région, une perte auditive partielle, de moindre degré, n'aurait pas conduit à un tel isolement social.

Concernant l'aspect pratique, chacun a signé une attestation de consentement et a autorisé la diffusion de ses données (voir Annexes, section 1, page 378). Par ailleurs, chacun pouvait consulter ses données. Cependant, à l'instar de Crasborn (2010), nous nous interrogeons sur la valeur de la notion de consentement chez des locuteurs peu familiers de l'écrit. Notre assistant de recherche, Claudio Gonçalves Pamplona, et moi-même avons bien sûr tenté de l'expliquer du mieux possible en LS aux locuteurs et en portugais brésilien à leurs familles. Malgré cela, nous ne pouvons être

certaines qu'ils saisissent tous les enjeux de leur accord, surtout lorsque l'on pense aux possibilités offertes aujourd'hui par la mise en ligne de corpus.<sup>189</sup>

Nous présentons en suivant les informations principales dont nous disposons concernant la situation sociale des locuteurs et les langues qu'ils maîtrisent ou ont apprises.



Figure 18 : Araceli

Signe :  qui part du niveau de la joue et descend avec un mouvement de spirale<sup>190</sup>

*Âge (en 2015)*

37 ans

*Situation familiale*

Vit à Soure avec ses deux parents et ses deux frères. Tous sont entendants. Elle n'a pas d'enfants.

*Niveau d'éducation*

Elle a fréquenté la classe spéciale de l'école Dom Alonso durant deux années environ. Elle y a connu Erica, Silvia et Mariana. La professeure ne signait pas mais il apparaît que cette période les a soudées : elles étaient ensemble et pouvaient communiquer. À partir de 2001, suite à une loi favorisant l'inclusion des « élèves avec déficience »<sup>191</sup> elles sont séparées et chacune est placée dans une classe d'entendants. À partir de ce moment, les trois amies adoptent le même comportement, dans des classes différentes : chacune s'assoit systématiquement au fond de la classe et recopiera ce que le professeur écrit au tableau, sans comprendre ce qu'elle écrit. Elles auront peu de contacts avec les élèves entendants de leur classe et subiront leurs moqueries. Elles gardent un très mauvais souvenir de cette période. Chaque année, chacune d'elle passait néanmoins dans la classe supérieure car aucun professeur ne savait quelle méthode utiliser avec une élève sourde et préférait déléguer cette responsabilité à ses collègues. Arrivées dans la quatrième classe (équivalent du CM2), alors qu'elles ont cumulé plusieurs années de retard par rapport aux autres élèves, elles passent un

---

<sup>189</sup> Par ailleurs, nous prévoyons de faire un retour à la communauté sur nos résultats.

<sup>190</sup> Araceli a de longs cheveux qu'elle porte souvent coiffés en une tresse.

<sup>191</sup> Texte mentionné en 1.1.2.1 : il s'agit de la circulaire du CNE/CEB n° 17/2001. L'article 7, plus précisément, explique que « l'accueil des élèves à besoins éducatifs particuliers doit être réalisé dans les classes ordinaires de l'enseignement régulier commun, quels que soient les niveaux ou les modalités de l'éducation de base ».

examen national de compréhension du portugais. Sans surprise, elles échouent et quittent alors le système scolaire.

#### *Rapport à la LIBRAS*

Araceli a suivi des cours de LIBRAS en 2007. Pour rappel, ces cours avaient été mis en place suite à la découverte du nombre important de Sourds à Soure. Il s'agissait de cours ponctuels qui ont été interrompus au bout de quelques cours en raison, nous a-t-on dit, de problèmes d'organisation internes.

#### *Activités quotidiennes*

Araceli reste chez elle et s'occupe essentiellement de la lessive. Sa mère est fréquemment à son domicile également. Ses frères veillent sur elle et l'accompagnent à chacun de nos rendez-vous pour éviter qu'elle ne sorte seule dans les rues. En effet, les familles craignent souvent que leur fille/soeur sourd(e) ne se fasse renverser par des motards imprudents.

#### *Informations supplémentaires/Observations personnelles quant à l'utilisation des LS locales*

On lui a fourni des aides auditives en 2006 mais elle dit ne jamais les avoir utilisées.

Araceli a un tempérament plus réservé que les autres locutrices. Néanmoins, elle est souvent plus compréhensive à l'égard de Silvia qui, nous le verrons ci-dessous, a souvent des difficultés à comprendre les autres locutrices.



Figure 19 : Erica<sup>192</sup>

#### *Âge (en 2015)*

37 ans


#### *Situation familiale*

Vit à Soure avec ses deux filles (Thais et Thamylle, respectivement âgées de 5 et 9 ans), sa mère et son beau-père, tous entendants. Le père de ses filles, avec qui elle n'est plus en contact, était entendant également.

#### *Niveau d'éducation*

Scolarisée jusqu'à la quatrième année. Voir ci-dessus le parcours d'Araceli.

---

<sup>192</sup> Signe :  au niveau du menton.

### *Rapport à la LIBRAS*

Elle aurait suivi quelques cours en 2010 en compagnie de sa mère.

### *Activités quotidiennes*

Elle se montre très débrouillarde et cherche régulièrement des travaux d'appoints à effectuer pour des voisins (ménage, lessive, garde d'enfants). En soirée, elle dit se rendre (parfois en cachette) à des fêtes organisées à Soure par des particuliers ou sur la place principale du centre-ville.

### *Informations supplémentaires/Observations personnelles quant à l'utilisation des LS locales*

En 2010, elle a également bénéficié d'appareils auditifs gratuits grâce à l'association APADS (Association des Parents et Amis de personnes Déficiantes de Soure, créée en 1999 et aujourd'hui inactive). L'association avait financé son voyage, ainsi que celui de sa mère, jusqu'à une clinique de Belém (au Nord du Brésil) où elle a été préalablement examinée afin de confirmer sa surdité de naissance. C'est à cette occasion qu'elle et sa mère auraient suivi durant une semaine des cours de LIBRAS proposés à Belém. À leur retour à Soure, un membre de l'APADS les a informées des règles d'hygiène concernant ces appareils mais, après cela, Erica n'a pas bénéficié d'un suivi médical et les a rapidement abandonnés. Sa mère nous a montré la boîte où sont conservés les appareils auditifs : en effet, ils n'ont de toute évidence pas été utilisés depuis un certain temps.

Silvia, Raquel et Lilia ont également bénéficié de ce service. Toutes relatent une expérience similaire : les appareils produisaient des bruits insupportables, notamment lorsqu'un chien aboyait dans la rue ou lorsqu'une moto passait. Ceci leur donnait des maux de tête et elles ont rapidement enlevé les appareils (certaines n'en ayant même reçu qu'un seul).

Il faut également mentionner le fait qu'Erica présente une grande adaptabilité pour se faire comprendre des entendants mais aussi des Sourds plus isolés de Soure, sans doute en raison de la fréquence de ses travaux d'appoint qui l'obligent à communiquer avec autrui. Elle a un tempérament de leader qui fait d'elle le boute-en-train du groupe. D'un côté, elle n'hésite pas à taquiner ses amies sourdes mais, en raison de sa débrouillardise, elle est aussi souvent la personne vers laquelle les autres sourds se tournent très naturellement, à l'instar de Raquel qui ne se souvenait pas de sa propre adresse lorsque nous la lui avons demandée.

Enfin, un membre de la famille d'Erica travaille dans l'abattoir de buffles de Soure, ce qui lui a permis d'acquérir une connaissance très fine des méthodes utilisées pour tuer ces animaux et conserver leur viande. Ceci montre la curiosité dont elle fait preuve et sa connaissance des techniques locales, véritable patrimoine culturel de l'île.



Figure 20 : Edilene<sup>193</sup>

*Âge (en 2017)*

28 ans

*Situation familiale*

Née à Soure, elle a vécu une partie de sa vie à Belém. Elle vit désormais à Soure avec ses six frères et soeurs, tous entendants.

*Niveau d'éducation*

Scolarisée jusqu'à la quatrième année, *a priori* à Belém.

*Rapport à la LIBRAS*

À notre connaissance, Edilene n'a jamais suivi de cours de LIBRAS ni n'a été en contact avec cette LS.

*Activités quotidiennes*

Jusque récemment, elle faisait des heures de ménage avec sa mère, à Belém. Elle n'y aurait cependant fréquenté aucun autre sourd. Suite au décès de sa mère il y a quelques mois, elle est de retour à Soure. Nous avons peu d'informations sur ses activités mais l'avons cependant rencontrée à plusieurs reprises, flânant dans les rues de Soure. Ceci nous laisse penser qu'elle ne vit pas recluse chez elle mais elle semble ne pas avoir d'activité professionnelle.

*Informations supplémentaires/Observations personnelles quant à l'utilisation des LS locales*

Edilene ne connaissait ni son âge, ni son lieu de naissance. Nous avons pu accéder à ces informations grâce à sa pièce d'identité qu'elle transporte systématiquement avec elle.

Elle semble parfois avoir quelques difficultés pour comprendre et se faire comprendre des autres Sourds de Soure.

---

<sup>193</sup> Signe : non connu.



Figure 21 : Lilia<sup>194</sup>

### *Âge (en 2015)*

39 ans

### *Situation familiale*

Elle a grandi à Santa Maria do Pará (dans l'État de Pará) et y aurait effectué sa scolarité, très probablement en inclusion et sans professeur connaissant la LIBRAS. Elle est ensuite revenue à Soure il y a une vingtaine d'années pour aider sa mère qui était alors sur le point de mourir. Elle vit désormais à Soure avec sa fille entendant, Maria-Clara, âgée de 11 ans. Plusieurs personnes lui rendent visite régulièrement : sa soeur et les amis de Maria-Clara. Tous sont entendants.

### *Niveau d'éducation*

À Santa Maria, elle est allée jusqu'à la quatrième année.

### *Rapport à la LIBRAS*

Lilia aurait ponctuellement suivi quelques cours de LIBRAS.

### *Activités quotidiennes*

Lilia reste chez elle et tient sa maison (ménage, courses, etc.). Elle accompagne régulièrement sa fille sur ses trajets pour se rendre à l'école, ceci semble primordial pour elle.

### *Informations supplémentaires/Observations personnelles quant à l'utilisation des LS locales*

Comme pour Erica, nous avons pu voir la boîte où se trouvent les appareils auditifs qu'elle a eus par le truchement de l'APADS en 2010 : la boîte était très poussiéreuse et recouverte d'insectes.

Lors de notre première rencontre, Lilia ne se souvenait pas son signe (qui lui aurait été donné lors d'un cours de LIBRAS), c'est Claudio et Erica qui nous l'ont fourni. En revanche, elle connaissait le signe de Silvia et avait provisoirement rebaptisé Raquel BÉBÉ car elle savait que cette dernière venait d'accoucher.

Après notre venue en 2015, Erica lui rendait visite régulièrement. Elle s'étaient déjà rencontrées avant cette date mais avaient cessé de se voir régulièrement en raison du fait que le domicile de Lilia se situe en périphérie de la ville.

---

<sup>194</sup> Signe :  sur le front.

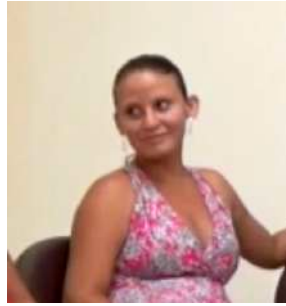


Figure 22 : Mariana<sup>195</sup>

*Âge (en 2015)*

24 ans

*Situation familiale*

Elle vit à Soure avec ses parents et son fils de 10 ans (Juan-Hugo), tous sont entendants. Elle n'est plus en contact avec le père de son fils mais ce dernier était entendant.

*Niveau d'éducation*

Elle a été scolarisée jusqu'à la quatrième année.

*Rapport à la LIBRAS*

Mariana aurait ponctuellement suivi quelques cours de LIBRAS.

*Activités quotidiennes*

Nous disposons de peu d'informations sur ce point mais il semblerait que Mariana sorte très peu et s'occupe essentiellement de son fils.

*Informations supplémentaires/Observations personnelles quant à l'utilisation des LS locales*

Mariana est assez isolée des autres Sourdes et semble peu à l'aise pour communiquer avec elles. Cependant, nous l'avons seulement vue dans le contexte de sessions d'enregistrement, ce qui explique peut-être le fait qu'elle s'exprime peu et soit souvent en retrait. Toutefois, toutes les autres locutrices se sont habituées plus rapidement à ce cadre et ont fini par la mettre en confiance.

---

<sup>195</sup> Signe :  sur la joue.



Figure 23 : Neilo<sup>196</sup>

*Âge (en 2017)*

31 ans

*Situation familiale*

Il vit à Soure avec sa famille. Nous avons peu d'informations sur sa famille mais il semblerait qu'il soit le seul sourd.

*Niveau d'éducation*

Apparemment il n'a jamais été scolarisé.

*Rapport à la LIBRAS*

Il a apparemment été auparavant sollicité pour participer à des cours de LIBRAS mais, n'y trouvant aucun intérêt, il ne s'y est jamais rendu.

*Activités quotidiennes*

Il semble rester dans sa famille. Il explique qu'il se promène régulièrement, mais n'a mentionné aucune activité particulière.

*Informations supplémentaires/Observations personnelles quant à l'utilisation des LS locales*

C'est le voisin de Suzana, qui est plus jeune que lui. Ils s'entendent très bien et se taquent souvent. Ils communiquent bien ensemble, probablement dans une LS mélangeant des signes de la LIBRAS avec la LS de Neilo.

---

<sup>196</sup> Signe :  sur l'oeil.



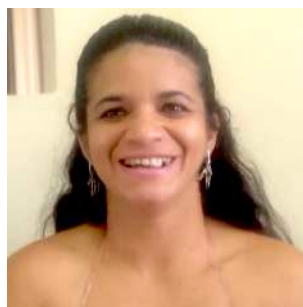


Figure 24 : Raquel<sup>197</sup>

### *Âge (en 2015)*

30 ans environ (elle ne connaît pas sa date de naissance et nous n'avons pu en savoir davantage)

### *Situation familiale*

Elle a grandi à Belém mais vit désormais à Soure avec sa mère et sa petite fille de 3 ans (Ana-Alice), toutes deux entendants. En 2015, son compagnon était sourd et habitait à Belém. Elle était très contente de la surdité de ce dernier car, selon elle, il la comprenait. Elle lui rend visite fréquemment à Belém.

### *Niveau d'éducation*

Raquel est allée jusqu'à la 4<sup>ème</sup> année dans une école de Belém. Arrivée au fameux examen de compréhension, elle a dû arrêter sa scolarité.

### *Rapport à la LIBRAS*

Raquel a appris la LIBRAS au contact d'autres sourds de Belém. Cette connaissance lui confère une certaine légitimité aux yeux des autres locutrices qui ont parfois peur de s'exprimer en sa présence, par crainte d'avoir recours à des signes différents de ceux qu'elle connaît. Lorsque cette situation se produit, Raquel ne manque en effet pas de corriger ses camarades.

### *Activités quotidiennes*

Raquel est manucure. Elle a commencé à Soure et travaille désormais régulièrement à Belém puisque ses services y sont mieux payés et plus demandés. Ses clientes sont entendants.

### *Informations supplémentaires/Observations personnelles quant à l'utilisation des LS locales*

Raquel a généralement une attitude assez hautaine en raison de sa connaissance de la LIBRAS. Elle se montre ainsi peu patiente envers les locutrices qui présentent des difficultés pour se faire comprendre, comme Silvia.

---


<sup>197</sup> Signe :  qui part du menton et va vers le coeur.



Figure 25 : Rosiani<sup>198</sup>

### *Âge (en 2017)*

Inconnu (ni elle ni sa mère ne savent manier le système numéral).

### *Situation familiale*

Elle habite en périphérie de Soure, avec sa mère et son fils de 11 ans. Ils sont tous deux entendants.

### *Niveau d'éducation*

Elle aurait apparemment fréquenté la classe spéciale de Dom Alonso (peut-être avec d'autres sourds ?) durant quelques années, avant d'abandonner, probablement en raison des mesures prises en 2001-2002.

### *Rapport à la LIBRAS*

À notre connaissance, Rosiani n'a jamais suivi de cours de LIBRAS ni n'a été en contact avec cette LS.

### *Activités quotidiennes*

Il semblerait qu'elle reste au domicile de sa mère et sorte peu.

### *Informations supplémentaires/Observations personnelles quant à l'utilisation des LS locales*

Sa mère entendante est la seule qui a spontanément signé avec sa fille devant nous. En revanche, nous ne savons pas jusqu'à quel point elles se comprennent. Par exemple, sur la question de l'âge, Rosiani n'est pas parvenue à comprendre ce que lui demandait sa mère. Ceci pourrait aussi être dû au fait que le concept d'âge — inutile en effet dans un contexte familial — soit très peu utilisé par Rosiani.

---

<sup>198</sup> Signe : non connu.



Figure 26 : Silvia<sup>199</sup>

*Âge (en 2015)*

37 ans

*Situation familiale*

Elle vit à Soure avec ses deux parents entendants. Elle ne semble pas avoir de frères et soeurs, ce qui est assez rare au Marajó. Nous n'en savons pas davantage, Silvia étant assez discrète sur ce qui touche à sa famille.

*Niveau d'éducation*

Elle a eu le même parcours scolaire qu'Erica, Araceli et Mariana (i.e. scolarisation en classe spéciale jusqu'en 2001 puis échec de son intégration dans une classe d'élèves entendants).

*Rapport à la LIBRAS*

Silvia aurait ponctuellement suivi quelques cours de LIBRAS.

*Activités quotidiennes*

Silvia reste la majeure partie de son temps chez ses parents et s'occupe des tâches ménagères. Elle a pendant une période été manucure mais avait déjà arrêté cette activité lorsque nous l'avons rencontrée en 2015.

*Informations supplémentaires/Observations personnelles quant à l'utilisation des LS locales*

De façon générale, Silvia paraît peu sûre d'elle et de ses productions en LS. Elle semble constamment dans une position où elle serait évaluée, malgré nos efforts fréquents pour la rassurer et lui rappeler qu'il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses aux tâches que nous lui proposons.

En outre, la communication se fait souvent difficilement avec elle. Les autres locutrices semblent y être habituées et, de ce fait, une certaine distance entre elles et Silvia perdure, malgré sa scolarité commune avec Erica, Araceli et Mariana.

---

<sup>199</sup> Signe : ✎ qui part des cheveux et descend en mouvement de spirale.



Figure 27 : Suzana<sup>200</sup>

*Âge (en 2017)*

17 ans

*Situation familiale*

Elle vit à Soure avec sa mère et ses deux frères et soeurs, tous entendants.

*Niveau d'éducation*

Elle a fréquenté une école dans l'État de l'Amapá (à l'ouest du Pará) où elle aurait appris la LIBRAS. Elle est actuellement scolarisée à Soure, dans l'école Dom Alonso, en neuvième année. Elle serait la première sourde de Soure à atteindre ce niveau. Une interprète de LIBRAS vient dans sa classe régulièrement et elle semble bien s'entendre avec elle : elles ont beaucoup d'apartés en LS durant le cours.

*Rapport à la LIBRAS*

Elle semble avoir un très bon niveau de LIBRAS. Ses échanges avec l'interprète de Dom Alonso se font de façon fluide et sans incompréhension apparente.

*Activités quotidiennes*



Suzana se rend à l'école Dom Alonso tous les jours. En dehors de cela, les autres locuteurs s'accordaient pour dire que Suzana sort beaucoup. Ils la taquinaient d'ailleurs à ce sujet, faisant remarquer qu'elle est souvent aperçue en compagnie de jeunes hommes entendants.

*Informations supplémentaires/Observations personnelles quant à l'utilisation des LS locales*

Suzana est la voisine de Neilo, ils échangent régulièrement et semblent très proches.

Une première remarque concernant la présentation de ces profils est la forte proportion de femmes comparée à celle des hommes sourds. Neilo est en effet le seul participant masculin. Nous avons également rencontré Diego, mais ce dernier ne pouvait se libérer pour assister à nos séances d'enregistrement. Nyst (2008) rapporte la situation opposée : dans le cadre d'un recueil de données de LS malienne (LaSiMa), elle n'a pu s'entretenir qu'avec des hommes sourds. Elle explique ceci

---

<sup>200</sup> Signe :  sur la tempe puis  qui descend avec un mouvement en spirale.

par le fait que la LS malienne a désormais évolué vers les espaces publics, ce qui fait que les hommes se rencontrent régulièrement en dehors du cadre familial dans certains points de rendez-vous. En revanche, les femmes sourdes restent culturellement attachées à la maison familiale et sortent peu. Nyst et son équipe ont abordé leur terrain en explorant les espaces publics, à la recherche de regroupements de locuteurs sourds. Elle est donc entrée en contact avec des informateurs masculins. À Soure, la situation est quelque peu différente : en 2015, les Sourds n'avaient pas de lieu de rencontre dédié. La communauté n'étant pas aussi consolidée que nos informations le laissent penser, ils restaient absents de l'espace public. Dans ce contexte, les hommes sourds semblent davantage mobiles (voir également Fusellier-Souza 2004 : 166-167 pour une description de caractéristiques culturelles similaires) et parviennent parfois à vivre de travaux d'appoint provisoires<sup>201</sup>. Les femmes, elles, continuent d'être associées à la vie domestique et lorsqu'elles vivent de travaux d'appoint (c'est le cas d'Erica par exemple), ceux-ci restent géographiquement proches. Or, notre travail à Soure a commencé grâce à des personnes impliquées dans la scolarisation des Sourds de Soure. C'est ainsi que nous avons donc surtout été mise en contact avec des femmes. Ces dernières étant moins mobiles, elles étaient les personnes sourdes le plus souvent scolarisées (Diego semble être un cas isolé de jeune homme sourd scolarisé). Puisque en 2015 les femmes sourdes continuent d'être dans ce cas de figure où elles sont davantage susceptibles de se trouver à Soure, nous parvenions à en retrouver certaines. À l'inverse, les informations concernant la localisation de jeunes hommes sourds étaient moins fiables.

Une seconde remarque concerne le parcours scolaire de nos informateurs. À l'exception de Suzana, qui a visiblement bénéficié très tôt d'un enseignement *de* la LIBRAS et pouvait ainsi suivre un enseignement interprété *en* LIBRAS, tous ceux qui ont été scolarisés se sont arrêtés à la fameuse quatrième année. Ceci représente une constante quelle que soit la ville dans laquelle se trouvaient les locutrices en question (Soure, Belém ou Santa Maria). La seule jeune femme ayant un emploi relativement stable, Raquel, semble le devoir à sa connaissance de la LIBRAS et non à son cursus scolaire. Par ailleurs, plusieurs locutrices ont vécu le changement de 2001 conduisant à une intégration scolaire en milieu exclusivement entendant. Il semblerait que ce changement se soit fait de façon brutale, sans aucun accompagnement d'aucune sorte puisqu'elles ont toutes été placées dans des classes où l'enseignant ne signait pas du tout. Nous noterons, que même s'il avait su signer en LIBRAS, ceci n'aurait probablement pas aidé leur compréhension puisqu'elles ne maîtrisaient pas cette LS à cette période, pas plus qu'elles ne la maîtrisent véritablement en 2015. Pour chacune d'entre elles, cette expérience de l'intégration a été mal vécue et expliquerait peut-être l'inquiétude de certaines d'entre elles en notre présence. Ce sentiment d'être évaluée en permanence et de ne pas avoir une LS « correcte » était tangible dès les premières séances, malgré l'apparent bagout de certaines. Dans le Chapitre VII consacré à l'analyse sociolinguistique menée à Soure sur la base d'observations de terrain et d'entretiens, nous aborderons la question de la place Libras, dans les discours de sourds et d'entendants.

---

<sup>201</sup> Dans le corpus de Carliez (2013), l'un des locuteurs, Joelson, évoquait en effet son mode de vie et expliquait vendre des jus de fruits ou des glaces à différents endroits du Marajó. Il était très mobile et en paraissait fier.

## 2.2 Dispositif de captation vidéo, lieux de tournage et déroulement d'une séance

Nous disposions de deux caméras (Handycam Sony HDR-CX405 9.2 mega pixels) pour nos enregistrements. Nous avions la possibilité de régler la qualité de l'image et avons choisi de filmer en 50i/FH, ce qui nous semblait être un bon compromis en termes de qualité d'image et de facilité de stockage et de transfert. Nous disposions également de quatre cartes mémoire SD pour stocker nos données en cours de tournage et d'un disque dur sur lequel nous transférions toutes nos données après chaque séance. Chaque caméra était placée sur un trépied permettant d'ajuster la hauteur de l'objectif. Le plus souvent, nous utilisons une caméra cadrée sur la locutrice principale et l'autre caméra cadrée sur la scène générale. Lors de discours spontanés, nous ne pouvions changer le cadrage en fonction de la personne qui s'exprimait, au risque d'infléchir le naturel des échanges. Dans ce cas, nous laissons les caméras telles quelles, l'une d'elles étant de toute façon positionnée de façon à capter l'ensemble du groupe.

Concernant le lieu de tournage, en 2015, l'UFPA du campus de Soure a gracieusement mis à notre disposition une salle pour enregistrer nos données. Idéalement, nous aurions préféré nous rendre directement au domicile des locutrices et les filmer dans leur environnement quotidien mais cette solution n'était pas la plus aisée à mettre en oeuvre. En effet, nos premières visites à domicile (sans caméra) nous ont rapidement montré combien l'utilisation de la LS n'était pas aussi spontanée que nous le pensions. Inclure une caméra dans ce contexte nous a donc semblé peu judicieux pour la prolixité des échanges. Enfin, même si les échanges dans les familles nous intéressaient, nous voulions en premier lieu rendre compte des échanges dans la communauté Sourde en devenir de Soure. Il paraissait donc cohérent de privilégier les interactions entre Sourds, dans un cadre où nous ne serions pas interrompus et où les locuteurs ne seraient pas distraits<sup>202</sup>. Le lieu le plus pertinent nous semblait être l'université : lieu assez facilement accessible pour chacun et offrant de bonnes conditions de tournage — luminosité, prises électriques à disposition, espace pour poser notre ordinateur, etc. Nous bénéficions également d'une petite salle annexe (une salle de régie), permettant de nous entretenir individuellement (voire en petit groupe) avec certains locuteurs, à l'abri du regard parfois taquin des autres.

En 2017, c'est l'école Dom Alonso qui a accepté de nous prêter une salle de classe lorsqu'elle était inoccupée. Ce lieu s'avérait plus pratique en raison de sa proximité avec le centre-ville de Soure, l'UFPA étant quelque peu excentrée pour certains locuteurs nouvellement rencontrés. Nous avons subi quelques coupures de courant en raison de la panne d'un transformateur de la ville mais ceci était finalement peu dérangeant puisque nous tournions en journée et pouvions compter sur les batteries préalablement rechargées de nos caméras et ordinateurs.

---

<sup>202</sup> Nous remercions Coralie Vincent, ingénieure de recherche au laboratoire SFL (UMR 7023), pour ses conseils très concrets sur les conditions à réunir pour réaliser notre recueil de données.

Une fois encore, un élément aussi important que le lieu de tournage ne pouvait être décidé que sur place, suivant ce qui nous semblait cohérent et faisable, en échangeant avec différents interlocuteurs locaux. Nous ne pouvions compter que sur la compréhension des responsables sur place et dépendions de leur emploi du temps. À chaque séance, nous prenions le temps d'échanger avec les locutrices sans caméra afin d'apprendre à les connaître davantage et les mettre en confiance. Nous démarrions à 14 heures environ (après la traditionnelle sieste post-prandiale marajoara) et terminions par un goûter, autour de 18 heures.

### 2.3 Stimuli utilisés (images, vidéos) et tâches

Pour nos deux recueils, nous souhaitions obtenir des données à la fois élicitées — facilitant la comparaison entre les locuteurs de Soure et avec d'autres données existantes —, et des données de discours spontanés — certes moins aisées à analyser mais représentant à notre sens le lieu où la richesse expressive des locuteurs est la plus effective. Dans un cas comme dans l'autre, les stimuli que nous avons utilisés sont disponibles en annexes (section 2, à partir de la page 379).

Pour le premier type de données, nous sommes partie d'histoires en images (*storyboards*) ou en vidéo ainsi que de quelques images isolées. Certaines histoires en images avaient été utilisées dans de précédents travaux :

- l'histoire du cheval (Hickmann 1982 ; Fusellier-Souza 2004),
- celle du taureau (Jirou 2000 ; Fusellier-Souza 2004),
- celle du hamac (*ibid.*),
- un court extrait d'un épisode du dessin animé *Tom et Jerry* (utilisé auparavant dans le cadre du projet Creagest<sup>203</sup> et par Sallandre 2014 et Gavrilescu 2014),
- un autre du dessin animé *Cendrillon*, sélectionné par nos soins.

L'objectif était de produire des données utiles à des comparaisons ultérieures avec celles d'autres LS, que ce soit pour le présent travail ou pour de futures recherches. Nous avons complété ces stimuli par d'autres histoires en images issues de bandes dessinées populaires chez toute une génération de brésiliens : *Chico Bento*<sup>204</sup>. Ce personnage très apprécié est un agriculteur dont le lecteur suit les péripéties. Nous espérions d'une part qu'il serait connu des locuteurs et, d'autre part si ce n'était pas le cas, qu'il ferait quelque peu écho à leur environnement rural. Cette bande-dessinée présentant à l'origine quelques phylactères, nous avons dû sélectionner les histoires qui en

---

<sup>203</sup> Structures Formelles du Langage - UMR 7023 (SFL), Savoirs, textes et langage - UMR 8163 (STL), Groupe d'Imagerie Neurofonctionnelle (GIN) - UMR 5296 (GIN) (2016). CREAGEST - Acquisition [Corpus]. ORTOLANG (Open Resources and TOols for LANGuage) - [www.ortolang.fr](http://www.ortolang.fr), <https://hdl.handle.net/11403/ortolang-000916/v1>.

<sup>204</sup> Nous remercions Ivani Fusellier-Souza pour le prêt de ces bandes dessinées.

avaient le moins et/ou supprimer les vignettes concernées sans que cela gêne la compréhension des événements. Les histoires issues de cette bande-dessinée que nous avons utilisées sont les suivantes : *Courageux*, *Attention danger*, *Fleurs*, *Le paon*, *Le troc*<sup>205</sup>.

Nous demandions ensuite individuellement à un locuteur de s'imprégner seul de l'histoire avant de la restituer à un autre locuteur ou face à la caméra. Tout dépendait du nombre de locuteurs présents (chaque jour, nous ne pouvions pas savoir avec certitude qui allait venir, certains étaient parfois finalement retenus par leur famille) et de ce avec quoi nous les sentions à l'aise. De façon surprenante, en raison des jugements de valeur de quelques locutrices sur les productions d'autres, il semblait plus confortable pour certaines locutrices de restituer leur histoire devant la caméra et non devant une autre locutrice. Dans ce cas de figure, nous étions derrière la caméra et tout se passait comme si l'informatrice s'adressait à nous, ce qui rendait le déroulement de la séance plus naturel. Pour une histoire (*Le Paon*), nous avons constitué un petit groupe de trois locutrices qui ont préparé l'histoire pour la présenter à trois autres locutrices arrivées en retard pour la session d'enregistrement. À de nombreuses reprises, nous devons faire avec les conditions qui se présentaient à nous : locuteurs présents ou non, motivés ou non, à l'aise ou non, etc.

Souvent, les locuteurs avaient beaucoup de difficultés à retenir les histoires. Certaines d'entre elles, comme celle du hamac, sont relativement courtes, mais il est vrai que d'autres (particulièrement celles de Chico Bento) le sont nettement moins. Dans certains cas, nous avons raccourci ces histoires, dans d'autres, nous laissons la possibilité aux locuteurs d'avoir le support sous leurs yeux, à condition qu'ils le regardent le moins possible<sup>206</sup>.

Les images isolées, créées par nos soins, que nous avons initialement prévues figuraient des poursuites diverses (ex. un chien poursuit un chat *versus* un homme poursuit un chat *versus* un bébé poursuit un chat, etc.). L'objectif était de pouvoir observer et comparer une éventuelle variation entre les configurations utilisées pour symboliser les actants qui se déplacent. Sur le même modèle, nous avons également créé des stimuli de saisies diverses (ex. un homme saisit une banane *versus* une noix de coco, etc.). Afin d'observer quelles configurations seraient utilisées spontanément pour désigner des entités inconnues et éventuellement constater une variation inter-locuteurs, nous avons aussi préparé des images d'objets inhabituels pour eux (ex. un bonnet, des gants, des chaussures à talons très hauts, etc.). Nous avons également utilisé des images de procès issus de Fusellier-Souza (2004) (ex. une assiette tombe d'une table, un homme contourne une voiture, un cambrioleur enjambe une fenêtre, etc.). Enfin, une fois sur place, nous avons créé de nouveaux stimuli à l'aide de livres d'images trouvés sur notre lieu d'hébergement : il s'agissait d'images des nombreux fruits locaux et des animaux évoluant dans cet environnement. En 2017 nous avons ajouté à ces stimuli disponibles de courts scénarii imagés liés à la pollution — nous demandant si cette une thématique

---

<sup>205</sup> Ces titres ne sont pas ceux de la bande-dessinée originale, ils sont de notre fait.

<sup>206</sup> Nyst (2007, 2008) rapportent également la difficulté de ce type d'exercice de mémorisation pour des locuteurs peu voire pas du tout scolarisés.



ferait réagir les locuteurs<sup>207</sup>. Nous avons également inséré des photos de lieux de Soure, suite à une suggestion de Claudio Gonçalves Pamplona s'interrogeant sur l'éventuelle variation entre locuteurs de ces toponymes. Nous présentions ces images isolées, au groupe de préférence, afin de filmer les discussions entre locuteurs sur l'utilisation de telle ou telle unité.

Nous avons également inclus une tâche plus ludique pour la dernière séance de notre enquête en 2015 : nous avons créé un jeu de société où chacun avait un pion à faire avancer tour à tour à l'aide d'un dé virtuel. Sur chaque case se trouvait un animal à partir duquel le participant devait imaginer une courte histoire avant de passer le dé à la personne suivante.

### **3. Méthodologie de l'analyse**

#### **3.1 Analyse des inventaires de la littérature**


##### **3.1.1 Trois difficultés méthodologiques**

Cette étape d'identification et d'analyse des inventaires de configurations disponibles pour plusieurs LS n'a pas été simple, et ce pour diverses raisons. Tout d'abord (nous l'évoquions dans le chapitre II), dans la littérature, les composants manuels minimaux sont (ou ont été jusqu'à très récemment) très majoritairement considérés comme des unités de type phonologique et décrites comme telles. La majeure partie des inventaires existant dans la littérature sont de ce fait des inventaires de type phonologique, qui listent les configurations du point de vue de leur forme uniquement c'est-à-dire sans les associer à d'éventuelles valeurs de sens régulières (par exemple : Wilbur 1985 : 45-46 ou Sandler et Lillo-Martin 2006 : 78, inventaire lui-même issu de Supalla 1987, pour l'ASL ; Johnston 1989a et Johnston et Schembri 2007 pour l'Auslan ; Dubuisson et al. 1999 pour la LSQ ; Zeshan 2000 : 19-25 pour l'IPSL ; Schmaling 2000 pour la HSL ; Van der Kooij 2002 : 154-158 pour la NGT ; Marsaja 2008 : 133 pour la LSKK ; Nyst 2007 : 57 pour l'AdaSL ou encore Wong 2008 pour la HKSL). Or, pour notre travail, ce sont les similarités dans l'expression gestuelle d'un même concept/percept qui nous intéressent : ces inventaires ne sont donc pas adaptés en tant que tels à notre objectif de recherche.

Ensuite, les inventaires de configurations porteuses de sens repérés dans certains travaux sont fréquemment parcellaires : quelques configurations, alors considérées comme des classificateurs, sont exposées à titre d'exemple, mais aucun inventaire complet n'est fourni. Zwitterlood (2012 : 163) faisait également ce constat (voir par exemple Newport 1982 : 468 et Supalla 1986 cités par Brennan 1990 pour l'ASL ou encore Marsaja 2008 : 173-175 pour la LSKK).

---

<sup>207</sup> Nous avons en effet remarqué que les déchets sont un véritable problème à Soure. Quand il y en a, les poubelles s'entassent souvent dans les rues, attirant des animaux sauvages (chiens abandonnés, chats mais aussi vautours). D'autre part, il n'est pas rare de voir des débris s'amonceler dans les champs, au grand dam des habitants.

Enfin, pour les inventaires complets de configurations porteuses de sens que nous avons pu trouver, chaque auteur utilise une représentation graphique qui lui est propre. Certains ont recours à des captures d'écran de mains issues d'un corpus vidéo (souvent le leur), d'autres utilisent une certaine police, d'autres un dessin ou encore un code idiosyncratique établi par leurs soins. Ainsi, certains auteurs ont recours à une notation basée sur la proximité de certaines configurations avec celles de la dactylogogie, mais ces notations peuvent varier d'un auteur à l'autre (la dactylogogie pouvant par ailleurs varier d'une LS à l'autre). Voici un aperçu de cette diversité de représentations graphiques pour une configuration fréquente : <sup>208</sup>. Ceci donnera sans doute au lecteur une idée de ce qu'il peut en être pour des configurations moins récurrentes.



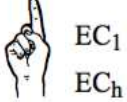

Représentation graphique	Auteur
	Zwitserslood (2012)
	Brennan (1990)
	Schuit (2014)
	Kubuş (2008)

Tableau 6 : Aperçu de la diversité de notations de la configuration  dans la littérature

### 3.1.2 Inventaires utilisés

Nous avons finalement utilisé les inventaires de configurations porteuses de sens des LS suivantes : LSF (Cuxac 2000 : 102-130), NGT (Zwitserslood 2003 : 91-109), BSL (Brennan 1990 : 83-93), Auslan (Johnston 1989a : 66-110), TID (Kubuş 2008 : 101-102), IUR (Schuit 2014 : 124 , 128), trois LS familiales de la région de Brasilia (Fusellier-Souza 2004 : 171-174), et LSKK (Marsaja 2008 : 133-135, 173-175 ; De Vos 2012 : 101-102, 106). Nous avons également inclus un inventaire

<sup>208</sup> Il s'agit ici de la police Handshape2002, élaborée par Luc Devroye (McGill University Montreal, Canada, School of Computer Science), disponible ici : <http://luc.devroye.org/fonts-46237.html>.

de configurations porteuses de sens en ASL qui, bien que n'étant pas une publication, est le seul inventaire *complet* que nous avons trouvé : il s'agit d'un inventaire utilisé dans un cours dispensé par W. Vicars, professeur à l'Université de l'État de Californie<sup>209</sup>. Tous les inventaires utilisés sont consultables en annexe (section 5, à partir de la page 401).

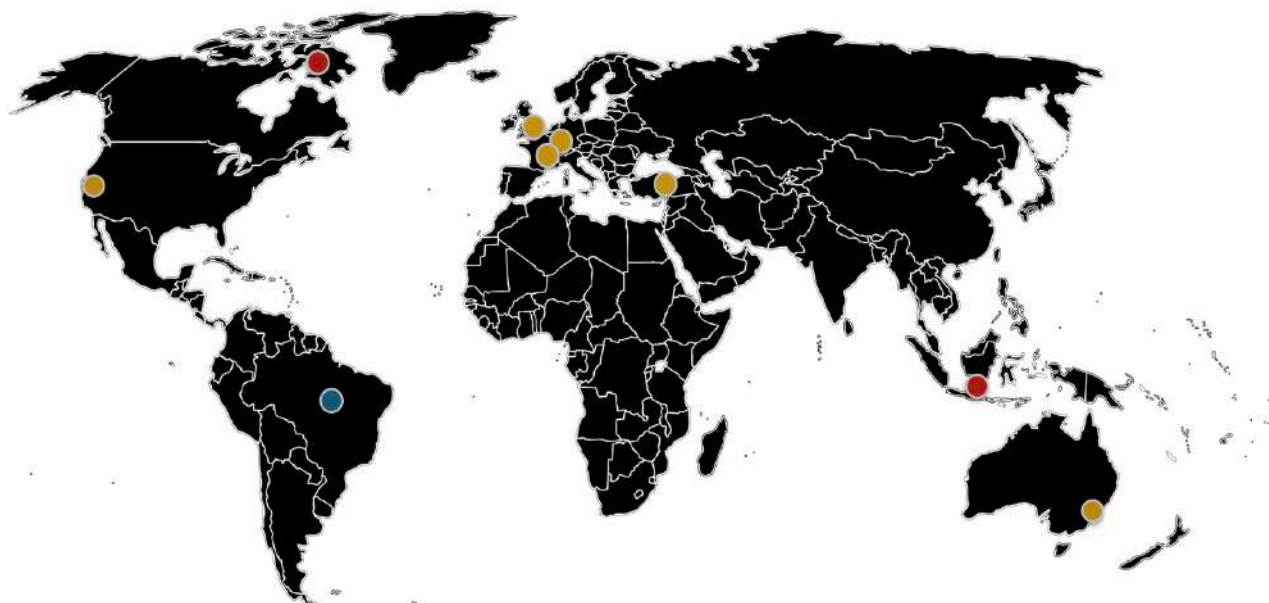




Figure 28 : Répartition géographique des LS examinées<sup>210</sup>

### 3.1.3 Homogénéisation des inventaires retenus

Avant de commencer notre travail d'analyse comparative, nous n'avons pas effectué un simple travail de recueil de travaux existants. Il a fallu travailler cette « matière brute » que sont ces divers inventaires afin de pouvoir établir une comparaison valable. Nous avons donc dans un premier temps adopté un système de notation unique (la police *handshape2002*).

Cependant, au-delà de leur forme, les inventaires présentaient une autre caractéristique pouvant être un obstacle à une comparaison entre LS. Ainsi, hormis celui de Cuxac (2000) pour la LSF et celui de Brennan (1990) pour la BSL, les inventaires associent régulièrement une forme gestuelle (configuration) à des référents précis. Par exemple, celui de Schuit (2014) associe la configuration  au référent 'igloo', ou la configuration  au référent 'phoque'. Si ces référents semblent pertinents dans le cadre d'une description de l'IUR, ils le sont nettement moins lorsqu'il s'agit de comparer ces éléments à ceux de la LSKK, pratiquée dans une région au climat tropical, par exemple. Ces renvois à des référents précis illustrent ce que nous soulignons dans le chapitre I (section 3.2.2.2) sur l'importance de distinguer les catégories utiles à la description trans-

<sup>209</sup> L'inventaire est disponible ici : <https://www.lifefprint.com/asl101/pages-signs/classifiers/classifiers-frame.htm>.

<sup>210</sup> Les points de couleur ocre renvoient à des LS institutionnelles, les points bordeaux à des LS micro-communautaires et le point bleu aux trois LS familiales.

linguistique et les catégories spécifiques pour décrire une langue donnée. Pour rappel, Lazard (2005, 2006, 2008) et Haspelmath (2007, 2010) mettaient en évidence cette nécessité et proposaient de la rendre explicite afin d'éviter les confusions de niveau d'analyse (niveau descriptif à visée typologique *versus* niveau descriptif d'une langue donnée) (voir Chapitre I, section 3.2.2).

Il nous fallait donc avoir recours à un équivalent de CCA (cadre conceptuel arbitraire, concept développé par Lazard) ou de *comparative concept* (concept développé par Haspelmath) pour pouvoir comparer ces inventaires à un niveau d'analyse trans-LS qui ne serait pas influencé par les référents utilisés dans le contexte socio-culturel d'une LS donnée. Dans notre perspective théorique, il s'agit de concepts de forme restitués par une reprise de forme, une saisie de forme, ou encore une reprise de taille (Cuxac 2000). L'inventaire de Brennan (1990) nous fournissait également des concepts de formes très précis mais répartis dans des catégories différentes de celles de Cuxac, telles 'configuration de contact', qui nous semblaient trop fines pour pouvoir trouver leur pendant dans les inventaires dont nous disposions. En effet, la majorité des inventaires extraits de la littérature établissaient deux distinctions principales : *entity classifiers*, à savoir, globalement une configuration représentant une entité, et *handling classifiers*, une configuration représentant une saisie d'entité<sup>211</sup>. Il était donc nécessaire d'avoir recours à des catégories d'analyse pouvant s'appliquer à nos inventaires mais qui soient néanmoins suffisamment précises.

Nous nous sommes donc tournée vers les concepts de forme décrits par Cuxac (2000 : 97-130). Ces concepts ont été élaborés à partir des trente-neuf configurations porteuses de sens différentes dégagées pour la LSF, à partir d'un corpus discursif et ne comportent pas d'élément culturellement spécifiques. Cinquante concepts ont été initialement extraits de Cuxac (2000) mais ces derniers ont été réduits au nombre de quarante-sept afin de correspondre davantage à nos données. Par exemple, des concepts tels que 'petite forme plate et circulaire avec variation de taille selon un continuum' ne pouvaient trouver d'équivalent dans nos inventaires puisqu'aucun de ces derniers n'avait pris en compte cette possibilité de variation.

Par ailleurs, chez Cuxac (2000), ces concepts peuvent être transmis gestuellement au moyen de trois procédés d'iconicisation que sont : la reprise de forme, la saisie de forme et la saisie de taille (voir Chapitre III section 1.1.2 pour une illustration). Nous avons donc ainsi ré-interprété nos inventaires pour les neuf LS mentionnés ci-dessus avec ces concepts et ces procédés d'iconicisation, en partant des référents mentionnés par les auteurs.

## 3.2 Analyse des LS du Marajó

### 3.2.1 Le corpus initial

Le détail du corpus initial (contenu et durées) est consultable en annexes (section 3, à partir de la

---

<sup>211</sup> Voir Chapitre II, section 3.1 pour une critique de cette distinction largement utilisée dans la littérature.

page 397). Ce détail n'inclut pas les données que nous avons perdues concernant le corpus de 2015. Il s'agissait essentiellement de discours spontanés tels que des récits de vie (santé ou maternité par exemple) et de données élicitées concernant les différents procès et saisies d'entités variées.

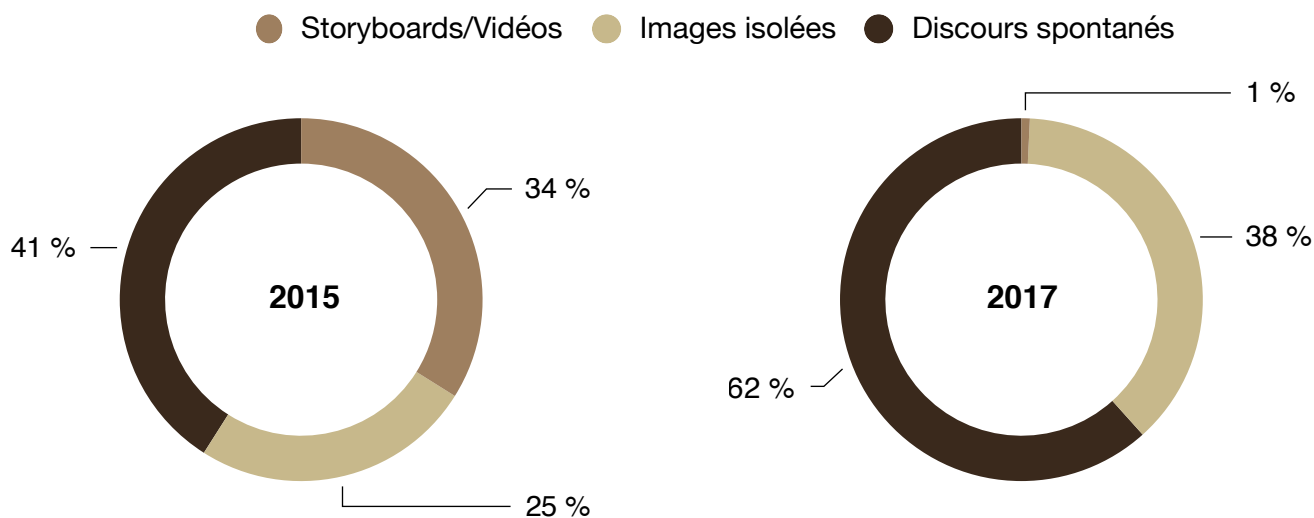


Figure 29 : Représentation des corpus de 2015 et 2017 par type de données

### 3.2.2 Le choix des séquences à conserver pour l'analyse

Notre corpus total représente 8 heures 30 minutes et 26 secondes. L'annotation puis l'analyse d'un corpus de cette envergure dépasse l'ambition d'un travail de thèse : nous avons dû faire une sélection de séquences à conserver pour l'analyse.

Nous avons fait le choix d'annoter deux histoires produites à partir d'un support papier :

- « Le hamac », produite par cinq locuteurs et « Le taureau berné » produite par sept locuteurs,
- une histoire produite à partir d'un support vidéo : un extrait de « Tom et Jerry », produite par deux locutrices.

Comme expliqué plus haut, ce choix s'explique par notre ambition de comparer ces données avec celles disponibles relatives à des LS situées à un stade de communautarisation différent (LS utilisées dans un cadre familial *versus* LS institutionnelles). Enfin, nous avons également sélectionné une séquence de discours spontané en groupe : « Histoires entre femmes ». Les durées de ces différentes séquences ainsi que le nom des locuteurs les produisant sont indiquées ci-dessous.

Type de données	Séquence	Locuteur(s)	Durée
Histoires élicitées	Le taureau berné	Erica, Raquel, Silvia, Araceli, Neilo, Edilene, Suzana	4 minutes 17 secondes
	Le hamac	Erica, Silvia, Neilo, Edilene, Suzana	2 minutes
	Tom et Jerry	Erica, Raquel	3 minutes 20 secondes
Total Histoires élicitées			9 minutes 37 secondes
Discours spontané/semi-dirigé	Histoires entre femmes	Erica, Araceli, Mariana, Silvia (animatrice : Emmanuella)	17 minutes 13 secondes
Total Discours spontané/semi-dirigé			17 minutes 13 secondes
<b>TOTAL CORPUS</b>			<b>26 minutes 50 secondes</b>

Tableau 7 : Corpus utilisé pour l'analyse<sup>212</sup>

Dans le cadre de nos objectifs de recherche (l'analyse entre plusieurs LS des configurations porteuses de sens d'une part, et du nombre d'unités lexicales et du nombre et du type d'unités de transfert, d'autre part), il nous a semblé pertinent d'examiner des données élicitées et spontanées afin de constater une éventuelle influence du type de discours sur les résultats.

La séquence de discours spontané (*Histoires entre femmes*) s'est déroulée à la fin d'une séance d'enregistrement, durant un moment de détente. Cette séquence a débuté après que les locutrices nous ont interpellée pendant que nous étions par ailleurs affairée à régler un problème d'ordre technique avec un membre de l'université. La spontanéité de cet échange ne nous a pas permis de mettre en place une seconde caméra. Il nous a néanmoins semblé tout à fait pertinent du fait non seulement des conditions dans lesquelles il a été produit, mais également en raison de son contenu qui, d'un point de vue sociolinguistique, se révèle très riche en informations sur le vécu des locutrices.

Les locuteurs impliqués dans ces productions connaissent la LIBRAS à des degrés très divers : Raquel et Suzana la connaissent très bien, Araceli et Erica un peu moins mais ceci ne les empêche cependant pas d'être très prolixes sur ces séquences. Quant à Silvia et Mariana, malgré quelques cours en 2007, elles semblent ne pas du tout maîtriser la LIBRAS et paraissent plus isolées. Neilo et Edilene ne connaissent pas du tout la LIBRAS et sont *a priori* parmi les plus en retrait du groupe. Dans le Chapitre VI (sections 1 et 2), nous examinerons la part d'UL issues de la Libras dans les productions des locuteurs. Concernant l'animations des séances conservées pour l'analyse, il s'agissait de nous-même. Nous pratiquons la LSF (Niveau B2) et tentions durant notre séjour de

<sup>212</sup> Nous remercions à nouveau Ivani Fusellier-Souza, spécialiste de LS micro-communautaires, pour son regard sur notre corpus et son aide pour la délimitation de notre corpus de thèse.

nous familiariser avec les signes des locuteurs et d'avoir recours à des structures de grande iconicité pour minimiser le recours aux unités lexicales de la LSF.

### 3.2.3 L'annotation sous ELAN et le contrôle par des locuteurs de LS

Notre choix s'est porté vers le logiciel ELAN<sup>213</sup> étant donné que son utilisation est aujourd'hui largement répandue dans le champ. En outre, nous y avons été formée durant notre parcours universitaire.

Le *template* d'annotation est défini en fonction des objectifs mêmes de l'annotation, ces derniers servant les objectifs de l'analyse. Pour rappel, nos objectifs d'analyse se concentrent d'une part sur le type et le nombre d'unités et d'autre part sur les composants infra-unités (configurations). Notre *template* est le suivant :

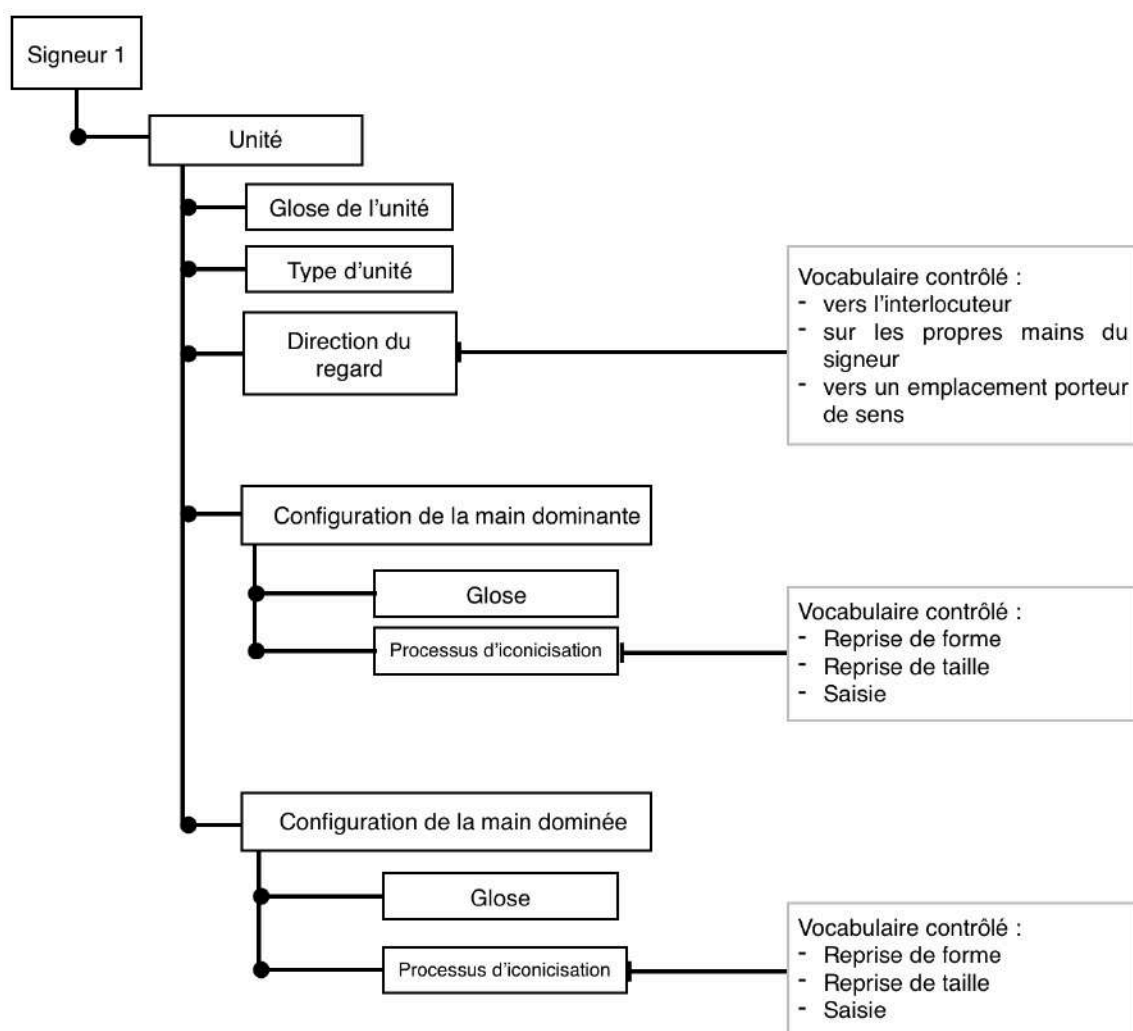


Figure 30 : Template simplifié utilisé sous ELAN

<sup>213</sup> Logiciel développé au Max Planck Institute for Psycholinguistics, The Language Archive, Nimègue, Pays-Bas (<http://tla.mpi.nl/tools/tla-tools/elan/>). Voir Crasborn, Sloetjes (2008).

Nous précisons que les autres composants paramétriques manuels et non manuels des unités (orientation, mouvement, emplacement, orientation du buste, mimique faciale, mouvements labiaux) n'apparaissent pas dans cette version simplifiée mais ont toutefois fait l'objet d'une annotation lorsque cela nous semblait nécessaire à la compréhension de l'unité ou lorsque cela permettait de mettre en évidence un élément important. Par exemple, l'orientation a été annotée si cette dernière constituait l'unique composant qui variait dans la production d'une UL fortement similaire entre deux locuteurs.

L'ensemble des données a été annoté par nos soins, en nous basant sur notre propre connaissance des LS observées à Soure, de notre pratique d'une LS (LSF) facilitant ainsi la compréhension de certaines structures iconiques et, dans le cas de données produites à partir de stimuli, des supports utilisés par les locuteurs.

Notre interprétation de la séquence de discours spontané a été vérifiée par une locutrice brésilienne entendante et locutrice de la Libras : Daniela Mortos Morais, doctorante en Sciences du langage, ainsi que deux locuteurs sourds brésiliens :

- Ellen Formigosa-Marie-Rose, locutrice de la Libras du nord-est du Brésil ayant déjà été en contact avec les LS de Soure et familière de notre approche théorique visant à valoriser ces LS,
- Falk Soares Ramos Moreira, locuteur de la Libras du sud du Brésil, doctorant en Sciences du langage.

Nous souhaitons également soumettre nos annotations à notre assistant sur place (Claudio Gonçalves Pamplona) mais ce dernier a entre temps quitté la région et était difficilement joignable.

#### **4. Synthèse et limites de l'étude**

Selon Benelli (2011), « La fabrication du chapitre méthodologique relève ainsi d'une (re)construction *a posteriori*, laquelle oblige les chercheuses et chercheurs à "faire l'ethnographie de leur travail de recherche" et à mettre au jour les logiques qui le sous-tendent. ». Ceci décrit très précisément la démarche que nous avons dû effectuer. En effet, avant de nous rendre sur place, nos premières recherches laissaient supposer que la LIBRAS était peu présente. Elles donnaient également à penser que la ville de Soure s'inscrivait désormais dans une démarche de valorisation des LS locales et ce en raison d'une impulsion institutionnelle émanant de l'UFPA à partir de 2013, établissement entretenant des relations étroites avec les acteurs locaux. Or, la situation réelle que nous avons observée à notre arrivée en 2015 était très différente : nous observions des variations importantes entre les locuteurs, certains connaissant la LIBRAS à des degrés divers, d'autres n'y ayant jamais été soumis mais la considérant toutefois comme une langue bien plus prestigieuse que



leurs signes du quotidien. Par ailleurs, l'utilisation des LS locales semblait finalement peu encouragée, que ce soit par les familles de locuteurs sourds ou par les acteurs de l'éducation.

Ceci a été quelque peu déroutant pour nous dans le sens où, dans notre projet de thèse, nous pensions être en présence d'une LS micro-communautaire, certes en cours d'élaboration, mais avec laquelle une LS institutionnelle n'interférerait pas, ou très peu. Cependant, les caractéristiques de ce terrain nous ont par la suite semblé tout aussi pertinentes pour répondre à notre problématique générale. En effet, afin d'examiner les liens entre configurations manuelles et concepts de forme, l'influence d'une quelconque LS institutionnelle sur la communautarisation des LS familiales jusqu'ici pratiquées à Soure constitue surtout une source de variation supplémentaire, en compétition avec d'autres.

De même, le fait que l'île de Marajó constitue un terrain culturellement éloigné de ce que nous connaissions a pu être appréhendé comme une limite et ce, dès les débuts de ce travail. En effet, comment communiquer avec les entendants avec notre maîtrise très rudimentaire du portugais ? Comment justifier notre présence en tant que jeune femme seule, dans une région où ceci peut être difficilement compris, la famille ayant une place prépondérante et les femmes seules étant perçues comme nécessitant une protection ? Ensuite, bien sûr, comment tirer parti au maximum de ces deux mois et demi sur place, alors que six au moins seraient probablement nécessaires pour mieux saisir les rouages de cette communauté en devenir ?

Tous ces éléments ont constitué des obstacles plus ou moins importants au cours de ce travail. Néanmoins, au fil de nos avancées, nous avons tenté de les considérer dans ce qu'ils pouvaient apporter de positif dans notre recherche. Ainsi, notre faible maîtrise du portugais nous a permis de passer davantage de temps avec les Sourds de Soure, là où nous aurions peut-être été plus à l'aise au milieu d'entendants. Le fait que nous soyons seule semble avoir suscité de la sympathie à notre égard, facilitant sans doute notre insertion dans les familles des locuteurs. Enfin, la relative courte durée de notre temps passé sur le terrain nous a contrainte à planifier nos tâches en définissant précisément nos objectifs prioritaires et à prévoir plusieurs solutions alternatives si tout ne se déroulait pas comme initialement prévu.

Concernant les inventaires de configurations porteuses de sens dans d'autres LS que nous avons utilisés, nous sommes consciente des limites dues au fait que nous n'en soyons pas l'auteure et ne maîtrisons pas chacune des LS impliquées. Néanmoins, nous avons tenté de rendre compte de la méthodologie employée par les chercheurs qui en sont à l'origine. Nous avons notamment veillé à ce que ces inventaires aient été élaborés à partir de données non seulement élicitées, mais également plus spontanées, ceci afin que l'inventaire établi par nos soins à partir des LS de Soure soit similaire au moins sur ce point.

Par ailleurs, le fait que ces inventaires soient « figés » par l'écrit pose la question de la combinaison de la configuration avec d'autres composants paramétriques tels que l'orientation ou le mouvement. En effet, nous avons fait le choix de nous concentrer sur un seul de ces paramètres mais il est

évident qu'il s'agit avant tout d'une méthode exploratoire. Notre travail peut difficilement rendre compte de ces multiples combinaisons et nous envisageons, pour de futurs travaux, l'utilisation d'inventaires interactifs, intégrant d'autres composants.

Enfin, nous souhaitons souligner un autre élément, qui concerne le traitement de nos données. Il aurait été idéal qu'un (ou même plusieurs) locuteur(s) sourd(s) de Soure puisse contrôler notre interprétation et nos annotations. Malheureusement ceci a rapidement été exclu, étant donné qu'aucun locuteur sourd n'était familier de l'écrit ni, a fortiori, du recours à l'informatique. Nous avons également dû contourner cette difficulté en faisant appel à des locuteurs, sourds et entendants, connaissant la culture brésilienne et plus spécifiquement (pour l'une de ces locutrices), la culture du Nord-Est du Brésil.

Cette ethnographie du travail de recherche, pour reprendre les termes de Benelli (2011), a donc consisté en plusieurs aller-retour successifs entre nos objectifs de recherche et les éléments dont nous disposons. Nous pensons néanmoins avoir mis en exergue les spécificités de ce terrain de recherche quant à notre problématique — les variations entre locuteurs liées à une communautarisation récente et encore en cours, l'influence d'une LS institutionnelle sur cette communautarisation, les jugements portés sur les LS, entre autres — et les enjeux pour la linguistique des LS et la typologie des langues en général — l'hypothèse d'une organisation spécifique aux langues visuo-gestuelles que sont les LS qui serait observable dès le niveau des composants des unités, la question de la variation entre LS ou encore, l'influence des caractéristiques sociolinguistiques sur la structure des langues.

Les trois chapitres suivants abordent séparément chacune des questions de recherches présentées dans ce chapitre-ci. Le Chapitre V traite de l'analyse des composants (configurations) porteurs de sens entre inventaires de LS et parmi les LS pratiquées à Soure, le Chapitre VI se focalise sur l'analyse du processus de phylogenèse dans les LS de Soure et le Chapitre VII s'intéresse au contexte sociolinguistique de Soure.




# Chapitre V. Analyse à l'échelle des composants. L'existence d'un noyau de configurations porteuses de sens en transversal des LS

## 1. Comparaison entre les inventaires de neuf LS

Notre question de recherche principale portait sur l'existence ou non de semblables configurations porteuses de sens en transversal de plusieurs LS utilisées dans des zones géographiques différentes et par des communautés de tailles diverses. Nous verrons que notre premier domaine d'investigation, constitué d'inventaires de configurations porteuses de sens extraits de la littérature, a fourni des éléments de réponse pour cette question de recherche. Dans un deuxième temps, nous soulignerons en quoi ces inventaires sont également éclairants par rapport à certaines hypothèses émises dans la littérature sur les configurations en LS. Nous nous attarderons ensuite sur notre second domaine d'investigation, celui des LS utilisées à Soure (Marajó), et aborderons la pertinence des résultats de l'analyse de ces LS concernant notre question de recherche principale.

### 1.1 Noyau commun de configurations porteuses de sens entre ces LS

Le tableau ci-dessous rend compte des configurations porteuses de sens en fonction du nombre de LS auxquelles elles sont communes. Par exemple, une configuration peut être commune aux neuf LS du panel ou seulement à deux d'entre elles. Par souci de lisibilité, seuls les concepts de formes globales figurent ici (le tableau plus détaillé des similarités entre LS est disponible en annexe, à la section 5.2, à partir de la page 414, ainsi que le détail pour chacun des concepts de forme, à la section 4, à partir de la page 399).

Configuration porteuse de sens commune à :	Forme globalement plate	Forme globalement arrondie	Forme globalement triangulaire	Forme globalement rectangulaire	Forme globalement mince	Forme munie de saillances
Neuf LS						
4 configurations						







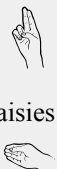










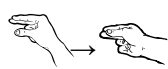

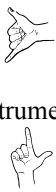


















<p>Huit à cinq LS</p> <p>14 configurations</p>		 <p>Saisies :</p> 			 <p>Saisies :</p> 	
<p>Quatre à trois LS</p> <p>22 configurations</p>	 <p>Saisies :</p>	 <p>Saisies :</p>			 <p>Saisies :</p> 	
<p>Deux LS</p> <p>15 configurations</p>	 <p>Saisies :</p> 	 <p>Saisies :</p> 			<p>Instrument :</p> 	

Tableau 8 : Configurations porteuses de sens en transversal des LS et nombre de LS auxquelles elles sont communes

À première vue, les configurations porteuses de sens strictement identiques à *toutes* les LS semblent en nombre restreint (première ligne du tableau) tandis que trente-huit configurations porteuses de sens seraient communes à moins de la moitié des LS examinées. Nous pourrions être tentée par l'idée selon laquelle les configurations communes à un nombre important de LS de notre panel (de

neuf à cinq LS) renverraient à des concepts de forme précis plus génériques et plus fréquents, là où les configurations communes à un faible nombre de LS (dernière ligne) renverraient à des concepts de forme rares dans l'environnement des locuteurs. Par exemple,  exprime le concept de forme 'forme allongée et fine', qui, associée à l'orientation verticale, sert notamment pour renvoyer à des référents tels que des êtres humains, souvent appréhendés au moyen de ce concept de forme. Autre exemple, , qui apparaît dans huit LS sur neuf à la fois pour représenter une entité ou pour représenter sa saisie, est l'expression des concepts de forme 'forme cylindrique' ou 'forme tubulaire' fréquemment utilisés pour renvoyer à des référents très présents dans la vie quotidienne, qu'il s'agisse de contenants utiles pour boire ou de la préhension d'éléments de cette forme. Cependant, si l'on considère la configuration , qui a été observée dans seulement deux LS, nous constatons qu'elle renvoie au concept de forme 'forme à angle droit (avec ou sans volume)'. Or, ce concept est sans doute présent dans la vie quotidienne de ces communautés et il en est d'ailleurs de même pour les concepts de forme exprimés par les treize autres configurations porteuses de sens communes à deux LS. Cette première hypothèse ne semble donc pas vérifiée.

Nous avons par ailleurs remarqué que les quatorze configurations porteuses de sens communes à seulement deux LS ne sont généralement pas en compétition avec d'autres formes gestuelles. Au contraire, pour onze d'entre elles (sur quinze au total) il n'y a pas d'alternative gestuelle parmi les autres LS du panel pour le même concept de forme. Concernant les trois autres configurations pour lesquelles il existe une autre possibilité gestuelle, un examen approfondi montre que la configuration alternative renvoie en réalité à un concept de forme probablement légèrement différent. Ainsi, la configuration représentant une 'petite forme sphérique envisagée dans son volume' envisagée par sa saisie  (utilisée en IUR et dans les LS familiales du centre du Brésil) est en compétition avec  dans quatre autres LS (LSF, BSL, Auslan et ASL). Or, nous pourrions nous interroger sur le concept de forme ici représenté :  ne renverrait-elle pas à la saisie d'une 'petite forme sphérique envisagée dans son volume' de taille légèrement plus importante que  ? Pour les deux autres configurations où une variante gestuelle existe dans d'autres LS,  et , la même remarque peut être faite. Pour , utilisée en LSF et ASL pour exprimer le concept d'une 'forme à angle droit (avec ou sans volume)',  est utilisée en BSL, dans les LS familiales du centre du Brésil mais également en LSF et en ASL. En d'autres termes, en LSF et en ASL, les locuteurs ont le choix entre  et . L'inventaire de la LSF précise toutefois que  sert à exprimer ce concept de forme 'avec volume' et  le concept de forme 'sans volume'<sup>214</sup>. En revanche, celui de l'ASL n'établit de distinction si nette. Pour finir,  exprime un concept de 'forme munie de trois prolongements saillants' en BSL et en ASL. L'alternative concerne la LSF et est la suivante : . Ici encore, il apparaît que les trois prolongements saillants dont il est question ont une orientation différente dans ces deux configurations. Il semblerait donc que pour chacune des trois

<sup>214</sup> Voir Cuxac (2000 : 104, 124).

configurations concernées, l'alternative existant dans d'autres LS renvoie à un concept de forme quelque peu différent. Ceci est généralement peu mis en avant, que ce soit par les inventaires originaux ou par les catégories que nous avons tenté de surimposer à ces derniers.

À ce stade de notre réflexion, ceci pourrait suggérer : soit que les autres LS n'expriment pas le concept de forme en question, soit — et ceci nous semble l'hypothèse la plus probable au vu des inventaires que vous avons traités — que ce concept de forme est omis des inventaires des autres LS, par manque de données ou tout simplement parce que les objectifs de recherche de leurs auteurs respectifs ne concernaient pas les différents concepts de forme à un degré de précision équivalent au nôtre.

Enfin, lorsqu'une configuration est commune à seulement deux ou trois LS, ce sont souvent les LS suivantes qui sont concernées : LSF et/ou BSL et/ou ASL. Ceci pourrait s'expliquer par (i) le lien historique existant entre ces LS, ou (ii) la nature des inventaires de ces trois LS pour lesquels les auteurs auraient recherché davantage de précision. Nous noterons en tout cas que sur les quinze configurations porteuses de sens similaires entre seulement deux LS, seules cinq d'entre elles concernent des LS non apparentées. Certes, ceci souligne le rôle du lien historique entre LS, pour ces configurations peu partagées en transversal des LS du moins. Toutefois, les inventaires des trois LS concernées (LSF, BSL et ASL) sont aussi ceux pour lesquels les configurations sont les plus nombreuses dans notre panel : respectivement quarante-quatre, quarante-trois et trente-six configurations forme-sens<sup>215</sup>. À titre de comparaison, les autres inventaires présentent entre dix-huit et treize configurations. En outre, ce constat ne peut être dû à notre ré-interprétation des inventaires puisque nous avons essentiellement re-travaillé les valeurs de sens associées à chaque configuration afin de les faire correspondre à des concepts de forme mais n'avons ni ajouté, ni retiré de configuration pendant le processus. Il nous semble de ce fait cohérent de considérer que la méthodologie de constitution des inventaires a eu une influence importante sur ce résultat de quinze configurations similaires communes à peu de LS : ces configurations correspondraient à l'expression de concepts de forme non interrogés dans d'autres inventaires.

De plus, les inventaires d'autres LS institutionnelles occidentales (NGT, Auslan) présentent globalement moins de configurations porteuses de sens que la LSF, la BSL et l'Auslan. Ce constat écarterait également l'hypothèse selon laquelle les LS institutionnelles utiliseraient davantage de configurations que les LS micro-communautaires, même si, une fois encore, l'incidence de la méthodologie de constitution des inventaires est à considérer prudemment. Nous revenons sur cette question du nombre de configurations utilisées dans la section suivante.

Nous retiendrons cependant que pour chaque concept de forme global, au moins une configuration semble à chaque fois s'imposer parmi la majorité des LS examinées (voir ci-dessous). Il s'agit d'une observation très importante concernant la variation possible entre LS.

---

<sup>215</sup> Pour ce comptage, nous considérons les configurations comme des unités forme-sens. Ainsi, une même configuration renvoyant à deux valeurs sémantiques différentes a été comptabilisée comme deux unités forme-sens.















Concept de forme globale	Configuration largement observée en transversal des LS du panel	LS concernées
Forme plate		9 LSF BSL Auslan ASL NGT TID IUR LSKK LS Centre Br.
Forme arrondie	 Saisie : 	8  LSF BSL Auslan ASL NGT IUR LSKK LS Centre Br.  LSF BSL Auslan ASL NGT TID LSKK LS Centre Br.  LSF BSL Auslan ASL NGT TID IUR LS Centre Br. 4  BSL ASL NGT TID
Forme triangulaire		5 LSF BSL ASL NGT LS Centre du Br.
Forme rectangulaire		4 LSF BSL ASL LS Centre du Br.
Forme mince	 Saisie : 	9  LSF BSL Auslan ASL NGT TID IUR LSKK LS Centre Br. 8  LSF BSL ASL NGT TID IUR LSKK LS Centre du Br.
Forme munie de saillances		7 LSF BSL Auslan NGT TID LSKK LS Centre Br.

Tableau 9 : Configurations communes au plus grand nombre de LS du panel

## 1.2 À propos des hypothèses de la littérature sur le nombre et la variation des configurations porteuses de sens entre LS

- Hypothèse 1 : Il existerait peu de *entity classifiers* dans les LS non institutionnelles (voir le cas de la YSL : Bauer 2013, 2014 ; de la LSKK : Marsaja 2008 ; de l'IPSL : Zeshan 2003)

Pour commencer, il convient de rappeler ici que cette appellation (*entity classifier*) nous semble inadéquate dans la mesure où nous nous intéressons à des représentations de concepts de formes et non d'entités dans leur globalité et, d'autre part, parce que nous avons montré dans notre état de l'art que la terminologie « classifier » fait débat dans la littérature. Nous utiliserons cependant cette expression dans cette section afin ne pas nous perdre dans de multiples terminologies.

Le nombre de *entity classifiers* dans les inventaires des LS que nous avons traités sont exposés ci-dessous (Tableaux 10 et 11), pour les LS non institutionnelles d'une part et les LS institutionnelles d'autre part.

<b>LS micro-communautaire (non institutionnelle)</b>	<b>Nombre d'<i>entity classifiers</i></b>
IUR	11
LSKK	9
LS familiales du centre du Brésil	16

Tableau 10 : Nombre d'*entity classifiers* pour chaque LS micro-communautaire de notre panel

<b>LS micro-communautaire (non institutionnelle)</b>	<b>Nombre d'<i>entity classifiers</i></b>
LSF	39
BSL	37
NGT	17
TID	10
Auslan	21
ASL	54

Tableau 11 : Nombre d'*entity classifiers* pour chaque LS institutionnelle de notre panel

La LSKK et l'IUR, utilisées en-dehors du cercle familial, sont les deux LS utilisant le moins d'*entity classifiers*. Ceci pourrait indiquer que l'utilisation dans un cercle plus large que celui de la famille conduit à la stabilisation d'un plus faible nombre de configurations représentant une entité, là où, dans le cercle familial plus restreint en nombre de locuteurs, il y aurait peut-être davantage de variation (voir LS familiales du centre du Brésil). Cependant, les LS institutionnelles de notre panel semblent utiliser un nombre plus important de ce type de configurations, même si ce n'est pas le cas de toutes, comme la TID ou encore la NGT. Par conséquent, l'influence de la taille de la communauté de signeurs sur le nombre d'*entity classifiers* reste encore à déterminer. Les



informations tirées de l'analyse de nos inventaires suggèrent cependant que nous ne pouvons considérer *de facto* que les LS micro-communautaires utilisent moins ces configurations que d'autres LS. D'un point de vue méthodologique, ces résultats sont en outre à considérer en prenant en compte le fait que les auteurs utilisent différentes terminologies même si le type de données examinées semble similaire : stimulus en images et/ou enregistrement de données spontanées).


Nous insistons également sur le fait qu'un nombre élevé d'*entity classifiers* dans une LS n'indique pas nécessairement que la LS concernée représente plus finement les différents concepts de forme : ceci n'établit aucune hiérarchie entre les LS suivant leur niveau de précision. En effet, le nombre d'*entity classifiers* dépend beaucoup de la méthodologie utilisée pour l'élaboration des inventaires. Par exemple, les inventaires pour la LSF (Cuxac 2000) ou la BSL (Brennan 1990) ont recours à des valeurs de sens très précises pour chaque configuration. Ceci a facilité notre travail d'identification de différences conceptuelles fines qui ont probablement été traitées en tant que concept unique pour d'autres inventaires moins précis. Une illustration de ceci est que bon nombre des quarante-sept concepts de forme que nous avons utilisés dans notre analyse ne trouvent pas d'équivalent dans certaines LS. C'est le cas par exemple du concept de 'forme à base arrondie envisagée dans son déploiement' qui n'est observé que dans l'inventaire pour la LSF. Cette absence d'équivalence ne signifie pas que la LSF ou la BSL permettent d'exprimer davantage de concepts de forme que d'autres LS mais simplement que l'auteur de certains inventaires que nous avons utilisés ont eu recours à des descriptions plus fines.

- Hypothèse 2 : Les *entity classifiers* présenteraient une large part de variation d'une LS à l'autre (Johnston et Schembri 1999, Pfau 2010)

Comme mentionné dans la section 1.1 ci-dessus un même concept de forme peut à première vue correspondre à plusieurs configurations. Cependant, il nous semble que lorsque l'on s'intéresse au concept précis censé être véhiculé par plusieurs configurations « en compétition », il s'avère qu'il s'agit de concepts de forme proches mais néanmoins distincts. S'il n'est pas toujours aisé de repérer cette distinction, elle est néanmoins présente.

Par ailleurs, au-delà de ces distinctions conceptuelles fines, la marge de variation possible reste limitée par le principe de ressemblance iconique entre la configuration et la forme représentée. Le tableau 9 montre qu'en dépit de la variation qui semble possible entre LS, un nombre restreint d'*entity classifiers* est commun à plus de la moitié des LS de notre panel, certaines n'étant à notre connaissance pas liées historiquement. Cette observation tend à infirmer cette deuxième hypothèse, bien que nous soyons consciente de la complexité de la question de la variation. Nous y revenons dans la section 1.3.

- Hypothèse 3 : Les *handling classifiers* présenteraient moins de variation d'une LS à l'autre (Johnston et Schembri 1999, Pfau 2010)

De façon intuitive, la variation entre *handling classifiers* pourrait en effet être moindre étant donné que, malgré la diversité possible des formes qui peuvent être tenues de façons différentes (par exemple, la tenue d'un stylo *versus* celle d'une balle), la saisie d'une même forme ne semble pas permettre une variation infinie, du moins d'un point de vue physiologique. En outre, certaines saisies de forme semblent possibles mais peu probables en raison du principe de ressemblance iconique. Par exemple, la saisie d'un stylo au moyen de la configuration  où l'index entoure l'objet est possible physiologiquement mais elle ne représente pas la manipulation habituelle d'un stylo au quotidien.

Considérons à présent le degré de variation entre les LS examinées (Tableau 12).





















Concept de forme	Configuration de saisie	LS concernées
- Forme plate/Surface plate		4  LSF BSL Auslan NGT
- Forme plate/Surface plate		2  BSL ASL
- Forme plate/Surface plate		2  BSL ASL
- Forme tubulaire		5  LSF BSL NGT IUR LSKK
- Petite forme plate et circulaire avec variation de taille selon un continuum		4  BSL ASL NGT TID
- Forme +/- sphérique appréhendée par sa surface		3  LSF BSL LSKK
- Forme fine et allongée		8  LSF BSL ASL NGT TID IUR LSKK LS Centre du Br.
- Forme fine et allongée		6  LSF BSL Auslan ASL NGT LSKK
- Forme de très faible épaisseur et allongée		6  LSF BSL ASL NGT IUR LS Centre du Br.
- Forme filiforme		3  LSF ASL LS Centre du Br.

Tableau 12 : Configurations de saisies communes aux LS de notre panel

Ici encore, un noyau commun de configurations de saisie communes à un certain nombre de LS peut être dégagé à partir de nos inventaires. Le tableau 9 indiquait que six configurations porteuses de sens représentant la forme d'une entité (*entity classifier*) se retrouvaient à l'identique dans neuf, huit ou sept LS. Concernant les configurations porteuses de sens représentant la saisie d'une entité, le tableau 12 ci-dessus montre que seule une configuration (𐀀) se retrouve dans huit LS. Les autres sont communes à un nombre plus restreint de LS. Ceci suggère que, contrairement à l'hypothèse suggérée dans la littérature, la variation entre LS serait plus importante entre *handling classifiers* qu'entre *entity classifiers*.



À l'instar de ce que nous avons observé pour les *entity classifiers*, plusieurs concepts de forme semblent également pouvoir être exprimés par l'utilisation de configurations différentes, y compris au sein d'une même LS : 'forme plate/surface plate', 'forme fine et allongée'. Ceci s'explique sans doute par la possibilité pour le locuteur de souligner un certain aspect de la forme dont il est question. On pense par exemple à la largeur de la 'forme plate/surface plate' ou encore à la rigidité, la longueur ou le degré de finesse de la 'forme fine et allongée'. Nous pourrions donc, ici aussi, développer des concepts de forme plus précis encore, qui incluraient ces propriétés spécifiques. Nous faisons l'hypothèse que ce processus, nécessitant davantage de données et/ou une connaissance accrue de l'utilisation de plusieurs LS en contexte afin d'associer finement configuration et concept de forme, permettrait sans doute de mettre en avant le faible nombre de possibilités gestuelles (i.e. configurations) différentes pour exprimer chaque concept de forme précis.

Comme pour les résultats précédents, la question de la méthodologie est cruciale. En effet, nous nous attendions à observer davantage de configurations de saisie dans nos inventaires mais ce ne fut pas le cas. Comme suggéré par Padden et al. (2013) et Padden et al. (2015), il existerait des LS qui auraient davantage tendance à préférer le recours à un certain type d'iconicisation (représentation de forme plutôt que représentation de la forme au moyen de sa saisie). Nous présentons ci-dessous (Tableau 13) la part de *handling classifiers* pour chaque inventaire par ordre décroissant.

LS concernée	Nombre total de configurations	Nombre de <i>handling classifiers</i>
BSL	43	22
ASL	36	12
LSF	44	9
NGT	17	7
IUR	18	6

Auslan	17	5
LS Centre du Br.	16	5
LSKK	13	4
TID	11	3



Tableau 13 : Nombre de *handling classifiers* pour chaque LS






Les LS telles la LSKK ou la TID pourraient-elles ainsi être considérées comme des LS ayant une tendance à préférer l'expression des concepts de forme au moyen d'*entity classifiers* ? Il existe cependant une autre possibilité : la distinction entre *entity classifiers* et *handling classifiers* a peut-être été appréhendée comme étant d'une importance secondaire par certains auteurs. Ainsi,  apparaît dans seulement cinq LS de notre panel en tant que saisie, mais dans huit LS lorsqu'il s'agit d'une reprise d'entité : pour trois LS  correspondrait seulement à une reprise d'entité. Or, il nous semble peu probable qu'il s'agisse véritablement d'une utilisation limitée à la simple reprise d'entité sans jamais donner à voir une saisie<sup>216</sup>.


Enfin, il faut noter également que certains concepts de forme peuvent difficilement être appréhendés au moyen d'une saisie. C'est le cas par exemple de 'forme globale munie de deux saillances latérales non parallèles (perpendiculaires ou non)'. À l'inverse, une forme représentée dans sa saisie peut *a priori* l'être en tant qu'entité. De façon générale, ceci contribue à réduire le nombre de *handling classifiers* observés dans les LS. Quoi qu'il en soit, malgré les deux limites méthodologiques que nous venons d'énoncer (limite due à l'élaboration des inventaires et limite due à la possibilité ou non d'exprimer certains concepts de forme au moyen d'une saisie), les données dont nous disposons ne vont pas dans le sens d'une variation plus importante en transversal des LS concernant les *handling classifiers*.

### 1.3 Différentes possibilités gestuelles pour un même concept

Les deux sections précédentes ont montré l'importance de la méthodologie, du type de données utilisées, des outils de description et de la terminologie employés par chaque chercheur. Même si la nature des données utilisées au départ semble être similaire chez chaque auteur (utilisation d'histoires élicitées et de discours spontané), les méthodologies diverses de traitement de ces données ont produit des catégories conceptuelles différentes des nôtres dans les inventaires en question.

<sup>216</sup> L'auteure de l'un des inventaires où  apparaît seulement en tant que reprise de forme, ainsi que des locuteurs des deux autres LS dans le même cas nous ont confirmé l'utilisation de  en tant que saisie de forme.

En outre, nous avons observé des cas où un même concept peut être représenté par différentes configurations, non seulement entre LS mais également au sein d'une même LS. À titre d'exemple, en LSF la représentation d'une 'forme bi-dimensionnelle carrée ou rectangulaire' peut recourir aux configurations suivantes :  (x2 — les deux mains à l'horizontale face à face) ou  (x2 — les deux mains à la verticale face à face). *A priori*, il s'agit d'un cas de variation possible où deux configurations distinctes peuvent exprimer le même concept. Or, il apparaît en contexte que  (x2) semble être utilisée préférentiellement si l'entité est fixe (par exemple : un tableau), tandis que  est utilisée si l'entité est mobile (par exemple : une fenêtre que l'on ouvre). D'après ce constat, nous pouvons nous demander s'il s'agit vraiment du même concept de forme qui est exprimé au moyen de ces configurations différentes ou s'il s'agit de deux concepts distincts : 'forme bi-dimensionnelle carrée ou rectangulaire *et fixe*' et 'forme bi-dimensionnelle carrée ou rectangulaire *et mobile*'. Le rôle du mouvement est ici à souligner puisque  (x2) s'accompagne par exemple d'un mouvement d'ouverture vers l'extérieur ou vers le signeur en fonction de l'orientation de l'ouverture de la fenêtre qui est donnée à voir. Bien sûr, l'orientation a également son importance puisqu'elle est de toute façon indissociable de la configuration. Or, les deux configurations mentionnées ci-dessus pourraient difficilement représenter une 'forme bi-dimensionnelle carrée ou rectangulaire' (mobile ou fixe), en mobilisant les deux mains, si elles étaient produites avec une orientation différente. N'ayant pas connaissance d'autres exemples en LSF concernant spécifiquement ces deux configurations, nous ne pouvons trancher. Nous pouvons cependant supposer qu'il existe d'autres cas similaires en lien avec l'association avec d'autres paramètres, dans d'autres LS.

Occhino (2017 : 90) rappelle également l'importance de la prise en compte de différents paramètres : le sens émerge lorsqu'il y a association entre plusieurs paramètres, au niveau du signe. Nos inventaires étant de nature statique, l'évaluation du rôle certain de l'interdépendance paramétrique est peu aisée à mettre en oeuvre. D'autres auteurs ont également souligné l'importance de cette question de l'interdépendance paramétrique : Cuxac (2000), Garcia et Boutet (2003) ou encore Boutet et Garcia (2007), Bonnal (2005), Garcia (2010, Chapitre II). Bonnal (2005 : 320) explique par exemple que la combinaison de la configuration  associée au mouvement bref consistant à toucher son propre corps est fortement liée à l'idée de subtilité ou de délicatesse. Ceci se retrouve notamment dans les signes suivants de la LSF : TOUCHER, SENTIMENT, AVOIR PITIÉ, PAUVRE, CULTURE, MALIN. Il est très probable que ces combinaisons aient un rôle prépondérant dans la structuration du lexique des LS (voir Sennikova, *thèse en cours*). En outre, ces liens pourraient être organisés selon une hiérarchie spécifique (Sennikova et Garcia 2018 ; Sennikova et Martinod 2019).




Dans notre questionnement sur la possible variation entre configurations de plusieurs LS, nous mesurons l'importance cruciale de ces aspects. Néanmoins, nous ne pouvons les aborder dans toute leur complexité dans le cadre de cette thèse.


## 2. Comparaison avec les données des LS du Marajó

## 2.1 Noyau commun de configurations porteuses de sens

### 2.1.1 Noyau commun entre locuteurs de Soure

À partir de données élicitées et spontanées impliquant huit locuteurs, nous avons analysé les configurations porteuses de sens utilisées dans les LS pratiquées à Soure. Au total, 2964 occurrences de configurations produites par ces huit locuteurs ont été examinées<sup>217</sup>. À partir de ces éléments, nous avons dégagé un inventaire des types de configurations porteuses de sens partagées par plus d'un locuteur. Nous présentons les résultats de ce travail ci-dessous (Tableau 14).

Configuration porteuse de sens commune à :	Forme globalement plate	Forme globalement arrondie	Forme globalement triangulaire	Forme globalement rectangulaire	Forme globalement mince	Forme munie de saillances
Huit à six locuteurs  6 configurations	 ('forme plate')  ('forme en mouvement appréhendée comme plate')					

<sup>217</sup> Nous n'avons pas inclus les configurations auto-référentielles (i.e. où la main réfère à elle-même). D'une part, ces configurations étaient souvent proches de  et nous ne voulions pas surcharger inutilement notre inventaire de valeurs sémantiques peu utiles pour comprendre comme étaient représentées gestuellement certaines formes. Ceci ne détonne pas par rapport aux inventaires de notre panel de LS puisque hormis Cuxac pour la LSF et, dans une certaine mesure, Brennan pour la BSL, aucun auteur n'a pris en compte ces configurations.









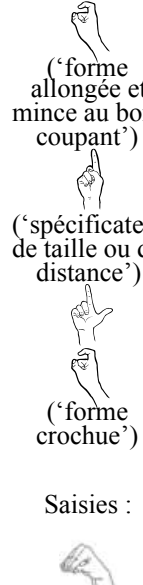

<p>Cinq à trois locuteurs</p> <p>23 configurations</p>	 <p>(‘forme en mouvement appréhendée comme plate’)</p> <p>(‘spécificateur de taille ou de distance’)</p>	 <p>Saisies :</p> <p>Contour :</p>			 <p>(forme noueuse)</p> <p>Saisies :</p> <p>(frottant)</p>	
<p>Deux locuteurs</p> <p>17 configurations</p>		 <p>Saisies :</p> <p>(doigts écartés, x2 ou x1)</p>	 <p>(‘forme triangulaire de petite taille’)</p>	 <p>(doigts écartés et main relâchée)</p>	 <p>(‘forme allongée et mince au bord coupant’)</p> <p>(‘spécificateur de taille ou de distance’)</p> <p>(‘forme crochue’)</p> <p>Saisies :</p>	 <p>(‘forme avec de multiples saillances’ ou ‘forme abstraite pouvant être appréhendée comme ayant de multiples saillances’ telle que le vent)</p>

Tableau 14 : Configurations porteuses de sens en transversal des locuteurs de Soure et nombre de locuteurs auxquelles elles sont communes<sup>218</sup>

Ces premiers résultats qui portent, rappelons-le, sur un corpus restreint, montrent néanmoins un noyau commun entre les locuteurs qui est comparable au noyau commun entre les LS de notre échantillon : 46 configurations entre locuteurs *versus* 52 entre LS. Tous les concepts génériques de






<sup>218</sup> Les valeurs sémantiques précises indiquées sous certaines configurations concernent celles des configurations apparaissant plus d’une fois dans l’inventaire, afin d’éviter toute confusion.

forme sont ici représentés même si nous noterons que le concept de ‘forme globalement triangulaire’ est peu exprimé dans nos données. En effet, lorsqu’il l’était, ceci concernait souvent une seule locutrice à la fois. L’unique exemple indiqué dans le Tableau 14 renvoie en contexte à la représentation d’un moustique, appréhendé en tant que ‘forme triangulaire de petite taille’, utilisé par deux locutrices.

Concernant les dix-sept configurations partagées par seulement deux locuteurs (dernière ligne du Tableau 14), il s’avère que ces dernières sont majoritairement les locutrices les plus prolixes de notre panel, à savoir — par ordre décroissant — : Silvia (998 occurrences de configurations au total dans les données examinées, qui utilise onze des dix-sept types de configurations dont il est question ici) ; Erica (928 occurrences de configurations, qui utilise onze des dix-sept configurations) ; enfin, Araceli (608 configurations, qui utilise huit des dix-sept configurations). Raquel n’a pas participé à la séquence de discours spontané mais est malgré tout la quatrième locutrice la plus prolifique de notre corpus. Elle produit deux de ces configurations peu partagées. Quant à Mariana, la locutrice la moins productive durant la séquence de discours spontané, elle en réalise seulement une.

Nous pouvons voir ici un parallèle avec les résultats concernant la comparaison des inventaires de LS analysées dans la section précédente. En effet, les configurations porteuses de sens communes à seulement deux voire trois LS étaient observées dans les inventaires de LS les plus fournis. Ce constat supposait donc que ces configurations étaient peut-être utilisées dans les autres LS du panel sans que les inventaires aient pu les mettre en exergue. Dans une certaine mesure, il pourrait en être de même ici : les locuteurs les moins prolixes emploient peut-être également les configurations de la dernière ligne du Tableau 14 mais nos données ne permettent pas de l’observer. Cet élément devrait pouvoir être vérifié dans des données de type élicité où l’on amènerait les locuteurs à produire les mêmes unités. En effet, les discours spontanés ne sont probablement pas les données les plus propices à la production d’unités identiques chez les locuteurs, ces derniers ayant lieu dans le cadre d’un échange. Par ailleurs, les configurations communes à deux locuteurs seulement ont pour la plupart été justement produites dans le cadre d’un discours spontané. Bien entendu, les autres locuteurs auraient malgré tout pu avoir recours aux mêmes configurations puisqu’une séquence de discours spontané est particulièrement dense et couvre de nombreuses thématiques de discussion. Ce n’est toutefois pas ce que nous avons pu observer et le doute subsiste donc sur la potentielle utilisation de ces configurations par d’autres locuteurs.

De façon intéressante, nous constatons finalement dans le Tableau 14 que les configurations les plus nombreuses sont celles produites par cinq à trois locuteurs (23 configurations). Ceci situe la partie la plus importante du noyau commun parmi les configurations qui ne sont exprimées ni par la totalité des locuteurs ni par le plus faible nombre d’entre eux. Ici encore, nous pouvons observer une similarité avec les résultats concernant les configurations du panel de LS. La partie la plus importante du noyau commun (22 configurations) était également située entre ces deux extrêmes.















Enfin, les configurations partagées par les huit locuteurs et par les neuf LS semblent relativement moins complexes articulatoirement (voyons par exemple :    ou encore  ). Ces



configurations ont été décrites dans la littérature comme étant physiologiquement parmi les plus simples à produire (Battison 1978 ; Johnston 1989a). Ceci pourrait expliquer leur forte présence à la fois parmi les locuteurs de Soure et parmi les LS du panel.

### 2.1.2 Spécificités des configurations porteuses de sens du noyau commun aux LS du Marajó et aux LS des inventaires

Pour comparer efficacement le noyau commun aux LS de notre panel avec celui des locuteurs de Soure, nous proposons de reprendre le Tableau 9 représentant les configurations les plus fréquemment observées en transversal des LS examinées. Nous allons évaluer dans quelle mesure ces configurations font partie de celles massivement exprimées par les locuteurs de Soure.

Concept de forme globale	Configurations largement observées en transversal des LS du panel	Configurations largement observées en transversal des locuteurs de Soure
Forme globalement plate	9 LS : 	8 locuteurs : 
Forme globalement arrondie	8 LS :  6 LS :  4 LS :   Saisie : 5 LS : 	4 locuteurs :  3 locuteurs :  2 locuteurs :   Saisie : 4 locuteurs :  2 locuteurs : 
Forme globalement triangulaire	5 LS : 	2 locuteurs : 
Forme globalement rectangulaire	5 LS : 	-

























<p>Forme globalement mince</p>	<p>9 LS : </p> <p>7 LS : </p> <p>4 LS :  </p> <p>Saisie :</p> <p>8 LS : </p> <p>6 LS : </p>	<p>7 locuteurs : </p> <p>6 locuteurs :  </p> <p>4 locuteurs : </p> <p>Saisie :</p> <p>4 locuteurs :   </p> <p>3 locuteurs : </p>
<p>Forme munie de saillances</p>	<p>7 LS : </p> <p>5 LS : </p> <p>4 LS : </p>	<p>5 locuteurs : </p> <p>4 locuteurs : </p> <p>2 locuteurs : </p>



Tableau 15 : Comparaison des configurations communes au plus grand nombre de LS du panel et au plus grand nombre de locuteurs



Globalement, même si la hiérarchie n'est pas exactement identique, nous retrouvons les mêmes configurations fortement observées dans le panel de LS et chez les locuteurs de Soure. Il y a tout de même quelques absences notables pouvant être dues soit au fait que la configuration en question n'est pas utilisée par les locuteurs de notre corpus, soit au fait que les concepts de forme auxquels renvoient les configurations concernées n'apparaissent pas dans nos données. Commençons par les configurations présentes dans les LS du panel mais qui, sur ce tableau, n'apparaissent pas dans les productions des locuteurs de Soure :




- Pour commencer, concernant  en tant que reprise de forme globalement triangulaire : les formes triangulaires — renvoyant à des référents très spécifiques tels que des museaux d'animaux — sont peu présentes dans notre inventaire des configurations de Soure,
- De même,  n'a pas été observée dans les données de Soure pour l'expression de formes globalement rectangulaires, ce concept de forme étant peu présent dans ces données,


-  en tant que reprise de forme globalement mince a été utilisée par une seule locutrice (Erica), d'autres locuteurs avaient recours à des TTF dans lesquels ils creusaient leurs joues pour exprimer cette idée,
-  n'a pas été observée dans nos données en tant que reprise de forme munie de saillances.





En partant des données de Soure, nous constatons que parmi les configurations produites par plus d'un locuteur, rares sont celles qui ne se retrouvent pas également dans un nombre conséquent de LS de notre panel. A rebours, nous avons dénombré exactement huit configurations porteuses de sens, ou huit associations forme-sens, qui semblent n'apparaître que dans les données du Marajó et éventuellement dans une seule (voire aucune) LS du panel. Voyons s'il s'agit de spécificités de ces LS au niveau des associations forme-sens.




Pour commencer, deux configurations ( et ) étaient associées chez certains locuteurs de Soure à la valeur sémantique 'spécificateur de taille/borne spatiale ou temporelle'. Or, pour la plupart des LS nous ne pouvons statuer à partir des inventaires puisqu'il ne s'agit pas à proprement parler d'un concept de forme évalué dans ces derniers. Nous savons cependant que ces configurations existent également en LSF et en BSL avec la même valeur de sens.

Ensuite, deux autres configurations ( et ) renvoient respectivement chez quatre et sept locuteurs de Soure au concept de 'forme en mouvement appréhendée comme plate dans ce contexte'. Dans nos données, il pouvait s'agir d'un individu ou d'un animal (tel un chat) qui rampe ou se déplace rapidement, d'un objet non nécessairement plat mais envisagé en mouvement (par exemple, un hamac qui tombe à terre), etc. Ici, le fait que le concept de 'forme plate' soit représenté par ces configurations n'a rien d'inhabituel. C'est cependant davantage le fait que ces référents soient appréhendés au travers de ce concept de forme-ci qui est relativement inattendu. À partir de cette observation, nous pouvons faire l'hypothèse que le concept de 'forme plate' aurait un degré de généralité très fort et qu'il constituerait en quelque sorte un hyperonyme perceptuel et, donc, conceptuel. Il s'agit donc d'une différence située au niveau de la sélection du trait saillant dont il est question mais qui n'affecte pas l'association forme-sens des deux configurations en jeu avec le concept de 'forme plate'.

La configuration  renvoie, en contexte, au référent « vélo » en représentant les deux axes principaux de ce moyen de locomotion : celui supportant la selle et celui supportant le guidon. Utilisée à deux mains, elle renvoie davantage à la forme globale approximativement triangulaire formée par la ligne de la jambe et la pointe du pied. Ici encore, ces associations avec ces formes particulières n'ont pas été observées dans nos inventaires de LS. D'ailleurs, dans nos données, certains locuteurs utilisent davantage la configuration  pour renvoyer à ce référent, ayant ainsi recours au concept de 'forme sphérique', sans doute lié à la forme des pieds agrippant les pédales du vélo. Malgré cela, le fait de recourir à  pour représenter deux formes minces et allongées (les deux axes de la forme du vélo ou les contours approximativement triangulaires d'une forme), n'a rien d'original et se retrouve d'ailleurs sous cette forme dans nos données de Soure, même si

l'orientation plus récurrente de la configuration fait que l'on a plutôt affaire à celle-ci : . C'est donc le choix de représenter ce référent au moyen de ces concepts de forme-ci qui semble spécifique à Soure. Cet exemple illustre le fait qu'à notre sens, l'analyse nous proposons ici ne peut être menée que dans la perspective du modèle sémiologique qui est la nôtre. En effet, notre ancrage dans cette approche appréhende ces configurations comme des proformes, c'est-à-dire comme symbolisant avant tout des *formes*. Or, contrairement à ce que la littérature sur les classificateurs avance, le rôle de ces configurations n'est pas de classifier les référents, mais bien de donner à voir ces référents, au moyen de telle ou telle forme.

Les trois derniers exemples semblent quant à eux constituer des associations forme-sens plus inédites. Deux locutrices ont recours à  pour référer au concept de 'forme allongée et mince au bord coupant' : dans les deux cas, elles réfèrent à un rasoir féminin. Or, cette valeur sémantique n'a pas été retrouvée dans nos inventaires de configurations d'autres LS.  est en effet le plus souvent associée à des concept liés à une forme incurvée, typiquement en forme de crochet et non à une caractéristique coupante. La configuration  (produite à l'horizontale) est utilisée également par deux locuteurs afin de renvoyer au concept de 'forme allongée et légèrement curviligne' : il s'agit pour l'une d'un sourire et pour l'autre d'une corne de buffle. Ici encore, nous n'avons pas retrouvé cette valeur de sens associée à cette configuration dans les inventaires de LS. En général, c'est surtout l'aspect anguleux de cette configuration que l'on retrouve afin de renvoyer à des formes rectangulaires bi-dimensionnelles. Plus rarement, comme en BSL par exemple, cette configuration est également utilisée en tant que représentation d'un instrument allongé et mince tel qu'une seringue<sup>219</sup>. Pour finir, la configuration  renvoie dans nos données à une forme abstraite que l'on pourrait considérer comme une 'forme abstraite pouvant être appréhendée comme ayant de multiples saillances', à savoir, le vent<sup>220</sup>. S'il peut être considéré comme peu courant, ce référent est néanmoins exprimé par deux locutrices sans apparaître dans les inventaires de configurations de LS que nous avons examinés.

Finalement, sur les huit configurations porteuses de sens qui semblent au premier abord spécifiques aux locuteurs de Soure, cinq d'entre elles ont plutôt à voir avec la sélection d'un trait saillant inhabituel qu'à une association forme-sens inhabituelle. Il semblerait donc qu'il existe finalement peu de possibilités de variation gestuelle pour l'expression d'un concept de forme donné. Par ailleurs, les possibilités existant dans différentes LS se retrouvent quasiment toutes à l'échelle individuelle chez les locuteurs de Soure. Il y a cependant quelques exceptions : les trois dernières configurations de notre liste ( associée à la valeur 'forme allongée et mince au bord coupant' ;  associée à la valeur 'forme allongée et légèrement curviligne' et  associée à la valeur 'forme abstraite pouvant être appréhendée comme ayant de multiples saillances'). Ces dernières n'apparaissent en effet dans aucun inventaire de configurations de notre panel de LS. Nous noterons cependant qu'elles sont toutes trois utilisées par deux locuteurs seulement : cet usage semble donc peu répandu. Ainsi, nous pouvons nous demander s'il ne sera pas amené à disparaître si la

---

<sup>219</sup> Cette valeur sémantique se retrouve également chez une seule locutrice de notre corpus, Silvia.

<sup>220</sup> Nous précisons que cette configuration est réalisée sans mouvement interne des doigts.

communautarisation se poursuit ? Nous avons par ailleurs observé que ces trois configurations apparaissent dans des structures de transfert (Figures 31 et 32) — ce qui laisse supposer que cet usage diminuera peut-être s’il n’est pas stabilisé —, à l’exception cependant de ✎ (Figures 33 et 34) qui apparaît dans des unités *a priori* stabilisées comme dans des unités de transfert. Une précision importante toutefois concernant ces exemples (et les suivants) : nous reviendrons dans le Chapitre VI sur l’appellation d’ « unités lexicales », ou « stabilisées » (reprenant ainsi le terme utilisé par Fusellier-Souza 2004, comme indiqué dans le Chapitre IV, section 1.1.2.3, note 178) dans l’analyse de nos données. Pour l’instant, nous restons aussi prudente que possible quant à l’état de bifurcation des visées dans ces LS et utilisons donc l’expression « unité » voire « unité *a priori* stabilisée ».



Figure 31 : ✎ associée à la valeur ‘forme allongée et mince au bord coupant’ ici un rasoir, dans une unité de transfert<sup>221</sup>

<sup>221</sup> Silvia, *Histoiresentrefemmes\_Silvia*, Unité 20, 00:40:072-00:41:400 ; Erica, *Histoiresentrefemmes\_Erica*, Unité 25, 00:54:040-00:54:720.



Figure 32 : ✋ associée à la valeur ‘forme abstraite pouvant être appréhendée comme ayant de multiples saillances’ ici le vent, dans une unité de transfert<sup>222</sup>



Figure 33 : ✋ associée à la valeur ‘forme allongée et légèrement curviligne’, ici une corne de taureau, dans une unité *a priori* stabilisée (à gauche) suivie d'une unité de transfert (à droite)<sup>223</sup>

---

<sup>222</sup> Araceli, Histoiresentrefemmes\_Araceli, Unité 99, 04:10:165-04:10:649.

<sup>223</sup> Silvia, Taureau\_Silvia, Unités 6 et 7, 00:06:311-00:06:610, 00:06:610-00:08:320.



Figure 34 : associée à la valeur ‘forme allongée et légèrement curviligne’ ici un sourire dans une unité stabilisée<sup>224</sup>

Quoi qu’il en soit, la part de spécificités des LS de Soure, constituée par ces trois configurations, semble bien moindre en comparaison des similarités observées avec les configurations utilisées dans d’autres LS. Compte tenu des différents contextes géographiques et sociolinguistiques dans lesquels les neuf LS de notre panel et les LS de Soure sont pratiquées, ces similarités au niveau des composants et de leurs associations forme-sens sont tout à fait frappantes.

## 2.2 À propos des hypothèses de la littérature sur le nombre et la variation des configurations porteuses de sens dans les LS micro-communautaires

Dans la section précédemment consacrée à l’examen des hypothèses de la littérature à la lumière des inventaires de configurations porteuses de sens dans plusieurs LS (section 1.2), nous avons mis en évidence les limites liées aux aspects méthodologiques de la constitution de ces inventaires utilisés dans notre analyse. Les catégories d’analyses et concepts qui intéressaient les chercheurs ayant travaillé sur les inventaires de configurations peuvent avoir une incidence importante sur les résultats observés. Dans le cas de la présente analyse des LS pratiquées à Soure, malgré de nombreuses contraintes principalement liées à la recherche de terrain, nous pouvions davantage maîtriser ces éléments dans la constitution de notre inventaire, ou du moins être consciente de l’usage que nous en faisons. Nous allons à présent nous intéresser à la façon dont nos données peuvent confirmer ou non les principales hypothèses concernant les configurations dans les LS micro-communautaires qui ont cours dans la littérature sur ce sujet.

---

<sup>224</sup> Araceli, *Histoiresentrefemmes\_Araceli*, Unité 297, 13:14:633-13:15:574.

Pour commencer, l'une des hypothèses de la littérature est que les inventaires de configurations de LS micro-communautaires seraient plus restreints que pour les LS institutionnelles. La méthodologie qui est la nôtre et notre focalisation sur les configurations porteuses de sens nous a permis d'aboutir à un inventaire de quarante-six configurations dans les LS du Marajó. À titre de comparaison, les inventaires de notre panel de neuf LS comportaient de onze à quarante-trois configurations. Cette première hypothèse ne semble donc pas corroborée par nos résultats. Continuons en reprenant les hypothèses examinées en 1.2 du point de vue des LS institutionnelles.

- Hypothèse 1 : Il existerait peu de *entity classifiers* dans les LS non institutionnelles

Rappelons que les LS (institutionnelles et non institutionnelles) de notre panel présentent d'une part entre dix et cinquante-quatre configurations représentant des entités pour les LS institutionnelles et, d'autre part, entre neuf et seize de configurations représentant des entités pour les LS non institutionnelles. En d'autres termes, certaines LS institutionnelles et non institutionnelles partagent un nombre proche de ce type de configurations, tandis que certaines LS institutionnelles en présentent un nombre bien plus élevé.

Dans les données recueillies à Soure, nous avons relevé trente configurations dites *entity classifiers*. Cette quantité se rapproche davantage de celles observées dans les LS institutionnelles et infirmerait donc l'hypothèse selon laquelle les LS micro-communautaires utiliseraient peu de *entity classifiers*. Cependant, une fois de plus, nous rappelons que les catégories d'analyse dans la constitution des inventaires d'autres LS non institutionnelles de notre panel ne permettent peut-être pas de dégager leur nombre exact. La question de la précision des concepts de forme utilisés est en effet cruciale. Par ailleurs, les inventaires de notre panel ont majoritairement recours à l'association de configurations à des référents particuliers et non à des concepts de forme, ce qui ne va pas dans le sens d'une analyse fine puisque certains concepts particuliers peuvent ainsi échapper au regard du chercheur.

- Hypothèse 2 : Les *entity classifiers* présenteraient une large part de variation d'une LS à l'autre

Concernant cette hypothèse, nous renvoyons le lecteur à la section 2.1 faisant état du noyau important de configurations non seulement entre les neuf LS de notre panel d'inventaires, mais également entre les huit locuteurs de Soure. Particulièrement, la section 2.1.2 montre que seules trois configurations représentant des entités utilisées à Soure ne trouvent pas leur pendant dans les LS pour lesquelles nous disposons d'un inventaire. Cette section souligne également que les associations forme-sens des configurations traditionnellement nommées *entity classifiers* présentent peu de variations entre les LS de notre panel et celles des locuteurs de Soure.





Si nous nous focalisons maintenant sur les variations d'un locuteur à l'autre, il semble que les différentes possibilités gestuelles pour l'expression, par exemple, d'une 'forme globalement arrondie' sont dues à des différences fines de concepts de forme. Ainsi, diverses configurations sont utilisées suivant que l'on souhaite exprimer un concept de 'forme arrondie' ou de 'forme hémisphérique' ou encore de 'forme circulaire en deux dimensions'. Ce qui pourrait être interprété



comme une variation entre locuteurs est en réalité l'expression de concepts de forme différents. Il apparaîtrait ainsi qu'il n'y ait pas de concurrence entre deux configurations pour l'expression d'un concept de forme strictement identique, ce qui infirme également cette deuxième hypothèse d'une forte variation entre *entity classifiers* entre les locuteurs d'une LS en voie de communautarisation.

- Hypothèse 3 : Les *handling classifiers* présenteraient moins de variation d'une LS à l'autre

Dans le Tableau 15 (section 2.1.2), nous voyons que cinq des sept configurations de saisie les plus présentes dans les inventaires sont communes aux locuteurs du Marajó et aux neuf LS du panel. Pour commencer, indiquons que ceci constitue une similarité notable.

Il est vrai que la saisie de formes globalement minces peut être représentée par les configurations suivantes : . Notre hypothèse est que le choix du locuteur sera alors guidé par le contexte discursif dans lequel la production est réalisée ainsi que par le contexte de l'unité minimale de réalisation (i.e. les autres paramètres utilisés). En outre, certaines caractéristiques précises de la forme en question orienteront le locuteur vers le recours à telle ou telle configuration. Ainsi, une forme souple sera plutôt représentée par ces configurations : . En revanche, cette configuration  sera préférée pour les formes filiformes tandis que  seront choisies lorsque la forme en question peut tenir en intégralité dans une main. Il en sera de même pour les saisies de formes globalement arrondies qui, en fonction de leur volume et de leur diamètre seront représentées par différentes configurations. Une fois de plus, cette apparente variation révèle en effet une précision dans l'expression des concepts de forme en jeu.

### 2.3 Les configurations porteuses de sens comme lieu d'observation de la variation intra- et inter-locuteurs du Marajó

Nous avons observé de nombreux cas de variation chez un même locuteur : ce dernier peut utiliser deux unités différentes pour exprimer à un référent apparemment identique, y compris dans la même situation de communication. Nous distinguons deux cas de figure : soit la variation est due à un *iconon* (i.e. une image mentale)<sup>225</sup> différent, soit à un *phylum*<sup>226</sup> (i.e. une réalisation linguistique) différent. Nous précisons que la variation due à un *iconon* différent n'est, à première vue, pas pertinente dans le cadre de notre analyse puisqu'elle s'apparente à une variation de configurations due à la sélection d'un trait saillant différent. Il s'agit donc d'un niveau de variation qui n'est pas l'objet de la présente étude. Cependant, notre réflexion est la suivante : les cas de variations produites *a priori* en raison d'un *phylum* différent ne sont-elles pas en réalité des cas où l'*iconon*

<sup>225</sup> Nous devons ce terme à Bonnal-Vergès (2005 : 31, 290 ; 2006 : 172) qui renvoie elle-même à Nève de Mevergnies (1996 : 37) : « L'iconon est ce que l'on a sélectionné du « réel » comme éléments pertinents pour signifier : c'est une gestalt, sous la forme d'une image mentale, une construction mentale iconique. » (2005 : 290).

<sup>226</sup> Il s'agit de la « mise en forme linguistique de l'iconon » qui correspond à sa « transposition analogique » (Bonnal 2005 : 389 ; 2006 : 172). Dans notre cas, nous nous concentrerons sur la mise en forme linguistique impliquant une configuration différente.

lui-même est différent ? En d'autres termes, une variation due à l'utilisation d'une configuration différente serait probablement le fait d'une hésitation dans la sélection du trait saillant, voire à la sélection d'une caractéristique d'un trait saillant en particulier. Ce qui suit vise à illustrer cette réflexion.

Dans un premier temps, nous présenterons certains exemples de variation clairement due à un *iconon* différent, afin de mettre en avant la différence entre les deux types. Puis nous nous concentrerons sur des cas de variations liées apparemment à un *phylum* différent et verrons ce que nous pouvons conclure de ces exemples.

Pour commencer, voici la variation chez une même locutrice pour l'expression de SOURIS/'souris', puis chez une même locutrice et chez deux locutrices pour l'expression de CHAT.



Figure 35 : 'souris' chez Erica (début et fin de signe), TS<sup>227</sup>



Figure 36 : SOURIS chez Erica<sup>228</sup>

---

<sup>227</sup> TometJerry-Erica, Unité 63, 01:53:640-01:54:360.

<sup>228</sup> TometJerry-Erica, Unité 58, 01:47:040-01:48:640.

La Figure 35 représente un TS au cours duquel Erica montre le déplacement de la souris. Elle utilise ici la démarche rapide de cet animal en ayant recours à une configuration qui met en avant ses pattes (concept de ‘forme munie de multiples saillances’) au moyen d’un mouvement interne de pianotement. Dans la Figure 36, unité visiblement stabilisée chez Erica puisque son regard est dirigé vers l’interlocutrice, c’est l’oreille de la souris qui est représentée (concept de ‘forme arrondie en deux dimensions’). Cette unité est reproduite à nouveau sous la même forme durant cette séquence (Tom Jerry-Erica, Unité 60, 01:49:836-01:50:960), le regard est alors porté vers l’interlocutrice en fin de réalisation.

Voyons à présent les variations produites par Erica ainsi que par Raquel pour CHAT.



Figure 37 : CHAT chez Erica (début et fin de signe)<sup>229</sup>



Figure 38 : CHAT chez Erica (début et fin de signe)<sup>230</sup>



---

<sup>229</sup> TometJerry-Erica, Unité 50, 01:27:280-01:28:840.

<sup>230</sup> TometJerry-Erica, Unité 56, 01:41:160-01:42:800.



Figure 39 : Trois variantes de ‘chat’ chez Raquel faisant appel à deux *iconon* différents, deux TP<sup>231</sup>

Les Figures 37, 38 et 39 montrent un cas de variation intra- et inter-locuteurs. Les Figures 37 et 38 constituent une variation liée au recours à un *iconon* différent : les moustaches du chat (Figure 37) et la patte lancée de ce dernier (Figure 38). Dans la Figure 39, Raquel utilise les mêmes *iconon* qu’Erica (les moustaches dans les deux premières captures d’écran puis les pattes dans la troisième) mais elle réalise linguistiquement ces deux *iconon* différemment d’Erica. D’une part, elle utilise en effet  (d’abord à une seule main, puis à deux mains) plutôt que  pour représenter les moustaches (‘forme allongée mince et souple’). Ce choix met en avant la finesse des moustaches plutôt que leur longueur. Ceci constituerait donc, non pas la réalisation gestuelle (*phylum*) différente d’un même *iconon*, mais la sélection d’une caractéristique différente (la finesse plutôt que la longueur) d’un même *iconon* (les moustaches).

D’autre part, Raquel représente les deux pattes du chat (‘forme munie de multiples saillances’) plutôt qu’une. Ce dernier exemple montre également qu’en fonction de la caractéristique du trait saillant que le locuteur a souhaité souligner, la réalisation gestuelle de ce même trait saillant peut changer.

Ces cas semblent assez aisément analysables mais voyons à présent des exemples de variation due à l’utilisation de configurations différentes pour l’expression d’un trait saillant apparemment identique.

Silvia produit ci-dessous une variante de HAMAC, utilisant une configuration différente, dans le même contexte : HAMAC<sub>R</sub> (également utilisée par Araceli), HAMAC<sub>U/P-V</sub> (observée seulement chez Silvia mais proche de l’unité HAMAC<sub>U</sub><sup>232</sup> que l’on retrouve par ailleurs chez Neilo, dans une histoire qu’il produit deux années plus tard).

<sup>231</sup> TometJerry-Raquel, Unité 39, 00:53:244 ; Unité 37, 00:52:035 ; Unité 40, 00:55: 250.





<sup>232</sup> Rappelons que nous reviendrons dans le chapitre VI sur l’appellation d’ « unités lexicales », ou « stabilisées » dans l’analyse de nos données.



Figure 40 : HAMAC<sub>R</sub> chez Silvia<sup>233</sup>



Figure 41 : HAMAC<sub>U/P-V</sub> chez Silvia<sup>234</sup>

Ici la variation se joue sur le choix de la configuration :  ou . Or, si ces configurations renvoient toutes au trait saillant des cordages du hamac, le choix de l'une ou l'autre reflète la mise en avant de caractéristiques différentes de ce cordage : son aspect tressé pour  et sa finesse ainsi que le fait que les cordages soient au début du balancement collés l'un à l'autre mais s'éloignent ensuite durant le mouvement pour .

Nous avons observé d'autres variantes chez Silvia, notamment pour TAUREAU et ARBRE, présentées ci-dessous.

<sup>233</sup> Hamac-Silvia, Unité 7, 00:13:302-00:15:723.


<sup>234</sup> Hamac-Silvia, Unité 9, 00:18:959-00:21:140.



Figure 42 : TAUREAU<sub>2J</sub> chez Silvia<sup>235</sup>



Figure 43 : TAUREAU<sub>2L</sub> chez Silvia<sup>236</sup>

La Figure 42 correspond à l'unité *a priori* stabilisée la plus répandue parmi les locuteurs de Soure pour renvoyer au taureau : nous la retrouvons chez quatre autres locuteurs (voir Tableau 19, Chapitre VI, section 1.1.2) et elle correspond par ailleurs à l'UL de la Libras<sup>237</sup>. Silvia est en revanche la seule à avoir utilisé la variante présentée sur la Figure 43. Elle produit cette unité juste avant d'effectuer un TP dans lequel elle incarne le taureau qui va se précipiter sur le mur, y empalant au passage le protagoniste principal de l'histoire. Ce TP, où l'action principale a trait à l'aspect robuste des cornes du taureau, exigeait très probablement une configuration qui soulignait cette caractéristique. En effet, la configuration  où l'extrémité de la corne est représentée par l'auriculaire, sans doute le doigt le plus faible de la main, ne transmettait pas cette information.

<sup>235</sup> Taureau-Silvia, Unité 3, 00:02:720-00:03:760.









<sup>236</sup> Taureau-Silvia, Unité 7, 00:06:610-00:08:320.

<sup>237</sup> Les UL de la Libras ont été examinées avec l'aide de deux locuteurs de cette LS ainsi qu'une application considérée par ces mêmes locuteurs comme la plus fiable parmi les celles existantes : *HandTalk*© (2012-2019).

Dans l'exemple suivant, Silvia utilise au total quatre variantes pour ARBRE, ces dernières étant à chaque fois liées à l'utilisation de configurations différentes où la main dominante tout comme la main dominée sont concernées.



Figure 44 : Les différentes variantes de ARBRE/‘arbre’ chez Silvia<sup>238</sup>

Dans ce cas-ci, les différentes configurations de la main dominée sont plus délicates à expliquer. En effet,  et  renvoient à une forme plate, même si la largeur de cette forme plate est plus étroite avec . Cependant, la première configuration utilisée () semble davantage liée à une articulation rapide et peu précise qu'à une volonté de transmettre une valeur sémantique différente. Le fait que  soit la première configuration réalisée, sans « coup d'essai » préalable va dans le sens de cette hypothèse. En revanche, pour la main dominante, l'utilisation de  n'est pas anodine. En effet, l'examen du support de cette histoire (*Le hamac*) révèle que l'arbre dont il y est question est un arbre dépourvu de feuilles et surmonté de deux branches principales dont la forme rappelle cette configuration. Silvia a donc hésité ici entre  qui correspond au signe de la Libras et qui renvoie à un arbre générique et  qui représente mieux l'arbre dont parle l'histoire. Il est regrettable que le regard de Silvia ne soit pas visible sur la troisième capture d'écran puisqu'il aurait pu contribuer à nous renseigner sur la nature de l'unité produite ici : unité *a priori* stabilisée ou unité de transfert.

Silvia n'est pas la seule locutrice à utiliser des unités *a priori* stabilisées différentes employant diverses configurations pour renvoyer à un même référent et ce, dans la même séquence. Nous avons en effet régulièrement observé différentes variantes.









<sup>238</sup> (m.D :  m.dom : avant-bras +  ; m.D :  m.dom : avant-bras +  ; m.D :  m.dom : avant-bras +  ; m.D :  m.dom : avant-bras + ). Hamac-Silvia, Unité 1, 00:00:051-00:00:902 ; Unité 6, 00:11:401-00:13:210 ; Unité 11, 00:23:053-00:25:939 ; Unité 39, 01:01:640-01:02:812.



Figure 45 : HOMME chez Araceli<sup>239</sup>



Figure 46 : ‘HOMME’ chez Araceli, dans le cadre d’un TS<sup>240</sup>

La seconde variante de HOMME (Figure 46) s’insère dans un TS où Araceli indique la position de l’homme poursuivi par le taureau par rapport au mur, qu’elle représente avec sa main dominée. La première variante (Figure 45), qui correspond au signe de la Libras, est produite dans le cadre d’une unité visiblement stabilisée. La caractéristique particulière du trait saillant ici mise en avant n’est pas claire pour nous. Cependant, le fait qu’Araceli utilise l’UL de la Libras lorsqu’elle n’est pas en visée illustrative alors qu’elle a recours à une unité différente dans le cadre d’une unité de transfert n’est peut-être pas anodin. Nous pouvons supposer que lorsqu’elle se trouve en visée illustrative, c’est cette seconde variante qui est la plus spontanée pour elle. Toutefois, ce qui nous semble particulièrement intéressant ici est le fait que sur les neuf occurrences de homme dans cette séquence, quatre sont la variante présentée dans la Figure 45 et cinq sont celle de la Figure 46. Par ailleurs, les cinq variantes sont davantage situées à partir de la seconde moitié de la séquence. En d’autres termes, à partir du moment où Araceli a produit cette seconde variante, elle a cessé de produire la première variante issue de la Libras. Cette variante se stabilisera peut-être avec le temps chez cette locutrice. Cet exemple montre en tout cas la concurrence entre les unités de la LS institutionnelle environnante et celles des LS locales.

<sup>239</sup> Taureau-Araceli, Unité 45, 00:59:405-01:00:245.

<sup>240</sup> Taureau-Araceli, Unité 20, 00:26:800-00:28:560.



Pour le cas suivant de variante, observé chez Raquel pour désigner une souris, c'est la dentition de la souris qui constitue le trait saillant retenu. Ce trait est cependant exprimé par des configurations différentes qui renvoient à des caractéristiques elles-mêmes différentes des dents. La première met en avant leur longueur (Figure 47, à gauche), l'autre leur aspect plat (Figure 47, à droite) :



Figure 47 : deux variantes de SOURIS chez Raquel faisant appel au même *iconon* (les dents de la souris)<sup>241</sup>

Nous noterons cependant que la seconde variante semble utiliser, pour une seule main (la main dominée ?)<sup>242</sup> la même configuration que la première alors que les unités précédant et suivant le signe n'y ont pas recours. Tout se passe comme si Raquel hésitait entre ces deux variantes, allant jusqu'à les combiner entre elles.

Ces quelques cas de variation entre locuteurs et chez un même locuteur ne remettent pas en question ce qui a été dit précédemment sur les fortes similarités entre LS d'une part et entre locuteurs de Soure, d'autre part, concernant les associations forme-sens. En effet, il est question ici de la sélection par le locuteur d'une caractéristique particulière d'un même trait saillant. Bien sûr, cette distinction entre trait saillant retenu et caractéristique de ce trait saillant reste complexe à manipuler. Ainsi, les exemples présentés sur la Figure 47 peuvent-ils être considérés comme renvoyant à deux *iconon* différents ('dents longues' pour l'un et 'dents plates et larges' pour l'autre). Nous estimons à ce sujet qu'un même *iconon* consiste en une partie du référent représenté (les dents d'une souris, pour l'exemple de la Figure 47 ou encore, la partie supérieure d'un l'arbre pour l'exemple de la Figure 44), là où une caractéristique différente s'applique à cette partie ('longues' ou 'plates et larges' pour la Figure 47 ou encore 'touffu' ou 'constitué de deux branches' pour le cas de la Figure 44).

---

<sup>241</sup> TometJerry-Raquel, Unité 19, 00:20:862-00:21:592 ; Unité 42, 00:57:420-00:59:771.

<sup>242</sup> Raquel est l'une des locutrices pour laquelle la latéralisation est floue. Par exemple, la première variante de SOURIS a recours à une configuration mobilisant sa main gauche mais d'autres unités produites par Raquel semblent utiliser la main droite comme main dominante.

Ces exemples sont avant tout le reflet du processus en jeu dans cette communauté en voie de communautarisation où chaque locuteur apporte *sa* LS et reçoit en input celle des autres locuteurs ainsi que les signes de la Libras. Ces hésitations et ces changements en cours de séquence montrent que certaines unités ne sont pas encore parvenues à une stabilisation dans le lexique des locutrices. Nous aborderons plus en détail ce sujet dans le Chapitre VI. Nous retiendrons en tout cas que les configurations semblent être un composant-clé dans ce processus de stabilisation et, de fait, dans les variations observables.

### 3. Apports des LS du Marajó à la question de recherche, et limites

#### 3.1 Typologie des LS : éléments principaux dégagés à partir de nos données et propositions

Tout d’abord, nous retiendrons que la comparaison des configurations porteuses de sens utilisées dans les neuf LS de notre panel et chez les huit locuteurs de Soure a permis de dégager un noyau commun de configurations similaires. Certes, trois associations forme-sens ont été relevées dans les données du Marajó qui n’apparaissent dans aucune autre LS. Or, nous avons vu que ces productions sont celles de deux locutrices (différentes pour les trois cas), ce qui suggère que ces associations ne sont pas particulièrement répandues à Soure. Il serait intéressant d’examiner des données plus récentes — les données dans lesquelles ces associations forme-sens ont été relevées datant de 2015 — afin de déterminer si cet usage s’est répandu ou a, au contraire, disparu. Globalement, les différences de contexte géographique ou sociolinguistique, notamment de taille de communauté de locuteurs, semblent avoir un impact peu important sur l’association forme-sens des configurations analysées. La modalité visuo-gestuelle et ses potentialités semble en revanche restreindre ces possibles associations.

Par ailleurs, les similarités observées entre les LS du panel et celles du Marajó concernent à la fois les configurations représentant des entités (communément nommées *entity classifiers*) et celles représentant des saisies de forme (communément nommées *handling classifiers*). Au-delà de ce noyau commun de configurations porteuses de sens, il nous semble important de souligner que les procédés d’iconicisation s’avèrent identiques d’une LS à l’autre. En effet, la mise en geste d’un concept de forme donné semble se faire en transversal des LS au moyen d’une *reprise de forme* ou bien d’une *saisie de forme* (pour reprendre la terminologie de Cuxac 2000) — certaines formes se prêtant par ailleurs peu à une saisie de forme, comme le concept de ‘forme globale munie de deux saillances latérales non parallèles’. Par ailleurs, le troisième procédé d’iconicisation possible, celui de *reprise de taille et de forme*, se retrouve également en transversal de LS, bien qu’il soit moins répandu. Ici encore, ceci ne signifie pas nécessairement qu’il ne soit pas utilisé dans d’autres LS. Seuls les inventaires de la LSF, de la BSL et le nôtre pour les LS de Soure incluaient ce genre de configurations. Les inventaires d’autres LS pourraient être constitués en incluant ce procédé d’iconicisation. Ces trois procédés communs constituent à notre sens un autre élément invariant

entre LS, dû à la fois à la modalité visuo-gestuelle par laquelle transitent les LS et aux possibilités de réalisation gestuelles offertes par le corps humain.

Enfin, la variation observée au niveau lexical ou, du moins, au niveau d'unités en cours de lexicalisation, dans les LS de Soure repose souvent sur la sélection de caractéristiques différentes d'un même trait saillant. Ces aspects différents que le locuteur peut convoquer sont exprimés par des configurations différentes, ce qui fait de ces dernières un composant important dans l'analyse de la variation entre locuteurs et chez un même locuteur. Dans le cadre de l'examen du lexique de différentes LS, la question de la sélection de traits saillants différents d'une LS à l'autre semble, certes, assez évidente. Néanmoins, il semblerait que prendre en compte la sélection de caractéristiques différentes d'un même trait saillant nécessite un examen plus approfondi basé sur le recours aux concepts de forme et pourrait permettre de mieux comprendre les variations lexicales entre LS.

### 3.2 Remarques sur la méthodologie adoptée : difficultés et pistes d'amélioration

Si nous mettons en avant l'utilisation d'outils conceptuels pertinents pour appréhender plus finement l'analyse des configurations porteuses de sens — *i.e.* des concepts de forme et non des référents —, notre méthodologie reste cependant perfectible sur plusieurs aspects. Pour commencer, notre travail a consisté à partir des concepts de forme que nous avons extraits de Cuxac (2000), inventaire de concepts dégagés à partir de l'analyse d'un corpus de discours en LSF d'environ trois heures. Nous avons ensuite examiné comment ces concepts étaient réalisés dans différentes LS, dont celles de Soure : il s'agit dès lors d'une démarche onomasiologique d'une part, et ayant pour point de départ une LS institutionnelle d'autre part. Une approche inversée aurait pu être tout aussi intéressante et en tout cas complémentaire, à savoir celle consistant à établir des concepts de forme à partir des données de Soure (démarche sémasiologique effectuée à partir d'une LS non institutionnelle) et à voir dans un second temps quelle pouvait être leur réalisation dans les autres LS de notre panel grâce aux inventaires dont nous disposons. Nos outils d'analyse auraient alors eu l'avantage d'être parfaitement adaptés aux LS de Soure, bien que les concepts développés par Cuxac soient *a priori* applicables à n'importe quelle LS.



Ensuite, pour le dire plus précisément, notre démarche n'a pas été exclusivement onomasiologique. En effet, comme rappelé ci-dessus, nous sommes partie des concepts de forme que nous avons extraits des analyses de Cuxac (2000). Au cours de l'étape d'annotation, nous avons adapté ces différents concepts en fonction des configurations que nous observions et du sens qu'elles véhiculaient. En effet, nous avons considéré ces concepts de forme de départ comme des guides plutôt que comme des catégories inflexibles. Parfois, ces concepts étaient trop précis : par exemple, dans les formes globalement arrondies, 'petite forme plate et circulaire avec variation de taille selon un continuum'. Nos données n'ont pas permis d'établir de telles distinctions pouvant s'inscrire sur un continuum de variation de taille. Idéalement, l'analyse de séquences plus longues et abordant des


sujets diversifiés pourrait combler ce type de lacune et permettre un examen affiné des configurations porteuses de sens. Dans le présent travail, nous avons dû principalement nous cantonner à des valeurs de sens relativement larges afin de faciliter l'inter-comparabilité de nos données. En ce sens, les concepts de forme que nous avons utilisés dans notre analyse pourraient être davantage affinés.

Inversement, ces concepts étaient parfois imprécis. Par exemple, à partir du concept de 'forme de très faible épaisseur et allongée', nous avons créé deux concepts distincts, suivant que la forme en question était souple ou rigide. De façon générale, nous estimons que les concepts de forme que nous avons finalement utilisés peuvent subir d'autres améliorations afin d'éviter au maximum les redondances ou les détails superflus.

### 3.3 Observations diverses spécifiques à nos données

Le premier élément à mentionner concernant nos données est la question de la latéralisation chez les locuteurs de Soure. En effet, pour les signeurs de LS institutionnelle, il semble naturel pour le chercheur de déterminer quelle est la main dominante du locuteur en fonction de celle avec laquelle celui-ci a l'habitude d'écrire ou, tout simplement, de signer. Mais lorsque des individus ont été peu scolarisés, cette distinction n'est pas aussi nette. Nous avons finalement assigné une main dominante à chaque locuteur afin de faciliter l'analyse, cette fonction étant pertinente dans certaines structures telles que les TS. Cependant, bon nombre de fois, le locuteur utilise ses mains de façon inattendue, surtout durant la séquence de discours spontané tandis que dans le cas d'histoires élicitées, la latéralisation semble plus nette. Le plus souvent, nous avons remarqué que ces changements en discours spontané étaient tributaires du degré de proximité physique avec le locuteur. Ainsi, les locuteurs de la séquence étant disposés en arc de cercle, si l'un décide de s'adresser à un individu situé à sa gauche, il demandera son attention au moyen d'un élément phatique réalisé avec la main la plus proche de cet individu, minimisant ainsi son effort. Ensuite, il continuera son discours en prenant cette main comme main dominante mais inversera s'il commence à s'adresser à un individu situé à sa droite. Finalement, même si nous n'avons pas approfondi ce sujet de façon quantitative, il semblerait que les locuteurs de cette séquence se montrent presque tous ambidextres dans leurs productions. Cet élément est probablement commun aux locuteurs de LS peu scolarisés, néanmoins nous manquons de données pour établir une quelconque généralisation.

Nous avons également repéré dans les productions de plusieurs locutrices l'importance accordée à certains détails. Par exemple, dans l'histoire élicitée *Tom et Jerry*, Raquel et Erica utilisent plusieurs configurations successives pour représenter la saisie de la bouteille tenue par Tom (le chat) :  et  alors qu'il s'agit pourtant toujours de la saisie du même objet. Or, les moments où elles utilisent l'une ou l'autre de ces configurations semblent représenter de façon très précise la forme de la patte de Tom telle qu'elle apparaît à ces moments dans le dessin animé. Il en est de même dans l'exemple

déjà mentionné précédemment (Figure 44), où Silvia utilise la configuration  pour représenter le haut d'un arbre. Au premier abord déconcertante, cette configuration s'avère en réalité très proche du stimulus proposé à Silvia, sur lequel figure un arbre relativement dégarni où deux branches nues sont proéminentes. Ainsi, même si les locutrices ont souvent des difficultés à mémoriser l'ensemble des histoires que nous leur soumettions, elles semblent accorder une importance particulière à certains détails, cette minutie transparaissant dans leur utilisation de configurations spécifiques. Ici encore, nous ne savons pas s'il s'agit d'une particularité liée aux locuteurs peu scolarisés ou non et, de ce fait, moins familiers de l'usage scolaire des supports imagés.

Pour finir, et ce point sera développé dans le Chapitre VI, notons dès ce stade de restitution de l'analyse que les pointages réalisés par les locuteurs sont systématiquement dirigés soit vers des objets ou des individus présents dans la situation d'énonciation, soit vers des emplacements réels. De façon générale, dès qu'ils le peuvent, les locuteurs utilisent les objets présents dans la situation d'énonciation afin de se faire comprendre. Par exemple, lors de la production de l'histoire élicitée *Le taureau*, Araceli comme Erica incluent le mur situé derrière elles dans leur TS censé représenter le protagoniste principal empalé contre un mur. Ceci a déjà été souligné précédemment pour des LS micro-communautaires, notamment par Fusellier-Souza (2004 : 238).



## Chapitre VI. Analyse à plus large échelle. Phylogénèse et ontogénèse des LS : le cas des LS pratiquées à Soure

Le chapitre précédent était consacré à une analyse fine, focalisée sur le composant configuration en tant qu'élément porteur de sens. L'objet d'étude de ce chapitre-ci est une analyse élargie, située au niveau des unités (unités lexicales — ou unités *a priori* stabilisées — et unités de transfert)<sup>243</sup> des LS de Soure (Marajó). L'intérêt d'une telle analyse est de pouvoir mieux situer les LS pratiquées par les locuteurs de Soure d'un point de vue phylogénétique. En effet, nous avons certes affaire à des LS micro-communautaires, mais cette « zone grise » (pour reprendre les termes de la littérature) qui caractérise les LS situées entre les LS familiales et les LS institutionnelles doit pouvoir être précisée. Toutefois, nous utilisons ce terme de « phylogénèse » avec précaution, en raison de la variation possiblement importante entre locuteurs. Il reste que ces LS constituent également un cas d'étude intéressant concernant l'ontogénèse des LS puisque les locuteurs de notre corpus sont de jeunes adultes dont les LS peuvent encore évoluer et, potentiellement, s'enrichir de nouvelles interactions sociales.

Afin de contribuer à diminuer ces imprécisions dans le cadre de l'approche sémiologique, notre objectif est d'examiner, avec toute la prudence requise, dans quelle mesure les LS de Soure ont fait l'objet d'une bifurcation des visées. Ce stade, qui n'est pas clairement délimité mais s'appréhende plutôt en termes de continuum, marque l'étape ontogénétique et phylogénétique à partir de laquelle une LS commence à se structurer en fonction des deux visées rendues possibles par l'exploitation quasi-exclusive du canal visuo-gestuel. Ceci donne lieu d'une part à des unités lexicales (UL), unités stabilisées caractéristiques de la visée non illustrative<sup>244</sup>, et d'autre part à des unités de transfert (UT) résultant du recours à la visée illustrative et aux structures de transfert qui la caractérisent. Les UL se définissent par un sens générique tandis que les UT véhiculent un sens spécifique dont le sens se résume à la somme de celui de ses composants (eux-mêmes porteurs de sens), dont la configuration, sur laquelle nous nous concentrerons. Seul le contexte permet d'identifier le sens référentiel exact (le sens spécifique) de telle unité de transfert, là où, *a priori*,

---

<sup>243</sup> Tout au long de ce travail, nous évitons volontairement l'utilisation de l'expression « unités de sens », que nous jugeons problématique. En effet, si les unités lexicales et les unités de transfert partagent l'appellation d'« unité », les considérer toutes deux comme des « unités de sens » ne prend pas en compte le fait que les UT — des instanciations de ST —, présentent une densité sémantique bien supérieure à celle des UL. Les UT sont, de fait, elles-mêmes constituées de plusieurs unités de sens puisque chacun des composants paramétriques de ces dernières est porteur de sens. Or, même si l'approche sémiologique considère que les composants des UL sont porteurs de sens, ce sens n'est pas actif, l'UL valant d'abord pour son sens global conventionnel. L'appellation commune d'« unité » semble donc écrêter cette différence. Sans nous étendre davantage sur ce sujet, nous renvoyons le lecteur vers Garcia (*à paraître*) pour une critique plus détaillée de cette expression.

<sup>244</sup> Nous précisons toutefois que la visée non illustrative mobilise, dans les LS institutionnelles, outre ces unités lexicales, des unités de pointage et des unités dactylogiques. Cette visée se caractérise structurellement par des modalités précises d'exploitation de l'espace, ce que nous désignons comme « espace diagrammatique » (voir Cuxac 2000 : 131-311).

une UL est susceptible d'être associée à une forme de citation (c'est-à-dire hors contexte), associant une forme stabilisée et un sens générique. Afin d'identifier les UL de notre corpus, nous avons examiné d'une part si le sens véhiculé par l'unité en question était de nature générique plutôt que spécifique, et, d'autre part, si le regard était dirigé vers l'interlocuteur<sup>245</sup>. Nous rappelons en effet que la caractéristique formelle qui est commune aux UT est la rupture du regard porté sur l'interlocuteur. Ensuite, si l'unité était observée à plus d'une reprise dans nos données (par le même locuteur ou par un locuteur différent), ceci venait confirmer son statut d'UL. Comme nous allons le voir, ce travail d'identification n'a pas toujours été simple et nous nous sommes souvent contentée des deux premiers critères énoncés ci-dessus (à savoir, valeur générique et regard vers l'interlocuteur).

Dans chacun des deux types de données composant notre corpus (données élicitées, section 1, et spontanées, section 2), nous proposons dans un premier temps d'identifier et de quantifier les lemmes ainsi que le premier lexique stabilisé partagé par l'ensemble des locuteurs de notre corpus (sections 1.1 et 2.1). Dans un second temps, nous comptabilisons les UT ainsi que les structures de transfert utilisées (sections 1.2 et 2.2). Pour chacun de ces éléments, nous procédons à un comptage à l'échelle individuelle (pour chaque locuteur) et global (pour l'ensemble des locuteurs du corpus). Ceci nous permet au final d'évaluer les variations inter-individus et les similitudes du groupe. Ce chapitre aboutit aux apports de notre analyse dans le cadre d'une réflexion sur la typologie des LS (section 3).

## 1. Résultats de l'analyse des histoires élicitées

Nous commençons la présentation de nos résultats d'analyse pour les histoires élicitées par l'examen des lemmes afin de donner d'emblée au lecteur un aperçu substantiel de l'étendue du lexique des LS de Soure. En 1.2, nous approfondirons l'analyse en nous intéressant, pour la totalité du corpus, aux occurrences d'unités *a priori* stabilisées et d'UT ainsi qu'à leurs proportions par rapport à d'autres unités telles que les unités de pointages ou encore les unités de dactylogogie.

### 1.1 Lemmatisation et état d'avancement de la bifurcation dans les LS de Soure. Premiers éléments

Le Tableau 16 ci-dessous rappelle les trois histoires élicitées ayant fait l'objet de l'analyse présentée dans cette section, ainsi que les conditions d'enregistrement de ces histoires.

---

<sup>245</sup> La nature limitée de nos données a rendu difficile l'exploitation du critère de la fréquence de l'unité, qui est également un critère important dans l'identification d'une UL.



Histoire	Locuteur	Type d'enregistrement	Durée	Date et lieu de tournage
Le hamac	Araceli et Silvia	Dialogique	5min.	Août 2015, UFPA
	Edilene	Monologique	0min. 12sec.	Mars 2017, Ecole Dom Alonso
	Erica	Monologique	0min. 31sec.	Mars 2017, Ecole Dom Alonso
	Neilo	Monologique	0min. 12sec.	Mars 2017, Ecole Dom Alonso
	Suzana	Monologique	0min. 13sec.	Mars 2017, Ecole Dom Alonso
Le taureau	Araceli	Dialogique (avec Silvia)	1min. 28.	Août 2015, UFPA
	Edilene	Monologique	0min. 35sec.	Mars 2017, Ecole Dom Alonso
	Erica	Monologique	0min. 21sec.	Mars 2017, Ecole Dom Alonso
	Neilo	Monologique	0min. 17sec.	Mars 2017, Ecole Dom Alonso
	Raquel	Monologique	0min. 32sec.	Août 2015, UFPA
	Silvia	Monologique	0min. 12sec.	Août 2015, UFPA
	Suzana	Monologique	0min. 46sec.	Mars 2017, Ecole Dom Alonso
	Tom et Jerry	Erica	Monologique	2min. 07sec.
	Raquel	Monologique	1min. 22sec.	Août 2015, UFPA

Tableau 16 : Histoires élicitées analysées et conditions de production

Pour chacune des histoires élicitées, nous avons procédé à une annotation sous ELAN en utilisant le schéma indiqué dans le Chapitre IV (section 3.2.3). Il convient de préciser d'emblée qu'à plusieurs reprises nous avons hésité avant de pouvoir trancher si telle ou telle unité correspondait à une UL ou une UT. L'indice formel est, certes, la direction du regard : vers l'interlocuteur pour une UL et vers les mains ou vers un emplacement porteur de sens en contexte pour une UT. Cependant, certains cas sont ambigus comme celui des unités durant lesquelles le locuteur jette un oeil sur le support de

l'histoire<sup>246</sup> ou qui sont associées à un regard « fuyant » (dirigé vers l'interlocuteur seulement au début ou à la fin de la réalisation de l'unité mais de façon très rapide)<sup>247</sup>.

Deux exemples de ce type sont présentés ci-dessous (Figures 48 et 49). Pour le premier cas, nous avons finalement tranché en faveur d'une UL et non d'une UT après un examen minutieux, répété et au ralenti de la direction du regard. La Figure 48 montre que le regard est dirigé vers l'interlocuteur en fin d'unité. Cependant, avant cela, le regard d'Erica semble dans le vide alors qu'elle répète l'unité, comme pour s'entraîner. Il ne s'agit donc pas, à notre sens, d'une unité utilisée dans le cadre d'une visée illustrative. Nous l'avons donc considérée comme une unité stabilisée, même si elle semble utilisée avec peu de spontanéité chez cette locutrice. Pour la Figure 49, nous avons estimé qu'il ne s'agissait pas d'une UL. Ici le regard est également vague puisque Erica est en train de réfléchir au signe qu'elle va produire. Tout se passe très rapidement mais la différence avec l'unité présentée dans la Figure 48 et que, suite à cette hésitation, Erica produit une unité différente : celle présentée dans la Figure 36 où c'est une autre configuration qui est utilisée (☞ au lieu de ☞). La Figure 49 renvoie donc à un temps d'hésitation où une unité qui n'est visiblement pas stabilisée est produite. Suivant les cas, lorsqu'une unité est non stabilisée nous la considérons généralement comme une UT (voire une suite d'UT). Cependant, dans ce cas précis, nous avons considéré cet exemple comme une simple hésitation puisque les autres composants paramétriques de l'unité ne correspondaient pas à ceux attendus dans une quelconque UT (entre autres, la mimique faciale ne renvoyait pas à l'incarnation de la souris par la locutrice).



Figure 48 : CHAT chez Erica (début, milieu et fin de l'unité)<sup>248</sup>

<sup>246</sup> Rappelons que notre méthodologie impliquait que les locuteurs mémorisent l'histoire avant de la restituer en LS mais dans certains cas où le locuteur était stressé ou trop peu en confiance pour réaliser ce type d'exercice, nous l'autorisions à garder le support à portée de main.

<sup>247</sup> Nous précisons par ailleurs que ce travail d'identification est loin d'être simple, y compris dans des corpus de LS institutionnelle. En effet, outre le problème de la visibilité même du regard que nous mentionnons dans notre cas, nombreux sont les exemples d'unités en voie de lexicalisation/de stabilisation. Par ailleurs, le regard remplissant plusieurs fonctions linguistiques en LS, certaines d'entre elles peuvent se superposer. Ainsi, le regard du locuteur porté vers l'interlocuteur au cours de la réalisation d'une unité peut avoir une fonction phatique. Ceci ne signifie donc pas nécessairement que l'on se trouve en visée non illustrative.

<sup>248</sup> TometJerry-Erica, Unité 64, 01:54:520-01:56:420.



Figure 49 : ‘souris’ chez Erica (début, milieu et fin de l’unité)<sup>249</sup>

Toutefois, d’autres exemples nous ont semblé trop ambigus pour parvenir à une quelconque décision, y compris après avoir consulté d’autres linguistes spécialistes de l’annotation de corpus. Dans ce cas, nous avons marqué ces éléments d’un « ? » et ne les avons pas comptabilisés dans notre analyse.

Parallèlement à ce travail d’annotation, nous avons effectué la lemmatisation de ces données en LS. Le processus de lemmatisation consiste à regrouper les différentes occurrences de la langue sous une même forme dite « lemme » (correspondant en général à la forme de citation<sup>250</sup>). Traditionnellement, les formes fléchies ou dérivées (variantes phonologiques ou morphologiques) d’une même occurrence sont représentées par une forme de citation identique, i.e un lemme. Certaines LS ont déjà amorcé plus ou moins largement le processus de lemmatisation : voir l’Auslan Corpus (Johnston 2001, 2008, 2012, 2016), le BSL Corpus Project (Cormier et al. 2008-2011, Fenlon et al. 2015), la NGT Global Signbank dont le Corpus NGT (Crasborn et al. 2006-2008), l’ASL SignBank (Lillo-Martin et al. 2016-2018) ou encore la Finnish Signbank pour la LS finnoise (FinSL) et la LS finno-suédoise (FinSSL) (Takkinen et al. 2014-2018). Les données des LS de Soure sont quant à elles pour la première fois lemmatisées par nos soins.

Schembri et al. (2013) nous rappellent que ce processus facilite le travail d’annotation puisque l’annotateur peut ainsi directement consulter la banque de données des lemmes de la langue en question pour gloser de manière consistante les différentes occurrences de son corpus. Ces deux processus (annotation et lemmatisation) sont souvent concomitants puisque le fait de produire des gloses pour chaque unité lexicale implique dans le même temps de recourir à des lemmes (Johnston 2009 : 91, Fenlon et al. 2015 : 6). Dans notre cas, s’agissant de LS jamais étudiées à ce niveau de granularité, cette démarche de lemmatisation — bien partielle étant donné la taille et la nature de notre corpus<sup>251</sup> — s’est effectuée dans le même temps que l’annotation.

<sup>249</sup> TometJerry-Erica : 1:43-1min44.

<sup>250</sup> Nous nous référons à Johnston (2008) concernant cette expression par ailleurs polysémique dans le champ.

<sup>251</sup> À titre d’exemple, le corpus utilisé pour la lemmatisation de l’Auslan (la LS dont la lemmatisation est à ce jour la plus ancienne et la plus avancée) implique 109 signeurs (Johnston 2012).

Malgré la taille de notre corpus, son examen permet d'effectuer un certain nombre d'observations préliminaires concernant la phylogénèse de ces LS.

Nous nous sommes dans un premier temps intéressée au nombre de lemmes, qu'ils soient issus de l'input en Libras auquel ont été exposées certaines locutrices ou qu'il s'agisse d'UL provenant de leur LS familiale ou de la mise en commun de ces LS familiales. Afin d'éviter toute ambiguïté, nous précisons que dans le cadre de cette première étape de notre analyse (la lemmatisation), nous n'avons pas pris en compte le nombre d'*occurrences* des différentes UL mais bien le nombre de *lemmes* différents. Ceci a pour but de mieux appréhender les premiers contours du lexique en cours de stabilisation des LS pratiquées à Soure.

L'identification des différents lemmes s'est déroulée comme suit : à partir du schéma d'annotation présenté dans le Chapitre IV (section 3.2.3), nous avons procédé à l'annotation de nos données en distinguant les UL (unités *a priori* stabilisées) des autres unités de la langue (UT, unités de pointages, unités de dactylogogie, ou unités dont nous ne pouvions décider du statut) dans la *tier* « type d'unité ». Ceci nous a permis de lister les unités *a priori* stabilisées, puis d'en extraire les lemmes. Les résultats d'analyse complets sont consultables dans la section 6 des annexes (à partir de la page 444).

Ensuite, concernant les instanciations de structures de transfert, nous ne prenons en compte dans cette première étape que le nombre de structures différentes actualisées (par exemple, « TP » ou « TTF » et non « TP du taureau » ou « TTF du hamac »). Cet examen vise quant à lui à explorer la richesse de l'expression des locuteurs et les différentes stratégies linguistiques utilisées.

### 1.1.1 Des variations entre locuteurs : le nombre de lemmes et les types de structures de transfert utilisés

Concernant les UL, 63 lemmes différents ont été identifiés, en transversal des locuteurs, dans les trois histoires élicitées. Le tableau ci-dessous (Tableau 17) montre la proportion de lemmes produits par chacun des locuteurs ainsi que la proportion des lemmes issus de la Libras ou des LS familiales des locuteurs (nommées « lemmes de Soure »).

	Araceli	Edilene	Erica	Neilo	Raquel	Silvia	Suzana	TOTAL
<b>Lemmes</b>	12 19,04%	2 3,17%	17 26,98%	2 3,17%	15 23,80%	13 20,63%	2 3,17%	63 100%
<b>Lemmes Libras</b>	4 25%	1 6,25%	3 18,75%	0 0%	6 37,5%	1 6,25%	1 6,25%	16 100%
<b>Lemmes de Soure</b>	8 17,02%	1 2,12%	14 29,78%	2 4,25%	9 19,14%	12 25,55%	1 2,12%	47 100%

Tableau 17 : Proportion de lemmes (issus de la Libras ou des LS de Soure) produits par chaque locuteur par rapport au nombre total de lemmes produits dans les histoires élicitées<sup>252</sup>

De façon générale, Erica (26,98%) et Raquel (23,80%) sont les deux locutrices ayant utilisé le plus de lemmes. Raquel est celle qui a le plus recours aux lemmes de la Libras (37,5%) et Erica celle qui a le plus recours à des lemmes sans doute issus de sa LS familiale ou de la mise en commun de cette LS familiale avec les autres LS de Soure (29,78%). Ces résultats sont à considérer à la lumière du parcours de ces deux locutrices :

- Raquel est la locutrice la plus familière de la Libras et nous savons également qu'elle a un réseau important d'amis sourds à Belém qui pratiquent cette LS. Nos premières observations suggèrent donc qu'elle se sent à l'aise pour utiliser cette LS à Soure, même si elle n'est probablement pas comprise d'emblée par tous ses pairs sourds. Cependant, comme nous le montrera l'examen des différentes occurrences des UL, le recours aux UL de la Libras n'est pas la stratégie la plus fréquemment adoptée par Raquel (section 1.2).
- Concernant Erica, nous savons qu'elle a de nombreuses interactions sociales à Soure, avec des sourds comme avec des entendants. Ceci s'explique d'une part par son caractère extraverti et, d'autre part, par les divers travaux d'appoint qu'elle effectue dans son voisinage ou auprès d'amis de sa famille. Cette situation l'aurait-elle amenée à produire un plus grand nombre d'UL stabilisées ? Ceci semble cohérent si l'on pense au fait que pour communiquer efficacement avec ses différents interlocuteurs, il serait préférable qu'elle dispose d'un stock d'UL différentes afin de s'adapter à chacun. Cependant, nous pourrions aussi arguer que ces multiples situations de communication auraient pu ralentir chez elle la stabilisation des unités de Soure, aucune de ces UL n'ayant véritablement le temps de passer par une routinisation (pour reprendre le terme que Cuxac 2000 emprunte à Langacker et à sa Grammaire Cognitive) conduisant à une stabilisation. Ici encore, il faudra examiner davantage de données avant de formuler une quelconque généralisation. Nous noterons par ailleurs l'utilisation relativement élevée de lemmes de la Libras chez Erica (18,75%), probablement due à son amitié avec Raquel et au fait qu'elle doit fréquemment s'adapter à cette dernière. Enfin, il est probable qu'Erica ait également recours à un nombre important de structures de transfert (désormais ST).

Les locuteurs qui produisent le moins de lemmes sont Edilene, Neilo et Suzana. Edilene et Neilo produisent le moins de lemmes issus de la Libras et ceci était prévisible étant donné que ce sont les seuls locuteurs de notre corpus qui n'ont jamais suivi de cours de Libras. Suzana est quant à elle celle qui produit le moins d'UL spécifiques à Soure. Nous pourrions supposer qu'elle s'appuie davantage sur les UL de la Libras, LS qu'elle maîtrise bien, mais elle produit le même nombre d'UL issues de la Libras et de Soure que Nilo et Edilene, à savoir une seule. Toutefois, nous avons remarqué qu'elle était très concise dans l'exercice de restitution d'histoires élicitées : les séquences

---

<sup>252</sup> Les pourcentages sont arrondis au centième.

qu'elle produit sont parmi les plus courtes avec celles de Neilo et Edilene. Ce faible nombre d'UL en général a donc sans doute à voir avec la courte durée de ses productions.

Nous noterons également le taux élevé de lemmes de Soure chez Silvia : 25,55%. Nous ne nous attendions pas forcément à ceci pour cette locutrice, étant donné qu'elle se montrait peu à l'aise pour s'exprimer lors de nos enregistrements. Par ailleurs, nous avons observé qu'elle semblait quelque peu mise à l'écart des autres locutrices, notamment Raquel, Araceli et Erica avec qui elle a pourtant partagé plusieurs années scolaires. Ces dernières signaient quant à elles de façon plus fluide et avec plus d'assurance. En revanche, la faible utilisation de lemmes de la Libras chez Silvia correspond davantage à ce que nous attendions étant donné qu'elle a suivi seulement quelques cours de Libras et a rapidement abandonné.

Chez les autres locutrices, l'utilisation de lemmes de la Libras reste faible (de un à trois lemmes chez plus de la moitié des locutrices). Les seules exceptions sont : Raquel, nous le disions, et Araceli. Araceli ayant également suivi peu de cours de Libras, cette observation est surprenante au premier abord. La seule piste permettant d'expliquer ce résultat est le fait qu'Araceli est décrite par Claudio, notre assistant de recherche sur place, comme très studieuse. Il est donc probable qu'elle ait cherché à rentabiliser ses cours de Libras et ait cherché à pratiquer régulièrement cette LS. Nous avons par ailleurs remarqué à plusieurs reprises le sérieux avec lequel elle exécutait les tâches que nous lui proposons, demandant par exemple davantage de temps pour se préparer et se montrant généralement très concentrée. L'analyse de la séquence de discours spontané doit nous donner des éléments de réponse concernant son utilisation des lemmes de la Libras dans un cadre moins « scolaire » que celui de la production d'histoires élicitées.

L'existence de lemmes (et donc d'UL *a priori* stabilisées) chez les locuteurs suggérerait *a minima* qu'une bifurcation des visées serait en cours de mise en place, en particulier chez certains locuteurs : Raquel, Erica ou encore Araceli ou Silvia. Ces premiers résultats concernant les UL, que nous complétons plus loin avec l'analyse de la séquence de discours spontané (section 2.1), quoiqu'intéressants et esquissant un peu plus précisément les profils des différents locuteurs, sont à mettre en regard avec ceux des ST. Intéressons-nous donc à présent au nombre et à la nature des ST utilisées par chaque locuteur<sup>253</sup>.

Locuteur	Nombre de types de ST utilisées	Nature des ST utilisées
Raquel	7	TP classique TP proforme/maintien TP prescriptif Semi-TP TS TTF DT

<sup>253</sup> Le lecteur peut se référer au Chapitre III, section 3.3 pour une description et des exemples de chaque structure.

Araceli	6	TP classique TP proforme/maintien Semi-TP Stéréotype de TP TS DT
Erica	6	TP classique TP prescriptif Stéréotype de TP TS TTF DT
Silvia	4	TP classique TP prescriptif Semi-TP TS
Suzana	4	TP classique TP proforme/maintien Semi-TP TS
Edilene	3	TP classique TP proforme/maintien TS
Neilo	2	TP classique TS

Tableau 18 : Nombre et nature des différents types de ST observées chez chaque locuteur dans les histoires élicitées et classées par ordre décroissant de quantité

Raquel se démarque ici également puisqu'elle serait la locutrice utilisant la plus forte proportion de ST différentes. Chez elle ceci semble donc aller de pair avec l'utilisation de nombreuses UL issues de la Libras. Elle maîtriserait ainsi différentes stratégies pour véhiculer du sens : que ce soit au moyen de différentes ST, dont certaines exigent un morcellement corporel important (tel le DT) ou au moyen de la Libras. Concernant les UL spécifiques à Soure, elle n'était pas celle qui y avait le plus recours mais elle semblait malgré tout en utiliser : elle a produit 19,14% des UL de Soure.

Araceli, Erica et Silvia également utilisent un nombre élevé de ST différentes. Il semblerait ainsi que l'utilisation de nombreuses ST différentes s'accompagne d'un nombre élevé d'UL, qu'elles soient issues de la Libras ou le fruit de créations locales.

Ces observations suggèrent l'existence de profils différents de locuteurs produisant ou non diverses unités de façon relativement sophistiquée, à la fois en visée illustrative (ST) et non illustrative (UL). Il nous semble qu'il s'agit d'un élément allant dans le sens d'une bifurcation des visées effectivement présente chez ces locuteurs. Concernant Suzana, Edilene et Neilo, il est plus délicat de trancher étant donné que ces locuteurs produisent à la fois peu d'UL et peu de ST différentes.

Les deux ST récurrentes chez tous les locuteurs, y compris les moins productifs, sont le TP classique et le TS. Ceci pourrait suggérer qu'il s'agit des ST les moins complexes cognitivement,

produites dès les premiers stades de la bifurcation des visées. En revanche, parmi les locuteurs les plus productifs concernant le nombre de ST différentes, il ne semble pas y avoir de ST utilisée uniquement par Raquel par exemple, et qu'aucun des autres locuteurs ne produirait. Il apparaît cependant que le DT, le TTF et dans une certaine mesure le TP prescriptif, seraient produits uniquement à un stade plus avancé de bifurcation des visées.

Nous restons néanmoins plus que prudente concernant cette analyse dans la mesure où, au-delà des hésitations rencontrées lors de l'annotation pour catégoriser telle ou telle structure, ces données sont loin d'être représentatives du fonctionnement des LS des locuteurs et des stratégies mises en place par ces derniers. En effet, il est tout à fait possible que Suzana, par exemple, puisse réaliser un DT ou un TTF dans une autre situation de communication. Si elle avait porté sur cette locutrice, l'analyse des discours spontanés aurait pu nous fournir une meilleure représentativité des LS de Soure, même si celle-ci serait restée dans une certaine mesure partielle.

Nous terminerons en précisant que toutes les ST décrites de façon consensuelle dans la littérature (Cuxac 2000, Sallandre 2003, Fusellier-Souza 2004) ont été observées dans ces premières données. Ceci constitue à notre sens un argument en faveur d'une bifurcation des visées, au moins en cours, dans ces LS.

### 1.1.2 Au-delà des variations entre locuteurs, les premiers contours d'un lexique partagé

Concernant les unités *a priori* stabilisées utilisées à l'échelle du groupe de locuteurs, voici la liste de celles qui sont partagées par plus d'un locuteur de notre corpus, sur les 63 produites au total. Comme le montre le Tableau 19, ces unités partagées sont en faible nombre si l'on considère le nombre total de lemmes produits par chaque locuteur. Ceci explique que nous continuions d'avoir recours à l'expression « unités *a priori* stabilisées » puisque ce processus semble encore en cours. Nous verrons en 1.2.1 que cette faible proportion suggère que la communication entre locuteurs passe donc majoritairement par les unités de transfert, proportionnellement plus nombreuses.

<b>Unités a priori stabilisées issues de la Libras</b>	<b>Locuteurs concernés</b>
ARBRE	Araceli Raquel Silvia
COMPRENDRE <sub>main_plate</sub>	Araceli Raquel Suzana
TAUREAU <sub>2J</sub>	Araceli Edilene Silvia Suzana
<b>Unités a priori stabilisées de Soure</b>	<b>Locuteurs concernés</b>



AUTRE	Erica Raquel
COMPRENDRE <sub>index_levé</sub>	Araceli Silvia
FINI	Araceli Erica Silvia
HAMAC <sub>R</sub>	Araceli Erica Silvia
HAMAC <sub>U(V)</sub>	Neilo Silvia
MERCI	Edilene Neilo Silvia Suzana
TAUREAU <sub>1J</sub>	Erica Raquel

Tableau 19 : Unités a priori stabilisées partagées par plus d'un locuteur

Ce tableau ne contient pas d'unités *a priori* stabilisées issues de l'histoire de Tom et Jerry. Il se trouve que cette histoire a été produite par deux locutrices seulement et il était donc moins probable de trouver des unités *a priori* stabilisées partagées par plus d'une locutrice dans ce contexte. De fait, Erica et Raquel n'ont pas produit d'unités *a priori* stabilisées similaires.

De façon générale, nous remarquons que certaines unités *a priori* stabilisées, pourtant censées renvoyer aux concepts-clés des histoires en question (telles que HAMAC ou TAUREAU), ne sont pas forcément des UL identiques chez tous les locuteurs. Certes, dans les histoires ayant été produites en situation dialogique (*Le hamac* et *Le taureau* par Araceli et Silvia), les deux locutrices ont recours au même signe pour HAMAC et TAUREAU. Ceci aurait peut-être été différent dans une situation monologique. Le fait est que la variation observée chez un même locuteur (voir les exemples de la section 2.3 du Chapitre V) soulignent la forte adaptabilité des locuteurs et la possibilité d'avoir recours à des unités *a priori* stabilisées diverses afin de se faire comprendre. L'examen de davantage de données pourraient éventuellement mettre en avant un plus grand nombre d'unités *a priori* stabilisées partagées par les locuteurs : c'est ce sur quoi nous nous pencherons dans la section 2).

### 1.1.3 Synthèse

Fenlon et al. (2015 : 34) précisent qu'au cours du processus de lemmatisation « Decisions of what

signs to include or exclude depend on resources available. »<sup>254</sup>. En d'autres termes, les lemmes dégagés dépendent des données qui sont lemmatisées. Cette première partie de notre analyse a concerné uniquement trois histoires élicitées et nous sommes bien consciente des limites d'un tel corpus. C'est pour cette raison qu'il sera complété avec une analyse similaire portant cette fois sur une séquence de discours spontané. Néanmoins, comme nous l'avons souligné tout au long de cette première section, cette analyse nous permet d'observer plusieurs éléments.

À première vue, les histoires les plus longues sont celles qui sont produites en situation dialogique ainsi que l'histoire de Tom et Jerry (voir Tableau 16). Ceci s'explique par le fait que, dans ces deux cas, les locuteurs se permettaient de reformuler certains éléments afin d'être sûrs d'avoir été compris. Pour les autres cas (les situations monologiques), nous laissons toujours cette possibilité de reformuler ou de clarifier le propos mais la plupart des locuteurs choisissaient de ne pas en profiter. La longueur de ces histoires conduit statistiquement à la possibilité de production d'unités plus nombreuses. Même si ceci ne conduit pas forcément à la production d'unités *différentes*, il est possible que nos résultats aient été influencés par ce biais. Nous verrons cependant en 1.2.2 que cette différence de longueur influence effectivement plus particulièrement le nombre et le type d'occurrences.

Concernant les UL, il convient de souligner qu'au total et chez l'ensemble des locuteurs, les UL spécifiques à Soure sont plus nombreuses que celles issues de la Libras. Nos premiers résultats semblent indiquer que les locuteurs ayant le plus d'interactions sociales au quotidien, avec des individus sourds comme entendants, sont également ceux qui produisent le plus d'UL stabilisées. C'est, du moins, ce que suggèrent les productions et les parcours respectifs d'Erica et de Raquel. Nous avons également noté qu'il existe un écart important entre le nombre d'UL produites par chaque locuteur : Erica est celle qui en produit le plus (dix-sept) tandis qu'Edilene, Neilo et Suzana sont ceux qui en produisent le moins (deux chacun). Le parcours linguistique de chacun des locuteurs peut expliquer cette différence — Edilene et Neilo sont par exemple relativement isolés — mais il pourrait également s'agir d'un manque d'aisance dans cet exercice de restitution d'histoires face à une caméra et en notre présence. Au cours d'une séquence de discours spontané, ceci aurait pu être différent, la présence de la caméra comme la nôtre était bien souvent oubliée au fil de l'échange.

Concernant les ST, nous avons relevé un nombre important de types de ST différentes utilisées dans notre corpus. Ici également, un écart relativement important est observé entre locuteurs, Raquel en produisant sept et Neilo deux. Nous avons par ailleurs observé que les locuteurs utilisant le plus de ST différentes sont également ceux qui produisent le plus d'UL stabilisées. Y aurait-il une corrélation entre ces deux constats ? Il nous semble que nous ne disposons pas de suffisamment d'éléments à cette étape de l'analyse. Ceci sera examiné dans l'analyse des discours spontanés. Nos premières observations indiquent en tout cas que, chez ces locuteurs ayant développé un lexique un

---

<sup>254</sup> « Le choix des signes à inclure ou non [en tant que lemme] dépend des données disponibles. » (Traduit par nos soins).

peu plus substantiel et une utilisation plus diversifiée de ST, une bifurcation des visées serait située à un stade relativement plus avancé.

Par ailleurs, certaines ST sont produites par l'ensemble des locuteurs tandis que d'autres semblent l'être par certains d'entre eux seulement. Ceci va dans le sens de ST cognitivement plus « simples » à produire, qui émergeraient dès les premiers stades de la bifurcation des visées. Nous retrouvons dans une certaine mesure ce constat dans le domaine de l'évolution ontogénétique de la LSF. Sallandre (2014 : 127-128) indique en effet que le TP est la ST la plus utilisée chez trois enfants sourds de parents entendants âgés de 4,8 ans, 10 ans et 11,8 ans. En revanche, ces derniers utilisent très peu voire pas du tout de DT ou de TTF. Évaluées dans les mêmes conditions, la principale différence entre les productions de ces trois enfants et celles de six adultes sourds, a également beaucoup à voir avec l'utilisation des différentes ST : là où l'enfant le plus jeune a recours à seulement deux ST (TP classique et TTF), l'enfant de 10 ans en utilisera six différentes, et celui de 11 ans sept, soit une de plus que la moyenne des adultes (six). Il semblerait ainsi qu'il y ait un parallèle intéressant entre la bifurcation des visées aux deux échelles ontogénétique et phylogénétique, du moins concernant l'utilisation des ST.

L'examen du lexique partagé a montré que seules 10 unités *a priori* stabilisées sont communes à plus d'un locuteur, sur les 63 lemmes différents produits. Ceci semble être un nombre assez restreint mais nous souhaitons souligner l'ambiguïté de ce type de quantification. En effet, quand peut-on considérer qu'une unité *a priori* stabilisée est partagée par plusieurs locuteurs ? Est-ce lorsqu'elle est *utilisée* par chacun d'eux ou lorsqu'elle est *comprise* ? Dans le premier cas, peu d'unités *a priori* stabilisées sont effectivement reprises à l'identique par plusieurs locuteurs. Dans le second, il faudrait un corpus plus large, voire des tâches interrogeant spécifiquement cette compréhension, afin de pouvoir trancher. Nos données indiquent en effet que la variation chez un même locuteur (variation « intra-locuteur ») n'est pas du tout négligeable : ils comprennent sans doute plus d'unités *a priori* stabilisées qu'ils n'en produisent. Une fois de plus, la prudence est de rigueur ici puisque ces 63 unités *a priori* stabilisées pourraient très bien être *comprises* par un grand nombre de locuteurs.

Pour finir, hormis les cas où il était délicat de décider si l'unité à annoter était une unité *a priori* stabilisée (UL) ou une UT, nos résultats semblent indiquer que la bifurcation des visées soit avancée de façon assez claire chez certaines locutrices telles Erica, Raquel ou Araceli. L'étendue des unités *a priori* stabilisées qu'elles utilisent ainsi que la sophistication et la diversité des ST observées vont en effet dans ce sens. En revanche, à l'échelle du groupe de locuteurs, ceci reste complexe à déterminer, du moins à ce stade de nos analyses. Nous examinerons dans la section 2 comment des données issues de discours spontanés peuvent éclairer cette question. Nous pouvons, en tout cas, nous attendre à ce que les locuteurs peu à l'aise dans la tâche de restitution d'histoires soient plus en confiance et que ceci influence leurs productions.

## 1.2 Examen des occurrences d'UL et d'UT

Afin de calculer la proportion respective des deux types d'unités, nous avons également comptabilisé le nombre d'occurrences de chaque unité. Ceci signifie que, contrairement à la quantification des lemmes effectuée en 1.1 où il s'agissait de décompter uniquement les types ! ou lemmes, ici si une même UL (un même lemme) était produite à trois reprises, les trois occurrences ont été comptabilisées.

### 1.2.1 Analyse par locuteur : la forte présence des UT

<b>Locuteur</b>	<b>Nombre total d'unités produites</b>	<b>% UL</b>	<b>% UL de la Libras</b>	<b>% UL de Soure</b>
Araceli	127	34 26,77%	16 12,59%	18 14,17%
Edilene	21	2 9,52%	1 4,76%	1 4,76%
Erica	116	40 34,48%	6 5,17%	34 29,31%
Neilo	12	2 16,66%	0	2 16,66%
Raquel	67	23 34,32%	9 13,43%	14 20,89%
Silvia	89	29 32,58%	7 7,86%	22 24,71%
Suzana	18	2 11,11%	1 5,55%	1 5,55%

Tableau 20 : Proportion d'UL par rapport au nombre total d'unités produites par chaque locuteur

Les locuteurs présentant les pourcentages d'UL les plus élevés sont Erica, Raquel, Silvia et Araceli. D'après la section précédente, il s'agissait également des locutrices utilisant le plus d'UL et de ST différentes. Ce constat signifie que ces locutrices s'expriment fréquemment au moyen d'un certain nombre d'UL ainsi que d'une variété importante de ST. De la même façon, Edilene, Suzana et Neilo sont ceux dont la proportion d'UL est la plus faible. Nous supposons que les rares interactions d'Edilene et Neilo ainsi que le manque d'aisance dont font preuve les trois locuteurs pourraient expliquer ces résultats. Comme dit plus haut, il semblerait par ailleurs que la bonne maîtrise de la Libras de Suzana ne transparait pas forcément dans son usage des UL puisqu'elle utilise en proportions égales des UL de Soure et des UL de la Libras.

Il serait intéressant d'évaluer, au moins pour les locuteurs utilisant le plus d'UL, la répartition des autres types d'unités : UT notamment, mais également pointages et unités pour lesquelles nous ne pouvons trancher sur le statut (notées « inclassable » dans la Figure 50 ci-dessous). Ceci nous

donnerait un aperçu plus précis de la fréquence des UL observées. Voyons ce que ceci peut représenter pour Erica et Raquel par exemple.

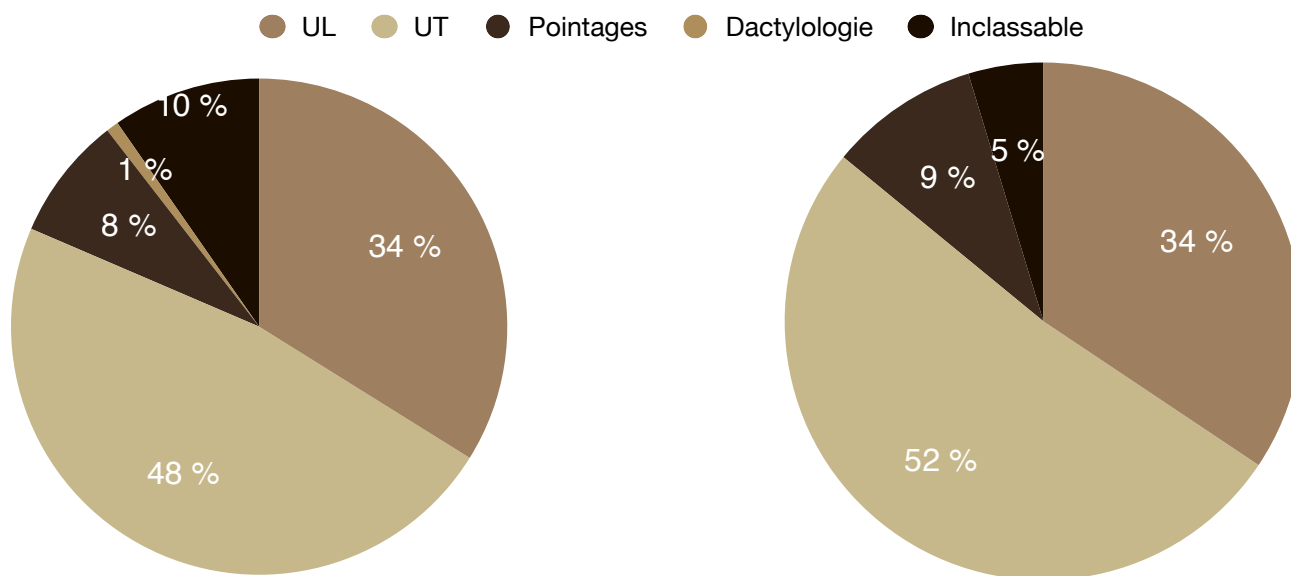


Figure 50 : Répartition des unités produites par Erica (gauche) et Raquel (droite)

La Figure 50 nous montre que malgré la forte présence des UL, les UT sont le type d'unités le plus utilisé chez ces deux locutrices dans la production d'histoires élicitées. Ces résultats sont par ailleurs comparables à ceux obtenus dans l'analyse des productions de six adultes sourds locuteurs de la LSF et trois enfants entre 4 et 11 ans (Sallandre 2014 : 127) chez qui le pourcentage d'UT est systématiquement plus élevé que le pourcentage d'UL (66% en moyenne chez les six adultes et entre 63% et 71% chez les trois enfants). Nous noterons également que les productions d'Erica et Raquel sont très proches l'une de l'autre : elles semblent constituer un certain profil de locuteurs. Ce qui les distingue est la nature des UL produites : davantage d'UL de la Libras pour Raquel et davantage d'UL de Soure pour Erica.

### 1.2.2 Analyse par séquence : la reformulation comme propice à la production d'UL de Soure

Toujours dans le but de mieux comprendre les contextes d'utilisation des UL observées dans notre corpus, attardons-nous à présent sur la proportion d'UL pour chaque histoire.

Histoire / Locuteur	% Unités <i>a priori</i> stabilisées de Soure	% Unités <i>a priori</i> stabilisées de la Libras	% Unités <i>a priori</i> stabilisées : Total
<i>Le hamac</i>			

Araceli*	11 16,92%	4 6,15%	15 23,07%
Edilene	1 11,11%	0 0%	1 11,11%
Erica	2 14,28%	1 7,14%	3 21,42%
Neilo	2 28,57%	0	2 28,57%
Silvia*	21 25,92%	5 6,17%	26 32,09%
Suzana	1 11,11%	0 0%	1 11,11%
<i>Le taureau</i>			
Araceli*	7 11,29%	12 19,35%	19
Edilene	0 0%	1 8,33%	1 8,33%
Erica	4 12,58%	0 0%	4 12,58%
Neilo	0 0%	0 0%	0 %
Raquel	2 14,28%	0 0%	2 14,28%
Silvia*	1 12,5%	2 25%	3 37,5%
Suzana	0 0%	1 11,11%	1 11,11%
<i>Tom et Jerry</i>			
Erica*	28 40%	5 7,14%	33 47,14%
Raquel*	12 22,64%	9 16,98%	21 39,62%

Tableau 21 : Proportion d'unités a priori stabilisées pour chaque histoire élicitée

Nous pouvons observer que, comme pour l'analyse des lemmes, les séquences contenant le plus d'unités *a priori* stabilisées (signalées par un astérisque dans le tableau) sont les séquences dialogiques (*Le taureau* et *Le hamac* produits par Araceli et Silvia) ainsi que l'histoire de Tom et Jerry. Or nous avons vu dans la section précédente que ces séquences étaient également les plus longues et qu'elles incluaient de courtes séquences de reformulation dans lesquelles soit les locuteurs cherchaient d'eux-mêmes à clarifier leurs propos (pour les séquences des histoires *Le hamac* et *Le taureau* chez Araceli et Silvia), soit nous leur montrions précisément certains items du stimulus pour voir comment ils le désigneraient de façon décontextualisée (pour les séquences de

l'histoire *Tom et Jerry* chez Erica et Raquel). Il se trouve que ces passages de reformulation contiennent à eux seuls une part importante d'UL. Le Tableau 22 reprend les informations concernant ces histoires en indiquant pour chacune d'elles le nombre d'unités *a priori* stabilisées réalisées durant les séquences de reformulation.

Histoire / Locuteur	Nombre d'unités <i>a priori</i> stabilisées de Soure	Nombre d'unités <i>a priori</i> stabilisées de la Libras	Part d'unités <i>a priori</i> stabilisées réalisées en reformulation
<i>Le hamac</i>			
Araceli	11	4	0
Silvia (locutrice qui amorce le dialogue)	21	5	12 unités de Soure 5 unités de la Libras
<i>Le taureau</i>			
Araceli (locutrice qui amorce le dialogue)	7	12	7 unités de Soure 4 unités de la Libras
Silvia	1	2	0
<i>Tom et Jerry</i>			
Erica (locutrice qui amorce le dialogue)	28	5	28 unités de Soure 0 unité de la Libras
Raquel (locutrice qui amorce le dialogue)	12	9	10 unités de Soure 8 unités de la Libras
<b>TOTAL</b>	80	37	57 unités de Soure 17 unités de la Libras

Tableau 22 : Part d'unités *a priori* stabilisées produites durant les passages de reformulation

Ces résultats indiquent que plus de la moitié des unités *a priori* stabilisées de Soure sont produites pendant une séquence de reformulation (57 sur 80) et plus de 45% des unités *a priori* stabilisées de la Libras le sont également (17 sur 37). Ceci suggère qu'en plus d'être moins utilisées que les UT, les unités *a priori* stabilisées ne sont pas les unités produites le plus spontanément dans le cadre de productions élicitées. Lors de ces séquences de reformulation, les locuteurs veulent être sûrs d'être compris de leur interlocuteur et pour ce faire, ils s'appuieront sur des unités *a priori* stabilisées. Ce constat n'est pas réellement surprenant puisque seules les UL peuvent, par définition, être formulées hors contexte. Ce qu'il faut souligner ici est que, le plus souvent, il s'agit d'unités *a priori* stabilisées spécifiques à Soure plutôt que d'unités *a priori* stabilisées de la Libras y compris lorsque la locutrice s'adresse à quelqu'un qui n'est pas de Soure (*i.e.* : la chercheuse, dans le cas de l'histoire de *Tom et Jerry*).

### 1.2.3 Synthèse

Dans ces séquences de registre narratif, les unités *a priori* stabilisées sont produites dans des proportions comparables à celles observées par exemple pour des locuteurs de la LSF, LS institutionnelle. Nous avons également noté que ces unités *a priori* stabilisées sont très souvent produites dans des contextes où le locuteur cherche à clarifier son propos au moyen d'une reformulation. Il semblerait donc qu'il s'agisse d'une stratégie de communication qui ne serait pas la plus spontanée, du moins dans ce registre. Les locuteurs sont capables de raconter une histoire en exploitant un nombre très limité d'unités *a priori* stabilisées (voire aucune pour certains d'entre eux). Ensuite, de façon générale et y compris au sein des séquences de reformulation, les unités *a priori* stabilisées spécifiques à Soure sont les plus nombreuses. Ceci minimise l'influence de la Libras, même chez des locuteurs maîtrisant bien cette LS (Raquel et Suzana) qui, dans ce contexte, ont spontanément et largement recours à d'autres unités.

Pour finir, ces différentes observations sur l'utilisation des unités *a priori* stabilisées montrent qu'un certain nombre d'entre elles sont fréquemment utilisées. Leur utilisation dans le cadre d'une reformulation atteste leur caractère conventionnalisé, même si nous n'avons pas accès de façon rigoureuse aux informations sur l'inter-compréhension de ces unités. Ces éléments semblent toutefois corroborer l'idée que la bifurcation des visées serait au moins amorcée chez certains locuteurs en particulier.

### 1.3 Exemple d'une UT possiblement en cours de stabilisation chez une locutrice

Malgré ce qui a été mentionné concernant l'état de bifurcation des visées sans doute avancé chez certains locuteurs, des unités sont sans cesse en cours de création et ont un statut difficile à déterminer. Certaines UL apparaissent comme stabilisées en raison, d'une part, de l'indice formel qu'est le regard, clairement dirigé vers l'interlocuteur, d'autre part de leur récurrence à travers le corpus. Pour d'autres unités, ce n'est pas si clair, par exemple à cause du regard du locuteur qui peut être fuyant ou trop vague pour que l'on puisse statuer.

Nous avons par exemple relevé un cas où une unité se stabilisait au sein d'une seule séquence. Ce cas de figure a déjà été observé par Fusellier-Souza (2004 : 201, 2006 : 88). Parmi les deux cas que cette auteure cite, l'un réfère à 'jeu vidéo' : le locuteur (Jo), recourt dans un premier temps à un TP où il incarne un joueur tenant la manette de jeu suivi d'un TTF où il trace les contours de l'écran dans l'espace, avant de revenir au TP initial. Dans une unité située peu après dans la même séquence, il exprime à nouveau le concept de 'jeu vidéo', cette fois-ci en ayant recours uniquement au TP, de façon beaucoup plus courte et avec un investissement corporel moindre.

Nous avons observé un exemple similaire, lorsque Erica réfère à 'bouteille de lait' dans la séquence *Tom et Jerry*. Cet exemple est situé dans la partie « reformulation » : nous venions de montrer à Erica la vignette contenant une bouteille de lait, nous étonnant qu'elle n'ait pas utilisé d'UL pour désigner cet élément dans l'histoire. Erica n'en avait tout simplement pas besoin dans le cadre de la



restitution d'histoire. Il nous semble qu'elle n'en avait pas en tête lorsque nous le lui avons demandé et qu'elle en a élaboré une au cours de cette séquence pour répondre à notre interrogation. Elle commence en effet par réaliser un TTF de la bouteille de lait, les yeux rivés sur ses mains :



Figure 51 : 'la bouteille de lait', TTF<sup>255</sup>

Puis, elle lève les yeux vers l'interlocuteur (la chercheuse) et produit la même structure, plus rapidement et avec cette fois les yeux levés (même si son regard reste relativement vague) :



Figure 52 : 'bouteille de lait', TTF (?)<sup>256</sup>

Elle montre ensuite que ces bouteilles peuvent être remplies de diverses manières, au moyen de deux TP prescriptifs :

---

<sup>255</sup> TometJerry-Erica - Unité 29, 0:43-0:44.

<sup>256</sup> TometJerry-Erica - Unité 30, 0:44.



Figure 53 et 54 : ‘on verse quelque chose dans la bouteille’, deux TP prescriptifs<sup>257</sup>

Erica montre ensuite comment la bouteille peut être utilisée à table : pour remplir une tasse par exemple.



Figure 55 : ‘on peut remplir sa tasse comme ceci et la poser avec la bouteille’, TP prescriptif<sup>258</sup>

Elle précise ensuite ce dont il est question : la bouteille de lait en regardant à nouveau l’interlocuteur et en marquant un temps d’arrêt (Figure 55), avant de montrer d’autres manières de remplir cette bouteille au moyen de TP prescriptifs (Figure 56). Finalement, elle conserve une unité, réalisée à une seule main pour la première fois, en regardant l’interlocuteur (Figure 57). Il semblerait qu’il s’agisse de l’unité à présent stabilisée.

<sup>257</sup> TometJerry-Erica - Unité 31, 0:46 ; Unité 34, 0:49.

Voir Chapitre III, section 3.3 pour une description de ce type de TP. Nous invitons par ailleurs le lecteur à consulter ces exemples en vidéo afin, notamment, constater les retours réguliers du regard d’Erica vers l’interlocuteur, élément caractéristique de ce TP (Sallandre 2003 : 141).

<sup>258</sup> TometJerry-Erica - Unité 38, 0:50-0:53.



Figure 56 et 57 : ‘la bouteille de lait’, UL ? ; ‘on la prend, on la remplit’ ; ‘on verse comme ça’, TP prescriptifs<sup>259</sup>



Figure 58 : BOUTEILLE DE LAIT<sup>260</sup>

Cette unité nouvellement stabilisée a subi une réduction articulatoire : la main dominante ainsi conservée indiquait auparavant la forme arrondie de la partie supérieure de la bouteille. Il s’agissait de cette forme manuelle qui, en transfert dans le récit, montrait également la saisie de cette entité.

Cet exemple est le seul que nous ayons observé dans les productions d’histoires mais nous allons voir que le discours spontané est le lieu où ce type d’unité se stabilisant presque sous nos yeux est le plus fréquemment observé.

## 2. Résultats de l’analyse d’une séquence de discours spontané

Avant de nous concentrer sur les productions des unités qui nous intéressent particulièrement (unités *a priori* stabilisées et UT), voyons quelle est la répartition des différents types d’unités dans cette séquence de discours spontané et ce, pour chaque locutrice (Tableau 23). Ceci nous fournit une

<sup>259</sup> TometJerry-Erica - Unité 40, 1:01-1:02 ; Unité 41, 1:04-1:05 ; Unité 48, 1:15-1:16.

<sup>260</sup> TometJerry-Erica - Unité 49, 1:18-1:19.

vue d'ensemble de nos données et permet de contextualiser les éléments sur lesquels porte notre analyse.

Locuteur	Nombre total d'unités produites	UL	UT	Pointages	Gestualité culturelle	Phatiques	Dactylogie	Unités dites inclassables
Araceli	364	72 19,78 %	71 19,5 %	59 16,2 %	60 16,48 %	72 19,78 %	0	30 8,24 %
Erica	597	117 19,59%	169 28,30%	164 27,47%	51 8,54%	43 7,20%	0	53 8,87%
Mariana	232	36 15,51%	24 10,34%	72 31,03%	30 12,93%	49 21,12%	0	21 7,32%
Silvia	637	155 26,54%	179 30,65%	123 21,06%	75 12,84%	73 12,5%	1 0,17%	32 5,47%

Tableau 23 : Répartition des types d'unités par locuteur

Nous pouvons déjà constater que les locutrices qui produisent le plus d'UL et le plus d'UT sont également celles qui produisent le plus d'unités en général : il s'agit d'Erica et de Silvia, suivies d'assez près par Araceli. D'autre part, il semblerait que, chez ces locutrices, les UT constituent aussi une part importante des productions (même si ceci est moins clair pour Araceli).

## 2.1 Lemmatisation et état d'avancement de la bifurcation des visées dans les LS de Soure

### 2.1.1 Variations entre locuteurs. Les « unités inclassables » et unités en cours de stabilisation

Le Tableau 24 ci-dessous met en avant les variations entre locuteurs concernant le nombre de lemmes identifiés, les occurrences produites et les unités dites « inclassables ». Ces dernières correspondent à des unités pour lesquelles il nous était impossible de déterminer le statut (i.e. unité stabilisée ou non). Il pouvait s'agir d'unités présentant les caractéristiques d'une UL — à savoir, un sens générique et une faible durée de production — mais néanmoins réalisées avec le regard du locuteur porté sur les mains. Inversement, nous avons également observé des unités pouvant s'apparenter à des UT, leur sens étant spécifique et leur durée de production plus allongée que pour une UL, mais pour lesquelles le regard du locuteur était cette fois dirigé vers l'interlocuteur. Enfin, dans d'autres cas (minoritaires), les données ne permettaient pas d'examiner le regard du locuteur, soit parce que ce dernier tournait momentanément le dos à la caméra, soit parce que son regard semblait imprécis.

Locuteur	Nombre de lemmes	Nombre d'occurrences d'unités <i>a priori</i> stabilisées (sans les unités « inclassables »)	Nombre d'unités « inclassables »
Araceli	46	72	30
Erica	59	117	53
Mariana	21	36	21
Silvia	65	154	32

Tableau 24 : Nombre de lemmes identifiés pour chaque locuteur, nombre d'occurrences par locuteur et unités dites « inclassables »

À première vue, Mariana est la locutrice présentant le moins de lemmes et le moins d'occurrences. Chez elle, la bifurcation serait-elle moins avancée que chez les autres locutrices ? Nous remarquons que Silvia et Erica sont en revanche les locutrices qui produisent le plus de lemmes et d'occurrences différentes. Ces premiers résultats suggèrent que, chez elles, la bifurcation est au contraire plus avancée. Nous verrons ce que nous pouvons observer à partir des UT réalisées par ces locutrices.

Ensuite, chez ces quatre locutrices, plus d'une vingtaine d'unités ont été considérées comme « inclassables ». Cette observation peut soit renvoyer au fait que la bifurcation est également encore en cours ou soit, tout simplement, que l'on assiste comme dans toute langue vivante à l'émergence de nouvelles unités en fonction des besoins de communication.

Il est par ailleurs intéressant de noter que ces unités « inclassables » renvoient à des éléments différents selon les locutrices. Chez Araceli par exemple, il s'agit de concepts divers tels que *buffle*<sup>261</sup>, *ventilateur*, *hôtel* (avec une probable confusion avec PALMIER), *air*, *hôpital*, *pattes d'oies*, *vergetures*, etc. Ces unités sont produites avec le regard porté sur les mains mais s'apparentent pourtant à des UL puisqu'elles renvoient à des concepts génériques et sont relativement courtes. En outre, dans certains cas il est difficile de déterminer précisément la direction du regard d'Araceli. Chez Erica, nous avons remarqué que bon nombre de chiffres étaient produits avec le regard posé sur les mains (*sept*, *trois*, *quatre*, *deux*, et ce à plusieurs reprises) comme si ces derniers étaient peu maîtrisés ou rarement utilisés par Erica. Chez Mariana, il s'agirait surtout d'UT où le regard est pourtant dirigé vers l'interlocuteur : *éteindre le ventilateur* (TP *a priori*), *toit penché* (TTF *a priori*), *cligner des yeux* (TP *a priori*), *avoir les yeux ronds* (TP *a priori*), *porter un bébé* (TP *a priori*, répété à deux reprises), *vélo renversé* (TS *a priori*, répété à deux reprises, nous revenons ci-après). Enfin, chez Silvia, nous avons également observé de potentielles UT réalisées avec le regard vers l'interlocuteur mais aussi, à l'instar d'Erica, certains chiffres réalisés le regard cette fois porté sur les mains.

<sup>261</sup> Par convention, nous présentons ces unités en italiques étant donné qu'il ne s'agit pas, à notre sens, d'unités stabilisées à proprement parler.

Enfin, nous avons observé quelques cas de stabilisation en discours. Chez Araceli, nous avons relevé deux exemples d'unités produites dans un premier temps en tant qu'UT, puis en tant qu'unité stabilisée. Dans le premier exemple, Araceli explique à une autre locutrice comment elle met son drap au-dessus d'elle le soir pour échapper aux moustiques.

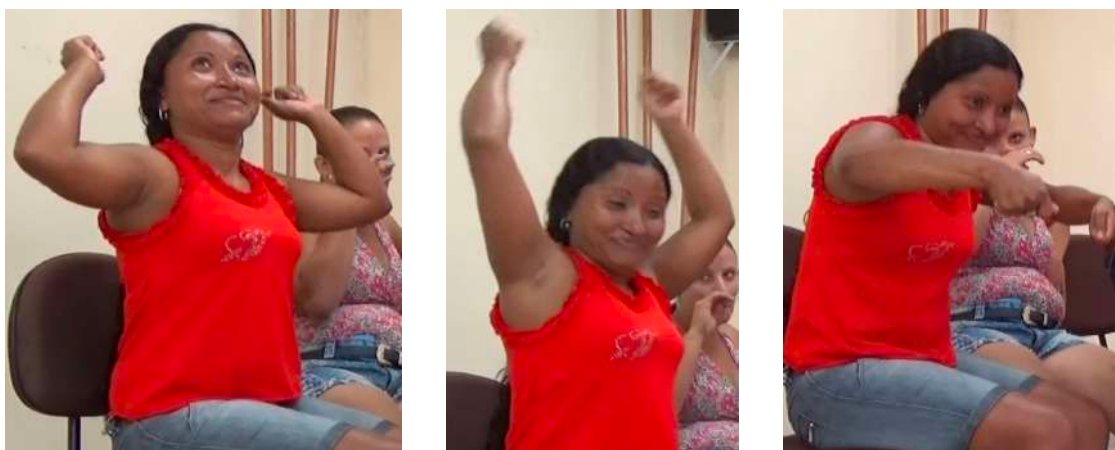


Figure 59 : 'je mets le drap comme ceci', TP<sup>262</sup>



Figure 60 : METTRE LE DRAP AU-DESSUS DE SOI<sup>263</sup>

Nous voyons dans la Figure 59 qu'Araceli est initialement investie dans l'action qu'elle est en train de montrer (UT). Puis, lors de la seconde production, son regard ne décroche jamais de son interlocutrice (Figure 60). Par ailleurs, la seconde unité est légèrement plus courte que la première, bien qu'il s'agisse d'une différence de l'ordre de microsecondes (0sec.01milisec.832microsec. contre 0sec.01millisec.462microsec.). Cette unité semble donc avoir subi une stabilisation au cours du discours.

Dans le second exemple (Figures 61 et 62), Araceli est toujours en train d'expliquer sa méthode pour se protéger des moustiques durant son sommeil. Puisque son interlocutrice semble ne pas avoir

<sup>262</sup> Histoiresentrefemmes\_Araceli - Unité 71, 3:20:128-3:21:960.

<sup>263</sup> Histoiresentrefemmes\_Araceli - Unité 83, 3:56:058-3:57:520.

bien compris la marche à suivre, Araceli va préciser son propos en indiquant que le drap qu'elle met au-dessus d'elle prend une forme aplatie et non pyramidale comme son interlocutrice le suggérait.



Figure 61 : ‘ça devient plat sur le dessus’, TTF<sup>264</sup>



Figure 62 : APLATI<sup>265</sup>

Ici encore, la direction du regard d'Araceli nous indique que nous sommes dans le premier exemple dans une UT, plus précisément un TTF, alors que pour le second il s'agirait vraisemblablement d'une unité nouvellement stabilisée. En termes de durée, nous observons également que la seconde unité est légèrement plus courte que la première (0sec.01millisec.022microsec. contre 0sec.0millisec.887microsec.).

---

<sup>264</sup> Histoiresentrefemmes\_Araceli - Unité 95,4:06:026-4:07:048.

<sup>265</sup> Histoiresentrefemmes\_Araceli - Unité 97,4:08:198-4:09:085.

Chez Silvia, nous avons relevé deux exemples de cette stabilisation d'unités au fil du discours. Le premier exemple renvoie au fait de s'occuper d'un bébé. Dans la Figure 63, nous voyons que Silvia a recours à un Stéréotype de TP puisqu'elle incarne un individu en train de s'occuper d'un bébé, de la façon la plus commune.



Figure 63 : 's'occuper d'un bébé', SterTP<sup>266</sup>



Figure 64 : 's'occuper d'un bébé', SterTP/UL ?<sup>267</sup>

---

<sup>266</sup> Histoiresentrefemmes\_Silvia - Unité 398, 12:45:093-12:45:914.

<sup>267</sup> Histoiresentrefemmes\_Silvia - Unité 401, 12:47:909-12:48:960.





Figure 65 : S'OCCUPER D'UN BÉBÉ<sup>268</sup>

Sur la Figure 63, le regard de Silvia est posé sur ses mains, vers l'hypothétique bébé, et elle effectue un mouvement de légères secousses, censé représenter le mouvement effectué lorsque l'on berce un enfant. Puis, sur la Figure 64, son regard est dirigé vers l'interlocutrice située à sa droite mais elle réalise le même mouvement, de façon cependant bien plus courte cette fois. Enfin, sur la Figure 65, son regard est dirigé vers l'interlocutrice (différente de l'interlocutrice de la Figure 64) et le mouvement n'est plus effectué.

Le second exemple produit par Silvia n'est pas tant un cas de stabilisation d'unité en discours, mais plutôt un cas de simplification d'une UL en discours. En effet, Silvia utilise au départ l'UL ÊTRE ENCEINTE à deux mains (Figure 66).



Figure 66 : ÊTRE ENCEINTE<sup>269</sup>

Puis, au fil de la conversation, elle n'utilise qu'une seule main (voir Unités 460, 471 et 484 -

<sup>268</sup> Histoiresentrefemmes\_Silvia - Unité 411, 12:59:037-12:59:680.

<sup>269</sup> Histoiresentrefemmes\_Silvia - Unité 419, 13:05:886-13:07:200.





Histoiresentrefemmes\_Silvia). Elle s'adresse ensuite à Araceli pour lui demander si elle compte avoir des enfants. Devant l'incompréhension de cette dernière, Silvia a de nouveau recours au signes à deux mains (Figure 66, Unités 489 et 498), plus iconique, afin d'être sûre de bien se faire comprendre. Plus tard, elle s'adressera à une interlocutrice différente et utilisera de nouveau le signe à une seule main (Unité 526).

Ce dernier exemple nous montre l'adaptation dont peuvent faire preuve les locuteurs en fonction de leur interlocuteur. Finalement, ceci illustre bien la difficulté d'appréhender la stabilisation/lexicalisation des unités puisque, en fonction de l'interlocuteur, le locuteur choisira une unité stabilisée ou non, et une variante de cette même unité stabilisée ou non. Pour rendre compte du lexique de chaque locuteur, il faudrait non seulement pouvoir analyser de larges corpus de discours, mais également faire varier les différents interlocuteurs.

L'examen d'une séquence d'une vingtaine de minutes aura déjà permis de dégager un certain nombre de ces unités dites « en cours de stabilisation ». Bien que ces dernières ne semblent pas référer à des concepts très peu fréquents dans le cadre de la vie quotidienne, elles n'avaient vraisemblablement pas fait l'objet d'une négociation entre locuteurs comme ce fut le cas dans ces données. Ces premiers éléments suggèrent que cette négociation reste fragile puisque sujette aux divers changements d'interlocuteurs mais aussi, certainement, à la fréquence des échanges.

### 2.1.2 Pour l'ensemble des locuteurs : un aperçu du lexique partagé. Intégration de la Libras et de la gestualité culturelle brésilienne

À présent, voyons quelles sont, parmi les UL *a priori* stabilisées, celles qui sont communes à plus d'un locuteur. Notre quantification prend également en compte les UL dégagées lors de l'analyse des histoires élicitées afin de recouvrir un plus large nombre de locuteurs. Un glossaire avec images est consultable en Annexes (section 7, à partir de la page 449).

UL partagée	Nombre de locuteurs concernés	Existence d'une variante ?
TAUREAU <sup>1</sup>  BUFFLE (ou, par métonymie, CONCERT DU GROUPE DE MUSIQUE « O BÚFALO DO MARAJÓ » ayant pour symbole le buffle ; ou FAZENDA DE BUFFLES)	5 Erica Raquel (Histoires élicitées) Araceli Erica Mariana Silvia (Discours spontané)	Avec un  Aussi  (x2) (Araceli Silvia Edilene et Suzana)  (x2) (Silvia)

*ARBRE	4 Araceli Raquel Silvia (Histoires élicitées) Erica (Discours spontané)	Avec  (Suzana et Raquel)
COMPRENDRE 	4 Araceli Silvia (Histoires élicitées) Araceli Mariana (Discours spontané)	
*ENSUITE  horizontal	4 Araceli Erica Mariana Silvia	Silvia utilise aussi  avec un mouvement en spirale
*DEUX 	4 Araceli Erica Mariana Silvia	
*SEPT	4 Araceli Erica Mariana Silvia	Silvia l'a aussi fait à deux mains (  +  )
*UN	4 Araceli Erica Mariana Silvia	
*VOIR	4 Araceli Erica Mariana Silvia	
*ARGENT	3 Araceli Erica Silvia	

ARRÊTER <sub>1main</sub>	3 Araceli Mariana Silvia	
`BIEN/SUPER <sub>1main</sub>	3 Araceli Erica Silvia	Silvia le produit aussi à deux mains
*C'EST FINI	3 Erica Mariana Silvia	À une main (Araceli à 5:51)
*DEUX <sub>L</sub>	3 Erica Mariana Silvia	
`IL Y A LONGTEMPS	3 Araceli Erica Silvia	Silvia aussi à deux mains
MENSTRUATIONS	3 Araceli Erica Silvia	
*NEUF	3 Araceli Erica Silvia	
`NUL	3 Araceli Erica Silvia	
PORTER UN BÉBÉ	3 Erica Mariana Silvia	
*TROIS	3 Araceli Erica Silvia	Erica utilise aussi  (doigts dépliés)

*CINQ	2 Araceli Silvia	
*BEAUCOUP	2 Araceli Erica	
ÊTRE COCU	2 Erica Silvia	
*DÉTESTER/NE PAS AIMER	2 Erica Silvia	
DIX	2 Erica Silvia	
*ÉCRIRE	2 Mariana Silvia	
*FILLE	2 Araceli Erica	
HUIT	2 Erica Silvia	
*LOIN	2 Erica Mariana	
*MANGER	2 Araceli Silvia	
*MÊME/IDENTIQUE	2 Araceli Erica	
*MORT	2 Araceli Erica	Mariana : ✎ en signe de croix

*PARLER	2 Araceli Mariana	Légère différence de mouvement entre Araceli et Mariana
PARTIR	2 Araceli Silvia	Silvia le produit aussi à deux mains
PLAGE	2 Erica Mariana	
*QUATRE	2 Erica Silvia	
*SANG	2 Erica Silvia	
*SIX	2 Erica Silvia	
VÉLO <sub>P/V</sub>	2 Mariana Silvia	Erica utilise 🖐️ (x2)
*VIEILLE	2 Erica Silvia	

Tableau 25 : UL a priori stabilisées communes à plus d'un locuteur<sup>270</sup>

Premièrement, nous pouvons observer qu'il existe peu d'UL *a priori* stabilisées communes à quatre locuteurs ou plus : 8 seulement sur un total de 39 UL. Ce résultat est bien entendu à nuancer puisque notre analyse porte sur un corpus restreint, sans doute loin d'être représentatif des LS utilisées par les locuteurs. De plus, toute langue peut faire état d'une variation lexicale importante entre locuteurs, chacun pouvant utiliser plusieurs variantes (comme c'est le cas ici).

Deuxièmement, la plupart des UL *a priori* stabilisées sont communes à seulement deux locutrices : 20 UL sur 39 UL. En outre, ces deux locutrices sont souvent Erica et Silvia (dans 8 cas sur 20, ce

<sup>270</sup> Les UL précédées d'un astérisque sont celles issues de la Libras, les UL précédées d'une apostrophe sont celles issues de la gestualité culturelle brésilienne (essentiellement des emblèmes).

qui est plus élevé que toutes les autres paires possibles). Ceci s'explique sans doute parce que ce sont par ailleurs les locutrices les plus prolixes de façon générale.

Troisièmement, 4 UL sur 39 sont issues d'emblèmes de la gestualité brésilienne. Ceci montre bien que les locutrices ne sont pas complètement isolées de la culture qui les entoure puisqu'elles ont été en mesure d'observer la gestualité fréquemment utilisée par leur entourage entendant afin de l'intégrer à leurs LS. Nous ajouterons que le sens associé à ces emblèmes peut parfois s'avérer plus complexe qu'il n'y paraît. Ainsi, l'UL NUL en plus d'être utilisée pour désigner le comportement peu louable d'un habitant de Soure peut aussi avoir le sens de 'ménopause', cet événement étant considéré comme négatif par la communauté.

Bien sûr, ces UL *a priori* stabilisées peuvent être produites dans le cadre d'UT. C'est le cas de IL Y A LONGTEMPS, utilisé par Silvia dans le cadre d'un TTF (Figure 67) où elle indique qu'un événement s'est produit lorsqu'elle était petite (exprimé au moyen d'un TTF où sa main dominante indique sa taille passée) et précise IL Y A LONGTEMPS en réalisant l'emblème correspondant de la gestualité brésilienne (apparemment intégré à la LS de Silvia) avec sa main dominée. Elle maintient le TTF avec sa main dominante pendant la réalisation de IL Y A LONGTEMPS, même si son regard revient sur l'interlocuteur en fin d'unité.



Figure 67 : 'je faisais cette taille, c'était il y a longtemps', TTF<sup>271</sup>

Quatrièmement, nous noterons également que plus de la moitié des UL partagées sont issues de la Libras (25 UL sur 39). Nous savons que les locutrices de ce panel ont toutes été soumises à des cours de Libras, pendant une durée plus ou moins longue. Chacune d'entre elles peut donc délibérément tenter d'utiliser préférentiellement de s'appuyer sur les UL de cette LS. En outre, nous y reviendrons dans le Chapitre VII, la Libras se voit octroyer une certaine forme de prestige social, ce qui encourage *de facto* l'utilisation de ses signes. Néanmoins, cette forte présence de la Libras pourrait aussi être due au fait que cette LS utilise simplement des images mentales pertinentes pour

---

<sup>271</sup> Histoiresentrefemmes\_Silvia, Unité 285, 9:04:092-9:05:920.

ces locutrices, ce qui leur permettrait de retenir et d'utiliser plus facilement ces UL plutôt que d'autres.

Le recours à la Libras se retrouve à l'échelle individuelle, comme le montre le Tableau 26 ci-dessous.

<b>Locuteur</b>	<b>Nombre total d'UL produites</b>	<b>UL <i>a priori</i> stabilisées de Soure (quantité et pourcentage)</b>	<b>UL Libras (quantité et pourcentage)</b>	<b>UL « proches » (quantité et pourcentage)</b>
Araceli	73	30 41,09%	34 46,57%	9 12,32%
Erica	117	40 34,18%	62 52,99%	15 12,82%
Mariana	36	14 38,88%	21 58,33%	1 2,77%
Silvia	154	58 37,66%	75 48,70%	21 13,63%

Tableau 26 : Répartition des UL par locuteur<sup>272</sup>

Considérons les UL dites « proches » : ces UL peuvent être appréhendées comme une appropriation par les locuteurs de Soure des UL de la Libras. Elles semblent indiquer que la connaissance de la Libras n'empêche pas de générer des UL différentes. Il s'agit de productions *a priori* spécifiques aux locuteurs de Soure que nous avons choisi de catégoriser séparément afin de souligner cette appropriation. Nous noterons qu'elles représentent tout de même plus de 10% des UL produites chez trois des locutrices.

Enfin, si l'on observe la proportion des UL *a priori* stabilisées de Soure, on observe que pour chaque locutrice, plus du quart des UL produites sont des UL de Soure (jusqu'à près de la moitié pour Araceli). Ceci n'est donc pas négligeable. Ensuite, les locutrices qui, dans l'absolu, utilisent le plus d'UL de Soure (Araceli et Mariana) sont celles qui, par ailleurs :

- ont été très peu exposées à la Libras,
- produisent le moins d'UL de façon générale.

En d'autres termes, l'exposition à la Libras (qui est une LS institutionnelle) pourrait avoir une incidence sur le nombre d'UL, en général, et sur le nombre d'UL de Soure, plus spécifiquement. Cette exposition influencerait donc le degré d'avancement de la bifurcation des visées. C'est en tout

<sup>272</sup> Les UL dites « proches » sont des UL proches d'une UL de la Libras mais qui en diffèrent par un paramètre.



cas ce que nous pouvons pour le moment déduire des productions d'Erica et Silvia. Ainsi, nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle, sans influence de la Libras,, nous aurions observé un degré d'avancement de la bifurcation présentant moins de variation entre locuteurs, en tout cas au niveau du nombre d'UL.

### 2.1.3 Synthèse

Notre analyse a permis de dégager plusieurs cas de stabilisation en discours (section 2.1.1). Ce processus est soumis à d'importantes contraintes contextuelles qui en font un phénomène dont l'équilibre semble régulièrement remis en question.

Chez l'ensemble des locutrices, l'intégration et l'appropriation d'UL de la Libras et d'éléments appartenant à la gestualité culturelle brésilienne montre avant tout qu'il s'agit de sources supplémentaires de création lexicale qui enrichissent les systèmes existants.

Concernant la bifurcation des visées chez chacune des locutrices, nos premières observations mettent en avant l'écart entre Mariana et les trois autres locutrices. En effet, Mariana produit nettement moins d'UL que les autres. Cependant, en termes de proportion, elle utilise la même part d'UL de Soure et d'UL de la Libras que les autres locutrices, ce qui montre que son système linguistique est tout aussi avancé. Néanmoins, les productions globalement moins importantes de Mariana en termes d'occurrences semblent suggérer que la bifurcation est moins avancée chez elle. Chez Erica, en revanche, le nombre élevé d'unités « inclassables » ou « en cours de stabilisation » semble davantage indiquer que cette bifurcation est plus avancée. De fait, cet état d'avancement plus prononcé donnerait lieu à présent à de nombreuses nouvelles unités pouvant potentiellement se stabiliser, manifestées par ces fameuses unités « inclassables ».

L'examen de la proportion et de la nature des types d'UT produites devrait corroborer cet écart entre les locutrices.

## 2.2 UT et état d'avancement de la bifurcation des visées

### 2.2.1 Proportion d'UT produites par locuteur

Voyons à présent quelles sont les quantités et proportions des UT produites par chaque locutrice (Tableau 27).

Locutrice	Nombre total d'unités produites	UT (quantité et pourcentage)
Araceli	364	71 19,50%
Erica	597	169 28,30%
Mariana	232	24 10,34%
Silvia	584	179 30,65%

Tableau 27 : Proportion d'UT produites par locuteur (issu du Tableau 23)

Silvia et Erica sont les locutrices les plus prolifiques en termes de production d'UT et ce sont également elles qui produisent le plus d'UL *a priori* stabilisées (155 pour Silvia et 117 pour Erica, voir Tableau 16). En outre, ce sont les seules qui produisent plus d'UT que d'UL *a priori* stabilisées (179 pour Silvia et 169 pour Erica). Par ailleurs, Erica produisait également plus d'UT que d'UL *a priori* stabilisées dans ses productions d'histoires élicitées. Cette observation suggère que la bifurcation serait plus avancée chez Erica et Silvia. Concernant Mariana, elle est celle qui produit le moins d'UT (24).

### 2.2.2 Diversification des UT et état d'avancement de la bifurcation des visées

Les éléments allant dans le sens d'une bifurcation située à un stade avancé seraient les suivants : un nombre d'UL *a priori* stabilisées et un nombre d'UT importants. Nous pouvons également nous demander ce qu'il en est concernant les types d'UT utilisés. Une bifurcation située à un degré avancée va-t-elle de pair avec une diversité importante de types d'UT, c'est-à-dire de types de structures de transfert ?

Afin de répondre à cette interrogation, nous avons identifié les types d'UT produits par chaque locuteur.

Locuteur	Types d'UT (DS)	Types d'UT (HE)
Araceli 7 types	TP classique (44) Semi-TP (9) TP prescriptif (2) Stéréotype de TP (4) TS (4) TTF (10)	TP classique (10 + 4 TP proforme) Semi-TP (3) Stéréotype de TP (2) TS (16) DT (4)

Erica 8 types	TP classique (99) Semi-TP (5) TP prescriptif (4) TP-dr gest (1) Stéréotype de TP (4) TS (35) TTF (27) DT (2)	TP classique (32) TP prescriptif (7) Stéréotype de TP (1) TS (12) TTF (3) DT (3)
Mariana 4 types	TP classique (11) TS (6) TTF (4) DT (2)	<i>Non analysé</i>
Silvia 8 types	TP classique (99) Semi-TP (2) TP prescriptif (7) Stéréotype de TP (12) TS (12) TTF (37) DT (3) Semi-DT (1)	TP classique (2 + 2 TP proforme) Semi-TP (2) TP prescriptif TS (8)

Tableau 28 : Types d'UT par locuteur en fonction du genre discursif

Il apparaît que Erica et Silvia sont les deux locutrices ayant recours au nombre le plus élevé de structures d'UT différentes. Dans leur cas, un nombre élevé d'UT produites semble correspondre à une utilisation diversifiée de ces mêmes UT, donc à un nombre accru de structures différentes utilisées. Ceci va également dans le sens d'une bifurcation plus avancée chez ces deux locutrices étant donné qu'elles maîtrisent visiblement bien ce type d'unités, au point d'enrichir leurs productions par une déclinaison de structures différentes.

Concernant Mariana, elle utilise deux fois moins de types d'UT différents qu'Erica et Silvia. Elle produit non seulement peu d'UT par rapport aux autres locutrices, mais ces UT sont également moins diversifiées. Cette observation semble corroborer l'hypothèse d'une bifurcation moins avancée chez elle.

Araceli, quant à elle, maintient des résultats proches de ceux d'Erica et Silvia.

Les quelques exemples qui suivent sont des unités initialement produites en discours sous la forme d'unités *a priori* stabilisées puis sous forme d'UT. Il s'agit en quelque sorte d'un phénomène inverse à celui observé dans le cas de stabilisations en discours (voir section 2.1.1) qui est toutefois fréquemment observé dans les corpus discursifs de LS. Ces exemples illustrent particulièrement bien la possibilité en LS de passer d'un type d'unité à un autre, en ayant recours aux mêmes composants, ce qui atteste une gestion fine du rôle du regard. Les exemples suivants nous renseignent donc de manière spécifiquement intéressante sur le degré de mise en place de la bifurcation des visées chez deux locutrices, Erica et Mariana, en ce qu'ils fournissent des informations sur leur degré de maîtrise des différents types d'unités et, en amont, du regard.

Tout d'abord, chez Erica, nous avons relevé trois exemples de ce phénomène où une unité initialement produite *a priori* en tant qu'UL (où le regard est porté sur l'interlocuteur) l'est ensuite sous la forme d'une UT (où le regard décroche de l'interlocuteur). Le premier cas renvoie au fait de s'occuper d'un bébé qui est évoqué premièrement sous forme d'UL (Figure 68), puis sous forme d'UT (Figure 69)<sup>273</sup>.



Figure 68 : ALLAITER UN BÉBÉ<sup>274</sup>



Figure 69 : 'j'allaite ton bébé', Semi-TP<sup>275</sup>

---

<sup>273</sup> Pour la production sous forme de potentielles UL, voir les unités 406, 413, 423 et 425 de *Histoiresentrefemmes\_Erica* et Figure 65 produite par Silvia ; pour la production sous forme d'UT, voir les unités 458, 464, 466 et 468 chez Erica.

<sup>274</sup> *Histoiresentrefemmes\_Erica* - Unité 425, 13:27:760-13:28:420.

<sup>275</sup> *Histoiresentrefemmes\_Erica* - Unité 468, 14:27:012-14:27:956.

L'exemple illustré dans la Figure 69 s'insère dans une série de plusieurs TP au cours desquels Erica raconte une situation où elle devait s'occuper du bébé de l'une de ses connaissances mais a fini par s'emporter contre cette dernière parce qu'elle ne s'en occupait plus du tout et le lui confiait systématiquement. La Figure 69 montre que le regard d'Erica est dirigé vers le co-énonciateur, construit par le regard dans le récit, à qui elle s'adresse quelques secondes plus tard.

Le deuxième et le troisième exemples sont issus de séquences faisant suite à la reprise de deux signes produits par la chercheuse, signes ayant engendré deux quiproquos. Comme expliqué précédemment, nous tentions de ne pas utiliser de signes de la LSF (LS que nous pratiquons) avec les locutrices. Cependant, deux UL de la LSF nous ont échappé durant cette séquence : CHAUVE et POURQUOI. Concernant CHAUVE, nous l'avons produit alors qu'Erica nous expliquait que, durant son adolescence, elle avait pour habitude de plaquer ses cheveux de façon à les rendre plus lisses. Nous avons dans un premier temps mal interprété ce propos et compris qu'Erica s'était rasé la tête à cette période. Très surprise, nous avons rapidement effectué le signe CHAUVE<sup>276</sup> afin qu'Erica confirme ou non notre interprétation. Il se trouve que cette dernière a interprété ce signe avec le sens qu'elle cherchait initialement à transmettre (i.e. 'plaquer ses cheveux sur son crâne'). Elle acquiesce donc en reprenant notre signe et en nous regardant : il s'agit donc *a priori* d'une unité ayant un statut d'UL (voir Unité 230 - Histoiresentrefemmes\_Erica). Ensuite, tout en reformulant son propos, elle reprend à nouveau cette unité mais cette fois son regard semble vague : ni orienté vers l'interlocutrice, ni posé sur les mains (voir Unité 234). Enfin, elle reprend cette unité dans le cadre d'un semi-TP (Unité 247, Figure 70) : le visage et le buste étant nettement investis dans l'action de lisser ses cheveux, sa mimique faciale renvoyant à une itération demandant un certain effort. En outre, Erica produit le signe avec un mouvement de répétition afin de signifier qu'elle effectuait cette action de « plaquage » de ses cheveux fréquemment. La main dominée renvoie dans ce cas au crâne d'Erica et la main dominante à la surface lissée par les multiples passages du peigne voire de sa propre main. Cette suite de trois unités différentes montre donc le passage d'une UL tout juste intégrée (mais ré-interprétée au passage), à une unité au statut « inclassable », pour aboutir finalement à un semi-TP.

---

<sup>276</sup> La main dominée est en poing fermé, renvoyant à la forme sphérique d'un crâne humain et la main dominante vient entourer la main dominée afin de signifier le caractère lisse dudit crâne.



Figure 70 : ‘je plaquais mes cheveux fréquemment’, Semi-TP<sup>277</sup>

Le dernier exemple concernant Erica se situe juste après l’Unité 247. Il est également issu de la reprise de notre signe de la LSF : POURQUOI. Vraisemblablement déstabilisée par cette anecdote de crâne que nous pensions rasé, nous avons continué à utiliser la LSF pour demander une explication à Erica. Connaissant pourtant le signe habituellement utilisé par les locutrices dans ce cas, nous avons spontanément eu recours au signe de la LSF dans lequel l’index vient toucher la zone temporale à deux reprises, accompagné d’une mimique interrogative. Cette fois encore, Erica a instantanément repris ce signe en le ré-interprétant également : notre interrogation s’est trouvée interprétée comme une unité renvoyant à une « pensée récurrente ». En d’autres termes, Erica a interprété ce POURQUOI ? comme signifiant « j’y pensais régulièrement », la zone temporale induisant une activité liée à la réflexion et le double mouvement renvoyant à une probable idée de répétition. Cette fois Erica n’est pas passée par l’étape « UL » et a directement effectué un TP (semi ?), en accompagnant ce signe de la même mimique faciale que la Figure 70 (suggérant l’idée d’un effort) et en répétant le mouvement du signe.

Ces deux derniers exemples, fruits d’erreurs d’inattention de la chercheuse, ont finalement donné lieu à deux cas intéressants d’appropriation rapide d’unités et à leur utilisation sous différentes visées. Ils montrent la facilité avec laquelle Erica intègre de nouveaux éléments à son système et, ce qui nous intéresse surtout ici, la dextérité avec laquelle elle manie les différents types d’unités. En effet, le semi-TP est une structure de transfert ayant recours à des unités de la visée non illustrative.

Ces exemples sont à mettre en regard avec le cas relevé chez Mariana. Elle produit deux unités successives dont la première occurrence s’apparente *a priori* à une UL (le regard étant porté sur l’interlocuteur), suivie d’une UT (TS).

---

<sup>277</sup> Histoiresentrefemmes\_Erica - Unité 247, 8:26:920-8:27:400.



Figure 71, ‘le vélo s’est renversé’, UL ?<sup>278</sup>



Figure 72, ‘le vélo s’est renversé’, TS<sup>279</sup>

Ces exemples ne mettent pas en question nos premières conclusions sur l’état de bifurcation moins avancé chez Mariana. Ils semblent montrer que la bifurcation aurait bien eu lieu chez Mariana et qu’elle sait aussi manier les différentes visées et leurs contraintes. Cependant, nous nous interrogeons quant à ce qui est représenté par la Figure 71 : s’agit-il d’une UL *a priori* stabilisée ou serait-ce une unité produite — dans le cadre d’une évolution ontogénétique d’une LS — avant une quelconque distinction entre UL et UT ? Autre possibilité : la locutrice est peut-être simplement en recherche d’attention de la part de son interlocutrice. Par ailleurs, lors de la production de l’unité apparentée à une UT (Figure 72), le regard de Mariana est, certes, initialement porté sur ses mains, mais revient très rapidement vers son interlocutrice (approximativement au milieu de l’unité, alors que nous observons généralement ce phénomène surtout en fin d’UT). Ceci contribue à rendre assez incertaine la frontière entre les deux types d’unités dans les productions de Mariana. Nous noterons cependant que le TS qu’elle semble réaliser (Figure 72) reste une structure complexe puisqu’elle nécessite une maîtrise de l’espace de signation mais également de son propre corps et des différents protagonistes de l’énoncé (Sallandre 2014 : 127). Mariana se montre par ailleurs plus concentrée

<sup>278</sup> Histoiresentrefemmes\_Mariana, Unité 173, 13:51:158-13:52:183.

<sup>279</sup> Histoiresentrefemmes\_Mariana, Unité 174, 13:52:997-13:53:996.

lors de la production de cette seconde unité, donnant à voir la proximité entre le vélo et le locatif stable qui a causé sa chute. À notre sens, ceci suggère qu'il existe chez cette locutrice une certaine maîtrise de potentielles UL, qui rend possible un début de va-et-vient entre les deux moyens de produire du sens en LS (i.e. en donnant à voir ou non). Néanmoins, il semble ressortir de ces deux exemples que Mariana est encore peu habituée à produire ce type de structure (voir également le Tableau 28 pour les différents types d'UT produits par cette locutrice).

### 2.2.3 Synthèse

Nous avons vu dans la section 2.1 que les locutrices présentent une variation par rapport au nombre d'UL qu'elles utilisent dans cette séquence de discours spontané. Notre analyse concernant les UT montre que cet écart perdure et concerne toujours les mêmes locutrices : Silvia et Erica produisent le plus d'UL et le plus d'UT tandis que Mariana en produit le moins.

Cette variation se retrouve également dans les types d'UT produits : Silvia et Erica sont celles qui présentent le plus de diversité dans les ST qu'elles produisent, là où Mariana en produit deux fois moins. Cette observation indique qu'un nombre important d'UT coïncide avec un nombre important de ST différentes.

Nous pouvons constater que seules les structures suivantes sont communes à toutes les locutrices (Tableau 28) : TP classique, TS et TTF. Il s'agit par ailleurs des trois structures de transfert décrites par Cuxac comme étant les trois grands types de transfert (« structures minimales de grande iconicité »), ou « macro-structures de transfert », matrices de toutes les autres (1985, 1996, 2000, 2014). Également observées dans les trois LS familiales analysées par Fusellier (2004 : 208) en proportions diverses, il est intéressant de constater qu'elles sont également présentes chez les locuteurs de ce corpus. Le TS est sans doute la structure la plus complexe à réaliser étant donné qu'elle nécessite une maîtrise de l'espace de signation mais également de son propre corps et des différents protagonistes de l'énoncé (Cuxac 2000 ; Sallandre 2014).

Les ST communes à au moins trois locutrices sur quatre sont le TP prescriptif, le semi-TP, le Stéréotype de transfert, le TP et le DT. Cette dernière ST est sans doute la plus complexe de toutes à produire puisqu'elle demande une dissociation entre son propre corps (alors incarné) et ses mains (en TS). Si Mariana produit le moins de ST différentes et ne produit ni TP prescriptif, ni semi-TP, ni Ster TP, elle produit toutefois deux DT. Bien que les autres locutrices en produisent davantage (quatre pour Araceli, cinq pour Erica et trois ainsi qu'un DT semi pour Silvia), ceci renforce l'idée selon laquelle la bifurcation des visées a bien eu lieu chez Mariana. Cette dernière peut en effet produire certaines structures des plus complexes. Les variations entre locutrices ne présentent donc pas un écart très important : toutes se situent à un degré d'avancement relativement proche.

## 3. Apports de l'analyse de ces données



### 3.1 Observations diverses

#### 3.1.1 Les différents pointages

Pour commencer, nous avons observé quelques pointages labiaux chez trois des locutrices (chez Erica, Unités 278, 363 et 487 ; chez Araceli, Unités 292 et 332 ; chez Silvia : Unité 430). Généralement, ces pointages constituent une stratégie visant à rester discrète. Par exemple, Silvia interpelle Araceli pour lui signaler que Mariana a une marque suspecte sur sa cuisse, elle effectue ce mouvement de mise en avant des lèvres tout en orientant son regard vers l'emplacement concerné pour guider celui d'Araceli.



Figure 73, pointage labial<sup>280</sup>

Parfois le mouvement labial n'est pas constitué d'une mise en avant de la bouche, mais d'un étirement sur le côté, selon la position de l'emplacement ou l'individu à pointer par rapport à la locutrice qui effectue le pointage. Quoi qu'il en soit, ces pointages labiaux ne constituent pas une stratégie propre aux locutrices du Marajó puisque nous avons déjà observé ce phénomène auprès de sourds français. En revanche, nous ne sommes pas sûre d'avoir vu des entendants effectuer ce type de pointage. Quoi qu'il en soit, à notre connaissance cet élément a été peu traité dans des publications scientifiques et nous voulions également souligner la complicité des locutrices qui y ont recours.

L'autre phénomène important concernant les pointages de notre corpus sont les pointages dits « absolus ». De précédentes études (Nyst 2007 : 195 ; De Vos 2012 : 172 ; De Vos et Pfau 2015) suggèrent en effet que les LS micro-communautaires auraient recours à des pointages uniquement ancrés dans un cadre de référence absolu, contrairement aux LS institutionnelles, autrement dit à des pointages non linguistiques. Il est vrai que la majorité des pointages effectués par les locutrices

---

<sup>280</sup> Histoiresentrefemmes\_Silvia, Unité 430, 13:32:085-13:33:555.

de notre corpus renvoient à des emplacements réels. Pour évoquer un certain emplacement (le lieu d'un concert, le domicile de l'une des locutrices, etc.), le signe associé à l'emplacement est effectué, s'il y en a un, (par exemple, PLAGÉ) et un pointage vers la zone réelle de l'emplacement en question sera réalisé. Il en est de même pour évoquer un individu absent : on effectue son nom-signé (s'il en a un) et on pointe vers l'emplacement de son domicile. Bien entendu, depuis le lieu de tournage, l'emplacement n'est pas immédiatement *visible* mais chacune des locutrices connaît très bien la ville de Soure et il est aisé pour elles de s'y repérer. D'autre part, un certain nombre de pointages est dirigé vers des parties du corps précises afin de les désigner. Ces pointages constituent également des pointages absolus.

Toutefois, nous avons relevé un exemple de pointage qui ne correspond à cette hypothèse concernant les LS micro-communautaires. Il s'agit d'une succession de pointages réalisés par Erica alors qu'elle dresse la liste des enfants de chacune des locutrices (Unités 487 à 493 du fichier *Histoiresentrefemmes\_Erica*). En d'autres termes, elle construit un espace diagrammatique dans ces unités. Elle commence par effectuer le chiffre UN et à le pointer avant de se pointer elle-même pour indiquer qu'un enfant de sa liste est le sien. Ensuite, tout en maintenant la main avec laquelle elle a commencé cette liste, elle lèvera un autre doigt qu'elle pointerait également avant de pointer une autre locutrice pour signifier que cette dernière a aussi eu un enfant et ainsi de suite jusqu'à arriver au chiffre de quatre enfants, chacun attribué à sa mère présente. Dans ce cas-ci, le pointage d'Erica sur ses propres doigts renvoie à chaque fois à un individu spécifique, sans qu'il s'agisse d'un pointage absolu puisqu'elle ne pointe pas réellement son doigt. Cette stratégie a par ailleurs également été rapportée par Fusellier-Souza (2004 : 231) où la locutrice Ana effectuait une liste des membres de sa famille, chacun représenté par l'un de ses doigts pointé, avant cette fois d'effectuer leur nom-signé ou leur position dans la fratrie. Ceci montre que les pointages ayant fait l'objet d'une abstraction peuvent être observés dès le stade des LS familiales même s'ils se font plus rares.

Pour finir, de nombreux cas de pointages catégorisés comme « phatiques » ont été relevés dans notre corpus. Il s'agit de pointages effectués lorsqu'une locutrice veut émettre son approbation par rapport au propos de son interlocutrice : elle produit alors un pointage vers cette dernière pour désigner en réalité ce qui est exprimé et non l'interlocutrice en elle-même.

Nous souhaitons donc insister sur cet aspect : les pointages des LS pratiqués à Soure ne sont pas tous des pointages absolus même si un certain nombre d'entre eux le sont. Il convient par ailleurs de préciser que, dans une perspective typologique, l'utilisation de pointages absolus ne peut être synonyme d'une incapacité à appréhender des référents ou des emplacements dans un cadre de référence relatif. Cette utilisation est avant tout le reflet de la connaissance précise qu'ont les locutrices de leur cadre de vie. Le fait qu'elles sortent peu hors de Soure et qu'elles se connaissent depuis plusieurs années a pour conséquence un savoir partagé très riche sur leur environnement : cette stratégie est donc efficace d'un point de vue fonctionnel.

### 3.1.2 La présence de « verbes directionnels »

Certaines études portant sur des LS micro-communautaires suggèrent que ces dernières auraient peu recours aux verbes directionnels<sup>281</sup> (Schuit et al. 2011 notamment). Nous sommes peu encline à utiliser cette expression de « verbe directionnel » pour les raisons évoquées dans les deux premiers chapitres de notre état de l'art concernant l'utilisation de catégories descriptives empruntées aux LV pour analyser les LS (ici, « verbe »). Nous éviterons donc cette appellation.

Quoi qu'il en soit, dans nos données il est vrai que nous estimons avoir relevé seulement un cas d'une UL dont la forme pourrait être modifiée en fonction de la nature de l'un des protagonistes impliqué dans le procès : il s'agit de VOIR/REGARDER. Selon nous, il n'est cependant pas clair si la direction du mouvement de l'UL change — soit en fonction de ce qui est vu (dans la quasi-totalité des cas), soit en fonction de la personne qui a vu (dans deux cas) —, ou s'il s'agit d'un pointage suivant la production de l'UL qui serait alors réalisée de façon neutre. Nous avons par ailleurs repéré des cas où il n'y a aucune modification de mouvement, le sens étant donc neutre.

La Figure 74 montre un cas où la personne qui a été vue (Mariana dans ce cas-ci) est évoquée à deux reprises : avant la production de l'UL VOIR et après.

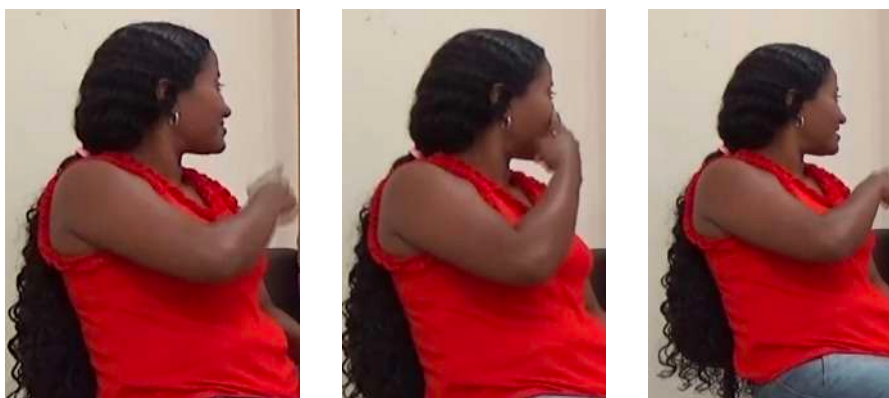












Figure 74, « je t'ai vue »<sup>282</sup>






Il s'agirait de la seule UL dont l'un des composants pourrait ainsi se modifier, ce qui suggérerait cette tendance dans les LS micro-communautaires. Ceci étant dit, ici encore, il ne faudrait pas interpréter ce constat comme le reflet d'une complexité moins importante des LS micro-communautaire mais, au contraire, l'appréhender comme une stratégie de communication efficace dans ce contexte précis. Enfin, ne négligeons pas le fait que notre corpus ne peut être représentatif de l'ensemble des capacités de production des locutrices.

<sup>281</sup> Voir Chapitre II, section 2.2.1, pour plus de détails sur ce sujet.

<sup>282</sup> Histoiresentrefemmes\_Araceli, Unités 13, 14, 15, 00:21:960-00:24:027.

### 3.1.3 La variation de configuration dans la production des chiffres

Chez un même locuteur, plusieurs variantes co-existent pour l'expression d'un même chiffre. Les deux exemples les plus fréquents sont UN et DEUX. Chez la plupart des locuteurs UN peut être réalisé soit à l'aide de , soit de  (à l'exception de Silvia qui alterne entre  et  et d'Erica qui utilise également ). Pour DEUX, les différentes possibilités sont les suivantes :  (à l'horizontale) et  pour les plus fréquentes, mais aussi  à l'horizontale ou encore une configuration où l'annulaire et l'auriculaire sont levés<sup>283</sup>. Pour TROIS, la plupart des locutrices utilisent  à l'horizontale mais Erica et Silvia utilisent .

De même, pour réaliser SEPT, Silvia utilise soit le signe de la Libras dont la configuration rappelle la forme globale du chiffre « 7 », soit  et  simultanément. Silvia a recours à la même stratégie pour DIX (x2). Une autre variation entre locuteurs concerne ZÉRO : Erica utilise la configuration suivante : , là où Araceli utilise celle-ci : .

Plusieurs configurations semblent donc en concurrence concernant la réalisation des chiffres. Il semblerait que certaines d'entre elles correspondent aux signes de la Libras (ces configurations étant le plus souvent iconiques de la forme du chiffre en question), tandis que d'autres configurations sont davantage issues de la gestualité culturelle brésilienne liée à la façon de compter. Cette variation s'observe chez toutes les locutrices et montre d'une part la capacité d'intégration d'unités de la Libras dans leur système propre mais aussi, d'autre part, les possibilités expressives à leur disposition et l'aisance avec laquelle elles passent d'un groupe d'unités à l'autre.


Rappelons par ailleurs que les chiffres constituaient pour certaines locutrices des unités « inclassables », leur réalisation s'accompagnant d'un regard vers les mains. Ces unités sont donc probablement encore en cours de stabilisation.

### 3.1.4 Des UT impliquant le bas du corps

Dans nos données nous avons observé des UT effectuées avec tout le corps chez les locutrices suivantes : Erica (30 UT), Araceli (4 UT), Silvia (3 UT) et Edilene (1 UT). Ceci serait relativement inhabituel dans une LS institutionnelle où, par convention, seul le haut du corps est impliqué dans la production.

Erica est la seule locutrice qui en produit un nombre important dans la séquences de discours spontané, à savoir, 25 UT. D'un fort tempérament, elle aime se mettre en scène devant ses camarades. Sa théâtralité la conduit ainsi à produire un certain nombre de TP en se mettant debout,

---

<sup>283</sup> Cette dernière possibilité gestuelle, ainsi que  pour UN, constituent deux occurrences uniques produites par Erica dans le cadre de la réalisation de la liste mentionnée en 3.1.1 : il semblerait donc que ces deux configurations soient des variantes dédiées à ce procédé spécifique de liste.

mobilisant ses jambes dans sa production. C'est par exemple le cas dans la Figure 75 où elle raconte un épisode dans lequel elle est tombé de vélo en revenant de ses emplettes.



Figure 75, 'j'étais sur mon vélo', TP<sup>284</sup>

Erica effectue également une série de TS pour expliquer comment son genou endolori la fait parfois souffrir jusque dans le ventre : elle rend ainsi visible la douleur qui remonte le long de sa jambe pour atteindre son bas-ventre (Unités 161, 162 et 165 du fichier *Histoiresentrefemmes\_Erica*).

Chez les autres locutrices, la majorité de ces UL impliquant le bas du corps a été observée dans l'histoire élicitée *Le taureau*. Il s'agit systématiquement de TP au cours desquels le protagoniste principal de l'histoire donne un coup de pied au taureau.

De façon générale, les locutrices semblent à l'aise avec cette utilisation de leur corps dans sa globalité. Ce recours serait probablement moins fréquent dans un contexte de recueil de données de recherche impliquant des signeurs d'une LS institutionnelle. Nous noterons toutefois les exemples d'UL MARCHER et PIED, cités par Delaporte (2002 : 367, 465), eux-mêmes issus du répertoire de Lambert (1865)<sup>285</sup>, qui se réalisaient avec une implication des membres inférieurs du corps. Il en est de même dans certains exemples d'usage fournis dans la mimographie de Bébien (1825) ainsi que dans les descriptions des dictionnaires de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle concernant la VLSF

---

<sup>284</sup> *Histoiresentrefemmes\_Erica*, Unité 38, 3:22:156-3:25:400.

<sup>285</sup> Lambert (abbé Louis Marie), *Le langage de la physionomie et du geste mis à la portée de tous*, Paris, Lecoffre. Réédité sous le titre *La langue des signes française d'autrefois* (présenté par Yves Delaporte), Paris, Cths, 2005.

(voir entre autres, Bonnal 2005). Ceci suppose que dans les stades précédents de communautarisation, les locuteurs de la LSF avaient davantage recours à ces portions du corps.

## 3.2 Quelques réflexions théoriques

### 3.2.1 Fréquence d'occurrence des principales structures de transfert

De précédents travaux suggèrent que le TS est la structure de transfert la moins produite parmi les trois structures principales, que ce soit dans des données de LS familiales ou d'une LS institutionnelle (Fusellier 2004 : 208 ; Sallandre 2003 : 265 pour la LSF ; Sallandre et al. 2016a pour cinq autres LS institutionnelles<sup>286</sup>). C'est également le cas dans notre séquence de discours spontané : le TP est la structure de transfert la plus produite (253 occurrences au total), vient ensuite le TTF (78 occurrences) et ensuite le TS (57 occurrences). Cette hiérarchie de fréquence d'occurrences est également celle observée pour les LS familiales étudiées par Fusellier-Souza (2004, 2006) et dans cinq LS institutionnelles examinées par Sallandre et al. (2016a). La faible proportion de production de TS s'explique sans doute par le degré de maîtrise exigé pour la réalisation de cette ST (maîtrise de l'espace de signation ainsi que des protagonistes).

Nous nous interrogeons cependant sur le fait que l'utilisation préférentielle d'une ST par rapport à une autre pourrait également être en lien avec le contenu du discours. En effet, nous avons par exemple observé que les TTF de notre corpus sont très souvent des TTF réalisés sur le propre corps des locutrices : elles évoquent souvent le corps qu'elles avaient lorsqu'elles étaient plus jeunes, la faible épaisseur de leurs bras ou encore la taille (dans le sens de « hauteur ») que l'une ou l'autre avait il y a quelques années, etc. De la même façon, les TP renvoient régulièrement aux locutrices elles-mêmes dans le passé. Tout ceci nous a donc amenée à nous interroger sur le facteur du contenu de l'information transmise et son incidence sur le choix de la ST utilisée. Nous avons segmenté la séquence de discours spontané en quatre « chapitres » basés sur la thématique principale de l'échange. Le chapitre 1 est intitulé « Piqûres et moustiques » (0min. 0sec.-3min. 06sec.), le chapitre 2 renvoie à des « Souvenirs » (3min. 06sec.-10min. 43sec.), le chapitre 3 a trait à « Soure » et aux différents lieux d'habitation des locutrices (10min. 43sec.-12min. 03sec.), le chapitre 4 renvoie quant à lui aux « Effets de la vieillesse » (12min. 03sec.-17min. 13sec.).

La Figure 76 ci-dessous montre la répartition des ST principales en fonction de chaque chapitre.

---

<sup>286</sup> Cette étude porte sur des données de la LSF, la LIS, la LSR, la VGT et la NSI.

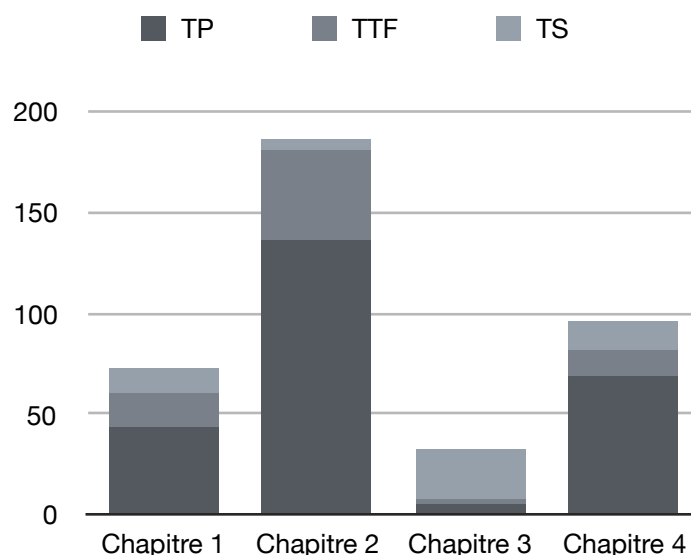


Figure 76 : Proportion de chaque ST principale en fonction de la thématique du discours spontané

Nous voyons ainsi que les TP sont fortement présents dans le chapitre 2 lié aux souvenirs d'enfance et d'adolescence des locutrices. Dans cette partie de l'échange, les locutrices ont fréquemment recours à différents TP pour incarner la femme qu'elles étaient dans le passé. Les TTF semblent les plus nombreux dans le chapitre 1 où il est question de techniques pour éviter les piqûres de moustiques. Les locutrices détaillent alors avec soin les différents baumes et autres répulsifs anti-moustiques qu'elles conseillent d'adopter. Enfin, les TS sont les plus nombreux dans le chapitre 3, où les domiciles des locutrices sont décrits. Les différents emplacements géographiques sont primordiaux dans ce passage, ce qui explique que les TS y soient fréquemment utilisés.

Ces observations suggèrent que la hiérarchie de fréquence d'occurrence retrouvée à l'identique entre plusieurs LS pourrait s'expliquer non seulement par le degré de complexité des ST, mais également par la nature du contenu abordé par les locutrices. Ceci avait été mis en évidence par Sallandre (2003) concernant les différents types de discours (narratif, prescriptif, etc.) mais il pourrait s'agir d'un facteur important y compris au sein de récits spontanés.

### 3.2.2 La question de la stabilisation des unités

Les quelques UL partagées par l'ensemble des locutrices ainsi que les cas de stabilisation en discours que nous avons relevés ont souligné la fragilité de ce processus de stabilisation. Ce dernier est en effet soumis à la nécessité d'un savoir partagé avec l'interlocuteur, lié à la fréquence et à la proximité temporelle des échanges avec lui. En effet, des échanges sporadiques et entrecoupés de longues périodes de silence ne semblent pas propices à la création et l'entretien d'un savoir partagé entre locuteurs. Cependant, si les UL sont un objet d'étude fréquent dans la littérature en général et d'autant plus dans l'analyse d'une LS micro-communautaire, ce n'est pas le sujet principal de notre

analyse. En effet, notre examen visait essentiellement à quantifier ces unités stabilisées, simplement dans le but de mieux situer l'état d'avancement de la bifurcation des visées chez chaque locutrice. En outre, nous soulignons que les locuteurs de notre corpus se trouvent, dans une certaine mesure, dans une situation de communication exolingue. Ceci constitue une différence de taille avec les données analysées, par exemple, par Fusellier-Souza (2004) dans la même approche théorique que la nôtre. Les données de Fusellier-Souza incluaient en effet des échanges entre un locuteur sourd et son « interlocuteur privilégié » (2004 : 118), c'est-à-dire une personne entendante avec laquelle il était habitué à échanger sur une base régulière et ceci depuis l'enfance. Le plus souvent, il s'agit d'un membre de la famille entendante. Avec ces interlocuteurs, la communication se fait plus aisément puisque la LS s'est développée dans le temps, les apports des interactions avec cet individu entraînant une compréhension mutuelle plus importante. En revanche, les données des locuteurs de Soure sont en quelque sorte saisies dans un contexte exolingue où la communautarisation est en cours. Ceci a très certainement une incidence sur le nombre d'UL *a priori* stabilisées que nous pouvons observer.

Par ailleurs, la question de la fragilité de la stabilisation des unités nous paraît commune à toutes les LS : si l'interlocuteur ne connaît pas une UL, le locuteur aura recours soit à une (voire des) UT, soit à des variantes d'UL, soit encore à une création spontanée. Il s'agirait en quelque sorte de cas de synonymie, phénomène qui, avec les différents registres de langue, sont *a priori* communs à toutes les langues vocales, même si la question de leur équivalence dans les LS est un domaine de recherche qui reste à développer. Cette question de la stabilisation des unités serait ainsi à appréhender davantage à partir de la variation (lexicale ou non) dans la transmission du sens et non à partir des seules unités stabilisées.

### 3.3 Synthèse et propositions concernant la typologie des LS

Nos données permettent de mettre en avant certains éléments qui se retrouveraient dans bon nombre de LS. Tout d'abord, la hiérarchie de fréquence d'occurrence des principales ST semble commune à plusieurs LS, en dépit de leur degré de communautarisation différent et de la zone géographique dans laquelle elles sont pratiquées. Cette hiérarchie s'expliquerait par le niveau moindre de complexité de certaines ST par rapport à d'autres, mais également en fonction du type de contenu à transmettre. Ensuite, l'utilisation de pointages labiaux afin de pointer en toute discrétion vers un individu ou un élément donné présent dans la situation d'énonciation semble se retrouver, au moins dans une LS institutionnelle (la LSF).

D'autres éléments relevés dans les LS pratiquées à Soure ont par ailleurs été observés dans d'autres LS micro-communautaires. Parmi ces éléments : la majorité de pointages absolus et la faible utilisation d'UL référant à une action et dont l'un des composants pourrait se modifier en fonction des protagonistes de cette action (i.e de verbes couramment décrits comme directionnels). En ce qui



concerne la fréquence de pointages dits absolus, le savoir partagé par les locutrices sur la géographie de leur environnement explique cette utilisation et souligne même l'efficacité de cette stratégie. Concernant la faible production de ce qui est couramment nommé dans la littérature « verbes directionnels », nous ne pouvons que constater que ces derniers ne sont visiblement pas indispensables ni dans la restitution d'histoires en images, ni dans un riche échange d'une vingtaine de minutes entre quatre locutrices. Ces deux types de discours impliquent pourtant des actions complexes. Nous préférons donc rester prudente et ne pas attribuer cette observation au développement phylogénétique peu avancé des LS de la communauté de Soure. De façon générale, il convient de se méfier de l'ethnocentrisme qui caractérise souvent les études sur les LS micro-communautaires (voir Chapitre II du présent travail). En effet, les LS institutionnelles y sont souvent prises comme le *telos* de toute LS. Dans ce cadre, elles servent d'outil de mesure pour évaluer par le manque les LS micro-communautaires. Or, comme le souligne Nyst (2012), ces LS ne sont pas toutes destinées à devenir des LS institutionnelles. La prudence est donc de rigueur concernant l'analyse de LS micro-communautaires et, dans ce cas-ci, concernant les catégories descriptives utilisées.

Pour finir, nous aimerions souligner que chez les trois locutrices pour lesquelles des données portant sur des histoires élicitées étaient disponibles, le nombre de structures d'UT différentes est plus élevé dans la séquence de discours spontané que pour les histoires élicitées<sup>287</sup>. Ceci souligne d'une part l'importance d'examiner ce type de données afin de saisir au mieux les potentialités d'expression des locuteurs et, d'autre part, le caractère parfois peu pertinent de l'utilisation de stimuli en images pour examiner des LS telles que celles pratiquées au Marajó. Par exemple, nous n'avons pu obtenir de productions de cette nature pour Mariana, cette dernière étant trop peu à l'aise dans la tâche de mémorisation et de restitution d'histoires en images. De même, Silvia a pu effectuer cette tâche mais elle semblait peu naturelle pour elle, alors que son attitude s'est avérée très différente en situation de discours spontané. Cette situation a également été rapportée par Fusellier-Souza (2004 : 119) ainsi que Nyst (2008) et montre l'importance d'avoir également recours à des outils méthodologiques pertinents pour les LS micro-communautaires.

---

<sup>287</sup> Nous noterons que les données d'Erica portaient sur trois histoires élicitées alors que celles d'Araceli et Silvia portaient sur deux d'entre elles seulement. De fait, Erica a eu davantage d'occasions de produire des unités différentes dans les histoires élicitées (UL et UT confondues).



## Chapitre VII. Le point sur le contexte sociolinguistique de Soure

L'analyse de la séquence de discours spontané, « Histoires entre femmes », restituée dans son volet strictement linguistique dans les Chapitres V et VI, a été éclairante sur d'autres aspects également. En effet, cette vingtaine de minutes d'échanges naturels non dirigés, la caméra se faisant presque oublier, nous a permis de mieux connaître les locutrices et leurs centres d'intérêt. Ainsi, les sujets qu'elles ont abordés de façon spontanée ne sont pas anodins et témoignent de leur vécu en tant qu'individus et en tant que communauté en devenir. Elles évoquent par exemple leurs loisirs, leurs souvenirs d'enfance communs, la vie du voisinage ou encore les questionnements liés au vieillissement du corps féminin. D'un côté, ces thématiques peuvent constituer des préoccupations propres à n'importe quelle jeune femme et montrent que ces locutrices ne sont pas si marginales. D'un autre, nous avons été frappée par certains propos tenus dans cette séquence, propos montrant une certaine désinformation quant au fonctionnement de leur corps<sup>288</sup>. Nous pourrions par exemple citer ce qui semble être une croyance locale consistant à établir un lien entre la présence ou l'absence de menstruations chez une femme et un signe apparaissant sur son auriculaire (voir l'échange entre Araceli et Erica à partir de 15min.50sec.). Un autre exemple sur le même sujet est constitué par les prétendues conséquences de la ligature des trompes de l'une des locutrices, à savoir, la fin de ses menstruations.

Ces quelques observations contribuent à questionner la place de ces femmes à Soure : sont-elles mises à l'écart de la vie de la cité en raison de leur surdité ou ces quelques exemples de désinformation sont-ils communs à l'ensemble de la population de la région ? Sans ambitionner de faire le tour de la question, nous proposons de mettre en lumière certains éléments de réponse et réflexions issus de nos deux enquêtes de terrain à Soure et nourris de nos lectures dans le champ de l'anthropologie et de la sociolinguistique. Bien que nous ayons tenté d'aborder ce terrain avec le moins d'*a priori* possible, le regard que nous offrons ici reste sans doute profondément imprégné de notre propre culture d'entendante européenne principalement urbaine et est donc à considérer comme tel.

### 1. Idéologies linguistiques sur les LS développées à Soure

---

<sup>288</sup> Sur ce sujet, voir également les travaux d'Anne-Lise Granier (notamment : Granier, A. L., Dagron, J., & Debeaudrap, P. (2015). *Les Sourds: une population particulièrement vulnérable aux pratiques sexuelles à risque en Afrique de l'Ouest*) et en particulier la communication orale à laquelle nous avons assisté lors du IIIème Colloque franco-latino-américain de recherche sur le handicap tenu du 9 au 11 mars 2017, à Porto Alegre (Brésil) : Granier, A. L., *Un accès aux soins difficile pour les sourds au Burkina Faso*. Cette communication ainsi que l'échange que nous avons eu avec son auteure a sans doute beaucoup guidé notre façon d'appréhender certains pans de nos données.

Dans cette première section, nous tentons de prendre la mesure des représentations et des jugements sur les LS qui existent à Soure. Pour ce faire, nous commençons par l'apport d'un entretien avec un professeur ayant participé aux premières actions mises en place pour la scolarisation des Sourds de Soure (section 1.1). Cet entretien met en avant le point de vue d'un acteur de l'éducation sur le chemin parcouru depuis presque vingt ans. Il montre surtout que les LS locales ne sont pas prises en compte dans cet effort de scolarisation. C'est également ce qui semble globalement ressortir des travaux universitaires locaux portant sur les LS de la région que nous avons pu consulter (section 1.2). Enfin, nous nous intéressons aux discours de certains Sourds de Soure eux-mêmes ainsi que de leurs proches entendants et soulignons les représentations négatives véhiculées chez les personnes interrogées (section 1.3).

### 1.1 Retour sur l'histoire de la scolarisation des Sourds de Soure et constat de la situation actuelle. Le point de vue de l'un des acteurs principaux de Soure

Miguel Bezerra (MB) est avec sa soeur, Martha, l'un des pionniers dans la scolarisation des Sourds de Soure. Nous avons pu échanger avec lui à ce sujet<sup>289</sup>, en particulier sur la période qui a suivi la loi sur l'inclusion de 2001. Concernant l'application de cette loi, MB souligne le décalage entre les grandes villes et les régions les moins favorisées comme le Nord du Brésil. De plus, à Soure, le passage des « classes spéciales » (accueillant indifféremment des élèves « avec déficience »), vers l'inclusion de ces élèves en classes « normales », s'est faite avec un accompagnement insuffisant. Les classes spéciales ont progressivement fermé et, entre 2000 et 2007, un projet d'apprentissage de la Libras pour les professeurs a été mis en place. Ces formations ont initialement suscité peu d'engouement même si MB a pourtant appris la Libras grâce à elles. Il faut préciser que, pour ces professeurs, s'occuper de la gestion de leur classe habituelle tout en assurant l'enseignement spécialisé d'élèves sourds a représenté un poids. La mise en oeuvre de ces nouvelles directives ministérielles relevaient, et relèvent toujours, de la gageure. La transition vers l'inclusion entamée depuis 2001 se poursuit donc encore de nos jours à Soure. Ainsi, en 2014, il restait encore deux classes spéciales (devenues « AEE », *i.e.* une classe de soutien seulement, voir note de bas de page 186 du Chapitre IV, section 1.2.2.2) à Soure. En 2017, la dernière restante est celle de l'école Dom Alonso, dirigée par MB mais certainement vouée à une fermeture prochaine malgré la dizaine d'élèves sourds qui la fréquentent.

Le constat est simple : la plupart des Sourds, à l'instar de plusieurs locuteurs de notre corpus, ont quitté l'école assez rapidement, faute d'un enseignement adapté. Aujourd'hui MB déplore cette situation malgré ses efforts pour maintenir l'AEE de Dom Alonso. Ses élèves sont tous en inclusion dans d'autres écoles de Soure ou des environs et viennent dans sa classe un jour par semaine. MB les aide dans leurs devoirs, tout en sachant que ce travail reste probablement peu efficace. En outre,

---

<sup>289</sup> La transcription résumée de notre échange se trouve en annexe, section 8, page 467.

certaines de ses élèves viennent de villes voisines et ont un long temps de trajet avant d'arriver à l'école, ce qui ne les aide pas dans leur apprentissage. De façon générale, les opportunités professionnelles pour les Sourds de Soure restent très limitées. Parmi les élèves que MB a pu suivre, l'une d'elles seulement a pu tenter d'entrer à l'université. Elle a échoué en raison de ses faibles compétences rédactionnelles en portugais. MB cite également le cas de Vanilson, qui a également arrêté sa scolarité en quatrième année, comme certaines des locutrices de notre corpus. Cependant, étant passionné de danse, il a régulièrement créé des chorégraphies pour les enfants (entendants) des écoles de la ville. Il vit désormais à Belém où il est très impliqué dans des événements liés à la Libras et revient de temps à autre à Soure. Hormis ces deux cas inédits, MB précise que la majorité des Sourds de Soure naissent et demeurent à Soure. Ils ne travaillent pas officiellement et vivent de petits travaux d'appoint.

Pour MB, la situation est loin d'aller en s'améliorant avec l'inclusion, malgré quelques signes positifs tels que le recrutement en 2017 d'une interprète portugais-Libras à l'école Dom Alonso. Parfois, il y a un manque cruel d'information entre acteurs de la scolarisation. MB cite le cas récent d'une école de Soure où une professeure n'avait pas été informée de la présence d'un élève sourd dans sa classe. Lorsqu'elle faisait l'appel chaque main, cet élève ne répondant pas, il était systématiquement noté « absent » jusqu'à ce qu'une réunion avec sa famille soit organisée et que sa surdité soit découverte. C'est Martha Bezerra qui a ensuite formé cette professeure, de façon informelle.

D'après MB, le nombre d'élèves atteignant un bon score aux examens nationaux de fin d'étude est très important à l'échelle locale. Les professeurs qui accueillent des élèves sourds ont donc tout intérêt, indépendamment de leur volonté, à proposer un contenu adapté aux élèves entendants (plus nombreux) afin d'augmenter le taux de réussite de leur école.

Ayant passé du temps en observation dans des classes supposées inclusives, MB confirme ce que les locutrices de notre corpus confiaient de leur scolarité : les Sourds se placent systématiquement au fond de la classe et interagissent très peu avec les autres élèves. Selon lui, la loi sur l'inclusion de 2001 a considérablement augmenté l'isolement des Sourds de Soure.

Au cours de sa carrière, MB a eu affaire à de nombreux Sourds, il a même pu nous en dresser une liste. Cependant, lors de nos journées de porte-à-porte effectuées avec Claudio Pamplone, nous avons rencontré une femme sourde, Rosiani, vivant dans une zone reculée de la ville. Cette dernière n'était connue ni de Claudio Pamplone, ni de MB. Elle n'est peut-être pas la seule et son cas montre qu'il est encore possible d'être sourd à Soure et de ne pas avoir rencontré d'autre sourd dans sa propre ville.

Finalement, MB déplore d'une part le manque d'investissement des familles dans la communication de la surdité de leur enfant auprès des enseignants et, d'autre part, l'utilisation de « mimiques »<sup>290</sup> à la maison qui ne favoriserait pas, selon lui, l'apprentissage de la Libras. Il voit en effet d'un mauvais

---

<sup>290</sup> Ce terme est la traduction en français de notre interprète sur place, Claudio Pamplone.

oeil ces productions familiales parce qu'elles n'avantageraient pas les élèves sourds. L'apprentissage de la Libras pourrait en revanche être une porte de sortie, comme cela a été le cas (avec la danse) pour Vanilson par exemple.

## 1.2 Productions scientifiques de l'UFPA et prise en considération des LS locales

Sur les conseils de MB, nous avons pu consulter une quinzaine de mémoires portant sur les sourds ou la LS, tous rédigés en 2015 à l'UFPA. Tous mettent en avant l'importance de la LS dans les classes où sont scolarisés des sourds. Certains soulignent le manque de connaissance de la Libras de certains enseignants, d'autres préconisent le retour aux classes spéciales où la Libras serait la langue d'enseignement. L'un d'eux met en exergue la nécessité d'un travail conjoint entre les AEE et les classes où des sourds sont scolarisés en inclusion, sous-entendant que la communication pourrait sans doute être améliorée à ce niveau. Un autre mémoire valorise la variation entre la Libras utilisée à Breves (une ville du Marajó) et Belém, sans que l'on sache précisément si la variation décrite à Breves ne serait pas une LS locale. Un dernier travail enfin, déplore le fait que parmi les Sourds de Soure, la Libras soit trop peu répandue. Un seul mémoire, portant sur trois familles de l'État du Pará dont l'un des membres est sourd, évoque l'utilisation des fameuses « mimiques » dans ces familles. Cette mention est suivie du constat que la Libras est également peu utilisée dans cette région.

Ces travaux académiques sont précieux quant à l'histoire de la scolarisation des sourds sur l'île de Marajó mais aussi dans plusieurs villes de la région du Pará. Ils sont particulièrement intéressants pour nous en ce qu'ils témoignent des idéologies par rapport aux LS locales. Nous retenons ainsi que ces LS, lorsqu'elles sont mentionnées, ne le sont que négativement, afin de mettre en avant la nécessité d'enseigner la Libras. D'après ces travaux, celle-ci concernerait à la fois les sourds mais aussi leurs familles et leurs professeurs. Les LS familiales (qui ne sont pas désignées en ces termes mais plutôt au moyen d'expressions liées à la gestualité et la mimique) sont ainsi mises dos à dos avec la Libras : la modalité qu'elles partagent avec la Libras n'est jamais considérée comme une potentielle passerelle vers cette dernière mais, au contraire, tout comme dans le discours de MB, elles semblent perçues comme un frein à l'apprentissage de la Libras.

## 1.3 Le discours des familles entendantes de Sourds et des Sourds eux-mêmes. Conséquences sur les usages

En 2015, nous avons eu l'occasion de nous rendre au domicile de deux locutrices, que nous ne mentionnerons pas explicitement ici, par souci de discrétion. La première vit avec ses deux parents, sa soeur et ses deux filles entendantes de dix et douze ans environ. Avant cette visite, nous nous étions entretenue avec cette locutrice qui nous avait expliqué que chez elle elle signait avec toute sa famille. Arrivée sur place, le discours était tout autre. En effet, la famille et les filles de cette

locutrice disaient ne pas savoir signer. Nous avons rapidement compris qu'ils sous-entendaient ne pas savoir signer *la Libras*. Or, pour elles, la Libras était *la LS* et les signes qu'elles utilisaient à la maison n'en étaient pas. Même face aux demandes insistantes de la locutrice face à sa famille, personne n'osa utiliser ces signes devant moi, sans doute par crainte d'être jugé voire moqué. Nous savons pourtant que cette locutrice se sent très proche de sa famille. Par exemple, elle nous a expliqué que sa mère la tient régulièrement au courant de tous les commérages de leur voisinage. Cette locutrice est également très impliquée dans l'éducation de ses filles.

À ce sujet, une anecdote nous a particulièrement interrogée. Lors de notre venue, les filles de la locutrice ont fini par s'éclipser. Autour de la table se trouvaient alors Claudio, la mère de la locutrice et cette dernière. Étant donné que nous ne parlons pas portugais et que la mère de la locutrice ne parle pas français, Claudio se charge donc d'interpréter nos échanges. Toutefois, la locutrice étant en face de nous, lorsque nos regards se croisent nous ne manquons pas d'échanger en langue des signes, et ce, même si l'un des autres entendants est en train de parler. Après avoir évoqué le parcours scolaire de l'une de ses filles, la locutrice nous explique en LS que cette dernière voit un professeur particulier qui lui donne des cours de soutien dans certaines matières. C'est elle qui l'accompagne en vélo jusqu'à la maison de ce professeur, la dépose et se rend ensuite chez son amie Lilia, qui est sourde. Durant ce récit, la mère de la locutrice parle également en portugais à Claudio. Une fois qu'elle a fini de parler, Claudio nous explique en français ce qu'elle vient de dire : il s'agissait exactement de ce que la locutrice venait à peine de nous expliquer.

Cependant, malgré une certaine proximité intra-familiale, la LS utilisée à la maison semble liée à un sentiment de honte et de non-légitimité. Son utilisation est visiblement proscrite devant des visiteurs de passage et elle n'est pas considérée comme digne d'être pratiquée, hormis en tant que palliatif provisoire de la Libras.

Chez la seconde locutrice à qui nous avons rendu visite, l'accueil a été assez différent au premier abord. Cette femme vit seule avec sa fille entendante de huit ans mais les enfants du voisinage lui rendent souvent visite. Lorsque nous arrivons chez elle, elle va chercher sa fille et nous la présente, ajoutant avec fierté qu'elle sait signer. Lorsque Claudio demande en signes à la locutrice où elle habitait avant de venir à Soure, celle-ci lui répond mais ni Claudio ni nous-même ne comprenons. C'est la fille de cette dernière qui interviendra spontanément pour répondre *en portugais* à Claudio. Plus tard, nous comprendrons que cette enfant comprend les signes mais refuse de signer devant nous. À force de persévérance, nous verrons finalement un court échange en LS entre elle et sa mère. Concernant les enfants du voisinage de la locutrice, ils se montraient tous très intrigués par notre présence et nous posaient beaucoup de questions. Ayant compris que nous étions étrangère et ne parlions pas portugais, une petite fille finit tout naturellement par s'adresser à moi en utilisant des signes. Nous ne savons pas jusqu'à quel point son système était développé, notre échange ayant été très court et relativement simple. Néanmoins, elle n'a pas semblé éprouver une quelconque gêne pour s'adresser à nous de cette façon.

Pour poursuivre sur le sujet de la maternité chez les personnes sourdes de notre corpus, l'une d'elle à qui nous n'avons pas pu rendre visite a néanmoins fait venir son petit garçon entendant lors d'une

session d'enregistrement. Lui non plus n'a pas voulu signer devant nous, malgré les demandes répétées de sa mère.

Ces exemples montrent que la gêne liée au fait d'utiliser une LS autre que la Libras (voire peut-être une LS tout court pour certains individus ?) n'est pas seulement le fait des adultes, mais touche également les enfants dont les mères sont sourdes. Il se trouve que cette insécurité linguistique semble finir par toucher les locuteurs sourds eux-mêmes. En effet, lors de notre seconde enquête de terrain, en 2017, nous avons retrouvé la première locutrice chez qui nous nous étions rendue. Entre temps, elle avait pris plusieurs cours de Libras, récemment proposés à Soure par une enseignante entendante accompagnée de Vanilson (mentionné par MB). Or, là où en 2015 elle se montrait fière de nous montrer ses productions en LS et poussait sa famille à signer devant nous, son discours a beaucoup évolué deux années plus tard. En effet, elle nous a confié être désormais ravie d'apprendre la Libras et considérait très négativement ses anciennes productions. Lorsque nous lui montrons les données qu'elle avait produites deux ans auparavant, elle s'en montre alors insatisfaite et propose de refaire les mêmes tâches avec ses nouvelles connaissances.

Finalement, la confrontation des discours métalinguistiques des sourds et des entendants met en avant certaines inconsistances concernant les contextes d'utilisation de ces LS. Faute de temps sur place, nous n'avons pas pu effectuer d'observation authentiquement participante dans les familles : nous y aurions probablement observé un décalage entre le discours sur la prétendue non-utilisation de ces LS et les pratiques réelles. Quoi qu'il en soit, la perception d'une supériorité de la LIBRAS semble fortement ancrée à Soure et le second temps de terrain, en 2017, entérine ce constat.

Dans le monde, d'autres situations pour lesquelles l'évolution s'avère très différente ont été rapportées. Nous mentionnerons seulement le cas des villages d'Adamorobe (Ghana) (Nyst 2007 ; Kusters 2014) ou encore des quatre villages voisins pratiquant les LS Yucatec Maya (Safar 2019 entre autres). Dans ces régions, les idéologies linguistiques sur la LS locale sont très positives et sourds et entendants connaissent et utilisent la LS sans gêne aucune. Il semblerait qu'à Soure, la présence de la Libras dès les débuts de la communautarisation n'ait pas permis ce développement. En effet, nous n'avons pas connaissance dans la littérature d'une situation similaire où les LS locales auraient été mises en concurrence avec au moins une LS institutionnelle dès les premiers stades de la communautarisation et où la communautarisation se serait poursuivie sans que se développent de jugements de valeurs négatifs à l'encontre des LS locales. À terme, à Soure, les LS locales semblent, dans un tel contexte, vouées à disparaître.

## **2. LS et liminalité à Soure**

Comme ceci a été évoqué dans le Chapitre IV (section 1.1.3), les Sourds de Soure sont situés sur un territoire fortement caractérisé par l'hybridité, à la fois géographique et historique : géographique, car le territoire marajoara est dans un entre-deux où eau et terre, humain et nature, climat sec et humide se côtoient constamment ; historique, car le poids d'événements passés pèse



particulièrement sur cette région et se matérialise sous la forme de nombreux mythes connus des habitants. Le métissage y est également très présent et contribue à la constitution d'une identité complexe, revendiquée ou non. Or, nous l'avons vu, de par leur surdité, les Sourds de Soure sont également définis dans la littérature sur le handicap comme des êtres liminaires<sup>291</sup> au sens où, sans être totalement exclus de la société, ils restent cependant majoritairement à la marge de celle-ci.

La superposition de ces deux situations de liminalité semble relativement inédite ; du moins n'a-t-elle pas été appréhendée comme telle dans la littérature sur le sujet. La question à laquelle nous tentons d'apporter des éléments de réponse est la suivante : l'identité définie comme dynamique et multiple propre au Marajó participe-t-elle à l'insertion des Sourds à Soure ou constitue-t-elle au contraire un frein à celle-ci, l'absence de l'un des sens pouvant être perçue comme excluante de l'identité marajoara ?

## 2.1 Des individus en marge ?

Pour commencer, voyons comment les Sourds de Soure peuvent être considérés, ou non, comme étant des individus en marge de la vie sociale de leur ville. Nous voyons dans un premier temps ce qu'il en est concernant l'un des systèmes de croyances locales (section 2.1.1) avant de rendre compte brièvement de ce que nous pouvons retenir du mode de vie quotidien des locuteurs et locutrices que nous avons rencontrés (section 2.1.2).

### 2.1.1 Intégration des locuteurs dans les mythes locaux

L'une des locutrices du corpus a un enfant dont le père est inconnu. Nous avons échangé sur ce sujet avec certains de ses proches entendants et ces derniers ont mentionné la légende du boto, sur un ton facétieux. Rappelons que ce mythe (que nous décrivons dans le Chapitre IV, section 1.1.1.3) renvoie à une croyance selon laquelle le boto, un animal marin, sortirait parfois de l'eau et se transformerait en homme qui séduirait les jeunes femmes des rives du Nord-Est du Brésil. Ces jeunes femmes tomberaient enceintes mais le boto reprendrait ensuite son apparence d'animal et retournerait dans le fleuve, disparaissant à jamais. Ce mythe serait souvent évoqué pour ne pas avoir à détailler l'identité du père d'un enfant abandonné par ce dernier.

Il existe de nombreuses variantes de ce mythe en fonction des régions et des individus qui les rapportent. Nous le mentionnions dans le Chapitre IV, l'une d'elle prétend que les enfants nés du boto pourraient présenter une altération voire la disparition de l'un des sens (cécité ou surdité par

---

<sup>291</sup> Nous rappelons que nous envisageons ce terme dans le cadre des travaux développés notamment par Van Gennep (1981 [1909]). La liminalité y désigne une situation d'entre-deux caractérisée par le « plus vraiment... mais pas encore... » (Decourt 2002). Voir le Chapitre IV (sections 1.1.1.2 et 1.1.1.3) pour une contextualisation plus étoffée de l'utilisation de ce terme.

exemple). Cependant, une autre variante, rapportée par Tiphagne (2005 : 209) explique que la simple confrontation avec un être fantastique tel que le boto peut entraîner une altération sensorielle chez la personne qui le rencontre et ce de façon ponctuelle ou permanente. Nous n'avons pas connaissance du recours à ce mythe pour expliquer la surdité présente sur l'île mais ceci reste néanmoins plausible si l'on considère la forte valeur symbolique accordée à ces récits fantastiques sur ce territoire.

En outre, Tiphagne (2005 : 242-248) rapporte également que les femmes sont considérées comme plus enclines à subir un enchantement en raison de leur statut de « porte d'entrée » vers le surnaturel. Ici encore, nous manquons d'informations concernant les Sourds de Soure mais nous retiendrons seulement que, d'une part, la liste de vingt-six Sourds que connaissait MB comportait plus de femmes que d'hommes et, d'autre part, les locuteurs que nous avons pu intégrer à notre recueil de données sont très majoritairement des femmes également. Bien sûr, ceci ne signifie pas qu'il n'y ait pas d'hommes sourds à Soure mais cependant, ils semblent davantage « invisibilisés » que les femmes. Dans ce cadre, nous pouvons une fois de plus prudemment supposer que, chez les habitants de Soure, le mythe du boto constituerait une explication potentiellement pertinente pour rendre compte de la surdité présente au Marajó.

### 2.1.2 Intégration des locuteurs dans la société et différences de genre

Le fait que les locuteurs disponibles aient été majoritairement des femmes révèle également que les hommes sourds sont davantage professionnalisés que les femmes. Même s'il s'agit de travaux d'appoint (vendeur de jus de fruits, ouvrier dans des chantiers de faible envergure, etc.) il semblerait cependant que ces divers emplois les amènent à être davantage mobiles que les femmes sourdes. Ces dernières, lorsqu'elles changent d'emplacement, le font souvent pour suivre leur famille ou leur conjoint (comme Edilene, Raquel, Lilia ou encore Suzana). Elles sont rarement amenées à voyager seules, sans doute par mesure de sécurité. Ceci a par ailleurs également été souligné dans une société culturellement proche par Fusellier-Souza (2004).

Ceci étant dit, les femmes sourdes de Soure se montrent parfois particulièrement débrouillardes, malgré leur sédentarité. La plupart peuvent occuper de petits emplois chez leurs voisins : garde d'enfants, ménage, lessives, manucure, coiffure, etc. L'une d'elle, Erica, que nous avons eu l'occasion de suivre lors de certains de ses déplacements semble être très appréciée de son voisinage. Elle connaît également les commerçants du quartier ainsi que les enseignants et employés de l'école de ses enfants. Elle semble habituée à se faire comprendre d'eux et se montre très à l'aise dans ces différents échanges. Il est possible qu'Erica soit un cas exceptionnel puisque c'est la jeune femme avec laquelle nous avons passé le plus de temps. Néanmoins, elle est un exemple du fait que les femmes sourdes de Soure peuvent également être intégrées dans leur environnement, sans que leur surdité constitue un obstacle notable. En effet, les femmes de Soure

en général semblent peu amenées à voyager en dehors de la ville.

## 2.2 Des LS elles-mêmes situées dans la liminalité

Dans cette section, nous nous intéressons aux LS de Soure et mettons en avant leur aspect liminaire. Nous expliquons en effet que les différentes LS familiales traversant depuis une dizaine d'années une période de communautarisation se situent de ce fait dans une situation de liminalité (section 2.2.1). Ensuite, nous voyons que l'influence de la Libras sur ces LS locales en voie de communautarisation constitue également un cas de liminalité (section 2.2.2).

### 2.2.1 Mise en commun des LS familiales

La situation à Soure est, depuis 2007, ancrée dans la liminalité par définition. En effet, les Sourds de Soure sont passés de l'invisibilité à un début de prise en compte dans la société, par le biais d'abord de l'éducation. C'est ainsi que les différentes LS familiales sont passées par un début de phase de mise en commun qui se poursuit encore aujourd'hui. Ce passage a mené à un changement des lieux où ces LS sont pratiquées : du domicile familial et à l'école en cachette, leur usage s'est étendu aux lieux associatifs tels que l'APADS ou aux nouvelles classes spéciales que sont les AEE (du moins entre locuteurs). D'autre part, il faut y insister, notre simple présence à Soure pour enregistrer ces LS participe également, bien que très ponctuellement, à créer un nouvel espace de pratique de ces langues.

En d'autres termes, ces LS traversent elles-mêmes une phase d'hybridité durant laquelle leur statut ne peut se définir autrement que par l'expression, aussi floue soit-elle, de « LS en voie de communautarisation » qui a entraîné des changements de paradigme au niveau linguistique et social (cf. Chapitre IV, section 1.1.2).

### 2.2.2 Libras et LS locales : des usages liminaires

Les LS de Soure en plus d'être le résultat de la mise en commun de différents systèmes linguistiques familiaux bénéficient également d'un autre input : celui de la Libras. Cette LS institutionnelle a en effet été introduite sur ce terrain dès les débuts de la communautarisation, sans pour autant être complètement absorbée par les systèmes déjà présents. Les liens avec la Libras renvoient donc, eux aussi, à une zone d'entre-deux.

Les lieux où la Libras est utilisée et valorisée sont autant de lieux où s'effectue une rencontre avec les LS locales. Il peut s'agir de l'université (annexe de l'UFPA à Soure) ou encore des écoles de la ville où certains professeurs sont plus ou moins formés à cette LS. Les divers lieux caractérisés par cette hybridation sont le théâtre d'une mise en contact de systèmes eux-mêmes très disparates : la

Libras enseignée à l'université n'est pas celle qui est utilisée par les enseignants des écoles municipales, tant les degrés de maîtrise et les unités lexicales peuvent varier (voir notamment Formigosa 2015 sur ce sujet et Carliez et al. 2016).

Dans ce cadre, les individus sourds se retrouvent de fait également dans une zone de mixité, passant des LS familiales des uns et des autres vers les fondations d'une LS commune, ils sont parfois également sommés d'apprendre la « véritable » LS qu'est la Libras. Toutefois, on ne sait pas sur quelles bases se ferait cet apprentissage, la Libras étant elle-même un système hétérogène, comme nous le soulignons précédemment. Il semblerait pourtant que le milieu institutionnel et associatif tout comme le domicile familial continuent de valoriser *cette* LS plutôt que les LS locales. Ces dernières semblent alors n'avoir pour lieu de pratique que les échanges entre sourds et, notamment, les systèmes de messagerie instantanée tels que *WhatsApp*<sup>292</sup> qui constituent ainsi des espaces dématérialisés. En effet, lorsque nous avons nous-même cherché à maintenir le contact avec les locuteurs rencontrés sur place, nous avons constaté l'utilisation très répandue de ce mode de communication entre les locuteurs. Ces derniers sont tous équipés de téléphones permettant de se filmer et communiquent ainsi, en direct ou non.

### 2.3 Synthèse

Lorsque l'on examine la situation des Sourds de Soure à travers le prisme de la liminalité, plusieurs éléments ressortent. Tout d'abord, les mythes locaux semblent intégrer les Sourds dans les croyances locales, au moins en ce qui concerne la problématique des enfants nés de père inconnu. Ce fait n'est pas sans rappeler les croyances locales mentionnées au début de ce chapitre à propos des menstruations. Ce type de croyance fondée sur une interprétation du monde qui n'est pas forcément ancrée sur des données scientifiques semble faire partie du quotidien de cette région. Il n'est donc pas surprenant que les Sourds fassent aussi partie de ce système de croyances. Par ailleurs, ces croyances ont peut-être elles-mêmes été transmises par les mères entendant de ces femmes. Nous manquons d'informations à ce sujet. Nous précisons également que nous sommes intéressée à un seul système de croyances que sont ces mythes. Il aurait été pertinent d'examiner la façon dont est interprétée la surdité dans les différentes communautés chrétiennes (catholiques et évangéliques notamment) fortement implantées dans la ville.

Ensuite, nous avons vu que les Sourds, qu'ils soient des hommes ou des femmes, peuvent être intégrés socialement et professionnellement dans la région. Si les hommes sont plus mobiles de par leurs activités professionnelles, les femmes — en tout cas celles que nous avons pu suivre régulièrement — ne sont pas déconnectées de la vie de la cité même si elles sont moins enclines à voyager. Nous voyons ici également une continuité avec les entendants de la ville, chez qui ce schéma genré est relativement présent. Par ailleurs, le fait d'avoir surtout recours à des travaux d'appoint n'est peut-être pas l'apanage des seuls Sourds puisque nous savons que le rapport au

---

<sup>292</sup> WhatsApp, <https://www.whatsapp.com/>.

travail au Marajó est largement déterminé par la double nécessité de subvenir aux besoins de sa famille tout en conservant une part de liberté.

Pour terminer, les LS de Soure constituent également des espaces de liminalité puisqu'elles sont une mise en commun de systèmes linguistiques divers, dont une LS institutionnelle présentant d'importantes variations diatopiques. Ainsi, ces langues sont donc également un moyen de placer les locuteurs sourds dans une situation hybride.

Néanmoins, les Sourds de Soure ne semblent pas complètement en marge de la société marajoara. Au contraire, sur plusieurs aspects ils partagent beaucoup de similitudes avec les habitants entendants de Soure. Pour l'instant, le fait que la Libras investisse de plus en plus d'espaces, dont ceux du domaine privé, placerait les locuteurs sourds qui ne la pratiquent pas dans une situation progressive d'exclusion qui peut se résoudre grâce à l'apprentissage de cette LS. Dans ces conditions, il est difficile de déterminer si les LS locales continueront d'être pratiquées par certains locuteurs ou si la Libras prendra systématiquement le pas sur ces dernières.

### **3. Qu'est-ce qu'une communauté de locuteurs ?**

Nous revenons à présent à notre question de départ : qu'est-ce qu'une communauté de locuteurs et y en a-t-il une à Soure ? Nous proposons tout d'abord un état des lieux de la façon dont sont répartis les Sourds de Soure dans la ville (section 3.1). Ceci nous permet d'évaluer la proximité géographique des locuteurs entre eux, cet élément participant du sentiment de communauté. Ensuite, nous mettons en exergue le fait que ce questionnement, qui a été le nôtre depuis le début de ce travail de thèse, apparaît dès lors que l'on s'intéresse à des terrains pour lesquels le contexte sociolinguistique habituellement observé pour les LS institutionnelles ne peut être pertinent (section 3.2). Enfin, nous proposons de recourir à une notion mieux adaptée pour décrire les contextes tels que celui de Soure : celle de *translanguaging* (section 3.3).

#### **3.1 Cartographie de Soure et emplacement des habitants sourds**

La carte ci-dessous représente la ville de Soure et ses différents quartiers. Les points de couleur indiquent l'emplacement du domicile des locuteurs sourds pour lesquels nous disposons d'information. Cette carte a été élaborée à partir des informations fournies par MB et complétée par les nôtres. Certains domiciles n'ont malheureusement pas pu être vérifiés sur place et cette carte n'inclut pas les multiples mouvements de la population pour raisons professionnelles ou familiales.



Figure 77 : Répartition des habitants sourds de Soure<sup>293</sup>

Globalement, les individus sourds se répartissent dans toute la ville mais certains sont nettement plus éloignés du centre de la ville que d'autres. Ainsi, les quatre locuteurs situés dans les villes avoisinantes de Soure doivent emprunter un chemin assez périlleux pour atteindre Soure. Par exemple, vingt-et-un kilomètres séparent la ville de Céu du quartier de São Pedro, au Sud de Soure. En outre, les routes pour s'y rendre sont très sinueuses et demandent une circulation à vitesse modérée, ce qui limite grandement les déplacements. Par ailleurs, peu d'habitants possèdent une voiture et le bus scolaire ne passe pas forcément dans toutes ces villes périphériques.

Ces données suggèrent une opposition entre centre et périphérie qui perdure sans doute depuis les débuts de la communautarisation en 2007. Ce constat nous mène à la question suivante : qu'est-ce qui constitue une communauté de locuteurs ? Malgré les distances qui les séparent, les locuteurs de Soure peuvent-ils être considérés comme formant un groupe linguistique à part entière ?

<sup>293</sup> Capture d'écran d'une vue satellite de Soure sur Google Maps (<https://maps/google.com/>). Consultée le 9 août 2019.

Certes, ces locuteurs ont un savoir partagé sur leur environnement géographique, culturel et social. Par ailleurs, nos données issues d'une dizaine de locuteurs montrent que ces derniers se comprennent mutuellement, même si nous n'avons pas focalisé notre analyse sur cette intercompréhension. Pourtant, nous l'avons vu, ces locuteurs présentent des profils sociolinguistiques différents (cf. Supra, Chapitre IV, section 2.1) et utilisent des unités stabilisées parfois différentes. Chacun d'entre eux semble se situer à un degré d'avancement de la bifurcation des visées différent et l'examen de données de sourds plus isolés que ceux de notre panel aurait sans doute montré un écart encore plus important. Ces variations sont-elles suffisamment minimales pour que l'on puisse parler d'une langue unifiée à ce stade ?

### 3.2 Un questionnement actualisé par l'étude de terrains sans doute moins atypiques qu'on ne le pense

Ce questionnement (« Qu'est-ce qu'une communauté de locuteurs et y en a-t-il une à Soure ? ») nous a accompagnée dès nos premiers contacts avec notre terrain de recherche. L'un de nos objectifs principaux a été de quantifier cette variation en des termes précis permettant d'établir si oui, ou non, les LS de Soure n'en constituaient en réalité qu'une seule, près de dix ans après les premières mises en commun des LS familiales. Le fait est que la variation entre locuteurs reste relativement importante et, comme énoncé plus haut, le concept de liminalité appliqué au territoire et à l'identité des locuteurs nous semble aussi correspondre au stade dans lequel se situent encore les LS pratiquées à Soure.

De ce fait, nous rejoignons Reed et al. (2018) à propos des LS utilisées par douze signeurs d'une région de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Ces auteurs mettent en exergue la grande variation qui est observée entre locuteurs, et ce sur plusieurs aspects. Ils rappellent que si les LS institutionnelles urbaines sont souvent présentées comme le point de départ des travaux en linguistique des LS, les terrains comme le leur où plusieurs LS utilisées par un nombre restreint d'interlocuteurs sont utilisées simultanément sont sans doute plus répandus qu'on ne le pense. Ils précisent par ailleurs que ce constat concerne à la fois la situation actuelle mais également ce qui a pu exister dans le monde par le passé.

Notre arrière-plan théorique confronté à l'analyse de la situation à Soure renforce cette conclusion. Cependant, ce constat ne permet toujours pas de saisir précisément ce que sont les LS de Soure et ce qu'elles pourraient devenir dans un futur proche.

### 3.3 La notion de *translanguaging* et sa dimension explicative pour ce qui se joue à Soure

La proposition de Kusters (2019) nous paraît pertinente dans le cadre de cette réflexion. Selon cette auteure, ces communautés gagneraient à être appréhendées à travers la notion de *translanguaging*,

que nous pourrions traduire par « multilinguisme ». Connue en pédagogie comme constituant une approche positive de la diversité linguistique des élèves de classes multilingues<sup>294</sup>, cette notion met en avant les systèmes linguistiques individuels voire propres à de petits groupes de locuteurs qui transcendent les étiquettes de langues officiellement nommées — « named language » selon García et Kleyn (2016). Ces auteures prennent l'exemple d'un irlandais et d'un américain qui, bien que parlant tous deux la langue officiellement nommée « anglais », utilisent au quotidien des systèmes dont les règles et le vocabulaire peuvent être si différents que leur inter-compréhension en sera fortement altérée. Ainsi, certaines émissions télévisées américaines seront sous-titrées lors de leur exportation vers l'Irlande. Bien que l'opinion commune et les représentations de ces locuteurs eux-mêmes estiment que ces deux individus partagent une langue commune, leurs systèmes linguistiques sont bel et bien différents.

Ce qui est à notre sens particulièrement intéressant dans cette approche est l'idée qu'un individu bilingue n'est pas considéré comme possédant deux systèmes linguistiques différents mais bien un système unique qui va au-delà des frontières sociales et politiques des langues officiellement nommées. Certes, pour ces auteures, les langues officiellement nommées ont effectivement une réalité sociale (et politique), mais non linguistique. Prenant l'exemple de « casa » en espagnol et de « table » en anglais, elles expliquent qu'aucune propriété linguistique de ces mots ne leur confère une appartenance au lexique de l'une ou l'autre de ces langues. De façon concrète dans le cadre de l'éducation, la force de cette proposition serait de pouvoir reconnaître les capacités linguistiques des étudiants qui sont en situation de bilinguisme (voire de multilinguisme) et de s'en servir comme point d'ancrage dans leur scolarité puis, à terme, dans leur apprentissage des normes des langues officiellement nommées (García et Kleyn 2016 : 15).

S'agissant de la situation de micro-communautés de signeurs, Kusters estime que le recours au *translanguaging* est plus respectueuse des expériences linguistiques et sociales propres à ces locuteurs. Leurs productions linguistiques sont alors à considérer comme leur façon d'être sourds dans un monde majoritairement entendant au sein duquel les interlocuteurs varient.

À notre sens, l'analyse de la variation linguistique et la prise en compte des LS « officiellement nommées » ne sont pas pour autant à mettre de côté. Cependant, le refus du recours systématique au prisme du monolinguisme individuel ou collectif nous semble capital dans l'examen de situations comme celles de Soure. En effet, nous sommes nous-même tombée dans le piège de considérer les locuteurs de Soure comme nécessairement plus ou moins monolingues. Progressivement seulement, nous en sommes venue à considérer *les* LS de Soure comme plurielles. Peut-être s'agit-il ici de scories de notre arrière-plan culturel empreint de jacobinisme et par tradition peu enclin à envisager le multilinguisme, ou encore d'un souci (d'excès) de simplification de la situation afin de tenter de mieux l'appréhender. Toujours est-il que la situation est réellement complexe dès lors que l'on considère l'aspect multilingue de ces communautés (ou communauté(s) en devenir dans le cas de Soure). Idéalement, il faudrait pouvoir mener des projets de recherche sur de tels terrains permettant

---

<sup>294</sup> Voir par exemple le projet « Comparons nos langues » qui a reçu le label européen des langues, mené par Nathalie Auger (Auger, Balois et Terrades, 2005).



de passer plus de temps avec les locuteurs, ceci afin de mieux évaluer leurs interactions quotidiennes et les unités linguistiques qu'elles mobilisent. Il nous semble que c'est ce vers quoi tend désormais la linguistique de terrain sur les LS<sup>295</sup>.

*A priori*, à Soure, nos observations semblent montrer que les LS locales auraient trop peu de poids du fait des idéologies négatives qui les accompagnent chez les habitants sourds comme entendants. Cependant, comme le rappellent Kusters et Sahasrabudhe (2018), les idéologies linguistiques peuvent changer rapidement : soit parce qu'elles sont flexibles, soit parce que les locuteurs intériorisent plusieurs idéologies simultanément. Or, malgré le discours recueilli sur place, nous ne savons pas quelles sont les dispositions des locuteurs concernant les LS locales ni comment elles vont évoluer, ne serait-ce que dans certains lieux ou entre certains locuteurs en particulier. Il nous semble que certains petits groupes de locuteurs partagent une base commune relativement forte en raison d'un parcours scolaire partagé ou d'interactions très fréquentes. C'est le cas notamment d'Erica et Raquel ou encore de Neilo et Suzana. Cependant, l'appartenance simultanée à plusieurs communautés linguistiques reste possible. Par exemple, Suzana échange fréquemment avec Neilo, qui est relativement isolé du reste de la communauté sourde comme entendante mais, dans le même temps, elle a un très bon niveau de Libras et fréquente d'ailleurs l'école Dom Alonso grâce à une interprète en Libras.

Il y aurait donc, à Soure, des locuteurs constituant une communauté en devenir, partageant un savoir commun sur leur environnement et une langue se construisant au fil des échanges. Néanmoins, chacun de ces locuteurs serait *a priori* également rattaché à (au moins) une autre communauté linguistique, ne serait-ce que celle de sa propre famille, même si nos données restent lacunaires concernant cet aspect. En ce sens, cette identité fluctuante du point de vue de l'appartenance à une communauté linguistique semble tout à fait faire partie du paysage liminaire du Marajó.

Quoi qu'il en soit, il nous semble que si une valorisation des LS locales devait se développer, ceci devra venir avant tout des locuteurs eux-mêmes. À partir des dernières informations recueillies sur place, il apparaît que l'engouement autour de la Libras reste très présent même s'il en est autrement dans les pratiques.

---

<sup>295</sup> Voir notamment Nyst (2015) ou encore le projet financé par l'*European Research Council, Starting Grants* (2019) attribué à l'Université de Radboud (Nimègue, Pays-Bas), Connie de Vos en étant la porteuse : « The Emergence of Language in Social Interaction » où la question des différents systèmes linguistiques pratiqués par les Sourds du village de Kata Kolok (Bali) constitue un enjeu de recherche à part entière.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

En achevant cette thèse, nous faisons le constat du nombre incalculable de questionnements qu'ouvre un tel travail. Malgré cela, nous pouvons dresser le bilan de ses apports.

Pour commencer, concernant la variation entre LS, un examen de composants porteurs de sens transversal à plusieurs LS, *a fortiori* de degrés de communautarisation diversifiés, n'avait jamais été mené auparavant. Notre analyse a permis de mettre en évidence un noyau de configurations forme-sens récurrentes dans neuf LS pratiquées dans des régions différentes à des degrés de communautarisation divers. Ce noyau se retrouve également dans les LS de Soure, LS jusqu'ici jamais étudiées.

Plus spécifiquement, nous avons observé que lorsqu'une configuration diffère pour exprimer un concept de forme donné, c'est qu'il s'agit en réalité d'un concept de forme légèrement différent (par exemple, il peut s'agir de la différence entre une même forme envisagée comme mobile ou immobile, ou comme souple ou rigide). Ceci souligne l'importance d'effectuer ce type d'analyse comparative au moyen de concepts de forme très précis. Les concepts de forme que nous avons utilisés au début de cette étude ont par ailleurs été précisés lorsque la confrontation avec les données le demandait. Nous rappelons qu'ils constituent pour nous des concepts d'analyse translinguistiques adaptés aux LS et correspondant au niveau des concepts cognitifs. Le recours à des référents spécifiques, utilisé dans la plupart des inventaires bruts issus de la littérature que nous avons analysés, constituent quant à eux des outils de description pour une LS donnée qui se situent à un niveau différent, celui des langues particulières.

Ensuite, des procédés d'iconicisation similaires ont été observés dans toutes les LS que nous avons examinées : la reprise de forme, la saisie de forme, la reprise de taille. La reprise de taille est toutefois sous-représentée dans les données issues des inventaires de la littérature étant donné qu'elle ne constituait pas un élément analysé par les auteurs. Bien entendu, nous avons été attentive à d'autres moyens de mise en oeuvre de l'un de ces trois procédés, notamment ceux engageant l'avant-bras pour exprimer une reprise de taille (Nyst 2007), mais n'en avons pas relevé dans nos données.

Dans les LS de Soure, les configurations cristallisent en quelque sorte la variation entre locuteurs. Ceci montre que les locuteurs sélectionnent spontanément différents traits saillants, qui se retrouvent ainsi en compétition avant que les locuteurs ne parviennent à une forme ré-utilisée par tous. Parfois, plusieurs configurations peuvent être en compétition chez un même locuteur (Figures 39 et 40 par exemple). Dans notre approche, il ne s'agit pas d'une instabilité lexicale, comme

d'autres auteurs ont pu l'appréhender, mais simplement d'un processus propre à toute langue qui accroît son stock d'unités par conventionnalisation progressive.

Nos données de discours spontané montrent également une hiérarchie de fréquence d'occurrence de certaines structures de transfert. Nous avons en effet observé que les résultats de précédents travaux (Sallandre 2003 pour la LSF ; Sallandre et al. 2016ab pour cinq LS institutionnelles ; Fusellier Souza 2004 pour trois LS familiales) présentaient des proportions comparables de structures de transfert dans des données pourtant de nature variables (données spontanées pour Fusellier-Souza 2004, histoires élicitées pour Sallandre 2003 et Sallandre et al. 2016ab). Ainsi, le TP était toujours la structure la plus produite, venaient ensuite le TTF puis le TS. Nous avons retrouvé la même hiérarchie dans notre séquence de discours spontané et avons mis en évidence le fait qu'au sein de cette hiérarchie, certaines thématiques de discours semblent plus propices à l'utilisation préférentielle de certaines structures de transfert. Par exemple, la thématique du passé correspond à la production d'une proportion importante de TP tandis qu'une discussion autour des différents domiciles des locutrices entraîne la production d'une proportion plus importante de TS.

Il nous semble que le constat de fortes ressemblances entre LS — au niveau des composants de formation des unités de la langue, au niveau des procédés d'iconicisation générant ces composants ainsi qu'au niveau de la hiérarchie de fréquence similaire des structures de transfert — devrait être davantage pris en compte dans la réflexion en typologie des LS. Par ailleurs, c'est le recours à une certaine approche théorique, l'Approche Sémiologique, qui, en mettant en avant les conditions d'émergence spécifiques des LS, a permis de dégager ce socle d'invariant. Nous estimons à ce titre que les différentes approches sont complémentaires. En effet, partir de concepts élaborés pour et à partir de l'analyse de LV permet d'établir des liens entre les langues des deux modalités. Ceci contribue à considérer les LS comme des objets d'étude scientifiques et des langues à part entière qui devraient être appréhendées comme telle dans nos sociétés largement entendantes. Mais parallèlement à cela, ou après cela puisque historiquement la linguistique des LS s'est d'abord majoritairement constituée selon ce premier type d'approche, il est également crucial d'aborder les LS au moyen de concepts et d'outils descriptifs qui leur sont propres. C'est seulement de cette façon que les LS peuvent aider à la compréhension du fonctionnement des langues humaines lorsqu'elles sont contraintes par l'utilisation d'une modalité différente de la modalité audio-phonatoire. En outre, il nous semble que l'approche dans laquelle nous nous inscrivons n'est pas uniquement « différentialiste » dans le sens où elle permet également de mettre en avant les points communs entre *toutes* les langues puisqu'elles sont toutes considérées comme étant le résultat de leurs conditions d'émergence respectives.

Toujours dans le cadre de ce questionnement sur l'invariant entre LS, cette thèse a proposé l'analyse d'un corpus de LS situées à un stade de communautarisation très peu décrit dans la littérature en linguistique des LS, y compris dans le cadre de l'Approche Sémiologique. Nos résultats mettent en

avant plusieurs éléments à propos de ces LS envisagées dans une perspective phylogénétique et ontogénétique qui permettent d'affiner la compréhension que nous en avons jusque là tout en soulignant certaines similarités avec d'autres LS précédemment décrites dans la même approche que la nôtre.

Tout d'abord, nous avons observé dans notre corpus que les UT sont utilisées en nombre plus important que les unités *a priori* stabilisées (623 UT *versus* 447 unités *a priori* stabilisées dans l'ensemble du corpus). Ceci s'explique probablement par le fait que, la communautarisation étant encore en cours, les locuteurs n'ont pas encore trouvé de consensus pour une grande part d'unités et ont donc recours préférentiellement aux UT. Tout comme Fusellier-Souza (2004 : 201), nous avons relevé des exemples de stabilisation d'une unité au cours d'une même séquence, y compris lorsque nous étions l'interlocutrice. Cependant, ce processus semble fragile et constamment mis en question par l'interruption des échanges. Cet équilibre quelque peu précaire explique notre utilisation tout au long de ce travail de l'expression prudente d'« unités *a priori* stabilisées », la communautarisation en cours permettant encore des changements qui pourraient être très rapidement adoptés.

Notre analyse a également mis en exergue le fait que les différents locuteurs présentent des profils différents en termes de bifurcation des visées. Si des unités *a priori* stabilisées ont été observées chez chacun d'entre eux, leur proportion, elle, varie beaucoup d'un locuteur à un autre, laissant supposer que cette bifurcation serait plus avancée chez certains d'entre eux. Comme l'avait également observé Fusellier-Souza (2004), les locuteurs ayant le plus d'interactions sociales avec des interlocuteurs variés sont ceux chez qui l'on observe proportionnellement le plus d'unités *a priori* stabilisées. Nous montrons ainsi que cette observation vaut pour des LS telles que celles de Soure également. En outre, nous avons remarqué que les locuteurs produisant le plus d'unités *a priori* stabilisées sont également ceux qui produisent, proportionnellement, le plus d'UT diverses. Ceci signifierait qu'un degré avancé de bifurcation des visées irait de pair avec un nombre plus important d'unités *a priori* stabilisées, mais également avec une plus grande maîtrise de structures de transfert diverses. De plus, certaines productions montrent que même les locuteurs chez qui l'on observe le moins d'unités *a priori* stabilisées ou d'UT de divers types semblent avoir une bonne maîtrise des contraintes de formation des unités dans les deux visées (voir Figures 71 et 72 par exemple), notamment au niveau de la gestion du regard.

Le processus de recueil des données sur place nous a aidée à prendre la mesure de la nécessité d'adapter les stimuli et conditions de recueil pour des locuteurs sourds de régions rurales, comme le souligne également Nyst (2007, 2008). Le fait que nous ayons affaire à des locuteurs peu voire pas scolarisés a en effet une incidence sur l'exécution de tâches relativement « scolaires » qui n'ont pas réellement de sens en dehors de ce cadre. Nous pensons par exemple à la restitution d'histoires en images qui n'a pu être réalisée par l'une des locutrices de notre corpus alors que cette même locutrice se montrait plus à l'aise dans une séquence de discours spontané.

Enfin, l'analyse de nos données à la lumière des travaux sur les LS micro-communautaires met également en avant l'importance d'avoir recours à des critères d'analyse de ces LS qui prennent en compte l'environnement sociolinguistique, voire géographique, dans lequel elles sont pratiquées. L'exemple le plus parlant sur ce sujet est à notre sens la question des pointages. Certains travaux ont en effet souligné l'utilisation récurrente de pointages dits absolus dans les LS micro-communautaires (i.e. des pointages qui montrent l'emplacement *réel* de ce dont parle le locuteur). Étant donné que les LS institutionnelles ont fréquemment recours à des pointages relatifs, certains auteurs interprètent ce phénomène des LS micro-communautaires comme un manque dans ces langues. Il nous semble au contraire que ce phénomène réponde aux contraintes du contexte des locuteurs. Ces derniers connaissent en effet très bien leur environnement, qui est par ailleurs de taille restreinte. Dans ce contexte, ces pointages s'inscrivant dans un cadre de référence absolu sont donc efficaces d'un point de vue fonctionnel.

### **Perspectives de recherches futures**

Durant l'élaboration de cette thèse, et particulièrement pendant la phase des analyses, nous avons fréquemment eu l'impression (relativement frustrante) que les thématiques que nous abordions pourraient être davantage développées si nous disposions de données et/ou d'outils d'analyse supplémentaires. Nous présentons ci-dessous certaines pistes pour poursuivre la réflexion, comme une sorte d'aide-mémoire qui nous guiderait dans nos futures recherches ou à l'attention de quiconque voudrait s'atteler à la tâche.

Premièrement, le fait de pouvoir travailler sur des inventaires interactifs, qui intègreraient un ou deux composants simultanément permettrait de mieux rendre compte du fait que chaque composant est toujours tributaire du contexte de l'unité dans laquelle il est produit. Notre choix de nous concentrer sur l'analyse d'un seul composant, la configuration, a été celui de la sagesse et nous ne le regrettons pas au vu de l'ampleur du travail qu'il a exigé. Cependant, malgré l'apport que constitue ce travail, il reste selon nous incomplet tant qu'il n'est pas étendu à d'autres composants et aux interactions entre composants, d'une part, et en intégrant cette multilinéarité qui caractérise les productions en LS d'autre part.

Deuxièmement, toujours à propos ces inventaires, l'idéal serait bien entendu de pouvoir travailler à partir d'inventaires élaborés par nos soins à partir de corpus de discours recueillis selon des modalités identiques. Dans ce cadre, nous pourrions appliquer des concepts de forme précis à chaque inventaire puisque nous travaillerions sur des données de première main. Par exemple, dans cette thèse la question des configurations auto-référentielles a été entièrement évacuée de notre analyse pour la simple raison qu'elles n'étaient pas prises en compte dans la majorité des inventaires issus de la littérature que nous avons utilisés.

Troisièmement, au niveau de l'analyse de la variation entre LS dans une perspective phylogénétique nous n'avons pas pu, faute de temps et de disponibilité des données, effectuer une comparaison entre les productions de locuteurs de la LSF (Sallandre et al. 2016ab), de la LSR (Sallandre et al. 2016ab ; Gavrilesco, *thèse en cours*) et des LS familiales du centre du Brésil (Fusellier-Souza 2004) pour la restitution d'une histoire identique. Une telle analyse permettrait d'évaluer quelles structures sont préférentiellement utilisées par les locuteurs, le degré de communautarisation de la LS étant le principal élément qui varierait.

Quatrièmement, il nous semble qu'une dimension également négligée dans ce travail et qui l'est aussi dans la littérature linguistique sur les LS, même si cela tend à évoluer, est la question de la compréhension qu'ont les locuteurs des productions d'autrui. Cette question est essentielle puisqu'elle participe à ce qui fait qu'une communauté linguistique peut être considérée comme telle. Ainsi, pour Soure, la séquence de discours spontané montre que les quatre locutrices principales se comprennent très bien entre elles. Toutefois, le discours spontané n'est sans doute pas le genre discursif idéal pour quantifier cette compréhension mutuelle. De nouvelles données constituées de restitutions d'histoires élicitées en contexte dialogique seraient donc nécessaires afin d'évaluer plus précisément dans quelle mesure les locutrices se comprennent entre elles.

Cinquièmement, la situation à Soure était complexe en 2015 et avait déjà évolué, du point de vue de l'influence de la Libras, en 2017. Cette complexité, ajoutée au fait que nous arrivions seule sur ce terrain, sans équipe de recherche comme cela est souvent le cas désormais dans le cadre d'études de ce genre, et sans qu'aucune autre analyse précise sur la communauté des Sourds de Soure ait été menée avant nous, nous a quelque peu prise de court. Néanmoins, même si pour ces raisons nos données ne sont pas véritablement représentatives de toutes les potentialités des locuteurs, elles constituent malgré tout un suivi de l'évolution de la situation. Il faudrait idéalement poursuivre ces recueils sur une base régulière afin de constater si les LS locales de Soure perdurent ou si l'emprise de la Libras se fait de plus en plus prégnante.

Enfin, de façon plus générale il nous semble que l'aspect ethnographique devrait occuper une place toujours plus importante dans les études sur les LS micro-communautaires. Il permet en effet de situer ces langues dans un espace culturel donné, au sein duquel l'histoire du territoire et la façon dont est envisagée l'altérité sont cruciales.

# Bibliographie

- ADAMS, K. L., & CONKLIN, N. F. (1973). Toward a theory of natural classification. *Paper from the Ninth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 1–10.
- AIKHENVALD, A. Y. (2000). *Classifiers: A typology of noun categorization devices*. OUP Oxford.
- AIKHENVALD, A. Y. (2003). Classifiers in spoken and in signed languages: How to know more. *Perspectives on classifier constructions in sign languages*, K. D. Emmorey (Ed.), 87–90. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- AL FITYANI, K., & PADDEN, C. (2010). Sign language geography in the Arab world. *Sign languages: A Cambridge survey*, 433–450.
- ALLAN, K. (1977). Classifiers. *Language*, 285–311.
- ANDERSON, G. D., & MURMU, G. (2010). Preliminary notes on Koro, a ‘hidden’ language of Arunachal Pradesh. *Journal of Indian Linguistics*, 71, 1–32.
- ARISTOTE. (1990). *Poétique* (Paris : Les classiques de poche).
- ARISTOTE. (2002). *Catégories* (Paris : Points).
- ARONOFF, M., MEIR, I., & SANDLER, W. (2000). Universal and particular aspects of sign language morphology. *Working Papers in Linguistics*, University of Maryland, (10), 1–34.
- ARONOFF, M., MEIR, I., & SANDLER, W. (2005). The Paradox of Sign Language Morphology. *Language*, 81(2), 301–344.
- ARNHEIM, R. (1976) [1969]. *La pensée visuelle*. Flammarion. Paris.
- AUROUX, S. (1989a). *Histoire des idées linguistiques: La naissance des métalangages en Orient et en Occident*. Liège, Mardaga.
- AUROUX, S. (1989b). *Histoire des idées linguistiques: L’hégémonie du comparatisme*. Liège, Mardaga.
- AUROUX, S. (1994). *La révolution technologique de la grammatisation*. Liège, Mardaga.
- AUSSANT, É. (2017). La Grammaire Sanskrite Étendue – État des lieux. *Histoire Epistémologie Langage*, 39(2), 7–20. <https://doi.org/10.1051/hel/2017390201>.
- AYRES, D. de M. L. (1992). *The social category caboclo: History, social organization, identity and outsider’s social classification of the rural population of an Amazonian region (the middle Solimões)* (PhD Thesis). University of Cambridge.
- BACH, E. (2004). Linguistic universals and particulars. In *Linguistics Today: Facing a Greater Challenge* (John Benjamins Publishing Company, p. 47–60). Amsterdam/Philadelphia: Piet van Sterkenburg.
- BACHER, W. (1974). *Die Anfänge der hebräischen Grammatik (1895), together with Die hebräische Sprachwissenschaft vom 10. Bis zum 16. Jahrhundert (1892)* (Vol. 4). John Benjamins Publishing. Amsterdam/Philadelphia.

- BAKER, M. C. (2009). *Formal Generative Typology*. *The Oxford Handbook of Linguistic Analysis*. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199544004.013.0012>.
- BARABY, A.-M. (2011). *Grammaticographie des langues minoritaires: Le cas de l'innu*. Thèse de doctorat. Université Laval, Département de lettres, linguistique et traduction, Laval, Québec.
- BARMAN, B. (2012). The Linguistic Philosophy of Noam Chomsky. *Philosophy and Progress*, 103–122.
- BARSALOU, L. W. (2008). Grounded cognition. *Annu. Rev. Psychol.*, 59, 617–645.
- BATTISON, R. (1978). *Lexical Borrowing in American Sign Language* (Silver Spring, MD: Linstock Press).
- BAUER, A. (2013). The use of signing space in a shared sign language of Australia. *Sign Language & Linguistics*, 17(2), 259–266.
- BELLUGI, U., & FISCHER, S. D. (1972). A comparison of signed and spoken language. *Cognition*, 1(173–200).
- BENEDICTO, E., & BRENTARI, D. (2004). Where did all the arguments go?: Argument-changing properties of classifiers in ASL. *Natural Language & Linguistic Theory*, 22(4), 743–810.
- BENELLI, N. (2011). Rendre compte de la méthodologie dans une approche inductive: Les défis d'une construction a posteriori. *Recherches qualitatives*, 11, 40–50.
- BENVENISTE, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale* (Paris : Gallimard).
- BENVENUTO, A. (2004). De quoi parlons-nous quand nous parlons de “sourds”? *Le Telemaque*, n° 25(1), 73–86.
- BERLIN, B., & KAY, P. (1969). *Basic color terms: Their universality and evolution*. California UP.
- BERNAL, B. (1997). *Teaching Classifiers in Australian Sign Language* (Thèse de doctorat). La Trobe University, Australie.
- BJERVA, J., KEMENTCHEDJIEVA, Y., COTTERELL, R., & AUGENSTEIN, I. (2019). A Probabilistic Generative Model of Linguistic Typology. *Proceedings of NAACL-HLT 2019. Association for Computational Linguistics*. Minneapolis, Minnesota, June 2 - June 7, 2019., 1529–1540.
- BICKEL, B. (2015). Distributional typology: Statistical inquiries into the dynamics of linguistic diversity. In *The Oxford handbook of linguistic analysis*, 2nd edition (Oxford University Press, p. 901–923). Oxford: Heine, Bernd; Narrog, Heiko.
- BICKERTON, D. (1981). *Roots of language*. Karoma Publishers, Inc. Ann Arbor.
- BICKERTON, D. (1984). The language bioprogram hypothesis. *Behavioral and brain sciences*. Cambridge University Press, 7(02), 173–188.
- BICKERTON, D. (1991). On the Supposed « Gradualness » of Creole Development. *Journal of Pidgin and Creole Languages*, 6(1), 25–58. <https://doi.org/10.1075/jpcl.6.1.03bic>.
- BISANG, W. (1999). Classifiers in East and Southeast Asian languages: Counting and beyond. *TRENDS IN LINGUISTICS STUDIES AND MONOGRAPHS*, 118, 113–186.
- BLANC, A. (2010). Handicap et liminalité: Un modèle analytique. *Alter*, 4(1), 38–47.



- BLOMMAERT, J., & RAMPTON, B. (2011). Language and superdiversity. *Diversities* 13 (2). Online Journal published by UNESCO & MPI MMG.
- BOAS, F. (1922). *Handbook of American Indian Languages* (Vol. 40). US Government Printing Office.
- BONNAL, F. (2005). *Sémiogenèse de la langue des signes française: Étude critique des signes attestés sur support papier depuis le XVIIIe siècle et nouvelles perspectives de dictionnaires*. Thèse de doctorat, Université de Toulouse Le Mirail-Toulouse 2, France.
- BONNAL-VERGÈS, F. (2006). Langue des signes française: Des lexiques des XVIIIe et XIXe siècles à la dictionnaire du XXIe siècle. *Glottopol*, revue de sociolinguistique en ligne, 7, 160–190.
- BOTTINEAU, D. (2010). Les linguistiques cognitives en France, problématiques actuelles. AO Tchubaryan, EI Pivovar (Eds.), *Les sciences cognitives: questions et perspectives*, Actes du 1er séminaire franco-russe en sciences cognitives, Moscou, 21–22.
- BOUQUIAUX, L., & THOMAS, J. M. C. (1976). *Enquête et description des langues à tradition orale*. Peeters Publishers, Selaif.
- BOUTET, D., & GARCIA, B. (2007). Compositionnalité morpho-phonétique de la Langue des Signes Française (LSF) et exploration des relations structurales entre paramètres. *Revue TAL*, 48(3), 93–114.
- BOUTET, D., SALLANDRE, M.-A., & FUSELLIER-SOUZA, I. (2010). Gestualité humaine et langues des signes: Entre continuum et variations. *Langage et société*, n° 131(1), 55–74.
- BOUTORA, L. (2008). *Fondements historiques et implications théoriques d'une phonologie des langues des signes. Étude de la perception catégorielle des configurations manuelles en LSF et réflexion sur la transcription des langues des signes* (Thèse de doctorat. Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis). Consulté à l'adresse <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00833507/>.
- BOYES-BRAEM, P. K. (1981). *Features of the handshape in American Sign Language*. University of California, Berkeley.
- BRANSON, J., MILLER, D., TOMS, J., ADAM, R., BERNAL, B., & RADO, M. (1995). *Understanding classifiers in Auslan*. Melbourne: La Trobe University.
- BRENNAN, M. (1990). *Word formation in BSL* (Doctoral dissertation, Department of Linguistics, Stockholm University). Consulté à l'adresse <http://www.diva-portal.org/smash/record.jsf?pid=diva2:451077>.
- BRENNAN, M. (1994). Word order: Introducing the issues. In M. Brennan & G. Turner (Eds.), *Word-order issues in sign language: Working papers*, Durham: ISLA, 9-46.
- BRENTARI, D. (1998). *A prosodic model of sign language phonology*. Cambridge, MA: MIT PRESS.
- BRENTARI, D., & ECCARIUS, P. (2010). Handshape constraints in sign language phonology. In *Sign Languages* (Cambridge: Cambridge University Press, p. 284–311).

- BRENTARI, D., COPPOLA, M., MAZZONI, L., & GOLDIN-MEADOW, S. (2012). When does a system become phonological? Handshape production in gesturers, signers, and homesigners. *Natural Language & Linguistic Theory*, 30(1), 1–31. <https://doi.org/10.1007/s11049-011-9145-1>.
- BRENTARI, D., RENZO, A. D., KEANE, J., & VOLTERRA, V. (2015). Cognitive, cultural, and linguistic sources of a handshape distinction expressing agentivity. *Topics in cognitive science*, 7(1), 95–123.
- BRENTARI, D., COPPOLA, M., CHO, P. W., & SENGHAS, A. (2015). Handshape complexity as a precursor to phonology: Variation, Emergence, and Acquisition. *Language Acquisition*. Consulté à l'adresse <http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/10489223.2016.1187614>.
- BRENTARI, D., & GOLDIN-MEADOW, S. (2017). Language Emergence. *Annu. Rev. Linguist.*, 3, 363–388. <https://doi.org/10.1146/annurev-linguistics-011415-040743>.
- BRITO, T. (2006). *O ensino da língua portuguesa para surdos* [Trabalho de Conclusão de Curso]. Universidade Federal do Pará.
- BYBEE, J. L. (2001). *Phonology and language use*. Cambridge (GB); New York: Cambridge University Press.
- BYBEE, J. L. (2006). From Usage to Grammar: The Mind's Response to Repetition. *Language*, 82(4), 711–733.
- CAPIRCI, O., IVERSON, J. M., MONTANARI, S., & VOLTERRA, V. (2002). Gestural, signed and spoken modalities in early language development: The role of linguistic input. *Bilingualism: Language and Cognition*, 5(1), 25–37.
- CARLIEZ, M. L. S. S. (2013). *Approches des LS émergentes pratiquées par les sourds isolés de Soure, Ile de Marajó, Etat de Pará (Brésil), en vue de l'élaboration d'un enseignement de la LS (LIBRAS ?)*. Septembre 2012-mars 2014. Post-doctorat sous la direction de Brigitte Garcia. Université Paris VIII.
- CARLIEZ, M. L. S. S., FORMIGOSA, E., & CRUZ, E. B. (2016). Accessibilité et égalité des chances aux micro-communautés des sourds brésiliens: Vers la reconnaissance des langues des signes pratiquées par les sourds de Soure (Île de Marajó) et Fortalezinha-PA et Porto de Galinhas-PE. *MOARA – Revista Eletrônica do Programa de Pós-Graduação em Letras* ISSN: 0104-0944, 1(45), 128–143.
- CARLIEZ, M. L. S. S., & FUSELLIER, I. (2016). Collecte des langues des signes des sourds de Soure (Île de Marajó): Un parcours méthodologique (2008/2013), les enjeux sociaux et politiques de la non reconnaissance des langues des signes émergentes pratiquées par ces sourds. *MOARA – Revista Eletrônica do Programa de Pós-Graduação em Letras* ISSN: 0104-0944, 1(45), 144–160. <https://doi.org/10.18542/moara.v1i45.3712>
- CASASANTO, D., & GIJSSELS, T. (2015). What makes a metaphor an embodied metaphor? *Linguistics Vanguard*, 1(1), 327–337.
- CECCHETTO, C., GERACI, C., & ZUCCHI, S. (s. d.). Strategies of relativization in Italian sign language. *Natural Language & Linguistic Theory*, 24(4), 945.

- CHANG, L. (2011). *A study of the issues of Chinese grammar reform (1938-1943)*. HKU Theses Online (HKUTO).
- CHEN PICHLER, D. (2012). Language acquisition. *Handbook of linguistics and communication science: Sign language*, 647–686.
- CHENG, L. L.-S., & SYBESMA, R. (1999). Bare and not-so-bare nouns and the structure of NP. *Linguistic Inquiry*, 30(4), 509–542.
- CHENG, L. L.-S., & SYBESMA, R. (2005). Classifiers in four varieties of Chinese. *Handbook of comparative syntax*, 259–292.
- CHOMSKY, N. (1957). *Syntactic structures*. The Hague: Mouton.
- CHOMSKY, N. (1965). *Aspects of the theory of syntax*. Cambridge, MA: MIT Press.
- CHOMSKY, N., & HALLE, M. (1968). *The sound pattern of English*. New-York: Harper & Row Publishers.
- CHOMSKY, N. (1980). Rules and representations. *Behavioral and brain sciences*, 3(1), 1–15.
- CHOMSKY, N. (1981). Principles and parameters in syntactic theory. *Explanation in linguistics*, 32–75.
- CHOMSKY, N., & KIHM, A. (1985). *Règles et représentations*. Flammarion, Paris.
- CLARK, A. (1999). An embodied cognitive science? *Trends in cognitive sciences*, 3(9), 345–351.
- COLOMBAT, B. (2006). Les références aux anciens et aux modernes chez les grammairiens latins du 16e siècle (Linacre, Scaliger, Ramus, Sanctius). *Histoire épistémologie langage*, 28(1), 25–50.
- COLOMBAT, B. (1999). *La grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Âge classique: Théories et pédagogie*. Ellug.
- COMRIE, B. (1988). Linguistic typology. *Annual Review of Anthropology*, 17, 145–159.
- COMRIE, B. (1989). *Language universals and linguistic typology: Syntax and morphology*. University of Chicago press.
- COMRIE, B., HASPELMATH, M., & BICKEL, B. (2008). *The Leipzig Glossing Rules: Conventions for interlinear morpheme-by-morpheme glosses*. Department of Linguistics of the Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology & the Department of Linguistics of the University of Leipzig. Retrieved January, 28, 2010.
- COPANS, J. (2008). *L'enquête et ses méthodes: L'enquête ethnologique de terrain*. Paris : Armand Colin.
- COPPOLA, M. (2002). *The emergence of grammatical categories in home sign: Evidence from family-based gesture systems in Nicaragua* (PhD Thesis, University of Rochester). Consulté à l'adresse [http://languagecreationlab.uconn.edu/wp-content/uploads/sites/644/2014/03/coppola\\_diss\\_2002.pdf](http://languagecreationlab.uconn.edu/wp-content/uploads/sites/644/2014/03/coppola_diss_2002.pdf).
- COPPOLA, M., & BRENTARI, D. (2014). From iconic handshapes to grammatical contrasts: Longitudinal evidence from a child homesigner. *Frontiers in psychology*, 5. Consulté à l'adresse <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC4139701/>.

- COPPOLA, M., & NEWPORT, E. L. (2005). Grammatical subjects in home sign: Abstract linguistic structure in adult primary gesture systems without linguistic input. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 102(52), 19249–19253.
- CORAZZA, S. (1990). The morphology of classifier handshapes in Italian Sign Language (LIS). *Sign language research: Theoretical issues*, 71–82.
- CORBETT, G. (1991). *Gender* (Cambridge: Cambridge University Press).
- CORBETT, G. G. (2005). The canonical approach in typology. *Linguistic diversity and language theories*, 25, 49.
- CORMIER, K. (2007). Do all pronouns point? Indexicality of first person plural pronouns in BSL and ASL. *TRENDS IN LINGUISTICS STUDIES AND MONOGRAPHS*, 188, 63.
- CORMIER, K., SCHEMBRI, A., & WOLL, B. (2010). Diversity across sign languages and spoken languages: Implications for language universals. *Lingua*, 120, 2664–2667.
- CORMIER, K., QUINTO-POZOS, D., SEVCIKOVA, Z., & SCHEMBRI, A. (2012). Lexicalisation and de-lexicalisation processes in sign languages: Comparing depicting constructions and viewpoint gestures. *Language & communication*, 32(4), 329–348.
- CORMIER, K., SMITH, S., & SEVCIKOVA SEHYR, Z. (2015). Rethinking constructed action. *Sign Language & Linguistics*, 18(2), 167–204.
- CRAIG G., C. (1977). *The structure of Jacaltec* (PhD Thesis, University of Texas Press). Austin.
- CRAIG G., C. (1986). *Noun classes and categorization: Proceedings of a symposium on categorization and noun classification*, Eugene, Oregon, October 1983 (John Benjamins Publishing Company, Vol. 7). Amsterdam/Philadelphia: Colette G. Craig.
- CRAIG G., C., & HALE, K. (1987). Oblique relations and reanalysis in some languages of the Americas. Bloomington, 1987, p. 19-52. *Native American Languages and Grammatical Typology*, Indiana University Linguistics Club, 19–52.
- CRASBORN, O. (2010). What Does “Informed Consent” Mean in the Internet Age?: Publishing Sign Language Corpora as Open Content. *Sign Language Studies*, 10, 276–290.
- CROFT, W. (1994). Semantic universals in classifier systems. *Word*, 45(2), 145–171.
- CROFT, W. (2003). *Typology and universals* (2nd edition.). Cambridge: Cambridge University Press.
- CURRIE, A.-M., MEIER, R., & WALTERS, K. (2002). A crosslinguistic examination of the lexicons of four signed languages. In Meier, R. P., Cormier, K. & Quinto-Pozos, D., *Modality and structure in signed and spoken languages* (224–236). Consulté à l'adresse [https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=w k T 8 W X o z B s C &oi=fnd&pg=PA224&dq=Currie,+Meir+et+Walters&ots=QOMX38abyQ&sig=p1uCQHxARt-rwaf991x2y\\_X5ww](https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=w k T 8 W X o z B s C &oi=fnd&pg=PA224&dq=Currie,+Meir+et+Walters&ots=QOMX38abyQ&sig=p1uCQHxARt-rwaf991x2y_X5ww).
- CURY, C. R. J. (2009). Réflexions sur les principes juridiques de l'éducation inclusive au Brésil légalité, droit à la différence, équité. *Recherche et formation*, (61), 41–53. <https://doi.org/10.4000/rechercheformation.486>.
- CUXAC, C. (1983). *Le langage des sourds*. Payot.

- CUXAC, C. (1985). Esquisse d'une typologie des langues des signes. In Cuxac, C. (Ed.) *Autour de la langue des signes, Journées d'Études 10*. UFR de linguistique générale et appliquée, 35–60. Université René Descartes, Paris.
- CUXAC, C. (1987). Transitivité en langues des signes, structures de l'iconicité. In *La transitivité et ses corrélats* (cycle de conférences), D. François-Geiger (org.), Centre de Linguistique, Travaux n° 1, Université René Descartes, 15–49.
- CUXAC, C. (1993). La langue des signes. Construction d'un objet scientifique. In *La parole des Sourds. Psychanalyse et surdités*. Revue du Collège des Psychanalystes, (46/47), 97–121.
- CUXAC, C. (1996). *Fonctions et structures de l'iconicité des langues des signes. Analyse descriptive d'un idiolecte parisien de la langue des signes française* (Thèse de doctorat d'État, Université Paris V). Consulté à l'adresse <http://www.theses.fr/1996PA05H043>
- CUXAC, C. (2000). *La langue des signes française (LSF): Les voies de l'iconicité*. Faits de langue, 15-16. Paris: Ophrys.
- CUXAC, C. (2001). Les langues des signes: Analyseurs de la faculté de langage. *Acquisition et interaction en langue étrangère*, (15), 11–36.
- CUXAC, C. (2003). Une langue moins marquée comme analyseur langagier: L'exemple de la LSF: Langue des signes française (LSF): Enjeux culturels et pédagogiques. *La Nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, (23), 19–30.
- CUXAC, C. (2004). 'Phonétique' de la LSF: une formalisation problématique. *Sillexicales, Linguistique de la LSF : recherches actuelles*, 4, 93–113.
- CUXAC, C. (2009). Langue des Signes et gestuelle co-verbale: Pour un programme commun de recherches. In D. Boutet et C. Cuxac (dir.), *Le signifiant gestuel*, Les Cahiers de Linguistique Analogique, 5, Dijon, 181-228.
- CUXAC, C. (2013). Langues des signes: Une modélisation sémiologique. *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, (4), 65–80.
- CUXAC, C., & ANTINORO PIZZUTO, E. (2010). Émergence, norme et variation dans les langues des signes: Vers une redéfinition notionnelle. *Langage et société*, n° 131(1), 37–53.
- CUXAC, C., & SALLANDRE, M. (2007). Iconicity and arbitrariness in French Sign Language: Highly Iconic Structures, degenerated iconicity and diagrammatic iconicity. In *Verbal and Signed Languages: Comparing Structures, Constructs and Methodologies* (E. Pizzuto, P. Pietrandrea, R. Simone, Vol. 36, p. 13–33). Berlin: Mouton de Gruyter.
- DAHL, Ö. (2004). *The growth and maintenance of linguistic complexity* (John Benjamins Publishing). Amsterdam/Philadelphia.
- DELANCEY, S. (1985). On active typology and the nature of agentivity. In *Relational typology* (Mouton de Gruyter, p. 47–60). Berlin: F. Plank.
- DELANCEY, S. (1987). Transitivity in grammar and cognition. In *Discourse Relations and Cognitive Units* (Benjamins, p. 53–68). Amsterdam/Philadelphia: R. Tomlin.

- DELAPORTE, Y. (2002). *Les Sourds c'est comme ça: Ethnologie de la surdimutité* (Vol. 23). Paris : Les Editions de la MSH.
- DEMATTEO, A. (1977). Visual imagery and visual analogues in American Sign Language. In *On the other hand: New perspectives on American Sign Language* (p. 109–136). New-York: Academic Press.
- DENNY, J. P. (1976). What are noun classifiers good for? *Papers from the Regional Meeting. Chicago Ling. Soc. Chicago*, Ill, 122–132.
- DENNY, J. P., & CREIDER, C. A. (1986). The semantics of noun classes in Proto-Bantu. *Noun classes and categorization*, 217–239.
- DEPECKER, L. (2009). Typologie des langues. In *Encyclopædia Universalis*. Consulté à l'adresse <http://www.universalis.fr/encyclopedie/typologie-des-langues/>.
- DESCOLA, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris: Gallimard.
- DESLOGES, P. (1779). *Observations d'un sourd-muet sur un cours élémentaire des sourds-muets*. Morin, Paris.
- DE VOS, C. (2012). *Sign-spatiality in Kata Kolok: How a village sign language in Bali inscribes its signing space* (PhD Thesis, Radboud University Nijmegen Nijmegen). Consulté à l'adresse <http://pubman.mpdl.mpg.de/pubman/faces/viewItemOverviewPage.jsp?itemId=escidoc:1558143>.
- DE VOS, C. (2016). Sampling shared sign languages. *Sign Language Studies*, 16(2), 204–226.
- DE VOS, C., & PFAU, R. (2015). Sign language typology: The contribution of rural sign languages. *Annu. Rev. Linguist.*, 1(1), 265–288.
- DE VOS, C., & ZESHAN, U. (2012). Introduction: Demographic, sociocultural, and linguistic variation across rural signing communities. In Zeshan, U., De Vos, C. (Eds.), *Sign languages in village communities: Anthropological and linguistic insights* (p. 2–23). Mouton de Gruyter.
- DOWNING, P. (1986). The anaphoric use of classifiers in Japanese. In *Noun classes and categorization: Proceedings of a symposium on categorization and noun classification*, Eugene, Oregon, October 1983 (John Benjamins Publishing Company, Vol. 7, p. 345–376). Craig, C. G.
- DUNN, M., GREENHILL, S. J., LEVINSON, S. C., & GRAY, R. D. (2011). Evolved structure of language shows lineage-specific trends in word-order universals. *Nature*, 473(7345), 79.
- DRYER, M. S. (1992). The Greenbergian word order correlations. *Language*, (68), 81–138.
- DRYER, M. S. (1997). Are grammatical relations universal? In Bybee, J. & Haiman, J. & Thompson, S. A. (Eds.), *Essays on language function and language type* (p. 115–143). Amsterdam, Benjamins.
- DRYER, M. S. (2005). Order of subject, object and verb. In *The World Atlas of Language Structures* (p. 330–333). Oxford: Oxford University Press: Haspelmath, Martin & Dryer, Matthew S. & Gil, David & Comrie, Bernard (Eds.).
- DUBUISSON, C., MILLER, C. R., & LELIÈVRE, L. (1999). *Grammaire descriptive de la LSQ* (2e éd). Montréal: Université du Québec.

- DUCHARME, D. A., & MAYBERRY, R. I. (2005). *L'importance d'une exposition précoce au langage: La période critique s'applique au langage signé tout comme au langage oral. L'acquisition du langage par l'enfant sourd: Les signes, l'oral et l'écrit*. Marseille: Éditions Solal.
- DUVERNAY-BOLENS, J. (1995). L'Homme zoologique. Race et racisme chez les naturalistes de la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle. *Homme*, 35(133), 9–32. <https://doi.org/10.3406/hom.1995.369875>.
- DIKYUVA, H., DELGADO, C. E., & PANDA, S. (2012). Working with village sign language communities: Deaf fieldwork researchers in professional dialogue. Sign languages in village communities. In *Anthropological and linguistic insights* (De Gruyter Mouton · Ishara Press, p. 313–344). Nijmegen, The Netherlands: Ulrike Zeshan, Connie de Vos.
- ECCARIUS, P., & BRENTARI, D. (2007). Symmetry and dominance: A cross-linguistic study of signs and classifier constructions. *Lingua*, 117(7), 1169–1201.
- EDGE, V., & HERRMANN, L. (1977). Verbs and the determination of subject in American Sign Language. In *On the other hand: New perspectives on American Sign Language*, ed. By Lynn Friedmann, 137–79. New York: Academic Press.
- EMMOREY, K. (1991). Repetition priming with aspect and agreement morphology in American Sign Language. *Journal of psycholinguistic research*, 20(5), 365–388.
- EMMOREY, K., & FALGIER, B. (1999). Talking about space with space: Describing environments in ASL. *Storytelling and conversation: Discourse in deaf communities*, 3–26.
- ENGBERG-PEDERSEN, E. (1993). *Space in Danish Sign Language: The semantics and morphosyntax of the use of space in a visual language* (Hamburg: Signum Press).
- ERBAUGH, M. S. (1984). "Scissors, Paper, Stone": Perceptual Foundations of Noun Classifier Systems. *Papers and Reports on Child Language Development*, 23, 41–49.
- ERBAUGH, M. S. (2006). Chinese Classifiers: Their Use and Acquisition. In *Handbook of East Asian Psycholinguistics: Chinese* (Cambridge University Press). Cambridge: Ping Li, Li Hai Tan, Elizabeth Bates, and Ovid J.L. Tzeng.
- EVANS, N., & LEVINSON, S. (2009). The Myth of Language Universals: Language diversity and its importance for cognitive science. *Behavioral and Brain Sciences*, 32(05), 429–448.
- FEDDEN, S., & CORBETT, G. (2017a). Understanding intra-system dependencies: Classifiers in Lao. In Enfield, N. J. (Ed.) *Dependencies in language*. Berlin: Language Science Press.
- FEDDEN, S., & CORBETT, G. G. (2017b). Gender and classifiers in concurrent systems: Refining the typology of nominal classification. *Glossa*, 2(1), 1–47.
- FENLON, J., CORMIER, K., & SCHEMBRI, A. (2015). Building BSL SignBank: The Lemma Dilemma Revisited. *International Journal of Lexicography*, 28(2), 169–206. <https://doi.org/10.1093/ijl/ecn008>.
- FERRARA, L. (2012). *The grammar of depiction: Exploring gesture and language in Australian Sign Language (Auslan)* (PhD Thesis, Macquarie University). Consulté à l'adresse <http://brage.bibsys.no/xmlui/handle/11250/218845>.

- FISCHER, S. D., & OSUGI, Y. (2000). Thumbs up vs. Giving the finger: Indexical classifiers in ASL and NS. *Theoretical Issues in Sign Linguistics Research (TISLR)*, 7.
- FISCHER, S. D., CLAIRE, B., & BETHWYN, E. (2015). Sign languages in their historical context. In *The Routledge Handbook of Historical Linguistics* (p. 443–465). London and New York: Routledge.
- FODOR, J. (1989). Why there still has to be a language of thought. *Computers, brains and minds. Springer, Dordrecht*, 23–46.
- FORMIGARI, L. (2001). Theories of language in the European Enlightenment. In *Language typology and language universals: An international handbook* (Walter de Gruyter, Vol. 20, p. 222–233). Martin Haspelmath (ed.).
- FORMIGOSA FERREIRA FURTADO, E. S. (2015). *Étude de la variation linguistique de la LS au Brésil dans l'enseignement de la Libras* (Mémoire de Master Sciences du langage, spécialité Didactique des langues étrangères. Sous la direction d'Ivani Fusellier-Souza). Université Paris 8.
- FRANÇOIS, A. (1999). *L'illusion des classificateurs*. *Faits de langues*, 7(14), 165–175.
- FRANÇOIS, J. (2001). Review de *Linguistic Universals Research: A Synthesis* de Hansjakob Seiler. *Cahiers Ferdinand de Saussure* (54), 503-507.
- FRANÇOIS, J. (2004). Le fonctionnalisme linguistique et les enjeux cognitifs. In C. Fuchs (dir.) (Éd.), *La linguistique cognitive* (p. 99–133). Consulté à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00012400>.
- FRIEDMAN, L. A. (1976). *Phonology of a soundless language: Phonological structure of the American Sign Language*. Consulté à l'adresse <https://cloudfront.escholarship.org/dist/prd/content/qt4zw7p9qg/qt4zw7p9qg.pdf>.
- FRIEDMAN, L. A. (1977). *On the other hand: New perspectives on American Sign Language*. New York: Academic Press.
- FRISHBERG, N. (1975). Arbitrariness and iconicity: Historical change in American Sign Language. *Language*, 696–719.
- FRISHBERG, N. (1987). Home sign. *Gallaudet encyclopedia of deaf people and deafness*, 3, 128–131.
- FUCHS, C. (2004). *La linguistique cognitive* (Éditions Ophrys. Éditions de la Maison des sciences de l'homme). Consulté à l'adresse <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00067934/>.
- FUSELLIER-SOUZA, I. (2004). *Sémiogenèse des langues des signes: Étude de langues des signes primaires (LSP) pratiquées par des sourds brésiliens* (Université Paris 8). Consulté à l'adresse <http://www.theses.fr/2004PA082477>.
- FUSELLIER-SOUZA, I. (2006). Emergence and Development of Signed Languages: From a Semiogenetic Point of View. *Sign Language Studies. Gallaudet University Press*, 7(1), 30–56. <https://doi.org/10.1353/sls.2006.0030>.
- FUSELLIER-SOUZA, I. (2012). Multiple Perspectives on the Emergence and Development of Human Language: B. Comrie, C. Perdue and D. Slobin. In *Comparative perspectives on language*



- acquisition: A tribute to Clive Perdue*. In *Multilingual Matters* (Buffalo, p. 223–244). Marzena Watorek, Sandra Benazzo and Maya Hickmann. Bristol.
- GAILLARD, A., & URDAPILLETA, I. (2013). *Représentations mentales et catégorisation: Théories et méthodes*. Editions L'Harmattan.
- GARCIA, B. (2000). *Contribution à l'histoire des débuts de la recherche linguistique sur la langue des signes française (LSF) : Les travaux de Paul Jouison*. Thèse de doctorat, Université Paris 5.
- GARCIA, B. (2010). *Sourds, surdité, langue (s) des signes et épistémologie des sciences du langage: Problématiques de la scripturisation et modélisation des bas niveaux en Langue des Signes Française (LSF)*. Thèse HDR, Université Paris 8.
- GARCIA, B. (2016). Scripturisation, grammatisation et modélisation linguistique à la lumière du cas des langues des signes. *Dossiers d'HEL*, 9, 238–253.
- GARCIA, B. (en révision). L'Approche dite «sémiologique» et la linguistique des langues des signes. In *Ouvrage collectif portant sur l'apport des travaux de C. Cuxac sur la recherche française en langues de signes (linguistique, histoire, didactique, arts de la scène)* (Presses Universitaires de Rennes). Rennes: Marie-Anne Sallandre et Stéphanie Gobet (Eds.).
- GARCIA, B., & BOUTET, D. (2003). Vers une formalisation graphique de la Langue des Signes Française (LSF):  l ments d'un programme de recherche. *La Nouvelle Revue de l' AIS*, 49-62.
- GARCIA, B., & DERYCKE, M. (2010). Sourds et langues des signes: Norme et variations. In *Langage et société* (Vol. 131). Consulté à l'adresse <http://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2010-1.htm>
- GARCIA, B., L'HUILLIER, M.-T., & SALLANDRE, M.-A. (2013). Creagest: Enjeux linguistiques, patrimoniaux et socio-éducatifs d'un grand corpus de Langue des signes française. *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, (4), 81–91.
- GARCIA, B., & SALLANDRE, M.-A. (2014). Reference resolution in French Sign Language. In *Syntax and Semantics*, Vol. 39. Crosslinguistic studies on noun phrase structure and reference (Brill, p. 316–364). Consulté à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01038427/>.
- GARCIA, B. et SALLANDRE, M.-A. (2016). International Research Network EURASIGN. *Comparative Approach on European Sign Languages Langues des signes européennes : une approche comparative*. Projet dirigé par B. Garcia et M.-A. Sallandre (co-porteuse), unpublished manuscript.
- GARCIA, B., & MARTINOD, E. (2017). Ancrage perceptif et invariant dans les langues des signes, langues de sourds. *Echo des Etudes Romanes, Ceske Budejovice*, XIII, 73–88.
- GARCÍA, O., & KLEYN, T. (2016). *Translanguaging with Multilingual Students: Learning from Classroom Moments*. Routledge.
- GAVRILESCU, R. (2014). *Description linguistique et statut socio-éducatif de la langue des signes roumaine* (Mémoire de Master 1 Sciences du langage). Université Paris VIII.
- GENSINI, S. (1990). *Vulgaris opinio babelica: Sui fundamenti storico-teorici della pluralita delle lingue nel pensiero di Leibniz. Leibniz, Humboldt, and the Origins of Comparativism*. Amsterdam: John Benjamins, 61–83.

- GESCHWIND, N. (1972). Language and the brain. *Scientific American*, 226(4), 76–83.
- GESCHWIND, N., & LEVITSKY, W. (1968). Human brain: Left-right asymmetries in temporal speech region. *Science*, 161(3837), 186–187.
- GIL, D. (2005). Numeral Classifiers. In *The world atlas of language structures* (Oxford University Press, p. 226–229). Consulté à l'adresse [http://amor.cms.hu-berlin.de/~h2816i3x/Lehre/2007\\_VL\\_Typologie/02\\_Gil\\_Classifiers.pdf](http://amor.cms.hu-berlin.de/~h2816i3x/Lehre/2007_VL_Typologie/02_Gil_Classifiers.pdf).
- GIVÓN, T. (1970). Some historical changes in the noun class system of Bantu, their possible causes and wider implications. In *Papers in African Linguistics* (Linguistic Research, p. 33–54). Edmonton: Chin-Wu Kim, Herbert Stahlke.
- GIVÓN, T. (1979). *On Understanding Grammar*. New-York: Academic Press.
- GIVÓN, T. (1984). *Syntax: A Functional-Typological Introduction* (John Benjamins Publishing, Vol. 1). Amsterdam/Philadelphia.
- GIVÓN, T. (1995). *Functionalism and grammar*. Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- GIVÓN, T. (2001). *Syntax: An introduction*. Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- GOLDIN-MEADOW, S. (2004). *The resilience of language: What gesture creation in deaf children can tell us about how all children learn language*. New York: Psychology Press. Consulté à l'adresse [https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=l6-3AamY\\_QoC&oi=fnd&pg=PP1&dq=the+resilience+of+language&ots=1Ov5nC-whK&sig=00U0-wAzDxCJeTL\\_yxVIA6YMtnY](https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=l6-3AamY_QoC&oi=fnd&pg=PP1&dq=the+resilience+of+language&ots=1Ov5nC-whK&sig=00U0-wAzDxCJeTL_yxVIA6YMtnY).
- GOLDIN-MEADOW, S. (2012). Homesign: Gesture to language. In *Sign language: An international handbook* (p. 601–625).
- GOLDIN-MEADOW, S., & FELDMAN, H. (1977). The development of language-like communication without a language model. *Science*, 197(4301), 401–403.
- GOLDIN-MEADOW, S., & MYLANDER, C. (1983). Gestural communication in deaf children: Noneffect of parental input on language development. *Science*, 221(4608), 372–374.
- GOLDIN-MEADOW, S., & MYLANDER, C. (1984). Gestural communication in deaf children: The effects and noneffects of parental input on early language development. *Monographs of the society for research in child development*, 49(3–4), 1–121.
- GOLDIN-MEADOW, S., & MYLANDER, C. (1990). The development of morphology without a conventional language model. In: *From gesture to language in hearing and deaf children*. Springer, Berlin, Heidelberg, 165–177.
- GOLDIN-MEADOW, S., MYLANDER, C., & BUTCHER, C. (1995). The resilience of combinatorial structure at the word level: Morphology in self-styled gesture systems. *Cognition*, 56(3), 195–262.
- GOLDIN-MEADOW, S., & MYLANDER, C. (1998). Spontaneous sign systems created by deaf children in two cultures. *Nature*, 391(6664), 279.

- GOLDIN-MEADOW, S., & MC NEILL, D. (1999). The role of gesture and mimetic representation in making language the province of speech. Na, 1999. In Michael C. Corballis and Stephen Lea (Eds.). *Evolution of the Hominid Mind* (Oxford University Press, p. 155–172). Oxford.
- GOLDIN-MEADOW, S., GOODRICH, W., & SAUER, E. (2007). Young children use their hands to tell their mothers what to say. *Developmental science*, 10(6), 778–785.
- GOLDIN-MEADOW, S., BRENTARI, D., COPPOLA, M., HORTON, L., & SENGHAS, A. (2015). Watching language grow in the manual modality: Nominals, predicates, and handshapes. *Cognition*, 136, 381–395.
- GOLDIN-MEADOW, S., & BRENTARI, D. (2017). Gesture, sign and language: The coming of age of sign language and gesture studies. *Behavioral and Brain Sciences*, 1–82.
- GRAFFI, G. (2010). The Pioneers of Linguistic Typology: From Gabelentz to Greenberg. In Song J. (Ed.), *The Oxford Handbook of Linguistic Typology*. Oxford: Oxford University Press. Consulté à l'adresse <http://www.oxfordhandbooks.com/view/10.1093/oxfordhb/9780199281251.001.0001/oxfordhb-9780199281251-e-003?&mediaType=Article>.
- GREENBERG, J. H. (1963). Some universals of grammar with particular reference to the order of meaningful elements. *Universals of language*, 2, 73–113.
- GRENAND, F., & GRENAND, P. (1990). L'identité insaisissable. Les Caboclos amazoniens. *Études rurales*, 120(1), 17–39. <https://doi.org/10.3406/rural.1990.3287>
- GRINEVALD, C. (1999). Typologie des systèmes de classification nominale. *Faits de langues*, 7(14), 101–122.
- GRINEVALD, C. (2000). A morphosyntactic typology of classifiers. *Systems of nominal classification*, 4, 50–92.
- GRINEVALD, C. (2001). Linguistics of Classifiers. *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*. Consulté à l'adresse <https://accessdistant.bu.univ-paris8.fr:3377/science/article/pii/B0080430767030035>.
- GRINEVALD, C. (2003). Classifier systems in the context of a typology of nominal classification. In Emmorey, K. (Ed.) *Perspectives on classifier constructions in sign languages*, 91–109.
- GRINEVALD, C. (2007). Endangered Languages of Mexico and Central America. *Language diversity endangered*, 181, 59.
- GRINEVALD, C., & SEIFART, F. (2004). Noun classes in African and Amazonian languages: Towards a comparison. *Linguistic Typology*, 8(2), 243–285.
- GREENBERG, J. H. (1963). Some universals of grammar with particular reference to the order of meaningful elements. *Universals of language*, 2, 73–113.
- GROGNET, F. (2009). Un phœnix de l'imaginaire: Le concept anthropologique de «race» et son éternel succès. In *À chacun ses étrangers* (Gallimard, p. 73–79). Paris: M. Amar, Y. Gastaut et O. Dornel.
- HARA, D. (2003). *A complexity-based approach to the syllable formation in sign language* (PhD Thesis). The University of Chicago.

- GUILLAUME, G., LOWE, R., & VALIN, R. (2003). *Essais et mémoires de Gustave Guillaume*. Presses Université Laval.
- HAMPTON, J. A., ESTES, Z., & SIMMONS, S. (2007). Metamorphosis: Essence, appearance, and behavior in the categorization of natural kinds. *Memory & Cognition*, 35(7), 1785–1800.
- HARRIS, M. (1998). What it means to be caboclo: Some critical notes on the construction of Amazonian caboclo society as an anthropological object. *Critique of Anthropology*, 18 (1), 83–95.
- HASPELMATH, M. (2001). *Language typology and language universals: An international handbook* (Vol. 20). Walter de Gruyter, Berlin.
- HASPELMATH, M. (2002). *Understanding morphology*. Arnold, Londres.
- HASPELMATH, M. (2007). Pre-established categories don't exist: Consequences for language description and typology. *Linguistic typology*, 11(1), 119–132.
- HASPELMATH, M. (2008). Framework-free grammatical theory. In Heine, B. & Narrog, H. (Eds.) *The Oxford Handbook of Grammatical Analysis*. Oxford: Oxford University Press.
- HASPELMATH, M. (2009). Pourquoi la typologie des langues est-elle possible ? *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 104(1), 17.
- HASPELMATH, M. (2010). Comparative concepts and descriptive categories in crosslinguistic studies. *Language*, 86(3), 663–687.
- HASPELMATH, M., & KÖNIG, E. (1995). *Converbs in cross-linguistic perspective*. Walter de Gruyter, Berlin.
- HASPELMATH, M., DRYER, M. S., GIL, D., & COMRIE, B. (2005). *The world atlas of language structures*. Oxford: Oxford University Press.
- HAUSER, C., & GERACI, C. (2018). Relative clauses in French Sign Language (LSF): Some preliminary results. *FEAST: proceedings of the Formal and Experimental Advances in sign language Theory*, (1), 16–26.
- HAVILAND, J. (2014). Different strokes: Gesture phrases and gesture units in a family homesign from Chiapas, Mexico. *From gesture in conversation to visible action as utterance*, 245–288.
- HAWKINS, J. A. (2007). Processing typology and why psychologists need to know about it. *New Ideas in Psychology*, 25(2), 87–107.
- HENDRICKS, B. (2007). Negation in Jordanian Sign Language: A cross-linguistic perspective. In *Trends in Linguistics Studies and Monographs: Vol. 188. Visible Variation: Comparative Studies on Sign Language Structure* (Mouton de Gruyter, Berlin., p. 103). Pamela Perniss, Roland Pfau, Markus Steinbach (Eds.).
- HICKMANN, M. E. (1982). *The development of narrative skills: Pragmatic and metapragmatic aspects of discourse cohesion* (Thèse de doctorat). University of Chicago, Department of Behavioral Sciences, Committee on Cognition and Communication.

- HIMMELMANN, N. (2006). Language documentation: What is it and what is it good for? In J. Gippert & U. Mosel (Éd.), *Essentials of language documentation*. Berlin; New York: Mouton de Gruyter.
- HJELMSLEV, L. (1966) [1963]. *Le langage*. Ed. de Minuit. Paris.
- HOCKETT, C. F. (1960). The Origin of Speech. *Scientific American*. Reprinted in: Wang, William S-Y. (1982) *Human Communication: Language and Its Psychobiological Bases*, *Scientific American* (203), 88–111.
- HOHENBERGER, A. (2007). The possible range of variation between sign languages: Universal Grammar, modality, and typological aspects. *TRENDS IN LINGUISTICS STUDIES AND MONOGRAPHS*, 188, 341.
- HORNBORG, A., GASSN, R., HECKENBERGER, M., HILL, J., NEVES, E., & SANTOS GRANERO, F. (2005). Ethnogenesis, regional integration, and ecology in prehistoric Amazonia: Toward a system perspective. *Current Anthropology*, 46(4), 589–620.
- HÜLLEN, W. (2001). Reflections on language in the Renaissance. In *Language typology and language universals* (Walter de Gruyter, Vol. 20, p. 210–21). Martin Haspelmath (ed.).
- HUNSICKER, D., & GOLDIN-MEADOW, S. (2012). Hierarchical structure in a self-created communication system: Building nominal constituents in homesign. *Language*, 88(4), 732.
- HUTCHINS, E. (1995). *Cognition in the Wild* (MIT PRESS). Cambridge, MA.
- IMBERT, C., & VALLÉE, N. (2012). Pour une description typologique des langues. *Lidil. Revue de linguistique et de didactique des langues*, (46), 5–21.
- IRVINE, J. T., & GAL, S. (2000). Language ideology and linguistic differentiation. In *Regimes of language: Ideologies, politics and identities*. (School of American Research Press, p. 35–84). Santa Fe: P. V. Kroskrity.
- IRVINE, J. T. (2012). Language Ideology. In Duranti A. (Ed.) *Linguistic Anthropology: A reader*. Chichester: Wiley-Blackwell.
- ITKONEN, E. (2001). The relation of non-Western approaches to linguistic typology. In Martin Haspelmath–Ekkerhard König–Wulf Oesterreicher–Wolfgang Raible (szerk.) *Language Typology and Language Universals: An International Handbook* (Walter de Gruyter, Vol. 1, p. 275–279). Berlin.
- JAFFE, A. (2008). Parlers et idéologies langagières. *Ethnologie française*, Vol. 38(3), 517–526.
- JACQUESSON, F. (2006). *Les premiers temps de la typologie des langues*. Conférence orale donnée durant l'École thématique/Université d'été européenne d'été « Histoire des représentations de l'origine du langage et des langues ». Île de Porquerolles, Août-septembre 2006.]. Consulté à l'adresse [http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/\\_media/biennale/et06/texte\\_intervenant/pdf/jacquesson.pdf](http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/_media/biennale/et06/texte_intervenant/pdf/jacquesson.pdf).
- JIROU, G. (2000). *Analyse descriptive du parler gestuel de Mbour (Sénégal)* (Mémoire de maîtrise en Sciences du Langage). Université Paris VIII.

- JIROU-SYLLA, G. (2008). Description d'une langue des signes informelle en dehors du milieu institutionnel. Analyse lexicale du parler gestuel de Mbour (Sénégal). *Les Cahiers de Linguistique Analogique*, Dijon, (5), 135–180.
- JOHNSON, M. (1987). *The body in the mind: The bodily basis of meaning, imagination, and reason* (Chicago: University of Chicago Press).
- JOHNSTON, T. A. (1989a). *Auslan: The sign language of the Australian deaf community* (PhD Thesis, University of Sydney). Consulté à l'adresse [https://www.academia.edu/792102/1989\\_Auslan\\_The\\_Sign\\_Language\\_of\\_the\\_Australian\\_Deaf\\_community](https://www.academia.edu/792102/1989_Auslan_The_Sign_Language_of_the_Australian_Deaf_community). The University of Sydney unpublished Ph. D.
- JOHNSTON, T. A. (1989b). *Auslan dictionary: A dictionary of the sign language of the Australian Deaf community*. Deafness Resources Australia Sydney.
- JOHNSTON, T. (2001). The lexical database of auslan (australian sign language). *Sign Language & Linguistics*, 4(1), 145–169.
- JOHNSTON, T. (2003). BSL, Auslan and NZSL: Three signed languages or one? In *Cross-linguistic perspectives in sign language research: Selected papers from TISLR 2000* (Hamburg: Signum, p. 47–69). Baker, Ann; van den Bogaerde, Beppie and Crasborn, Onno.
- JOHNSTON, T. (2008). Corpus linguistics and signed languages: No lemmata, no corpus. 3rd *Workshop on the Representation and Processing of Sign Languages*, 82–87. Marrakech, Maroc: sixième édition de Language Resources and Evaluation Conference (LREC 2008).
- JOHNSTON, T. (2009). Creating a corpus of Auslan within an Australian National Corpus. *Selected Proceedings of the 2008 HCSNet Workshop on Designing the Australian National Corpus*. Somerville, MA: Cascadilla Proceedings Project, 87-95.
- JOHNSTON, T. (2012). Lexical frequency in sign languages. *Journal of Deaf Studies and Deaf Education*, 17(2), 163–193.
- JOHNSTON, T. (2016). *Auslan Corpus Annotation Guidelines*. November 2016 version.
- JOHNSTON, T., & SCHEMBRI, A. (1999). On defining lexeme in a signed language. *Sign language & Linguistics*, 2(2), 115–185.
- JOHNSTON, T., & SCHEMBRI, A. (2007). *Australian Sign Language (Auslan): An introduction to sign language linguistics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- JOHNSTON, T., & SCHEMBRI, A. (2010). Variation, lexicalization and grammaticalization in signed languages. *Langage et société*, 131(1), 19–35.
- JOHNSTON, T., VERMEERBERGEN, M., SCHEMBRI, A., & LEESON, L. (2007). Real data are messy': Considering cross-linguistic analysis of constituent ordering in Auslan, VGT, and ISL. *TRENDS IN LINGUISTICS STUDIES AND MONOGRAPHS*, 188, 163.
- JOUISSON, P. (1995). *Ecrits sur la Langue des Signes Française. Édition établie par Brigitte Garcia*. L'Harmattan, Paris.

- KAMEI, N. (2006). The birth of Langue des Signes Franco-Africaine: Creole ASL in West and Central French-speaking Africa. *Online conference paper from the Languages and Education in Africa Conference (LEA 2006)*. Oslo: University of Oslo.
- KASTNER, I., MEIR, I., SANDLER, W., & DACHKOVSKY, S. (2014). The emergence of embedded structure: Insights from Kafr Qasem Sign Language. *Frontiers in psychology*, 5.
- KEENAN, E. L. (1976). Toward a universal definition of « subject ». In *Subject and topic* (p. 303–333). New-York: Academic Press: Li, Charles N. (Ed.).
- KEGL, J. A., & WILBUR, R. B. (1976). When Does Structure Stop and Style Begin? Syntax, Morphology, and Phonology v.-s. Stylistic Variation in American Sign Language. *Papers from the Regional Meeting. Chicago Ling. Soc. Chicago*, 3(12), 376–396.
- KEGL, J., SENGHAS, A., & COPPOLA, M. (1999). Creation through contact: Sign language emergence and sign language change in Nicaragua. In DeGraff, M. (Ed.) *Language creation and language change. Creolization, diachrony and development*, 179–237. Cambridge, MA: MIT Press.
- KELLER, J., & RECH, T. (1993). Gegen Vorurteile: Gebärdensprache. *Sprache & Kognition*, 12(3), 130–144.
- KEMMERER, D. (2017). Categories of object concepts across languages and brains: The relevance of nominal classification systems to cognitive neuroscience. *Language, Cognition and Neuroscience*, 32(4), 401–424.
- KENDON, A. (1980). A description of a deaf-mute sign language from the Enga Province of Papua New Guinea with some comparative discussion. *Semiotica*, 31(1–2), 1–34.
- KENDON, A. (1988). How gestures can become like words. *Cross-cultural perspectives in nonverbal communication*, 1, 131–141.
- KENDON, A. (2000). Language and gesture: Unity or duality. *Language and gesture*, (2).
- KENDON, A. (2004). *Gesture: Visible action as utterance*. Cambridge: Cambridge University Press.
- KILARSKI, M. (2014). The place of classifiers in the history of linguistics. *Historiographia Linguistica*, 41(1), 33–78.
- KIMMELMAN, V. (2012). Word order in Russian Sign Language. *Sign Language Studies*, 12(3), 414–445.
- KISCH, S. (2008). “Deaf discourse”: The social construction of deafness in a Bedouin community. *Medical Anthropology*, 27(3), 283–313.
- KLIJNSMIT, A. J. (1998). Gerardus Joannes Vossius on Hebrew. *Studia Rosenthaliana*, 32(1), 8–23.
- KLIMA, E., & BELLUGI, U. (1979). *The Signs of Language* (Cambridge, MA: Harvard University Press).
- KOHLER, F. (2006). Globalisation et communalisation: Le cas des populations traditionnelles. Conférence donnée lors du colloque *Des catégories et de leurs usages dans la construction sociale d'un groupe de référence : « Race », « ethnie » et « communauté » aux Amériques*, MASCIPO-UMR 8168, décembre 2006, Paris.

- KORFF-SAUSSE, S. (2010). Des gender studies aux disability studies: Repenser les catégories. *Champ psy*, 2(58), 37–52.
- KUBUŞ, O. (2008). *An analysis of Turkish Sign Language (TİD) phonology and morphology* (PhD Thesis, Middle East Technical University). Consulté à l'adresse <http://etd.lib.metu.edu.tr/upload/12609654/index.pdf>.
- KUKENHEIM, L. (1951). *Contributions à l'histoire de la grammaire grecque, latine et hébraïque à l'époque de la Renaissance*. EJ Brill.
- KUSTERS, A. (2014). Language ideologies in the shared signing community of Adamorobe. *Language in Society*, 43(02), 139–158.
- KUSTERS, A. (2019). Deaf and hearing signers' multimodal and translingual practices. *Applied Linguistics Review*, 10(1), 1–8.
- KUSTERS, A., & SAHASRABUDHE, S. (2018). Language ideologies on the difference between gesture and sign. *Language & Communication*, 60, 44–63.
- KYLE, J. G., KYLE, J., WOLL, B., PULLEN, G., & MADDIX, F. (1988). *Sign language: The study of deaf people and their language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- LAKOFF, G. (1984). *Classifiers as a reflection of mind: A cognitive model approach to prototype theory*. (Cognitive Science Program, Institute of Human Learning, University of California at Berkeley).
- LAKOFF, G. (1986). Classifiers as a reflection of mind. In *Noun classes and categorization* (John Benjamins, Vol. 7, p. 13–51). Amsterdam/Philadelphia: Colette G. Craig.
- LAKOFF, G. (1987). *Women, Fire, and Dangerous Things*. « *What categories Reveal about the Mind* » (Chicago: University of Chicago).
- LAKOFF, G., & JOHNSON, M. (2008)[1985]. *Metaphors we live by*. University of Chicago press. Chicago. Consulté à l'adresse [https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=r6nOYYtxzUoC&oi=fnd&pg=PR7&dq=metaphors+we+live+by+lakoff&ots=Lm\\_xacs2w01&sig=eaVXdC3yUZbXG0cBLhOgppqDqDMc](https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=r6nOYYtxzUoC&oi=fnd&pg=PR7&dq=metaphors+we+live+by+lakoff&ots=Lm_xacs2w01&sig=eaVXdC3yUZbXG0cBLhOgppqDqDMc).
- LAKS, A. (1992). Avant-propos. Qu'est-ce que la doxographie? *Revue de Métaphysique et de Morale*, 97(3), 307–309.
- LANE, H. L., BOYES-BRAEM, P. K., & BELLUGI, U. (1976). Preliminaries to a distinctive feature analysis of handshapes in American Sign Language. *Cognitive Psychology*, (8), 263–289.
- LANGACKER, R. W. (1987). *Foundations of cognitive grammar: Theoretical prerequisites* (Vol. 1). Stanford University Press. Consulté à l'adresse <https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=g4NCRFbZkZYC&oi=fnd&pg=PA1&dq=langacker+1987&ots=3HxT8M7PO0&sig=8Cs4yVy8vrGcUZA2KFpPmg0a8M>.
- LANGACKER, R. W. (1991). *Concept, image and symbol: The cognitive basis of grammar*. Berlin New York: Mouton de Gruyter.



- LANGACKER, R. W. (1999). Assessing the cognitive linguistic enterprise. In *Cognitive linguistics: Foundations, scope, and methodology* (Mouton de Gruyter, p. 13–59). Berlin - New-York: Theo Janssen, Gisela Redeker (Eds.).
- LANGACKER, R. W. (2000). A dynamic usage-based model. *Usage based models of language*, 1–64.
- LANGACKER, R. W. (2005). Construction Grammars: Cognitive, radical, and less so. In *Cognitive linguistics: Internal dynamics and interdisciplinary interaction* (Mouton de Gruyter, p. 101–159). Berlin - New-York: M. Sandra Peña Cervel, Francisco J. Ruiz de Mendoza Ibáñez (Eds.).
- LAPAIRE, J.-R. (2017). Grammaire cognitive des prépositions: Épistémologie et applications. Corela. *Cognition, représentation, langage*, (HS-22). <https://doi.org/10.4000/corela.5003>.
- LAZARD, G. (1998). De la transitivité restreinte à la transitivité généralisée. *La transitivité*, 55–84.
- LAZARD, G. (2003). Aspect, temps, mode de procès. *David Cohen: études sur le langage, les langues, les dialectes, les littératures, offertes par ses élèves, ses collègues, ses amis présentées à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire*, 357–369.
- LAZARD, G. (2005). *Linguistique typologique* (Presses Univ. Septentrion, Vol. 82). Villeneuve d'Ascq: Lazard, Gilbert & Moyses-Faurie Claire (Eds.).
- LAZARD, G. (2006). Qu'est-ce qu'une langue ? *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 101(1), 1–28.
- LAZARD, G. (2008). Vers une typologie scientifique. *La linguistique*, 44(2), 13–24.
- LAZARD, G. (2009). Ferdinand de Saussure et la typologie. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 133–152.
- LEHMANN, C. (2004). Interlinear morphemic glossing. *Morphologie. Ein internationales Handbuch zur Flexion und Wortbildung*, 2, 1834–1857.
- LEMARÉCHAL, A. (2001). Typologie pré-greenbergienne, morphologie et cognition: «flexionalismes» et «flexionalité». *Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre*, (45), 51–58.
- LEMARÉCHAL, A. (2012). Diversité des langues, typologie linguistique et abstraction. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 156(1), 21–41. <https://doi.org/10.3406/crai.2012.93371>.
- LEMARÉCHAL, A. (2014). Typologie de la complémentation. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 109(1), 1–87.
- LI, C. N. (1976). *Subject and topic*. New-York: Academic Press.
- LI, C. N. (1977). *Mechanisms of syntactic change*. University of Texas Press.
- LIDDELL, S. K. (1978). An Introduction to Relative Clauses in ASL. In *Understanding Language Through Sign Language Research* (New York: Academic Press.). Patricia Siple (ed.).
- LIDDELL, S. K. (1995). Real, Surrogate, and Token Space: Grammatical Consequences in ASL. In Emmorey, K., & J. Reilly (eds) (1995). *Language, Gesture and Space*. (Lawrence Erlbaum Associates, Publishers, Hillsdale, New Jersey, Hove, UK, p. 19–41).

- LIDDELL, S. K. (1998). Grounded blends, gestures, and conceptual shifts. *Cognitive Linguistics*, 9(3), 283–314.
- LIDDELL, S. K. (2003). *Grammar, gesture, and meaning in American Sign Language*. Cambridge: Cambridge University Press. Consulté à l'adresse [https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=t2t4My\\_elcQC&oi=fnd&pg=PR8&dq=grammar+gesture+and+meaning+in+american+sign+language+liddell&ots=xTsdmnGBee&sig=\\_i1Fd1H1AGEMWr7w8Af8KnxPrLw](https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=t2t4My_elcQC&oi=fnd&pg=PR8&dq=grammar+gesture+and+meaning+in+american+sign+language+liddell&ots=xTsdmnGBee&sig=_i1Fd1H1AGEMWr7w8Af8KnxPrLw).
- LIDDELL, S. K., & JOHNSON, R. E. (1989). American sign language: The phonological base. *Sign language studies*, 64(1), 195–277.
- LILLO-MARTIN, D. C., & GAJEWSKI, J. (2014). One grammar or two? Sign Languages and the Nature of Human Language. *Wiley Interdisciplinary Reviews: Cognitive Science*, 5(4), 387–401.
- LUCY, J. A. (1992). *Language diversity and thought: A reformulation of the linguistic relativity hypothesis* (Vol. 12). Cambridge University Press.
- LUPYAN, G., & DALE, R. (2010). Language structure is partly determined by social structure. *PloS one*, 5(1).
- MAJID, A., BOSTER, J. S., & BOWERMAN, M. (2008). The cross-linguistic categorization of everyday events: A study of cutting and breaking. *Cognition*, 109(2), 235–250. <https://doi.org/10.1016/j.cognition.2008.08.009>.
- MAJID, A., & LEVINSON, S. C. (2011). The senses in language and culture. *The Senses and Society*, 6(1), 5–18.
- MAKOUKE, D. (2019). *À la recherche de composés en langue des signes française (LSF)*. Thèse de doctorat. Sous la direction de Brigitte Garcia. Université Paris VIII.
- MALINOWSKI, B. (1922). Ethnology and the Study of Society. *Economica*, 6, 208–219.
- MANDEL, M. (1977). Iconic devices in American sign language. In *On the other hand: New perspectives on American Sign Language* (p. 57–107). New-York: Academic Press.
- MARCHELLO-NIZIA, C. (2006). *Grammaticalisation et changement linguistique*. Louvain, Duculot.
- MARKOWICZ, H. (1979). La langue des signes: Réalité et fiction. *Langages*, (56), 7–12.
- MARR, D. (1982). *Vision: A computational investigation into the human representation and processing of visual information*. New York: Henry Holt and Co.
- MARSAJA, I. G. (2008). *Desa Kolok: A deaf village and its sign language in Bali, Indonesia*. Ishara Press.
- MARTIN, J. B., & DECOURT, N. (2002). *Littérature orale: Paroles vivantes et mouvantes*. Presses Universitaires Lyon.
- MARTINOD, E. (2013). *Les LS pratiquées par des sourds isolés de l'île de Marajó*. Mémoire de Master 2 Linguistique théorique et descriptive. Sous la direction de Brigitte Garcia. Université Paris VIII - ENS Ulm.
- MARTINOD, E. (2015). *Corpus de langues des signes individuelles pratiquées sur l'île de Marajó (Brésil)*. UMR 7023 SFL (University Paris VIII et CNRS).

- MARTINOD, E. (2017). *Corpus de langues des signes individuelles pratiquées à Soure (Brésil)*. UMR 7023 SFL (University Paris VIII et CNRS).
- MARTINOD, E., GARCIA, B., & FUSELLIER-SOUZA, I. (à paraître). An emerging Sign Language and Sign Language Typology: The Case of the Marajó Island (Brazil). O. Le Guen, J. Safar, M. Coppola (Eds.) *Emerging Sign Languages of the Americas*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- MASLOVA, E. (2000). A dynamic approach to the verification of distributional universals. *Linguistic Typology*, 4(3), 307–333.
- MAZZONI, L. (2009). Impersonamento ed evidenzialità in LIS. In: Bertone C. and Cardinaletti A. (Eds.), *Alcuni capitoli della grammatica della LIS*, Venezia: Libreria Editrice Cafoscarina, 56–72.
- MCBURNEY, S. (2012). History of sign languages and sign language linguistics. In *Sign Language: An international handbook* (Walter de Gruyter, p. 909–948). Berlin: Pfau, R., Steinbach, M., & Woll, B.
- MCKEE, D., & KENNEDY, G. (2000). Lexical comparison of signs from American, Australian, British and New Zealand sign languages. In Emmorey, K. & Lane, H. (Eds.) *The signs of language revisited: An anthology to honor Ursula Bellugi and Edward Klima* (p. 49–76). Lawrence Erlbaum Associates, New Jersey.
- MCNEILL, D. (1992). *Hand and Mind, What Gestures Reveal about Thought* (Chicago, London: The University of Chicago Press.).
- MCNEILL, D. (2000). *Language and gesture* (Cambridge University Press). Cambridge: McNeill David (Ed.).
- MCWHORTER, J. (2007). *Language interrupted: Signs of non-native acquisition in standard language grammars*. Oxford: Oxford University Press.
- MEDIN, D. L., ORTONY, A., & VOSNIADOU, S. (1989). Similarity and analogical reasoning. *Similarity and analogical reasoning*, 179–195.
- MEIER, R. P. (2000). Diminishing diversity of signed languages. *Science*, 288(5473), 1965–1965.
- MEIER, R. P. (2002). Why different, why the same? Explaining effects and non-effects of modality upon linguistic structure in sign and speech. In *Modality and Structure in Signed and Spoken Languages* (Cambridge University Press, p. 1–10). Richard P. Meier, Kearsy Cormier and David Quinto-Pozos (Eds.).
- MEIER, R. P. (2012). Language and modality. In *Sign language. An international handbook* (p. 574–601). Berlin: Walter de Gruyter.
- MEIER, R. P., & NEWPORT, E. L. (1990). Out of the hands of babes: On a possible sign advantage in language acquisition. *Language*, 1–23.
- MEIER, R. P., CORMIER, K., & QUINTO-POZOS, D. (2002). *Modality and structure in signed and spoken languages*. Cambridge: Cambridge University Press.
- MEIR, I. (1998). Syntactic-semantic interaction in Israeli Sign Language verbs: The case of backwards verbs. *Sign Language & Linguistics*, 1(1), 3–37.

- MEIR, I. (1999). Thematic structure and verb agreement in Israeli Sign Language. *Sign Language & Linguistics*, 2(2), 263–270.
- MEIR, I., SANDLER, W., PADDEN, C., & ARONOFF, M. (2010). Emerging sign languages. In *Oxford handbook of deaf studies, language, and education* (Vol. 2, p. 267–280). Oxford: Oxford University Press.
- MEIR, I., ISRAEL, A., SANDLER, W., PADDEN, C. A., & ARONOFF, M. (2012). The influence of community on language structure: Evidence from two young sign languages. *Linguistic Variation*, 12(2), 247–291.
- MERLE, J.-M. (2003). Le sujet, présentation générale. Bibliothèque *Faits de Langues*. Ophrys.
- MERLEAU-PONTY, M. (1976) [1945]. *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, M. (1977) [1942]. *La structure du comportement*. Paris: Gallimard.
- MEURANT, L. (2004). L'anaphore syntaxique redéfinie au regard d'une langue des signes: Etude contrastive de structures anaphoriques en français et en langue des signes belge. *Silexicales*, 4, 231–244.
- MICHAELIS, S. M., MAURER, P., HASPELMATH, M., & HUBER, M. (2013). *The atlas of pidgin and creole language structures*. Oxford: Oxford University Press.
- MOODY, B. (1983). *La langue des signes*, Tome 1 (I.V.T.). Paris.
- MORAN, E. (1974). The adaptive system of the caboclo. *Man in the Amazon*, 136–159.
- MORGAN, G. (1999). Event Packaging in British. *Storytelling and conversation: Discourse in Deaf communities*, 5, 27.
- MORGAN, G., & WOLL, B. (2002). The development of complex sentences in British Sign Language. *Directions in sign language acquisition*, 255–275.
- MOTTEZ, B. (1996). Une entreprise de dé-nomination: Les avatars du vocabulaire pour désigner les sourds au XIX et XX siècles. In *Fragments pour une histoire: Notions et acteurs* (p. 101–120). Paris: Alter: HJ Stiker, M. Vial, C. Barral (Eds.).
- MÜLLER DE QUADROS, R. (1999). *Phrase Structure in Brazilian Sign Language* (Thèse de doctorat). Porto Alegre: Pontifícia Universidade Católica do Rio Grande do Sul.
- MYLANDER, C., & GOLDIN-MEADOW, S. (1991). Home sign systems in deaf children: The development of morphology without a conventional language model. *Theoretical issues in sign language research*, 2, 41–63.
- NADEAU, M. (1993). Y a-t-il un ordre des signes en LSQ ? In Dubuisson, C. & Nadeau, M. (Eds.), *Études sur la Langue des Signes Québécoise*, Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 83-102.
- NADOLSKE, M. A., & ROSENSTOCK, R. (2007). Occurrence of mouthings in American Sign Language: A preliminary study. In Trends in linguistics. Studies and monographs. *Visible variation: Comparative studies on sign language structure* (Mouton de Gruyter, p. 35–61). The Hague: Pamela M. Perniss, Roland Pfau, Markus Steinbach (Eds.).

- NEIDLE, C. J., KEGL, J., & BAHAN, B. (2000). *The syntax of American Sign Language: Functional categories and hierarchical structure* (Cambridge, MA: MIT PRESS).
- NETTLE, D. (1996). Language diversity in West Africa: An ecological approach. *Journal of Anthropological Archaeology*, 15(4), 403–438.
- NETTLE, D. (1998). Explaining global patterns of language diversity. *Journal of anthropological archaeology*, 17(4), 354–374.
- NEVEU, F. (2015). «Anomalies» syntaxiques aux avant-postes de l'énoncé. Quand le texte envahit la phrase. *Pratiques, Linguistique, littérature, didactique*, (167–168).
- NEVILLE, H. J., CORINA, D., BAVELIER, D., CLARK, V., JEZZARD, P., PRINSTER, A., & TURNER, R. (1995). Effects of early experience on cerebral organization for language: An fMRI study on sentence processing in English and ASL by hearing and deaf subjects. *Human Brain Mapping*, (1), 278.
- NEWMEYER, F. J. (1998). *Language form and language function*. Cambridge/MA: MIT Press.
- NEWMEYER, F. J. (2007). Linguistic typology requires crosslinguistic formal categories. *Linguistic Typology*, (11), 133–157.
- NEWPORT, E. L. (1982). Task specificity in language learning? Evidence from speech perception and American Sign Language. *Language acquisition: The state of the art*, 450–486.
- NEWPORT, E. L. (1990). Maturation constraints on language learning. *Cognitive Science*, 14(1), 11–28.
- NEWPORT, E. L., & MEIER, R. P. (1985). The acquisition of american sign language. In Slobin, D. I. (Ed.), *The crosslinguistic study of language acquisition*, Vol. 1. The data; Vol. 2. Theoretical issues (pp. 881-938). Hillsdale, NJ, US:Lawrence Erlbaum Associates, Inc.
- NEWPORT, E. L., & SUPALLA, T. (2000). Sign language research at the millennium. In Emmorey, K. & Lane, H. (Eds.) *The signs of language revisited: An anthology to honor Ursula Bellugi and Edward Klima* (p. 103–114). Lawrence Erlbaum Associates, New Jersey.
- NEWPORT, E. L., BAVELIER, D., & NEVILLE, H. J. (2001). Critical thinking about critical periods: Perspectives on a critical period for language acquisition. *Language, brain and cognitive development: Essays in honor of Jacques Mehler*, 481–502.
- NICOLAS, F. (2017). *Les mutations de l'écriture*. Publications de la Sorbonne, Paris.
- NONAKA, A. M. (2009). Estimating size, scope, and membership of the speech/sign communities of undocumented indigenous/village sign languages: The Ban Khor case study. *Language & Communication*, 29(3), 210–229.
- NYST, V. (2007). *A descriptive analysis of Adamorobe sign language (Ghana)* (PhD Thesis, Netherlands Graduate School of Linguistics). Consulté à l'adresse [http://www.lotpublications.nl/Documents/151\\_fulltext.pdf](http://www.lotpublications.nl/Documents/151_fulltext.pdf).
- NYST, V. (2008). Documenting an Endangered Sign Language: Constructing a Corpus of Langue des signes malienne (CLSM). Poster presented at the LREC 2008 at the Third Workshop on the Representation and Processing of Sign Languages: *Construction and Exploitation of Sign*

*Language Corpora*, Marrakech. Consulté à l'adresse [http://www.africansignlanguages.org/wp/wp-content/uploads/2014/04/LREC2008\\_Nyst-Malienne.pdf](http://www.africansignlanguages.org/wp/wp-content/uploads/2014/04/LREC2008_Nyst-Malienne.pdf).

- NYST, V. (2012). Shared sign languages. *Sign languages. An international handbook*. Berlin: Mouton de Gruyter, 552–574.
- NYST, V. (2013). The Significance of African Sign Languages for African Linguistics and Sign Language Studies. In : *Selected Proceedings of the 43rd Annual Conference on African Linguistics: Linguistic Interfaces in African Languages*.
- NYST, N. (2015). Sign Language fieldwork. In *Research Methods in Sign Language Studies: A Practical Guide* (Malden: Wiley Blackwell. John Wiley & Sons). Orfanidou, E., Woll, B., Morgan, G. (Eds.).
- NYST, V., SYLLA, K., & MAGASSOUBA, M. (2012). Deaf signers in Douentza, a rural area in Mali. In Zeshan, U. & De Vos, C. (Eds.) *Sign languages in village communities: Anthropological and linguistic insights*. (Vol. 4, p. 251).
- OCCHINO, C. (2016). *A cognitive approach to phonology: Evidence from signed languages* (PhD Thesis). University of New Mexico.
- OCCHINO, C. (2017). An Introduction to Embodied Cognitive Phonology: Claw-5 Hand-shape Distribution in ASL and Libras. *Complutense Journal of English Studies*, 25, 69.
- OCCHINO-KEHOE, C., ANIBLE, B., WILKINSON, E., & MORFORD, J. P. (2017). Iconicity is in the eye of the beholder: How language experience affects perceived iconicity. *Gesture*, 16(1), 100–126.
- OCCHINO, C., & WILCOX, S. (2017). « Gesture or Sign? A categorization problem », Commentary/ Goldin-Meadow, S. & Brentari, D., « Gesture, sign and language: The coming of age of sign language and gesture studies ». *Behavioral and brain sciences*. Cambridge University Press, 36–37.
- OKRENT, A. (2002). A modality-free notion of gesture and how it can help us with the morpheme vs. Gesture question in sign language linguistics (or at least give us some criteria to work with). Modality and structure in signed and spoken languages. In *Modality and structure in signed and spoken languages*, 175–198.
- OOMEN, M., & PFAU, R. (2017). Signing not (or not): A typological perspective on standard negation in Sign Language of the Netherlands. *Linguistic Typology*, 21(1), 1–51.
- OYHARÇABAL, B. (1993). Les premières analyses des particularités morphosyntaxiques du basque au XVIIIe siècle. *Histoire Épistémologie Langage*, 15(2), 97–124. <https://doi.org/10.3406/hel.1993.2378>.
- ÖZYÜREK, A., FURMAN, R., & GOLDIN-MEADOW, S. (2015). On the way to language: Event segmentation in homesign and gesture. *Journal of child language*, 42(1), 64–94.
- PADDEN, C. (1983). *Inflection of morphology and syntax in American Sign Language*. Ph-D. dissertation, University of California, San Diego.
- PADDEN, C. (1988). *Interaction of Morphology and Syntax in American Sign Language* (New York: Garland Publishing.).

- PADDEN, C. (2010). Sign language geography. In *Deaf around the World: The Impact of Language* (OUP USA, p. 19–37). Mathur, G., & Napoli, D. J. (Eds.).
- PADDEN, C. A., MEIR, I., HWANG, S.-O., LEPIC, R., SEEGER, S., & SAMPSON, T. (2013). Patterned iconicity in sign language lexicons. *Gesture*, 13(3), 287–308.
- PALFREYMAN, N., SAGARA, K., & ZESHAN, U. (2014). Methods in Carrying out Language Typological Research. *Research methods in sign language studies: A practical guide*, 173.
- PANIZZI, W. M. (2003). L'université publique: Une référence pour l'enseignement supérieur brésilien. *Politiques et gestion de l'enseignement supérieur*, no 15(1), 49–64.
- PARKER, E. P. (1982). *Cultural Ecology and Change: A Caboclo Varzea Community in the Brazilian Amazon*. (Ph.D. dissertation). Department of Geography, University of Colorado-Boulder.
- PASSER, M. B. (2016). (What) Do verb classifiers classify? *Lingua*, 174, 16–44.
- PERNISS, P. M. (2007). Achieving spatial coherence in German Sign Language narratives: The use of classifiers and perspective. *Lingua*, 117(7), 1315–1338.
- PERNISS, P. M., PFAU, R., & STEINBACH, M. (2007). *Visible Variation: Comparative Studies on Sign Language Structure*. Walter de Gruyter.
- PERNISS, P., & ÖZYÜREK, A. (2008). Representations of action, motion, and location in sign space: A comparison of German (DGS) and Turkish (TİD) Sign Language narratives. *Signs of the time: Selected papers from TISLR*, 8, 353–378.
- PERNISS, P., & ZESHAN, U. (2008). Possessive and existential constructions in Kata Kolok. *Possessive and existential constructions in sign languages*, (2), 125–150.
- PETITTO, L. A., & MARENTETTE, P. F. (1991). Babbling in the manual mode: Evidence for the ontogeny of language. *Science*, 251(5000), 1493–1496.
- PETRONIO, K., & LILLO-MARTIN, D. (1997). WH-movement and the position of Spec-CP: Evidence from American Sign Language. *Language*, 18–57.
- PEVERELLI, P. J. (1986). *The history of modern Chinese grammar studies* (PhD Thesis). Springer, Rijksuniversiteit te Leiden.
- PFAU, R. (2010). Handwaving & headshaking? On the linguistic structure of sign languages. J. Martí i Castell & J. M. Mestres i Serra (Eds.). *Les llengües de signes com a llengües minoritàries: Perspectives lingüístiques, socials i polítiques: actes del seminari del CUMIPB-CEL 2008* (59-84). Barcelona: Institut d'Estudis Catalans.
- PFAU, R. (2012). Manual communication systems: Evolution and variation. In: R. Pfau, M. Steinbach & B. Woll (Eds.), *Sign language. An international handbook*, Berlin: Mouton de Gruyter, 513-551.
- PFAU, R., & QUER, J. (2002). V-to-Neg raising and negative concord in three sign languages. *Rivista di Grammatica Generativa*, (27), 73–86.
- PFAU, R., & STEINBACH, M. (2005). Relative clauses in German sign language: Extraposition and reconstruction. *PROCEEDINGS-NELS*, 507.

- PFAU, R., & STEINBACH, M. (2006). Pluralization in sign and in speech: A cross-modal typological study. *Linguistic Typology*, 10(2), 135–182.
- PFAU, R., STEINBACH, M., & WOLL, B. (2012). *Sign language: An international handbook* (Vol. 37). Walter de Gruyter, Berlin. Consulté à l'adresse [https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=kJHavTVbm6MC&oi=fnd&pg=PR5&dq=sign+language+an+international+handbook&ots=H5E8rx92e0&sig=mFZQs6gM7AKvgVf74EOL\\_KdJJ18](https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=kJHavTVbm6MC&oi=fnd&pg=PR5&dq=sign+language+an+international+handbook&ots=H5E8rx92e0&sig=mFZQs6gM7AKvgVf74EOL_KdJJ18).
- PIZZUTO, E. A., ROSSINI, P., SALLANDRE, M.-A., & WILKINSON, E. (2008). Deixis, anaphora and highly iconic structures: Cross-linguistic evidence on American (ASL), French (LSF) and Italian (LIS) signed languages. *TISLR9 Proceedings*, 475–495. Editora Arara Azul, Brazil.
- PLATON. (1999). *Cratyle* (Paris: Flammarion).
- PLATON. (2006). *Le Sophiste*. Paris: Flammarion.
- POIZNER, H., KLIMA, E., & BELLUGI, U. (1990). *What the hands reveal about the brain* (MIT PRESS). Cambridge.
- POLICH, L. G. (2000). *Social agency and deaf communities: A Nicaraguan case study* (PhD Thesis). University of Texas, Radford.
- PROST, M., FAURE, J.-F., CHARRON, C., BORGES, H. V., SANTOS, V. F., MENDES, A. C., & GARDEL, A. (2018). L'embouchure de l'Amazone, macro-frontière géomorphologique: Enseignements de 30 années de recherches franco-brésiliennes sur les systèmes côtiers amazoniens (2e partie). *Confins. Revue franco-brésilienne de géographie/Revista franco-brasileira de geografia*, (34).
- QUER, J. (2012). Negation. Sign language. In *An international handbook* (Mouton de Gruyter, Berlin, p. 316–339). Pfau, Roland; Steinbach, Markus; Woll, Bencie.
- RAIBLE, W. (1987). Comment intégrer la syntaxe dans la sémantique? La solution des grammairiens scolastiques. LÜDI, Georges & STRICKER, Hans & WÜEST, Jakob, éd.: *Romania ingeniosa. Mélanges offerts à Gerold Hilty*. Bern/Frankfurt: Lang, 497–510.
- RAIBLE, W. (2001). Language universals and language typology. In *Language typology and language universals: An international handbook* (Walter de Gruyter, Vol. 20). Martin Haspelmath (ed.).
- RAMAT, P. (1985). *Typologie linguistique* (Vol. 7). Presses Universitaires de France-PUF.
- RAMAT, P. (1999). Linguistic categories and linguists' categorizations. *Linguistics*, 37, 157–180.
- RAMAT, P. (2009). How universal are linguistic categories? *Universals of Language Today*, 1–11.
- RAMAT, P. (2010). The (early) history of linguistic typology. In Song, J. (Ed.) *The Oxford Handbook of Linguistic Typology*. Oxford: Oxford University Press. Consulté à l'adresse <http://www.oxfordhandbooks.com/view/10.1093/oxfordhb/9780199281251.001.0001/oxfordhb-9780199281251-e-002?mediaType=Article>.
- RASTIER, F. (1967). Sur les études phonologiques de Jakobson. *L'Homme*, 94–108.
- REED, L., RUMSEY, A., MERLAN, F., & ONGA, J. (2018). The communicative ecology of deaf sign languages in the Western Highlands of Papua New Guinea. Conférence donnée au *Seminar for*



*Centre of Excellence for the Dynamics of Language* - Australian National University, Canberra, Australia, le 12 octobre 2018.

- RICHIE, R., YANG, C., & COPPOLA, M. (2014). Modeling the emergence of lexicons in homesign systems. *Topics in cognitive science*, 6(1), 183–195.
- RIPS, L. J. (1989). Similarity, typicality, and categorization. In *Similarity and analogical reasoning* (Cambridge University Press, Vol. 2159). Cambridge: Stella Vosniadou, Andrew Ortony (Eds.).
- RIPS, L. J. (2001). Necessity and natural categories. *Psychological bulletin*, 127(6), 827.
- RIPS, L. J., SHOBE, E. J., & SMITH, E. E. (1973). Semantic distance and the verification of semantic relations. *Journal of verbal learning and verbal behavior*, 12(1), 1–20.
- ROSCH, E. (1975). Cognitive representations of semantic categories. *Journal of experimental psychology: General*, 104(3), 192.
- ROSCH, E. (1978). Principles of categorization. In *Cognition and Categorization* (Lawrence Erlbaum). Hillsdale, New Jersey: ROSCH, Eleanor et LLOYD, Barbara Bloom (Eds.).
- ROSCH, E. (1987). Wittgenstein and categorization research in cognitive psychology. In: *Meaning and the growth of understanding*. Springer, Berlin, Heidelberg, 151–166.
- ROSCH, E. (1999). Principles of categorization. *Concepts: core readings*, 189–206.
- ROSCH, E., & MERVIS, C. B. (1975). Family resemblances: Studies in the internal structure of categories. *Cognitive psychology*, 7(4), 573–605.
- RUBIÃO, A. (2013). L'«extension universitaire»: Une conception latino-américaine de la démocratisation de la connaissance. *Le sujet dans la cité*, N° 4(2), 81–95.
- RUSSO, T. (2005). A crosslinguistic, cross-cultural analysis of metaphors in two Italian Sign Language (LIS) registers. *Sign Language Studies*, 5(3), 333–359.
- SABRIA, R. (2006). Sociolinguistique de la Langue des Signes Française. *Glottopol*, revue de sociolinguistique en ligne, (7 Les langues des signes (LS): recherches sociolinguistiques et linguistiques).
- SAFAR, J. (2019). Translanguaging in Yucatec Maya signing communities. *Applied Linguistics Review*, 10(1), 31–53.
- SAGARA, K., & ZESHAN, U. (2016). *Semantic Fields in Sign Languages: Colour, Kinship and Quantification* (Vol. 6). Walter de Gruyter GmbH & Co KG.
- SALLANDRE, M.-A. (2003). *Les unités du discours en Langue des Signes Française. Tentative de catégorisation dans le cadre d'une grammaire de l'iconicité*. Thèse de doctorat, Université Paris VIII. Consulté à l'adresse <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00185376/>
- SALLANDRE, M.-A. (2014). *Compositionnalité des unités sémantiques en langues des signes. Perspective typologique et développementale*. Thèse HDR, Université Paris VIII. Consulté à l'adresse [http://www.researchgate.net/profile/Marie\\_Anne\\_Sallandre/publication/273630258\\_Compositionnalit\\_des\\_units\\_smantiques\\_en\\_langues\\_des\\_signes.\\_Perspective\\_typologique\\_et\\_dveloppementale\\_.Thse\\_dhabilitation\\_diriger\\_des\\_recherches\\_Universit\\_Paris\\_8\\_Saint-Denis\\_2\\_volumes/links/5506e1150cf2d7a281225205.pdf](http://www.researchgate.net/profile/Marie_Anne_Sallandre/publication/273630258_Compositionnalit_des_units_smantiques_en_langues_des_signes._Perspective_typologique_et_dveloppementale_.Thse_dhabilitation_diriger_des_recherches_Universit_Paris_8_Saint-Denis_2_volumes/links/5506e1150cf2d7a281225205.pdf)

- SALLANDRE, M.-A., DI RENZO, A., GAVRILESCU, R., & DANIEL, A. (2016a). Embodiment and discourse cohesion in five sign languages. *Présentation orale, 7th Conference of the International Society for Gesture Studies (ISGS)*, Paris, 21 juillet 2016.
- SALLANDRE, M.-A., DI RENZO, A., & GAVRILESCU, R. (2016b). *Various types of personal transfers (constructed actions) in nine sign languages*. Poster, Theoretical Issues in Sign Language Research Conference (TISLR 12), La Trobe University, Melbourne, Australia, 4 janvier 2016.
- SALZMANN, Z. (2001). Prague Linguistic Circle Papers. *Travaux du cercle linguistique de Prague, new series*. Vol. 3. *Language*, 77(1), 181–182.
- SANDLER, W. (1989). *Sequentiality and simultaneity in American Sign Language phonology* (PhD Thesis). University of Austin, Texas.
- SANDLER, W. (1996). Representing handshapes. *International review of sign linguistics*, 1(5), 115–158.
- SANDLER, W., MEIR, I., PADDEN, C., & ARONOFF, M. (2005). The emergence of grammar: Systematic structure in a new language. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 102(7), 2661–2665.
- SANDLER, W., & LILO-MARTIN, D. (2006). *Sign language and linguistic universals*. Cambridge: Cambridge University Press. Consulté à l'adresse [https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=UeJgl9LiX0kC&oi=fnd&pg=PA3&dq=sandler+sign+language+universals&ots=zIBLQiTb8T&sig=tTWA6lXlloHTfOgnOp2NkGO\\_cb0](https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=UeJgl9LiX0kC&oi=fnd&pg=PA3&dq=sandler+sign+language+universals&ots=zIBLQiTb8T&sig=tTWA6lXlloHTfOgnOp2NkGO_cb0).
- SAPIR, E. (2004) [1921]. *An introduction to the study of speech*. Pennsylvania State University: United States, North America: Dover Publications.
- ŠARAC, N., SCHALBER, K., ALIBAŠIĆ, T., WILBUR, R., PERNISS, P. M., PFAU, R., & STEINBACH, M. (2007). Cross-linguistic comparison of interrogatives in Croatian, Austrian, and American Sign Languages. *Visible variation: Comparative studies on sign language structure*, 188, 207.
- SCHACHTER, P., & OTANES, F. T. (1972). *Tagalog reference grammar*. Berkeley: University of California Press.
- SCHEMBRI, A. C. (2002). *Issues in the analysis of polycomponential verbs in Australian Sign Language (Auslan)*. PhD Thesis. University of Sydney, Sydney.
- SCHEMBRI, A. (2003). Rethinking ‘classifiers’ in signed languages. In *Perspectives on classifier constructions in sign languages* (p. 3–34). Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates. K. D. Emmorey (ed.).
- SCHEMBRI, A., JONES, C., & BURNHAM, D. (2005). Comparing action gestures and classifier verbs of motion: Evidence from Australian Sign Language, Taiwan Sign Language, and nonsigners’ gestures without speech. *Journal of Deaf Studies and Deaf Education*, 10(3), 272–290.
- SCHEMBRI, A., CORMIER, K., JOHNSTON, T., MCKEE, D., MCKEE, R., & WOLL, B. (2009). British, Australian, and New Zealand Sign Languages: Origins, Transmission, Variation, and Change. In Coppola, M., Senghas, A., & Brentari, D. (Eds.) *Sign Languages: A Cambridge language survey*. Cambridge: Cambridge University Press.

- SCHEMBRI, A., FENLON, J., JOHNSTON, T., & CORMIER, K. (2013). Documentary and corpus approaches to sign language research. *The Blackwell guide to research methods in sign language studies*. Oxford: Blackwell.
- SCHEMBRI, A., Fenlon, J., CORMIER, K., & JOHNSTON, T. (2018). Sociolinguistic typology and sign languages. *Frontiers in psychology*, 9, 200.
- SCHICK, B. (1989). *The acquisition of classifier predicates in American Sign Language* (Unpublished doctoral dissertation). Purdue University.
- SCHICK, B. (1990). The effects of morphosyntactic structure on the acquisition of classifier predicates in ASL. *Sign language research: Theoretical issues*, 358–374.
- SCHMALING, C. (2000). Maganar hannu; “Language of Hands.” A descriptive analysis of Hausa Sign Language. *Signum Verlag*, Vol. 5. Hamburg.
- SCHMALING, C. (2001). ASL in northern Nigeria: Will Hausa Sign Language survive. *Signed languages: Discoveries from international research*, 180–194.
- SCHUIT, J., BAKER, A., & PFAU, R. (2011). Inuit Sign Language: A contribution to sign language typology. , 4(1), 1. *Linguistics in Amsterdam*, 4(1), 1–31.
- SCHUIT, J. M. (2014). *Signs of the arctic: Typological aspects of Inuit Sign Language* (PhD thesis, Universiteit van Amsterdam, Amsterdam Center for Language and Communication (ACLC), Faculty of Humanities (FGw)). Consulté à l’adresse <http://dare.uva.nl/record/1/404611>.
- SEHYR, Z. S., & CORMIER, K. (2016). Perceptual categorization of handling handshapes in British Sign Language. *Language and Cognition*, 1–32.
- SEIFART, F. (2007). The prehistory of nominal classification in Witotoan languages. *International Journal of American Linguistics*, 73(4), 411–445.
- SEIFART, F. (2010). Nominal classification. *Language and linguistics compass*, 4(8), 719–736.
- SEILER, H. (1991). Invariance and variation: The dimensional model of language universals. New Vistas in Grammar: Invariance and Variation. *Proceedings of the Second International Roman Jakobson Conference*, New York University, Nov. 5–8, 1985, 49, 437. John Benjamins Publishing.
- SEILER, H. (2001). The Cologne UNITYP project. In *Language typology and language universals: An international handbook* (Haspelmath, M. (Ed.), Vol. 20, p. 323–344). Berlin: Mouton de Gruyter.
- SENF, G. (2000). What do we really know about nominal classification systems. In Senft, G. (Ed.) *Systems of nominal classification* (Vol. 4, 11–49). Cambridge: Cambridge University Press.
- SENF, G. (2007). Nominal classification. In Geeraerts, D. & Cuyckens, H. (Eds.) *The Oxford handbook of cognitive linguistics* (676–696). Oxford: Oxford University Press.
- SENGHAS, A. (1995). *Children’s contribution to the birth of Nicaraguan Sign Language* (PhD thesis, Massachusetts Institute of Technology). Consulté à l’adresse <http://dspace.mit.edu/handle/1721.1/11131>.

- SENGHAS, A., & COPPOLA, M. (2001). Children creating language: How Nicaraguan Sign Language acquired a spatial grammar. *Psychological science*, 12(4), 323–328.
- SENNIKOVA, Y. (en cours). *La structuration sémantico-lexicale en langue des signes française (LSF) et la question de l'économie linguistique dans les langues des signes*. Thèse de doctorat, Université Paris VIII.
- SENNIKOVA, Y., & GARCIA, B. (2018). Statut et rôle des composants sublexicaux dans la structuration du lexique en langue des signes française (LSF)—Lexique—Université de Lille / University of Lille. *Lexique*, (23). Consulté à l'adresse <https://lexique.univ-lille.fr/05-statut-et-role-des-composants-sublexicaux-dans-la-structuration-du-lexique-en-langue-des-signes-francaise-lsf.html>.
- SENNIKOVA, Y., & MARTINOD, E. (2019). Form-meaning units shared across transfer units and lexical units. Poster présenté lors du *Form-Meaning Units Workshop*, Nimègue, du 3 au 4 juin. Radboud University.
- SÉRIOT, P. (2016). La marche des siècles: RO Šor et VN Vološinov, deux approches de la linguistique des Lumières. *Cahiers de l'ILSL*, (47), 97–112.
- SERRE, A. (2002). Construction d'une identité urbaine par l'utilisation d'imagerie. Le cas de Benguí, favela d'Amazonie brésilienne. *Autrepart*, (4), 69–87.
- SEVCIKOVA, Z. (2013). *Categorical versus gradient properties of handling handshapes in British Sign Language (BSL). Evidence from handling handshape perception and production by deaf BSL signers and hearing speakers* (PhD Thesis, University College London). Consulté à l'adresse <http://discovery.ucl.ac.uk/1419151/>.
- SHAPIRO, L. (2019). *Embodied cognition*. Routledge.
- SILVERSTEIN, M. (1979). Language structure and linguistic ideology. *The elements: A parasection on linguistic units and levels*, 193–247.
- SINGLETON, J., & NEWPORT, E. L. (2004). When learners surpass their models: The acquisition of American Sign Language from inconsistent input. *Cognitive Psychology*, 49(4), 370–407.
- SLOBIN, D. I. (2008). Breaking the molds: Signed languages and the nature of human language. *Sign language studies*, 8(2), 114–130.
- SLOBIN, D. I., HOITING, N., KUNTZE, M., LINDERT, R., WEINBERG, A., PYERS, J., THUMANN, H. (2003). A cognitive/functional perspective on the acquisition of “classifiers”. In Emmorey, K. (Ed.) *Perspectives on classifier constructions in sign languages* (Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates, p. 271–296).
- SONG, J. J. (2011). *The Oxford Handbook of Linguistic Typology*. Oxford University Press. Oxford.
- SMITH, W. H. (1990). Evidence of auxiliaries in Taiwan Sign Language. In S. D. Fischer & P. Siple (Eds.) *Theoretical issues in sign language research* (p. 211–228). Chicago: University of Chicago Press.
- SÖRÉS, A. (2008). Typologie et linguistique contrastive: Théories et applications dans la comparaison des langues (Vol. 9). Bern, Peter Lang (Ed.). Consulté à l'adresse <https://books.google.fr/books/>

[hl=fr&lr=&id=zM541KKFxbcC&oi=fnd&pg=PR2&dq=typologie+et+linguistique+contrastive+sur%C3%A8s&ots=UFGeJRL9x8&sig=Dzt33r98CM7IjhziZlw\\_g1ZCeRA](https://books.google.fr/books/?hl=fr&lr=&id=zM541KKFxbcC&oi=fnd&pg=PR2&dq=typologie+et+linguistique+contrastive+sur%C3%A8s&ots=UFGeJRL9x8&sig=Dzt33r98CM7IjhziZlw_g1ZCeRA).

- STEINBACH, M., & PFAU, R. (2007). Grammaticalization of auxiliaries in sign languages. *TRENDS IN LINGUISTICS STUDIES AND MONOGRAPHS*, 188, 303.
- STOKOE, W. C. (1991). Semantic phonology. *Sign Language Studies*, 71(1), 107–114.
- STOKOE, W. C. (2005) [1960]. Sign language structure: An outline of the visual communication systems of the American deaf. *Journal of deaf studies and deaf education*, 10(1), 3–37.
- STOKOE Jr, W. C. (1970). *The Study of Sign Language*. Educational Resources Information Center, Center for Applied Linguistics, Washington D.C.
- SUCHMAN, L. A. (1987). *Plans and situated actions: The problem of human-machine communication*. Cambridge: Cambridge University Press.
- SUPALLA, S. (1991). Manually coded English: The modality question in signed language development. *Theoretical issues in sign language research*, 2, 85–109.
- SUPALLA, T. (1978). Morphology of verbs of motion and location in American Sign Language. *Proceedings of the Second National Symposium of Sign Language Research and Teaching*, 27–45.
- SUPALLA, T. (1982). *Structure and acquisition of verbs of motion and location in American Sign Language*. PhD Thesis, University of California, San Diego.
- SUPALLA, T. (1986). The classifier system in American sign language. In *Noun classes and categorization* (p. 181–214).
- SUPALLA, T. (2008). Sign language archeology: Integrating historical linguistics with fieldwork on young sign languages. *Sign languages: Spinning and unraveling the past, present and future*, 574–583.
- SUPALLA, T., & CLARK, P. (2014). *Sign language archaeology: Understanding the historical roots of American Sign Language*. Gallaudet University Press, Washington D.C.
- SUTTON-SPENCE, R., & WOLL, B. (1999). *The linguistics of British Sign Language: An introduction*. Cambridge: Cambridge University Press. Consulté à l'adresse <https://books.google.fr/books/?hl=fr&lr=&id=IUscbazTICIC&oi=fnd&pg=PR9&dq=the+linguistics+of+british+sign+language&ots=hzveJkMBQ9&sig=9ljDAYxgp73Aidc9aIhjKnBCMec>.
- SWIGGERS, P., & WOUTERS, A. (1990). *Le langage dans l'Antiquité* (Presses Universitaires De Louvain). Louvain: Peeters Publishers.
- SWIGGERS, P., & WOUTERS, A. (2001). Philosophie du langage et linguistique dans l'Antiquité classique. In Haspelmath, M. (Ed.) *Language typology and language universals: An international handbook* (Walter de Gruyter, Vol. 20). Berlin.
- SWIGGERS, P., & WOUTERS, A. (2002). *Grammatical theory and philosophy of language in antiquity* (Vol. 19). Peeters Publishers.

- TAI, J. H. (1994). Chinese classifier systems and human categorization. In honor of William S.-Y. Wang: *Interdisciplinary studies on language and language change*, 479–494.
- TAUB, S. F. (2001). *Language from the body: Iconicity and metaphor in American Sign Language*. (Cambridge University Press). Cambridge.
- TALMY, L. (2000). *Toward a Cognitive Semantics: Typology and process in concept structuring* (MIT PRESS). Cambridge, MA.
- TALMY, L. (2003). The representation of spatial structure in spoken and signed language. In Emmorey, K. (Ed.) *Perspectives on classifier constructions in sign language* (p. 169–195).
- TESNIÈRE, L. (1959). *Éléments de syntaxe structurale*. Paris: Klincksieck.
- TESTELETS, Y. G. (2001). Russian works on linguistic typology in the 1960-1990s. In Haspelmath, M. (Ed.) *Language typology and language universals: An international handbook*. (Walter de Gruyter, p. 306–323). Berlin.
- THOMAS, M. (2002). Roger Bacon and Martin Joos: Generative linguistics' reading of the past. *Historiographia linguistica*, 29(3), 339–378.
- THOMPSON, S. A. (1978). Modern English from a typological point of view: Some implications of the function of word order. *Linguistische Berichte Braunschweig*, (54), 19–35.
- TIPHAGNE, N. (2005). *Entre Nature et culture, les enchantements et les métamorphoses dans le monde caboclo de l'Est de l'île de Marajó: Invention et discours sur l'autre, prémisses d'une identité*. Thèse de doctorat, Paris, Université Paris 7 Diderot. Consulté à l'adresse [http://sealance.free.fr/nicolas\\_these.doc](http://sealance.free.fr/nicolas_these.doc).
- TRUDGILL, P. W. (1996). Derek Bickerton's Bioprogram: A Proposal and Its Critics. *Course Paper 'Dialects and Language Contact'*, Uppsala University.
- TRUDGILL, P. (2011). *Sociolinguistic typology: Social determinants of linguistic complexity*. Oxford: Oxford University Press.
- TURNER, V. (1969). Liminality and communitas. *The ritual process: Structure and anti-structure*, 94, 130.
- TVERSKY, B., & HEMENWAY, K. (1984). Objects, parts, and categories. *Journal of experimental psychology: General*, 113(2), 169.
- URDAPILLETA, I. (2007). *Représentations alimentaires et sensorielles: Une approche par la catégorisation*. Thèse de doctorat, Université Paris VIII.
- VAN DER KOOIJ, E. (2002). *Phonological categories in sign language of the Netherlands: The role of phonetic implementation and iconicity*. Netherlands Graduate School of Linguistics. Universiteit Leiden, Centre for Linguistics/ Utrecht.
- VAN GENNEP, A. (1981) [1909]. *Les rites de passage*. Anthropology and ethnography. New York: Routledge.
- VARELA, F., THOMPSON, E., & ROSCH, E. (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit*. Paris, Seuil.

- VEENSTRA, T. (2008). Creole genesis: The impact of the language bioprogram hypothesis. In Kouwenberg, S., & Singler, J. V. (Eds.) *The handbook of pidgin and creole studies* (p. 219–241). Malden, MA : Wiley-Blackwell.
- VELUPILLAI, V. (2012). *An Introduction to Linguistic Typology*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- VERMEERBERGEN, M. (2006). Past and current trends in sign language research. *Language & Communication*, 26(2), 168–192.
- VÉRONIQUE, G. D. (2007). Des racines du langage: La linguistique naturaliste de Derek Bickerton. *Histoire Épistémologie Langage*, 29(2), 163–176. <https://doi.org/10.3406/hel.2007.3011>.
- VICTORRI, B. (2004). Les grammaires cognitives. In Fuchs, C. (Ed.) *La linguistique cognitive* (Éditions Ophrys. Éditions de la Maison des sciences de l’homme, p. 73–98). Consulté à l’adresse <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00009524/>.
- VINEIS, E., & MAIERU, A. (1990). La linguistica medievale. *Storia della linguistica*, 2, 11–168.
- VOLTERRA, V., & IVERSON, J. M. (1995). When do modality factors affect the course of language acquisition. *Language, gesture, and space*, 371–390.
- VOSGHANIAN, L. (2007). *Approche linguistique, sociolinguistique et interactionnelle d’un cas de bidialectalisme: Arménien occidental et arménien oriental*. Thèse de doctorat, Université Lyon 2. Consulté à l’adresse [http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2007/vosghanian\\_l#p=0&a=top](http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2007/vosghanian_l#p=0&a=top).
- WEISS, D. (2009). *Phonologie et morphosyntaxe du maba*. Thèse de doctorat, Université Lumière - Lyon II.
- WHALEY, L. (1997). *An introduction to linguistic typology*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- WILBUR, R. B. (2013). The point of agreement: Changing how we think about sign language, gesture, and agreement. *Sign Language & Linguistics*, 16(2), 221–258.
- WILBUR, R. B., BERNSTEIN, M. E., & KANTOR, R. (1985). The Semantic Domain of Classifiers in American Sign Language. *Sign Language Studies*, 46(1), 1–38.
- WITKIN, A. P., & TENENBAUM. (1983). On the role of structure in vision. *Human and machine vision*, 481–543.
- WITTGENSTEIN, L. (1961) [1953]. *Les Investigations philosophiques*. Paris, Gallimard.
- WOLL, B. (1983). The comparative study of different sign languages. In F. Loncke, Y. LeBrun & P. Boyes-Bream (Eds.) *Comparing sign languages: Research in European sign language*. (Ca. Lisse. Swets.).
- WOLL, B. (2003). Modality, universality, and the similarities among sign languages: An historical perspective. In Takkinen, R., Baker, A., & Crasborn, O. *Cross-linguistic perspectives in sign language research* (17–30). Hamburg: Signum Press.
- WONG, Y. O. (2008). *Acquisition of Handshape in Hong Kong Sign Language: A Case Study*. PhD Thesis, Chinese University of Hong Kong. Hong Kong.

- WOODWARD, J. (2003). Sign Languages and Deaf Identities in Thailand and Viet Nam. In Monaghan L. F., Nakamura K., Schmaling C., Turner G. H. (Eds.) *Many ways to be deaf: International variation in deaf communities* (Gallaudet University Press, p. 293). Washington D.C.
- WU, Y., & BODOMO, A. (2009). Classifiers ≠ Determiners. *Linguistic Inquiry*, 40(3), 487–503.
- YAGER, J., & BURENHULT, N. (2017). Jedek: A newly discovered Aslian variety of Malaysia. *Linguistic Typology*, 21(3), 493–545.
- YAU, S.-C. (1992). *Création gestuelle et débuts du langage: Création de langues gestuelles chez des sourds isolés*. Centre de recherches linguistiques sur l'Asie Orientale-Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Éditions Langages croisés, Hong Kong.
- ZAVALA, R. (2000). Multiple classifier systems in Akatek (Mayan). In Senft, G., & Levinson, S. C. *Systems of Nominal Classification*. Vol. 4, 114–146. Cambridge: Cambridge University Press.
- ZESHAN, U. (2000). *Sign language in Indo-Pakistan: A description of a signed language*. Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- ZESHAN, U. (2003). Indo-Pakistani Sign Language grammar: A typological outline. *Sign Language Studies*, 3(2), 157–212.
- ZESHAN, U. (2004). Hand, head and face-negative constructions in sign languages. *Linguistic Typology*, 8(1), 1–58.
- ZESHAN, U. (2006). *Interrogative and negative constructions in sign languages*. Ishara Press, Nijmegen.
- ZESHAN, U. (2008). Roots, leaves and branches—The typology of sign languages. In Quadros, R. M. de (ed.) *Sign Languages: Spinning and Unraveling the Past, Present and Future*. 45 Papers and 3 Posters from the 9th Theoretical Issues in Sign Language Research Conference. Petrópolis: Editora Azul., 45, 671–695.
- ZESHAN, U. (2011). Village sign languages. A commentary. In Mathur, G. & Napoli D. J. (Eds.) *Deaf around the world: The impact of language*, 221–230.
- ZESHAN, U. (2015). “Making meaning”: Communication between sign language users without a shared language. *Cognitive Linguistics*, 26(2), 211–260.
- ZESHAN, U., & DE VOS, C. (2012). *Sign languages in village communities: Anthropological and linguistic insights* (Vol. 4). Berlin: Walter de Gruyter.
- ZESHAN, U., ESCOBEDO DELGADO, C. E., DIKYUVA, H., PANDA, S., & DE VOS, C. (2013). Cardinal numerals in rural sign languages: Approaching cross-modal typology. *Linguistic Typology*, 17(3), 357–396.
- ZESHAN, U., & PERNISS, P. M. (2008). *Possessive and existential constructions in sign languages*. Ishara Press, Nijmegen.
- ZESHAN, U., & DIKYUVA, H. (2013). Documentation of endangered sign languages: The case of Mardin sign language. *Keeping languages alive: Documentation, pedagogy, and revitalisation*, 29–41.



ZWITSERLOOD, I. (2003). *Classifying hand configurations in Nederlandse Gebarentaal (Sign Language of the Netherlands)*. Doctoral dissertation, Utrecht University. Consulté à l'adresse <http://dspace.library.uu.nl/handle/1874/626>.

ZWITSERLOOD, I. (2012). Classifiers. In Pfau, R., Steinbach, M. & Woll, B. (Eds.) *Sign language: An international handbook* (p. 158–186). Consulté à l'adresse <http://pubman.mpdl.mpg.de/pubman/faces/viewItemOverviewPage.jsp?itemId=escidoc:1187622>.

# Annexes

## 1. Formulaire d'autorisation de diffusion

### FICHA DE ENGAJAMENTO DOS INFORMANTES

Eu, abaixo assinado,  
Nome e sobrenome : .....  
Data de nascimento : .....  
Profissão : .....  
Endereço : .....  
Telefone : .....  
E-mail : .....  
Adresse : .....

Aceito de ser filmado para os projetos de pesquisa descritos abaixo :

Doutorado en Linguistica de Emmanuella Martinod « Estudo inter-línguas de sinais (LS) das unidades minimas distintivas de diferentes LS em diversos graus de integração social » — Universidade de Paris 8, Escola doutorada « Cognition, langage, interaction », UMR 7023 « Structures formelles du langage ».

Direito de ambas as partes :

Os direitos de fixação, reprodução, comunicação et exploração das imagens coletadas sao estabelecidos nos termos do artigo L 212.3 do codigo de propriedade intelectual.

O participante (abaixo assinado) cede gratuitamente seus direitos sobre a totalidade das imagens gravadas (adquiridas à partir de qualquer suporte, por exemplo : fita CD-ROM ou disco rigido de computador.).

Esta sessão compreende igualmente os direitos :

- de reprodução e de modificação (parcial ou completa) das imagens recolhidas,
- de comunicação ao publico à fins de ensino, de demonstração et de explicações (parciais ou completas) através de qualquer que seja a meio e em ualquer circunstancia.
- de exploração destas imagens com objetivo de pesquisas, sem nenhuma restrição no que diz respeito à duração da exploração, nem ao territorio de exploração (direitos de exploração em todos os paises).

Feito em .....

Data : ...../...../.....

Assinatura do participante (precedida da rubrica « lido e aprovado ») :

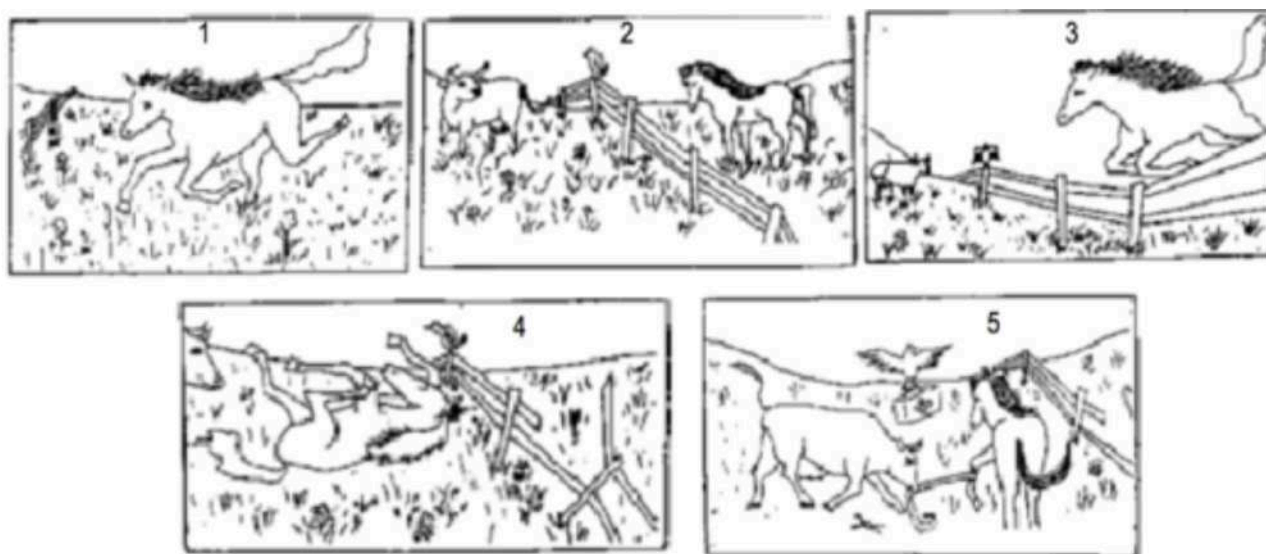
No caso de menor, assinatura do responsavel legal :

## 2. Stimuli

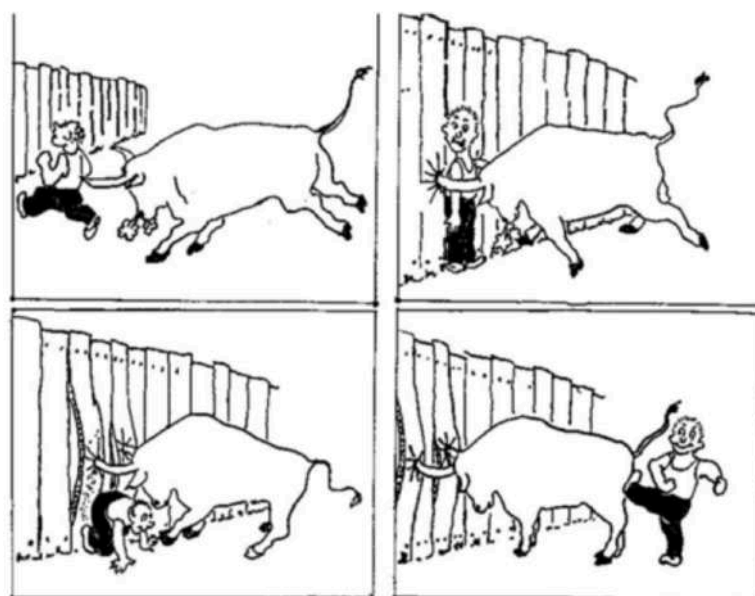
### 2.1 Histoires en images<sup>296</sup>

Ces histoires sont soit issues de Hickmann (1982) et reprises ensuite par Jirou (2000) et/ou Fusellier-Souza (2004), soit issues de la bande dessinée Chico Bento (créée par Mauricio de Sousa, Éditions Abril, Globo et Panini Comics).

#### 2.1.1 Le Cheval

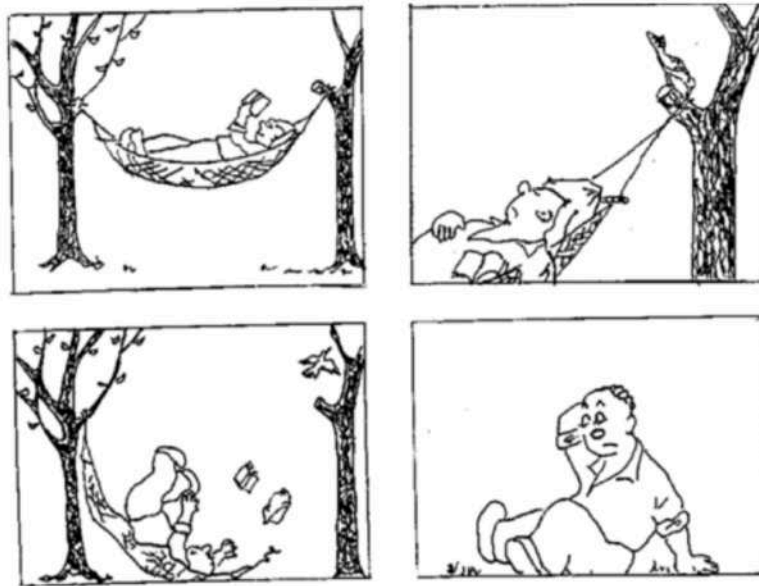


#### 2.1.2 Le taureau



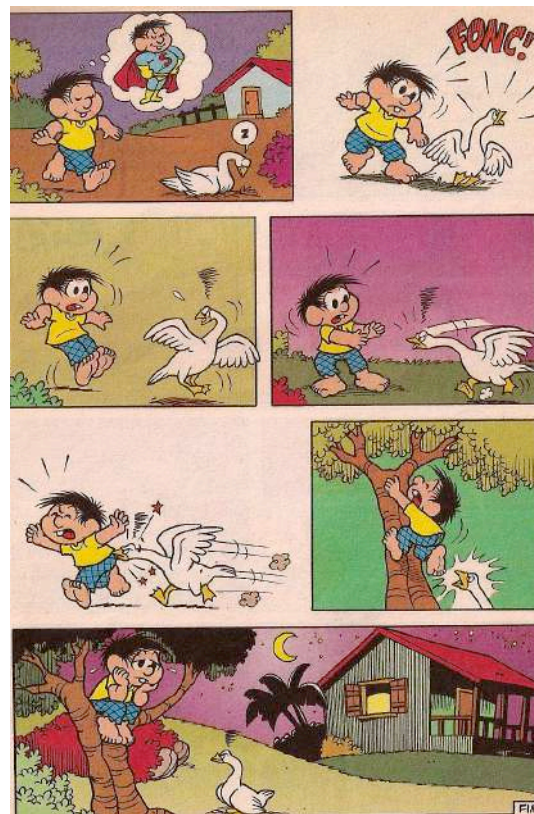
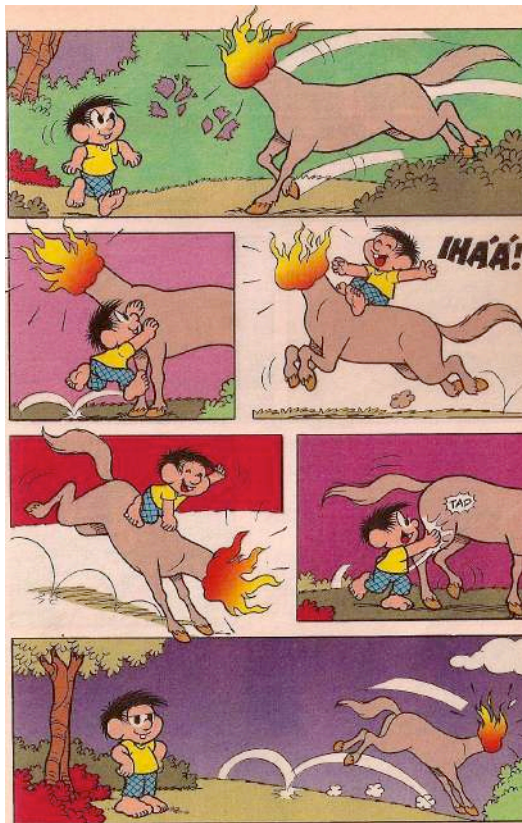
<sup>296</sup> L'ordre des images est de gauche à droite.

### 2.1.3 Le hamac

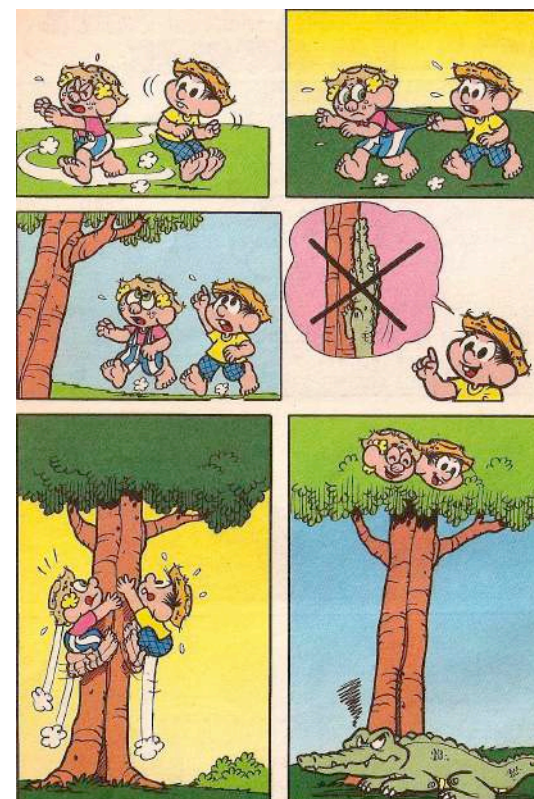


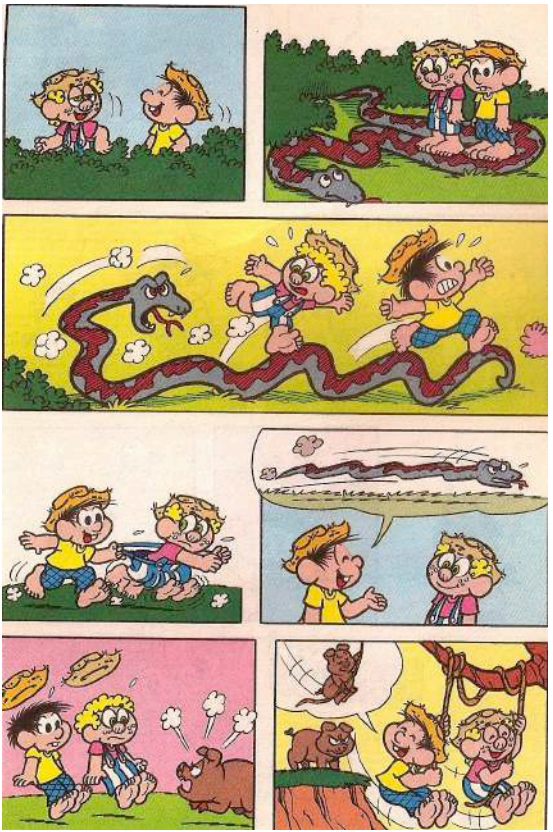
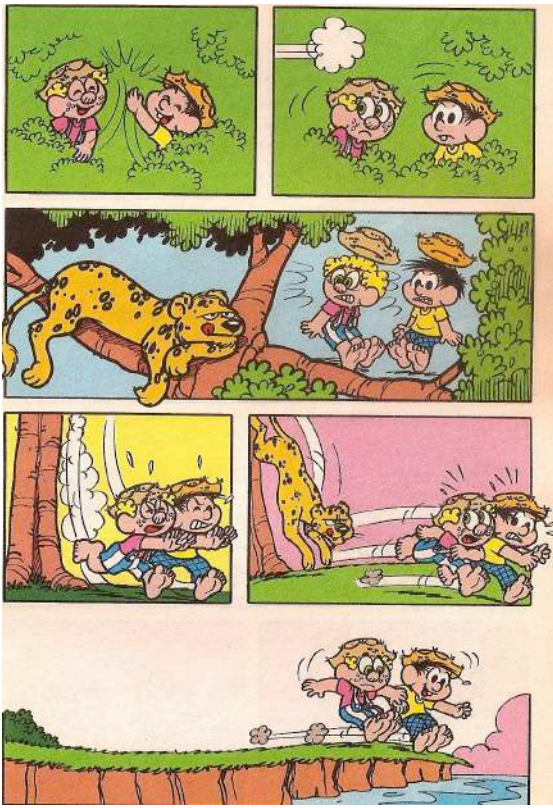
### 2.1.4 Chico Bento : Courageux



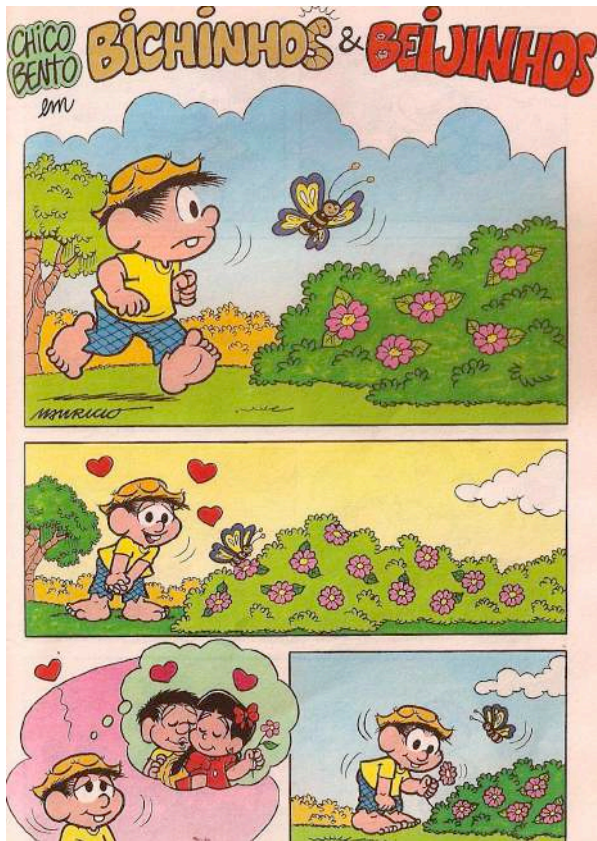


2.1.5 Chico Bento : Attention danger





2.1.6 Chico Bento : Fleurs



2.1.7 Chico Bento : Le paon





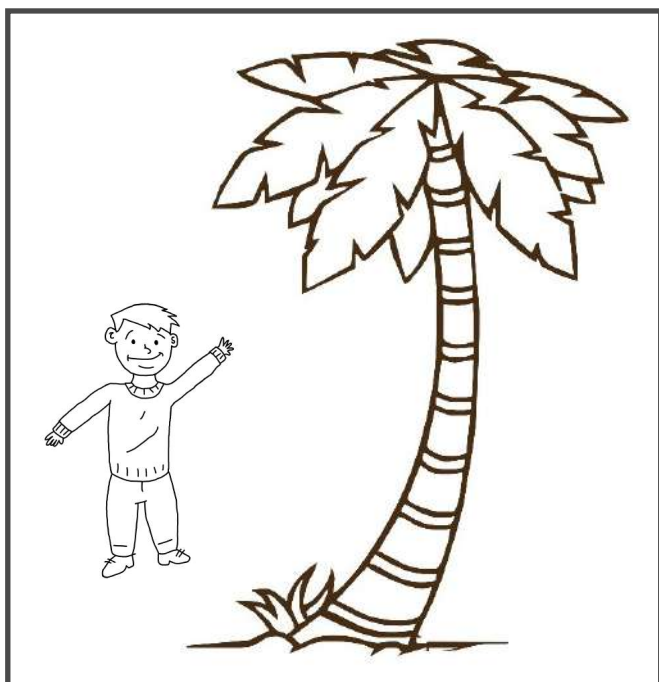
2.1.8 Chico Bento : Le troc



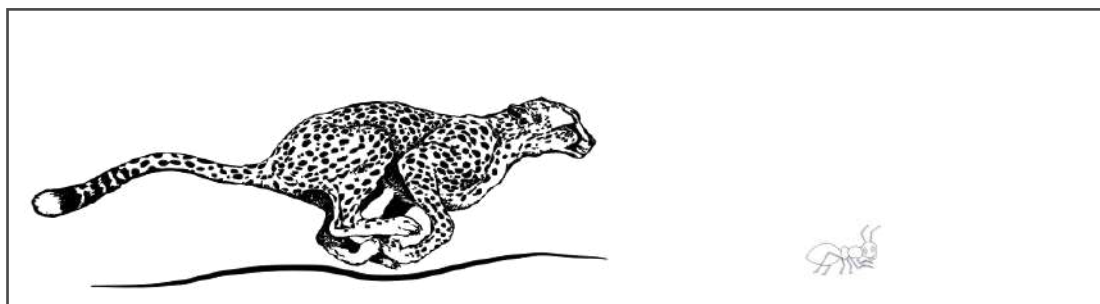
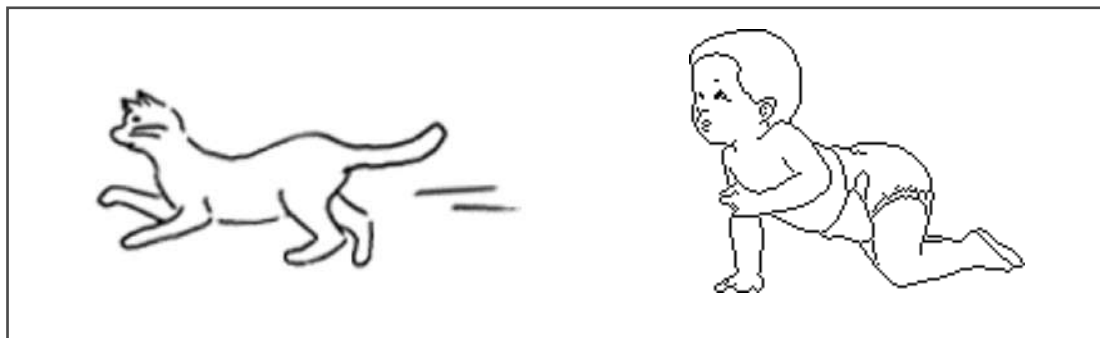
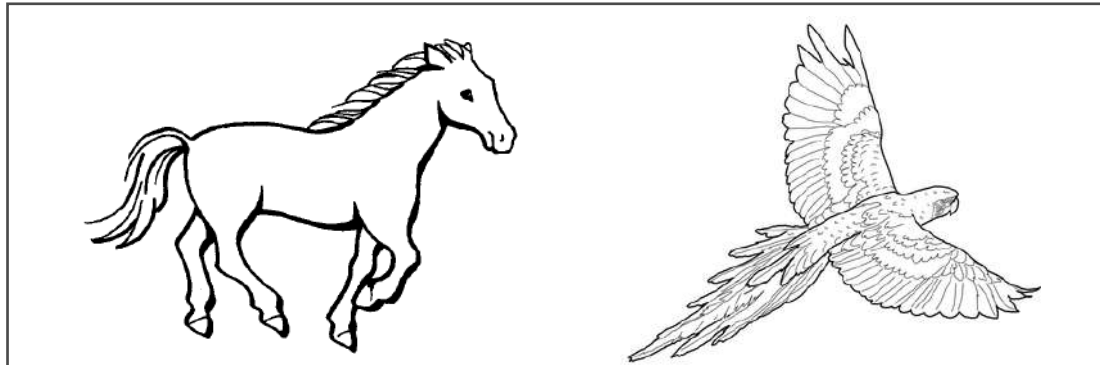
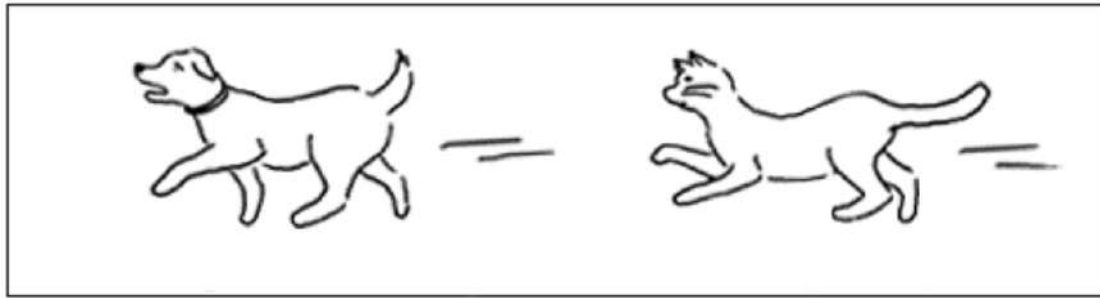
## 2.2 Images isolées

Ces images, ou courtes séquences d'images, ont été sélectionnées ou élaborées par nos soins à partir d'images libres de droits. Seul le support des différents animaux est issu de Fusellier-Souza (2004).

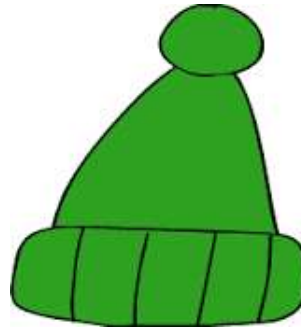
### 2.2.1 Saisies diverses



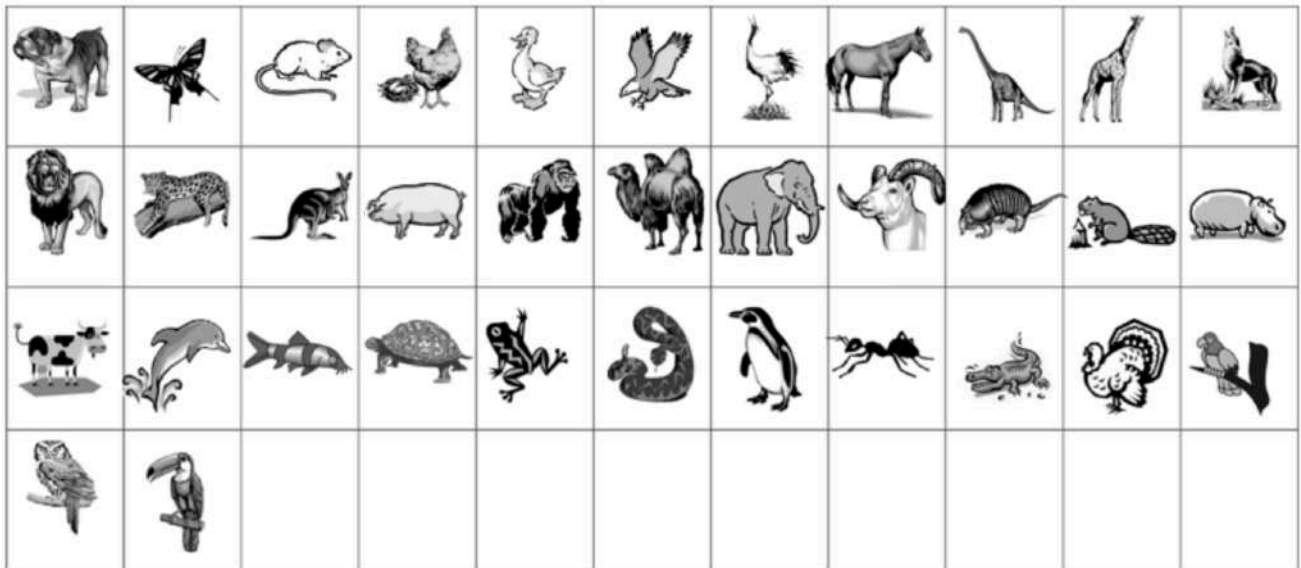
2.2.2 Types de poursuites diverses



### 2.2.3 Objets culturellement inhabituels



## 2.2.4 Animaux



## 2.2.5 Lieux de Source

### 2.2.5.1 Le bord du fleuve



2.2.5.2 Rue principale de Soure



2.2.5.3 L'église Matriz, dans le centre de Soure



2.2.5.4 La tannerie où sont produits et vendus des objets en cuir de buffle





2.2.5.5 *La plage Barra Velha*



2.2.5.6 *La plage de Pesqueiro*



## 2.2.6 Nourriture typique du Nord du Brésil

### 2.2.6.1 L'açaï



### 2.2.6.2 La noix de cajou



### 2.2.6.3 La noix de coco





2.2.6.4 *Le bacuri*



2.2.6.5 *Le cupuaçu*



2.2.6.6 *La graviola*



### 2.2.6.7 *La mangue*



### 2.2.6.8 *Le manioc*



### 2.2.6.9 *Le tacacá*<sup>297</sup>



---

<sup>297</sup> Plat traditionnel préparé à base de manioc et de feuilles de jambú, aussi appelé « cresson du Pará », au goût légèrement piquant.

2.2.6.10 Le churrasco



2.2.6.11 Les crevettes



2.2.7 Images liées aux problématiques environnementales



## 2.3 Extraits vidéo

Ces deux extraits ont précédemment été utilisés dans le cadre du projet Creagest<sup>298</sup>.

### 2.3.1 Tom et Jerry

<https://youtu.be/VRhPp19sZds>

### 2.3.2 Cendrillon

<https://youtu.be/-eALE3T6UQE>

---

<sup>298</sup> Structures Formelles du Langage - UMR 7023 (SFL), Savoirs, textes et langage - UMR 8163 (STL), Groupe d'Imagerie Neurofonctionnelle (GIN) - UMR 5296 (GIN) (2016). CREAGEST - Acquisition [Corpus]. ORTOLANG (Open Resources and TOols for LANGuage) - [www.ortolang.fr](http://www.ortolang.fr), <https://hdl.handle.net/11403/ortolang-000916/v1>.

### 3. Tableau du contenu détaillé des données recueillies à Soure

Nous rappelons que le corpus délimité utilisé dans le cadre de cette thèse, vidéos et fichiers d'annotations correspondants, est consultable en suivant ce lien : <https://hdl.handle.net/11403/corpus-these>.

2015		
Storyboards	<ul style="list-style-type: none"> <li>- <b>Courageux</b> Raquel et Erica (surtout discussion signes animaux)</li> <li>- <b>Danger</b> Araceli Erica Silvia Raquel</li> <li>- <b>Fleurs</b> Araceli Erica (Emmanuella) Raquel Araceli Silvia à Mariana et Lilia</li> <li>- <b>Hamac</b> Silvia à Araceli (Silvia en 1er puis reformulations Araceli)</li> <li>- <b>Taureau</b> Erica (préparation Erica, production puis reformulation Raquel) Araceli à Silvia (préparation Araceli puis production et reformulations Silvia) Claudio</li> <li>- <b>Cheval</b> Araceli à Silvia (préparation Araceli puis production et reformulations Silvia) Claudio</li> <li>- <b>Tom et Jerry</b> Claudio Erica (préparation, production puis détail de certains signes à ma demande) Raquel</li> <li>- <b>Paon</b> Araceli Erica Silvia Raquel Erica et Mariana</li> <li>- <b>Troc</b> Araceli Erica Raquel Silvia Araceli Silvia à Erica Raquel et Claudio</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>5min19</li> <li>3min42</li> <li>3min25</li> <li>3min42</li> <li>1min58</li> <li>2min32</li> <li>2min</li> <li>6min50</li> <li>3min33</li> <li>2min09</li> <li>2min24</li> <li>2min</li> <li>2min06</li> <li>0min55</li> <li>2min58</li> <li>5min07 ; 0min42</li> <li>1min22</li> <li>1min22</li> <li>1min50</li> <li>4min16</li> <li>1min57</li> <li>0min47</li> <li>0min56</li> <li>0min53</li> <li>1min17</li> <li>5min02</li> </ul>
Total storyboard		1h11min04sec

Images isolées/ Discours spontané	<b>Nourriture typique</b> Erica Araceli et Silvia	8min26
	<b>Animaux</b> Lilia et Maria-Clara	17min13
	<b>Object inhabituels</b> Raquel Erica Silvia Araceli Mariana Lilia (apartés des autres locutrices)	6min50 ; 8min15 2min53
	<b>Poursuites, Saisies</b> Erica Lilia Silvia Araceli Raquel	1min34 ; 7min25
Discours spontané	<b>Jeu de l'oie</b> Erica Araceli Silvia Lilia Mariana Maria-Clara	17min12 ; 17min13 ; 17min12 ; 17min05
	<b>Histoires entre femmes</b> Araceli Mariana Erica Silvia	17min13
Total images isolées et discours spontanés		2 heures 18 min 31 sec
Total Corpus 2015		3 heures 29 minutes 35 secondes
2017		
Storyboards	<b>Taureau</b> Edilene Erica Neilo Suzana	0min16 0min21 0min17 10sec
	<b>Hamac</b> Edilene Erica Neilo Suzana	14sec 0min31 0min12 12sec
	<b>Cheval</b> Edilene (à Emmanuella) Neilo (à Suzana)	45sec 1min32
	Total storyboard	4 minutes 42 secondes
Images isolées/ Discours spontané	<b>Lieux de Soure, nourriture typique, pollution</b> Edilene Erica (à partir de 14min32 : partiel) Raquel Suzana et Neilo Rosiani (sa mère arrive à 29min48)	23min55 16min 16min27 21min54 17min16
	<b>Toponymie de Soure</b> Claudio Neilo Raquel Erica Suzana Rosiani Edilene	16min40
Discours spontané	Erica Suzana Neilo Edilene Raquel Erica Claudio	1min08 ; 1h09min 1heure30 ; 23min49
Total images isolées et discours spontanés		4 heures 56 minutes 09 secondes
Total Corpus 2017		5 heures 00 minutes 51 secondes

## 4. Liste des 47 concepts de forme

### 4.1 Formes globalement plates (5 concepts)

forme plate/surface plate  
forme plate + longue que large  
forme plate avec volume  
contour de forme plate  
surface plate dont une partie a une certaine épaisseur

### 4.2 Formes globalement arrondies (17 concepts)

forme circulaire à deux dimensions (disque)  
forme circulaire à deux dimensions (disque) envisagée par son contour  
forme oblongue en deux dimensions  
forme arrondie en deux dimensions  
forme tubulaire  
forme cylindrique (arrondie, large et courte)  
forme allongée et cylindrique de faible circonférence  
forme hémisphérique  
forme à base arrondie envisagée sur le début de son déploiement  
forme plus ou moins sphérique envisagée dans l'intégralité de son volume  
forme plus ou moins sphérique appréhendée par sa surface  
petite forme plate et circulaire avec variation de taille selon un continuum  
petite forme sphérique envisagée dans sa surface  
petite forme sphérique envisagée dans son volume  
forme aplatie ou rendue plate, écrasée  
forme en pince  
forme munie de saillances dont la forme globale, en reliant imaginativement les extrémités de ses saillances, est circulaire

### 4.3 Formes globalement triangulaires/pointues (3 concepts)

forme se terminant par une pointe  
forme allongée se terminant en pointe en fin de déploiement et envisagée en tant que volume plein  
forme allongée se terminant en pointe en fin de déploiement dont on n'envisage que la surface

### 4.4 Formes globalement rectangulaires (4 concepts)

forme oblongue ou rectangulaire  
forme à angle droit  
forme bi-dimensionnelle carrée ou rectangulaire  
forme tri-dimensionnelle carrée ou rectangulaire

### 4.5 Formes globalement minces (11 concepts)

forme allongée et mince  
forme fine et allongée isolée  
deux formes allongées et minces  
quatre formes allongées et minces  
plusieurs formes allongées et minces  
forme de très faible épaisseur et allongée  
forme filiforme  
forme allongée et légèrement curviligne  
forme crochue  
deux formes allongées et fines pliées  
quatre formes allongées et fines pliées

#### 4.6 Formes munies de saillances (7 concepts)




contour de forme allongée à côtés approximativement parallèles  
forme globale munie de deux saillances parallèles (sans s'en écarter)  
forme globale munie de deux saillances latérales non parallèles  
forme munie de multiples saillances  
forme en légère saillie sur fond plat  
forme d'écoulement liquide dirigé  
forme à saillance(s) crochue(s)















## 5. Inventaires de configurations

### 5.1 Inventaires mis à niveau pour chaque LS







#### 5.1.1 ASL

Configuration	Saisie	Entité	Autre
		Objet long et mince (individus, chenille, escargot) Petit objet cylindrique (tubes, stylos)	Délimitation d'objet en 2D (poster, route à 2-3 voies)
 (à l'horizontale)		Véhicule motorisé (voiture, tracteur, hélicoptère, bus, moto) (métonymie des rayons des roues) 3 entités longues et minces Entité plate avec au moins 3 excroissances (patte de canard, pied humain pr randonnée, marche) Spray de liquide sur surfaces larges (peinture sur maison ou voiture)	
 (pouce courbé vers la paume)	Saisie d'objet saisissables par l'index le pouce et le majeur (souris d'ordinateur, balle de bowling, point d'accroche en escalade) Saisie de contenant tenu par l'index et le pouce et requérant une éjection e contenu (seringue lors d'une piqûre)	Surface bombée (bec de rapace)	
		Lignes // (rayures, clôtures, par métaphore : streaming) Lignes qui s'étendent (arc-en-ciel, cheveux) Individus alignés ou entités alignées (trafic sur autoroute), 4 individus, Liquides qui fuient (saignement, bave, fuite d'eau)	


















		<p>Entité ferme et droite (coiffe d'indien)  Objet laissant passer la lumière (écran)  Entité amorphe en mouvement (vent, douche, lumière du soleil, océan)  5 individus  Objet large et plat (plateau, couvercle plat, feuille d'arbre, flamme)  Entités alignées (trafic d'autoroute, cils en mouvement)</p>	
 (poignet non plié)		<p>Par métaphore : entité qui s'étend (rayons : de lumière, X, du micro-ondes).  Entité en mouvement avec excroissances courbées (pieuvre, méduse)  Entité ovale en volume (caméra) ou qui capte des rayons (webcam)</p>	
	Saisie d'entités sphériques (lors d'escalade)	<p>Amas d'entité indénombrables (étoiles ds le ciel, taches de rousseur, foule)  Haut de larges piles  Entités dentelées (râteau, mâchoire d'animal qui attaque ou grogne, cheveux bouclés et volumineux, pneu bosselé, nuage, fumée)  Entité avec excroissance courbée (fleur fanée, état de congélation)  Individus assis ensemble  Objet sphériques (balle)</p>	
		<p>Entité (quelle qu'elle soit) située sur emplacement précis (lampe sur table, maison ds rue, devant une autre, derrière, etc.)  Individu/objet qui fait des aller-retour (personne qui va sans cesse aux toilettes, ferry, tire-fesses)</p>	
 (vertical)		<p>Surface plate (route, hall, etc.)  Surface plate et mobile (surf, skateboard, sidewalk, tortue de mer)  Objets inanimés ds emplacement spécifiques (tableau sur mur, livre sur table) ou ds position spécifique (livres alignés sur la tranche, feuilles face-à-face)  Entité servant au déplacement et que l'on enfourche (cheval, vélo)</p>	Spécificateur de taille et de profondeur
		Objets incurvés (bol, évier)	
		<p>Surface plate envisagée à distance (route, étendue de désert)  Entité avec coins bien délimités (étagère, réfrigérateur)</p>	Spécificateur de quantité (par métaphore) : moins de (pas « plus de »)

		Objets cylindriques longs (tunnel, tronc d'arbre, tase, verre, bouteille, etc.) Objets épais (livre, couverture, biceps)	
 (poignet non plié et doigts resserrés et incurvés)		Amas d'entités (groupe d'individus, bouquet de fleurs) Emplacement spécifique (quartier, emplacement d'une pièce, article) Objet de petite taille arrondi (cookie, petite casquette, nez de clown -doigts rapprochés-) Larges objets sphériques -doigts écartés, 2 mains- (balle)	
	Saisie de petits objets entre l'index et le pouce	Objets petits et plats (disque, lune ds le ciel) Objets avec 2 excroissances mobiles (pince, bec incurvé)	Spécificateur de taille/ profondeur de petits objets (une petite bouteille de parfum, un stylo de petite taille)
	Saisie d'une entité épaisse (livre)	Entité relativement plate comportant 2 parties mobiles (bouche qui sourie ou qui parle trop -péjoratif-, sourcils qui se froncent)	Spécificateur de volume (volume d'eau qui diminue, réduction)
 (majeur, annulaire, auriculaire droits)	Saisie d'objets fins ou petits (fil dentaire, aiguille, page, cheveu)	Objets de petite taille, fins et ronds (bouton, pièce de monnaie, tranche de saucisson, flocon, regard de qn, trou etc.) Objet long et cylindrique (tube, rouleau, etc.) Individu qui avance (randonnée, marche, etc.) ?	
 (majeur, annulaire, auriculaire droits)		Objets petits, ronds et plat (cookie, etc.)	
	Saisie d'objets relativement petits (écouteur,)	Formes plate et fines (ou peu profondes) avec coins carrés (petite image, règle) Forme rectangulaire (moustache, pattes, col) Forme triangulaire (paupière qui s'ouvre/se ferme) Petites pinces (bec d'un petit oiseau, pince à épiler)	Spécificateur de petites tailles, formes ou quantités (petite quantité de glace ou d'eau, etc.) (par métaphore : qn/qch qui s'éloigne ou se rapproche)
		Objets plats et fins (couteau, bacon, certaines nouilles, étiquette, pansement, travers de rail) Entité longue et fines (jambes humaines)	
	Action de réunir 2 entités (agrafer, cliver des boucles d'oreilles, etc.)	2 entités réunies par agrafage, etc. Entité longue et mobile (langue)	





































 (pouce collé à l'index)		Entité longue et fine (pinceau, brosse, langue)	
		Objets très fins et longs (ficelle, queue de cerise, etc.) Entité longue, fine et de petite taille (petit pinceau)	Spécificateur de taille (indique un périmètre)
 (orientée vers l'avant)		2 (ou +) entités pointues/longues (2 cornes, poteaux de but, dents de fourchette, chariot élévateur, bords d'une tente ou d'un chapiteau)	
		Entité avec 2 excroissances opposées (avion)	
		(Petits) objets carrés (napperon, permis de conduire, carte de vœux, tableau, fenêtre) Objet avec un barillet (perceuse, fer à souder, pistolet, laser,	
 (pouce dans le prolongement de l'index)		Objet/surface circulaire ou oval(e) (assiette, plat, couverture, lac, table ronde, tache de peinture, miroir) (// avec C, mais plus large) Spray (nettoyant fenêtres, pistolet à eau)	
		Objets cylindriques de taille moyenne (câble large, branche, salière, télescope, lunettes de protection)	
 (fermée)		Entité plate ou rendue plate (par métaphore : le fait d'avoir vidé une bouteille, lu un livre) Objet à bout arrondi et ouverture de l'autre côté (tulipe, bouton de fleur) Entité longue et fine surmontée d'une forme ovale (animaux avec long cou : girafe, lama, oie, cobra, dinosaure, cygne) Forme avec deux excroissances (homard, tenailles, bouche qui se ferme)	
		Matériau tressé ou entortillé (corde, câble, tresse, cheveux bouclés) Entité courte et arrondie dont les extrémités ont été rétrécies (cigare)	
	Saisie d'objet long et fin (manivelle, piston de voiture, dispositif d'une ancienne machine à glace, lance, râteau) (pr auteur = objets, pas leur saisie)	Objet solide et sphérique (tête humaine ou animale)	

		Entités longues et fines, // (individus désignés par leurs jambes, 2 individus, rails, fourchette, chariot élévateur, ciseaux, pinces de crabe ou de homard)	
		Entités longues et fines courbées (individu ou animal assis, individus qui monte des escaliers ou une montagne, qui saute) Chaise disposées en semi-cercle ou en plusieurs rangées Objet avec roues désigné par ces dernières (roller, skate) Rayures // Dents qui tremblent, dents de vampire ou d'écureuil/serpent Tête de lapin avec oreilles rabattues Objet avec une extrémité connectée (os, articulation)	
		Forme courbée/avec crochet (Individu/animal accroupi ou penché, piolet, ancre, loquet, hameçon, cintre, patin à glace, skis, jambes en mouvement qui courent, taureau qui gratte le sol avant de charger)	
		Entité de petite taille prête à être expulsée (plante sur le point de germer, oignon, langue de serpent prête à sortir, pop-corn avant de sauter, cracher)	
	Saisie d'un objet de petite taille (clé, aiguille)		
		Objets longs ou larges (bouche d'hippopotame (??), long mot, talons hauts) Objets munis de poignées (chope de bière, pichet, parfois valise) Objet long et courbe (corne, pipe à fumer, téléphone) Objet couvrant la largeur/longueur d'un autre (règle) Certains types de couteaux	



















## 5.1.2 Auslan

Configuration	Saisie	Entité	Notation
		Surface plane	B Bl Bz
	Saisie d'une référent avec 2 surfaces planes et d'une certaine épaisseur		Bc
		Épaisseur	C
		Très petit/étroit	11o
		Épaisseur moyenne	Lx
		Épais	L
		Surfaces plate et circulaires (pièces de monnaie, boutons, disques)	F X
		Formes cylindriques (tasses, vases) 2x et sur le côté : formes longues et cylindriques	O C
	(poignet droit)	Sphères ou hémisphères	O twist ou maintenu 3 plié, 5 plié
		Plat et circulaire	Xc
		Forme allongée et fine (personne, objet ou animal)	G
		Deux formes allongées et fines	V
		Trois formes allongées et fines	3
		Quatre formes allongées et fines	4
		Cinq formes allongées et fines. Nb indéfini de formes allongées et fines.	5
		Phonème « animal » Forme à double saillance	Hy
		Nouveux ? (classé ds « phonèmes »)	

### 5.1.3 BSL

















Configuration	SASS	Saisie	Instrument	Contact	Amplitude	Configuration	SASS	Saisie	Instrument	Contact	Amplitude
 (à la verticale)	Plat	d'un objet plat ou avec un côté plat ; d'une pile d'objets plats	lame plate	animal, cheveux, corps, tête, épaules, appliquer de la crème, etc.	montrer la longueur ou la taille, surtout liée à une pile d'items plats		objet articulé avec 2 surfaces parallèles ; objets plats	d'objets plats	-	-	à 1 main : pour montrer l'épaisseur d'objets ; à 2 mains : pour montrer l'ampleur — dont longueur et épaisseur — d'objets relativement plats
	objet plat avec pince	de qch de petit, doux ou délicat	Plié, incurvé	tape ou griffure (scrape)	-		prolongement triangulaire	d'objet petit et plat ; parfois utilisé comme alternative à F pour les bijoux.	-	-	-
	objet rond, sphérique	d'une objet rond	-	RÂCLER AVEC SES PATTES	indication de l'ampleur d'un objet non sphérique		objet rond, cylindrique, en forme de colonne, ou indiquant des rayures droites	à 2 mains : placer/ soulever un objet cylindrique	-	-	pour montrer l'ampleur d'un objet cylindrique ; indiquer l'ampleur de lignes, rayures, etc.
	objet plat, triangulaire ou pointu	d'un item plat qui peut être petit	-	-	-		(rare) indique la forme et la saisie d'un pistolet	-	-	-	-
	objet étroit ou peu profond ; objet articulé avec deux surfaces parallèles	avec 1 main : d'un objet peu profond ; avec 2 mains : d'un objet long et peu profond	-	-	peut montrer l'ampleur d'un objet plat et fin		-	d'un instrument très fin	-	-	-
	(très productif) choses longues et fines ; masse comparatif plusieurs prolongements	de masse large ; d'une pile d'items plats	outil avec plusieurs prolongements	-	montrer l'ampleur d'objets larges ; celle de montage d'un ; la dispersion		objet(s) ou surface étroites et droites	-	forme d'un instrument plat	-	longueur/taille d'une surface ou d'un objet étroit
	de nombreuses choses longues et pliées	avec 1 main : choses rondes et sphériques ; avec 2 mains : objets larges et sphériques	PRÉHENSION MACANIQUE	avec les doigts ; de substance collante ou molle	montré l'ampleur d'objets larges ronds/ sphériques ou d'une forme indéterminée		(rare) indique la forme et la saisie d'un pistolet	-	-	-	-
	item avec prolongements saillants ; objets en forme de cône	d'objets sphériques larges plutôt solides	-	-	-	 (doigts plus serrés)	objet plié et étroit	-	-	-	-
	petits objets ronds	d'objets plats ou petit et délicat	-	-	indique l'ampleur de choses longues et fines ; celle de choses cylindriques et longues		objets étroits ou peu profonds ; objet articulé	d'item plat et petit	-	-	indique la longueur ou la platitude d'un objet
	-	-	-	contact avec de petites surfaces, avec délicatesse	-		objet avec 2 prolongements fins et fixés ; paire d'items ; tracé de rayures fines	-	instrument avec 2 prolongements fins	-	-
	-	ou préhension d'objet plat et fin, avec délicatesse	-	-	-	 (doigts légèrement plus écartés et moins pliés)	2 prolongements longs, fins et pliés	-	instrument avec 2 extensions fines	-	-
	objets longs et fins ; objets longs, fins et cylindriques ; utilisé pour tracer des formes dans l'espace	-	instruments fins et longs ; instruments vibrants	-	-		objets ronds/ sphériques ; prolongements longs, fins et pliés	d'objet rond/ sphérique	PINCE MÉCANIQUE	-	-
	-	(rare) d'un objet : BRIQUET	-	(rare) pression sur un petit espace pour allumer la lumière	-		prolongement long et croisé	-	-	-	-
	objet incurvé et cylindrique ; partie de tête, colonnes massives ; à 2 mains : bêche, colonne.	à 1 main : objet cylindrique ; à 2 mains : INSTALLER UNE POUTRE.	-	-	à 1 main : montre l'épaisseur de prolongements ; à 2 mains : montre l'ampleur d'objets cylindriques massifs ; à 2 mains : un plié objet cylindrique		3/plusieurs prolongements longs ; tracé de rayures fines	-	-	-	-
	objet rond/ cylindrique ; focus sur le périmètre du cercle	d'un objet cylindrique (surtout lorsqu'il est question d'une action de lancement)	-	-	à 2 mains : montre l'ampleur d'un objet cylindrique		3/plusieurs prolongements pliés	-	-	-	-
	-	ferme d'un objet	-	-	-		surface plane (comparé à ☹ ou ☺)	-	-	-	-
	objet rond/sphérique ; objet pas nécessairement rond mais compact et solide.	d'objet cylindrique, long et étroit ; tenue d'une poignée	objet avec une base ronde ou solide	imitation d'une action (FRAPPER)	-		objet petit et fin	-	-	-	-
	-	d'objets longs et cylindriques (utilisés lorsque + de contrôle que la configuration précédente est requis) ; d'objets petits et tenus subtilement	-	-	-		masse avec 2 prolongements saillants	-	-	-	matériel ou surface
	(rare) masse compacte avec un seul prolongement saillant	-	le pouce représentée une lame	pour le contact avec de petites surfaces ou de petits objets	pour montrer la profondeur ou la hauteur		item avec 2 prolongements saillants et parallèles	-	-	-	-
	choses longues et fines avec un prolongement saillant à angle droit	(rare) saisie et instrument sont combinés dans AIGUILLE	-	-	-		masse avec 3 prolongements saillants	-	-	-	-
	objet long, fin et incurvé ; objet rond ou arrondi	d'item éirable ; tenue par un crochet	-	-	-		forme pointue avec 2 prolongements saillants	-	-	-	-
	-	-	-	-	-		chose longue et fine, parfois utilisée comme alternative de ☺ (rare)	-	-	-	-

## 5.1.4 IUR











































	Objets longs et fins (i.e fourchette, animaux, corde). Considérée allomorphe des 2 suivantes.		Doigts vers le haut : oiseaux en train de voler. Doigts vers le bas allant vers l'avant et zigzaguant : animaux qui avancent. Idem, à deux mains : beaucoup d'animaux qui avancent.
	Objets longs et fins (i.e fourchette, animaux, corde). Considérée allomorphe de la 1° et 3°.		Être à deux jambes, animé ou non animé.
	Objets longs et fins (i.e fourchette, animaux, corde). Considérée allomorphe de la 1° et 2°.		Entité longue et fine (i.e des ciseaux, un bâton). Considérée allomorphe de la suivante.
	Objets petits et/ou fins (i.e insectes, aiguille)		Entité longue et fine (i.e des ciseaux, un bâton). Considérée allomorphe de la précédente.
	Objets ronds ou cylindriques (i.e vase, petite balle).		Trou
	Objets larges (i.e boîte, container)		Igloo
	Objets petits et ronds (i.e copeaux de glace, baies)		Objet inanimé à deux jambes (?) (i.e un chevalet)
	Objet large, plat. À l'horizontale : tapis, surface, véhicule, mammifères marins. À la verticale : mur, poisson, animal, oiseau en train de voler.		Patte d'animal
	Objet circulaire de grande taille (i.e une lampe, un poteau)		Un joint.















### 5.1.5 LS familiales du Centre du Brésil

	Saisie de formes cylindriques minces (i.e balai, guidon de vélo, volant de voiture, etc.), Reprise d'une forme avec orifice (taille crayon, embouchure du réservoir d'essence)		Reprise de formes allongées symétriques (jambes humaines, corps), Reprise de formes quadrillées (nécessite les deux mains) (prison), Saisie entre les deux doigts d'une forme allongée et fine (cigarette)
	Saisie de formes aplaties ou de volume (album photo, tenir un bébé dans ses bras), Reprise de contour de formes étendues ou carrées (terrain), Reprise de formes plates, coupantes, souples et mobiles (ailes, livre, hache, toit, avion), reprise de taille en hauteur (humaine)		Reprise d'une forme en cavité ayant un orifice articulateur (bouche)
	Reprise d'une forme ayant 2 axes perpendiculaires (pistolet, pompe à essence)		Reprise de formes allongées et minces liquides, souples ou solides (lame, moustache, banane, personne, cornes, larme, sang, pâtes)
	(plus écarté) Reprise d'une taille à une échelle en centimètres (taille réelle, grande quantité), Reprise d'une forme ronde (melon), Reprise de frontières d'un lieu (cimetière)		(aperture plus étroite) Reprise d'une forme ayant deux axes perpendiculaires (frein d'un vélo, bec d'oiseau), Saisie d'une petite forme (tenir une bague), Reprise de petites tailles.
	Reprise de formes tubulaires ou cylindriques ayant un volume « plein » (jambes, ballon)		Reprise de formes minces.
	Saisie de petites formes tubulaires solides (bâton de rouge à lèvres, aiguille)		Reprise de formes ayant deux saillantes latérales (combiné téléphonique).
	Saisie de petites formes minces (cuillère, rasoir, manettes de jeux)		Saisie d'une forme fine souple (paille)
	(poignet non plié) Reprise de formes (ou contour de formes sphériques (soleil, casserole), Reprise de formes allongées et ondoyantes (flamme, araignée)		
	Reprise de petites formes rondes (encrier, pomme de terre)		

## 5.1.6 LSF

	Transfert de taille : spécifie la taille, longue ou largeur d'une entité ou sert de repère temporel ; Transfert de forme : surface plate ; Locatif de TS et DT : représentation similaire de surface plates ; Action de TS : action effectuée par un objet ou animé dont la forme générale ou une partie de la forme est considérée comme plate ; TP : figure une démarche d'animal (orientation : bas) et souvent les mouvements effectués par un/des pieds (paumes vers le sol)		<i>(doigts tendus)</i> TF : formes sphériques d'une certaine taille ; Locatif TS : évoque surface + volume ; TP : saisie de forme ronde. Cf <sup>g</sup> à la base de BALLON, CHOU, ORANGE, ORTHOPHONISTE, PLANÈTE, GÉOLOGIE, etc.		<i>(index et pouce moins arrondis)</i> Formes obliques ou rectangulaires, quelle qu'en soit la taille, formes tri-dimensionnelles mais seules 2D sont retenues dans la figuration (stade, arène, cadran, etc.)
	Variante de la cf <sup>g</sup> précédente. Préférée pour renvoyer à des formes tri-dimensionnelles triangulaires dont on va spécifier les 2 dimensions (longueur, largeur)		Formes circulaires, quelle que soit leur taille. Regard soutenu sur la forme = « environ de cette taille-là ». Seule la surface est envisagée.		<i>(doigts plus resserrés pour la seconde cf<sup>g</sup>)</i> Forme allongée, peu épaisse. Mouvement peut indiquer sa longueur (ceinture, bandeau, etc.) = taille réelle de la forme transférée.
	Variante de la cf <sup>g</sup> précédente. Locatif de TS : indique une forme plate dans le plan horizontal.		<i>(doigts légèrement plus écartés)</i> Représente des griffes, une patte griffue, l'action de griffer, évoque types de saisie comme celle d'agripper.		<i>(doigts moins écartés et //)</i> Petites formes ou formes éloignées (forme-taille perçue).
	<i>(orientation : paume vers le haut)</i> Autre variante, mais parfois cette cf <sup>g</sup> indique un volume (avec 2 mains) que n'exprime pas la main plate ou une petite surface, limitée par l'angle.		<i>(orientation : pouce vers le côté)</i> TF : forme en légère saillie sur un fond plat. Le pouce trace la forme ; Locatif de TS : pouce vers le haut : personne seule, souvent associée à l'idée de suivre ou d'être suivi. Dans SUIVRE. Action de TS : on la retrouve aussi dans l'idée de dépasser, d'accompagner (n de seul, un cas (considéré par les informateurs comme « limite ») où = voiture qui en dépasse une autre. Ds CONCOURS. TP : simulation d'action effectuées avec le pouce, ce dernier peut figurer l'écoulement d'un liquide.		Formes bi-dimensionnelles carrées ou rectangulaires. Aussi pour formes tri-dimensionnelles mais seule une partie de l'objet référentiel est envisagé : on garde la surface carrée ou rectangulaire d'une télévision, d'un tableau etc. 2 mains : rectangle allongé.
	Transfert de forme : épaules arrondies, indication d'une limite volumique ; représentation de longueur ; Action de TS : sauter par dessus un mur.		TP : contours de formes allongées aux côtés approximativement // ; Locatif TS : 2 animés humains debout côte à côte ; Action de TS : idem dans action de déplacement, figure jambes humaines et simule activités sportives diverses, remotivation de VOIR souvent utilisé en DT		Souvent comme cf <sup>g</sup> finale suivant 'L' pour figurer forme se terminant en pointe assez fine (moustache). Ds S'ÉLOIGNER, DISPARAÎTRE, AU LOIN
	2 degrés d'ouverture Transfert de taille : épaisseur de forme, figuration de formes tubulaires ; Transfert de forme : formes tubulaires, cylindriques (volume plein ou vide). <b>Choix entre les degrés dépend de la taille réelle de la forme.</b> Locatif de TS : idem ; TP : figure saisie de formes tubulaires (bouteille, verre) ou arrondies (corps, écouteurs, etc.)		<i>(doigts moins pliés)</i> En action de TS : préférée à sa variante dans les descentes/montées d'escalier.		Formes fines et minces, surtout filiformes. Saisie de référents filiformes plutôt.
	Transfert de forme : manque la fin du déploiement d'une forme allongée qui se termine en pointe (seins, museau). Différent de '3' qui peut avoir la même signification mais pour le déploiement d'une forme que l'on envisage seulement en surface (bonnet pointu, oreilles pointues, etc.). Choix entre cette cf <sup>g</sup> et '3' dépend de la forme et taille de l'objet « réel » à représenter. Action de TS et TP : représente une bouche et types d'actions effectuées par la bouche + parfois, saisie manuelle de formes minces, aussi (rare) figure l'action d'écrire		Action de TS : jambes pliées d'un personnage, personnage en pleine course, déplacement d'un quadrupède, formes à saillances) crochues)		Représente de petites formes rondes bidimensionnelles (sans épaisseur ou sans envisager leur épaisseur) ou avec variation de taille sur un continuum (cercle qui se rétrécit), 2 mains qui s'éloignent l'une de l'autre : forme allongée et cylindrique de faible circonférence (triangle de penderie), plus petite que celles requérant la configuration 'C'. Serait utilisée pour figurer la taille réelle approximative de l'objet représenté.
	forme sphérique, TF : tête ; Locatif de TS : valeur générale de tête, parfois enlacement ; TP : figure types de démarches, action de pédaler à bicyclette, figure la saisie de formes minces, l'action de serrer la main.		Locatif de TS : forme plate quand on veut insister sur le fait que l'objet est plus long que large. Coût articulaire fait qu'on lui préfère souvent la 'main plate' ou 'index tendu' ; TP : démarche d'un animal transféré, figuration des pattes avant de type longues et fines.		<i>(pouce et majeur arrondis)</i> TF : figure un bracelet. Semble être préférée à la cf <sup>g</sup> 'pouce-index arrondis' en raison de l'« instabilité » de la forme de l'objet + sa saisie.
	Attestée uniquement en TP : saisie de formes fines et minces plutôt rigides.		forme plate et circulaire, spécifie tout déploiement de forme à partir d'une base circulaire ou, + généralement, toute forme munie de saillances (criste de coq, patte d'oiseau). Ds HELICOPTÈRE, VIDÉO, ORDINATEUR, COQ.		Formes aplaties (museau d'un boxer), tassées, écrasées, rendues plates.
	TT : indication de longueur ou de taille ou sert de repère temporel ; TF : caractérise des formes allongées et minces, le contour d'une forme plate (2 mains en général) ; Locatif de TS et DT : forme allongée et mince se situant dans un plan de l'espace, figuré par l'orientation de la main, souvent animé humain ; Action de TS : déplacement de forme allongée et mince.		petites formes sphériques (billes, pompons, etc.) : sphère en tant que surface		TF : deux formes //, longues et minces (canines) ; Locatif de TS : formes globales munies de 2 saillances (s'oppose à 'Y' en raison de la précision du // des saillances) ; Action de TS : avec extension du pouce : avion ; TP : figure le déplacement d'un animé ou quasi animé à 2 saillances frontales.
	Variation de la précédente, préférée pour des mains articulaires.		<i>(doigts plus écartés les uns des autres)</i> Variante de la précédente. Sphère en tant que volume qui est envisagé.		Formes dont une partie présente une saillance latérale (corne de faucon).
	Formes crochues (allongées et pointues), peut figurer un animé humain qui baisse la tête ou court vite ; en TP : peut figurer des jambes humaines marchant ou pédalant		TF, TS : groupe de personnes debout, proches les unes des autres. 2 mains : personnes alignées côte à côte ou les unes derrière les autres ; autre transfert de forme : 2 mains en croisement ; grillage où le mouvement spécifie la forme du grillage.		Formes globales munies de 2 saillances latérales non //, Sur la tranche : formes allongées et légèrement curvilignes. TP : personnages qui marchent sur des talons aiguilles (2 mains), personnage qui roule à bicyclette (forme générale du corps sur la pointe des pieds). Ds CHAISE LUNE VACHE.
	Idem que la précédente, en TP : personnage transféré qui marche ou fait du vélo		<i>(doigts légèrement repliés)</i> Variante de la précédente. Groupe de personnes debout de façon non rectiligne (circulaire par exemple).		<i>(orientation : paume vers l'interlocuteur)</i> . N'apparaît que dans le cadre du déploiement d'une forme : cf <sup>g</sup> de départ. Formes arrondies ou s'inscrivant dans un cercle, triangle, carré, hexagone. Description de forme en tant que volume plutôt qu'en tant que surface. (trois degrés d'ouverture, jusqu'à arriver à ...). N'apparaît que dans le cadre du déploiement d'une forme : cf <sup>g</sup> de fin.
	TF : formes dont une surface est plate, est préférée à 'B' lorsque la surface comporte une certaine épaisseur (vente, sac de sport) ; Locatif de TS : forme plate, groupe de personnes qui avancent en marchant, grille/grillage ; TP : figure l'action de caresser, masser, etc.		Comme la précédente : groupe de personnes mais assises.		N'apparaît que dans le cadre du déploiement d'une forme : cf <sup>g</sup> de départ (à gauche), cf <sup>g</sup> de fin (à droite). Idem : description portée davantage sur le volume sur la surface. Formes pointues dont la base est circulaire mais creuses.











5.1.7 LSKK

	<p><b>individu</b> (sg si 1 main, pl si 2 mains), singe, vache ; <b>entité qui vole</b> (oiseaux, chauve-souris, avion, cerf-volant) ; <b>véhicule</b> qui va sur l'eau (bateau, ferry) ; <b>animal qui glisse</b> (gros serpent) ; animal qui marche ; véhicule à deux roues ; véhicule à quatre roues (Marsaja 2008) ; entité debout (individu), animaux (chien, chat, vache), véhicule à deux roues (bicyclette, scooter), véhicule à quatre roues (voiture, camion, bus), véhicule allant sur l'eau, objet volant (cerf-volant) (de Vos 2012 : 101) ==&gt; <b>entité envisagée en mouvement ?</b></p>		<p>coq qui se bat avec les ailes déployées ; chat/chien qui se bat (Marsaja 2008) ; petite entité animée (souris, lapin)(de Vos 2012 : 101) ==&gt; <b>entité plutôt plate munie de saillances</b></p>
	<p>entité qui vole (avion) (Marsaja, de Vos) ==&gt; <b>entité munie d'une double saillance</b></p>		<p>paire d'individus ==&gt; <b>double forme fine et allongée</b></p>
	<p>« <i>curved B</i> » animal qui marche (souris, lapin) ==&gt; <b>forme plutôt arrondie + saisie de fleurs ou billets de banque</b></p>		<p>vaches, buffles qui travaillent ==&gt; <b>forme à double saillante pliée</b></p>
	<p>« <i>IX-hand</i> » chez de Vos 2012. animal qui glisse (petit serpent) ; personne (sg si 1 main, pluriel si 2), coq qui se bat avec ailes fermées (Marsaja 2008) ; entité debout (personne, singe, vache) ; entité animée qui glisse (serpent, anguille) (de Vos 2012 : 101) ==&gt; <b>forme fine et allongée</b></p>		<p>machine volante (avion) (de Vos 2012 : 102) ==&gt; <b>entité munie d'une double saillance</b></p>
	<p>personne (au pluriel) (Marsaja 2008) ; Individus multiples (personnes) ; animal qui glisse (phoque, gros serpent) ; animal qui vole (oiseau, chauve-souris, insecte) ==&gt; <b>entité envisagée en mouvement, entité fine et allongée</b></p>		
	<p>saisie d'une personne</p>		<p>saisie de tasse</p>
	<p>saisie de pièces de monnaie</p>		

## 5.1.8 NGT

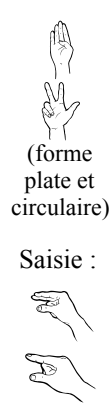















	<p>Référents nominaux ayant une forme longue et fine (stylos, couteaux, ongles, allumettes, tournevis) ; objets larges cylindriques ou rectangulaires (chaussures, lits, mini-voitures, arbres, tours, branches, jambes) ; référents animés (être humains, animaux, aliens) ; entités inanimées.</p>		<p>Manipulation d'entités, typiquement plates (livres, feuilles de papier, vêtements, CD-ROM, soucoupes, assiettes, mini-avion) ; représentation directe d'un référent : apparaît une fois dans les données (griffe d'une machine à attraper les cochons de lait)</p>
	<p>Référents avec une forme perçue comme plate et large (livres, feuilles de papier, miroirs, tableaux, murs, pieds, mains, langues, cassettes vidéo, pancakes) ; également utilisé pour entités qui n'ont pas une forme plate et large au premier abord (tables, chaises, tasses, cercles, carrés, mini-avions, trompes d'éléphants) — de façon générale : focus sur la propriété 'plat' — ; véhicules (voitures, bicyclettes, trains, bateaux, trams, hélicoptères, soucoupe volante, luge mais pas avions ou skis — pour l'auteur : cette cfg° est utilisée pr la classe de véhicules perçus comme plats et larges —) ; véhicule + utilisateur du véhicule ; surface plane comme ground ; parfois utilisée pr représenter des mains</p>		<p>Représentation du mouvement des mains de la machine : version « ouverte » de la cfg° précédente.</p>
	<p>Êtres humains et animaux (focus sur leurs jambes/pattes)</p>		<p>Entités rondes, carrées et cylindriques (banane, barres fines, bouche d'un alien s'apprêtant à embrasser qn).</p>
	<p>Êtres humains accroupis.</p>		<p>en ASL (Supalla, 1982) : entités solides (pierres, têtes), mais en NGT : manipulation de représentations d'entités longues et fines ou entités avec un prolongement cylindrique (un manche de poêle, un mug — tenu par l'anse —, une brosse à dents, etc.)</p>
	<p>Entités sphériques (pierres, balles, fruits) ; entités volumineuses (maisons, villages) ; entités plus abstraites (matières scolaires) ; manipulation d'entités sphériques (pomme qui tombe de l'arbre, balle lancée, etc.)</p>		<p>Entités nécessitant une saisie délicate (couteaux, cuillères, marteaux, tournevis, poêles, pansements)</p>
	<p>Formes cylindriques et incurvées, contenant (tasses, verres, bouteilles, arbres pour certains signeurs) : 3D ; aussi formes géométriques en 2D (cercles, carrés, etc.) ; manipulation des entités suscitées.</p>		<p>Référents de très petite taille voire minuscules (points, mouches) : référents qui n'ont pas de forme particulière ou une forme trop petite pour être représentée (selon Supalla, 1986, l'ASL possède un classifieur similaire)</p>
	<p>Entités petites, rondes et fines (boutons, yeux, pièces de monnaie) ; manipulation d'entités non nécessairement rondes ou cylindriques mais petites et/ou fines (feuilles de papier, saisie d'un tasse de thé, punaises)</p>		<p>Entité plate et angulaire (tableau) (représentation directe du référent)</p>
	<p>(avec deux degrés d'aperture) Entités petites ou rondes et fines (lunettes, yeux, CD-ROM, disques, pièces de monnaie) ; adaptation possible à d'autres entités plus larges par élargissement de l'écartement entre l'index et le pouce. Formerait un groupe de cfg° (avec la précédente) qui distinguent catégoriellement le référent (par analogie avec expérience de Emmorey&amp;Herzig, 2003 pour l'ASL qui faisait état de 3 cfg° différentes pour exprimer 10 médailles de tailles différentes)</p>		<p>(rare) avions (représentation directe du référent)</p>
			<p>(rare, inclut le bras) arbres (comme en ASL)</p>

### 5.1.9 TID

	Objets longs et fins, êtres humains (non-honorifique, Zeshan, 2002)		Objets cylindriques (i.e télescope)
	Objets plats, surfaces, véhicules (voitures, minibus, bicyclette)		<i>mais pouce parallèle à l'index</i> Objets carrés, surtout utilisé avec la configuration I (?)
	Êtres humains se tenant debout ou en train de marcher		Petits objets sphériques
	Êtres humains (honorifique, Zeshan, 2002), bouteilles ou alcools, boissons		Petits objets ronds (pièces de monnaie)
	Êtres humains non honorifiques pluriel		Saisie d'objets (sacs, seaux, bagages), véhicules (i.e conduire)
			Avions

## 5.2 Inventaires de chacun des concepts de forme pour chaque LS




























### 5.2.1 Formes globalement plates

Concept de forme/ LS	ASL	Auslan	BSL	IUR	LSF	LS Centre du Brésil	LSKK	NGT	TID
Forme plate/ Surface plate	 <p>(forme plate et circulaire)</p> <p>Saisie :</p>	 <p>Saisie :</p>	 <p>Saisie :</p>		 <p>(forme plate et circulaire)</p> <p>Saisie :</p>			 <p>Saisie :</p>	
Forme plate plus longue que large									
Forme plate avec volume					 <p>(rendue plate)</p>				
Contour de forme plate								 <p>(et angulaire)</p>	

























Forme plate et large										
----------------------	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

### 5.2.2 Formes globalement arrondies


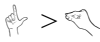


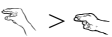





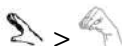
Concept de forme/LS	Auslan	ASL	BSL	IUR	LSF	LS Centre du Brésil	LSKK	NGT	TID
Forme circulaire à deux dimensions (disque)								 (aussi saisie)	
Forme circulaire à deux dimensions (disque) envisagée par son contour									
Forme oblongue en deux dimensions									
Forme tubulaire						 (saisie)			
Forme cylindrique (arrondie, large et courte ; volume plein ou vide)			 (aussi saisie)  (aussi saisie)  (aussi saisie)	 (saisie aussi)	 (aussi saisie)		 (saisie seulement)		

<p>Forme allongée et cylindrique de faible circonférence</p>								 (aussi saisie)	
<p>Forme hémisphérique</p>	 (sans poignet cassé, aussi saisie)	 (doigts plus écartés et poignet droit)	 (doigts plus écartés et poignet droit + aussi saisie)		 (sans poignet cassé, aussi saisie)	 (doigts plus écartés et poignet droit)		 (doigts plus écartés et poignet droit + aussi saisie)	 (doigts plus écartés et poignet droit + aussi saisie ?)
<p>Forme à base arrondie envisagée dans son déploiement (configuration de début et de fin)</p>				 					
<p>Forme +/- sphérique envisagée dans l'intégralité de son volume</p>									
<p>Forme +/- sphérique appréhendée par sa surface</p>	 (sans poignet cassé, aussi saisie)	 (doigts plus écartés et poignet droit) x2 	 (aussi saisie)  (doigts plus écartés et poignet droit + aussi saisie)		 (doigts plus écartés et poignet droit) x2  (aussi saisie)	 	 (aussi saisie)		









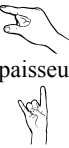






<p>Petite forme plate et circulaire avec variation de taille selon un continuum</p>		 (aussi saisie)	 (aussi saisie)					 (aussi saisie) 	 (aussi saisie ?)
<p>Petite forme sphérique envisagée dans sa surface</p>				 (extrémités des trois doigts se touchant)					
<p>Petite forme sphérique envisagée dans son volume</p>			 (aussi saisie)	 (saisie)		 (saisie)			
<p>Forme aplatie ou rendue plate, écrasée</p>									
<p>Forme munie de saillances dont la forme globale (en reliant imaginaiement les extrémités de ses saillances) est approximativement circulaire</p>		 (aussi saisie)  (à l'horizontal e)			 		 		























### 5.2.3 Formes globalement triangulaires


























Concept de forme/LS	Auslan	ASL	BSL	IUR	LSF	LS Centre du Brésil	LSKK	NGT	TID
Forme se terminant par une pointe									
Forme allongée se terminant en pointe en fin de déploiement et envisagée en tant que volume plein									
Forme allongée se terminant en pointe en fin de déploiement dont on n'envisage que la surface									

## 5.2.4 Formes globalement rectangulaires

Concept de forme/LS	Auslan	ASL	BSL	IUR	LSF	LS Centre du Brésil	LSKK	NGT	TID
Forme oblongue ou rectangulaire									
Forme à angle droit (avec ou sans volume)									
Forme bi-dimensionnelle carrée ou rectangulaire	 (épaisseur)		 (épaisseur)		 x2				
Forme tri-dimensionnelle carrée ou rectangulaire									

### 5.2.5 Formes globalement minces






























Concept de forme/LS	Auslan	ASL	BSL	IUR	LSF	LSKK	LS Centre du Brésil	NGT	TID
Forme allongée et mince		 <p>(instr.) (et instr.)</p>	 <p>Saisie : (instr.) (et instr.)</p>	 <p>Saisie :</p>	 <p>Saisie :</p>	 <p>Saisie :</p>	 <p>Saisie :</p>	 <p>Saisie :</p>	 <p>Saisie :</p>
Forme fine et allongée isolée									 (honorifique)
Deux formes allongées et minces									
Quatre formes allongées et minces									












Plusieurs formes allongées et minces					 x2				
Forme de très faible épaisseur (x2 : et allongée)	 (saisie)  	 (saisie)	 (saisie)	 (saisie)	 x2  (saisie)	 (saisie)		 (saisie)	
Forme filiforme		 (saisie)			 (saisie)		 (saisie)		
Forme allongée et légèrement curviligne									
Forme crochue									

Forme  
noueuse



## 5.2.6 Formes globalement munies de saillances

































Concept de forme/ LS	Auslan	ASL	BSL	IUR	LSF	LS Centre du Brésil	LSKK	NGT	TID
Contour de forme allongée aux côtés approximativement parallèles				 					
Forme globale munie de deux saillances parallèles (sans s'en écarter)									
Forme globale munie de deux saillances latérales non parallèles (perpendiculaires ou non)	 		  		  	 	 		
Forme munie de trois prolongements saillants									
Forme munie de multiples saillances									
















<p>Forme en légère saillie sur fond plat</p>									
<p>Forme d'écoulement liquide dirigé</p>									
<p>Forme à saillance(s) crochue(s)</p>									
<p>Toute forme à saillance</p>									



## 5.3 Inventaires de chacun des concepts de forme pour les locuteurs de Soure



























### 5.3.1 Formes globalement plates

















Concept de forme/ Locuteur	Araceli	Edilene	Erica	Mariana	Neilo	Raquel	Silvia	Suzana
Forme plate/ Surface plate	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Hamac qui se renverse : </li> <li>• Hamac, sol (avec ou sans avant-bras), livre, sol : </li> <li>• Pied :  (pouce relâché)</li> <li>• Mur, toit, moustiquaire, cahier, steak : </li> <li>• Cahier, feuille, poêle : </li> <li>• Indicateur de taille : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Sol : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Livre, toit, billet, ventre plate feuille de papier, lame, pied : </li> <li>• Mur :  (relâché)</li> <li>• Sol, surface, rue, large pinceau, arbre tombé à terre :  (+ avant-bras ou pas)</li> <li>• Saisie de sandwich : </li> <li>• Indicateur de taille/ distance :  </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Mur, toit : </li> <li>• Sol : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Livre : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Patte de chat posée : </li> <li>• Dent de souris : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Aile oiseau, livre, chevelure lisse, douleur : </li> <li>• Sol :  (+ avant-bras)</li> <li>• Patte de chat posée :  (+ avant-bras)</li> <li>• Hamac qui se renverse, mur, feuille de papier, table d'école, ventre plat, toit : </li> <li>• Indicateur de taille/ distance :  </li> <li>• </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Livre : </li> </ul>
Forme plate plus longue que large						<ul style="list-style-type: none"> <li>• Dent de souris : </li> </ul>		
Forme plate avec volume	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Moustiquaire arrondie : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Hamac qui se renverse : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Hamac qui se renverse : </li> </ul>				<ul style="list-style-type: none"> <li>• Hamac qui se renverse :  </li> </ul>	













Contour de forme plate								
Forme plate et large	<ul style="list-style-type: none"> <li>Vent, homme qui rampe, homme qui part, forme envisagée en mouvement ) —femme —, corne de taureau envisagée comme obstacle à franchir, moustiquaire : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Hamac au sol : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Individu en mouvement : </li> <li>Patte de chat envisagée en mouvement : </li> <li>Souris envisagée en mouvement : </li> <li>Accompagnateur de mouvement : </li> <li>Vent : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Individu ou élément envisagé en mouvement : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>Homme qui rampe : </li> <li>Patte de chat envisagée en mouvement, tiroir qui s'ouvre : </li> <li>Souris envisagée en mouvement rapide : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Mur : </li> <li>Individu en mouvement : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Hamac : </li> <li>Homme qui rampe : </li> </ul>





### 5.3.2 Formes globalement arrondies

Concept de forme/ Locuteur	Araceli	Edilene	Erica	Mariana	Neilo	Raquel	Silvia	Suzana
Forme circulaire à deux dimensions (disque)			<ul style="list-style-type: none"> <li>Oreille de souris : </li> <li>Piqûre de moustique : </li> </ul>				<ul style="list-style-type: none"> <li>Tâche sur la peau : </li> <li>(autres doigts déployés ou non)</li> </ul>	

<p>Forme circulaire à deux dimensions (disque) envisagée par son contour</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Zéro : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Contour d'un trou de souris : </li> <li>• Bol :  (relâché) </li> <li>• Sandwich rond : </li> <li>• Zéro : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Oeil grand ouvert : </li> </ul>			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Piqûre de moustique : </li> <li>• Cuisse, mollet, bras, petit pot de crème :  (x2)</li> </ul>	
<p>Forme oblongue en deux dimensions</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Vagin :  (x2)</li> </ul>						<ul style="list-style-type: none"> <li>• Spermatozoïde : </li> </ul>	
<p>Forme tubulaire</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie d'un pot de glace : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie de bouteille, de bocal :     (parfois auriculaire tombant)  (ouverte) </li> <li>• Jambe auparavant fine :  </li> </ul>			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Bouteille, tasse (saisie et reprise de forme) : </li> <li>• Saisie d'une tige épaisse de plante : </li> <li>• Saisie de bouteille :  </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Jambe :  (x2)</li> <li>• Saisie de bocal : </li> </ul>	




<p>Forme cylindrique (arrondie, large et courte ; volume plein ou vide)</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Bosse : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• De façon abstraite, pulsion de douleur :  &gt; </li> </ul>				<ul style="list-style-type: none"> <li>• Bosse : </li> </ul>	
<p>Forme allongée et cylindrique de faible circonférence</p>			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie d'ovaire : </li> </ul>				<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie d'ovaire : </li> </ul>	
<p>Forme hémisphérique</p>			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Fesse musclée, chevelure touffue : </li> <li>• Ventre de femme enceinte : main plate légèrement incurvée/  écarté (x2 ou x1)</li> </ul>			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Abat-jour (dôme) : </li> <li>• Museau de chien : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie de masque à oxygène : </li> <li>• Chevelure touffue : </li> <li>• Ventre de femme enceinte : main plate légèrement incurvée/  écarté (x2 ou x1)</li> <li>• Paumettes ayant perdu de leur élasticité : </li> </ul>	
<p>Forme à base arrondie envisagée dans son déploiement (configuration de début et de fin)</p>			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Touffe de poils :  &gt; </li> </ul>					

<p>Forme +/- sphérique envisagée dans l'intégralité de son volume</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Arbre :  (+ avant-bras)  (+ avant-bras)</li> <li>• Air :    (relâché)</li> <li>• Saisie de fruit arrondi :  :  &gt;</li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Tête humaine : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Métaphoriquement, son : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Plante :  (+ avant-bras)</li> </ul>		
<p>Forme +/- sphérique appréhendée par sa surface</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie d'effets personnels rangés en vitesse dans un sac :  (relâché)</li> </ul>					<ul style="list-style-type: none"> <li>• Bague : </li> </ul>		
<p>Petite forme plate et circulaire avec variation de taille selon un continuum</p>								
<p>Petite forme sphérique envisagée dans sa surface</p>								



Petite forme sphérique envisagée dans son volume	<ul style="list-style-type: none"> <li>Saisie de pépin : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Yeux exorbités par la colère du taureau :  (arrondi)</li> </ul>						
Forme aplatie ou rendue plate, écrasée								
Forme munie de saillances dont la forme globale (en reliant imaginaiement les extrémités de ses saillances) est approximativement circulaire								
Forme arrondie envisagée en mouvement	<ul style="list-style-type: none"> <li>Taureau qui fonce dans le mur : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>Pied envisagé en mouvement (sur vélo) : </li> </ul>					






### 5.3.3 Formes globalement triangulaires

Concept de forme/ Locuteur	Araceli	Edilene	Erica	Mariana	Neilo	Raquel	Rosiani	Silvia	Suzana

Forme se terminant par une pointe			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Moustique : </li> </ul>			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Moustique : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Hamac : </li> </ul>	
Forme allongée se terminant en pointe en fin de déploiement et envisagée en tant que volume plein								
Forme allongée se terminant en pointe en fin de déploiement dont on n'envisage que la surface								

### 5.3.4 Formes globalement rectangulaires





















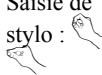


























Concept de forme/ Locuteur	Araceli	Edilene	Erica	Mariana	Neilo	Raquel	Silvia	Suzana
Forme oblongue ou rectangulaire			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Lit : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Indicateur de taille d'un verre d'alcool : </li> </ul>				
Forme à angle droit (avec ou sans volume)								




















Forme bi-dimensionnelle carrée ou rectangulaire				<ul style="list-style-type: none"> <li>• Pancarte :              (x2)              (x2, relâché)</li> <li>• Contour de pancarte :  </li> </ul>				
Forme tri-dimensionnelle carrée ou rectangulaire			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Large superficie d'un bâtiment :              (doigts écartés et cfg° relâchée)</li> </ul>				<ul style="list-style-type: none"> <li>• Large bâtiment :              (doigts écartés et cfg° relâchée)</li> </ul>	
























### 5.3.5 Formes globalement minces
















Concept de forme/ Locuteur	Araceli	Edilene	Erica	Mariana	Neilo	Raquel	Silvia	Suzana
-------------------------------	---------	---------	-------	---------	-------	--------	--------	--------



<p>Forme allongée et mince</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corde : </li> <li>• Trajectoire du regard ou de la parole, ou d'une idée, homme, pal de ventilateur, aiguille, ride : </li> <li>• Saisie de stylo : </li> <li>• Saisie de cuillère : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corde : </li> <li>relâché </li> <li>relâché </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corde, lame, humain, pied de ventilateur, pal de ventilateur, trajectoire d'une idée, trompe de Fallope : </li> <li>• relâché </li> <li>relâché </li> <li>• Moustique envisagé en mouvement : </li> <li>• Saisie de bouteille, du rebord de la fenêtre, de guidon, haltère, canne : </li> <li>• Lame de rasoir : </li> <li>• Indicateur de taille : </li> <li>• Saisie de rasoir, de peigne : </li> <li>• Saisie de stylo : </li> <li></li> <li></li> <li>• Corps fin : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Borne temporelle, trajectoire du son ou d'une idée ou du regard, pal de ventilateur : </li> <li>• Saisie de stylo : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corde : </li> <li>• Homme : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corne taureau : </li> <li>(aussi dent de souris) </li> <li>• Homme : </li> <li>• Saisie du rebord d'une fenêtre, du pis d'une vache, d'une bûche : </li> <li></li> <li>• Saisie d'une bouteille puis dépôt : </li> <li></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Individu, trajectoire du regard, ride, aiguille, lame de bistouri, trompe de Fallope : </li> <li>• Corde : </li> <li>• Indicateur de taille/ borne spatiale : </li> <li>• Lame de rasoir : </li> <li>• Jambe : </li> <li>relâchée + avant-bras</li> <li>• Saisie de régulateur de ventilateur : </li> <li>r : </li> <li>• Saisie de stylo, craie : </li> <li>(relâché)</li> <li>• Saisie de guidon de mobylette, de canne : </li> <li>• Seringue : </li> </ul>	
<p>Forme fine et allongée isolée</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Un : </li> <li></li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Un : </li> <li></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Un seul : </li> </ul>			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Un : </li> <li></li> </ul>	













<p>Deux formes allongées et minces</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Jambes humaines : </li> <li>Vélo (deux axes, x2) : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Jambes humaines : </li> <li>Vélo (deux axes, x1) : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Jambes humaines, pattes de chat ou de souris, vélo, ciseaux : </li> <li>Deux : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Moustique :  (crochu)</li> <li>Deux yeux (envisagée s par le lien qui les unit), jambes humaines : </li> <li>Vélo (deux axes, x2 ou x1) : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>Jambes humaines, pattes de souris se déplaçant debout : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Cordes du hamac, ciseaux, Jambes humaines, deux individus : </li> <li>Pince à épiler : </li> <li>Vélo (deux axes, x2) : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Jambes humaines : </li> </ul>
<p>Quatre formes allongées et minces</p>			<ul style="list-style-type: none"> <li>Quatre :  (horizontal)</li> </ul>					
<p>Plusieurs formes allongées et minces</p>			<ul style="list-style-type: none"> <li>Cinq éléments : </li> </ul>				<ul style="list-style-type: none"> <li>Poils proliférant : </li> <li>Cinq éléments, multiples vergetures /rides : </li> <li>Regards pluriels : </li> </ul>	















<p>Forme de très faible épaisseur (et allongée)</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie d'interrupteur de ventilateur : </li> <li>• Saisie de billet : (frottant) </li> <li>• Saisie de couvercle souple de pot de glace : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie de couvercle souple de bouteille : </li> <li>• Moustique : </li> <li>• Saisie de billet : (frottant) </li> <li>• Saisie de feuille de papier : </li> <li>• Saisie de linge : </li> <li>• Saisie de serviette hygiénique : </li> </ul>			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie de couvercle souple de bouteille : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Moustique : </li> <li>• Saisie de feuille : </li> <li>• Saisie de billet : (frottant) </li> </ul>	
<p>Forme fine allongée et souple</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie de moustiquaire : </li> <li>• Saisie d'anse de sac : </li> <li>• Saisie nonchalante d'anse de sac : (relâché) </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Moustache de chat, poil, queue de cheval lisse : </li> <li>• Saisie de couverture : </li> </ul>			<ul style="list-style-type: none"> <li>• Moustache de chat : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie de mouchoir autour du nez : </li> <li>• Saisie de couette (ou reprise de forme ?) : </li> </ul>	
<p>Forme filiforme</p>						<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie de paille : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Saisie de trompe de Fallope : </li> </ul>	

Forme allongée et légèrement curviligne	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corne de taureau : </li> <li>• Sourire :  (horizontal)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corne de taureau :  (relâché)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corne de taureau :  (annulaire légèrement écarté — physiologie)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corne de taureau : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corne de taureau ou de vache : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corne de taureau :  </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corne de taureau : </li> </ul>
Forme crochue	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Virgule : </li> </ul>						<ul style="list-style-type: none"> <li>• Moustache (renvoyant au père) : </li> </ul>	
Forme noueuse	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corde, deux aiguilles indiquant « midi » : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corde : </li> </ul>				<ul style="list-style-type: none"> <li>• Corde : </li> <li>• Extrémité artificielle de trompe de Fallope : </li> </ul>	

### 5.3.6 Formes globalement munies de saillances











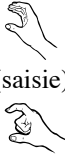











Concept de forme/ Locuteur	Araceli	Edilene	Erica	Mariana	Neilo	Raquel	Silvia	Suzana
Contour de forme allongée aux côtés approximativement parallèles								
Forme globale munie de deux saillances parallèles (sans s'en écarter)								





























<p>Forme globale munie de deux saillances latérales non parallèles (perpendiculaires ou non)</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Cornes du taureau (qui fonce dans mur ou pas, pr le ): </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Cornes du taureau qui fonce dans mur :  </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Cornes du taureau qui empale qqn : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Cornes du taureau qui fonce dans mur :  </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Arbre dégarni :  + avant-bras</li> <li>• Cornes du taureau qui fonde dans mur : </li> </ul>	
<p>Forme munie de trois prolongements saillants</p>								
<p>Forme munie de multiples saillances</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Arbre :  (avec avant-bras)</li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• Patte de chat avec griffes apparentes : </li> </ul>				<ul style="list-style-type: none"> <li>• Arbre :  (avec avant-bras)</li> </ul>	
<p>Forme en légère saillie sur fond plat</p>								

<p>Forme d'écoulement liquide dirigé ou non</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Jus de fruit coulant : </li> <li>Liquide qui se répand rapidement : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>Lait : </li> <li>Sang des menstrues : </li> <li>Eau : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Bouteille d'alcool : </li> <li>Eau : </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>Lait : </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Sang des menstrues : </li> <li>Eau : </li> </ul>	
<p>Forme à saillance(s) crochue(s)</p>			<ul style="list-style-type: none"> <li>Idée « absorbée » par le cerveau : </li> <li>Douleur se propageant : </li> </ul>					
<p>Toute forme à saillance</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Enseigne : avant-bras + </li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>Enseigne : avant-bras + </li> </ul>					






## 5.4 Noyau commun

### 5.4.1 Noyau commun pour chaque LS










Configuration porteuse de sens commune à :	Forme globalement plate	Forme globalement arrondie	Forme globalement triangulaire	Forme globalement rectangulaire	Forme globalement mince	Forme munie de saillances
9 LS						
8 LS					 (saisie)	
7 LS						
6 LS					  (saisie ?)  (saisie)	
5 LS		 (saisie)				
4 LS	Saisies : 	 (saisie)    (aussi saisie)				













3 LS					  (saisie)  	  
2 LS	   Saisies :  	   (saisie) 	  	 	 (instr.) 	

















#### 5.4.2 Noyau commun pour les locuteurs de Soure

Configuration porteuse de sens commune à :	Forme globalement plate	Forme globalement arrondie	Forme globalement triangulaire	Forme globalement rectangulaire	Forme globalement mince	Forme munie de saillances
8 Locuteurs						
7 Locuteurs	Forme plate + forme en mouvement et appréhendée comme plate dans ce contexte : 				Deux formes allongées et minces :   Forme allongée et légèrement curviligne : 	
6 Locuteurs						



5 Locuteurs						<p>Forme globale munie de deux saillances latérales non parallèles :</p> 
4 Locuteurs	<p>Forme plate qui se renverse :</p>  <p>Forme en mouvement et appréhendée comme plate dans ce contexte :</p> 	<p>Forme arrondie (saisie ou reprise de forme) :</p>  <p>Forme hémisphérique :</p> 			<p>Forme allongée et mince :</p>  <p>Saisie de forme allongée et mince :</p>  <p>Deux formes allongées et minces (vélo) :</p> 	<p>Forme globale munie de deux saillances latérales non parallèles :</p> 

<p>3 Locuteurs</p>	<p>Indicateur de taille/ distance :</p> 	<p>Forme arrondie (reprise de forme) :</p>  <p>Contour de forme arrondie : (ou arrondi)</p>  <p>Forme circulaire en 2D :</p> 			<p>Saisie de forme allongée et mince :</p>     <p>(frottant)</p> <p>Reprise de forme allongée et mince :</p>  <p>Forme allongée et fine isolée :</p>  <p>Saisie de forme de très faible épaisseur :</p>  <p>Forme noueuse :</p> 	
--------------------	---	--	--	--	--	--

<p>2 Locuteurs</p>	<p>Forme plate de faible largeur :</p>  <p>Vent :</p> 	<p>Forme sphérique (ou envisagée comme telle) :</p>  <p>Forme circulaire en 2D ou envisagée comme telle :</p>  <p>(parfois saisie : Araceli)</p> <p>Reprise de forme arrondie :</p>  <p>Forme hémisphérique :</p>  <p>écarté (x2 ou x1)</p> <p>Saisie de forme arrondie et molle :</p>  <p>Saisie de forme arrondie en 2D</p> 	<p>Forme allongée de petite taille :</p> 	<p>Large forme globalement rectangulaire :</p>  <p>(doigts écartés et configuration relâchée)</p>	<p>Forme allongée et mince au bord coupant :</p>  <p>Indicateur de taille/borne spatiale :</p>  <p>Forme allongée et légèrement curviligne :</p>  <p>Forme crochue :</p>  <p>Saisie de forme de faible épaisseur :</p> 	<p>Forme avec de multiples saillances :</p> 
--------------------	--	---	--	---	--	---

## **6. Les lemmes relevés dans la séquence de discours spontané**

Les éléments indiqués en italiques sont ceux pour lesquels il est difficile de statuer sur la stabilisation de l'unité. Ces éléments n'ont donc pas été pris en compte dans la comptabilisation des lemmes mais sont indiqués ici à titre informatif.

Les éléments en gras sont ceux qui sont partagés par plus d'une locutrice.

Locuteur	Liste des lemmes avec code temporel
Araceli	<p>Aliment spécifique 9:37  Ami 10:40 ; 10:41:50  <b>Après 13:59</b>  Après, quoi ? 0:27 ; 0:28  <b>Argent 6:56</b>  <b>Arrêter 9:23</b>  Autre aliment 10:40 ; 10:41  <b>Beaucoup 12:59 ; 16:54</b>  <b>Bien 6:11</b>  <b>Buffle 9:35</b>  Calmer, apaiser 2:32 (<i>dans TP semi a priori</i>)  <b>C'est pareil 10:36 ; 10:39</b>  Certo 4:50  <b>Cinq 6:49 ; 8:02 ; 8:08</b>  <b>Comprendre 5:19 ; 5:23 (index) 16:29 (bouton)</b>  Danser 0:17  <b>Deux 16:46 (V) ; 9:22</b>  Drôle 13:15  Fausse couche 16:55  <b>Fille 9:25 ; 16:52</b>  Heure 7:40 ; 7:43 ; 8:00 ; 8:06  <b>Il y a longtemps 6:21</b>  <b>Manger 9:29 ; 9:30 dans TP semi</b>  <b>Menstruations 15:37 ; 16:07</b>  Midi 7:44  <b>Mourir/mort 2:26 ; 2:32 ; 16:39</b>  <b>Neuf 6:49 ; 8:04</b>  <b>O bufalo do Marajo' (groupe de musique) 0:13 (J)</b>  'O bufalo do Marajo' (groupe de musique) 0:20 (H)  Opération (ligature des trompes) 16:27  Oui 4:50  <b>Parler 6:11</b>  <b>Partir 0:27 ; 0:29</b>  Piqûre 6:27 (<i>dans TP semi a priori</i>)  <b>Rien/Nul (idée de péjorativité) 5:23 ; 6:46</b>  <b>Sept 6:27</b>  Sourd 6:10  <b>Trois 9:50 ; 14:19 ; 14:21 ; 14:31 (W horizontal) ; 9:22</b>  <b>Un 6:26 ; 9:28 ; 16:48 ; 16:51 (index) ; 6:46 ; 14:20 ; 14:22 (A) ; 9:22</b>  <b>Un peu 9:21 (dsTP)</b>  <b>Vanilson 6:07 ; 6:20 ; 6:38 ; 6:39</b>  Vergetures 12:45  Viande 9:23  Virgule 6:58  Vite 5:17  <b>Voir 0:22 (index) ; 6:36 ; 9:21 ; 0:48</b>  Zéro 6:50 (O)</p>

Erica	<p> <b>Après 3:12</b>  Apprendre 5:36  Arbre 14:09  <b>Argent 9:40</b>  Autre 6:33 ; 15:43  Avoir le nez qui coule 2:23  <b>Beaucoup (de fois) 2:21 ; 8:30 ; 8:35</b>  <b>Bien 16:11 ; 16:12 (pour « j'ai mes règles »)</b>  <b>Buffle 11:52</b>  Carrefour/intersection 11:19 ; 13:59  <b>C'est terminé 8:24</b>  <b>Cinq 7:02</b>  <b>Détester/Ne pas aimer 17:01 (début) ; 17:03 ; 17:09 ; 8:23 ; 14:22</b>  <b>Deux 7:40:00 (V horizontal) ; 9:15 (L horizontal, pour « deux mille ») ; 11:58 (V, pour désigner la deuxième rue) ; 15:51 (L horizontal)</b>  <b>Dix 7:01 ; 7:11</b>  Dix-huit 7:41  Étudier 8:50 ; 8:52 ; 8:56  Faire mal 15:32 ; 16:19 ; 16:21  <b>Fille 13:32</b>  Fort 14:43  <b>Grand-mère/vieille 12:08 ; 12:10</b>  Hôtel 1:58 ; 2:00 ; 2:02 ; 11:05 (vérifier si mains sont identiques) ; 11:04 ; 11:22  Il y a 0:14  <b>Il y a longtemps 6:22</b>  Jaune 11:26 ; 11:28  <b>Loin 11:51 ; 11:49 ; 11:59</b>  Maigre 7:12  Maison 0:15 ; 1:56 ; 1:57 ; 2:27:00 ; 2:27:50 ; 2:48 ; 10:55 ; 11:04  <b>Même 7:51</b>  <b>Menstruations 15:48</b>  <b>Mort 9:06 ; 9:21 ; 13:07</b>  <b>Neuf 9:17</b>  <b>Pas bien (idée de péjorativité) 2:35 ; 16:10:00 (pour « ménopause ») ; 16:10:60 (idem) ; 16:44 (idem)</b>  <b>Plage 10:50 ; 10:56 ; 10:59</b>  Plaquer ses cheveux 8:11 (ré-interprétation de mon signe de la LSF)  <b>Porter un bébé/s'occuper d'un bébé 12:50 ; 13:06 ; 13:24 ; 13:28</b>  Proche 11:52 ; 11:53  <b>Quatre 12:19 ; 15:10 ; 12:11 ; 12:15 ; 12:17 ; 12:19 ; 15:45</b>  Rue 14:00 (sans main support) ; 14:05 ; 14:07 ; 11:21 ; 11:37 ; 11:43 ;  <b>Sang 17:05</b>  Se moucher 2:40  <b>Sept 9:17 ; 9:18 ; 9:20 ; 11:40 ; 11:42 ; 11:44</b>  <b>Seul(e)/un 5:38 ; 5:52:00 ; 5:52:50 ; 6:34 ; 11:56 (index)</b>  <b>Six 11:38</b>  Spray 0:18 ; 0:25 (sans main plate support) ; 0:31 (sans main support)  Tomber 3:08 (<i>regard flou</i>)  <b>Trois 7:03 ('oui') ; 7:40:50 ; 7:44 ; 7:45 ; 7:47 ; 7:51 ; 12:10 ; 12:16 ; 12:18 ; 15:44 ; 15:50 (W horizontal)</b>  <b>Trompée/cocue 9:59 ; 10:00 (position neutre) ; 10:03 ; 10:28 ; 10:29 (sur la tête)</b>  <b>Un 7:39 ; 7:41 ; 7:44 ; 7:45 ; 7:46 ; 7:51 ; 9:11 (A)</b>  Vélo 3:10 (<i>poings fermés</i>)  Ventilateur 2:43 ; 2:45 (<i>index</i>)  <b>Voir 6:36 ; 6:44 (au passé, mouvement de répétition) ; 14:35 ; 9:25</b>  <b>Zéro 9:16:00 ; 9:16:50 (petit O)</b> </p>
-------	---





Mariana	<p><b>Après 0:31 ; 16:42</b>  Avoir les yeux ronds 12:05 ; 12:14  Avoir un toit penché 11:22  Boire 0:29 ; 0:37  Concert 0:44  <b>Comprendre 1:01</b>  <b>Deux 13:56 (L horizontal) ; 13:59 (idem) ; 14:00 (idem) ; 15:50 (V) ; 16:39</b>  Dieu 0:38  Douleur 13:14 ; 13:19 ; 13:20  <b>Écrire 5:49</b>  Éteindre (le ventilateur) 2:42  <b>Fini 14:36 (à deux mains) ; 15:51 (à une main = arrêter)</b>  Homme 0:38  <b>Loin 11:16</b>  Mort 16:39  Moustique 0:07 ; 0:09  Nom-signe de l'école 5:56 ; 5:48 ; 5:49  <b>O bufalo do Marajo' (groupe de musique) 0:20</b>  <b>Parler 11:13</b>  <b>Plage 10:55</b>  <b>Porter son bébé 12:57 ; 12:58 ; 13:00 ; 13:29</b>  Se baigner 10:51 ; 10:52  <b>Sept 13:56 ; 13:59 ; 14:01</b>  Sévère 4:40 ; 4:42  Un 0:25 (<i>index</i>) ; 14:01 (A)  Vélo 13:47 (P)  <b>Voir 1:02 ; 11:13 ; 14:49 ; 14:50</b></p>
---------	--




Silvia	<p>       Âge 7:03 (main plate)        Âge 16:20 ; 16:21 (J)  <b>Après 7:05 ; 8:42 (L horizontal) ; 8:45 (idem) ; 14:15 (index) ; 14:16 (idem) ; 14:21 (idem) ; 16:08 ; 7:28 (regard sur mains car juste avant un TTF)</b>  <b>Argent 9:36 (regard sur mains) ; 9:50 ; 10:02</b>  <b>Arrêter 6:14</b>        Avoir des vergetures 12:47 (regard un peu flou et unité + longue) ; 13:05        Autre 13:08        Avoir un bleu 14:07        Août 5:49        Bras 7:16 ; 7:18 (regard interlocuteur sur la fin seulement... TTF, pointage ou UL ?)  <b>C'est fini 0:30 ; 1:47 ; 5:46 ; 10:28 ; 10:39 ; 14:41 ; 14:42 ; 14:45 ; 14:51 ; 14:52 ; 15:14 ; 15:30</b>  <b>Cinq 8:48:50</b>  <b>Détester/ne pas aimer 14:58</b>  <b>Deux 6:40 (L horizontal) ; 8:41 (idem) ; 9:19:50 (idem) ; 12:51 (idem) ; 14:29:50 (idem) ; 14:31 (idem) ; 9:25 (regard sur mains) ; 7:01 (V) ; 7:07 (idem) ; 7:09 (idem) ; 7:38 (idem) ; 7:39 (idem) ; 14:17 et 14:23 (V horizontal)</b>        Deux heures et demie 17:03  <b>Dix 6:58 ; 7:00 ; 7:07 ; 7:08 ; 7:37 ; 7:38</b>  <b>Écrire 4:13 ; 5:29 (dans TP semi ? Impossible de vérifier le regard) ; 5:31 (idem) ; 5:32 (idem)</b>        Etc./moins 14:19        Être enceinte 9:18 ; 13:06 ; 14:22 ; 14:32 ; 14:42 (à deux mains) ; 9:02 (regard impossible à vérifier) ; 10:36 ; 14:14 (une main) ; 14:36 (deux mains)  <b>Femme cocue 9:57 (regard vague)</b>        Frapper 13:39 (regard sur interlocuteur et investissement corporel relativement important)        Froid 2:55        Gratter 1:04        Huit 8:51  <b>Il y a longtemps 4:08 ; 5:01 ; 5:08 ; 7:04 ; 7:44 ; 8:37 (à deux mains) ; 8:38 (idem) ; 9:23 ; 9:26 ; 11:08 ; 15:34 (une main)</b>        Joli 6:57 ; 7:44        Laide 8:02  <b>Manger 7:26</b>        Martha 6:26 ; 6:28  <b>Menstruations 17:09 ; 17:10:50</b>        Moustique 0:21:50 (dans TS a priori) ; 1:03 (dans TP semi mais regard sur interlocuteur) ; 1:44 (dans TS mais regard interlocuteur)  <b>Neuf 3:50 ; 3:51 ; 3:54 ; 4:32 ; 6:41 ; 6:42 ; 8:35:50 ; 8:35 ; 8:39 ; 8:40 ; 8:43:50 ; 8:44 ; 8:47 ; 8:48 ; 8:52 ; 8:58:50 ; 8:59</b>        Nom-signe d'une femme de Soure 14:38  <b>Nul 5:39</b>        Octobre 9:00  <b>Partir 6:19 ; 6:21 ; 5:46 (TS mais regard interlocuteur) ; 5:46:50 ; 5:58 ; 5:59</b>        Petite 4:11 (dans TTF mais regard interlocuteur, auparavant produit en SGI) ; 4:47 (idem, à deux mains : « petites toutes les deux ») ; 8:10 (regard impossible à vérifier) ; 9:04 (TTF mais regard interlocuteur)        Père 9:33 ; 9:34        Pot 0:25 (dans TTF mais regard interlocuteur)  <b>Porter un bébé 12:48 (unité + longue) ; 12:59 ; 13:04</b>  <b>Quatre 14:25 (horizontal) ; 14:26:50</b>        Raser 0:45:50 (dans TP mais regard interlocuteur) ; 1:04:50 (dans TP mais regard interlocuteur)        Réfléchir 5:56 ; 6:04 (dans TP semi)        Refuser 14:34 ; 14:39        Rien 9:12        Rouge 13:42:50  <b>Sang 16:03</b>        Se moucher 2:21 (dans TP mais regard interlocuteur)  <b>Sept 6:43 ; 8:50:50 ; 9:26 (regard sur mains) ; 16:56 (à deux mains)</b>  <b>Seule 5:47 ; 5:54 ; 6:00 ; 6:18 ; 6:19 ; 6:23</b>  <b>Sévère 4:38 ; 4:46</b>  <b>Six 8:50 ; 16:56 (à deux mains)</b>  <b>Super 1:25 ; 1:28 (à deux mains) ; 9:20 ; 10:08 ; 10:10 ; 10:12 ; 12:31</b>        Tomber 13:55  <b>Trois 14:24 (W horizontal) ; 14:30 (idem) ; 6:14 (dans TP)</b>  <b>Un 3:49 ; 3:53 ; 4:31 ; 6:41 ; 8:34 ; 8:35:50 ; 8:39 ; 8:43 ; 8:46 ; 8:58 ; 8:59:50 ; 14:17 et 14:22:50 (index horizontal) ; 14:18 (A) ; 15:11 (« un seul ») ; 15:12 (« une fois ») ; 15:13 (idem)</b>  <b>Vanilson 5:42 ; 6:10</b>        Vieille 12:10        Vélo 13:50 (V)  <b>Voir 6:33 (dans DT semi) ; 10:08:50 (dans TP semi, sens de « espionner »)</b> </p>
--------	---

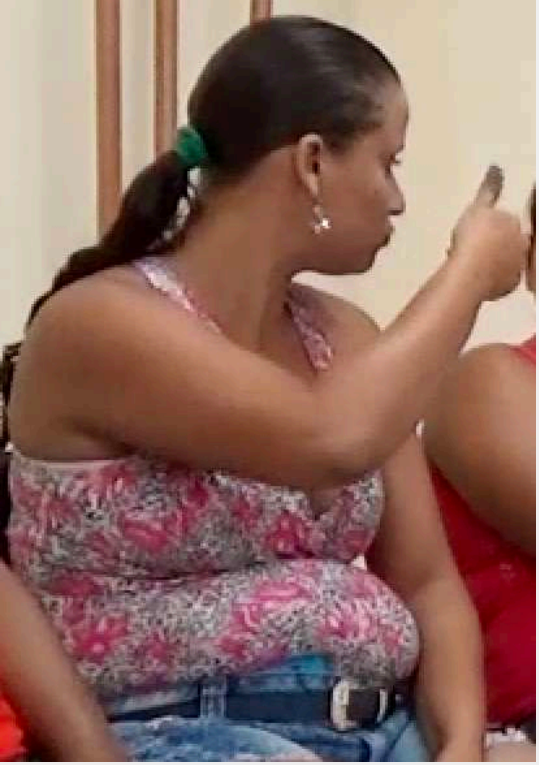
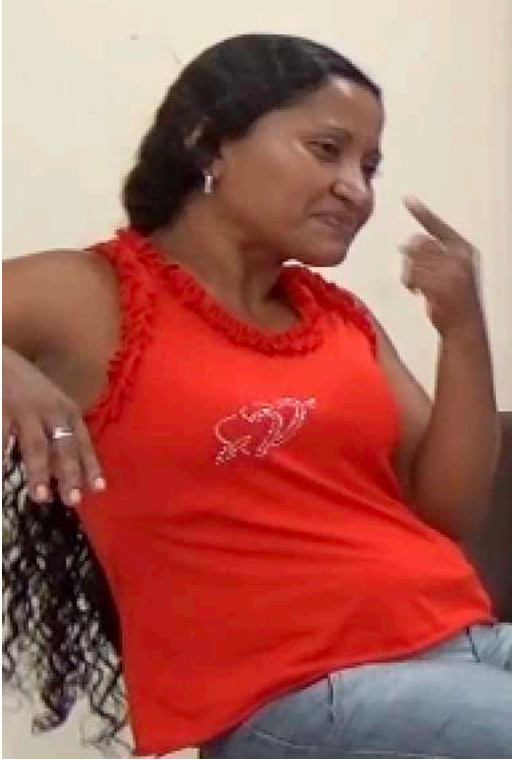



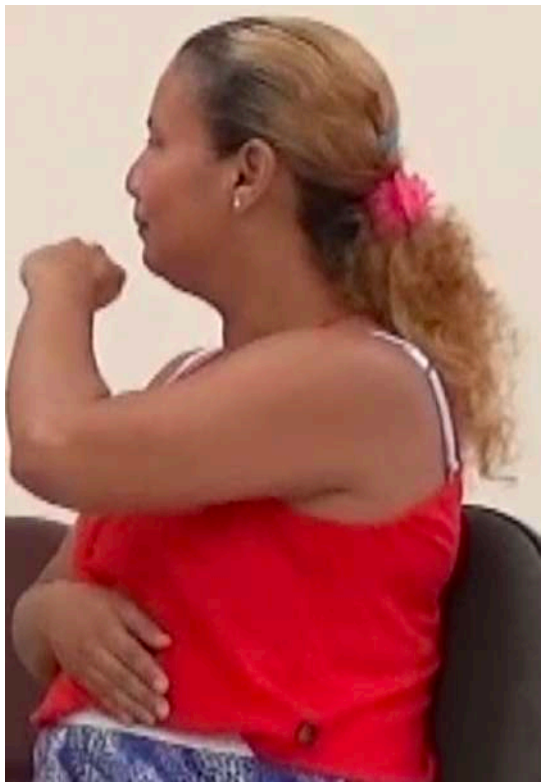
## 7. Glossaire du lexique partagé



UL partagée	Nombre de locuteurs concernés	Capture d'écran
<p>TAUREAU<sup>1</sup> ➤            BUFFLE            (ou, par métonymie, CONCERT DU GROUPE DE MUSIQUE « O BÚFALO DO MARAJO » ayant pour symbole le buffle ; ou FAZENDA DE BUFFLES)</p>	<p>5</p> <p>Histoires élicitées :            Erica            Raquel</p> <p>Discours spontané :            Araceli            Erica            Mariana            Silvia</p>	
<p>*ARBRE</p>	<p>4</p> <p>Histoires élicitées :            Araceli            Raquel            Silvia</p> <p>Discours spontané :            Erica</p>	


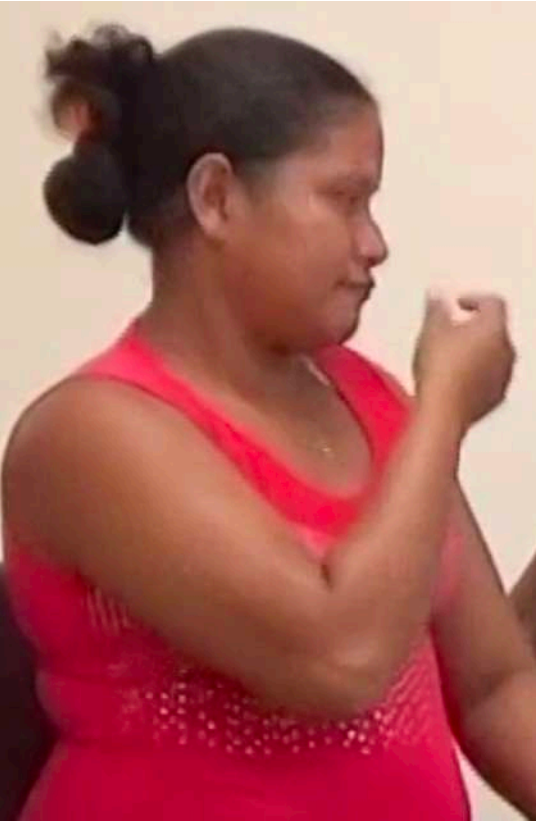
<p>COMPRENDRE </p>	<p>4</p> <p>Histoires élicitées : Araceli Silvia</p> <p>Discours spontané : Araceli Mariana</p>	
<p>*ENSUITE  horizontal</p>	<p>4</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Mariana Silvia</p>	



<p>*DEUX </p>	<p>4</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Mariana Silvia</p>	
<p>*SEPT</p>	<p>4</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Mariana Silvia</p>	

<p>*UN</p>	<p>4</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Mariana Silvia</p>	
<p>*VOIR</p>	<p>4</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Mariana Silvia</p>	

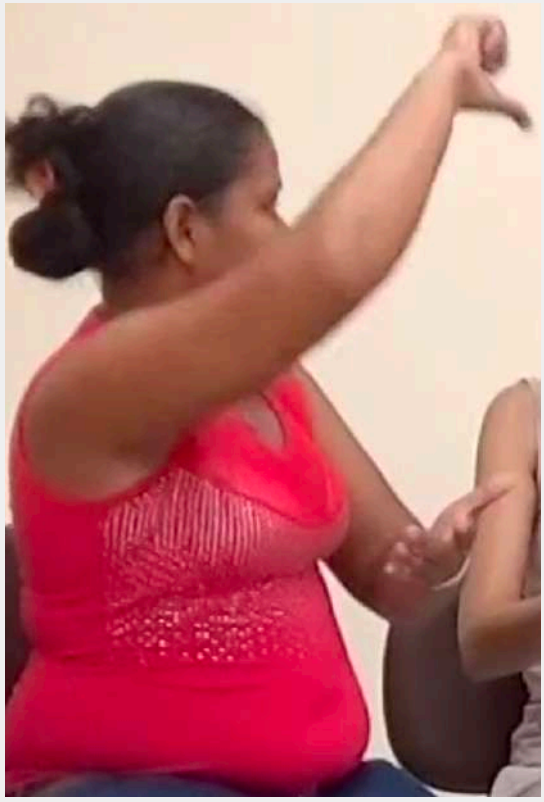

<p>*ARGENT</p>	<p>3</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Silvia</p>	
<p>ARRÊTER<sub>1main</sub></p>	<p>3</p> <p>Discours spontané : Araceli Mariana Silvia</p>	



<p>`BIEN/SUPER<sub>1main</sub></p>	<p>3</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Silvia</p>	
<p>*C'EST FINI</p>	<p>3</p> <p>Discours spontané : Erica Mariana Silvia</p>	



<p>*DEUXL</p>	<p>3</p> <p>Discours spontané : Erica Mariana Silvia</p>	
<p>IL Y A LONGTEMPS</p>	<p>3</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Silvia</p>	



<p>MENSTRUATIONS</p>	<p>3</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Silvia</p>	
<p>*NEUF</p>	<p>3</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Silvia</p>	



<p>'NUL</p>	<p>3</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Silvia</p>	
<p>PORTER UN BÉBÉ</p>	<p>3</p> <p>Discours spontané : Erica Mariana Silvia</p>	




<p>*TROIS</p>	<p>3</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica Silvia</p>	
<p>*CINQ</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Araceli Silvia</p>	




<p>*BEAUCOUP</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica</p>	
<p>ÊTRE COCU</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Erica Silvia</p>	

<p>*DÉTESTER/NE PAS AIMER</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Erica Silvia</p>	
<p>DIX</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Erica Silvia</p>	




<p>*ÉCRIRE</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Mariana Silvia</p>	
<p>*FILLE</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica</p>	

<p>HUIT</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Erica Silvia</p>	
<p>*LOIN</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Erica Mariana</p>	

<p>*MANGER</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Araceli Silvia</p>	
<p>*MÊME/IDENTIQUE</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica</p>	
<p>*MORT</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Araceli Erica</p>	

<p>*PARLER</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Araceli Mariana</p>	
<p>PARTIR</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Araceli Silvia</p>	
<p>PLAGE</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Erica Mariana</p>	



<p>*QUATRE</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Erica Silvia</p>	
<p>*SANG</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Erica Silvia</p>	
<p>*SIX</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Erica Silvia</p>	

<p>VÉLOP/V</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Mariana Silvia</p>	
<p>*VIEILLE</p>	<p>2</p> <p>Discours spontané : Erica Silvia</p>	

## 8. Transcription résumée de l'entretien avec Miguel Bezerra

Date : 20 mars 2017

Durée : 1h30

Lieu : École Dom Alonso, Soure

Participants :

- Miguel Bezerra
- Claudio Pamplone (interprète en simultané)
- Emmanuella Martinod (chercheuse)

Nous demandons à Miguel Bezerra (MB) de revenir rapidement sur son parcours. Avec sa soeur, Martha Bezerra, ils ont été les premiers professeurs à avoir des élèves sourds, ils ont vu toutes les étapes de la communautarisation des Sourds de Soure. MB a par ailleurs été nommé responsable de la coordination de l'enseignement spécialisé à Soure en 2014.

Selon lui, actuellement les Sourds de Soure se rendent beaucoup dans des fêtes où circule de l'alcool. Ce n'est pas bon pour eux : ils ne pensent pas à aller à l'école mais surtout à faire la fête. Il cite plusieurs sourds qui sont concernés, puis finit par faire une liste précise de tous les Sourds qu'il connaît à Soure ainsi que leurs domiciles (voir Chapitre VII).

Douglas, par exemple, vit chez sa mère dans la ville de Céu. Il y va pour les week-ends et le reste de la semaine, il habite chez sa grand-mère qui est à Soure. Il a peu fréquenté l'école, s'étant rapidement lassé.

Ellis est une autre jeune femme sourde qui habitait à Cagiona (une ville proche de Céu). Elle a été scolarisée jusqu'à la huitième année, ce qui est assez rare pour les Sourds de Soure qui arrêtent généralement au bout de la quatrième année. Ellis était en inclusion à l'école Gasparino de Soure. MB l'aidait un jour par semaine pour ses devoirs et elle participait aux activités proposées par l'AEE dirigée par MB. Elle prenait le bus tous les jours pour venir à Soure et, étant enfant, elle avait suivi la méthode du *cued speech*. Sa mère avait aussi suivi des cours de Libras grâce au partenariat entre l'INJS de Paris et l'INES de Rio de Janeiro. MB n'a plus de nouvelles de l'une ou de l'autre désormais.

*MB et Claudio Pamplone continuent d'échanger en portugais pour établir la liste des Sourds de Soure.*

Une autre jeune femme sourde, Maria, n'a pas réussi à entrer à l'université en raison de ses faibles capacités rédactionnelles en portugais. Globalement, MB souligne le manque de débouchés pour les Sourds de Soure même s'il y existe quelques exceptions. Nous abordons le cas de Vanilson, qui a d'abord suivi des cours de Libras dispensés à Soure par un professeur de Belém. Il était scolarisé mais a arrêté en quatrième ou cinquième année. Vanilson était doué pour la danse et a effectué des concours de quadrille. MB raconte que dans ces concours il fallait que les candidats dansent mais chantent en même temps. Le groupe de danse dont Vanilson faisait partie lui a alors donné un chewing-gum qu'il devait mâcher pendant la représentation, faisant ainsi croire qu'il chantait. Vanilson a continué de danser pendant plusieurs années, jusqu'à donner des cours dans les différentes écoles de la ville. Il s'est également beaucoup investi dans des événements liés à la promotion de la Libras. Hormis le cas de Vanilson, la plupart des Sourds de Soure ne travaillent pas et restent chez eux. Certains occupent des emplois ponctuels.

Chaque année, les écoles organisent leurs propres compétitions sportives mais les élèves avec un handicap en sont exclus d'office. Sur l'impulsion de Martha Bezerra, des compétitions auxquelles les Sourds peuvent participer sont organisées depuis plusieurs années. Dernièrement, Joelson (un jeune homme sourd, vendeur de glaces) s'y est distingué et Silvia y a participé également. À ce jour, MB ne sait pas où se trouve Joelson. Ces compétitions organisées par Martha sont l'occasion de sensibiliser la population aux enjeux d'une éducation adaptée aux élèves avec handicap.

Neilo, Douglas, Erica, Suzana viennent chaque semaine dans la classe de MB. Même si les trois premiers ont la trentaine passée, ce lieu les occupe. Un autre sourd, Mario, est en inclusion à l'école Stella Marris, une autre école de Soure et vient de temps à autre dans la classe de MB.

MB souligne les efforts de l'école Dom Alonso pour embaucher un interprète de Libras. Toutes les écoles de Soure n'ont pas une telle volonté de rendre leur école accessible. MB cite le cas d'une autre école de la ville où une professeure n'avait pas été informée de la venue d'un élève sourd dans sa classe. Chaque matin, lorsqu'elle faisait l'appel, elle notait cet élève systématiquement absent puisqu'il ne répondait pas... Par la suite, cet élève a pu fréquenter la classe de Martha mais MB

déplore également le manque d'implication des familles d'enfants sourds qui ne prennent pas le temps d'informer les professeurs.

Lorsque nous l'interrogeons sur le statut de l'association « Amis Marajó », MB nous explique que lorsque Maria Luizete Carliez (la responsable) est partie, l'association a commencé à décliner. Il faut dire qu'elle était un pilier de la prise de conscience qui a eu lieu à Soure. La formation d'enseignement spécialisé qu'elle a réussi à mettre en place a attiré entre soixante-dix et quatre-vingt personnes. La plupart étaient des professeurs ou des étudiants à l'UFPA. Cette formation était la première en son genre dans l'État du Pará.

MB se souvient de la mise en place de cette formation où des spécialistes originaires du Sud du Brésil sont venus pour la première fois au Marajó pour donner leur séminaire. Ils ont été surpris par le fait que toute la ville soit inactive entre midi et treize heures. En effet, il s'agit du moment de la sieste à Soure, la ville reprend donc ses activités à partir de quinze heures seulement. MB explique que c'est à cause de l'açaï : lorsqu'on en a mangé, on a envie de dormir. Je lui rétorque qu'en Europe, l'açaï est pourtant réputé pour donner de l'énergie. MB et Claudio acquiescent et ajoutent que dans le Sud du Brésil il est connu pour ces propriétés également, mais le Marajó est un endroit spécial...

Par rapport aux associations, celle de l'APADS a beaucoup aidé les professeurs dans le passé. C'était un lieu où ils pouvaient se renseigner sur les différents handicaps et sur les élèves qui venaient dans leur classe. L'APADS organisait aussi des séances de sport et des activités de loisirs (du crochet, des visites touristiques de Soure, etc.) avec les enfants, adolescents et jeunes adultes avec handicap de Soure. Certains d'entre eux étaient auparavant très isolés ou n'étaient plus scolarisés. L'APADS était un moyen de garder le contact avec eux. Désormais, ces activités sont à l'arrêt, faute de moyens financiers. MB m'encourage par exemple à aller voir le bâtiment de l'association qui doit être rénové, le toit menaçant de s'effondrer. Claudio confirme que l'APADS était un lieu de socialisation pour les Sourds qui n'a pas d'équivalent actuellement. Adriana, qui donne désormais des cours de Libras une fois par semaine pour les professeurs mais aussi pour les Sourds qui le veulent, a commencé à organiser un suivi après l'arrêt des activités de l'APADS.

MB revient sur sa mission en tant que coordinateur général de l'éducation spéciale à Soure. Il a été nommé en 2014 et gérait alors neuf professeurs. Suite à la loi sur l'inclusion de 2001, les

professeurs ayant reçu une formation dans l'éducation spéciale ont été placés dans des classes « normales » et non dans des classes spéciales (comme c'était le cas auparavant). La loi de 2001 a été appliquée en priorité dans les grandes villes mais dans des régions comme le Marajó, le processus n'est pas terminé. Ainsi, en 2003, les classes spéciales de Soure ont été supprimées pour que les élèves concernés soient placés en inclusion dans des classes « normales ». Selon MB, ce processus s'est fait de façon désorganisée. Pour MB, la volonté de placer des élèves avec handicap en inclusion est liée au manque d'information sur la situation de ces derniers. Dans une même classe, on peut trouver plusieurs élèves en inclusion avec des handicaps différents. Durant sa mission de coordinateur général (aujourd'hui terminée), il a eu le temps d'aller dans les classes pour observer les élèves. Pour lui, le constat est simple : les élèves avec handicap, et plus particulièrement les Sourds, se mettaient systématiquement au fond de la classe et ne communiquaient pas avec les autres élèves. De ce fait, l'inclusion a augmenté l'isolement des élèves sourds.

Le problème est que le Ministère de l'éducation inspecte chaque professeur et s'intéresse surtout aux chiffres, plus précisément, au nombre d'élèves qui obtiennent un bon score à l'évaluation nationale ainsi qu'au nombre d'élève qui passent au niveau supérieur. Le choix qui s'offre aux professeurs est alors : soit de créer du contenu pour les élèves avec handicap, même s'ils ne sont pas forcément formés sur ce sujet ; soit de favoriser les autres élèves. Sur une classe où vingt-six élèves sont « normaux » et un seul présente un handicap, le choix semble vite fait : on vise le quantitatif. MB et Claudio sont d'accord sur ce point et le déplorent. Certes, les professeurs qui ont eu une formation savent mieux travailler et parviennent, selon MB, à s'adapter. Ceux qui n'ont jamais été formés sur ces questions regardent aux chiffres avant tout. Lorsque je souligne que les formations pour les professeurs restent malgré tout rares et, lorsqu'elles existent, de courte durée, MB me répond que les professeurs qui sont vraiment intéressés peuvent trouver des cours en ligne pour apprendre la Libras ou le braille. C'est d'ailleurs ainsi que Martha, sa soeur, a commencé à s'intéresser à la Libras.

Notre entretien touche à sa fin. Je remercie MB qui m'encourage à aller visiter la bibliothèque de l'UFPA afin d'y consulter les mémoires sur le thème des Sourds de Soure.